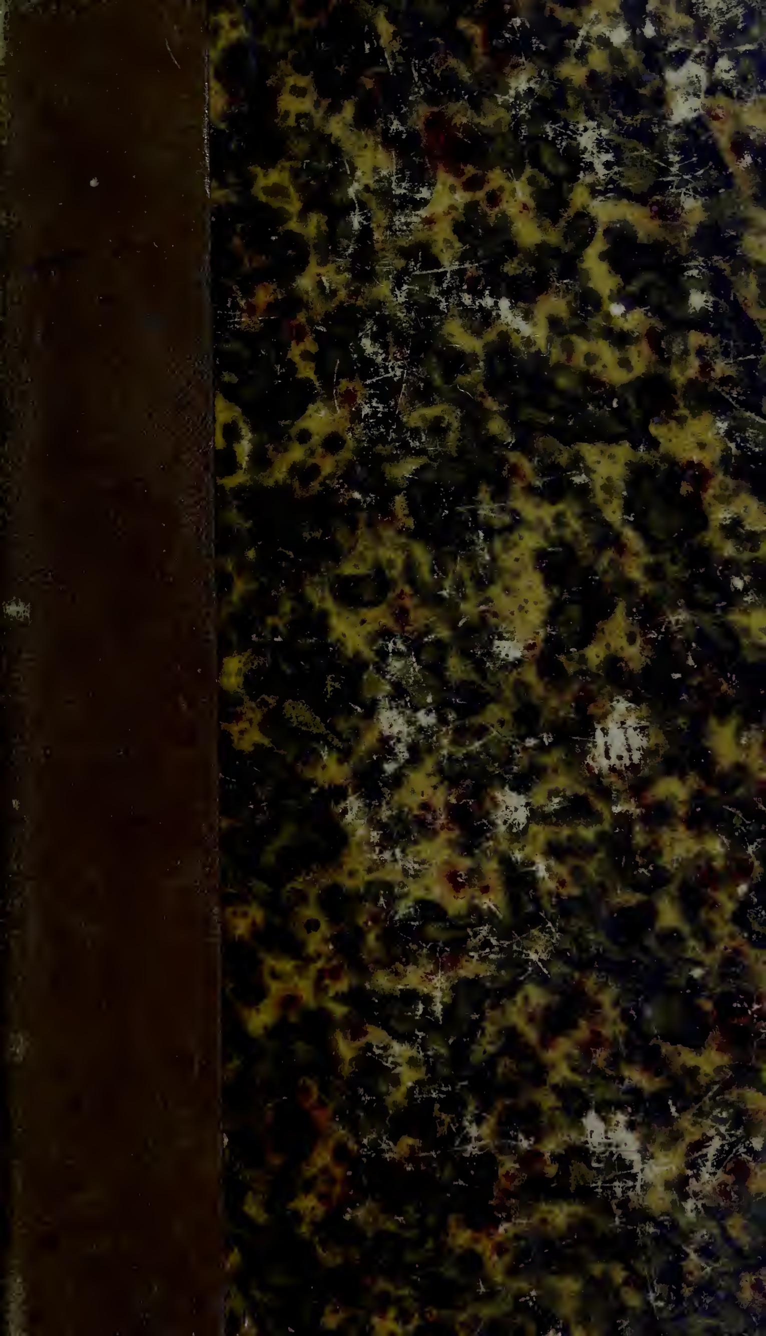
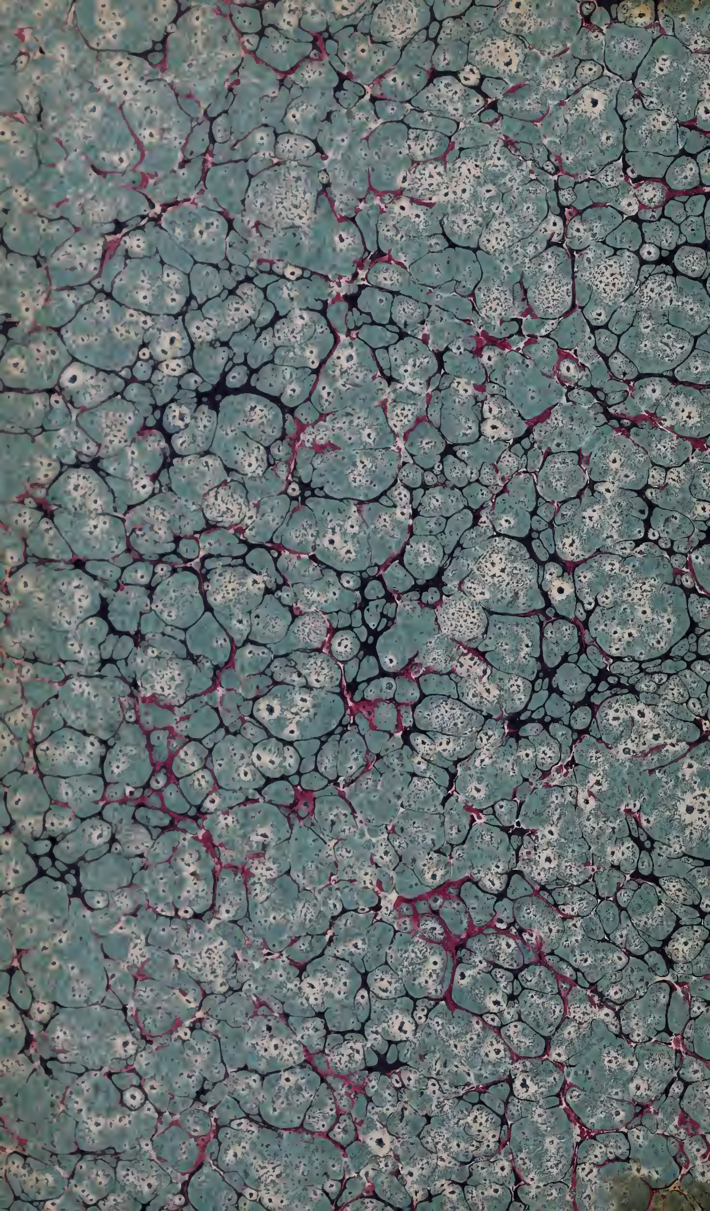
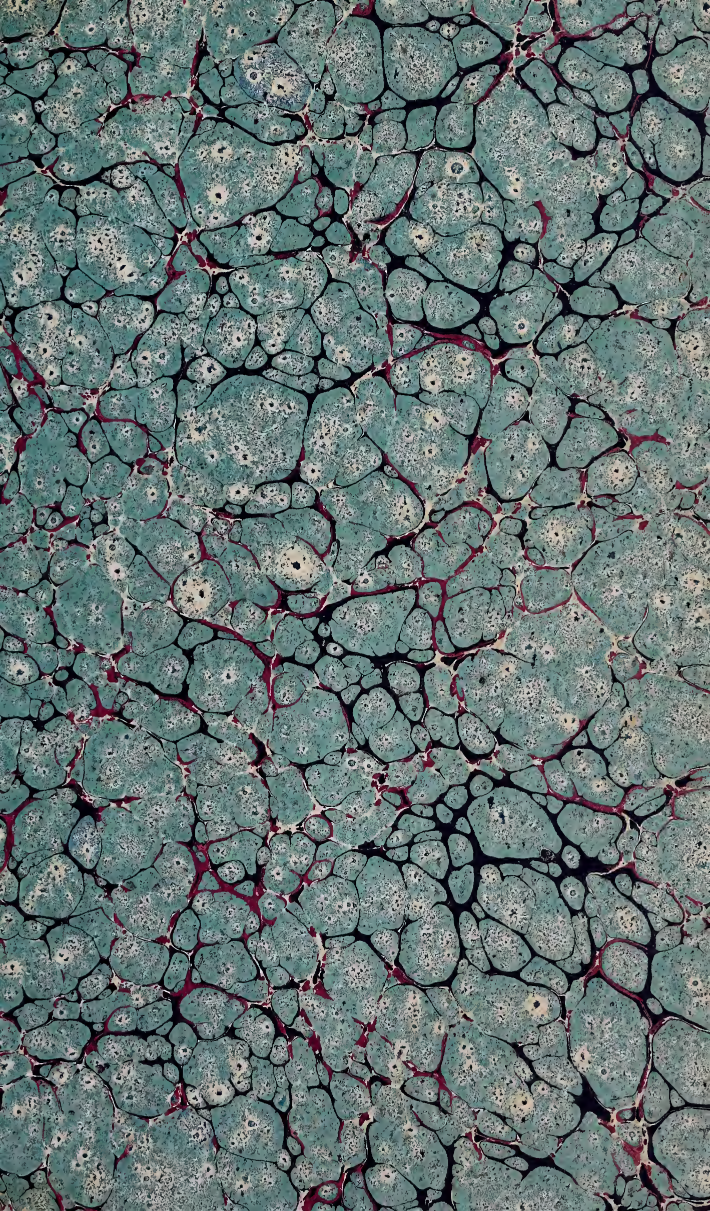






GUIDE EN ORIENT

Paris.—Imprimerie Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.

GUIDE
EN ORIENT

ITINÉRAIRE

Scientifique, Artistique et Pittoresque,

COMPRENANT :

1. La description des rives de la Méditerranée depuis Marseille jusqu'à Malte, Nice, Gènes, Livourne, Rome, Naples, Palerme.
2. Une notice détaillée de chacune des îles de cette mer, telles que la Corse, la Sardaigne, la Sicile, Malte.
3. Une visite à tous les lieux célèbres de la Grèce.
4. Un voyage à travers l'Égypte.
5. L'itinéraire de la TERRE-SAINTE, de la Syrie, de l'Asie-Mineure, de la Turquie d'Europe.
6. Une description complète de CONSTANTINOPLE, et l'itinéraire de cette ville à Vienne, par le Danube.
7. Description de l'Algérie.

AVEC LE TABLEAU COMPLET
de la Navigation à Vapeur sur la Méditerranée,

ET

Des renseignements officiels sur les frais de route, de séjour, sur les monnaies des contrées diverses qu'explore le voyageur, comparées aux monnaies de France.

ORNÉ

D'une belle Carte du bassin général de la Méditerranée et des principales routes que le voyageur doit suivre dans sa pérégrination.

PAR

RICHARD & QUÉTIN

PARIS

LIBRAIRIE DE L. MAISON,

ÉDITEUR DES ITINÉRAIRES EUROPÉENS DE RICHARD

Rue Christine, 3.

1851

PRÉFACE.

Voici comment nous avons conçu notre *Guide en Orient :* — nous prenons notre voyageur, soit à Paris, soit à Londres, et, traversant la France, nous le conduisons à Marseille, où il s'embarque après avoir reçu tous les conseils nécessaires à son voyage, pour explorer le littoral de l'*Italie;* nous lui faisons visiter *la Corse*, *la Sardaigne*, *Gênes*, *Naples*, d'où le steamer le conduit en *Sicile*, que nous quittons après avoir parcouru ses fertiles vallées et gravi l'*Etna*. Nous arrivons à *Malte ;* — de là, notre voyageur s'embarque pour parcourir les deux rivages de la *mer Adriatique*, et visiter *Ancône*, *Venise*, *Trieste*, et *Corfou*, siége du gouvernement des *îles Ioniennes*. — Quelques heures de navigation le portent sur le sol de la *Grèce*, contrée féerique, où les sciences, les arts se perfectionnèrent et prirent des formes si nobles, si pures et si gracieuses.

Après avoir parcouru l'ancienne *Hellade*, notre touriste se dirige vers l'*Égypte*, berceau de la civilisation, des arts et des sciences; visite le *Caire;* de là, remontant le Nil, atteint *Memphis*, traverse les ruines immenses de la *Thèbes* aux cent portes; pénètre dans ces colossales *Pyramides*, dans ces *Labyrinthes* sans fin, et au milieu de ces *Oasis*, îles verdoyantes qui semblent sortir du sein d'une mer de sable.

Sa visite payée à la terre des Sésostris, notre voyageur franchit le *Désert*, vogue sur la *mer Rouge*, cherche l'endroit où ses flots se séparèrent pour laisser passer les Israélites ; visite *la Mecque*, la Jérusalem des Musulmans, et, continuant sa route vers la Palestine, passe par les *monts*

Thabor, *Sinaï* et *Horeb*, et arrive à la *terre de Chanaan;* parcourt les *saints lieux*, va en pèlerinage au *mont Calvaire*, aux *Cèdres du Liban*, aux bords du *Jourdain*, aux gras pâturages de *Sichem*, à *Bethléem*, à *Nazareth;* vient s'asseoir sur les ruines de *Tyr*, de *Sidon*, et sur celles de plus de cent autres villes et villages.

Après avoir dit adieu au berceau de l'antique foi de ses pères, notre pèlerin, d'*Alep*, traverse la vaste et belle péninsule appelée l'*Asie-Mineure;* sur sa route, il visite *Smyrne*, *Ephèse*, les plaines de la malheureuse *Troie*, et fait son entrée dans la *Stamboul* des Turcs. — *Constantinople* lui paraît alors une ville enchantée. — Après l'avoir conduit aux mille et une merveilles que renferme cette métropole, nous le dirigeons vers les lieux les plus intéressants de l'empire ottoman, et puis nous le laissons se reposer de sa longue pérégrination.

Nous supposons un autre voyageur qui veut aussi aller à Constantinople, mais qui n'a ni le temps ni la volonté de suivre la longue route que nous venons de parcourir; alors nous lui indiquons une voie plus directe, plus courte et plus économique, c'est celle des steamers de l'administration des postes, qui, de Marseille, touchent à *Malte*, *Syra*, *Smyrne* et *Constantinople.*

Nous supposons un troisième voyageur qui ne veut point suivre les deux premières directions pour se rendre à Constantinople; — nous lui indiquons alors la route par *Dijon*, *Genève*, *Milan* et *Ancône*, port où il s'embarque sur un steamer autrichien, pour *Syra*, *Smyrne* et *Constantinople.*

Mais il nous reste un quatrième voyageur qui ne veut suivre aucune des trois directions que nous venons d'indiquer; nous lui proposons de Paris d'aller à *Strasbourg*, de traverser les riches plaines de l'antique *Germanie*, en visitant *Ulm*, *Munich* et *Vienne*, et de cette capitale nous l'embarquons sur un des nombreux bateaux à vapeur qui font le service du Danube. — En descendant ce roi des fleuves de l'Europe, il explore tout ce que les deux rives de ce cours d'eau peuvent offrir de curieux, jusqu'à son embouchure dans la *mer Noire;* de sorte qu'il jette un coup d'œil sur

Presbourg, *Raab*, *Pesth*, *Bude*, *Peterwardein*, *Belgrade*, *Widdin*, *Nicopolis*, etc. — Quittant ce fleuve, il longe le rivage occidental de la mer Noire, pénètre dans le pittoresque canal de *Constantinople*, et enfin débarque dans le port de cette antique Byzance, l'un des plus beaux et des plus vastes du monde.

Nous avons pensé que nous n'avions pas tout à fait fini avec l'Orient, qu'il nous restait encore à décrire une contrée remarquable ; et comme cette vaste *Algérie* est une des plus nobles conquêtes de la France, et qu'elle présente aussi au crayon de l'artiste de beaux sites, à l'agronome de belles et fertiles vallées, et au savant des pages historiques et des ruines antiques, nous avons dû la visiter soigneusement.

De Marseille, donc, nous dirigeons notre voyageur sur *Alger,* en jetant en passant un coup d'œil sur *Mahon;* et après lui avoir fait connaître cette *Al-Djezayr* des Arabes, nous le conduisons aux lieux les plus curieux de cette ancienne régence, ayant soin, à mesure que nous voyageons, de décrire (ce que nous avons fait jusqu'alors) tous les pays que nous lui faisons traverser, de sorte qu'il a sous les yeux le panorama mouvant du pays qu'il vient visiter.

Pour rendre notre Guide aussi complet que possible, nous l'avons orné d'une belle carte de la Méditerranée et de tous les pays que le touriste doit parcourir ; — nous y avons tracé les lignes des bateaux à vapeur et les grandes directions continentales depuis Paris. — Cette carte est une espèce de panorama des nombreuses régions qu'il doit explorer, et le met à même de choisir la route qui lui convient le mieux.

INTRODUCTION.

Le savant, le philosophe, le négociant, ou l'homme que l'instinct ou le goût porte à connaître ses frères de la grande famille, doit commencer cette intéressante visite par les peuples de l'Orient : c'est vers cette région, théâtre de si grands événements, c'est dans ce pays des merveilles que les pérégrinations du voyageur offrent le plus d'intérêt. Toute notre éducation est remplie de l'histoire des nations qui ont illustré ce berceau du monde. Grâce à la rapidité des communications modernes, Paris n'est plus éloigné de Marseille que de quelques jours, et de Marseille on peut, sur de nombreux véhicules que la vapeur pousse aussi vite que le vent, aller visiter en quelques semaines les régions les plus célèbres et les plus curieuses que baigne de ses ondes azurées la riante Méditerranée.

Le touriste n'a que l'embarras du choix entre les cités les plus fameuses : c'est Athènes et Sparte, c'est Alexandrie, Thèbes aux cent portes, Tyr, jadis la reine des mers, Palmyre, dont les magnifiques ruines attestent l'ancienne opulence, Bagdad sur l'Euphrate, Damas, Jérusalem, Smyrne, Constantinople. Chaque pas offre aux yeux du voyageur un lieu mémorable ; et si les souvenirs du passé ne suffisent pas à remplir son âme, sa curiosité trouve encore des sujets d'observation au milieu de populations diverses par leur origine, par leurs usages, par leurs mœurs et par leurs

cultes. C'est là enfin que la foi peut aller s'exalter, par un pieux pèlerinage, sur les lieux où vécut et fut crucifié le Rédempteur de l'humanité.

Qui ne serait enthousiasmé à l'idée d'un pareil voyage? Cependant beaucoup de gens s'en effrayent, et rien n'est plus facile : deux à trois mois et quelques milliers de francs suffisent.

Du port de Marseille partent continuellement des paquebots à vapeur français, sardes, napolitains, pour les côtes de l'Italie et Malte. Allons, avec lord Byron, Châteaubriand et Lamartine, nous initier aux grandes émotions qui ont inspiré les génies des temps modernes.

Mais, pour bien nous préparer à cette intéressante excursion lointaine, passerons-nous devant cette antique et riante Italie sans saluer ses beaux rivages et jeter un coup d'œil sur les nobles monuments qui la décorent? Non; des steamers nous conduiront à *Gênes*, à *Livourne*, que nous quitterons un moment pour visiter *Florence;* ensuite à *Civita-Vecchia*, d'où nous pourrons partir pour nous rendre à *Rome :* Rome! la ville éternelle, qui a conquis le monde au nom du Christ; puis à Naples, toujours menacée par le Vésuve fumant; et enfin à Malte, dont le port peut contenir une flotte considérable, et qui semble menacer tous les points de la Méditerranée.

Ici nous disons adieu à l'Europe, pour entrer en Orient. La première contrée qui appelle notre curiosité, c'est l'antique Egypte, ce berceau de la civilisation, dont les annales se perdent dans la nuit des temps, cette contrée aux grands événements, depuis Cambyse et Alexandre jusqu'à nos jours. Outre ses ruines, ses antiquités, ses temples, que recouvrent les sables du désert, le touriste français y trouvera des souvenirs parfois pénibles, mais toujours glorieux. Il est fier alors d'appartenir à un peuple dont une poignée seulement accomplit de si grandes et si nobles choses pendant son court séjour dans

cette région aux champs fertiles! Qui ne se sentirait pénétré d'une profonde émotion, en arrivant à Alexandrie, cette ville fondée par Alexandre, au milieu d'un marais, où régnèrent les Ptolémée et cette belle Cléopâtre, dont les charmes avaient fait la conquête de l'invincible César, et firent perdre au voluptueux Antoine le sceptre du monde?

PRÉPARATIFS DU VOYAGE.

Le touriste qui veut entreprendre un voyage aussi important que celui du Levant doit se procurer toutes les commodités souvent indispensables pour un aussi long voyage dans des pays si différents. Une chose importante surtout, c'est la santé; il faut donc songer aux moyens de la conserver et de la rétablir soi-même autant que possible.

Comme c'est à cheval surtout que se font la plupart des voyages dans la Turquie d'Asie, la Grèce et d'autres pays, l'on fera bien de se procurer une bonne selle, avec un secret pour y cacher son or ou son argent. Cette manière de voyager est aussi plus salubre qu'en voiture, et même plus agréable, dans de beaux climats comme ceux du Levant; c'est aussi le mode le plus économique.

Avec des chevaux de poste, qu'on change à des relais dont la distance varie depuis seize kilomètres jusqu'à vingt-six, on peut faire plus de quatre-vingts kilomètres par jour; on va même jusqu'à 120 kilomètres, et quelques personnes ont parcouru 200 kilomètres dans la même journée; mais cela était considéré comme tout à fait extraordinaire.

Cependant il faut l'avouer, cette manière de voyager, même sans atteindre une telle vitesse, est pénible et fatigante, et ne convient pas à toutes les constitutions ni à tous les touristes. Mais, si la fatigue est plus grande, on n'éprouve pas au

moins cette langueur fébrile qui le plus souvent s'empare de nous lorsque nous voyageons en voiture. En voyageant à cheval, au contraire, nos nerfs semblent plus déliés, notre santé plus forte, et notre imagination plus active. Nous nous trouvons en contact immédiat avec la nature; l'aspect du pays que nous parcourons, le charme des sites, la beauté du climat, ou le plus petit incident dans les habitudes locales des lieux que nous visitons, rien n'échappe à notre observation ; il semble que nous touchons du doigt tous les objets qui s'offrent à notre vue. Si parfois un soleil brûlant vient nous accabler, et un orage d'été nous mouiller jusqu'à la peau, nous avons pour compensation l'air pur d'un ciel magnifique; sa pureté passe dans notre âme, et nous inspire tout à la fois et le calme du cœur et une grande force d'âme, de sorte que nous nous trouvons disposés à nous contenter de peu, à supporter les événements fâcheux sans murmurer, et à jouir du bonheur présent comme d'un bienfait du ciel.

Pour tirer tout le parti possible d'un voyage en Orient, il faut que le voyageur se conforme aux mœurs et aux usages des peuples qu'il visite; il faut qu'il sente comme eux, que ses idées s'identifient avec les leurs, que son langage, s'il est possible, corresponde à leur langage, afin d'obtenir, par d'utiles investigations, les connaissances qu'il est venu chercher souvent de très-loin.

La vie que le voyageur va commencer est une vie nouvelle; c'est une existence simple et nomade, plus délicieuse que celle qu'il a menée dans les cités d'Europe. En effet, est-il rien de plus doux que ce bivouac du soir, lorsque vous choisissez, soit par l'effet du caprice ou du hasard, l'endroit où vous plantez votre tente, sur le penchant d'une montagne, dans une vallée solitaire, près d'un ruisseau murmurant, ou dans une sombre forêt? Là, vous vous couchez content et dispos sur le sein de la terre, notre mère commune! là vous établissez, dans l'espace d'un moment,

une communauté avec ses autres enfants : l'habitant de la forêt, le laboureur de la plaine, le berger montagnard, viennent pour partager votre repas du soir. Parfois, quelque voyageur fatigué, dont le nom, la race et le lieu de naissance vous sont également inconnus, viendra s'asseoir à votre foyer hospitalier, et pourra, par ses contes du désert, par les récits de ce qu'il a vu et appris dans les grandes cités, raccourcir l'heure ennuyeuse du soir. — Telle est la vie du voyageur en Orient; elle laisse des souvenirs qui ne s'oublient jamais.

Le touriste doit, avant de partir, se procurer toutes les connaissances possibles concernant les pays qu'il veut visiter. Tels sont les livres de voyages, dont il trouvera une belle collection à la librairie de M. Maison, quai des Augustins, nº 29, à Paris; tous ces guides contiennent les cartes itinéraires des routes que l'on doit suivre, ainsi que toutes les informations désirables. Quant au langage, l'italien est la langue la plus généralement en usage dans toute la Grèce et la Turquie, tant en Europe qu'en Asie; et si le touriste ne parle pas lui-même cette langue, il fera bien de se procurer un domestique qui la connaisse et la parle. C'est une précaution de toute nécessité et sans laquelle on ne peut ni s'expliquer ni se faire comprendre.

L'argent nécessaire pour le voyage est un objet de grande importance, surtout dans des pays éloignés, où l'on ne vous rend aucun service que l'argent à la main. Il faut donc prendre ses précautions pour ne pas en manquer et ne pas s'exposer aux retards qu'entraînerait la nécessité d'en faire venir. A cet effet, on fera bien de se pourvoir de lettres de crédit ou de lettres de change pour les principaux banquiers des villes que l'on se propose de visiter dans le cours de son voyage.

On doit avoir la précaution de se faire donner un passeport en bonne règle, visé par le ministre des affaires

étrangères et par les consuls des lieux où l'on arrive et où l'on s'embarque pour une autre destination. En Turquie, c'est un firman qu'il faut avoir pour voyager avec sûreté et sans obstacle, ce que l'on peut se procurer par la voie de son consul ou de son ambassadeur.

Une petite tente fort légère, que l'on peut dresser aisément partout, est un objet très-utile dans des pays souvent déserts, et quand le touriste se trouve éloigné des villes modernes ou des caravansérais, qui ne se rencontrent que sur les grandes routes ou dans les grandes villes. Le touriste est alors indépendant, et peut s'arrêter où il veut pour explorer le pays et les ruines des temples et des anciennes cités. Mais il doit avoir en même temps une cantine contenant tout ce qui est nécessaire pour faire sa petite cuisine, son thé, son chocolat, son café. On doit aussi avoir une petite provision de riz, de farine, pour en faire des gâteaux sur les cendres, comme font les Arabes, quelques liqueurs fortifiantes, l'essence ammoniaque, l'eau de Cologne, un petit appareil de tailleur, avec du fil, des aiguilles et des ciseaux ; une demi-douzaine de serviettes sont également nécessaires, avec une chaise pliante, un porte-feuille servant de pupitre pour écrire et se fermant à clef, un lit de camp et un petit matelas de campagne, une lampe et une lanterne, avec des bougies et des allumettes chimiques; un fusil à double canon et une paire de pistolets de bronze. Le touriste doit aussi avoir une petite pharmacie pour parer aux accidents qui peuvent arriver à lui ou à ses amis, et aussi pour se guérir des maladies, surtout des fièvres, si communes dans ces climats et dans les localités où les eaux stagnantes produisent des exhalaisons pestilentielles. On devra aussi se précautionner d'une assez grande pièce de taffetas gommé, imperméable à l'eau, pour se mettre à l'abri des averses subites et des rosées abondantes qui tombent soir et matin dans ces climats, et occasionnent des maladies. On aura aussi plusieurs ceintures de flanelle fort larges, que l'on

s'attachera autour des reins, pour éviter le danger des sueurs rentrées, lesquelles arrêtent la transpiration par un refroidissement subit, et occasionnent des dyssenteries et souvent la mort dans ces pays où la chaleur est excessive.

Voici la liste de tous les articles que doit se procurer le touriste, pour son voyage dans le Levant, et qui sont plus ou moins indispensables pour sa commodité, sa santé, sa sûreté et son entretien :

Une petite provision de thé, de café, qu'on peut se procurer de bonne qualité à Malte; de chocolat, de sucre en pain, que l'on trouve dans tout le Levant; du vin ordinaire, un peu de vin de liqueur, qu'on a partout en Grèce; de l'eau-de-vie ou plutôt de l'esprit, qui occupe moins d'espace : on doit en avoir une bonne provision, pour en donner aux Turcs, qui le préfèrent au vin, que leur religion leur défend de boire : on peut s'en procurer à Corfou de très-bonne qualité; quelques biscuits : ceux qu'on fait à Malte sont excellents; du riz, du macaroni, de la moutarde en poudre, ainsi que du poivre et du sel; de l'arrowroot, de la viande conservée, de la soupe portable, du jambon de Mayence, des saucissons d'Arles, quelques langues fourrées;

Une *cantine* qui contienne des couteaux, des fourchettes, des verres, des assiettes, des plats, des théières, des cafetières, des tasses, et les ustensiles culinaires les plus nécessaires, avec une veilleuse de nuit, une lanterne et du linge;

Une bonne selle bien fourrée, avec schabraque et brides, attendu que les selles du pays sont insupportables pour un Européen : une selle de courrier, comme on en fait à Paris, est également nécessaire pour le domestique;

Un parasol est indispensable pour se mettre à l'abri non-seulement de la pluie, mais du soleil, dont les rayons sont brûlants, en été, dans le Levant;

Un chapeau de paille à larges bords, fait de paille de riz, est le meilleur;

Un voile de gaze verte, ou des conserves de verre bleu, sont utiles pour protéger la vue contre la réverbération du soleil et l'épaisse poussière de sable que soulèvent parfois les grands vents, fort communs dans certaines contrées, et qui occasionnent des ophthalmies;

Une petite tente, déjà mentionnée, un hamac, un petit tapis, une nappe, serviettes, essuie-mains: une petite lampe est préférable à des bougies, parce qu'on peut se procurer de l'huile partout; un bassin de cuir ou d'étain, un petit miroir, un thermomètre, un télescope ou lunette d'approche, compas ou étui de mathématiques, une boîte de peinture contenant des couleurs, des crayons, des pinceaux;

Un fusil pour aller à la chasse, le gibier étant fort abondant dans la plupart des pays du Levant, où l'on peut se livrer à ce plaisir sans difficulté.

Comme les insectes sont en immense quantité dans toute la Grèce et dans toutes les autres contrées du Levant, et qu'ils tourmentent le voyageur nuit et jour, il fera bien de se procurer l'appareil inventé par M. Levinge, extrêmement commode à porter et très-simple dans son usage: il consiste dans une paire de draps de calicot d'environ trois mètres de long, cousus ensemble, avec un morceau de mousseline de la même dimension, cousu aussi au calicot vers l'ouverture supérieure; des cannes flexibles y sont fixées, qui décrivent des courbes, de manière à tendre la mousseline et à former comme une espèce de berceau. Le voyageur s'y introduit avec son matelas par une ouverture qui se trouve dans le calicot. Une fois introduit, non-seulement vous bravez les piqûres des cousins et autres insectes, mais vous pouvez voir tout ce qui se passe autour de vous sans que personne puisse vous voir. La nuit, en plaçant une lumière non loin de votre appareil, vous pouvez lire aussi facilement que si vous n'étiez pas si solitairement emprisonné.

Le voyageur fera bien de prendre avec lui pour un ou deux

jours de provisions, afin de n'avoir point à préparer son alimentation en route aux endroits de repos. On ne trouve de la viande de bœuf que dans les grandes villes; mais on a partout du mouton et de la volaille, qu'on accommode avec du riz ou des légumes. On peut aussi se procurer de l'agneau, des pigeons et du gibier, qu'on trouve dans tous les endroits en abondance; et comme le bois est parfois très-rare, il sera bon que les domestiques en fassent une petite provision, lorsqu'ils en trouvent sur la route, pour servir à la station suivante.

Le voyageur trouvera dans tout l'empire ottoman des espèces de restaurants, appelés *kesagees*, où l'on sert à manger à midi et quelquefois au coucher du soleil. On vend aussi du petit-lait dans toutes les villes et dans les villages; c'est une boisson rafraîchissante et salutaire après la marche.

C'est à cheval que l'on voyage le plus ordinairement, et les itinéraires ou les distances sont calculées par une heure de marche, équivalente à une lieue commune environ. Dans les plaines de la Grèce et de l'Asie Mineure, un voyageur, avec un bon cheval, peut faire de sept à neuf kilomètres par heure, même sur des routes difficiles.

Le voyageur fera bien d'avoir en réserve quelques objets pour faire des présents aux différentes personnes de qui il aura reçu des politesses ou l'hospitalité : ainsi il pourra leur donner une paire de pistolets, quelques couteaux, canifs, des lorgnettes, des écritoires; et aux dames, des ciseaux, des aiguilles, des bagues et d'autres articles d'ornement.

Une remarque que le voyageur ne doit jamais oublier, c'est de choisir, autant que possible, la saison la plus favorable pour visiter un pays quelconque : de cette manière, il augmente ses jouissances, et tout ce qui se présente à sa vue lui plaît davantage; et, ce qui n'est pas la chose la moins essentielle pour lui, c'est qu'en suivant cet avis il évite sou-

vent les influences morbides qui désolent des contrées entières pendant plusieurs mois de l'année.

La saison la plus convenable pour commencer le voyage du Levant est aux mois de mars, d'avril et de mai au plus tard, pour ceux des touristes qui veulent visiter les îles Ioniennes, l'Albanie et la Grèce. Cette période, quoique courte, suffira pour se former une idée de ces belles contrées. On peut employer le mois de juin et une grande partie de juillet à explorer les îles de l'Archipel, une portion de l'Asie Mineure et la plaine de Troïe, en séjournant, le reste du mois de juillet et le mois d'août, à Constantinople ou dans quelque village du Bosphore, qui, pendant cette saison et au milieu de l'hiver, ne sont point sujets à la peste. La chaleur de l'été y est rarement *oppressive*. On peut faire dans les trois mois suivants un voyage en Syrie et dans la Terre-Sainte; mais on ne doit visiter l'Égypte qu'en hiver, et ne commencer à remonter le Nil qu'au mois de novembre. Quant au voyage dans l'Asie Mineure, on ne doit l'entreprendre que de bonne heure au printemps, de telle sorte que l'on avance vers le Nord à mesure que la chaleur de la saison augmente.

Quarantaine. — La quarantaine est ce qu'il y a de plus ennuyeux dans le voyage du Levant en retournant en Europe, où l'on est très-sévère sur l'observation des lois sanitaires. Néanmoins le temps de la quarantaine varie suivant les circonstances et l'absence ou la présence de la peste. La quarantaine excède rarement 40 jours, et n'est pas moindre de 10 jours. Les passagers peuvent faire, s'ils le veulent, leur quarantaine à bord du bâtiment; mais ce n'est pas avantageux, attendu que, dans ce cas, le temps de la quarantaine dure toujours plus longtemps que dans un lazaret.

Les meilleurs lazarets de la Méditerranée sont ceux de Malte, Livourne, Marseille, Ancône et Trieste. On est très-

bien traité dans ces lazarets, suivant les règlements sanitaires. Il faut éviter autant que possible les lazarets des ports de Naples et de la Sicile, où l'on est moins bien sous tous les rapports.

ITINÉRAIRE DE PARIS A MARSEILLE.

Service des malles-postes.

1° Par St-Etienne et Annonay, trajet en 66 heures. 79 myr. 1 kil.
2° Par Auxerre, Arnay-le-Duc, Châlon-sur-Saône, jusqu'à Lyon (36 h.). 46 myr. 6 kil.
Prix : 1 franc 75 centimes par myriamètre.
On accordera 25 kilogrammes de bagage.
Les malles ou porte-manteaux ne doivent pas excéder en longueur 70 centimètres, en largeur 40 centimètres, en hauteur 35 centimètres.

Par diligences et bateaux à vapeur.

PARIS A CHALON-SUR-SAONE.

Diligences, tous les jours, en 36 heures. Prix variables.

Hôtel du Parc, à Châlon.

CHALON A LYON.

Bateaux à vapeur, tous les jours, en 6 heures 1/2. Prix variables.

Hôtels de Provence et de l'Europe, à Lyon.

LYON A AVIGNON.

Bateaux à vapeur, tous les jours, en 10 heures. Prix variables.

Hôtels de l'Europe et du Palais-Royal, à Avignon.

AVIGNON A MARSEILLE.

Bateaux à vapeur, tous les jours, en 12 heures. Prix variables.

Hôtel des Ambassadeurs, à Marseille.

Prix du transport des voitures, par les bateaux à vapeur.

Voiture lourde,	140 fr.	Pour chaque ligne.
Berline de voyage,	120	
Calèche légère,	100	
Coupé,	80	

GUIDE
EN ORIENT.

ROUTE DE PARIS A MARSEILLE.

(*Voir le tableau ci-contre.*)

Tous les préparatifs que nous venons d'indiquer étant terminés, si le voyageur part de Paris, de Londres, de Bruxelles, ou de quelque point du littoral de la Manche, la route la plus courte et la plus intéressante est par Marseille. Plusieurs grandes communications s'offrent à son choix : la première, la plus prompte et la plus directe, est par les *malles-postes*, passant par *Saint-Étienne* et *Annonay* (79 myr. 1 kil.), qu'elles parcourent en 66 heures environ : elles quittent Paris tous les jours à 6 heures du soir ; le prix est de 1 franc 75 centimes par myriamètre, ou 138 francs pour toute la route. Mais cette manière de voyager ne convient guère à l'homme qui quitte son foyer pour faire connaissance avec d'autres hommes et pour visiter d'autres pays ; et puis soixante-six heures sans s'arrêter, dans une prison ambulante, est un temps bien long pour certains tempéraments. Or, le touriste qui craindrait l'ennui ou l'impatience pourra prendre la *malle-poste* de *Paris* à *Lyon*, par *Auxerre*, *Arnay-le-Duc* et *Châlon-sur-Saône* (46 myr. 6 kil.) ; le temps du parcours ne sera alors que d'environ 36 heures, et le prix 81 francs 60 centimes. Il lui restera donc à faire 33 myriamètres 2 kilomètres. Ici il aura encore le choix ; il pourra continuer sa route avec la diligence, ou bien, s'il est amateur des beaux sites, descendre le Rhône aux flots rapides, par les steamers, jusqu'à *Avignon*, et de là aller par terre à Marseille. Si le temps ne le presse pas trop, les Messageries Royales, rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 22, ou celles Laffitte et Caillard, rue de Grenelle-St-Honoré, n° 70, et rue St-Honoré, 130, le

conduiront *à Lyon* en 42 ou 43 heures; quant au prix des places, il est sujet à quelque variation, mais la moyenne est d'environ 42 francs dans l'intérieur. Il y a deux départs par jour : l'un le matin, par le *chemin de fer d'Orléans*, traversant *Briare, Nevers, Moulins* et *Roanne;* l'autre le soir, passant par *Auxerre, Arnay-le-Duc* et *Châlon-sur-Saône.*

Il existe encore d'autres communications qui lient ces trois grands centres de commerce, d'industrie et de civilisation, *Paris, Lyon, Marseille;* mais comme celles dont nous venons de parler sont les plus fréquentées, les plus courtes, et offrent le plus de charme aux voyageurs, nous ne dirons rien des autres; nous indiquerons seulement au touriste un nouveau véhicule, qui de Paris le conduira à *Châlon-sur-Saône* en 36 heures. — Bureau à Paris, rue Croix-des-Petits-Champs, 52. De Châlon il pourra, sur le bateau à vapeur, qui part tous les jours, dans la belle saison, à cinq heures du matin, admirer les verdoyantes rives de la Saône aux eaux poissonneuses. Ce trajet se fait en huit heures environ; prix : 1re place, 8 francs; 2e, 6 francs (variables).

De *Lyon* à *Avignon*, le départ des steamers a lieu tous les jours, dans la belle saison, à cinq heures du matin; le trajet se fait en 12 heures environ, et le parcours est de 23 myriamètres à peu près. *Prix :* 1re place, 20 francs; 2e, 15 francs.

D'*Avignon* à *Marseille*, on continue sur d'autres steamers qui partent tous les jours à cinq heures du matin, suivent le cours agité de ce fleuve inconstant, pénètrent dans la Méditerranée aux vagues bleues, et, vers les quatre ou cinq heures de l'après-midi, entrent dans *Marseille*, cette ancienne *Athènes* de la Gaule, comme l'appelle Cicéron. *Prix :* 1re place, 11 francs; 2e, 8 francs. Cette route est celle que doivent suivre l'artiste, le géologue et l'ami des belles scènes de la nature.

D'*Avignon*, le touriste qui serait ennuyé de voyager par eau trouvera des diligences qui partent tous les jours pour Marseille, immédiatement après l'arrivée des bateaux à vapeur, et le lendemain matin vers dix heures il se trouve au milieu d'une des plus florissantes cités de l'Europe (1).

Arrivé à Lyon, il faut descendre *aux hôtels de l'Europe ou de Provence*, place Bellecour, où l'on est très-bien.

LYON (*hôtels :* de l'*Europe*, place de Bellecour; il est construit avec autant de goût que de magnificence; du *Nord*, rue Lafont, près du grand théâtre, excellente mai-

(1) Pour la description des lieux qui se trouvent sur les routes que nous venons d'indiquer, voyez l'excellent *Guide du voyageur en France*, par Richard. — Chez Maison, quai des Augustins, 29. (*Note de l'auteur.*)

son; du *Commerce*, des *Princes*, des *Courriers*, tous trois rue St-Dominique; de *Milan*, place des Terreaux; du *Parc*, place des Carmes, près de la bourse; de *Provence*, place de la Charité; de *France*, rue de l'Arbre-Sec et rue Pizay : les hôtels de l'Europe, du Nord, de Milan, du Parc, ont des *écuries* et *remises*), chef-lieu du département du Rhône, est l'une des villes les plus considérables, les plus anciennes et les plus belles de France, et aussi l'une des plus commerçantes et où l'industrie des soieries est la plus florissante. Le consul Lucius Munatius Plancus, ami de Cicéron et d'Horace, et lieutenant de César, en fut le fondateur. Cette ville est entièrement traversée par la Saône et côtoyée par le Rhône, qui sépare la ville des Broteaux, et qui va se réunir à la Saône à son extrémité méridionale, au lieu dit la Mulatière. Mais la partie la plus étendue et la plus peuplée de Lyon se trouve placée entre ces deux rivières. Le Rhône, qui baigne la partie du levant, est traversé par plusieurs ponts. Lyon est généralement bien bâti; on remarque surtout ses quais, qui sont d'une rare beauté, notamment celui de Saint-Clair, orné de belles maisons d'une élévation prodigieuse. De toutes les places, celle de Bellecour est la plus belle; vient ensuite celle des Terreaux : l'hôtel de ville, qui en fait le plus bel ornement, est l'un des plus beaux de l'Europe. Il y a un collége royal, une académie, un cercle littéraire.

Le voyageur pourra demeurer deux jours dans cette ville, pour visiter le palais St-Pierre, où se trouve le Musée; la bibliothèque royale, une des plus belles de France, avec 100,000 vol.; le grand théâtre; l'hôpital de la Charité, sur le quai du Rhône, l'un des plus beaux et des mieux administrés de l'Europe; la place de Louis-le-Grand ou de Bellecour. Popul. 170,000 habitants.

Excursions. — En sortant de Lyon par le faubourg de Vaise, on trouve le joli bois de Roche-Cardon, où J.-J. Rousseau se plaisait beaucoup. On s'embarque au port de Vaise pour l'île Barbe; cette navigation d'une heure est fort agréable en été. Il y a aussi des omnibus qui conduisent à cette île et à Fontaine.

Le voyage de Lyon à Châlon-sur-Saône, par la vapeur, offre sur ce fleuve une succession de tableaux délicieux; comme la Saône court dans un lit resserré, on peut saisir tous les objets qui embellissent ses deux rives; de jolies ondulations de terrain, des sites champêtres décorés par la nature ou la main de l'homme en font le plus grand charme. Les négociants de Lyon vont se délasser les dimanches dans les maisons de campagne qu'ils ont fait construire sur les bords

délicieux de la Saône, et qui rappellent les bastides de la Provence.

On trouve à Lyon des diligences pour tous les pays. Nous indiquerons seulement celles qui conduisent dans le Piémont et en Italie, et les bateaux à vapeur qui font le service sur le Rhône et la Saône.

TARIF DU PRIX DES PLACES PAR LE COURRIER

Partant de Lyon à 5 heures 1/2 du matin, tous les jours, pour les destinations suivantes.

			Coupé.	Intér.	Banq.
Lyon à	Chambéry,	en 16 heures.	14 fr.	12 fr.	10 fr.
—	Aix (Savoie),	18	17	12	11
—	Turin,	42	72	—	—
—	Milan,	72	97	—	—
—	Gênes,	72	115	—	—
—	Florence,	116	182	—	—

Directeur : M. LARAT-MILLE, 15, quai St-Clair, à Lyon.

Bateaux à vapeur sur le Rhône. — Compagnie générale des bateaux à vapeur, quai de la Charité; départ tous les jours pour *Valence*, *Avignon*, *Beaucaire* et *Marseille.*

Entreprise générale des bateaux à vapeur de MM. Breitmayer aîné et Cie, place de la Charité, n° 12; départ tous les jours pour *Valence*, *Avignon*, *Beaucaire*, *Arles* et *Marseille.*

Société Lyonnaise, Courrat, Gaillard et compagnie. Entreprise des bateaux en fer les *Papins* sur le Rhône, pour *Valence*, *Avignon* et *Arles*, port des Cordeliers.

Compagnie du Rhône supérieur. Service de Lyon à Aix-les-Bains, tous les jours, en 21 heures.

Bateaux à vapeur en fer, se rendant de *Lyon* à *Arles* en 10 heures, et en remontant le Rhône, en 2 jours.

Bateaux à vapeur sur la Saône.—Les services du *Cygne*, des *Hirondelles* et de l'*Aigle*, bateaux en fer à haute pression, se font tous les jours entre *Lyon* et *Châlon*, en 8 heures.

Les bateaux à vapeur sur la Saône, pour *Châlon* et *Mâcon*, partent tous les matins du quai de Bourgneuf.

DÉPART DE LYON POUR MARSEILLE.

Deux routes conduisent le voyageur de Lyon à Marseille, l'une par terre, et l'autre par le Rhône, que l'on descend avec une grande rapidité, et c'est celle que l'on choisit préférablement. Cette dernière route peut se diviser en deux parties :

la première est celle de Lyon à Avignon, dont le trajet se fait en 10 heures par les bateaux à vapeur; la seconde est celle qui conduit le voyageur directement jusqu'à Marseille, en descendant le Rhône jusqu'à son embouchure, et de là jusqu'à ce port de mer : cette route est la moins fréquentée (1).

Dix heures après avoir quitté Lyon, le voyageur arrive dans l'ancienne ville des papes.

AVIGNON. La position de cette ville sur la rive gauche du Rhône est ravissante. Le voyageur, à son arrivée, se rendra à l'hôtel d'Europe, place de l'Ancienne-Comédie, ou à l'hôtel du Palais-Royal, qui ne laissent rien à désirer. C'est dans ce dernier hôtel qu'eut lieu l'assassinat du maréchal Brune. L'aspect intérieur de la ville est très-pittoresque; ce sont des rues bien étroites, bien tortueuses, qui descendent et montent, et parmi lesquelles de beaux édifices s'élèvent majestueusement.

Le voyageur ira voir le château des papes, aussi formidablement défendu au dedans qu'il le paraît au dehors. Ce monument du moyen-âge, gigantesque, colossal, ce prodigieux palais, est flanqué de grosses tours se protégeant les unes les autres. Ce palais est devenu une caserne. De là on va visiter la métropole, Notre-Dame-des-Dons! cette ancienne église, élevée sur les débris d'un temple païen, détruite par les barbares, et rétablie par Charlemagne. *Commerce :* manufactures de soie, de salpêtre, vitriol, laines; son sol abonde en vin, amandes, huile, truffes et blé. Popul. 32,000 habitants.

Le voyageur fera sans doute une visite à la fontaine de Vaucluse. On emploie à cette excursion 8 à 10 heures. On passe par l'Ile, où l'auberge de Pétrarque et de Laure a de la réputation. Vaucluse est aussi renommée par sa belle source d'une eau argentine, qui donne naissance à la petite rivière de la Sorgue, où l'on pêche de belles écrevisses, que par les amours platoniques de Pétrarque pour la belle et sensible Laure.

Des voitures sont toujours prêtes à transporter les voyageurs d'Avignon à Marseille, qui n'en est éloignée que de 10 myr. 6 kilom. environ.

Le dernier endroit avant d'arriver à Marseille est un petit bourg appelé le Pin, où se trouve le dernier relais. Il est situé sur le sommet nommé *Vista*, dont la descente conduit à Marseille, et d'où l'on jouit de la superbe vue de cette ville,

(1) De Lyon à Marseille, par le bateau à vapeur. — Voyez la description courte mais pittoresque, dans le *Guide du voyageur en France*, de Richard. (*Note de l'auteur.*)

de sa rade, et de ses innombrables maisons de campagne, ou *bastides*.

Le voyageur entre dans l'antique ville des Phocéens par la porte d'Aix; et, si c'est de nuit, il sera surpris de voir, de cet endroit, une longue avenue éclairée par le gaz, laquelle se prolonge à travers la ville jusqu'à l'autre extrémité, qui est la porte de Rome, du côté du midi; ce coup d'œil est magnifique et imposant, et donne une haute idée de la grandeur de cette antique cité, une des plus considérables de la Méditerranée.

ARRIVÉE A MARSEILLE.

MARSEILLE (Bouches-du-Rhône).

Hôtels : d'Orient, rue Grignan et rue Mazade; grand hôtel de Noailles, place *Noailles*, nº 1; de l'Univers, rue *Jeune-Anacharsis*, près de la poste; de Richelieu, rue *Saint-Féréol*, nº 46; de Montmorency, des Empereurs, rue *Canebière*, nº 5; des Princes, rue *Beauveau;* des Ambassadeurs, même rue; grand hôtel Beauveau, rue de ce nom. *Restaurateurs :* il y en a plusieurs sur le Cours, à l'hôtel du Luxembourg, chez Parroul, à la Réserve, chez Bonnifay frères, renommés pour leur bonne cuisine. *Cafés :* d'Europe, place de la *Comédie;* Bedoul, rue Saint-Féréol; de l'Univers, des Mille-Colonnes; restaurant à la carte, rue Vacon.

Cette ancienne et belle cité fut fondée par une colonie de Phocéens, six cents ans avant l'ère chrétienne. Grâce à son heureuse situation, au centre d'une baie magnifique, elle s'éleva rapidement à un haut point de célébrité. Cicéron lui donna l'épithète de l'*Athènes de la Gaule*, et Pline l'appela la *Maîtresse des sciences*. Bientôt les Romains lui donnèrent le nom de Massilia. S'étant mise du côté de Pompée, elle fut prise, après un long siége, par César. Les Sarrasins la saccagèrent l'an 473 de notre ère, et, après une succession de fortunes diverses, Clotaire la réunit à la France. Ensuite, depuis 1214 jusqu'en 1225, elle devint république, et puis bientôt passa sous la domination de la France. Ce fut Louis XIV qui, en 1660, fit construire la citadelle. La peste la désola en 1720. Soixante mille de ses citoyens furent victimes de cet horrible fléau.

La noble Marseille n'est plus ce qu'elle était autrefois; des villes rivales se sont élevées à son préjudice. Cependant nos possessions d'Afrique, les nouvelles communications avec l'Inde par la mer Rouge, l'extension donnée à la navigation à la vapeur, ont déjà replacé Marseille à son état normal de richesse et de splendeur. En effet il existe peu de villes aussi

bien situées pour le commerce extérieur que cette populeuse cité : par le Rhône, la Saône et le canal du Centre, elle communique avec le nord de la France et avec la Belgique; par le canal du Midi, avec Bordeaux et l'océan Atlantique; par la Méditerranée, avec l'Italie, la Grèce, l'Egypte, l'Asie Mineure, Constantinople, la mer Noire, et jusqu'à Vienne par le Danube. Le nord de l'Afrique est à sa porte, l'Espagne est sa voisine, et par le détroit de Gibraltar elle porte aux deux Amériques les produits du midi de la France. Sa navigation étend ses voiles sur l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique.

Marseille est le chef-lieu du département des *Bouches-du-Rhône;* son aspect est des plus pittoresques, surtout vue du côté de la mer. Un vaste amphithéâtre circulaire couronné de collines dont les versants sont couverts d'arbres à la végétation luxuriante, au milieu desquels s'élèvent de riantes habitations nommées *bastides,* dont le nombre monte à cinq ou six mille; et à la base de ce charmant panorama, la riche Marseille étalant sa masse imposante de maisons, les unes de médiocre apparence, d'autres élégantes et nobles, au milieu desquelles circulent des rues d'une grande beauté, d'autres mal percées, étroites et malpropres : tout cet ensemble forme une des plus belles villes de France.

Le voyageur ne doit pas quitter Marseille sans visiter son *beau port,* capable de contenir 1,200 navires; sa *riche bibliothèque*, avec 50,000 volumes et 1,200 manuscrits; la *salle de spectacle,* l'*hôtel de la préfecture*, l'*hôtel de ville*, les fontaines de la *porte Paradis* et de la *place Royale,* le *clocher de l'ancienne église gothique des Accoules,* l'*hôpital du St-Esprit,* l'*église de la Major*, d'une grande antiquité, l'*église des Chartreux,* bel édifice, l'*Observatoire,* d'où l'on jouit d'une vue magnifique, le *cabinet des médailles*, le *muséum d'histoire naturelle,* le *jardin des plantes,* le *lazaret,* un des plus beaux de la Méditerranée, assez vaste pour avoir reçu l'armée française à son retour d'Égypte; et beaucoup d'autres établissements. Toute la nouvelle ville frappera l'attention du voyageur : ses rues larges, ses belles places, qu'ornent d'élégantes fontaines aux eaux limpides; l'immense affluence des étrangers, dont les mœurs, les coutumes, le langage et la religion sont si différents; l'aspect du port, couvert d'un millier de navires de toutes grandeurs et de toutes nations, présentent un tableau qu'on peut admirer, mais qu'on ne décrit pas. Au milieu de ce brillant ensemble, le voyageur ne doit pas chercher des monuments bien remarquables sous le rapport de l'architecture; Marseille est modeste à cet égard, elle en possède peu.

Mœurs et coutumes. — Le Marseillais est bien constitué et fort, généralement gai, spirituel, aimant le plaisir et la toilette; aussi la classe ouvrière est-elle mieux habillée et mieux nourrie que dans beaucoup d'autres villes. Les femmes sont vives, enjouées et jolies; et comme toutes les classes de la société ont un sentiment religieux, le dimanche est bien observé à Marseille. Mais c'est surtout un jour de grande fête, lorsque toutes les corporations religieuses vont en procession dans les rues, que cette cité offre un coup d'œil des plus curieux à l'étranger qui n'habite point un pays catholique.

Climat. — L'air de Marseille est naturellement doux et sain, son ciel pur se couvre rarement de nuages, si bien que c'est une espèce de luxe d'avoir du feu dans les appartements, même au milieu de l'hiver : mais quand le *mistral* règne, l'air se refroidit, l'atmosphère se couvre de nuages d'une poussière fine qui vous suffoque, dessèche la peau et irrite tout le système nerveux. Ce mauvais vent souffle quelquefois depuis trois jours jusqu'à trois semaines. Un autre inconvénient qui ôte un peu de charme au climat, ce sont les *cousins* et les *scorpions*, qui parfois tourmentent beaucoup. Marseille a vu naître *Pétrone*, *Puget*, peintre et sculpteur, *Massillon*, *Dumarsais*, *Mirabeau*, *Tournefort*, *Nostradamus*, *Dulard*, l'auteur des *Merveilles de la nature*.

Commerce maritime immense. Quoique le sol qui entoure cette ville soit aride et peu fertile, il produit néanmoins des olives, des raisins, des figues et des fruits excellents. Sa fabrique de savon est considérable et très-renommée; ses huiles d'olives, ses fruits secs et confits, ses maroquins, ses ouvrages en corail, ses raffineries de sucre, ses parfumeries, etc., toutes sont dans un état florissant.

Pop. 150,000 hab.

Il n'est guère probable que le voyageur veuille quitter Marseille sans aller visiter un des plus beaux arsenaux maritimes non-seulement de la France, mais du monde entier. Des voitures publiques partant tous les jours le conduiront, par une belle route, à travers une riante contrée un peu ondulée, à

6 myr. TOULON (Var). *Hôtels :* de France, du Lion-d'Or, de la Croix-de-Malte, du Nord.—L'origine de cette reine de la Méditerranée se perd dans l'obscurité des temps. Sa situation est des plus heureuses, au fond d'une jolie baie qu'entourent de hautes collines, sur la base desquelles s'élève la ville, dont les rues sont en général mal percées, quoique les maisons soient assez bien bâties. Toutefois le quartier neuf, où se trouvent les divers établissements de la marine, est très-beau : les fortifications qui défendent ce superbe arsenal

sont remarquables et dignes de Vauban. Parmi la foule des objets curieux qu'offre le port de Toulon, ceux qui doivent principalement fixer l'attention du touriste sont: la *salle d'armes*, la *corderie*, chef-d'œuvre d'architecture et de simplicité; le *magasin général*, achevé récemment; la *salle aux voiles*; la *porte de l'arsenal*, ornée d'une riche sculpture; celles de la *marine* et de l'*hôpital*, cette dernière surmontée de deux belles statues; la *cale couverte*, le *bassin*, le *bagne*, l'*arsenal de terre*, la *rade*, une des plus belles et des plus sûres de la Méditerranée.

Curiosités.—L'*église Notre-Dame* a une façade majestueuse, tandis que l'*église Saint-Louis* est ornée d'une belle colonnade. On admire aussi les cariatides qui soutiennent le *balcon de l'hôtel de ville*, construit par Puget; les thuriféraires en marbre qui décorent un des autels de la cathédrale; la *maison que Puget fit bâtir* derrière l'hôtel de ville; les fontaines de la halle, de la place d'Italie, de la porte de France, de la place aux Foins; une autre au haut de laquelle est une tête de Janus d'un bon style; la tour de l'horloge; le musée, monument où se trouvent des fragments des ouvrages de Puget; les forts Lamalgue et Faon, qui défendent le port et la rade; l'hôpital St-Mandrier.

Toulon possède aussi sa page historique: ce fut devant ses murs, dont les Anglais s'étaient rendus maîtres en 1798, qu'un simple officier d'artillerie, inconnu, sans nom, laissa voir les germes d'un génie qui devait le porter au plus haut point de la gloire militaire. Cet obscur officier, c'était Napoléon!!! Pop. 36,000 hab.

NAVIGATION A VAPEUR.

Départs de Toulon :

	1res places.	2mes places.
Pour Alger, les 10, 20, 30 du mois; retour les 5, 15, 25; trajet en 50 heures.	100 fr.	70 fr.
Pour la Seyne, près Toulon, toutes les heures, trajet en 20 minutes.	» 20 c.	» 10 c.

Le service des bateaux à vapeur en destination pour Bastia et Ajaccio, en Corse, a été transféré à Marseille.

NAVIGATION A VAPEUR DE MARSEILLE.

Cette navigation se divise en plusieurs lignes :

1° La ligne de *Marseille* à *Naples* et jusqu'à *Malte*, en touchant aux ports intermédiaires, Gênes, Livourne, Civita-Vecchia, Palerme, Messine, Syracuse;

2° La ligne de *Marseille* à *Cadix*, en touchant aux ports intermédiaires du littoral de l'Espagne;

3° La grande ligne des paquebots de l'administration des postes depuis *Marseille* jusqu'à Livourne, Civita-Vecchia, Naples et *Malte*, et de là pour les principaux ports du Levant, tels que *Syra*, Athènes, Smyrne, Constantinople et *Alexandrie*.

Entreprise réunie de MM. Fraissinet et Cie et Segur frères, par les bateaux à vapeur le *Rhône*, l'*Hérault*, l'*Océan*, le *Nantes*.

Départs de *Marseille* pour le *littoral de l'Espagne*.

	1res pl.	2mes pl.	3mes pl.
Pour Barcelone, les 10, 20 et 30; trajet en 40 heures.	60 fr.	30 fr.	15 fr.

DE MARSEILLE A CADIX.

Les paquebots espagnols partent les 8, 15, 20 et 25 du mois; touchant à Port-Vendres, Barcelone, Tarragone, Valence, Alicante, Carthagène, Aguilas, Almérie, Motril, Malaga, Algésiras.

De Marseille à Cadix.	1res places,	317 fr. 20 c.	nourriture comprise.
	2es —	234 »	

Le paquebot français *le Phénicien* part de Marseille pour Cadix le 1er du mois, suit la même route que les paquebots espagnols, et touche à Gibraltar au lieu d'Algésiras. Les prix des places sont de 10 p. 0/0 environ plus élevés que par les paquebots espagnols.

Les deux compagnies font le voyage en 8 jours environ.

	1res pl.	2mes pl.	3mes pl.
Pour *Cette* et *Agde*, les lundis, jeudis et samedis.	18 fr.	15 fr.	10 fr.
Pour *Nice*, les mercredis.	31 fr.	21 fr.	11 fr.
Pour *Bastia*, en *Corse*, les mardis; trajet en 26 heures. Pour *Ajaccio*, en *Corse*, les vendredis; trajet en 24 heures.	25	16	»

Pour le service des paquebots à vapeur de l'administration des postes, voyez le tableau de la navigation à vapeur de la Méditerranée, article Marseille.

DE MARSEILLE A NAPLES.

Voici les différents services des bateaux à vapeur de Mar-

seille à Naples, touchant à Gênes, Livourne, Civita-Vecchia.

Les départs ont lieu comme suit :

Paquebots
- Postes français (voy. pag. 43), les 1, 11, 21 de chaque mois.
- Français particuliers (voy. pag, 26, nº 1), les 7, 17, 27 de chaque mois.
- Napolitains (voy. pag. 28, nº 2), les 9, 19, 29 de chaque mois.
- Toscans (voy. pag. 29, nº 3), les 5, 15, 25 de chaque mois.
- Sardes (voy. pag. 31, nº 4), les 3, 13, 23 de chaque mois.

PRIX DES PLACES DE MARSEILLE A	Paquebots-postes français.		Paquebots français particuliers.		Paquebots napolitains.		Paquebots toscans ou sardes.		
	1res.	2es.	1res.	2es.	1res.	2es.	1res.	2.	
	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	
GÊNES..........	» »	» »	70 »	45 »	70 »	45 »	70 »	45 »	
LIVOURNE......	80 »	48 »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	*
CIVITA-VECCHIA.	105 »	63 »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	*
NAPLES.........	150 »	90 »	» »	» »	» »	» »	» »	» »	*

* Les prix des places sont les mêmes que par les paquebots-postes français.

Durée des trajets.

Marseille à Gênes en 20 heures. — Gênes à Livourne en 8 heures. — Livourne à Civita-Vecchia en 13 heures. — Civita-Vecchia à Naples en 17 heures.

Les paquebots-postes français ne touchent pas à Gênes.

Les voitures et les chevaux payent le prix d'une première place, pour chaque destination.

La nourriture se paye, par jour, 6 fr. aux premières et 4 fr. aux secondes places.

Il part tous les 15 jours des steamers

De GÊNES pour CAGLIARI (île de Sardaigne), trajet en 40 heures.

— pour PORT-DE-TORRÈS (île de Sardaigne), trajet en 20 heures.

Le paquebot le *François Ier*, de la compagnie des Deux-

Siciles, fait le service de la poste, 2 fois par semaine, entre NAPLES et PALERME ; trajet en 24 heures.

MARSEILLE A ALGER.

Départs de Marseille,	les 10, 20, 30	du mois.
Retours d'Alger (voy. p. 33, nº 5)	les 5, 15, 25	

TOULON A ALGER.

Départs de Toulon,	les 10, 20, 30	du mois.
Retours d'Alger,	les 5, 15, 25	

Prix des places :

Marseille à Alger,	première chambre,		105 fr.
— —	seconde	—	80
Toulon —	première	—	100
— —	seconde	—	70

Le voyage se fait directement en 50 heures environ ; la nourriture n'est pas comprise dans le prix des places.

ALGER A BONE.

Touchant à Jigelli, Philippeville, Stora ; trajet en 48 heures.

1res pl.	56 fr.	sans nourriture.
2es pl.	37	

On séjourne pendant 3 heures seulement à chacune des stations.

BONE A TUNIS.

Paquebot à vapeur appartenant à l'administration militaire, et partant après l'arrivée du bateau d'Alger, les 2, 12 et 22 de chaque mois.

ALGER A ORAN.

Touchant à Cherchell, Mostaganem, Arsew ; trajet en 50 h.

1res pl.	48 fr.	sans nourriture.
2es pl.	33	

On séjourne pendant 2 heures à Cherchell, 3 heures à Mostaganem, et 1 heure à Arsew.

MARSEILLE A MALTE.

Les départs ont lieu comme suit :

Paquebots	des postes françaises (voyez p. 43),	1, 11, 21	du mois.
	de la compagnie des Deux-Siciles (v. p. 28),	9, 19, 29	
	de la marine royale anglaise (voy. p. 42),	8,	

Prix des places :

		Paquebots français. 1res.	2es.	Paquebots siciliens. 1res.	2es.	Paquebots anglais. 1res.	2es.
Marseille à	Gênes,			60 f.	40 f.		
	Livourne,	80 f.	48 f.	30	48		
	Civita-Vecchia,	105	63	105	63		
	Naples,	150	90	150	90		
	Palerme,			220	145		
	Messine,			220	145		
	Malte,	220	132	265	175	225	125

Les paquebots français touchent à Livourne, Civita-Vecchia, Naples, en 6 jours; la nourriture se paye à part, 6 fr. aux premières et 4 fr. aux secondes places. — Les paquebots siciliens touchent à Gênes, Livourne, Civita-Vecchia, Naples, Palerme, Messine, en 9 jours; la nourriture est comprise dans le prix des places aux premières, mais pas aux secondes. — Les paquebots anglais font le voyage directement (en 72 heures); la nourriture est comprise dans le prix des places.

MARSEILLE A CONSTANTINOPLE.

Touchant à Livourne, Civita-Vecchia, Naples, Malte, Syra, Smyrne, les Dardanelles.

Départs de Marseille, les 1, 11, 21 } du mois.
Retours de Constantinople, 7, 17, 27 } du mois.

Ce voyage se fait en 15 jours environ.

Prix des places.

	1res.	2es.
Marseille à Livourne,	80 fr.	48 fr.
Livourne à Civita-Vecchia,	40	24
Civita-Vecchia à Naples,	45	27
Naples à Malte,	110	66
Malte à Syra,	180	108
Syra à Smyrne,	45	27
Smyrne aux Dardanelles,	45	27
Les Dardanelles à Constantinople,	45	27

La nourriture se paye, par jour, 6 fr. aux premières, et 4 fr. aux deuxièmes places.

MARSEILLE A ALEXANDRIE.

Touchant à Livourne, Civita-Vecchia, Naples, Malte, Athènes, Syra.

Départs de Marseille,	les 1, 11, 21	du mois.
Retours d'Alexandrie,	7, 17, 27	

Ce voyage se fait en 15 jours environ.

Prix des places :

	1res.	2es.
Marseille à Livourne,	80 fr.	48 fr.
Livourne à Civita-Vecchia,	40	24
Civita-Vecchia à Naples,	45	27
Naples à Malte,	110	66
Malte à Athènes,	180	108
Athènes à Syra,	25	15
Syra à Alexandrie,	155	93

La nourriture se paye, par jour, 6 fr. aux premières et 4 fr. aux secondes places.

OBSERVATION ESSENTIELLE.

L'indication des jours et heures de départ des paquebots à vapeur, les tarifs des prix de passage aux différentes places, ont été donnés dans cet ouvrage d'après les derniers renseignements officiels de chaque administration.

Nous devons toutefois prévenir le voyageur que ces divers tarifs étant sujets à quelques variations, il fera bien, avant de partir, si c'est de Paris, d'aller consulter l'*Office universel* de M. Lebouteiller, place de la Bourse, nº 27, où il obtiendra les renseignements les plus récents et les plus précis sur toutes les lignes de la navigation à la vapeur. — A Marseille ou dans tout autre port de mer, le voyageur devra également prendre les mêmes informations soit près du maître de l'hôtel, soit aux bureaux mêmes des paquebots.

Nº 1.—**CHARLEMAGNE, PHARAMOND, SULLY,**

Paquebots à vapeur français pour l'Italie.

Départs réguliers de **Marseille** pour **Gênes, Livourne, Civita-Vecchia** et **Naples,** et de **Naples** pour **Civita-Vecchia, Livourne, Gênes** et **Marseille,** tous les 7, 17 et 27 du mois. — *Trajet en 4 jours.* (Voyez p. 23).

RÈGLEMENTS.

La nourriture est comprise dans les prix du passage de *Marseille* à *Gênes* seulement, et aux premières et secondes places.

Pour les autres destinations, le passager payera en sus du

prix de la place 6 fr. par jour pour sa nourriture aux premières, et 4 fr. aux secondes.

Les enfants au-dessous de dix ans payeront la moitié des prix fixés, lorsqu'ils coucheront avec les personnes qui les accompagnent. Il sera accordé une couchette pour deux enfants.

Les voyageurs jouiront d'un port permis de 60 kilogrammes pour les premières, et de 40 kilogrammes pour les deuxièmes.

Dans le cas où le voyageur qui aurait arrêté et payé sa place renoncerait à partir, il ne lui sera rien remboursé, mais il conservera la faculté de partir avec le paquebot suivant de l'administration.

Les frais d'embarquement et débarquement des voitures, chevaux, bagages, et ceux de patente de santé, visa et expédition de passe-ports, tant en France qu'en Italie, sont à la charge des passagers.

Les chiens attachés sur le pont payeront indistinctement, pour toute destination, 12 fr.

Les prix du passage et le fret des marchandises se payent d'avance au lieu de départ.

Les paquets dont le poids serait inférieur à 16 kil. et le volume à un pied cube ne pourront payer moins de 6 fr. de Marseille à Civita-Vecchia et Naples, et de 5 fr. pour toute autre distance intermédiaire. Le fret des marchandises et effets d'un faible poids et d'une forte valeur sera réglé à l'amiable.

LES DÉPARTS DES PORTS INTERMÉDIAIRES ONT LIEU :

De Gênes, pour Livourne, etc., tous les 9, 19 et 29;
— pour Marseille, etc., tous les 10, 20 et 30.
De Livourne, pour Civita-Vecchia et Naples, tous les 10, 20 et 30;
— pour Gênes et Marseille, tous les 9, 19 et 29.
De Civita-Vecchia pour Naples, tous les 11, 21 et 31 ou 1er ;
— pour Livourne, tous les 8, 18 et 28.

Armateurs : C. et A. BAZIN, à *Marseille.*

N° 2. — **FRANÇOIS Ier, MARIE-CHRISTINE, MONGIBELLO, HERCULANUM,**

Paquebots à vapeur napolitains.

Départs pour **l'Italie** et la **Sicile,** les 9, 19 et 29 de chaque mois. (Voyez p. 23.)

RÈGLEMENTS.

1° Les enfants au-dessous de dix ans payeront moitié place, mais ils n'auront pas de lit, et devront coucher avec la personne qui les accompagne. Cependant pour deux enfants on accordera un lit.

2° Le passager de première classe aura un lit décemment garni, et sera nourri pendant les traversées; c'est-à-dire que le matin à sept heures on lui servira le café, à dix heures un déjeuner à la fourchette, et à six heures après midi un dîner complet, et pendant toute la traversée les rafraîchissements dont il aura besoin.

3° Il y a des chambres intérieures réservées aux dames.

4° Le passager de deuxième classe aura un lit dans les chambres à proue. Il ne sera point nourri aux frais de l'administration, mais on lui fournira, à un prix très-modéré et à la carte, tout ce dont il aura besoin pour sa nourriture. Il ne pourra pas dépasser les roues de la machine.

5° Les domestiques n'auront pas de place fixe. Il ne leur est pas permis d'entrer dans les chambres, mais ils devront rester sur le pont à proue. Ils ne pourront embarquer avec eux ni lit ni matelas.

6° Les voitures dites berlines payeront 50 p. 0/0 en sus du prix du passage de première classe; celles dites calèches payeront le même prix qu'un passager de première classe; les cabriolets payeront le même prix qu'un passager de deuxième classe. Les chevaux payeront le même prix que les passagers de première classe. Les chiens seront attachés sur le pont, et payeront 12 francs pour toute destination.

7° Les passagers de première classe auront droit de porter un bagage de 70 kil., ceux de deuxième classe de 45 kil, et les domestiques de 10 kil.

8° Les frais d'embarquement et de débarquement des voitures, chevaux et bagages, sont à la charge des passagers.

9° Les frais de passe-port et de patente de santé, tant en France qu'en Italie, sont à la charge du voyageur.

10° Le prix du passage est payable d'avance, et le

seulement; la mise à quai des colis d'un plus fort poids sera traitée de gré à gré avec les agents des lieux d'embarquement.

Le capitaine ne signera le reçu des marchandises qu'après qu'elles auront été consignées à bord du paquebot. En cas d'empêchement du capitaine, son second signera pour lui : ces reçus seuls seront au besoin un titre de recours contre l'entreprise.

Toutes les marchandises ou effets quelconques qui n'auront pas été retirés six heures après l'arrivée du paquebot seront déposés en douane, aux frais et risques de qui il appartiendra.

Les cabinets sur le pont seront payés 10 p. 0/0 en sus du prix des premières places.

No 4. —**CASTOR**, *de la force de* 200 *chevaux;* **VIRGILE**, *de la force de* 140 *chevaux*, **DANTE**, *de* 80 *chevaux.*

Paquebots à vapeur sardes faisant un service régulier entre MARSEILLE et NAPLES,

Touchant à **Gênes, Livourne, Civita-Vecchia** et vice versâ.

Départs tous les 3, 13 et 23 de chaque mois. (Voyez p. 23.)

RÈGLEMENTS.

Fret établi pour les voitures et chevaux.

Une berline payera 1 1/2 place première.
Un coupé, 1 place première.
Une calèche ouverte, 1 place première.
Un cabriolet à deux roues, 1 place première.
Un cheval, 1 1/4 place première.

Prix de la nourriture.

Dîner en commun à la table des premières, 4 fr.
Déjeuner, 2 fr.
Dîner aux secondes, 2 fr. 50 c.
Déjeuner au thé ou au café au lait, beurre et œufs, 1 fr. 50 c.
Thé, café au lait et pain, 60 c.
Demi-tasse de café, 20 c.
Vins, liqueurs et autres boissons, au prix du tarif affiché à bord.

Nota. Toutes marchandises, groups et effets payeront en sus 5 p. 0/0 de chapeau.

Les frais de patente de santé et expédition des passe-ports seront payés en sus par MM. les voyageurs 3 fr. 50 c.

N. B. La nourriture n'est pas comprise dans le prix du passage; elle se prend en commun et par classe, et sera payée, en arrêtant la place, aux prix du tarif.

Les enfants au-dessous de 10 ans payeront moitié place lorsqu'ils coucheront avec la personne qui les accompagne; il sera pourtant accordé un lit pour deux enfants.

Les domestiques et matelots n'auront pas de place fixe; il ne leur est pas permis d'entrer dans les chambres, mais ils devront rester sur le pont à proue. Ils ne pourront embarquer avec eux ni lits ni matelas.

Les voyageurs jouiront d'un port permis de 60 kil. pour les *premières*, et de 40 kil. pour les *secondes*.

Les chiens seront tenus à l'attache sur le pont, et l'on payera 10 fr. pour chacun d'eux indistinctement et pour toute destination.

Chaque paquet dont le poids serait inférieur à 16 kilog. et le volume à 1 pied cube payera 6 fr. de Marseille à Naples, et 4 fr. pour toute autre destination intermédiaire; — les petits paquets d'échantillons *sans valeur*, 3 fr. chaque et pour toute destination.

Le fret des marchandises et effets d'un faible poids et d'une forte valeur sera réglé à l'amiable, ainsi que celui des objets d'art.

Le prix du passage et du fret des marchandises se payera d'avance au lieu de départ.

Dans le cas où le voyageur qui aurait arrêté et payé sa place renoncerait à partir, il ne lui sera rien remboursé, mais il conservera la faculté de partir avec le paquebot suivant de la même administration.

Les frais d'embarquememt et de débarquement des voitures, bagages, marchandises, etc., seront à la charge de MM. les passagers, expéditeurs et consignataires desdits objets; toutefois, pour faciliter le prompt débarquement des marchandises, l'entreprise se charge de les rendre à quai au moyen du payement d'avance d'un franc par colis du poids de 40 kil, et de 2 fr. pour les autres jusqu'à 200 kil. seulement; la mise à quai des colis d'un plus fort poids sera traitée de gré à gré avec les agents aux lieux d'embarquement.

Toutes les marchandises ou effets quelconques qui n'auront pas été retirés six heures après l'arrivée du paquebot seront déposés en douane aux frais et risques de qui il appartiendra.

Le capitaine ne signera le reçu des marchandises qu'après qu'elles auront été consignées à bord du paquebot; en cas d'empêchement du capitaine, son second signera pour lui :

voyageur est engagé dès qu'il a fait remise de son passeport.

S'adresser à Marseille à MM. Claude CLERC et Cie, agents intéressés, et à M. Xavier LAPLANE, courtier royal, rue Canebière, nº 48.

Séjour à Gênes, 24 heures.—Séjour à Livourne, 12 heures.—Séjour à Civita-Vecchia, 4 heures.

Temps employé pour le voyage de Marseille à Naples, 5 jours, y compris les séjours et les jours de départ et d'arrivée.

Séjour à Naples, 4 jours. — Séjour à Messine, 1 jour. —Séjour à Syracuse, 6 à 8 heures. — Séjour à Malte, 2 jours.

Le François Ier, de la force de 120 chevaux.—La Marie-Christine, de la force de 160 chevaux. — Le Mongibello, de la force de 250 chevaux. — L'Herculanum, de la force de 300 chevaux.

Nº 3. — **LEOPOLDO II, MARIA-ANTONIETTA,**

Paquebots à vapeur toscans pour l'Italie.

Départs de **Marseille** et de **Naples,** les 5, 15 et 25 de chaque mois. (Voyez p. 23.)

RÈGLEMENTS.

Fret établi pour les voitures.

Une berline payera	1 1/8 pl. de 1re cl.
Un coupé	1 id. id.
Une calèche ouverte	1 id. id.
Un cabriolet à 2 roues	1 id. de 2e cl.
Un cheval	1 id. de 1re cl.

Les monnaies étrangères seront reçues au taux suivant :

Le souverain	25 fr.	»
Le ducat de Naples	4	25
L'écu romain	5	30
Le francescone	5	60
La lire neuve de Piémont	1	»
La piastre forte à colonne d'Espagne	5	30

Les frais de patente de santé et expédition des passe-ports seront payés en sus par MM. les passagers.

La nourriture n'est pas comprise dans le prix du passage, elle se prend en commun et par classe. Elle se composera par jour de deux repas, déjeuner et dîner, dont le payement est à la charge des voyageurs de première et de seconde classe, qu'ils y aient pris part ou non ; elle se payera dans les bureaux d'agence en payant le montant des places. Les prix de ces repas sont fixés à 6 fr. par jour pour la première classe, savoir : 2 fr. pour le déjeuner et 4 fr. pour le dîner, le thé du soir compris ; — 4 fr. par jour pour la seconde classe, 1 fr. 50 c. pour le déjeuner, 2 fr. 50 c. pour le dîner. Les enfants au-dessous de dix ans payeront la moitié du prix des repas de la table à laquelle ils seront admis.

Les places des voyageurs ne sont engagées que lorsque le montant du prix a été reçu par l'administration.

Dans le cas où le voyageur qui aurait arrêté et payé sa place renoncerait à partir, il ne lui sera rien remboursé, mais il conservera la faculté de partir avec le paquebot suivant de la même administration.

Les enfants au-dessous de dix ans payeront la moitié du prix établi, et n'auront pas d'autre couchette que celle de la personne qui les accompagnera ; il sera pourtant accordé une couchette pour deux enfants.

Les domestiques n'auront pas de place fixe. Il ne leur est pas permis d'entrer dans les chambres, mais ils devront rester sur le pont à proue. Ils ne pourront embarquer avec eux ni lit ni matelas.

Il est accordé aux passagers de première classe un bagage du poids de 60 kil., et de 40 kil. pour ceux de la seconde classe.

Chaque paquet du poids de moins de 16 kil. et n'excédant pas un pied cube en volume payera 5 fr. pour toute destination de Marseille à Naples.

Les chiens qui seront embarqués devront être tenus à l'attache sur le pont ; il sera payé 12 fr. pour chacun d'eux indistinctement et pour toute destination.

Le prix du passage et du fret des marchandises se payera par anticipation au lieu du départ.

Les dépenses d'embarquement et débarquement des voitures, bagages, marchandises, etc., sont à la charge de MM. les passagers, expéditeurs et consignataires desdits objets; toutefois, pour faciliter le prompt débarquement des marchandises, l'entreprise se charge de les rendre à quai au moyen du payement d'avance d'un franc par colis au-dessous du poids de 40 kil., et 2 fr. pour les autres jusqu'à 200 kil.

ces reçus seuls seront, au besoin, un titre de recours contre l'entreprise.

N° 5. — **LA VILLE-DE-BORDEAUX,**

Paquebot à vapeur français.

Départ de **Marseille** pour **Alger,** les 10, 20 et 30 de chaque mois. (Voyez p. 24.)

RÈGLEMENTS.

Les frais de patente de santé, expédition des passe-ports et embarquement de MM. les passagers, seront payés en sus des prix de passage ci-dessus fixés.

Les repas pris en plus grand nombre que ceux payés avant le départ de Marseille ou d'Alger, le café, les liqueurs et les rafraîchissements, se payeront en sus et aux prix du tarif réglé par l'administration, et dont un exemplaire est à bord.

La nourriture n'est pas comprise dans le prix du passage; elle se prend en commun et par classe. Elle se composera par jour de deux repas, déjeuner et dîner, dont le payement est à la charge des voyageurs de première et de seconde classe, qu'ils y aient pris part ou non. Elle se payera dans les bureaux d'agence en payant le montant des places. Les prix de ces repas sont fixés à 6 fr. par jour pour la 1re classe, savoir: 2 fr. pour le déjeuner et 4 fr. pour le dîner; — 4 fr. par jour pour la 2e classe: 1 fr. 50 c. pour le déjeuner et 2 fr. 50 c. pour le dîner. Les enfants au-dessous de dix ans payeront la moitié du prix des repas de la table à laquelle ils seront admis. — La traversée de Marseille à Alger étant ordinairement de cinquante heures, MM. les passagers devront payer dans les bureaux de l'administration pour deux jours de nourriture, soit 12 fr. pour la première classe, et 8 fr. pour la seconde. Si la traversée était de plus longue durée, le surplus des repas serait payé à bord et directement par eux au maître d'hôtel. Les passagers du pont s'entendront avec lui pour le règlement de leur nourriture.

Les places des voyageurs ne sont engagées que lorsque le montant du prix a été reçu par l'administration.

Les enfants au-dessous de dix ans payeront la moitié du prix établi, et n'auront pas d'autre couchette que celle de la personne qui les accompagnera; il sera pourtant accordé une couchette pour deux enfants.

Les passagers du pont n'auront pas de place fixe; il ne leur est pas permis d'entrer dans les chambres; mais ils devront rester sur le pont à proue.

Il est accordé aux passagers de première classe le port d'un bagage du poids de 60 kil., et de 40 kil. seulement pour les passagers de seconde classe.

Le prix du passage et du fret des marchandises se payera par anticipation au lieu du départ.

Chaque colis ou paquet du poids de moins de 40 kil., ou deux pieds cubes en volume, payera 6 fr. pour fret, le chapeau de 5 p. 0/0 et le débarquement de 50 c.; en tout 6 fr. 80 c., qui sera le minimum du fret à payer.

Les dépenses d'embarquement et débarquement de MM. les passagers, des voitures, bagages, marchandises, etc., seront à la charge de MM. les passagers, expéditeurs et consignataires desdits objets. Toutefois, pour faciliter le prompt débarquement des marchandises, l'administration se charge de les rendre à quai, au moyen du payement d'avance de 50 c. par colis au-dessous du poids de 40 kil., et de 2 fr. par tonneau pour la marchandise remise en parties importantes.

Le capitaine ne signera le reçu des marchandises qu'après qu'elles auront été consignées à bord. En cas d'empêchement du capitaine, son second signera pour lui. Ces reçus seuls seront, au besoin, un titre contre l'entreprise.

Toute marchandise qui n'aura pas été retirée six heures après l'arrivée du paquebot sera déposé en douane aux frais et risques de qui il appartiendra.

Les formalités de douanes pour les marchandises de consommation seront faites au bureau de l'administration, au moyen du payement de 1 fr. pour chaque permis, et la marchandise sera prise à quai et rendue à bord à raison de 50 c. par colis. MM. les chargeurs devront remettre leur déclaration l'avant-veille du départ du paquebot, et plus tôt, s'il est possible.

Voitures dites coupés, calèches, cabriolets et chevaux, 105 francs.

DEUX JOURS DE SÉJOUR A ALGER.

DESCRIPTION DE LA MER MÉDITERRANÉE.

(*Mediterraneum mare.*)

Cette mer nous apparaît comme un grand golfe de l'océan Atlantique, avec lequel elle communique à l'ouest par le détroit de Gibraltar, et à l'est avec la mer de Marmara (l'ancienne *Propontide*), et la mer Noire (l'ancien *Pont-Euxin*), par les Dardanelles et le Bosphore. Son littoral sep-

tentrional forme trois grands golfes : le premier, le *golfe occidental*, situé entre l'Espagne et la Péninsule italique : le midi de la France et Gênes en occupent les points les plus au nord; le deuxième, le *golfe du milieu*, appelé *mer Adriatique*, situé entre l'Italie et la Péninsule turque; le troisième, le *golfe oriental*, comprenant l'Archipel, les mers de Marmara, Noire et d'Asof.

La mer Méditerranée s'étend entre les 30° 25' et 45 degrés de latitude nord, et entre les 7° 40' de longitude ouest et 34 degrés de longitude est. Elle a environ 750 lieues ou 308 myriamètres de longueur. Sa largeur varie beaucoup : de *Marseille* à *Alger*, elle a 170 lieues ou 68 myr.; de *Gênes* à *Bone* (Afrique), 190 lieues ou 76 myr.; tandis que de *Malaga* (Espagne) à *Vigia* (Afrique) elle n'a que 38 lieues ou 15 myr. 2 kil. En Europe elle baigne les rivages de trois grandes péninsules : vers l'occident l'*Hispanique*, dont elle rafraîchit les côtes sud et est; l'*Italique*, dont elle arrose les rives occidentales, et par la mer *Adriatique* les rives orientales; enfin, ses belles eaux, aux couleurs du ciel, forment avec l'*Archipel* cette noble presqu'île aux grands souvenirs, dont la Grèce occupe les points méridionaux. Vers ses extrémités orientales, cette vaste nappe d'eau est bornée au nord par la Turquie d'Asie, au levant par la Syrie, et au midi par cet immense littoral qui s'étend depuis *Ceuta* (Afrique) jusqu'à *Gaza* en Palestine, comprenant l'*Algérie*, *Tripoli* et l'Egypte. Ses rivages offrent un développement considérable, formant un grand nombre de golfes et de baies, au fond desquels se trouve une longue série de ports, dont nous visiterons les principaux dans notre pèlerinage, et qui semblent placés là par la nature comme des chaînons destinés à réunir les peuples du couchant à ceux du levant.

Tout porte à croire que cette mer ne fut dans le principe qu'une vaste dépression de terrain où les eaux de plus de cent fleuves et rivières, parmi lesquels on remarque, dans le bassin occidental, le *Jucar*, l'*Ebre*, le *Rhône* et le *Tibre;* dans le bassin du milieu, le *Pô* et l'*Adige;* dans l'Archipel, la *Marilza*; dans la mer Noire, le *Danube*, le *Dniester*, le *Boug*, le *Dniéper;* et dans la mer d'Azow, le *Don*. Tous ces fleuves, avec leurs tributaires, y roulant la masse de leurs eaux, formèrent bientôt un vaste lac qui, par l'accumulation journalière des eaux, se trouva alors trop à l'étroit, brisa une partie de ses barrières, et alla se réunir à l'immense Océan.

Après l'océan Indien, la Méditerranée est la plus belle de toutes les mers pour voyager; son long littoral septentrional offre une suite non interrompue de rivages de la plus grande

beauté : alpes sur alpes, que couvrent de sombres forêts du milieu desquelles s'élèvent des temples, des châteaux et des chaumières; çà et là de hautes cascades, dont les eaux argentines arrosent et rafraîchissent le versant de ce riche et majestueux amphithéâtre. Ajoutez à ce riant tableau son ciel presque toujours pur, son climat presque toujours doux, ses ondes presque toujours calmes; car elles ne sont point agitées, comme celles de l'Océan, par l'action combinée du soleil et de la lune; les marées n'effleurent qu'à peine ses eaux d'un bleu d'azur, dont la douce influence égaye l'œil du navigateur.

C'est sur cette mer que se firent les premières expéditions maritimes des Phéniciens, des Carthaginois, des Grecs et des Romains, et sur laquelle les Vénitiens et les Génois ont régné à leur tour aux beaux jours de leur gloire et de leur puissance maritime. Elle est destinée à devenir de nouveau le centre du commerce entre l'Occident et l'Orient, c'est-à-dire entre l'Europe et l'Inde ou l'Asie orientale, par l'ancienne voie d'Alexandrie, de l'isthme de Suez et de la mer Rouge. Effectivement nulle mer au monde n'est aussi avantageusement située pour le commerce que la Méditerranée : au centre de l'ancien continent, baignant les rivages de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, elle est le lien qui unit ces trois grandes portions du globe, sur le littoral desquelles on trouve un grand nombre de villes commerçantes et des pays fertiles ayant de riches produits à exporter, et avec lesquels il convient d'avoir des communications promptes et faciles, telles que les lignes des bateaux à vapeur qui sillonnent maintenant cette mer en tous sens.

La navigation à vapeur ne pouvait prendre qu'un grand développement sur cette mer, par l'émancipation de la Grèce régénérée, la libre pratique de la mer Noire, l'introduction des arts industriels de l'Europe et de sa civilisation en Egypte et en Turquie, la destruction de la piraterie des régences africaines, et l'établissement des Français dans l'Algérie; et, dans un avenir peu éloigné, les communications qui pourront s'établir par la Méditerranée avec les Indes Orientales par l'isthme de Suez et la mer Rouge, que l'Angleterre exploite déjà dans ses relations avec ses vastes possessions de l'Inde.

Lorsque, dans la partie occidentale de la Méditerranée, cette mer communiquera avec l'Océan par le grand canal du Languedoc ou du Midi, que l'on doit au génie de Louis XIV, lequel, étant demeuré imparfait jusqu'à ce jour, va recevoir son complément par le canal latéral de la Garonne se prolongeant jusqu'à Agen et Castels, et favorisera la navigation

jusqu'à l'Océan, l'avantage qui en résultera pour la navigation sera immense. Le commerce du nord de l'Europe avec le midi, par la Méditerranée, procurera des avantages incalculables en ce que, par cette voie, l'on évitera de faire le tour de la Péninsule hispanique et le dangereux passage du détroit de Gibraltar, route qui en temps de guerre n'est pas toujours très-sûre. De là il résultera une activité qui augmentera l'importance de cette mer intérieure.

ILES DE LA MÉDITERRANÉE.

Excepté l'Océanie ou le grand océan Indien, il n'existe aucune mer qui contienne un si grand nombre d'îles, grandes et petites, parsemées de toutes parts dans son vaste bassin, que nous diviserons en trois parties.

Iles du bassin occidental.

Les premières îles que l'on rencontre, à partir du détroit de Gibraltar, sont : 1° *les Baléares*, au nombre de trois, situées près de la côte d'Espagne, sur la route, pour ainsi dire, de Marseille à Alger;

2° L'*île de Corse*, en avant du golfe de Gênes, près de la côte de Toscane. Cette île appartient à la France;

3° L'*île de Sardaigne*, qui n'est séparée que par un détroit de l'île de Corse. Elle fait partie des États sardes sur le continent;

4° L'*île de Sicile*, la plus grande de la Méditerranée. Elle dépend du royaume des Deux-Siciles; elle est séparée de la partie de terre ferme de cet État par le détroit du Phare de Messine;

5° L'*île de Malte*, séparée de l'île de Sicile par le canal de Malte. Cette île est sous la domination de la Grande-Bretagne.

Iles du bassin du milieu ou du centre.

1° Les îles Ioniennes au nombre de sept, sous le protectorat de l'Angleterre;

2° L'île de Candie, sous la dépendance du vice-roi d'Égypte, qui, en 1840, la rendit au sultan;

3° L'Archipel, contenant un grand nombre d'îles que l'on partage en deux grandes divisions : la première comprend ce que les géographes appellent les Cyclades, et la deuxième, les Sporades, parmi lesquelles on distingue Rhodes, Chio, Mitylène, etc. Les unes dépendent du nouveau royaume de la

Grèce, et les autres de la Turquie, telle que l'île de Chypre, qui, par sa situation sur la côte de Syrie, avant le golfe d'Alexandrette, mérite une mention particulière.

LITTORAL DE L'ITALIE ET DE SES PORTS.

Ce littoral de la Péninsule italique a une étendue totale de 230 l. (920 kil.), d'une part, depuis les bouches du Var jusqu'au détroit de Sicile; 130 lieues (520 kil.) de l'autre, depuis le cap d'Otrante jusqu'à l'embouchure de l'Isonze sur l'Adriatique.

Les îles de Corse, de Sardaigne, de Sicile, ont 500 lieues (2,000 kil.) de côtes, ensemble 1,200 lieues (4,800 kil.), environ un tiers de plus que le littoral de l'Espagne, et moitié plus que celui de la France.

Avec un littoral d'une aussi grande étendue, l'Italie possède d'excellents ports. Aucun pays n'en possède un si grand nombre et plus avantageusement situés pour le commerce et la navigation; tels sont :

Les ports de Gênes, de Livourne, de Civita-Vecchia, de Naples, de Messine, de Palerme, de Venise, et ceux moins importants de Castellamare, de Bari, d'Ancône; sans compter une foule de rades et de mouillages très-commodes pour la navigation, et qui semblent inviter l'Italie à s'adonner de nouveau au commerce, pour lequel la nature l'a si favorablement placée.

LITTORAL DE LA CÔTE DE FRANCE ET DE L'ESPAGNE. — MARSEILLE. — STATION CENTRALE DE LA NAVIGATION DANS LA MÉDITERRANÉE.

Ce littoral n'est pas moins considérable que celui de l'Italie; il comprend un grand nombre de ports de mer sur les côtes de France ainsi que sur celles d'Espagne.

Sur la côte de France, Marseille est au premier rang; viennent ensuite les ports de Toulon, Cette, Agde, à l'entrée du canal du Midi, et Port-Vendres.

Sur la côte de la Péninsule hispanique, Barcelone, Tarragone, Valence, Alicante, Carthagène, Almeria, Malaga et Gibraltar.

Marseille, par sa situation, doit être considérée comme le point central de la navigation générale dans la Méditerranée, se trouvant pour ainsi dire au milieu des deux principales lignes des bateaux à vapeur qui entretiennent les communications, à gauche, avec les ports de la Péninsule italique, la Sicile, Malte, Syra, Alexandrie, Constantinople et Smyrne; et à droite, avec ceux de la Péninsule hispanique jusqu'au détroit de Gibraltar.

Presque en face de Marseille est située l'Algérie, sur la côte septentrionale de l'Afrique, possession de la France, avec laquelle elle entretient des relations très-actives au moyen de la navigation à vapeur. Deux lignes de bateaux à vapeur en font le service : l'une de Marseille et l'autre de Toulon à Alger, d'où d'autres lignes secondaires se partagent le service des autres ports du littoral de l'Algérie.

Telle est la division de la partie occidentale de la Méditerranée et de la navigation à vapeur, qui se terminent aux îles de Sicile et de Malte, au delà desquelles commence le domaine de la partie orientale de cette navigation, qui n'est qu'une suite de la première, et qui comprend les îles Ioniennes, la Grèce, les îles de l'Archipel, qui en dépendent, les ports de la Syrie, de l'Egypte, Constantinople, la mer Noire, et la navigation du Danube depuis Vienne jusqu'à Constantinople.

MER OU GOLFE ADRIATIQUE.

Nous avons pensé que ce golfe, qui fait une portion importante de la Méditerranée, devait appartenir à la partie orientale de cette mer, avec laquelle il communique immédiatement par son embouchure aux îles Ioniennes.

Le golfe Adriatique est un bras de la Méditerranée; ses limites sont entre le cap de Santa-Maria de Leuca, l'ancien promontoire de Salentium, à l'ouest, et l'île de Corfou, la principale des îles Ioniennes, à l'est. Ce golfe s'étend de là vers le nord-ouest jusqu'au fond de la baie de Trieste, ayant une longueur d'environ 170 lieues ou 68 myriamètres ; on peut évaluer sa largeur moyenne à 30 lieues ou 12 myriamètres. Cette mer a pour limites à l'ouest la côte orientale de la Péninsule italique, offrant peu d'accidents de terrain; et à l'est, tout le littoral de l'Illyrie, de la Dalmatie, n'étant qu'une suite non interrompue d'îles en général d'un aspect riant : le rivage de l'Albanie, qui se trouve plus au midi, présente une côte moins découpée.

Côte orientale.—La côte qui s'étend depuis Venise jusqu'à l'Epire s'appelle côte orientale; elle renferme un grand nombre d'irrégularités. On remarque les baies d'Antona et de Durazzo, ainsi que le golfe de Drina et les bouches du Cattaro, qui s'avancent à plus de 11 milles dans les terres. Au delà de Raguse commencent les îlots et les écueils, qui sont innombrables, et dont la mer est parsemée jusqu'au delà du promontoire d'Istrie, formant la péninsule la plus considérable de l'Adriatique, où est situé le golfe immense de Quarnero à l'est, et celui de Trieste au nord-ouest. Après Trieste, la côte court dans la direction du nord-ouest jusqu'à l'extrémité sep-

tentrionale; ensuite elle retourne à l'ouest-sud-ouest en conservant cette direction à peu près jusqu'à Venise.

Côte occidentale.—Elle commence à Venise. Si à la distance de 30 milles (54 kil.) la terre ne s'avançait considérablement en mer pour former un cap auprès des embouchures du Pô, elle s'étendrait précisément du nord au sud jusqu'à Ravenne, à la distance de 60 milles (108 kil.) de Venise. Après Ravenne, qui se trouve aujourd'hui à 4 milles (7 kil. 1/2) dans les terres, la côte se prolonge l'espace de 80 milles (144 kil.) vers le sud-est jusqu'au mont d'Ancône : la côte entre ce promontoire et le Gargano, qui sont à la distance de 150 milles (270 kil.) l'un de l'autre dans la même direction, forme une espèce de baie qui a plus de 30 milles (54 kil.) de profondeur en plusieurs endroits. Le Gargano est sans contredit le plus grand promontoire de l'Adriatique; on remarque la fameuse rade de Manfredonia : la côte continue vers l'est-sud-est jusqu'au cap d'Otrante, situé à une distance de 150 milles (270 kil.) de cette rade.

Ports.—Cette mer intérieure, qui donne accès à des pays fertiles et si différents, où se trouvent des ports et des villes maritimes qui entretiennent un grand commerce, offrait de si grands avantages, qu'elle devait devenir le domaine de la navigation à la vapeur. Un des principaux ports, qui est aussi une des principales stations des bateaux à vapeur, est *Trieste*, grand entrepôt du commerce maritime de l'Autriche. Viennent ensuite *Venise*, autrefois si riche et si puissante par son commerce du Levant; *Ancône*, sur la côte occidentale; et sur la côte orientale, *Zara*, *Spalattro* et *Raguse*, qui sont les ports les plus fréquentés; et d'autres ports de moindre importance, qui donnent une grande activité à la navigation dans l'Adriatique. (Voy. *Trieste.*)

L'ARCHIPEL.

Autrefois la mer *Egée*, grand golfe formé par la Méditerranée, et qui s'étend entre la Romanie et la Macédoine au nord, la Grèce à l'ouest, Candie au sud, l'Anatolie ou l'Asie Mineure à l'est. Cette mer, que les Turcs appellent aussi la mer Blanche, communique par le détroit des Dardanelles avec celle de Marmara, et par le Bosphore avec la mer Noire.

L'Archipel forme un grand nombre de golfes, dont les principaux dans la partie européenne sont : ceux de Napoli, d'Egine, de Volo, de Salonique, de Cassandre, de Monte-Santo, de Contessa, de la Cavale et de Saros.

La grande quantité d'îles dont cette mer est parsemée forment plusieurs groupes, tels que les Cyclades et les

Sporades, entre la Grèce et l'île de Candie; l'île de Négrepont et quelques autres sont situées le long des côtes de la Grèce; d'autres encore, en regard de la Thrace et de l'Asie.

Les Turcs comprennent ces îles dans le gouvernement du capitan-pacha. Ils appellent l'Archipel *Ac-Degniz* ou mer Blanche, par opposition à *Cara-Degniz* ou mer Noire.

MER DE MARMARA, MERS NOIRE ET D'AZOF.

Le détroit des Dardanelles a son embouchure dans l'Archipel. Ce détroit, qui a environ 33 milles (6 myriam.) de longueur sur une largeur qui varie de 2 à 9 kilomètres, sépare l'Europe de l'Asie, et aboutit à la Propontide ou mer de Marmara, en face de laquelle est située Constantinople. En traversant cette mer on arrive au Bosphore de Thrace, autre détroit qui sépare également l'Europe de l'Asie en suivant une direction du sud au nord, et donne l'entrée à la mer Noire, ayant son littoral en partie sur les côtes de l'Europe à l'ouest, et en partie sur les côtes de l'Asie à l'est. La mer Noire communique à son tour avec la mer d'Azof par un détroit situé à son extrémité nord.

Cette navigation est l'une des plus considérables et aussi l'une des plus compliquées par les différents services des bateaux à vapeur de plusieurs pavillons qui parcourent cette mer dans tous les sens, pour entretenir des communications promptes et faciles avec le grand nombre de places qui servent de stations à cette navigation.

Marseille, si bien située au fond du golfe de Lyon, sur le littoral de France, est le principal point de départ et d'arrivée des bateaux à vapeur qui font un service régulier dans la Méditerranée, entre Marseille et les différents ports de cette mer, que l'on peut partager en quatre divisions principales; savoir :

1° De Marseille à Naples et de Naples à Malte, en touchant à Gênes, Livourne et Civita-Vecchia, Messine et Palerme;

2° De Marseille à Cette, Agde et Barcelone jusqu'à Gibraltar et Cadix, en touchant à Tarragone, Valence, Alicante, Carthagène et Malaga;

3° De Marseille à Malte, et de Malte aux Echelles du Levant;

4° Comprenant la navigation de l'Adriatique, exploitée par le Lloyd autrichien de Trieste, lequel envoie ses pyroscaphes jusque dans la Méditerranée et dans les différents ports des Echelles du Levant.

DIFFÉRENTS SERVICES DES BATEAUX A VAPEUR DE MARSEILLE A NAPLES ET MALTE.

Dix paquebots à vapeur de l'administration des postes de Marseille à Naples et Malte, touchant à Livourne et Civita-Vecchia. (Voy. pag. 47.)

Deux paquebots français, le *Charlemagne* et le *Sully*, de Marseille à Naples, touchant à Gênes, Livourne et Civita-Vecchia.

Quatre paquebots, le *Phare*, l'*Hérault*, l'*Océan*, le *Nantes-et-Bordeaux*, de la compagnie de Fraissinet et Legris frères, de Marseille à Cette, Agde, Barcelone, et jusqu'à Gibraltar et Cadix, en touchant aux places intermédiaires du littoral de l'Espagne.

Deux paquebots de l'administration des postes pour faire le service de Marseille à Bastia et à Ajaccio en Corse.

Huit paquebots de l'Etat, partant tous les lundis de Toulon pour Alger.

Un paquebot, la *Ville-de-Bordeaux*, partant de Marseille pour Alger.

Deux paquebots toscans, le *Léopold II* et *Marie-Antoinette*, de Marseille à Naples, touchant à Gênes, Livourne et Civita-Vecchia.

Quatre paquebots du royaume des Deux-Siciles, le *Mongibello*, l'*Herculanum*, la *Maria-Christinia* et le *Francisco-Primo*, de Marseille à Naples et jusqu'à Malte, touchant à Gênes, Livourne, Civita-Vecchia, Messine et Palerme.

Quatre paquebots de l'entreprise de Luchi-Rubaltino et compagnie, de Gênes, le *Castor*, le *Virgilio*, le *Dante* et l'*Achille*, desservant la ligne de Marseille à Naples, touchant à Nice, Gênes, Livourne, Civita-Vecchia, et faisant en outre le service de l'une à l'autre de ces places intermédiaires.

Quatre paquebots à vapeur, le *Braganza*, le *Royal-Tar*, le *Montrose*, l'*Iberia*, de la Compagnie anglaise péninsulaire orientale, desservant la ligne de Falmouth à Vigo, Oporto et Lisbonne, et de là à Cadix et Gibraltar.

Deux paquebots, l'*Oriental* et le *Great-Liverpool*, de la même compagnie, desservant la ligne de Southampton à Gibraltar et à Malte, trajet en 9 jours, et de là jusqu'à Alexandrie en 5 jours; ensemble 14 jours de traversée.

Un paquebot, le *Liverpool*, de la même compagnie, affecté au service de Malte aux îles Ioniennes, et de là à Patras en Grèce.

Service des paquebots à vapeur espagnols, desservant la ligne de Barcelone à Palma, à Tarragone et villes intermédiaires, jusqu'à Gibraltar.

Service de la marine royale sarde. Départs les 10 et 20 de Gênes pour Cagliari et Porto-Torres; trajet en 10 heures.

MALTE.

Cette île forme le point central de la navigation à vapeur de toute la Méditerranée, qu'elle divise en deux principales parties: 1° la Méditerranée occidentale, qui s'étend de Marseille à Malte; 2° la Méditerranée orientale, de Malte aux côtes de l'Asie Mineure, dans l'Archipel, à Alexandrie et Constantinople.

Tous les paquebots à vapeur destinés pour le Levant, de quelques points qu'ils viennent du littoral de la Méditerranée, et aussi de quelques points qu'ils arrivent du Levant, pour se rendre dans la partie occidentale de la Méditerranée, touchent à Malte, où ils échangent leurs correspondances, comme on va le voir par le tableau suivant.

SERVICE DES PAQUEBOTS A VAPEUR DE L'ADMINISTRATION DES POSTES DE FRANCE DANS LA MÉDITERRANÉE.

Organisation du service. — Le service des paquebots à vapeur de la Méditerranée, établi pour effectuer le transport des correspondances et des voyageurs entre Marseille et les ports d'Italie et du Levant, est divisé en trois lignes :

La première part de *Marseille* et aboutit à *Malte*, en passant par *Livourne*, *Civita-Vecchia* et *Naples;* la seconde part de *Malte* pour *Constantinople*, en passant par *Syra*, *Smyrne* et les *Dardanelles;* et la troisième part du *Pirée* (port d'Athènes) pour *Alexandrie*, en passant par *Syra*.

A Malte se font les quarantaines des passagers et provenances du Levant, ainsi que la purification des dépêches et groups.

Le point d'intersection des deux lignes de Malte à Constantinople et d'Athènes à Alexandrie est le port de Syra, où doivent se rencontrer les paquebots venant à la fois de Malte, de Constantinople, d'Athènes et d'Alexandrie, et où s'opèrent l'échange des correspondances et le transbordement des voyageurs d'une ligne sur l'autre.

Les jours et heures de départ et d'arrivée pour chaque station sont indiqués dans les tableaux qui suivent.

Dix paquebots à vapeur de la force de cent soixante chevaux, commandés par des officiers de la marine royale, et montés chacun de cinquante hommes d'équipage, sont affectés à ce service.

Ces paquebots portent les noms suivants : *Dante*, *Euro-*

tas, *Léonidas*, *Lycurgue*, *Mentor*, *Minos*, *Rhamsès*, *Scamandre*, *Sésostris*, *Tancrède*.

Les voyageurs trouvent à bord de ces paquebots tous les agréments désirables : des chambres commodes, des salons richement ornés, décorés avec goût et garnis de glaces et de tapis. Il y a en outre un salon particulier pour les dames, de la musique et un piano.

Classement des voyageurs.

Les places ménagées pour les voyageurs sont de quatre classes.

Les places de première classe sont à l'arrière du bâtiment; les passagers y ont des chambres fermées, à un, à deux et à quatre lits, selon leur convenance.

Les places de deuxième classe sont à l'avant, et se composent d'un vaste salon sur lequel s'ouvrent des chambres à quatre lits pour les dames, et à dix lits pour les autres passagers.

Les places de troisième classe sont situées entre les secondes et la proue du bâtiment : les passagers de cette classe sont logés dans une chambre spacieuse autour de laquelle sont disposées des stalles en bois à dossiers renversés, qui tiennent lieu de lits.

Les passagers de la quatrième classe se tiennent jour et nuit sur le pont, en avant de la cheminée de la machine.

Nourriture des voyageurs.

Un restaurateur pourvoit à la nourriture des passagers; ceux de première classe sont servis, deux fois par jour, à une table commune, présidée par le commandant : le prix de ces deux repas est de 6 francs, y compris le thé du soir.

Les passagers de seconde classe mangent aussi à une table commune présidée par l'un des officiers du bâtiment; ils y prennent deux repas dont le prix est de 4 francs.

Le payement de la nourriture se fait entre les mains du restaurateur; il est indépendant du prix du passage, et reste obligatoire pour les voyageurs, qu'ils aient ou non participé aux repas.

Les voyageurs de la troisième et de la quatrième classe n'ont pas de table; ils sont libres de pourvoir à leur nourriture ou de se faire servir par le restaurateur, d'après une carte dont les prix sont arrêtés par l'administration.

Conditions d'admission des voyageurs dans les paquebots.

Les voyageurs retiennent leurs places aux bureaux des agents du service, soit à Marseille, soit à l'étranger; ils ne

peuvent être admis à bord qu'après avoir rempli les formalités de police et de santé exigées par les lois et règlements du lieu de départ et du lieu de destination. Le payement intégral du prix de la place doit avoir lieu au moment de l'inscription du voyageur.

Tout voyageur qui renonce à la place qu'il a retenue, ou qui n'aura pu être admis à bord faute d'avoir rempli toutes les formalités de police et de santé avant son embarquement, perdra la moitié du prix de la place retenue. Néanmoins, s'il déclare vouloir partir par le paquebot suivant, cette faculté lui est réservée, et dans ce cas il lui sera remis, contre le bulletin d'embarquement, un bulletin d'échange.

Si le voyageur auquel cette faculté est accordée ne peut pas partir par le paquebot dont le départ suit immédiatement celui pour lequel il a été inscrit primitivement, il perd le prix *intégral* de sa place.

Les voyageurs ne peuvent occuper d'autres places que celles indiquées par les bulletins d'embarquement.

Les voyageurs et leurs bagages doivent être rendus à bord du paquebot une heure avant celle fixée pour le départ.

Les frais d'embarquement et de débarquement des voyageurs sont à leur charge, ainsi que les frais de transport de leurs bagages.

Le transport des marchandises est interdit aux voyageurs.

Les domestiques qui auraient des places de deuxième classe ne peuvent, en aucun cas, manger à la table de cette classe.

Les voyageurs qui débarqueraient avant d'arriver à leur destination n'ont droit à aucune restitution pour le trajet qui leur restait à parcourir. Cependant, si le débarquement a eu lieu par suite d'événement de force majeure, et que la nécessité en ait été suffisamment et dûment justifiée, il pourra être remboursé la moitié du prix de la place occupée par le voyageur débarqué.

Les bagages non réclamés dans les deux heures qui suivront l'arrivée du paquebot seront remis au lazaret, à la douane ou aux agents de cet établissement, aux risques et périls des voyageurs.

Tarif du prix des places des voyageurs admis à bord des paquebots à vapeur de la Méditerranée.

Le prix des places des voyageurs admis à bord des paquebots de la Méditerranée sera payé à raison des distances à parcourir en ligne droite, et d'après les fixations portées au tableau suivant :

1re classe, à raison de	1 f.	» c.	par lieue marine.
2e classe, à raison de	»	60	*idem.*
3e classe, à raison de	»	40	*idem.*
4e classe, à raison de	»	25	*idem.*

Tout enfant de moins de dix ans payera moitié place; à dix ans, payera place entière.

Le prix du transport des voitures admises à bord des paquebots de la Méditerranée est fixé, pour celles à quatre roues, au prix d'une place de première classe, et pour celles à deux roues, au prix d'une place de seconde classe.

Le prix du transport des chiens est fixé à 10 francs, quelle que soit la destination.

Les voyageurs jouiront du transport gratuit de leurs bagages dans les proportions suivantes, savoir :

1° Dans les stations situées entre Marseille et Malte:

1re classe, jusqu'à concurrence de	100	kil. par pers.
2e classe, jusqu'à concurrence de	60	*idem.*
3e classe, jusqu'à concurrence de	30	*idem.*
4e classe, jusqu'à concurrence de	30	*idem.*

2° De l'une des stations du Levant pour les stations des mêmes parages, et de l'une à l'autre des stations dont l'île de Malte est le point intermédiaire :

1re classe, jusqu'à concurrence de	200	kil. par pers.
2e classe, jusqu'à concurrence de	100	*idem.*
3e classe, jusqu'à concurrence de	50	*idem.*
4e classe, jusqu'à concurrence de	50	*idem.*

Le prix à payer pour tout bagage excédant les proportions de poids ci-dessus fixées sera d'un centime par lieue marine et pour dix kilogrammes. (*Voir, pour l'itinéraire des paquebots-postes, les pages* 47 *à* 52.)

DE MARSEILLE A ALEXANDRIE. (*Service spécial.*)

L'*Egyptus*, paquebot à vapeur du gouvernement, de la force de 220 chevaux; trajet direct, en touchant seulement à *Malte*, pendant 4 heures.

ITINÉRAIRE *des paquebots à vapeur de l'administration des postes dans la Méditerranée.*

LIGNE DE MARSEILLE A MALTE.

LIEUX desservis par les paquebots.	DÉSIGNATION des jours et heures de chaque mois, pour le départ et l'arrivée des paquebots dans chaque station.			TEMPS de relâche ou de séjour.
MARSEILLE	Paquebot venant de Malte.	Arrivée à Marseille.	1, 11 et 21, à minuit.	»
		Départ pour Malte.	1, 11 et 21, à 5 h. du soir.	
LIVOURNE..	Paquebot venant de Marseille.	Arrivée à Livourne.	3, 13 et 23, à 6 h. du mat.	6 h.
		Départ pour Malte.	3, 13 et 23, à midi.	
	Paquebot venant de Malte.	Arrivée à Livourne.	10, 20 et 30, à 8 h. du mat.	
		Départ pour Marseille.	10, 20 et 30, à 2 h. du soir.	
CIVITA-VECCHIA.	Paquebot venant de Marseille.	Arrivée à Civita-Vecchia.	4, 14 et 24, à 6 h. du mat.	6 h.
		Départ pour Malte.	4, 14 et 24, à midi.	
	Paquebot venant de Malte.	Arrivée à Civita-Vecchia.	9, 19 et 29, à 8 h. du mat.	
		Départ pour Marseille.	9, 19 et 29, à 2 h. du soir.	
NAPLES....	Paquebot venant de Marseille.	Arrivée à Naples.	5, 15 et 25, à 6 h. du mat.	6 h.
		Départ pour Malte.	5, 15 et 25, à midi.	
	Paquebot venant de Malte.	Arrivée à Naples.	8, 18 et 28, à 8 h. du mat.	
		Départ pour Marseille.	8, 18 et 28, à 2 h. du soir.	
MALTE.....	Paquebot venant de Marseille.	Arrivée à Malte.	7, 17 et 27, à midi.	8 jours 20 h.
		Départ pour Marseille.	6, 16 et 26, à 8 h. du mat.	

LIGNE DE MALTE A CONSTANTINOPLE.

LIEUX desservis par les paquebots.	DÉSIGNATION des jours et heures de chaque mois, pour le départ et l'arrivée des paquebots dans chaque station.			TEMPS de relâche ou de séjour.
MALTE.....	Paquebot venant de Constantinople.	Arrivée à Malte.	4, 14 et 24, à 3 h. du soir.	3 jours 15 h.
		Départ pour Constantin.	8, 18 et 28, à 6 h. du mat.	
SYRA.......	Paquebot venant de Malte.	Arrivée à Syra.	1, 11 et 21, à 8 h. du mat.	6 h.
		Départ pour Constantin.	1, 11 et 21, à 2 h. du soir.	
	Paquebot venant de Constantinople.	Arrivée à Syra.	1, 11 et 21, à 5 h. du mat.	8 h.
		Départ pour Malte.	1, 11 et 21, à 1 h. du soir.	
SMYRNE....	Paquebot venant de Malte.	Arrivée à Smyrne.	2, 12 et 22, à 11 h. du mat.	6 h.
		Départ pour Constantin.	2, 12 et 22, à 5 h. du soir.	
	Paquebot venant de Constantinople.	Arrivée à Smyrne.	9, 19 et 29, à 8 h. du mat.	24 h.
		Départ pour Malte.	10, 20 et 30, à 8 h. du mat.	
LES DARDANELLES.	Paquebot venant de Malte.	Arrivée aux Dardanelles.	3, 13 et 23, à 10 h. du mat.	1 h.
		Départ pour Constantin.	3, 13 et 23, à 11 h. du mat.	
	Paquebot venant de Constantinople.	Arrivée aux Dardanelles.	8, 18 et 28, à 9 h. du mat.	
		Départ pour Malte.	8, 18 et 28, à 10 h. du mat.	
CONSTANTINOPLE.	Paquebot venant de Malte.	Arrivée à Constantin.	4, 14 et 24, à 9 h. du mat.	3 jours 7 h.
		Départ pour Malte.	7, 17 et 27, à 4 h. du soir.	

LIGNE D'ATHÈNES A ALEXANDRIE.

LIEUX desservis par les paquebots.	DÉSIGNATION des jours et heures de chaque mois, pour le départ et l'arrivée des paquebots dans chaque station.			TEMPS de relâche ou de séjour.
Le Pirée (port d'Athènes).....	Paquebot venant d'Alexandrie.	Arrivée au Pirée.	2, 12 et 22, à 6 h. du mat.	7 jours 11 h.
		Départ pour Alexandrie.	10, 20 et 30, à 5 h. du soir.	
Syra........	Paquebot venant du Pirée.	Arrivée à Syra.	1, 11 et 21, à 5 h. du mat.	8 h.
		Départ pour Alexandrie.	1, 11 et 21, à 1 h. du soir.	
	Paquebot venant d'Alexandrie.	Arrivée à Syra.	10, 20 et 30, à midi.	1 jour 6 h.
		Départ pour le Pirée.	1, 11 et 21, à 6 h. du soir.	
Alexandrie........	Paquebot venant du Pirée.	Arrivée à Alexandrie.	4, 14 et 24, à 5 h. du mat.	3 jours 4 h.
		Départ pour le Pirée.	7, 17 et 27, à 9 h. du mat.	

TABLEAU *indiquant, pour chaque station desservie par les paquebots de la Méditerranée, la tarification générale du transport des voyageurs.*

LIEUX desservis par les paquebots. Points de départ.	Points de destination.	Distance en lieues marin. (calculées en ligne droite).	PRIX DES PLACES des voyageurs de 1re classe.	2e classe.	3e classe.	4e classe.
			fr.	fr.	fr.	fr.
ALEXANDRIE.	Civita-Vecchia.....	380	380	228	152	95
	Constantinople....	245	245	147	98	61
	Dardanelles (les)..	200	200	120	80	50
	Livourne...........	420	420	252	168	105
	Malte................	280	280	168	112	70
	Marseille...........	480	480	288	192	120
	Naples...............	340	340	204	136	85
	Pirée (le)...........	175	175	105	70	44
	Smyrne..	190	190	114	76	47
	Syra.................	155	155	93	62	38
CIVITA-VECCHIA.	Alexandrie.	380	380	228	152	95
	Constantinople....	365	365	219	146	91
	Dardanelles (les)..	320	320	192	128	80
	Livourne...........	40	40	24	16	10
	Malte................	140	140	84	56	35
	Marseille...........	105	105	63	42	26
	Naples...............	45	45	27	18	11
	Pirée (le)...........	260	260	156	104	65
	Smyrne.	305	305	183	122	76
	Syra.................	260	260	156	104	65
CONSTANTINOPLE.	Alexandrie.	245	245	147	98	61
	Civita-Vecchia.....	365	365	219	146	91
	Dardanelles (les)..	45	45	27	18	11
	Livourne...........	405	405	243	162	101
	Malte................	275	275	165	110	68
	Marseille...........	465	465	279	186	116
	Naples...............	335	335	201	134	83
	Pirée (le)...........	120	120	72	48	30
	Smyrne.	90	90	54	36	22
	Syra..	115	115	69	46	28

LIEUX desservis par les paquebots. Points de départ.	Points de destination.	Distance en lieues marin. (calculées en ligne droite).	PRIX DES PLACES des voyageurs de 1re classe.	2e classe.	3e classe.	4e classe.
			fr.	fr.	fr.	fr.
DARDANELLES (LES).	Alexandrie........	200	200	120	80	50
	Civita-Vecchia.....	320	320	192	128	80
	Constantinople....	45	45	27	18	11
	Livourne...........	360	360	216	144	90
	Malte................	230	230	138	92	57
	Marseille...........	420	420	252	168	105
	Naples................	290	290	174	116	72
	Pirée (le)...........	75	75	45	30	18
	Smyrne.............	45	45	27	18	11
	Syra..................	70	70	42	28	17
LIVOURNE....	Alexandrie.........	420	420	252	168	105
	Civita-Vecchia.....	40	40	24	16	10
	Constantinople....	405	405	243	162	101
	Dardanelles (les)..	360	360	216	144	90
	Malte................	175	175	105	70	44
	Marseille...........	80	80	48	32	20
	Naples...............	85	85	51	34	21
	Pirée (le)...........	300	300	180	120	75
	Smyrne.............	345	345	207	138	86
	Syra..................	300	300	180	120	75
MALTE........	Alexandrie.........	280	280	168	112	70
	Civita-Vecchia.....	140	140	84	56	35
	Constantinople....	275	275	165	110	68
	Dardanelles (les)..	230	230	138	92	57
	Livourne...........	175	175	105	70	44
	Marseille...........	220	220	132	88	55
	Naples...............	110	110	66	44	27
	Pirée (le)..........	180	180	108	72	45
	Smyrne.............	220	220	132	88	55
	Syra.................	180	180	108	72	45
MARSEILLE..	Alexandrie.........	480	480	288	192	120
	Civita-Vecchia.....	105	105	63	42	26
	Constantinople....	465	465	279	186	116
	Dardanelles (les)..	420	420	252	168	105
	Livourne...........	80	80	48	32	20
	Malte...............	220	220	132	88	55
	Naples...............	150	150	90	60	37
	Pirée (le)..........	350	350	210	140	87
	Smyrne.............	400	400	240	160	100
	Syra.................	350	350	210	140	87

LIEUX desservis par les paquebots.		Distance en lieues marin. (calculées en ligne droite).	PRIX DES PLACES des voyageurs de			
Points de départ.	Points de destination.		1re classe.	2e classe.	3e classe.	4e classe.
			fr.	fr.	fr.	fr.
NAPLES	Alexandrie	340	340	204	136	85
	Civita-Vecchia	45	45	27	18	11
	Constantinople	335	335	201	134	83
	Dardanelles (les)	290	290	174	116	72
	Livourne	85	85	51	34	21
	Malte	110	110	66	44	27
	Marseille	150	150	90	60	37
	Pirée (le)	220	220	132	88	55
	Smyrne	265	265	159	106	66
	Syra	220	220	132	88	55
PIRÉE (LE)	Alexandrie	175	175	105	70	44
	Civita-Vecchia	260	260	156	104	65
	Constantinople	120	120	72	48	30
	Dardanelles (les)	75	75	45	30	18
	Livourne	300	300	180	120	75
	Malte	180	180	108	72	45
	Marseille	350	350	210	140	87
	Naples	220	220	132	88	55
	Smyrne	70	70	42	28	17
	Syra	25	25	15	10	6
SMYRNE	Alexandrie	190	190	114	76	47
	Civita-Vecchia	305	305	183	122	76
	Constantinople	90	90	54	36	22
	Dardanelles (les)	45	45	27	18	11
	Livourne	345	345	207	138	86
	Malte	220	220	132	88	55
	Marseille	400	400	240	160	100
	Naples	265	265	159	106	66
	Pirée (le)	70	70	42	28	17
	Syra	45	45	27	18	11
SYRA	Alexandrie	155	155	93	62	38
	Civita-Vecchia	260	260	156	104	65
	Constantinople	115	115	69	46	28
	Dardanelles (les)	70	70	42	28	17
	Livourne	300	300	180	120	75
	Malte	180	180	108	72	45
	Marseille	350	350	210	140	87
	Naples	220	220	132	88	55
	Pirée (le)	25	25	15	10	6
	Smyrne	45	45	27	18	11

TABLEAU DE LA NAVIGATION A VAPEUR DE L'ADRIATIQUE SE JOIGNANT A LA PARTIE ORIENTALE DE LA MÉDITERRANÉE.

Service des paquebots à vapeur du Lloyd autrichien de Trieste.

Le Lloyd autrichien de Trieste a établi, avec 14 pyroscaphes, un service régulier de la navigation à vapeur non-seulement avec les principaux ports de l'Adriatique, mais aussi avec les principales échelles du Levant. Ce service est l'un des plus considérables de la navigation à vapeur de la partie orientale de la Méditerranée, ayant un point de départ de Trieste (et non pas de Malte, qui reste en dehors de ces lignes).

Ce service se partage en trois lignes principales, qui se correspondent entre elles :

1re *ligne*, comprenant les côtes de la Dalmatie, de l'Adriatique, depuis Trieste jusqu'à Cattaro; touchant aux ports intermédiaires : Lussin-Piccolo, Zara, Sebenico, Spalatto, Lessina, Curzola, Raguse.

2e *ligne*, comprenant la côte de l'Italie, de l'Adriatique, depuis Trieste jusqu'aux îles Ioniennes, et les ports de la Grèce; touchant à Ancône, Corfou, Patras, Votizza, Lutracki, Calamacki, et à travers l'isthme de Corinthe, et au Pirée, le port d'Athènes, et de là à Syra.

3e *ligne*, comprenant la ligne de jonction de la première ligne avec la deuxième ligne de Trieste à Constantinople, en touchant à Corfou, Patras, Athènes et Syra, où se fait la jonction de la première et de la seconde ligne. La première ligne fait son retour par les mêmes cercles à Trieste, tandis que la deuxième ligne, partie aussi de Trieste, va jusqu'à Constantinople, et de Constantinople jusqu'à Alexandrie, en touchant à Smyrne, de Smyrne à Rhodes, à Larnaca, île de Chypre, et à Beyrouth.

Le service des lignes des pyroscaphes du Lloyd autrichien fut établi en 1837; les départs de Trieste pour Athènes et Constantinople ont lieu les 1er et 16 du mois, et de Constantinople les 8 et 24; pour Syra les 12 et 28, où ils se rencontrent avec ceux partis de Trieste, formant la première ligne; tandis que la troisième ligne est formée des pyroscaphes qui partent de Constantinople, les 15 et 20, pour Smyrne; de là pour Rhodes, Larnaca et Beyrouth, d'où ils partent pour retourner à Constantinople, où ils arrivent le 2 et le 5, et d'où ils font leur retour à Syra, pour la correspondance des autres pyroscaphes de la première et de la deuxième ligne, partis de Trieste.

TABLEAU *des prix des places de la 2e et de la 3e ligne des pyroscaphes du Lloyd autrichien, des différents points de départ aux différents lieux de leur destination dans le Levant.*

Destination pour	Ancône.		Corfou.		Patras.		Candie.		Le Pirée.		Syra.		Smyrne.		Les Dardanelles.		Constantinople.		Alexandrie.	
	Classes.		Classes.		Classes.		Classes.		Classes.		Classes.		Classes.		Classes.		Classes.		Classes.	
	1re.	2e.	1re.	2e.	1re.	2e.	1re.	2e.	1re.	2e.	1re.	2e.	1re.	2e.	1re.	2e.	1re.	2e.	1re.	2e.
Départs de Trieste.	15	10	60	40	75	50	96	64	96	64	96	64	108	72	108	72	120	80	125	84
D'Ancône.			45	30	60	40	85	56	85	56	85	56	100	66	100	66	115	76	120	80
De Corfou.					15	10	45	30	45	30	45	30	60	40	60	40	80	54	85	56
De Patras.							36	24	36	24	36	24	54	36	54	36	72	48	80	54
De Candie.									18	12	15	10	30	20	36	24	54	36	48	32
D'Athènes.											9	6	24	16	30	20	42	28	60	40
De Syra.													18	12	24	16	36	24	54	36
De Smyrne.															18	12	30	20	66	44
Des Dardanelles.																	18	12	72	48
De Constantinople.																			85	56

Les prix des places sont en florins de convention; la valeur de chaque florin est de 2 fr. 60 cent. environ.

NOUVEL ITINÉRAIRE DES PYROSCAPHES DU LLOYD AUTRICHIEN,

Pour établir une communication hebdomadaire avec les îles Ioniennes et la Grèce, et pour abréger les voyages entre Trieste et la Turquie.

Ire LIGNE. — De Trieste, par Ancône, Corfou, Patras, Vostitza et Loutracki, dans le golfe de Lépante, puis l'isthme de Corinthe [traversée de Calamacki à Athènes (le Pirée).]

ALLÉE.

LE PYROSCAPHE	ARRIVE chaque mois.		ARRIVE à heures.	PART chaque mois.		PART à heures.
à Trieste.........	—	—	—	1	16	4 du soir.
Ancône........	2	17	10 du mat.	2	17	4 du soir.
Corfou.........	4	19	8 du soir.	5	20	à midi.
Patras..........	6	21	6 du mat.	6	21	à midi.
Vostitza........	6	21	3 du soir.	6	21	4 du soir.
Loutracki.....	6	21	10 du soir.	—	—	—
Athènes.......	7	22	5 du soir.	—	—	—

RETOUR.

LE PYROSCAPHE	ARRIVE chaque mois.		ARRIVE à heures.	PART chaque mois.		PART à heures.
à Athènes......	—	—	—	7	22	7 du mat.
Loutracki.....	—	—	—	7	22	10 du soir.
Vostitza........	8	23	4 du mat.	8	23	5 du mat.
Patras..........	8	23	8 du mat.	8	23	à midi.
Corfou..... ...	9	24	6 du mat.	9	24	à midi.
Ancône........	11	26	4 du soir.	11	26	7 du soir.
Trieste.........	12	27	à midi.	—	—	—

IIe LIGNE. — De Trieste par Corfou, Syra (avec ligne latérale pour Athènes), Smyrne à Constantinople.

ALLÉE.

LE PYROSCAPHE	ARRIVE chaque mois.		ARRIVE à heures.	PART chaque mois.		PART à heures.
à Trieste.........	—	—	—	8	24	4 du soir.
Corfou.........	11	27	4 du mat.	11	27	à midi.
Syra............	13	29	6 du soir.	14	30	4 du soir.
Smyrne........	15	1	4 du soir.	16	2	4 du soir.
Constantinop.	18	4	4 du mat.	—	—	—

RETOUR.

LE PYROSCAPHE	ARRIVE chaque mois.		ARRIVE à heures.	PART chaque mois.		PART à heures.
à Constantinop	—	—	—	8	24	4 du soir.
Smyrne........	9	25	10 du soir.	10	26	4 du soir.
Syra............	11	27	4 du soir.	12	28	4 du soir.
Corfou.........	14	30	8 du soir.	15	1	à midi.
Trieste.........	18	4	à l'aube.	—	—	—

IIIe LIGNE. — Jonction de la Ire et de la IIe ligne.

DE	POUR	DÉPART chaque mois.		DÉPART à heures.	ARRIVÉE chaque mois.		ARRIVÉE à heures.	REMARQUES.
Athènes...	Calamacki.	7	22	7 m.	7	22	10 m.	Athènes écrit en Europe.
Calamacki.	Athènes...	7	22	2 s.	7	22	5 s.	Athènes reçoit les lettres d'Europe.
Athènes...	Syra......	10	26	6 s.	11	27	6 m.	Athènes écrit en Europe.
Syra......	Athènes...	11	27	6 s.	12	28	6 m.	Athènes reçoit les lettres de l'Orient.
Athènes....	Syra......	13	29	6 s.	14	30	6 m.	Athènes répond aux lettres de l'Orient.
Syra......	Athènes...	14	30	6 s.	15	31	6 m.	Athènes reçoit les lettres d'Europe.

Le départ régulier du paquebot pour la Syrie aura lieu : de Constantinople, le 24 de chaque mois, et de Smyrne le 26, touchant à Rhodes et Larnaca.

La convention postale passée entre le gouvernement hellénique et la compagnie du Lloyd autrichien étant aujourd'hui ratifiée, l'itinéraire établi d'après les bases nouvelles est suivi depuis le mois de juillet 1843. En conséquence, le départ des paquebots pour Trieste, par Syra et Corfou, a lieu maintenant les huit et vingt-quatre de chaque mois de Constantinople, et les dix et vingt-six de chaque mois de Smyrne. Au moyen du pyroscaphe en station au Pirée, on pourra aussi écrire et expédier des groups et marchandises d'un petit volume (plus tard on en admettra de tout poids) pour Athènes, Patras et Ancône. Les passagers destinés pour les États romains feront bien d'aller jusqu'à Trieste, où ils ne sont soumis qu'à une quarantaine de 24 heures. Cette quarantaine est de 18 à 21 jours à Ancône et de 17 à Corfou, pour les provenances de Constantinople. Ainsi, pour le voyageur qui se rendrait à Trieste pour passer de là à Ancône ou à Corfou, il ne s'agirait que de douze à quatorze jours en tout.

La compagnie, possédant aujourd'hui quatorze pyroscaphes qui font le service entre Trieste, Venise, la Dalmatie, les États romains, les îles Ioniennes, la Grèce, Smyrne, Constantinople et la Syrie, se propose en outre d'établir prochainement un service régulier entre Alexandrie et Trieste par Syra. Cette nouvelle ligne se liera à celle de Constantinople, Smyrne, etc., etc.

AUTRES LIGNES DE BATEAUX A VAPEUR DE LA COMPAGNIE AUTRICHIENNE POUR LA NAVIGATION A VAPEUR DU DANUBE.

Départs de Constantinople.

Pour Smyrne, les mardis; départ de Smyrne pour Constantinople, les samedis.
— Salonique, les 10, 20 et 30 du mois; départ de Salonique, les 3, 13 et 25.
— Trébisonde, dans la mer Noire, touchant à Sinope, tous les vendredis.
— Vienne, par le Danube, touchant à Varna et Kostendje, les lundis.

CONSTANTINOPLE.

C'est encore un des points les plus importants de la navigation à vapeur dans la Méditerranée, où toutes les lignes de cette navigation viennent aboutir, et en partent pour retourner à leurs destinations respectives.

Trois grandes compagnies ou entreprises s'y trouvent en concurrence :

1° Celle des paquebots à vapeur de l'administration des postes de France ;

2° Celle du Lloyd autrichien, qui a fait du Levant le centre de sa navigation ;

3° Celle de la compagnie autrichienne de la navigation à vapeur du Danube, et dont les pyroscaphes arrivent de Vienne à Constantinople, d'où ils étendent leurs lignes, d'une part, jusqu'à Smyrne et à Salonique dans la Méditerranée, et à Trébisonde, touchant à Sinope; et de l'autre à Varna et Odessa dans la mer Noire, et de là jusqu'au Danube, pour remonter ce fleuve jusqu'à Vienne, d'où ils sont partis.

C'est ce qui nous engage à donner le tarif des places pour les différentes destinations, en partant de Constantinople, pour l'utilité des voyageurs.

DÉPART DE CONSTANTINOPLE.

Première ligne.

Départs de Constantinople des paquebots à vapeur de l'administration des postes de France. *Voyez* le tarif du service, mentionné ci-devant, p. 48 à 51.

2e *Ligne.*

Départs des pyroscaphes de la compagnie autrichienne de la navigation du Danube :

		1re place.	2me place.
Pour Smyrne tous les mardis à 4 heures, et de Smyrne, les samedis à la même heure (trajet en 30 ou 36 heures), touchant à Gallipoli,	13 dol.	ou 80 fr.	50 fr.
— Salonique, les 10, 20 et 30 du mois; départ de Salonique, les 3, 13 et 23 (trajet en 36 heures).	20	100 fr.	75 fr.
— Trébisonde, dans la mer Noire, touchant à Sinope, tous les vendredis; départ de Trébisonde, les jeudis. — Ghemlak, échel. de Broussa.	30	150 fr.	100 fr.

	1re place.		2e place.
— Odessa, tous les mardis (trajet en 32 heures).	16 dol. ou 80 fr.		50 fr.
— Vienne, par le Danube, touchant à Varna dans la mer Noire, à Galatz, Giurgevo, Orsova, Semlin, Pesth, Presbourg sur le Danube (trajet en 18 jours).	100 fl. ou 250 fr.	70 fl. 175 fr.	50 fr. 125 fr.

3e *Ligne.*

Départs des pyroscaphes du Lloyd autrichien de Trieste, pour Smyrne, les 5 et 20 du mois (trajet en 2 jours, touchant aux Dardanelles).	15 tall. ou 19 fl. ou 47 fr.	10 tall. 13 fl. 32 fr.	10

Ligne entre Constantinople et la Syrie.

Départs de Constantinople les 15 et 20, et retour les 2 et 5 du mois :

	1re place.		2e place.	
Pour Smyrne, les 15 et 20 du mois, en droiture.	15 fl.	ou 37 fr.	10 fl.	ou 25 fr.
— Rhodes.	27	67	18	45
— Larnaca (Chypre).	42	105	28	70
— Beyrouth.	48	122	32	80

VOYAGE DE MARSEILLE

SUR LE LITTORAL DE L'ITALIE, DANS L'ILE DE CORSE, DE SARDAIGNE, DE SICILE, DE MALTE, ET AUX ILES IONIENNES.

L'Italie est une grande péninsule qui a pour bornes naturelles les Alpes, le golfe Adriatique et la mer Méditerranée; sa plus grande longueur sur cette mer est de 250 lieues ou 1,000 kilom., depuis les bouches du Var jusqu'au détroit de la Sicile; depuis ce détroit jusqu'au cap d'Otrante, 130 lieues ou 520 kilom.; et de ce cap à l'embouchure de l'Isonzo sur l'Adriatique, 230 lieues (920 kilom.); les îles de Sicile, de Corse et de Sardaigne ont 500 lieues (2,000 kil.) de côtes : en tout, environ 1,200 lieues (4,800 kilom.), un tiers de plus que l'Espagne, et moitié de plus que la France. Sa largeur

est très-inégale : au nord elle atteint 550 kilomètres; au centre et au sud, elle n'a pas plus de 220 kilomètres, et en quelques endroits se rétrécit au point de n'en avoir que 60. On la divise ordinairement en trois régions géographiques : 1° *l'Italie septentrionale*, comprenant le royaume sarde, la principauté de Monaco et le royaume Lombardo-Vénitien; 2° *l'Italie centrale*, comprenant les duchés de Modène, de Parme, de Lucques, de Massa, de Toscane, les États de l'Église et la république de St-Marin; 3° *l'Italie méridionale*, comprenant le royaume de Naples. On réunit aussi, sous le nom d'*Italie insulaire*, les trois grandes îles de Sardaigne, de Sicile et de Corse, avec les petites îles qui en dépendent. Elle a une population de 17 millions 700,000 habitants, en y comprenant la Sicile. Ce nombre, réparti sur les 14,600 lieues carrées qui forment son étendue, assigne à chaque lieue carrée 1,237 habitants, d'où il suit que l'Italie est en proportion plus peuplée que la France et l'Angleterre.

Il n'est pas de plus beau climat dans le monde; on n'y éprouve ni chaleurs brûlantes comme dans la zone torride, ni le froid âpre et excessif des régions septentrionales. Les côtes maritimes de Gênes et de Naples sont couvertes d'oliviers, d'orangers, de limoniers et de cédrats; on y jouit presque toute l'année d'un printemps délicieux.

L'Italie, par sa situation, est faite pour devenir un État commerçant et maritime, si les populations actuelles avaient le génie adonné aux entreprises commerciales comme les Vénitiens, les Pisans et les Génois des XVe et XVIe siècles. En effet aucune partie de l'Europe n'est plus avantageusement située pour la marine et la navigation à vapeur, qui est très-active dans la Méditerranée.

Sur un littoral aussi étendu, l'Italie possède un grand nombre d'excellents ports, tels que ceux de Gênes, de Livourne, de Naples, de Palerme, de Messine, de Malte, de Venise, de Trieste, de Spezzia, de Tarente; enfin, ceux moins importants de Castellamare, de Bari, d'Ancône, sur l'Adriatique; sans compter une foule de rades et de mouillages très-commodes, qui semblent inviter l'Italie à sortir de la léthargie où elle languit depuis que l'ouverture de la route directe à l'Inde par le cap de Bonne-Espérance a transporté le centre du commerce entre l'Orient et l'Occident dans les ports de mer situés sur le littoral de l'Océan. Mais tout annonce à présent que ce commerce viendra se placer de nouveau dans la Méditerranée, pour communiquer avec l'Inde par l'ancienne voie d'Alexandrie et de la mer Rouge, à travers l'isthme de Suez; et l'on en sera principalement redevable à la navigation à vapeur qui sillonne si rapidement

ces deux mers, ce qui engagera les États de l'Italie à s'adonner de nouveau au commerce et à la navigation, pour lesquels la nature les a si favorablement placés.

A peine le steamer a-t-il quitté la riche Marseille, qu'il se dirige vers l'est, effleurant avec une grande rapidité les ondes d'un bleu-ciel qui devant nous et à notre droite semblent se confondre à l'horizon avec le firmament; à notre gauche se trouvent les côtes de la Provence. Bientôt nous saluons *Toulon* avec ses mille bouches meurtrières, *les îles d'Hyères*, *Fréjus* aux souvenirs historiques, et *Nice;* puis nous disons adieu à la France. L'Italie alors nous présente son littoral, l'un des plus beaux pays de l'Europe, où se trouvent situées les villes les plus opulentes et les plus commerçantes, et en même temps les plus célèbres dans l'histoire des révolutions de cette partie du globe, que le touriste ne doit pas négliger de visiter dans son voyage à Malte et de là au Levant.

Ayant toujours sous les yeux ce brillant panorama, où toutes les beautés de la nature semblent échelonnées les unes au-dessus des autres, nous arrivons, après une navigation d'environ 40 myriamètres, à

GÊNES. *Hôtels:* des Etrangers, de la Croix-de-Malte, d'York, de France; hôtel Feder, près du port; hôtel et restaurant français, place St-Luc, nº 544; table d'hôte dans ces hôtels. On y trouve tout le confort possible. *Cafés:* dans la Strada Nuovissima. Cette ville a été nommée la *Superbe* à cause de la magnificence de ses palais. Elle est bâtie en forme de croissant sur le penchant d'une montagne faisant partie des Apennins; elle a des fortifications considérables et forme un circuit de 12 milles ou 21 kil. 1/2. Le port est très-vaste, et fermé par deux môles appelés, l'un *Molo Vecchio*, au levant, et l'autre *Molo Nuovo*, au couchant; des vaisseaux de 80 canons peuvent y mouiller. L'ouverture du port entre les deux môles est de 700 mètres. A la pointe de chaque môle on a placé un phare pour éclairer les navires qui abordent pendant la nuit. Au fond du port et au levant est ce qu'on appelle *le Port Franc;* c'est un enclos où se trouvent les magasins des négociants. C'est là qu'est l'entrepôt de toutes les marchandises qui arrivent à Gênes, soit par mer, soit par terre. La douane est tout près du port franc. Vers le centre et dans la partie la plus reculée du port, est l'arsenal, appelé la *Darsina*, où l'on construit les galères. Les rues sont en général très-étroites. Il y en a qui ont à peine six pieds de large, en sorte qu'elles sont toujours remplies de monde, ce qui contribue à faire croire que la population de Gênes est très-nombreuse, quoiqu'elle ne se compose que

d'environ 80 mille habitants. La rue Balbi est la plus grande de Gênes; la rue Neuve est plus remarquable par la beauté de ses édifices que par sa grandeur : il y a une troisième rue qui réunit les deux premières, appelée *Strada Nuovissima*. Ces rues sont larges, bien pavées, et surtout ornées de magnifiques palais, parmi lesquels on remarque le palais ducal, l'ancien palais et plusieurs autres. Le quai qui conduit de la porte Saint-Thomas à la Lanterne, et de là à Saint-Pierre d'Arena, est une des plus belles promenades de la ville ; c'est l'une des plus fréquentées : elle domine le port.

La ville de Gênes a des fortifications très-considérables. Son enceinte extérieure s'étend jusqu'au sommet de la montagne; l'enceinte intérieure a environ 6 milles ou 10 kil. 3/4. Parmi les nombreux édifices qui décorent cette belle cité, le voyageur devra visiter ses superbes églises, entre autres *San-Lorenzo*, qui est la métropole : elle possède une relique appelée *Sacro Catino ; San-Siro* (St-Cyrus), antique, avec des marbres d'une grande richesse et une belle architecture; *San-Stefano*, avec un tableau magnifique du *Martyre de St Etienne :* cette œuvre de Raphaël et de Jules Romain figura pendant l'empire au musée de Paris. L'église *Santa-Maria*, construite sur un modèle réduit de Saint-Pierre de Rome, est fort jolie; elle possède de beaux tableaux et de nobles statues; devant cette église se trouve le *pont Carignan*, extrêmement curieux. Ces deux monuments furent construits par un riche Génois nommé Sauli, qui y dépensa 7 millions, 4 pour l'église et 3 pour le pont.

Le commerce de Gênes est considérable, et son industrie, qui consiste en velours, damas, ouvrages en corail, étoffes de soie, bas, gants, dentelles, papiers, savons, filigranes très-estimés, etc., est très-active.

(Voyez le *Guide du voyageur en Italie*, à la librairie de L. Maison, quai des Augustins, n° 29, à Paris.)

Une coutume assez bizarre qui règne parmi la haute classe de Gênes est le *cicisbéat*, qui permet à une femme mariée d'avoir un amant déclaré, lequel est aux petits soins près d'elle, la conduit partout, sans que le mari en prenne jalousie. Il est très-rare de voir les maris chez leurs femmes; et quand on les y rencontre, ils ont l'air de s'intéresser fort peu à ce qui s'y passe.

Navigation à vapeur.

Départs de Gênes des bateaux à vapeur de l'entreprise Luchi-Rubaltino et compagnie :

Pour Marseille, les 6, 16 et 26 du mois.

Pour Nice, les mercredis et samedis.
Pour Livourne, les mercredis et samedis.
Pour Civita-Vecchia, les 5, 15 et 25 du mois.
Pour Naples, les 5, 15 et 25 du mois.

Départs de Gênes des bateaux à vapeur de l'entreprise du royaume des Deux-Siciles.

Service régulier : 1° entre Gênes, Naples et Marseille, touchant à Livourne et Civita-Vecchia ; 2° entre Gênes et Malte, touchant à Messine et à Palerme.

Départs de Gênes :
Pour Naples, les 1er, 11 et 21 du mois.
Pour Civita-Vecchia, les 1er, 11 et 21 du mois.
Pour Livourne, les 1er, 11 et 21 du mois.
Pour Messine, Palerme et Syracuse, les 1er, 11 et 21 du mois.
Pour Marseille, les 4, 14 et 24 du mois.
Pour Malte, les 4, 14 et 24 du mois.

Départs de Gênes de l'entreprise française des paquebots à vapeur le *Pharamond*, le *Charlemagne* et le *Sully* :
Pour Livourne, les 7, 17 et 27 du mois.
Pour Civita-Vecchia, les 7, 17 et 27 du mois.
Pour Naples, les 7, 17 et 27 du mois.
Pour Livourne (par *extra*), il part tous les jours, à six heures du soir, un bateau à vapeur qui y arrive le lendemain matin.

Pour Bastia, en Corse, et Cagliari, en Sardaigne, il part une fois par semaine un bateau à vapeur de l'État, indépendamment d'une compagnie sarde qui entretient un service régulier de bateaux à vapeur entre Gênes et Cagliari.

VOYAGE DANS L'ILE DE CORSE.

Comme nous supposons que le voyageur ne voudra pas quitter le bassin occidental de la Méditerranée sans visiter les deux îles si intéressantes de *Corse* et de *Sardaigne*, de Marseille le bateau à vapeur de l'Etat le transportera en 24 heures à *Bastia*, d'où il pourra explorer toute l'île, de là traverser le détroit de Bonifaccio, visiter la *Sardaigne*, puis prendre un des steamers sardes qui font le service régulier entre *Cagliari* et *Gênes*, de manière à se retrouver sur le littoral de l'Italie au retour de cette excursion.

L'île de Corse est située dans la Méditerranée, au nord de l'île de Sardaigne, dont elle est séparée par un canal appelé Bouches-de-Bonifacio, qui n'a que deux lieues 3/4 de large (11 kil.). Du point le plus rapproché de France, d'Antibes

à Calvi, il n'y a que 35 lieues (140 kil.). Cette île n'a que 55 lieues (220 kil.) dans sa plus grande longueur sur 20 (80 kil.) dans sa plus grande largeur ; elle forme un département de la France avec une population d'environ 195,500 habitants, répartis dans 355 communes. Cette population, qui pourrait être d'un million, est bien faible pour une île qui peut produire tous les fruits délicieux du Midi.

Résumé historique.— La Corse, après avoir été successivement au pouvoir des Etrusques, qui fondèrent sur ses côtes plusieurs villes commerçantes, des Grecs ioniens, émigrés de Phocée, des Carthaginois, des Romains, maîtres de la Sardaigne, des Vandales, des Lombards, passa en 754 sous la domination de Pépin, roi de France, ensuite sous celle des Pisans, et en 1347 sous celle des Génois, qui, après plusieurs rébellions, furent contraints de céder la Corse, en 1769, à la France, qui l'annexa définitivement à la monarchie.

L'île est traversée dans toute sa longueur, du sud au nord, par une chaîne de montagnes dont les ramifications s'étendent sur toute l'île : *Frontagna* est le nom générique que l'on donne à ces montagnes. Les sommités les plus élevées sont : le mont Rotondo, qui a 431 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer ; le mont d'Oro, qui en compte 2,720. C'est là que dominent le froid et la solitude, tandis que les vallées sont productives, particulièrement en oliviers et en vignes que l'on y cultive avec succès. Les champs sont aussi couverts de mûriers, de citronniers, d'orangers. L'indigotier, le cotonnier et même la canne à sucre, dont la culture a été essayée, ont bien réussi.

Les forêts de chênes, de sapins, et surtout de pins larix, dont l'île est couverte, pourraient fournir d'excellents bois de construction pour la marine.

Les côtes offrent un grand nombre de ports excellents, et les cinq rades d'Ajaccio, de Calvi, de Saint-Florenzo, de Valinco et de Porto-Vecchio, peuvent contenir les flottes les plus nombreuses; et cependant la France ne possède pas dans toute la Corse un seul établissement maritime, et elle dédaigne d'exploiter ses superbes forêts.

Mais, depuis quelques années, de nouvelles communications ont été ouvertes entre les différents points de l'île qui pouvaient offrir quelques avantages, soit au commerce, à l'agriculture, ou à la navigation. Une route de poste royale s'est établie entre Ajaccio et Bastia, et les anciennes routes ont été réparées et tenues en bon état, et tout porte à croire que les richesses territoriales de l'île seront enfin exploitées à l'avantage du pays.

Ajaccio, l'*Urcinum* des anciens, est la capitale actuelle de l'île de Corse, la résidence du préfet et de l'évêque ; elle est située dans une charmante situation, et possède une belle rade et un beau port, des édifices bien construits, et une fontaine en marbre très-remarquable sur la place principale. La cathédrale date de la fin du XVIe siècle; elle est ornée d'une belle coupole et d'un maître-autel fort riche. On y montre la vasque de marbre blanc qui servit au baptême de Napoléon Bonaparte le 21 juillet 1771, époque où il avait déjà près de deux ans. La maison paternelle de Napoléon est située sur une petite place appelée place Letizia; la chambre dans laquelle il naquit n'a qu'une seule fenêtre; dans le salon on voit le portrait de l'empereur peint par Gérard. La ville lui a érigé une colonne surmontée de sa statue en bronze.

Le palais municipal promet de devenir un bel édifice. Le théâtre est aussi une construction toute récente. La bibliothèque contient 14,000 volumes. Parmi les édifices particuliers, on distingue l'hôtel de la famille Pozzo-di-Borgo et celui de feu le cardinal Fesch. La citadelle d'Ajaccio fut élevée par Henri II vers le milieu du XVIe siècle; dans le voisinage il y a un jardin botanique. *Hôtels :* Desanti, — Fil, — France, — Petit-Pierre. *Cafés :* Foricoli, Paoli. — Pop. 9,000 habitants. Cette ville est située à 875 kilomètres de Paris.

Bastia, port sur la côte orientale de l'île, à 25 lieues ou 100 kilomètres nord-est d'Ajaccio. C'est l'ancienne capitale de la Corse, construite en amphithéâtre; son port est abrité des vents du large ou d'est par un môle assis sur une chaîne de rochers : un fanal est à la tête de ce môle; on y allume du feu pendant les mauvais temps pour guider les bâtiments dans l'entrée. La ville est entourée d'oliviers, de citronniers et d'orangers; elle est la résidence d'un gouverneur militaire, d'un sous-préfet, et le siége des tribunaux supérieurs. Les églises principales sont: la cathédrale, non encore achevée; St-Roch-la-Conception ; l'ancien couvent des franciscains est converti en un hôpital militaire. La bibliothèque, placée dans l'ancien couvent des jésuites, est devenue considérable par de riches legs. La citadelle n'est que d'une importance secondaire. *Hôtels :* de l'Europe, de l'Écu-de-France, du Lion-d'Or. *Cafés :* Chersia, Français, Parent.—Pop. 13,000 hab.

Voitures publiques. — Malle-poste de *Bastia* à *Ajaccio;* messageries pour *Corte* et *Ajaccio.*

St-Florenzo, à 23 kilom. de Bastia, petite ville forte et maritime, située au fond du golfe de son nom, sur le penchant d'une colline qui domine une belle étendue de mer. Elle possède une excellente rade, où les vaisseaux marchands les plus forts peuvent entrer avec sûreté, tandis que le port

ne peut recevoir que des barques; elle offre dans son voisinage une célèbre église de style gothique. Pop. 400 hab.

Calvi, à 9 myr. 6 kil. d'Ajaccio, est une place forte et maritime située au fond et sur la côte occidentale du golfe qui porte son nom, sur un roc qui s'avance dans la mer, en sorte qu'elle est environnée d'eau de trois côtés. L'aspect de cette ville est imposant, et le port, dominé par un château presque imprenable, peut abriter une flotte nombreuse. Cette ville, qui renferme 1,500 habitants, est encore en partie ruinée depuis l'assaut qu'elle soutint contre les Anglais en 1794.—*Commerce :* vins, huile d'olives, amandes, citrons, oranges, cire, cuirs, peaux de chèvre, bois de chauffage.

Morosaglia est un village qui fut le berceau et souvent le séjour du célèbre Paoli.

Le rivage de la Corse est entouré de plusieurs petites îles, parmi lesquelles on remarque *l'île Rossa*, renfermant une petite ville avec un port, plusieurs gros bourgs et des bains.

Outre la famille Bonaparte, Pascal, Paoli, Pozzo-di-Borgo, Salicetti, Sébastiani, et autres hommes plus ou moins célèbres des temps modernes, ont eu pour berceau l'île de Corse.

La Corse fait un grand commerce d'une part avec Marseille, d'où part chaque semaine un bateau à vapeur qui se rend à Ajaccio, et de l'autre avec la Toscane, le royaume de Sardaigne et les Etats romains. On estime la valeur des importations de ces différents pays à un million et demi; l'exportation de Corse n'est égale qu'au quart de la valeur de ces importations.

Navigation à vapeur.

Un service régulier a été établi par le gouvernement, pareil à celui du Levant, entre Marseille et les deux principaux ports de la Corse, à commencer du 1er août 1843, en remplacement de celui de Toulon, qui a été supprimé à dater de la même époque.

Départs de Bastia,

Pour Marseille, les mercredis, à 9 heures du matin (trajet en 24 heures).

Départs d'Ajaccio,

Pour Marseille, les mardis, à 8 heures du matin (trajet en 20 heures).

Un service a aussi été établi de Bastia à Livourne par les bateaux à vapeur le *Petit-Saint-Pierre* et l'*Ambassadeur Pozzo-di-Borgo*.

La Corse une fois explorée, le voyageur soit de *Porto-Vecchio*, ou d'*Ajaccio*, gagnera, par une route tout à fait pittoresque, le petit port de *Bonifacio*, qui n'a d'importance que par le détroit qui porte son nom; là il trouvera des petits bateaux qui le conduiront à travers le canal (12 kilom. environ) jusqu'à *Testa*, autre petit port au fond d'une jolie baie de l'île de Sardaigne.

C'est de ce point que doivent commencer ses curieuses investigations dans cette île, jadis si riche, si peuplée et si florissante.

L'ILE DE SARDAIGNE.

La Sardaigne est une île située dans la Méditerranée, et qui depuis plusieurs siècles porte le nom de royaume avec plusieurs îles adjacentes; elle a une longueur, du midi au nord, de 63 lieues ou 252 kilom., et une largeur d'orient en occident d'environ 25 lieues ou 100 kilom., avec une circonférence de 234 lieues ou 936 kilom.

La Sardaigne est séparée de la Corse par le canal dit de St-Boniface, qui n'a que trois lieues de large. Elle a un territoire très-fertile arrosé par plusieurs fleuves, entre autres par l'*Oristano,* le *Fiumandara*, le *Cedra*, le *Tarsa*, et riche en sources minérales. Elle est aussi traversée par des montagnes dont les sommités sont élevées : le *Genargento* a 5,600 pieds au-dessus du niveau de la mer; les monts *Limbara* et *Gigantino* en ont 3,700.

Résumé historique. — Les anciens historiens présentent ce royaume comme très-peuplé et très-riche, ce qui est confirmé par plusieurs auteurs, qui comptent dans cette île dix-huit grandes villes florissantes au temps de Ptolémée et d'Antonin. Mais l'invasion des barbares, sous laquelle la Sardaigne a succombé plusieurs fois, le fléau de la peste qu'elle essuya en 1609 et 1652, et le défaut de bonne administration, ont contribué puissamment à diminuer sa population de quatre fois moins de ce qu'elle était et de ce qu'elle pourrait être, puisque cette île, suivant Cozuni (Histoire de la Sardaigne), pourrait contenir très-aisément 3 millions d'habitants.

Le Sarde est d'une constitution très-robuste; il a le caractère gai, sensible et patient; il est courageux même jusqu'à la témérité, susceptible d'un véritable attachement, mais aussi d'une haine implacable. Les femmes sont très-spirituelles, parfaitement bien faites, ayant de beaux yeux noirs, de belles dents, de beaux bras, une belle gorge, et la taille déliée et fine; elles sont en général sages, fidèles et constantes en amour, mais jalouses à l'excès, et capables de tout entreprendre pour se venger de l'infidélité d'un amant. Elles

aiment beaucoup la danse, et montent volontiers à cheval. Les Sardes, possesseurs d'un sol riche, habitants fortunés d'un climat doux, également à l'abri des explosions volcaniques des pays méridionaux de l'Europe et des frimas éternels des régions boréales, doivent se multiplier à l'infini.

Les auteurs anciens varient sur le nom des premiers colons qui peuplèrent la Sardaigne : ce furent, selon toute apparence, des navigateurs grecs; et la configuration de cette île, qu'ils trouvèrent se rapprocher de la forme d'un pied humain, la leur fit nommer *Ichnusa*, c'est-à-dire *plante de pied.* A ces navigateurs grecs succédèrent des Lybiens, conduits, au rapport de Pausanias, par un chef appelé *Sardus*, et dont l'île prit aussitôt le nom; vinrent ensuite des Ibériens, sous la conduite de Norax; puis des Tespiens, des Troyens, des Africains et des Corses.

Assujétie aux Carthaginois pendant plus de trois siècles, la Sardaigne passa sous la domination des Romains. Ravagée, après la chute de l'empire d'Orient, par les Vandales et par les Sarrasins, elle se mit sous la protection de Louis le Débonnaire; conquise ensuite par les Maures, elle fut secourue par les Pisans et par les Génois, et finit par demeurer aux premiers, qui en conservèrent la possession pendant plus de trois cents ans.

Le roi Jacques d'Aragon ayant reçu du pape Boniface VIII l'investiture de la Sardaigne, la conquête en fut faite sur les Pisans par l'infant don Alphonse, et, par un traité passé en l'année 1326, la république de Pise renonça à tous ses droits sur cette île. Incorporée avec la Sicile à la couronne d'Aragon, la Sardaigne passa aux Espagnols sous le beau règne de Ferdinand et d'Isabelle; enfin, par le traité conclu en 1720 entre la France, l'Angleterre, l'Autriche et l'Espagne, l'île fut restituée par le roi Philippe V à l'empereur Charles VI, lequel la céda au duc de Savoie, Victor-Amédée, en échange de la Sicile.

En 1792, le gouvernement de la république française ayant déclaré la guerre au roi de Sardaigne, le duché de Savoie et le comté de Nice tombèrent au pouvoir des généraux Kellermann et Montesquiou. Le 28 décembre de la même année, une très-forte escadre française, commandée par le contre-amiral Truguet, vint se présenter à l'entrée du golfe de Cagliari; elle occupa le 8 janvier 1793 l'île de St-Pierre, et le 14 celle de St-Antioche. Quarante soldats français, débarqués d'une frégate, s'emparent du pont de Ste-Catherine, qui sert de communication entre l'île de St-Antioche et la Sardaigne; sept paysans sardes à cheval ne crai-

gnent pas de les attaquer, et les mettent en fuite après leur avoir tué ou blessé bon nombre d'hommes.

Le 23 janvier, le contre-amiral Truguet reparaît à l'entrée de la rade de Cagliari; il envoie une chaloupe parlementaire, qui est accueillie par une décharge de mousqueterie. L'escadre alors forme le siége de la place; mais le feu des batteries françaises est sans succès. Cinq mille hommes de troupes républicaines, soutenus par des chaloupes canonnières, et protégés par trois vaisseaux de ligne, débarquent sans résistance sur la plage du Quarto. La crainte d'être enveloppés par la cavalerie sarde volontaire les fait retirer aussitôt, et dans le plus grand désordre.

Une nouvelle attaque est dirigée, le 13 février, contre la ville et les faubourgs de Cagliari. Nombre de maisons sont incendiées ou renversées par les bombes et par les boulets des assiégeants; plusieurs habitants sont tués : la ville n'en continue pas moins de faire résistance; et dans la nuit du 17 au 18, une tempête affreuse étant venue assaillir les bâtiments français et les maltraiter horriblement, le contre-amiral, cessant toute entreprise contre la place, disparaît entièrement le 26. Il continua pourtant de croiser devant les îles de St-Pierre et de St-Antioche jusqu'au 25 mai, où l'arrivée d'une flotte espagnole l'obligea de se retirer, et le coup de main qu'il fit tenter sur l'île de Ste-Madeleine n'eut pas un succès meilleur.

Les regards des antiquaires peuvent s'arrêter en Sardaigne sur de nombreux vestiges de la grandeur et de la domination des Romains. Il paraît que la ville de Cagliari eut un capitole dédié à *Apollon*, et l'on trouve à Porto-Torrès les ruines d'un temple dédié à la *Fortune*. Des restes considérables d'aqueducs se voient à *Terra-Nova*, à *Nora*, et dans les environs de Cagliari; et, dans les fouilles qui ont été faites en différents endroits de l'île, quantité de vases, de tombeaux, d'armures, de casques, de camées, de médailles, ont été trouvés. L'auteur de la notice tient de la libéralité de M. le comte Bulero, intendant général de la Sardaigne, une médaille *punique* en argent, sur laquelle est représenté un *cheval*, symbole de la ville de Carthage; et de M. le chevalier de la Marmora, antiquaire et naturaliste distingué, une médaille en cuivre, à l'effigie du fondateur de la nation sarde, avec cette devise : *Sardus pater*. Le muséum de la ville de Turin possède une mosaïque superbe, découverte auprès de Cagliari, représentant un *Orphée colossal jouant de la lyre*, et *douze figures d'animaux immobiles d'admiration.*

Depuis la domination des rois d'Aragon, le capitaine

général de l'île de Sardaigne prend le titre de *vice-roi*, et sès pouvoirs sont très-étendus; la durée de son gouvernement est de trois ans. Dans les *statuts* donnés à la Sardaigne par le roi Pierre d'Aragon, trois *ordres* ou *stamenti* furent établis : le premier fut le *stamento ecclésiastique*, composé du collége des archevêques, évêques, abbés et chapitres des cathédrales; le second fut le *stamento militaire*, composé des feudataires titrés, des nobles et des chevaliers à épée; le troisième fut le *stamento royal*, composé des conseils des villes de la Sardaigne. Les assemblées des *stamenti* eurent lieu d'abord tous les trois ans; elles ne se tinrent ensuite que tous les dix ans. Ces *statuts*, maintenus par la maison de Savoie, à sa prise de possession de l'île en 1720, subsistent encore aujourd'hui; mais *le gouvernement n'a pas jugé devoir réunir les diverses députations des stamenti*. Les feu rois Victor-Emmanuel et Charles-Félix se sont bornés, à leur avénement au trône, à réunir les *premières voix* des *stamenti*, c'est-à-dire l'*archevêque de Cagliari*, le *propriétaire du plus ancien marquisat,* et le *premier syndic de la ville.*

Suivant le père Napoli, géographe sarde fort distingué, la population de la Sardaigne n'a jamais été de plus de 1,200 mille habitants. A l'époque où l'île passa sous la domination des ducs de Savoie, elle contenait environ 320 mille âmes; les recensements de 1821 portent sa population à 480 mille 188 individus, et les recensements postérieurs à plus de 500 mille. La force nationale militaire organisée est de 15 mille hommes, dont 10 mille d'infanterie et 5 mille de cavalerie : en cas d'invasion de l'île, cette force pourrait être portée à 80 mille hommes, dont 60 mille d'infanterie. Les garnisons de la Sardaigne sont composées de troupes venues du continent, et qui se renouvellent tous les trois ans.

Toute l'île est divisée en deux parties égales : l'une située entièrement au midi, et l'autre au nord. La première s'appelle *Cap de Cagliari;* la seconde contient les caps de *Logudoro* et de *Gallura*. On donne aussi la dénomination de *Capo di Sotro*, ou Cap-Inférieur, à la première division, et de *Capo di Sopro*, ou Cap-Supérieur, à la seconde.

Néanmoins on désigne plus communément aujourd'hui les deux parties de la Sardaigne sous la dénomination de *Cap de Cagliari* et de *Cap de Sassari*; d'autant plus que ces deux villes sont les deux chefs-lieux de tout le continent de l'île.

Afin d'améliorer l'administration, le gouvernement, en 1821, a divisé la Sardaigne en dix provinces, qui sont : Cagliari, Busachi, Iglesias, Idili, Lanusei, Nuero, Sassari, Alghero, Caglieri et Osieri. Dans chaque province sont une

trésorerie et un préfet de justice faisant fonction de vice-intendant. L'administration des communes, au nombre de trois cent soixante-huit, est composée d'un conseil de trois, cinq ou sept personnes, ayant un syndic à leur tête. Chaque commune est pourvue d'un juge. On compte en Sardaigne trois archevêchés et huit évêchés, dix chapitres, trois abbayes, quarante-un couvents de moines et treize de religieuses ; le régime féodal s'y est conservé, mais considérablement modifié par l'autorité royale. Deux universités avaient été instituées dans l'île par le roi d'Espagne Philippe IV, l'une à Cagliari, l'autre à Sassari; on comptait en 1822 dans la première 243 étudiants, et dans la seconde 248. La bibliothèque de Cagliari contient 16 mille volumes, et celle de Sassari 5 mille.

Douze ports de mer placés le long des côtes de l'île favorisent la navigation et le commerce ; ces ports sont ceux de Cagliari, de Sassari ou Porto-Torrès, d'Alguer ou Porto-Conte, Bosa, d'Iglesias, de Castel-Sardo, Tortoly, Posuda, Terra-Nova, Longo-Sardo, d'Oristano et Porto-Palmas; parmi lesquels les principaux et les plus sûrs sont ceux de Porto-Conte, Porto-Palmas, Terra-Nova et celui de Cagliari. Le golfe de ce port, qui est au midi de la ville, et qui a une circonférence de 35 milles ou 63 kil., est reconnu pour un des plus vastes et des plus sûrs de l'Europe, à cause d'un banc de sable qui ferme les deux tiers de son entrée, en sorte que les flottes les plus nombreuses peuvent s'y mettre à l'abri sans craindre ni vent ni tempête.

Métaux. — La réputation de l'opulence métallique de la Sardaigne remonte à la plus haute antiquité. Les poëtes et même les géographes anciens l'appelaient *la mère des métaux, des troupeaux et des moissons*, parce que la Providence y avait répandu, selon eux, ses trésors à la surface et dans les entrailles de la terre.

Depuis la fin de la domination romaine jusqu'à l'avénement de la maison de Savoie, on ne croit pas qu'aucun effort ait été essayé pour rétablir l'exploitation des mines de la Sardaigne. Lorsque la cour voulut se fixer dans cette île, on se mit à la recherche des anciens travaux; mais on parvint seulement à constater l'état de la minéralogie sarde, sans pouvoir tirer aucun fruit des découvertes qui furent faites. Voici les plus notables :

Le département de *Sarrabua* renferme cinq mines, dont une de plomb sulfuré est très-riche en argent; mais elle est abandonnée. La montagne d'*Acqua-Cotta*, près de *Villa-Cidro*, renferme un filon de plomb donnant 16 grammes

d'argent par quintal. Celui des montagnes de *Guspini* et d'*Arbus* donne 47 grammes par quintal.

Un filon, voisin du village d'*Arzana*, a fourni à une compagnie plus de 20,000 quintaux qui, aux épreuves, ont donné constamment 50 pour 100 de très-bon fer. Le fer est présent, dans plusieurs cantons, à la surface de la terre, et donne 50 ou 60 pour cent. La Sardaigne ne profite pas de ce bienfait de la nature, et tire de l'étranger le fer dont elle a besoin pour la marine, l'agriculture et les usages de la vie.

Elle a aussi recours à l'étranger pour le cuivre, quoique dans les environs mêmes de *Cagliari* on trouve en abondance un minerai qui, lavé et calciné, donne du cuivre à la première fonte.

Mais la véritable richesse minéralogique de la Sardaigne, c'est le plomb : on en rencontre presque à chaque pas. La galène la moins avantageuse rend presque toujours de 50 à 60 pour cent, outre une once ou une once et demie d'argent par quintal. Le minerai de la montagne de *Villa-Cidro* donne un résultat de 70 à 80 pour cent.

On n'a pas trouvé d'étain en Sardaigne ; mais on a découvert à *Oristano* du mercure vierge, et à *Ballau* de l'antimoine pur, dont on n'a pas su ou dont on n'a pas voulu tirer parti.

On trouve, en plusieurs endroits de l'île, du soufre, du vitriol, des argiles fines, les oxydes métalliques connus sous le nom d'ocre. La marne à foulon y est remarquable par ses excellentes qualités : les Anglais en ont acquis une carrière qu'ils exploitent pour eux seuls, et dont ils défendent l'exportation.

Il y a près de *Bosa* une haute colline formée presque entièrement de jaspe. Le porphyre entre principalement dans la composition d'un grand nombre de montagnes élevées. Enfin le noyau de la grande chaîne de montagnes qui traverse l'île dans son étendue est une roche primitive de granit, de sorte, dit M. Mimaut, que la Sardaigne pourrait en fournir à l'univers entier. Ce que l'auteur nous apprend sur l'existence de diverses variétés de marbre ou de pierres dures, telles que les cornalines, les agathes, les turquoises, complète le tableau des richesses minéralogiques de la Sardaigne, richesses presque entièrement ignorées des habitants et négligées par le gouvernement. Nous ne saurions suivre M. Mimaut dans l'exposé non moins remarquable des ressources qu'offre l'île par l'incroyable fertilité du sol, par la quantité et la beauté des races d'animaux utiles qui la peuplent ; nous analyserons la judicieuse conclusion dans la-

quelle il explique pourquoi l'agriculture, le commerce, l'industrie, les arts mécaniques, languissent au milieu de tout ce qui devrait favoriser leur développement.

Le premier et le plus constant de tous les obstacles à la civilisation des Sardes est l'incroyable ténacité avec laquelle ils demeurent attachés à leurs coutumes et à leurs pratiques en tout genre. Leurs procédés agricoles sont pernicieux, et rien au monde ne pourrait les décider à tenter au moins l'expérience des procédés en usage dans le reste de l'Europe. Leur charrue est encore celle des Romains : le manche de cet instrument est droit et perpendiculaire; le soc trace des sillons à peine profonds d'un demi-pied. L'imperfection et le mauvais emploi des autres instruments répondent à ceci. Les bras manquent à la terre, parce qu'une grande partie de la population jouit, dans le repos, de la fertilité naturelle du sol.

Dans la plupart des cantons les terres sont en commun; elles sont divisées par une ligne idéale en deux régions, dont l'une est ensemencée chaque année, tandis que l'autre reste en friche et abandonnée à la pâture libre du bétail. Cet usage est tellement enraciné, qu'il forme la base de la législation rurale. Il ôte au cultivateur l'intérêt qu'il porterait à un champ qui ne prospérerait que par lui et pour lui : aussi le nombre de cultivateurs désignés chaque année par le sort pour prendre soin de la propriété commune suit-il machinalement les vieilles routines; et il arrive que dans les années de grande abondance il y a encombrement de denrées avec avilissement du prix, et que dans les années de disette il ne reste aucune ressource, aucun moyen de subsistance. M. Mimaut entre ici dans le détail des nombreux efforts tentés, soit par le gouvernement, soit par des particuliers, pour détruire ces malheureux préjugés. Tous ont été infructueux.

Tandis que les habitants de la campagne dédaignent ou exploitent si mal les trésors que leur a prodigués la nature, ceux des villes montrent un peu plus d'activité et d'amour du travail. En comparant la petitesse, l'insuffisance ou la mauvaise direction des moyens à quelques-uns des résultats qu'ils obtiennent en fabrication, on ne peut nier qu'ils ne soient doués d'une assez grande aptitude industrielle; mais ces résultats ne sont pas encore de nature à être changés contre les produits manufacturés du reste de l'Europe. La Sardaigne ne peut encore entrer dans ces relations commerciales que pour les produits bruts de son sol et de la mer qui baigne se rivages.

La Sardaigne est un pays essentiellement agricole, et cet égard la nature l'a comblée de ses dons les plus précie

Un sol d'une grande fertilité et un beau climat favorisent la végétation de toutes sortes de plantes nécessaires aux besoins et à l'agrément de l'homme, et les produits surabondants de l'île font l'objet d'une exportation d'une valeur de 9 à 10 millions de francs, consistant principalement en productions territoriales, telles que céréales, tabac, peaux, suif, bestiaux, fromages, salines, etc.; tandis que les importations de l'étranger ne se montent à peu près qu'à 3 et 4 millions, ce qui forme une balance importante en faveur du commerce de la Sardaigne. L'industrie se réduit à peu de chose, à cause de la simplicité des mœurs des habitants, dont le plus grand nombre se contente des objets les plus nécessaires à l'existence. Les chevaux sont d'une excellente race.

Le commerce de l'île a retiré un grand avantage de la grande et belle route qui a été construite de 1821 à 1831; elle traverse l'île dans toute sa longueur, et communique aux deux principales villes de Cagliari et de Sassari.

Cagliari, capitale du royaume de Sardaigne, est aussi le chef-lieu de la partie méridionale qui porte le nom de cap de Cagliari, la plus considérable de l'île par sa population et sa richesse. Cette ville est bâtie sur le penchant d'une montagne qui s'abaisse insensiblement jusqu'au golfe, auquel elle donne son nom. Elle est composée de quatre parties : 1° du *château* dit *du Castello*, situé sur la colline, et de trois faubourgs; 2° la *Marina;* 3° la *Stampace;* et 4° la *Villa-Nova*. La première partie, habitée par le vice-roi et la noblesse, est remarquable par la quantité de beaux édifices qu'elle contient, et surtout par une superbe église revêtue de marbres précieux; la place Saint-Charles, ainsi nommée en mémoire du roi Charles-Emmanuel, dont la statue en fait l'ornement. La tour de l'Éléphant est un reste de la domination des Pisans; elle a été bâtie en 1309. La ville est en outre très-bien fortifiée par des remparts que les Pisans y ont construits, en sorte que Cagliari est au rang des places fortes les plus importantes de la Méditerranée. Pendant l'hiver le bastion Sainte-Catherine sert de promenade.

On visitera avec quelque intérêt les églises Saint-Dominique, Saint-Lucifer, Saint-Augustin; le couvent des Cloîtrés, bâti au XIIIe siècle, et renfermant un admirable corridor et des fresques antiques. Le théâtre a été récemment restauré et augmenté. On a fondé depuis peu des hospices pour les deux sexes, et plusieurs établissements d'instruction publique et de bienfaisance.

Cette ville est la résidence du vice-roi, du général des armes, qui est aussi gouverneur-né de la ville et du cap; de l'archevêque, qui est métropolitain, primat de Sardaigne et

de Corse; du magistrat suprême de l'audience royale, du conseil d'État, de l'intendant général, de la trésorerie générale, du tribunal de commerce, des *cortès* ou états généraux et des *stamenti*. Parmi les établissements les plus importants il faut remarquer l'université, fondée par Philippe IV, roi d'Espagne, rétablie par le roi Charles-Emmanuel en 1764; une bibliothèque publique, contenant 16,000 volumes, un musée d'antiquités et d'histoire naturelle, un hôtel des monnaies, 15 couvents religieux.

Son port tient au faubourg de la Marine, où il y a un superbe édifice destiné à recevoir les marchandises d'importation que les négociants peuvent y déposer *gratis*. Il y a aussi un lazaret pour la quarantaine des bâtiments arrivant des pays suspects.

Tous ces édifices méritent l'attention du voyageur. La ville de Cagliari est très-ancienne. Diodore de Sicile croit qu'elle a été fondée par les Phocéens; Pausanias et Claudien, par les Carthaginois. Quoi qu'il en soit, elle a été célèbre de son temps et a joui du droit de bourgeoisie romaine. Dans les environs on aperçoit encore quelques restes de l'antique *Calario*, fondée par les Carthaginois. La circonférence de son amphithéâtre, de structure romaine, et qui contenait 20,000 spectateurs, est encore visible. L'aqueduc, édifice de 45,000 mètres de longueur, semble appartenir aux temps des empereurs romains. Elle a succombé sous le fléau de la peste dans l'avant-dernier siècle, et elle a souffert trois siéges dans le dernier, en 1708, 1717 et 1794.

Lorsque la Sardaigne passa sous la domination de la cour de Turin, en 1720, la population de cette ville n'était que de 15,000 habitants; elle en a aujourd'hui environ 35,000.

Navigation à vapeur.

Une compagnie sarde entretient un service irrégulier d'un bateau à vapeur entre Cagliari et Gênes; trajet en 40 heures.

Sassari est la seconde ville de la Sardaigne; elle est située au nord-ouest de l'île, sur la pente d'une colline entourée de coteaux qui présentent le coup d'œil le plus délicieux. Elle est à 4 lieues ou 16 kilom. de la mer, et autant de Porto-Torres, en face de la Corse. Cinq portes donnent accès dans la ville; elle a pour fortifications un grand château d'architecture gothique, situé sur le sommet de la colline, et composé de bastions, de cinq tours et de fossés avec un chemin couvert. Ce château, avec un clocher portant les armes d'Aragon, est une construction de l'an 1330, à l'époque où les Sardes se révoltèrent contre Alphonse, roi d'Aragon.

La cathédrale n'a rien de remarquable : la façade est de style moderne, mais fort pesant; le palais de la ville et le théâtre sont d'un meilleur goût; les palais de Saint-Sébastien et de Vallumbrosa sont des édifices grandioses qui méritent l'attention du voyageur; l'université renferme une bibliothèque de 5,000 volumes. Il y a en outre le collége des jésuites pour l'instruction de la jeunesse.

Rien n'est plus agréable à la vue que les belles allées d'arbres qui entourent cette ville, ainsi que les promenades publiques. Elles aboutissent toutes à des fontaines richement décorées de marbre et de statues, ou à des campagnes couvertes de jardins d'orangers et de citronniers.

Nous engageons le voyageur à visiter la magnifique fontaine de *Rosillo*, hors de la porte de *Macello*. Elle est entourée d'arbres et toute revêtue de marbre blanc. De chaque grand côté s'élancent trois jets d'eau, et un à chacun des autres côtés. Aux quatre angles on voit quatre statues de marbre de la hauteur de sept pieds, représentant les quatre saisons, et qui jettent aussi de l'eau en abondance. L'édifice est couronné par deux arcs de marbre massif croisés entre eux, qui portent au point de contact la statue équestre en marbre de *saint Garino*. Ce monument, par la beauté de son architecture, la richesse de ses marbres et l'abondance de ses eaux, peut égaler les plus belles fontaines de Rome.

L'université renferme une bibliothèque de 15,000 volumes; il y a un collége de jésuites pour l'instruction de la jeunesse.

La population, qui n'était en 1720 que de 25,000 habitants, en compte aujourd'hui 30,000.

PORTO-TORRES. C'était l'antique *Turris Lybisonis*. On y voit encore des restes d'anciens temples et un aqueduc de plusieurs milles de longueur. L'église de Saint-Garino date des premiers temps du XIIIe siècle. C'est en général un pays malsain, sur le rivage de la mer, et qui n'a aucune importance, mais qui tend à en acquérir depuis qu'il est en rapport avec Gênes au moyen des bateaux à vapeur qui y entretiennent une communication avec cette ville. C'est aussi ici que commence la grande route dont nous avons parlé, et qui conduit à travers l'île jusqu'à Cagliari. Pop. 1,500 hab.

La Sardaigne est entourée de plusieurs îles, dont les principales sont celles de Tavolara, Asinara, Saint-Pietro, Saint-Antioco, la Madalena; les autres sont de peu d'importance; quelques-unes ne sont même pas habitées. L'île de Tavolara, qui a trois lieues et demie de circuit, était renommée du temps des Romains par la quantité de coquillages qu'on trouvait sur le rivage, propres à la teinture de la pourpre,

dont la couleur était plus vive que celle d'Orient. L'Asinara, connue des anciens sous le nom d'île d'Hercule, a 10 lieues (40 kil.) de circonférence. Elle est située au N.-O. de la Sardaigne, en face de Porto-Torres; elle est très-riche en pâturages, et les côtes abondent en poissons de toute espèce.

Cette intéressante promenade terminée, le touriste pourra reprendre son voyage en s'embarquant sur le steamer qui part de Cagliari, et qui, quarante heures après avoir quitté cette ville, le conduit sur le beau quai de Gênes.

En quittant la belle rade de Gênes, le steamer se dirige vers le sud-est. Le voyageur a toujours à sa droite la côte pittoresque de la Ligurie avec ses beaux amphithéâtres; et à 32 kilom. de Gênes, il passe devant *Chiavari*, ville de 7,700 habitants, avec de bonnes pêches d'anchois. Les montagnes qui bordent le littoral semblent se rapprocher de la mer, et, après une belle navigation d'environ 48 kilomètres, nous laissons

Spezia, avec ses 4,000 habitants et son golfe, un des plus beaux de la Méditerranée, et que Napoléon destinait pour une grande station navale.

La vue est toujours belle, mais le sol est moins alpestre; nous apercevons l'embouchure de l'*Arno*, à 11 kilom. de laquelle se trouve

Pise, dont les flots de la mer battaient autrefois les murailles. A peine avons-nous eu le temps de penser à sa fameuse *tour penchée*, à son université et à ses 21,000 habitants, qu'elle est déjà loin de nous.

Enfin, après avoir vogué pendant 120 kilomètres, on débarque à

LIVOURNE (*hôtels:* hôtel des Etrangers, pension Suisse, hôtel d'Etrurie, rue Ferdinando; l'Aigle-Noir, Thomson, le Globe : tous sont très-confortables, ainsi que le café à la Minerve), ville maritime de la Toscane, la principale de commerce de cet État et aussi de l'Italie. Les maisons, bâties en briques, ont presque toutes des encoignures; les rues sont droites et bien pavées. Il y a vers le centre de la ville une grande place d'où l'on voit les deux portes opposées, savoir : la porte *Colonna*, qui regarde la mer, et la porte de *Pise*, qui est du côté du continent, et à laquelle aboutit une rue fort large, qu'on appelle *Via Grande*. Les seuls édifices considérables dont cette place est décorée sont l'église principale, *il Duomo*, avec son riche plafond, totalement orné de peintures et de dorures, et une fresque de *Ghelardini* représentant la Transfiguration; le palais ducal, *Palazzo del Principe*, où loge le grand-duc lorsqu'il va à Livourne.

Le port a environ 600 mètres de long et 12 mètres d'eau

dans les endroits les plus profonds; il est défendu par un môle qui s'étend à plus d'un mille (1 kil. 3/4) dans la mer : il est très-bien fortifié; on y voit un grand nombre de bâtiments de toutes les nations. Dans l'arsenal on ne construit guère que des tartanes, des brigantins et d'autres petits bâtiments pour la pêche et le commerce. La Darse est comme un second port plus avancé dans la ville; c'est ce qu'on appelle bassin dans les ports de l'Océan. Elle est située entre les deux portes de la ville et peut contenir près de 100 navires; elle fut creusée en cinq jours par 5,000 ouvriers, par ordre de Ferdinand Ier de Médicis. Non loin de la ville, et du côté du nord, est une tour bâtie sur des rochers que la mer environne; c'est sous le canon de cette tour que les vaisseaux qui viennent du Levant font quarantaine. Du côté du couchant est une autre tour qui s'avance aussi dans la mer; c'est celle du Fanal. Enfin on voit une troisième tour située à cinq milles du grand port, dans une petite île appelée *Meloria;* cette tour sert à avertir les marins qui dirigent leur route vers le port d'éviter les écueils dont la petite île est environnée, et surtout un banc de sable qui est du côté du nord.

Livourne est le premier port franc qu'on ait établi dans la Méditerranée; le principal commerce de Livourne est un commerce d'entrepôt. Il n'est plus aussi considérable qu'autrefois, surtout depuis que Malte appartient aux Anglais, qui y ont formé un grand entrepôt de leur commerce dans la Méditerranée.

Il y a trois lazarets où se fait la quarantaine du Levant. Toutes les puissances maritimes entretiennent des consuls à Livourne, qui a une population de 80,000 habitants. Dans ce nombre on comprend beaucoup de juifs. Les alentours de Livourne sont remplis de riantes collines couvertes d'oliviers d'une grande beauté.

Navigation à vapeur.

Livourne ne possède pas en propre une navigation à vapeur; mais elle n'en est pas moins considérable, étant un des ports de relâche de tous les bateaux à vapeur qui font le service de Marseille à Naples, et de là à Malte et au Levant, et *vice versâ.*

L'entreprise la plus considérable est celle des paquebots à vapeur de l'administration des postes de France, dont voici l'itinéraire :

Départs de Livourne :

Pour Civita-Vecchia, Naples, Malte et Marseille.

Par l'entreprise des bateaux à vapeur le *Pharamond* et le *Sully*, même itinéraire.

Par l'entreprise des bateaux à vapeur toscans le *Léopold II* et la *Marie-Christine*, même itinéraire.

En quittant Livourne, nos regards se porteront sur le rivage, où nous apercevrons le joli village de *Montenero*, sur le sommet d'une magnifique colline dont la base semble plonger dans la mer : son point culminant est couronné par l'église *Notre-Dame*, édifice très-riche et très-vénéré. Nous passons ensuite devant l'*île d'Elbe*, célèbre par le séjour qu'y fit Napoléon pendant son premier exil. Sa capitale, Porto-Ferrajo, ses riches mines, ses carrières de marbre, et ses 18,000 habitants, sont bientôt loin de nous, et 55 lieues ou 220 kilom. d'une navigation agréable, sous le plus beau ciel de l'Europe, nous conduisent à

Civita-Vecchia (*hôtel* de l'Europe). Cette ville doit son existence à l'empereur Trajan, qui fit creuser un port dont le bassin est encore admiré; elle est entourée de fortifications, et possède une population qu'on estime à environ 8,000 habitants. C'est le port de Rome et l'entrepôt de toutes les marchandises que l'on y envoie par mer, et aussi de celles que l'on en exporte ainsi que des environs, et qui consistent en alun, soufre, soude, huile, laine, etc. Elle possède plusieurs manufactures, des filatures de laine et des tanneries. Cette ville renferme un théâtre, un arsenal, des chantiers de construction, un bagne et plusieurs couvents; son port, où se trouvent les galères du pape, est le plus sûr et le plus important qu'aient les États romains sur la Méditerranée. Une petite flottille de bateaux à vapeur a récemment remonté le Tibre depuis Civita-Vecchia jusqu'à Rome, pour faire le service sur ce fleuve entre ces deux villes.

Les bateaux à vapeur qui font les voyages de Marseille, soit à Naples, soit à Palerme, relâchent à Civita-Vecchia pour laisser les voyageurs qui se rendent à Rome, et qui sont toujours sûrs de trouver des voitures pour les y conduire. Cependant nous les engageons à combiner leur marche de manière à ne point se trouver la nuit sur un chemin où l'on ne rencontre que de misérables auberges, et au milieu d'un air malsain.

Navigation à vapeur.

Civita-Vecchia, ainsi que Livourne, n'a point en propre une navigation à vapeur; les bateaux à vapeur qui font le service du littoral de l'Italie, de Marseille à Naples, à Malte et jusqu'au Levant, y relâchent pour débarquer les voyageurs pour Rome, ou embarquer ceux qui en viennent.

Les paquebots de l'administration des postes de France y arrivent de Marseille les 4, 14 et 24, et en partent le même jour :

Pour Naples, trajet en 21 heures.

Pour Malte, trajet en 2 jours 20 heures.

Pour Alexandrie, trajet en 8 jours 14 heures.

Pour Constantinople, trajet en 8 jours 11 heures.

Pour Livourne, trajet en 16 heures.

Pour Marseille, trajet en 2 jours 2 heures.

Entreprise des paquebots à vapeur le *Pharamond* et le *Lombardo :*

Pour Naples, Livourne, Gênes et Marseille.

Par l'entreprise du royaume des Deux-Siciles, les bateaux à vapeur le *François Ier*, la *Marie-Christine,* le *Mongibello* et l'*Herculanum :*

Pour Marseille.

Par l'entreprise des bateaux à vapeur le *Castor*, le *Virgile* et le *Dante :*

Pour Livourne, Gênes, Marseille et Naples.

Comme on entre à Civita-Vecchia sans beaucoup de plaisir, on le quitte sans regret. Pendant quelque temps nous apercevons le littoral des États romains; le panorama est moins pittoresque : nous passons devant l'embouchure du fameux *Tibre,* aux eaux jaunâtres et rapides, et dont l'importance est toute historique : notre œil cherche la superbe Rome; elle est là, mais cette reine du monde chrétien se dérobe à nos regards. Le steamer s'éloigne de plus en plus de la terre; il laisse à gauche plusieurs petites îles, puis double la pointe orientale d'*Ischia,* île si pleine de faits géologiques. On entre alors, après 21 heures de navigation, dans l'immense et magnifique baie de Naples : de ce point, le panorama qui se présente à nos regards nous frappe d'étonnement et d'admiration. Mais bientôt le mouvement, le bruit et cette vie si animée d'un port de mer nous rappellent à nous-mêmes, et nous débarquons enfin dans cette ville au ciel si pur, si merveilleusement située, et dont la ruine est peut-être si prochaine.

Naples (*hôtels :* la Ville-de-Londres, de France, de Venise, de l'Aigle-d'Or, de la Grande-Bretagne, Royal). Cette ville est située sur un golfe de la Méditerranée, par les 40 degrés 50 minutes de latitude nord, à 43 lieues S.-E. (172 kil.) de Rome, et 490 S.-E. (1,960 kil.) de Paris. Son origine est si ancienne qu'elle se perd dans les temps fabuleux. Le nom de Parthénope, qu'elle porta longtemps, était, suivant la fable, celui d'une des Sirènes qui cherchèrent à séduire Ulysse par le charme de leurs voix. Suivant une autre tradi-

tion, les habitants de Cumes, ayant fondé cette ville, lui donnèrent le nom de *Neopolis*, qui veut dire ville nouvelle; ce qui est confirmé par Tite-Live, qui assure qu'elle offrit des secours aux Romains pour chasser Annibal hors de l'Italie.

Naples est la capitale du royaume des Deux-Siciles et de la portion en deçà du phare, chef-lieu de province, de district et de canton; après Londres et Paris, c'est la ville la plus grande et la plus peuplée de l'Europe. Elle est divisée en 12 quartiers; elle est la résidence du roi, le siége d'un archevêché, d'une cour suprême de justice, d'une cour civile d'appel, etc.

L'aspect de Naples est vraiment magnifique. Cette ville est bâtie sur le bord de la mer, en amphithéâtre, au fond d'un golfe immense embelli à l'est par les charmants villages de Portici, de Torre-del-Greco et de l'Annunziata, et par des maisons de campagne somptueuses; cette perspective est couronnée par le Vésuve, qui s'élève à peu de distance.

Le port de Naples n'a environ que 300 mètres en tous sens; il est défendu par un grand môle qui s'avance environ de 400 mètres au S.-E., avec un crochet de 240 mètres dans le N.-E. Un autre petit môle, parallèle au grand, et qui en est éloigné de 200 mètres, s'avance jusqu'au milieu du grand môle, et laisse une ouverture d'environ 240 mètres au petit port de Naples, dans lequel il n'y a que quatre brasses d'eau à l'entrée, et trois, deux et une vers le fond; les navires y sont parfaitement à l'abri. Ce port est petit, mais la rade est bonne. A l'enceinte du grand môle est une tour appelée *Lanterna del Mole*, sur laquelle est un fanal à feu fixe, allumé pendant toute la durée des nuits pour éclairer les vaisseaux qui entrent dans le golfe; tandis que, suivant Aldini, l'entrée du port est indiquée par un autre petit fanal. Le grand nombre des ports des environs contribue à entretenir une grande activité dans la navigation.

Naples possède un grand nombre de places; mais peu en général méritent une mention particulière. Parmi ses dix-huit ou vingt palais, plusieurs réclament la visite du voyageur. Le *palais de la résidence royale* est un bel et noble édifice; sa façade principale correspond à une vaste place bien bâtie. Cette métropole peut se vanter d'avoir 300 églises, mais non 300 chefs-d'œuvre d'architecture. Cependant plusieurs méritent bien l'inspection du touriste, qui ne devra pas négliger d'aller voir le magnifique *palais des Études*, le *musée Bourbon* avec ses nombreuses galeries, les diverses bibliothèques. Des onze théâtres de Naples, celui de *St-Charles* est le plus vaste, non-seulement de cette ville, mais même de l'Europe.

Industrie. — Étoffes de soie, connues sous le nom de gros de Naples, taffetas moirés, gants, armes à feu, et cordes à violon, si renommées dans tous les pays. — Pop. 390,000 habitants.

Chemin de fer, de Naples à Castellamare.

Navigation à vapeur.

Départs de Naples des bateaux à vapeur du royaume des Deux-Siciles :

Pour Palerme ou Messine, 2 fois par semaine (trajet en 26 heures).

Par les paquebots à vapeur de l'administration des postes. Départs les 8, 18 et 28 du mois.

Départs de Naples :

Pour Livourne, les 5, 15 et 25 du mois (trajet en un jour 13 heures; séjour, 7 heures).

Pour Civita-Vecchia, les 5, 15 et 25 du mois (trajet en 21 heures; séjour, 6 heures).

Pour Malte, les 5, 15 et 25 du mois (trajet en un jour 23 heures).

Pour Marseille, les 5, 15 et 25 du mois (trajet en 2 jours 23 heures).

Pour Athènes, les 5, 15 et 25 du mois (trajet en 5 jours 11 heures; séjour, 14 heures).

Pour Syra, les 5 15 et 25 du mois (trajet en cinq jours une heure; séjour, 12 heures).

Pour Smyrne, les 5, 15 et 25 du mois (trajet en cinq jours 22 heures; séjour, un jour).

Pour Constantinople, les 5, 15 et 25 du mois (trajet en 7 jours 14 heures; séjour, 1 jour 15 heures).

Pour les Dardanelles, les 5, 15 et 25 du mois (trajet en six jours 14 heures).

Pour Alexandrie, les 1, 11 et 21 du mois (trajet en sept jours 17 heures; séjour, un jour 18 heures.)

Par les paquebots à vapeur français le *Pharamond* et le *Lombardo.*

Départs de Naples tous les 7, 17 et 27 du mois :

Pour Civita-Vecchia, Livourne, Gênes et Marseille.

Par les paquebots à vapeur *toscans.*

Départs de Naples, les 5, 15 et 25 du mois :

Pour Civita-Vecchia, Livourne, Gênes et Marseille.

Service régulier par le *Castor* et le *Virgile.*

Départs de Naples, tous les 3, 13 et 23 du mois :

Pour Civita-Vecchia, Livourne, Gênes et Marseille.

SICILE.

Nous avons payé notre visite à Naples. La cloche du steamer nous appelle ; nous partons. Cette grande cité ne nous paraît bientôt que comme une ceinture blanchâtre longeant la base des montagnes qui couronnent son riche panorama. Le Vésuve, aux entrailles brûlantes, s'abaisse graduellement, et disparaît tout à fait; nos yeux ne voient plus qu'un beau ciel et une mer gracieusement ondulée; enfin, vers le midi, un point paraît à l'horizon, grandit et se développe promptement: c'est la Sicile, île antique dont l'histoire est aussi pleine de faits mémorables que ses vallées sont riantes et fertiles.

Cette île est une des plus considérables de la Méditerranée; elle est située entre le 36° 40' et le 38° 20' de latitude septentrionale, et entre le 20° 10' et le 13° 18' de longitude orientale. Elle a, depuis le cap Passaro jusqu'au cap Faro, sur le détroit de Messine, environ 42 lieues ou 168 kil., et depuis Marsalo jusqu'au cap Faro, 65 lieues ou 260 kil., et une surface de 1,634 lieues carrées ou 6,536 kil.; le développement de ses côtes n'a pas plus de 230 lieues ou 920 kil.

La Sicile est séparée de l'extrémité sud-ouest de l'Italie par le détroit du Phare, qui a 2 lieues ou 8 kil. dans sa moindre largeur, et environ 6 lieues ou 24 kil. dans sa plus grande largeur. Dans l'ellipse qu'il faut décrire pour arriver de Naples à Messine, on rencontre le golfe de Charybde, qui a acquis une si triste célébrité par les nombreux naufrages dont il fut le théâtre dans les temps antiques. En côtoyant la rive, on atteint le cap Faro; sur ce fameux promontoire s'élève la haute tour à lanterne qu'on nomme *Phare*, qui sert de guide aux navigateurs pendant la nuit, et près duquel se trouve située Messine, ce qui le fait aussi appeler *phare de Messine*. Sa configuration triangulaire lui fit donner par les anciens le nom de *Trinacria*.

Résumé historique. — Homère donne à la Sicile le nom de terre du Soleil, et d'île des Cyclopes. La beauté du climat, jointe à la fertilité du sol, excita plusieurs peuples à venir s'y établir, parmi lesquels les Sicaniens, d'origine ibérienne, s'en étant emparés, lui donnèrent le nom de *Sicania*. Elle devint aussi le séjour des Elimiens, descendants des Troyens, et des Troyens eux-mêmes, ainsi que des Phéniciens. Plus tard, les Siculiens, peuple du Latium, établirent leur domination dans cette île, à laquelle ils imposèrent le nom de *Si-*

cile, qu'elle a porté depuis ce temps. Nous supprimons tout ce qui se rattache aux annales grecques et romaines, suffisamment connues, pour nous transporter à l'an 420, époque de l'invasion des barbares, auxquels la Sicile fut en grande partie soumise jusqu'à l'époque où les Goths parvinrent à détruire le royaume d'Odoacre, roi d'Italie, lorsque les Siciliens se soumirent, en 493, à Théodoric, roi des Goths.

Après une longue guerre, les Carthaginois, à la mort de Denys, tyran de Syracuse, consolidèrent leur puissance en Sicile, et sans l'arrivée de Timoléon, les Africains s'en seraient rendus maîtres. Pyrrhus, allié des Carthaginois, fit encore une fois de la Sicile le théâtre de la guerre, mais il en fut repoussé. L'occupation de Messine par les Mamertins fut le prétexte de la première guerre punique, et la seconde rendit les Romains maîtres de la Sicile. A la chute de l'empire d'Occident, Genséric, roi des Vandales, enleva cette île aux Romains. Mais la fortune de Bélisaire, qui, en 535, s'empara successivement de Palerme, de Syracuse, de Catane et de Messine, la fit rentrer sous la domination de Justinien et de l'empire d'Occident. Ce fut vers 665 que les Sarrasins firent leurs premières excursions en Sicile, qu'ils gouvernèrent par des émirs jusqu'en 1070, que les Sarrasins et les Arabes en furent chassés par les Normands. Elle passa successivement au pouvoir des Allemands et des Français. En ce temps-là, Charles, duc d'Anjou, neveu du roi de France, s'empara de la Sicile, qui lui fut ravie, 17 ans après, par le fameux massacre si connu sous le nom de Vêpres siciliennes. Ce fut le 31 mars 1282 que tous les Français furent égorgés, le jour de la seconde fête de Pâques, à la même heure, dans toute l'étendue de l'île. On prit pour signal du massacre le premier coup de cloche des vêpres, ce qui l'a fait appeler les *Vêpres siciliennes*. Il n'y eut que la petite ville de Sperlinga, dans l'intendance de Catane, qui se refusa à cet acte barbare, et sauva les Français réfugiés dans ses murs. L'année suivante, la Sicile passa sous la domination des Castillans jusqu'en 1516. En 1701, la maison d'Autriche fut remplacée sur le trône d'Espagne par la dynastie des Bourbons, dont le premier fut Philippe IV de Sicile et roi d'Espagne, en sa qualité de neveu de Marie-Thérèse, reine de France. Après une glorieuse victoire en 1734, Philippe V s'empara de la couronne, et la céda à son fils, Charles III, qui, en 1759, étant allé occuper le trône d'Espagne, laissa celui de Sicile à son second fils, Ferdinand, que les troubles d'Italie survenus au commencement de ce siècle obligèrent deux fois de fixer sa résidence en Sicile jusqu'en 1815, cette île n'ayant pas

été occupée par les Français. La paix conclue à cette époque remit Ferdinand sur le trône de Naples. Le 8 décembre 1816, il prit le titre de Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles, et déclara la Sicile province du royaume. Il mourut en 1830, et eut pour successeur Ferdinand II, aujourd'hui régnant.

Un grand nombre d'auteurs ont écrit avec autant de sagacité que d'érudition sur l'histoire, la géographie et les fastes littéraires de cette île célèbre; tels que le prince de Torrennizza, le comte della Torre, le prince Scordia : des fastes littéraires ont été écrits par Ventimiglia-Mongitore-Scina, mort depuis peu. Tous ces auteurs sont Siciliens.

Division et population.

La Sicile est gouvernée par un lieutenant ou vice-roi. Elle forme sept intendances ou provinces appelées vulgairement *valli*, dont les villes capitales sont Palerme, Messine, Catane, Syracuse, Trapani, Girgenti et Calta-Nisetta. On y compte en tout 440 villes, bourgs et villages. Néanmoins les géographes ont depuis longtemps l'habitude de diviser la Sicile en trois parties, correspondant à ses trois principaux promontoires qui constituent sa configuration triangulaire. Ces trois parties se nomment aussi *valli* (vallées), ce sont : 1° le val de Domona, 2° le val de Noto, et 3° le val de Mazzara. Val est un mot arabe qui signifie pays ou district; et les Arabes furent effectivement les premiers qui divisèrent la Sicile en départements.

Le promontoire de la première de ces vallées est l'ancien Petoro, aujourd'hui cap Faro, en face de l'Italie; celui du val di Noto est l'ancien Pechino, maintenant cap Passaro : il est tourné du côté de la Grèce; celui du val de Mazzara est l'ancien Lylibée, actuellement cap Boco, situé du côté de la Sardaigne.

D'après le dernier recensement, la population de l'île s'élève à 1,650,000 habitants, lorsque, dans les temps anciens, la seule ville de Syracuse ne comptait pas moins de 1,200,000 âmes.

Climat et mœurs.—Un climat brûlant, une oisiveté complète, entretiennent l'imagination des Siciliens dans un état de sensibilité vague et ardente. Un trait principal de leur caractère est leur amour pour leur pays. Le nombre des moines est hors de toute proportion avec la population; on y compte 28,000 moines et 18,000 religieuses. Les Siciliennes sont en général belles, ont de beaux traits, et une vivacité dans les yeux toute particulière. Il règne beaucoup de galanterie

en Sicile, et il y a peu de femmes qui n'aient pas quelques intrigues amoureuses; cela tient au climat et aux mœurs.

Elles ont beaucoup d'esprit naturel, et aiment à étaler une grande élégance dans leur parure. Les visites se font à midi, et le soir avant le spectacle, ou dans les loges du théâtre, comme cela se pratique en Italie. Les amants vont aussi chanter et jouer de la guitare sous les fenêtres ou les balcons de leurs maîtresses, qui leur jettent alors des fleurs ou de l'eau de rose, pour témoigner leur satisfaction.

Productions.— Peu de pays jouissent d'un si beau climat; il y règne un printemps perpétuel qui favorise toutes les productions de la nature, et la fertilité du sol le rend propre à toutes les cultures; mais à peine un quart de son étendue est-il cultivé. Le blé et le vin, la soude et les marbres, avec les amandes et la manne, sont les principaux objets de son commerce d'exportation. L'aloès s'élève à 30 pieds; l'opuntia ou figuier d'Inde borde tous les chemins, et porte un fruit salubre; le papyrus croît naturellement à Syracuse dans les eaux de la fontaine de Gyané; le platane est indigène de la Sicile. Toutes les plantes potagères et légumineuses, ainsi que tous les fruits des climats chauds de l'Europe, y abondent, tels que les orangers, les citronniers, qui croissent surtout aux environs de Palerme et de Messine; le palmier y prospère aussi. Les cédrats, bergamotes, bigarades, sont l'une des principales richesses de l'île. Messine et Palerme en exportent plus de 300,000 caisses pour la France, l'Angleterre, Gênes, les États-Unis, Trieste et les pays du Nord.

La Sicile fournit à l'Europe et à l'Amérique la majeure partie de la manne qu'elles consomment. La meilleure qualité est recueillie près de Palerme, à Cinisi et à Capri, à Geraci, où abonde le *frascinus ornus;* et Palerme en expédie annuellement plus de 4,000 caisses pour les destinations précédentes. Le sumac est l'un des produits privilégiés de l'île. L'exportation, qui autrefois n'excédait pas 5,000 caisses, s'élève aujourd'hui, Naples compris, à 86,000. Les meilleures qualités sont celles d'Alcamo, Carini, etc. On le cultive aussi à Messine, Catane et Trapani.

Le cotonnier, apporté en Sicile par les Sarrasins, est principalement cultivé près de Catane et de Syracuse; il est herbacé, se sème en mars, et se récolte en octobre et novembre. La production annuelle ne dépasse pas 6 à 8,000 cantars, qui se consomment en partie dans l'île, ou s'exportent pour Naples et l'Angleterre. Le sol et le climat permettraient de donner à cette culture un plus grand développement.

L'amandier, le pistachier, le figuier, le noyer, le noisetier, croissent sur presque tous les points de l'île, et il s'en ex-

porte des quantités considérables, de même que des raisins secs.

La culture de la soie, cultivée autrefois dans la majeure partie de l'île, commence à se développer plus en grand depuis la paix générale ; mais il ne s'en exporte encore qu'environ 300 balles ou 90,000 livres. Faute d'industrie, la presque totalité de la soie s'exporte écrue du pays, pour la valeur d'un million de ducats.

La Sicile, favorisée de tous les dons de la nature, et du plus beau climat de l'univers, où peuvent fructifier toutes les précieuses productions du midi de l'Europe, ne jouit que faiblement de tous ces avantages par la négligence de ses habitants; la plus grande partie du territoire de cette île est en friche, faute de chemins viables qui puissent faciliter aux cultivateurs le transport de leurs productions jusqu'au rivage où se trouvent les ports de mer qui pourraient les exporter. C'est pour remédier à cet inconvénient que le gouvernement a pris la décision de faire construire un port à Catane, pour encourager le commerce ainsi que l'agriculture de cette partie si fertile de la Sicile, et leur donner un plus grand développement.

Minéraux. — La Sicile est riche en mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre et de plomb; mais l'exploitation en est négligée. On ne s'applique qu'à celles de soufre, d'alun, de nitre, de vitriol, de mercure, de salpêtre et de sel fossile. Les marbres sont d'une belle espèce et d'une grande variété. On y trouve du porphyre, de l'albâtre, des agates, des jaspes, des grenats, du cristal de roche et d'autres pierres fines. La pêche du corail se fait à Trapani et à Messine. L'ambre jaune, d'une espèce plus diaphane que celui de la mer Baltique, abonde dans le voisinage de l'Etna, à l'embouchure de la Giaretta; on le travaille fort bien à Catane.

Le soufre est la principale richesse de la Sicile; l'exportation en a pris un immense développement, surtout depuis qu'en Angleterre et en France, il est appliqué à la fabrication de la soude factice. Il se trouve à l'état natif, ou mêlé à d'autres substances minérales, principalement dans la partie méridionale de l'île. On évalue à plus de 15 millions de francs le produit de la vente pendant les années 1832 et 1833.

En général, la situation de l'île entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie, est extrêmement favorable au commerce; mais Palerme, Messine, Trapani et le port de Girgenti, sont les seules places où le commerce soit actif; les autres ports ne font que le cabotage.

Il y a quarante ans, la marine sicilienne ne se composait

que de quelques bâtiments de 40 à 50 tonneaux, qui se hasardaient rarement loin des côtes de l'Italie ; mais elle compte actuellement des navires de toute dimension, et son pavillon flotte sur toutes les mers de l'Europe, même sur celles du Nord et jusque sur les côtes de l'Amérique.

Les navires construits sur les chantiers de Palerme sont comparables à ceux des premières nations maritimes. Le long séjour des Anglais dans les ports siciliens, pendant la guerre continentale, explique suffisamment le rapide développement de cette grande industrie, que le gouvernement a su d'ailleurs encourager par tous les moyens en son pouvoir.

Il y a peu de routes; les communications se font par des sentiers mal entretenus. Le beau chemin qui conduit par Morreale, Partenico et Alcamo, est la seule chaussée qui existe dans l'île.

Suivant la route qui de Messine va à Palerme par Catania, nous prendrons cette capitale pour point de départ.

ROUTE Ire.

DU CAP FARO ET DE MESSINE A PALERME, PAR CATANIA.

	Postes.		Postes.
De Messine à Scaletta,	1 1/4	Misericordia,	1 1/4
Agro,	1 1/4	Villarosa,	1 1/2
Giardini,	1	S.-Catterina,	1 1/4
Giarre,	1 1/4	Landro,	1
Aci reale,	1 1/4	Vallelunga,	1 1/2
Catania,	1 1/4	Gulfa,	1
Paterno,	1 1/2	Mangonaro,	1 1/2
Aderno,	1 1/4	Ponte Vicar,	1
Sisto,	1	Villafrati,	1
Regalbato,	1	Misilmeri,	1 1/2
Aggira,	1 1/4	PALERME,	1 1/4
Consorte,	1	Postes,	29

Navigation à vapeur.

Le bateau à vapeur *Il Ferdinando*, de la force de 72 chevaux, construit en Ecosse, fait un service régulier entre *Palerme* et *Naples ;* il fait deux fois par semaine ce voyage, qui dure 22 à 26 heures.

Il y a aussi un départ de *Gênes* pour *Messine* et *Palerme.*

Il y a un service régulier, par les paquebots à vapeur du

royaume des Deux-Siciles, entre *Marseille* et *Naples*, *Palerme* ou *Messine*,—entre *Marseille* et *Messine*, touchant à *Palerme* et *Syracuse*.

L'administration générale des postes de Sicile entretient en outre, pour son compte, un bateau, qui fait régulièrement tous les jours le trajet de *Messine* à *Villa-St-Giovanni*, pour l'usage des voyageurs.

La traversée du continent italien aux rives de la Sicile est aussi courte que facile. Le voyageur qui se rend dans cette île doit choisir Messine, qui est un port aussi beau que sûr. Dans la courbe qu'il faut décrire pour y arriver, on remarque le gouffre de *Charybde*, devenu célèbre par d'innombrables naufrages. Le canal qui sépare l'île du littoral de l'Italie a 2 milles $^1/_2$ (4 kil.) dans sa moindre largeur et 13 dans sa plus grande. En suivant le rivage, on atteint le cap *Faro* (*Pelorus*), sur lequel s'élève la haute tour à lanterne ou phare, qui sert de guide pendant la nuit aux navigateurs. Près de là on trouve

MESSINE (*hôtels :* la Grande-Bretagne, le Lion-d'Or, de Prusse).

Messine (jadis *Zante* et puis *Messana*), ville célèbre, place forte et résidence d'un archevêque. Cette ville, vue du port, présente l'aspect le plus agréable; elle jouit de la franchise, et possède un lazaret, une citadelle, un arsenal, des remparts, six grandes fontaines, un grand nombre d'églises, et des palais d'une assez belle architecture. Parmi ces derniers, le palais royal, non encore terminé, ceux du sénat et de l'audience, quatre bibliothèques, un collége, deux théâtres et beaucoup d'autres établissements, qu'embellit une population de 70,000 habitants, font de Messine une des plus belles et florissantes villes de la Sicile, quoiqu'elle ait beaucoup souffert de la peste en 1743, et du tremblement de terre en 1783.

Tout ce que cette ville renferme de curieux est décrit dans le Guide de Messine, publié à Syracuse en 1826. Cette ville fut le berceau du poëte lyrique *Ibicus* ou Tibico, qui y fut assassiné.

En sortant de Messine, le voyage s'offre sous le plus riant aspect : chaque pas que vous faites vous montre une habitation; ensuite la route descend, ayant à votre droite une chaîne de hautes collines couvertes d'une riche végétation, et à votre gauche le beau rivage de *Valdemone*. C'est dans ce lieu que les anciens avaient placé la résidence des Cyclopes; ces rochers se nomment aujourd'hui *Saraglioni*. Après avoir traversé les fleuves *Nisi* et *Savoca*, vous arrivez à *Taormina*, où l'église Saint-Pancrace est considérée comme le premier temple chrétien élevé par saint Paul en Sicile. En

quittant cette ancienne ville et ses 3,000 habitants, la route continue d'être très-pittoresque : à droite nous voyons s'élever le redoutable *Etna;* à gauche, toujours le rivage de la mer jusqu'à 1 poste 1/4 d'*Aci reale*, ville très-ancienne, construite, dit-on, sur les ruines de l'antique Xifonia. Cette place n'est éloignée de l'Etna que de 20 kilom. — Pop. 14,000 habitants.

CATANE OU CATANIA (*hôtel :* la Couronne-de-Fer). Plusieurs fois renversée par des tremblements de terre, cette ville s'est toujours relevée de ses ruines plus belle et plus florissante, et elle renferme plusieurs beaux édifices. Elle a beaucoup de ressemblance avec *Portici*; comme cette dernière, elle est placée au pied d'un volcan sur la côte de la mer, et bâtie sur un amas de ruines et de laves.

Le mont Etna ou mont Gibel.

De Catane, plusieurs chemins conduisent à l'Etna, offrant plusieurs lieux de repos, tels que Paterno et Aderno à l'ouest, et plusieurs autres au nord. Pour qui veut faire la route à cheval, le chemin préférable est celui qui passe par St-Giovanni, la Punta, Trecastagne et Nicolosi. A peu de distance de là est le couvent de St-Nicolas-l'Arena, bâti en 1156 par le comte de Policastro, pour servir d'hospice, au lieu où finit la première région de l'Etna dite *Coltivata* (la cultivée).

La circonférence de la base de cette célèbre montagne est évaluée à 160 milles siciliens (240 kil.), et sa hauteur perpendiculaire à 10,875 pieds anglais. D'après M. Smith, officier de la marine royale anglaise, le nom de Gibel lui a été donné par les Sarrasins, et signifie montagne composée de plusieurs autres.

L'Etna est divisé, de sa base à sa sommité, en quatre régions. La première, appelée *Piedimonte*, s'étend sur une échelle de 8 milles ou 14 kilom. : elle est riche en prairies, en vignes et en gibier; on y rencontre de jolies maisons de campagne et des villages. La deuxième prend le nom de *Boschiva, Selvosa*, et aussi de *Nemorosa :* elle se développe sur une étendue de 5 milles; la pente en est escarpée, couverte de rochers et d'arbres de haute futaie. On nomme la troisième *Discoperta*, qui n'a que trois milles d'étendue. Enfin la quatrième, appelée *Deserta*, occupe aussi trois milles, et se prolonge jusqu'à la cime : elle est éternellement couverte d'une neige très-haute, qui n'offre qu'au mois de juillet un sentier scabreux qui permet d'arriver jusqu'à ce point.

Les voyageurs qui entreprennent l'ascension de l'Etna trouvent à Nicolosi, chez M. Gemmellari, un asile pour la

nuit et les guides nécessaires; le tout gratuit : il suffit d'une recommandation auprès de cet estimable savant, à qui l'on doit de grandes recherches sur l'Etna et sur la *tour* dite du *Philosophe*, à laquelle on rattachait le souvenir d'*Empédocle* et de ses sandales, qu'il avait laissées sur le bord du cratère, avant de se jeter dans ce gouffre pour en sonder la profondeur. M. Gemmellari a prouvé que ce n'était que les débris d'un autel dédié à Jupiter.

L'histoire nous a conservé les détails de soixante-dix-sept éruptions, onze desquelles sont antérieures à l'ère chrétienne. L'éruption de 1537 fut accompagnée d'un tremblement de terre qui détruisit Messine; celles de 1669 et de 1693 furent terribles pour Catania; celles de 1755, de 1799 et de 1809 furent longues et effrayantes. Ces dernières et les suivantes de 1811 et de 1819 ouvrirent un cratère de 794 pieds de circonférence; un nouvel Etna se déclara sur le monte Basso, qui vomit par vingt bouches des pierres, des cendres et de la lave dont les torrents couvrirent la vallée de Linguagrossa. L'éruption de 1819 commença le 27 mai, et dura jusqu'au 2 juillet. Le cratère a plus d'une lieue de circuit (4 kil.); il est séparé en trois parties par une aiguille de rocher dont la base forme la division.

A l'extrémité de la région du milieu de l'Etna, appelée *Boschiva*, est une caverne obscure composée de lave, nommée la grotte des Chèvres (grotta delle Capre), qui offre un asile favorable au voyageur. A deux lieues de distance du grand cratère, on arrive à la grotte de *Castelluccio*, où la montée devient pénible et même scabreuse; le froid se fait sentir avec plus d'intensité, et continue jusqu'à la maison commune, désignée sous le nom de maison des Anglais, parce qu'elle a été construite en 1811 par des individus de cette nation. Près de là s'élève aussi l'ancienne maisonnette de *Gemellaro*, où l'on quitte sa monture pour continuer le chemin à pied.

Du point le plus élevé du cratère, on entend dans l'intérieur un bruit continuel semblable à celui du tonnerre. Ce cratère ne saurait être décrit, parce que, comme celui du Vésuve, il change de forme et de dimension à chaque nouvelle éruption. De cet endroit la vue est magnifique, et s'étend sur toute la Sicile, sur une partie de la basse Italie, sur les îles Lipari; et si le temps est beau, on peut même découvrir les côtes d'Afrique.

Ce célèbre volcan, toujours terrible, d'un accès difficile dans les temps anciens, est devenu depuis 1804 plus accessible que le Vésuve, grâce aux soins du philanthrope Gemmellari,

qui fit bâtir un asile à l'extrémité supérieure de l'Etna, près des ruines de la tour du Philosophe.

Les noms mythologiques de Polyphême, de Triphée et d'Encelade, semblent n'avoir été inventés que pour donner une idée de ce géant des volcans.

Le voyageur qui voudra entreprendre cette ascension doit partir de Catania de bon matin, pour arriver à la maison des Anglais avant le coucher du soleil; là il se reposera, et après minuit il s'acheminera à pied vers la sommité pour y jouir du spectacle extraordinaire du lever du soleil. Le soir du même jour il pourra retourner à Catania.

De cette dernière ville on peut, en suivant la côte, faire le voyage de Syracuse; mais comme nous voulons en faire une description séparée, nous continuerons à suivre la grande route. La première ville de quelque importance que nous rencontrons après Catania est

Paterno, qui compte 13,960 habitants. Son territoire est remarquable par sa fertilité; les antiquités que le voyageur pourra voir sont : un petit tombeau, les restes d'un bain, la grotte dite de la nymphe Thalie, un aqueduc, les ruines d'un grand pont sur le fleuve Simetto, à 3 milles (5 kil.) de distance les ruines d'un temple, et un peu plus loin la tour des Normands, célèbre par l'emprisonnement de l'ambitieux Bernard Caprara, comte de Modica. Elle est la patrie du prêtre Nicolosi, né en 1610, qui vécut dans l'intimité de Clément IX et de l'empereur Léopold Ier.

Le fleuve Simetto nous suit toujours sur la route, et nous accompagne jusqu'à

Aderno, situé au pied du mont Etna, et arrosé par le fleuve de son nom. Les antiquaires pensent que cette ville est l'ancienne Adramo, où était le fameux temple du dieu Adramo, considéré comme le génie tutélaire des fleuves et des eaux de la Sicile, et dont on voit les ruines; la tour dite des Normands. La grande route vous conduit à

Castrogiovanni, autrefois appelé Enna, qui renferme une population de 12,720 âmes, situé au centre de l'île, et considéré comme le point central de toute la Sicile. Le grand Hyéron y bâtit un temple à Cérès, et y fit placer cette statue en bronze si fameuse, peut-être celle dont parle Cicéron, qui fut, dit-il, volée par Verrès.

C'est à *Misilmeri*, distant de 12 kil. de la capitale, qu'on trouve le dernier relais de poste. A cinq kilomètres de là, on traverse le village nommé

Abate; ensuite, par une route délicieuse au milieu des jardins et des vues les plus pittoresques, à l'ombre d'arbres

de haute futaie formant une avenue, on arrive à Palerme par la porte de Vicari, dite de St-Antonino. Cependant l'entrée qui de la mer et de la promenade conduit à la porte Felice est préférable. La voie de mer est la plus fréquentée par les étrangers.

Direction des voyageurs.

La plupart des voyageurs qui se rendent en Sicile y viennent de Naples. On commence ordinairement le tour de l'île par Palerme, la capitale et la ville la plus considérable, le siége du gouvernement et le séjour de la noblesse.

Navigation à vapeur.

Depuis l'établissement d'un service régulier de bateaux à vapeur, le trajet de Naples à Palerme est devenu une promenade. On y est très-bien, et tout y est *confortable*, autant que le comporte un voyage de ce genre. Les dames ont leur salon à part. L'heure du départ est partout également fixée à onze heures avant midi.

L'époque la plus favorable pour visiter Palerme est la fête de Sainte-Rosalie, le 15 juillet, laquelle dure plusieurs jours, et y attire presque le quart de la population de l'île : cette fête coûte plus de 6,000 ducats (25,000 fr.) au gouvernement.

Palerme (*hôtels :* d'Albion, de France, place Marina; du Pizzulo, de Londres, rue de Tolède : tous très-bien tenus), capitale de toute la Sicile, renferme 176,700 habitants; elle est la résidence du roi ou de son représentant; ville fort ancienne qui tomba successivement au pouvoir des Phéniciens, des Carthaginois, des Romains, des Grecs, des Sarrasins et des Normands, et dont l'histoire s'identifie avec celle de toute la Sicile. On a depuis longtemps accordé l'épithète de *Felice* (heureuse) à cette ville, à cause de sa beauté, de son commerce florissant, de la fertilité de son territoire, de la sérénité de son ciel, de l'aménité de sa situation, et enfin de la richesse et de la courtoisie de la plupart de ses habitants. Son golfe n'est pas moins pittoresque que celui de Naples. Le mont Pellegrino et le cap Zafferano, les collines de la Bagheria, toutes couvertes de jolies maisons de campagne,en rendent l'aspect délicieux et font de Palerme un séjour enchanteur. La ville a une forme quadrilatère; elle possède des rues larges et longues, bien pavées en dalles de pierre avec des trottoirs. Deux d'entre elles qui se croisent à angle droit partagent la ville en quatre parties égales: l'une est la rue Cassaro ou de Tolède; elle a un mille de longueur, et va de la porte Felice à la porte Nuova, en

ligne droite : l'autre est la rue Nuova ou Macqueda ; elle est moins longue, mais elle est plus grande en largeur, elle unit la porte Saint-Antonino à la porte Macqueda. Les deux portes que nous venons de nommer sont assez remarquables : l'une est ornée d'un arc de triomphe pour rappeler le souvenir de l'entrée de Charles V, vainqueur des Maures d'Afrique, et l'autre se fait remarquer par l'élégance de son architecture.

On appelle place *Vigliena* le point d'intersection des deux rues que nous avons citées, et plus vulgairement *Quatro Cantoni,* les Quatre-Coins. Cette place est de forme octogone, ornée de quatre beaux édifices d'une symétrie parfaite, composés des trois ordres d'architecture dorique, ionique et corinthien. La décoration de cette place est complétée par les statues de Charles V, de Philippe II, III et IV d'Espagne, et par quatre fontaines.

La place du Palais-Royal est vaste ; le voyageur visitera sans doute avec plaisir les anciennes catacombes, dont l'entrée est située hors de la porte d'Ossima ; elles remontent aux temps les plus anciens.

Pour d'autres détails sur cette ville magnifique, nous renvoyons au Guide en Italie, publié à la librairie de L. Maison, quai des Augustins, n° 29, à Paris.

ROUTE IIe.

DE PALERME A TRAPANI.

	Postes.		Postes.
De Palerme à Borgetto,	2	Colonnetta,	1 1/2
Alcamo,	2	TRAPANI,	1 1/2
Calatafimi,	1 1/2	Postes,	1 1/2

Le voyageur peut s'embarquer à Palerme sur le bateau à vapeur qui fait le service régulier entre Palerme, Messine et Naples, pour se rendre sur le continent. Mais, s'il veut explorer la Sicile, en sortant de Palerme il doit prendre la route qui commence en ligne droite, ornée de belles maisons de campagne et d'agréables fontaines. On passe successivement par Monréale, Paternico, Alcamo, villes renfermant une population chacune de 12 à 15,000 âmes. Sur la route le voyageur peut aller voir les ruines d'*Egesta* ou *Segesta*, ville d'une haute antiquité, fondée par Aceste, Troyen, détruite par les Sarrasins; elle ne présente plus que les restes d'un théâtre et

d'un magnifique temple, situés sur deux hauteurs voisines et séparées. Après une course de 25 milles depuis Calatafimi, on arrive à

TRAPANI, ville maritime, fortifiée, et bâtie en forme de péninsule, fondée, à ce qu'on croit, par les Carthaginois. Elle a une population de 24,800 âmes; elle est illustrée par les vers de Virgile, qui y a placé la sépulture d'Anchise; elle a encore quelque célébrité pour les ouvrages en ivoire et en corail qu'on y exécute, et pour son commerce de grains. Son port est sûr, et le palais du sénat est digne d'observation. Un des meilleurs hôtels à Trapani est celui de l'enseigne de *Gaetano Mercurio.*

Nous engageons le voyageur à gravir le mont St-Giuliano, autrefois Erice, où Enée trouva une si gracieuse hospitalité auprès d'Aceste, et où il éleva un temple à Vénus Ericine, du nom du lieu appelé Ericina, temple célèbre par la beauté des prêtresses qui y sacrifiaient: il n'en reste plus que des ruines. L'emplacement occupé par un château moderne, et la petite ville de St-Juliano, où le voyageur pourra voir une statue de saint Jean-Baptiste, par Antoine Gagini, et chercher le puits de Vénus Ericine.

ROUTE IIIe.

DE CATANIA A TRAPANI, PAR SYRACUSE ET GIRGENTI.

Si le voyageur veut faire le tour entier de la Sicile, et voir les intéressantes villes de Syracuse, de Girgenti, et les restes de Sélinunte, il doit renoncer aux commodités d'une grande route, et, muni d'une bonne monture, entreprendre le chemin qui conduit de Catania à

Lentini, autrefois la fameuse *Leontium*, située dans les campagnes des Lestrigons, les premiers cultivateurs de la Sicile. Quoique l'air y soit insalubre, elle possède une population de 7,400 habitants. Il y existe encore une tour octangulaire que l'on prétend être l'ancien château *Bricinnium*, cité par Thucydide; la grotte creusée par les Cyclopes, et quelques traces de l'antique Xuthia, séjour de Xuto, fils d'Eole. Elle fut le berceau du poëte tragique Agaton, disciple de Socrate et ami de Platon; du célèbre orateur Gorgias, disciple d'Empédocle, et à qui on éleva à Delphes une statue en or; du médecin Erodicus, réputé le maître d'Hippocrate.

Mililli, petit pays fort agréable, et célèbre par la culture

des cannes à sucre, qui y était connue avant qu'elle eût passée en Amérique.

Reprenant le chemin, on laisse derrière soi la terre de *Priolo*, où commence la grande route qui conduit à Syracuse. On traverse les fleuves St-Giuliano et Marcellino, et l'on arrive enfin à la plus célèbre des antiques cités de la Sicile, c'est-à-dire à

SYRACUSE. On croit que cette ville fut fondée par une colonie de Corinthiens, sous la conduite d'Archias, en l'an 755 avant l'ère chrétienne. Elle passa souvent de la forme démocratique à la tyrannie, et *vice versâ ;* mais elle fut toujours grande et puissante. Elle fonda plusieurs villes, soutint des siéges considérables, mit sur pied de armées nombreuses. De ses anciens quartiers, nommés *Acradina*, *Tica*, *Neapoli* et *Ortigia*, il ne reste plus que ce dernier, formant une île qui est la moderne Syracuse; et cette cité qui, du temps d'Hyéron et de Denis, contenait un million et demi d'habitants, ne renferme plus qu'une population de 19,000 âmes.

Du côté de la terre, on entre à Syracuse en traversant quatre ponts-levis qui unissent les larges fossés de plusieurs rangs de fortifications; les rues sont étroites et tortueuses, mais ornées de beaux édifices. La cathédrale, dont la façade est majestueuse, fut construite sur l'emplacement d'un temple de Minerve, dont il existe encore plusieurs colonnes et l'architrave. Suivant les accusations de Cicéron, Verrès enleva de ce temple les objets d'arts, les vases les plus précieux en or et en ivoire. Il ne reste que fort peu de traces du temple de Junon. La célèbre fontaine Aréthuse n'est plus qu'un étang; au sud de cette fontaine était le grand port où vinrent finir la puissance, la gloire et l'orgueil des Athéniens. Les fortifications modernes ont effacé tout ce qui restait des ouvrages grecs.

Nous renvoyons, pour la description des autres quartiers de l'ancienne Syracuse, à la description qu'en a donnée le Guide en Italie que nous avons précédemment cité.

La Syracuse moderne renferme un musée qui, entre autres choses remarquables, offre la statue de la Vénus au bain, un des meilleurs ouvrages du ciseau grec. La bibliothèque, fondée par l'évêque Aragona, et la collection des médailles grecques, siciliennes et romaines, sont également dignes de fixer l'attention des voyageurs.

Syracuse donna naissance à un grand nombre d'hommes illustres, parmi lesquels on distingue les rois Gélon et Hyéron, le philosophe Dion, le poëte comique Epicarme,

l'orateur Titias, les célèbres Mosco et Théocrite, l'immortel mathématicien Archimède, le pape St Etienne.

Les vins de Syracuse sont très-renommés, et méritent de l'être; les meilleurs sont ceux de Restimbotta, Capriata, Calabrese et Moscato.

Le chemin qu'on va suivre est sablonneux, le sol mal cultivé et pauvre en habitations. Il s'étend le long de la mer à droite; on a trois fleuves à traverser, dont le premier se nomme Cassibili, l'autre Miranda, et le troisième Salconara, dont les rives furent le théâtre de la dernière défaite qu'essuyèrent les Athéniens, dans la 91e olympiade. On arrive à

Noto, jadis *Neotum*, qui donne son nom à l'une des trois *valli* qui divisent la Sicile. Nous nous hâtons, après avoir encore franchi plusieurs rivières et dépassé la petite ville de Palma, d'arriver à la célèbre ville de

Girgenti, patrie du philosophe Empédocle, d'Acrane, de Créon, de Xénocrate, et jadis la résidence du tyran Phalaris. A l'époque où elle fut assiégée par Annibal, elle renfermait, dit-on, 200,000 habitants; mais aujourd'hui elle en compte à peine 17,200. Sans rappeler les époques les plus funestes de son histoire, on doit seulement chercher à découvrir les restes de son ancienne magnificence. On remarquera sur le rocher Athénien les débris d'un temple de Jupiter, derrière l'église Sainte-Marie-Jésus; ceux des temples de Cérès et de Proserpine, près des Capucins; ceux du palais de Phalaris, dans l'église St-Nicolas. Un peu plus loin, on rencontre ceux d'un temple de Junon Lucine, où l'on croit qu'existait le fameux tableau de Zeuxis, représentant une femme. Plus près, se voit tout entier le magnifique temple de la Concorde; il se compose de 34 colonnes, de la cella, de l'emplacement de la porte et du sanctuaire; c'est le monument antique le mieux conservé de toute la Sicile. En continuant le tour de la ville, on trouve les restes du temple d'Hercule, où existait un autre tableau de Zeuxis, représentant Hercule et Alcmène. Plus loin, vers la mer, on aperçoit les restes du temple d'Esculape; en rentrant par la porta Aurea, on remarque les ruines colossales du fameux temple de Jupiter Olympien, que l'on appelle aussi le palais des Géants; puis se présentent les restes du temple de Castor et Pollux. Viennent ensuite le lion de la célèbre piscine et les ruines des aqueducs phéaciens; et en continuant la route, on rencontre encore quelques fragments de colonnes appartenant à un temple de Vulcain.

Dans la ville moderne, le voyageur visitera la cathédrale, dont le baptistère se compose d'un ancien sarcophage en marbre bien conservé, représentant l'histoire d'Hippolyte, fils

de Thésée. La bibliothèque du palais épiscopal est riche en médailles antiques grecques, romaines et siciliennes, composant la série presque complète des empereurs et impératrices.

Si le voyageur a le temps, il pourra faire une excursion à 4 milles (6 kil.) de Girgenti, à la terre des Favare, pour y voir un château très-remarquable, construit en 1270 par Frédéric Chiaramonte.

En continuant de suivre le rivage de la mer, on ne tarde pas à atteindre la jolie et antique ville de

MARSALA, fondée par les Carthaginois. C'est à elle qu'appartient le cap de Boco, c'est-à-dire l'ancien promontoire de Lylibée. Elle fut ruinée en grande partie par les guerres puniques; sa forme actuelle est due d'abord aux Sarrasins, puis aux Normands. Ce fut du port de cette ville, comblé par les ordres de Charles V, que partit Scipion, l'an 548, pour Carthage, qui n'en était pas fort éloignée. Son ancienne magnificence est suffisamment démontrée par les restes épars d'aqueducs, de tombeaux, de statues et d'autres antiquités. Le palais de la ville possède un beau morceau colossal de sculpture grecque. Cette ville ne compte plus que 25,170 habitants. Elle fait un grand commerce en grains, huile, vins, soude et cinabre. On montre aux étrangers une grotte souterraine, appelée le tombeau de la sibylle de Cumes. Le voyageur visitera aussi avec intérêt les belles et vastes fabriques de vins des territoires existant sur le bord du rivage, appartenant pour la plupart à des négociants anglais.

Milazzo, l'antique *Mylae,* n'offre rien d'intéressant au voyageur que le souvenir de la victoire que la flotte romaine, commandée par le consul Duillius, remporta sur les Carthaginois. Ce fut la première victoire navale qui, ouvrant aux maîtres de l'Italie le chemin de Carthage, leur promit l'empire des mers et leur facilita la conquête du monde; victoire d'autant plus mémorable dans les fastes de l'Italie, qu'elle donna aux Romains un autre genre de célébrité, en même temps qu'elle leur procurait un nouveau degré de puissance.

Les voyageurs qui désireraient des détails plus développés sur la Sicile pourront consulter le Guide du voyageur en Italie, de la librairie L. Maison, quai des Augustins, 29, et les ouvrages de M. le duc Serradifalco sur les antiquites siciliennes.

ILES LIPARI.

Les anciens appelaient ces îles *Insulæ OEliæ*, îles Eoliennes; ils en avaient fait l'apanage du dieu des vents. Cet archipel se compose de plusieurs îles plus ou moins étendues, les unes

habitées et cultivées, les autres désertes ou formées de montagnes et de rochers volcaniques qui surgissent du sein des ondes à d'inégales distances. Les géographes varient sur leur nombre ; nous croyons pouvoir les réduire à huit, qui sont : Lipari, Vulcano, Salina, Filicuri, Alicuri, Panaria, Basiluzzo et Stromboli. Elles sont situées en vue de la Sicile, qui en est peu éloignée, et à laquelle elles appartiennent; elles s'élèvent en face des golfes de Ste-Euphémie et de Gioja.

Lipari, jadis Eolie et résidence d'Eole, la plus considérable, et qui a donné son nom à l'archipel, peut avoir 6 lieues ou 24 kil. de circuit; elle fut habitée par les Etrusques, les Carthaginois et par les Romains. Plusieurs volcans éteints indiquent que cette île a été ignivome; elle possède des thermes salutaires à 6 milles ou 9 kil. de la ville; elle renferme des mines d'alun, et abonde en pierres ponces et plusieurs productions volcaniques.

La ville de *Lipari* est la capitale de l'archipel, la résidence des gouverneurs et le siége d'un évêque. Son vin de Malvoisie est une boisson recherchée des gourmets de l'Italie. On évalue sa population à 18,000 hab.

Stromboli, la plus remarquable de ces îles après Lipari, renferme un terrible volcan qui jette continuellement de la fumée et des flammes. Ces flammes portent si loin le reflet de leur lumière, qu'on l'appelle le fanal de la Méditerranée. Sur le penchant de cette montagne, on cultive des vignes qui produisent un vin exquis. On y recueille aussi du soufre, des pierres ponces et plusieurs autres produits volcaniques. Le cratère de son volcan s'élève à 833 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Vulcano a onze milles ou 17 kil. 1/2 de circonférence; dès l'an 465 avant Jésus-Christ, on y remarquait un volcan qui fume encore aujourd'hui. Cette île abonde en soufre, mais elle est déserte.

Panaria, petite île de 9 kil. 1/2 de circonférence. Comme ses sœurs, elle renferme des productions volcaniques ; elle possède un petit port pour abriter des barques. Nous ne parlerons pas des 3 ou 4 autres îlots qui forment cet archipel; mais nous dirons que pour le naturaliste, le géologue ou l'homme qui aime à étudier les grands ouvrages de la nature, *les îles Lipari* méritent d'être visitées.

Distances entre les principaux endroits de la Sicile.

De Messine à Palerme, 52 lieues ou 208 kil.
De Catania à Girgenti, 29 l. ou 156 kil.
De Messine à Syracuse, 32 l. ou 128 kil.

De Syracuse au cap Passaro, 12 l. ou 48 kil.
De Palerme à Mazzara, 28 l. ou 112 kil.
De Palerme à Catania, 35 l. ou 140 kil.
De Syracuse à Girgenti, 37 l. ou 148 kil.
Du cap Passaro à Marsala, 53 l. ou 212 kil.
Du cap Passaro à Malte, la distance par mer est d'environ 24 l. ou 96 kil.

Monnaies de la Sicile.

Les comptes se tiennent maintenant en *ducati*, à 100 *barochi*, à 10 *piccioli*,

rochi, à 10 *piccioli*,	4 fr.	26 c.
L'once d'or, de 30 *tarins*,	13	73
Le *scudo* d'argent, de 12 tarins,	5	10
Le *demi-scudo* d'argent, de 6 tarins,	2	55
Pièce de 40 *grani*,	1	68
Pièce de 20 grani,	»	85
Le *taro*,	»	41

Les monnaies réelles d'or sont les pièces de 6 ducats ou double once, et les pièces de 3 ducats ou simple once. Celles d'argent sont les onces de mince valeur, les scudi siciliens de 12 tari, les pièces de 6, 4, 3 et 1 tari, les carlini et demi-carlini à 10 et 5 grains, outre les monnaies de Naples qui ont cours aussi. Cependant on doit observer que les tari et les carlini de Sicile n'ont que la moitié de la valeur des tari et des carlini de Naples; l'once sicilienne y passe pour 15 grains, et le scudo sicilien pour 6 tari, etc. (1).

Les effets se tirent sur Gênes et Livourne, à l'usance d'un mois après l'acceptation, ou à 2 mois de date, ou à quelques jours de vue. Ils se tirent sur Rome, Venise et Naples, à 8 ou 15 jours de vue; sur Londres, à 3 mois de date. L'usance pour les effets tirés de Naples, Rome et Venise, est de 21 jours de vue, et 15 pour le reste de l'Italie. Pour ceux sur la France, elle est de 30 jours de date, de 2 mois pour ceux d'Amsterdam, d'Anvers, de Hambourg, de Portugal et d'Espagne. On n'accorde de jours *de grâce dans aucun cas.*

Navigation à vapeur.—La plupart des voyageurs qui vont en Sicile partent de Naples; or, si le voyageur était déjà fatigué de son pèlerinage dans la Méditerranée et en Orient, il pourrait, s'il veut retourner à Marseille, prendre soit l'*Herculanum*, le *Mongibello*, ou le *François I*er et la *Marie-Christine*, qui touchent à Naples, et de là à Marseille.

(1) Voyez le Tableau des monnaies d'Europe, brochure in-18, prix : 1 franc; à la librairie de L. Maison, quai des Augustins, n° 29, à Paris.

Si, dans le cas contraire, sa volonté était de continuer sa course à travers cette belle mer, au milieu de ces contrées poétiques, il n'a qu'à prendre un des steamers qui, de Palerme ou de Messine, partent régulièrement pour *Malte*, la première station qui s'offre sur son passage; alors il s'embarque, dit adieu à la Sicile, si longtemps nommée le grenier du midi de l'Europe, à ses belles vallées, à ses collines verdoyantes, et à ses flancs saccadés et déchirés par les feux volcaniques.

La traversée est d'environ 130 lieues ou 520 kil.; elle se fait en 36 heures, terme moyen.

La passion des voyages est pour l'esprit ce que la fontaine de Jouvence était pour le corps : avec cette passion, la pensée ne s'use pas, elle se renouvelle comme les objets qui frappent les regards des curieux. La curiosité, c'est la vie, c'est l'état naturel de l'intelligence.

VOYAGE DANS L'ILE DE MALTE.

Au sortir de la baie de Palerme, le steamer semble prendre une route rétrograde, car il vogue vers l'occident; bientôt il double les îles *Levanzo*, *Maritimo* et *Favognana*. Pendant ce trajet, le beau rivage de la riante Sicile n'a point cessé de s'offrir à notre vue; ensuite la marche du bâtiment est en ligne droite, inclinant vers le S.-E. jusqu'à *Malte*. Adieu donc Sicile! adieu à ton ciel si pur! adieu à ta pyramide incandescente qui menace continuellement d'engloutir sous ses cendres brûlantes les cités qui l'avoisinent! Adieu!! — Un rocher semble sortir du sein des ondes; c'est Malte : nous y entrons après avoir passé devant les îles du *Gozo* et du *Cumin*.

Situation et produits du sol. — *Malte* est située par le 35° 54' de latitude nord, et par le 12° 13' de longitude orientale : sa forme est celle d'une ellipse dont le grand axe se dirige du nord au sud-est, ayant une longueur de 20 milles (37 kil.), une largeur moyenne de 8 milles (14 kil. 1/2), et 60 milles ou 111 kilom. en circonférence. Sa surface carrée est estimée à 201 milles environ ou 371 kilom.; sur ce nombre on trouve que les terrains cultivés se montent à 16,626 hectares, non cultivés à 17,886, ce qui donne un total de 34,512; donc plus de la moitié de l'île n'est point cultivée, ce qu'on a pendant longtemps attribué au manque de terre végétale; mais c'est une erreur. Quoique le sol soit sec, aride et peu profond, et

par là incapable de recevoir des bois de haute futaie, ni de s'approprier à toute espèce de culture, de l'intelligence et du travail suffiraient pour changer en peu d'années l'aspect agricole de l'île. Dans l'état actuel, les grains qu'on récolte à Malte suffisent à peine pour la consommation de quatre mois de l'année; mais le coton et le cumin y prospèrent; les fruits y sont assez abondants et d'un goût exquis, surtout les oranges.

Climat. — Malte jouit d'un des plus beaux climats de l'Europe; son air est pur, son ciel magnifique; les chaleurs, quoique parfois intenses, sont supportables; et les vents, qui soufflent du nord et du nord-ouest, communiquent à l'atmosphère une douce fraîcheur qui rend les matinées et les soirées délicieuses. Les hivers y sont tempérés. C'est dans cette saison que la pluie tombe quelquefois avec violence; la grêle, rarement; pour la neige, jamais. Les observations thermométriques faites par Dolomieu donnent pour résultat : pendant l'été, la température est en général au-dessous de 25° Réaumur, et jamais au-dessus de 28°; dans l'hiver, il descend rarement au-dessous de 8° du point de congélation. Mais il arrive parfois que le *siroco* vient troubler cette belle harmonie *climatique;* alors l'air devient oppressif et la chaleur étouffante. Ce ne sont que des accidents d'un moment, qui n'ôtent rien à cette île de sa salubrité, et il n'est pas rare d'y trouver des valétudinaires de divers pays qui viennent chercher la santé que d'autres climats leur refusent.

Aspect et élévation. — L'élévation de l'île de Malte, prise du haut de la tour de Nadur, est de 180 mètres au-dessus du niveau de la mer; le sol est coupé par des bancs calcaires formant des escarpements très-élevés, surtout vers le sud et sud-ouest. les vallées et les gorges qui couvrent l'île ont une direction constante du sud-sud-ouest au nord-est. De bonnes et nombreuses routes établissent des communications faciles entre les divers points du pays; les communications par eau sont également commodes et peu coûteuses.

Outre ses principales cités, *la Valette*, *Burmola*, *la Sangle* et *Victorieuse*, situées de l'autre côté du port, Malte contient de plus trois autres villes et 22 *casaux* ou villages, avec une population qui dépasse 100,000 âmes.

Malte a sous sa dépendance l'île du *Gozo*, située au nord-ouest, et dont elle est séparée par un détroit de 5 milles (ou 9 kil.; sa longueur est de 9 milles ou 16 kil. 1/2, sa largeur de 4 milles 1/2 ou 8 kil. 1/4, et son circuit de 23 milles 1/2 ou 43 kil. 1/2; surface carrée, 37 kilomètres. En général le sol de l'île du Gozo est plus élevé, plus pittoresque et plus fertile que celui de Malte. Elle est défendue presque de tous côtés

par des escarpements à pic d'un aspect effrayant ; sa constitution géologique est la même que celle de Malte. On y récolte du blé, de l'orge, du coton, des raisins très-estimés, des légumes, et on y trouve d'excellents pâturages couverts de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres qui fournissent de très-bons fromages à la crème : la plus grande partie de la volaille consommée à Malte vient de Gozo. Les ânes de Malte, jadis si estimés et dont l'exportation était considérable, venaient de *Gozo*.

La troisième île de cet archipel est *Cumin*. Sa longueur est d'un mille 1/8 ou 2 kil. ; sa largeur, 1 mille ou 1 kil. 3/4, et sa circonférence de 6 milles 3/4 ou 11 kil. 1/2.

Comme Malte est un point central et d'une haute importance pour la navigation à la vapeur, nous donnons les distances qui séparent cette île des places avec lesquelles elle est le plus en communication. Ces distances sont calculées en lieues marines de 20 au degré.

		Lieues.
De Malte à	Maritime,	57
—	Livourne,	164
—	Toulon,	187 1/3
—	Marseille,	202 2/3
—	Mahon,	179 1/3
—	Gibraltar,	320 2/3
—	Falmouth,	420
—	Alger,	184 1/3
—	Tunis,	74 2/3
—	Tripoli,	63 1/3
—	Alexandrie,	274 2/3
—	Smyrne,	210
—	Cagliari,	108
—	Naples,	98 2/3
—	Constantinople,	248
—	Syra,	191
—	Corfou,	113
—	Trieste,	195

Résumé historique.—MALTE (l'ancienne *Milita*) fut, suivant Homère, habitée originairement (1519 ans avant l'ère chrétienne) par les Phéniciens, qui la possédèrent pendant 783 ans, en furent chassés vers l'an 736 par les Grecs, qui en restèrent en possession pendant 208 ans. Les Carthaginois s'en emparèrent en 528, et la conservèrent pendant 312 ans ; ils furent obligés pendant la seconde guerre punique, en 216, de la céder aux Romains, qui y demeurèrent pendant 670 ans. Les Vandales en firent la conquête en 454 de l'ère chrétienne, et la possédèrent pendant 10 ans ; ils eurent pour successeurs

les Goths en 464, qui, après 69 ans, en furent à leur tour chassés par Bélisaire. Les empereurs grecs la possédèrent pendant 357 ans, jusqu'en 533, que les Arabes ou Sarrasins en devinrent les maîtres et y régnèrent pendant 220 ans, jusqu'en 876. Les Normands en firent la conquête en 1090. Ils en furent dépossédés après 104 ans par les Allemands, en 1194, qui ne la gardèrent que 72 ans, ayant eu pour successeurs les Angevins en 1226 et les Espagnols en 1284, qui l'occupèrent pendant 246 ans. En 1530, Charles-Quint la céda, ainsi que Gozo, à l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui l'a possédée pendant 268 ans, jusqu'en 1798, époque à laquelle elle fut occupée par Napoléon à son passage en Egypte. Les Anglais s'en rendirent maîtres en 1800, et ils l'ont encore aujourd'hui en leur possession.

Tous ces peuples ont eu différents objets en vue en s'établissant dans cette île. Les uns, tels que les Phéniciens, les Grecs et les Carthaginois, n'ont voulu avoir qu'un poste avantageux pour leur commerce et leur navigation ; d'autres, tels que les Romains, les Vandales et les Goths, qu'une station absolument militaire ; et enfin comme l'ordre de St-Jean et les Anglais, un poste qui leur fût aussi avantageux en temps de paix qu'en temps de guerre.

Malte possède les ports les plus beaux, les plus vastes et les plus sûrs de toute la Méditerranée. Les deux principaux sont :

1° Le grand port, désigné sous le nom de *Libre-Pratique;* il possède quatre autres ports, et il pourrait contenir les flottes les plus nombreuses ;

2° Le port de *Marsa-Muscet,* dit de *Quarantaine.*

Le grand port a une longueur de 1 mille 3/4 ou 3 kilom., sur une largeur de 1/4 à 5/16 de mille (400 mètres environ) ; les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents, excepté de celui de N.-N.-E.

INFORMATIONS SUR LE LAZARET DE MALTE.

Renseignements utiles aux voyageurs.

Le voyageur arrivant à Malte, d'un des ports du Levant, par un steamer français, sera obligé de faire une quarantaine de vingt jours ; si c'est par un bâtiment anglais, la quarantaine ne sera que de quatorze jours, mais ce temps peut se trouver abrégé dans diverses circonstances.

Le voyageur doit payer le gardien qui est chargé de veiller sur lui : le prix est 1 schilling 3 pence (1 fr. 50) par jour ;

de plus il doit aussi le nourrir, ou bien lui donner en plus 7 d. (70 c.) par jour.

Voici les prix ordinaires que fait payer *Gioacchino Eriguez,* tenant l'hôtel du Lazaret à Malte :

Déjeuner à 1 s. 2 d. (1 fr. 40 c.).

Thé ou café avec du lait, à discrétion;
Deux œufs, du beurre et du pain.

Déjeuner à 1 s. 8 d. (1 fr. 65).

Thé ou café avec du lait;
Un plat de viande froide ou du poisson;
Deux œufs, du beurre et du pain.

Dîner à 3 s. (3 fr. 75).

Soupe, poisson ou bouilli, à discrétion;
Une entrée;
Un rôti;
Un plat de légumes;
Deux espèces de fruits et pain.

Dîner à 4 s. 4 d. (5 fr. 40).

Soupe, poisson ou bouilli, à discrétion;
Une entrée;
Un rôti;
Deux plats de légumes;
Deux espèces de fruits;
Salade et pain.

En général, la table est très-abondamment fournie; trois voyageurs pourront demander pour deux et en auront assez pour leur repas.

Port de quarantaine et le Lazaret.

Quant au port de quarantaine, il est séparé par la cité Valette du grand port réservé aux provenances de libre pratique. Au milieu du port de quarantaine, dont l'entrée et la sortie sont défendues par deux forts, se trouve l'îlot sur lequel est placé le lazaret, entouré lui-même d'une enceinte de murs. Il communique avec la terre du côté opposé à la cité Valette, au moyen d'un pont-levis, et d'une digue qui aboutit à la route. C'est dans le port de Marsa-Muscet que les Turcs, sous le commandement de Sinan-Pacha et du fameux corsaire Dragut, effectuèrent en 1551 leur premier débarquement dans l'île de Malte.

Les droits de quarantaine sont réglés de manière à attirer le plus grand nombre de navigateurs; on a cherché à

atteindre ce but au moyen d'un tarif très-modéré qui fixe ce droit à 1 fr. 75 cent. pour un navire de 51 à 100 tonneaux, par jour; de 101 à 150, 2 fr. 40 cent.; de 151 à 200, 3 fr.; de 201 à 250, 3 fr. 25 cent.; de 251 et au-dessus, 3 fr. 60 c. Les navires qui mettent à la voile avant d'avoir achevé leur quarantaine payent 3 fr. 15 cent. pour chacun des jours qui restent à courir.

D'ailleurs la franchise qui vient d'être accordée aux ports de Malte est une continuation du projet du marquis d'Hastings qui voulait faire de cette île un entrepôt général de tout le commerce du Levant, et dont le lazaret universel proposé par le docteur Bulard serait le complément.

C'est dans ce but que l'on a fait subir au tarif de navigation des modifications qui toutes ont eu pour objet de réduire les droits, en imposant néanmoins une surtaxe aux pavillons étrangers; mais cette surtaxe vient d'être abolie; en sorte que les droits perçus dans les ports de l'île se trouvent maintenant réduits au seul droit d'ancrage, fixé à 3 tari 12 grains (60 centimes) par tonneau, sans distinction de pavillon : d'ailleurs ce droit n'est applicable qu'aux bâtiments qui débarquent des marchandises.

Enfin tous les bâtiments des puissances en paix avec l'Angleterre peuvent y trouver les mêmes secours que ceux de Sa Majesté Britannique. Mais, indépendamment d'un droit de 25 p. 0/0 dont sont grevés les prix des travaux ou des objets qu'on leur fournit, ces prix sont réglés d'après un tarif dont les taxations sont fort élevées.

Navigation à vapeur.

Les paquebots à vapeur français de l'administration des postes partent de Marseille, les 1er, 11 et 21 de chaque mois, touchant à Livourne, Civita-Vecchia et Naples; ils séjournent ordinairement 24 heures à Malte, d'où ils continuent leur route pour le Levant; à leur retour, tant les steamers anglais que les français débarquent leurs passagers au lazaret et à Malte pour y faire leur quarantaine. Les paquebots à vapeur napolitains font un service irrégulier, quoiqu'ils prétendent entretenir une commission hebdomadaire entre Naples, la Sicile et Malte. Avec ces facilités un voyageur ne sera pas obligé de demeurer longtemps dans cette île, à moins que les agréments de la société et divers objets de curiosité ne l'engagent à y prolonger son séjour.

Le Grand Port. — En entrant dans le grand port, ce qui fixe d'abord l'attention du voyageur, ce sont les deux immenses forteresses qui en défendent l'entrée; l'une située à

droite ou à l'ouest, est le *fort St-Elme*, et l'autre au côté opposé, le *fort Ricasoli*. Sur le fort St-Elme est établi l'un des phares les plus brillants de la Méditerranée. Le port est divisé en trois parties inégales par deux promontoires extrêmement fortifiés. Entre Ricasoli et le fort St-Angelo, et du côté opposé, se trouve une baie spacieuse sur les bords de laquelle est l'hôpital militaire. L'hôpital de la marine, bâtiment d'un bel effet, est bâti sur la pointe de la Carcara, dans le grand port. L'arsenal et les magasins d'approvisionnements sont dans le *port des galères*, situé lui-même entre la cité Victorieuse et la cité de la Sangle. Les *magasins* sont sur le quai qui longe la cité Victorieuse, et l'*arsenal* sur le quai de la cité de la Sangle ; entre la pointe de la Sangle et le promontoire de Corradino, se trouve le port des vaisseaux marchands ou port d'Isola, contenant les chantiers de construction et plusieurs grands magasins. A droite ou à l'ouest du port, à partir du fort St-Elme, et couvrant entièrement les hauteurs, est située la cité Valette, capitale moderne de l'île; tandis que sur le côté opposé, à l'entour du bassin de l'arsenal, sont les faubourgs de la Sangle, de Burmola et de Vittoria.

LA VALETTE (*Hôtels :* de Clarence, chez Mme Goubot, dans *strada Reale* (rue Royale), avec une bonne table d'hôte et des bains, le mieux tenu ; de Morrell, dans *strada Forni* (rue Forni), bonne maison ; de Beverley, dans *strada Ponente;* de Vicary, proche le corps de garde, dans *strada Vescovo* (rue Vescovo), ni bon ni mauvais; de Joe Micaless et Ricardo, place d'Armes; de plus, le voyageur trouvera de nombreux appartements très-bien meublés et à des prix modérés, hôtel et restaurant de la rue du Théâtre), la capitale de l'île de Malte, est une jolie ville bien propre, qui porte le nom du grand maître La Valette, Provençal, l'un des plus illustres de l'ordre de St-Jean de Jérusalem, et qui l'a bâtie en 1556. Les fortifications qui l'entourent furent commencées par lui, après le siége de l'île par Mustapha, pacha de Bude, sous le règne de Soliman II le Magnifique. Sous son successeur Piétro del Monte, l'ordre abandonna la résidence de Vittoria pour s'établir à la Valette. Durant leur domination qui dura 300 ans, les chevaliers employèrent de grandes sommes pour embellir et fortifier la ville. Ils bâtirent une cathédrale, un palais pour le grand maître, des hôpitaux spacieux, une bibliothèque, un grand nombre d'églises. Chaque grand maître tâchait de surpasser son prédécesseur par de nouvelles fortifications, ou en augmentant celles déjà construites.

La ville est divisée en 21 rues, dont 10 longitudinales et

11 transversales, toutes spacieuses, tirées au cordeau et ave des trottoirs. La rue principale, assise sur la crête du mon *Sceb-e-Ras*, qui veut dire en arabe *lieu élevé sur d'autres* partage la ville en deux parties égales, et par une des cente rapide elle conduit au fort Saint-Elme; toutes le autres rues traversent un terrain inégal; les communication pour les piétons y sont établies au moyen d'escaliers large et doux, de toute la largeur de la voie publique. Les maison sont bâties en pierre et ornées de balcons couverts dans le goût espagnol ou plutôt italien. Elles se composent, la plupart, d'un rez-de-chaussée, d'un entresol, d'un étage surmonté d'une terrasse sur laquelle la famille se réunit pendant l'été à la nuit tombante, à la manière des Orientaux. Il y a plusieurs places, parmi lesquelles celle du Palais sert de promenade publique; elle est ornée de beaux édifices. Il faut aussi ranger parmi les promenades l'esplanade appelée la *Grande-Baraque*, située près l'auberge de Castille, sur le bastion St-Jean. De cette promenade qui domine le grand port, on jouit du coup d'œil le plus magnifique.

La cathédrale-succursale, dédiée à St Jean, le patron de l'ordre, fut bâtie en 1580 par le grand maître Jean de la Cassière. On prétend que quelques-unes de ses cloches ont été apportées de Rhodes. Quoique l'extérieur ne soit pas fort remarquable, l'intérieur mérite l'attention du voyageur, lui donne une idée de l'état de l'art aux XVIe et XVIIe siècles. Une mosaïque de marbre représente les effigies des chevaliers en grand costume. Le principal tableau qui orne cette église est la Décapitation de St Jean, par Caravage; c'est l'un de ses meilleurs ouvrages. L'espace entre les colonnes est rempli par de belles tapisseries représentant la vie de notre Sauveur, et la voûte de la nef est ornée de peintures de la vie de St Jean, par Mathias Preti. Le maître-autel, incrusté de lapis lazuli, est placé au milieu du chœur, au fond duquel est posé sur une base élevée un groupe de marbre représentant le baptême de Jésus-Christ par saint Jean. Sur les deux côtés de la nef sont les chapelles qui avaient été assignées aux différentes langues. Les monuments élevés à la mémoire des grands maîtres méritent une attention particulière; on admire le tombeau du grand maître Vilhena, en bronze et en marbre, et celui du grand maître Nicolas Cottoner, par Gaffa; dans la chapelle de France, indépendamment des tombeaux de quelques-uns des grands maîtres, Vignacourt et de Rohan, se trouve le cénotaphe que le roi Louis-Philippe a fait élever à la mémoire de son frère le comte de Beaujolais. Cette cathédrale

était célèbre par ses richesses que les conquérants se sont appropriées.

Le voyageur doit aller voir le superbe palais des Grands-Maîtres, actuellement la résidence du gouverneur britannique, et qui a été augmenté et embelli par différents grands maîtres. Il contient plusieurs grandes salles magnifiques. Les galeries sont décorées de portraits de chevaliers; la frise au-dessus est remplie de peintures représentant des combats navals par les élèves de Joseph d'Arpino. Il y a peu de tableaux dans cette collection. Le portrait de Vignacourt, élu grand maître en 1601, est encore une œuvre du Caravage. Ce palais, dont l'extérieur est assez colossal, n'est pas sans majesté, quoique la façade soit dépourvue de tout ornement. L'édifice est surmonté d'une tour où le grand maître Rohan avait un observatoire. C'est de cette tour que l'on signale maintenant l'approche des bâtiments. Les appartements du palais, meublés à peu de chose près comme ils l'étaient sous le dernier grand maître, sont vastes et commodes; on y arrive par un escalier en rampe douce. Après la salle du trône, la salle la plus remarquable est celle du conseil, ornée d'une belle tenture des Gobelins, et dans laquelle le dernier grand maître Hompesch signa sa honteuse capitulation, en juin 1798. Ce qu'on appelle la salle d'*Armoury* (salle des armures) est riche en trophées, en armes du moyen-âge et des chevaliers de l'ordre, parmi lesquelles on remarque, entre toutes, celles du grand maître Vignacourt; elle renferme aussi un armement complet pour 30,000 hommes, rangé avec une habileté de symétrie qui produit un très-bel effet.

Elle renferme aussi, dans une chapelle souterraine, d'autres tombes de chevaliers et de grands maîtres, celles en marbre de Villiers de l'Ile-Adam, et de l'héroïque La Valette.

A l'angle nord-est du palais est la place de l'Observatoire, fondé en 1780 par le grand maître Emmanuel de Rohan, et que l'on a consacrée à un poste des signaux : nous engageons le voyageur à la visiter; il jouira d'un coup d'œil magnifique sur toutes les villes, sur chaque côté du port, et sur un immense horizon se prolongeant en mer jusque vers la Sicile, que l'on peut apercevoir par un beau temps.

Les auberges des différentes langues étaient une division de l'ordre; on appelait auberges, des palais bâtis aux frais des chevaliers qui parlaient chacune de ces langues, et dans lesquels logeaient et vivaient en communauté, sous l'inspection du bailli, les jeunes profès qui venaient à Malte faire leurs *caravanes*. Ces auberges sont au nombre de huit : l'auberge de Provence, d'Auvergne, de France,

d'Italie, d'Aragon, d'Allemagne, de Bavière et de Castille. Tous ces palais sont remarquables par leur architecture.

Les autres édifices publics sont : la *Conservatorie*, où se trouve la bibliothèque royale et celle de la garnison, ainsi qu'un muséum ; la trésorerie, qui renferme la secrétairerie du gouvernement et l'administration des revenus ; l'hôtel de ville converti en direction des approvisionnements ; le palais de justice. A ces édifices il faut ajouter le mont-de-piété, l'hôpital, la douane, les magasins de Pinto, la caserne de St-Elme, les fours publics, l'évêché et l'hôtel de l'amirauté.

La Bourse, située dans la rue St-Paolo, bâtie en 1809, contient les cabinets de lecture du commerce. Le théâtre, pouvant contenir 800 personnes, est un édifice qui peut aller de pair avec les autres dont on vient de faire mention ; il a été fondé en 1730 par le grand maître Vilhena, qui a si fort contribué à l'embellissement de la cité. Il est principalement consacré à l'opéra italien.

Quant aux autres villes qui se trouvent à l'orient du grand port, telles que *Burmola*, *la Sangle* et *Vittoriosa*, elles offrent en général peu d'intérêt au voyageur, si ce n'est que Vittoriosa (*Victorieuse*) fut la résidence des chevaliers de Malte avant la fondation de *la Valette ;* son nom lui vient de la victoire que les habitants et la garde grecque remportèrent sur les Turcs en 1565. En commémoration de cet événement, le grand maître La Valette déposa dans l'église de ses troupes grecques son chapeau et son épée, qu'on y voit encore aujourd'hui.

Peinture. — La peinture n'est point un art ignoré ou négligé à Malte. Des traces nombreuses en font remonter l'existence aux temps les plus reculés, et permettent d'en suivre les phases et les progrès.

On n'a point encore eu l'idée de réunir dans un seul et même local les peintures, tant anciennes que modernes, dont le pays a droit d'être fier. Elles existent pourtant en assez grand nombre, mais dispersées chez les particuliers, dans les églises des cités et même des casaux, où il faut aller les contempler.

Ainsi, à la cité Vieille, on admire dans la demeure de l'évêque actuel un *Ecce homo* du plus grand mérite, par Titien.

A la cité Valette, on voit dans l'église de Saint-Jean, soit à la voûte du temple, soit entre les piliers des chapelles, plusieurs tableaux de Mathias Preti, représentant toute la *Vie de saint Jean-Baptiste ;* et *la Décollation* du même saint, par Michel-Ange de Caravage.

Dans l'église de Saint-Dominique, une *Sainte Rose*, par le Calabrais, et une *Vierge*, par M. Hysler, élève de l'école de Rome, actuellement professeur de peinture à Malte.

Dans l'église des Jésuites, trois tableaux du Calabrais, représentant la *Sortie de prison de saint Pierre*, ses *Adieux à saint Paul*, et son *Crucifiement*.

Dans l'église des Carmes, *Saint Roch* et la *Vierge*, par le Calabrais.

Dans l'église de Casal-Zorrick, un *Saint André*, par Mathias Preti; et une *Sainte Catherine*, par Matteo da Lecce.

Au palais de la Cité Valette, dont les frises représentent les principaux faits d'armes de l'ordre, peints par Joseph d'Arpino, et le *Siége de Malte*, peint par Matteo da Lecce, on trouve les tableaux qui ont appartenu à l'ordre de Saint-Jean, et parmi lesquels on remarque un *Christ* d'Albert Dürer; une *Vierge*, de Conchal; un *Sauveur*, du Guide; le *Meurtre d'Abel*, par l'Espagnolet; une *Naissance de la Vierge*, par le Trévizan; plusieurs sujets, par Mathias Preti; l'*Entrée du grand maître l'Ile-Adam* à Malte, et les portraits des grands maîtres La Valette, de Rohan et de Vignacourt; les trois premiers sujets, peints par de Favray, le dernier par le Caravage. Puis viennent quelques peintures, ouvrages et personnages de l'époque contemporaine : les portraits de Louis XV, de Louis XVI et de Catherine II, donnés à l'ordre par ces têtes couronnées; les portraits des rois d'Angleterre, George III et George IV; enfin, sept tableaux représentant : *Saint Michel*, *Saint George*, *Saint Pierre*, *Roland furieux*, *Énée*, la *Madeleine*, et la *Fuite d'Ajax*, dus tout récemment au talent de deux artistes maltais, MM. Caruana et Busuttil.

Pour compléter nos observations relatives à la peinture, nous ajouterons que plusieurs jeunes Maltais se livrent aujourd'hui avec succès à cet art, sous la direction des professeurs Hysler, Pullicino et Schranz. Il ne manque à ces élèves artistes, pour se distinguer dans cette carrière, que de pouvoir aller étudier les grands modèles à Rome, à Florence, et de se pénétrer, en les visitant, des beautés que renferment les musées de Paris, de Londres, de Vienne et de Madrid. Mais où est le Mécène capable de leur fournir ces secours, ces magnifiques encouragements?...

Archéologie. — Essayons de retrouver, à travers les âges, les monuments qui attestent le passage des divers peuples qui occupèrent le territoire de Malte. Cette île a conservé, en effet, des traces de presque toutes les dominations qui s'y sont succédé.

On a trouvé à Malte cinq médailles phéniciennes, qui

existent dans les principales collections de l'Europe; trois d'entre elles sont conservées à la bibliothèque royale de la cité Valette. Voici ce que représentent ces médailles :

Première médaille. Une femme voilée portant un diadème; au revers, trois figures en pied à la manière égyptienne, et autour trois lettres phéniciennes.

2e médaille. Une femme voilée, avec un diadème; et au revers, une tête de bélier avec trois lettres.

3e médaille. Une tête de femme voilée, avec un diadème; au revers, un trépied sans feu, surmonté de trois couronnes, avec une double épigraphe.

4e médaille. Une tête d'homme barbu avec un caducée; et au revers, quelque chose de semblable à une cloche ou au fruit du lotus, entouré d'une couronne de laurier, avec une épigraphe.

5e médaille. Tête d'Astarté, voilée, avec un diadème; et au revers, une écrevisse de mer.

Un tombeau portant une inscription phénicienne, fut trouvé à Benhisa, en 1761, et l'on a prétendu que c'était le tombeau d'Annibal, né et transporté à Malte pour y être enseveli avec sa famille, ce qui est invraisemblable. Indépendamment de ce tombeau, on a trouvé à Malte et au Goze, à diverses époques, des vases en terre cuite, en verre, en marbre et en bronze; une plaque en or; des statues en marbre, en bronze et en argile, dont l'origine phénicienne a été constatée par des inscriptions et des hiéroglyphes.

On voit à la bibliothèque royale de la Valette un candélabre de marbre salin, tronqué au sommet; sur le piédestal on lit une inscription phénicienne, dont l'explication est due au savant abbé Barthélemy. On montre dans le cabinet du marquis Barbaro deux sarcophages, et, sous la porte de la cité Vieille, une statue de marbre, sans tête, ayant au cou un triple collier surmonté de deux colombes, comme des ouvrages attribués aux Phéniciens.

En outre, il existe dans l'île de Malte de nombreuses ruines qui attestent la présence de ce peuple colonisateur; ce sont : à *Rahal-Kibir*, les ruines de quatre tours, dont une octogone; dans le voisinage de Casal-Siggevi, les vestiges d'un château appelé Ghorgenti; à la Ghartuta, une grotte en pierres brutes liées ensemble avec du ciment, et non loin de là un pavé en mosaïque; à Gebel-Ciantar, un vaste tombeau composé de plusieurs chambres, destiné probablement à une famille, à une certaine classe d'individus; à Ta-Ghemmana, près le petit village de Sciluk, dans le voisinage de Gudia et dans les terres de Zorrick, des restes d'édifices, de tours et de puits.

Sous le revers de la montagne de Ta-Bengemma, vis-à-vis la chapelle de Notre-Dame-de-la-Lettre, on trouve une centaine de grottes sépulcrales, qui semblent dénoter que là existait, comme on le voit sur plusieurs points de l'Egypte, une ville de tombeaux, dont les habitants n'étaient pas étrangers aux arts.

Les médailles grecques trouvées tant à Malte qu'au Goze sont au nombre de dix.

Indépendamment de ces médailles, on a découvert à Malte, et il existe à la bibliothèque royale : une statue en marbre, bien conservée, représentant Hercule avec la couronne de peuplier à la tête, la massue en main et la peau du lion de Némée; un autel ou piédestal présentant l'emblème de la Sicile, sculpté et composé de trois jambes unies entre elles, avec la tête de Méduse au milieu; un Mercure en bronze avec tous les attributs; quelques lampes d'argile, ornées de figures représentant Minerve; deux vases avec des monosyllabes grecs; une pierre astronomique sculptée, dont un des côtés représente les signes du zodiaque, parmi lesquels on remarque celui de la Balance inventé par les Grecs, avec les figures du soleil et de la lune au milieu, et autour, les sept étoiles composant la constellation de l'Ourse majeure; sur l'autre côté on voit un lion posant les pattes antérieures entre les cornes d'un taureau.

La tradition veut que près la cité Vieille, dans un lieu appelé Mitarfa, il y ait eu un temple dédié à Proserpine, et que, soit à Malte, soit au Goze, il en ait existé plusieurs autres, consacrés à Apollon, à Cérès, à Minerve et aux Génies des deux îles.

Les seuls vestiges de construction grecque existent dans le presbytère de Zorrick, lesquels, avec une partie des murs situés sur la grande route, sont regardés comme des ouvrages de cette nation.

On attribue encore aux Grecs les catacombes qui se trouvent au Rabatto de la cité Vieille.

Avant de quitter cette ville imprenable, le voyageur n'oubliera pas d'aller dans le faubourg *Floriana* visiter le *jardin botanique*, créé par le chevalier Ball, et la *maison d'industrie*, admirable institution pour l'éducation des pauvres enfants; plus de 200 petites filles y sont élevées et apprennent des états utiles.

Après l'incomparable la Valette, la première ville que le touriste doit visiter, à 4 milles 1/2 ouest ou 8 kil., est

CITTA-VECCHIA. (*Hôtel :* Griffiths, tenu par un sergent d'un régiment en garnison dans cette ville; propre, confortable et pas cher.) En quittant la Valette, la route que nous

suivons se trouve coupée par le grand aqueduc, beau monument qui date de 1635, destiné à conduire les eaux à la capitale, et qui mérite toute l'attention du voyageur par sa construction hardie et élégante.

Citta-Vecchia, la Médina des Sarrasins, est située au centre de l'île, sur un des points les plus élevés, d'où la vue est admirable. Les palais magnifiques et les nobles habitations qui ornaient cette ville sont maintenant abandonnés depuis la fondation de la Valette. On peut se procurer une de ces belles habitations depuis 6 l. (150 fr.) jusqu'à 10 l. (200 fr.) par an.

La cathédrale St-Paul est, dit-on, bâtie sur l'emplacement de la maison de Publius, gouverneur romain à l'époque où St Paul fit naufrage; c'est un monument curieux. Dans le faubourg *Rabatto,* on va visiter la *grotte de St-Paul* et l'église construite au-dessus : cet apôtre vécut dans cette grotte, comme l'hôte de Publius, pendant trois mois. Voyez dans la chapelle souterraine la belle statue en marbre représentant le saint, par Gaffa.

Un autre monument que le voyageur doit aller voir, c'est les *catacombes*, dans le même faubourg; elles sont plus vastes et pour le moins aussi curieuses que celles de Rome ou de la Sicile. Dans un jardin particulier du même faubourg, il existe encore un lieu sépulcral, récemment découvert par le savant Canonico Casolani, plus intéressant que le premier. On croit que ces monuments furent l'ouvrage des premiers chrétiens, qui y cherchèrent un refuge. Population, 5,600 hab.

A 3 milles ou 5 kil. 1/2 nord-ouest de *Citta-Vecchia*, il faut faire une visite à *Monte Benjamma :* la route qui y conduit est mauvaise; mais la vue dont on jouit sur le sommet qui est le point le plus élevé de l'île, quoiqu'il n'ait que 590 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, et les salles sépulcrales taillées dans le flanc de la montagne, feront oublier l'ennui de la route. Les Maltais les appellent les *tombes carthaginoises*. Ces intéressants débris rappellent aux voyageurs les premiers temps de l'histoire de Malte.

A 1 mille ou 1 kil. 3/4 au sud de Citta-Vecchia, allez voir la *tour de Verdala*, bâtie sur une colline qui domine l'ombreuse et riante vallée de *Boschetto*, la seule dans l'île où l'on trouve de beaux arbres. Les promenades qu'elle renferme sont charmantes, et servent de rendez-vous à la bonne société. Tout près de Boschetto se trouve le palais de l'Inquisiteur, dans une heureuse situation et très-fréquentée.

A deux pas de la Valette, il y a une autre excursion fort agréable, c'est celle de *Sliema.* En faisant le tour de la

Quarantaine, vous arrivez à la résidence d'un banquier russe, habitation très-agréablement située; et un peu plus loin se trouve la *baie de St-Julien*, où vous remarquerez plusieurs jolies villas habitées par des familles anglaises.

A 1 mille ou 1 kil 3|4 ouest du cap de la *Missida*, une belle route vous conduit à *Birchircara*, joli et populeux village, situé sur le penchant de belles collines. Voyez sa belle église, modèle élégant et digne d'être étudié comme spécimen de l'architecture maltaise; mais comme la population s'est accrue, on a construit une nouvelle église à *Mosta*, village situé sur le plateau d'une montagne, à 2 milles ouest ou 3 kil. 1|2. Le plan de ce nouveau monument est pris sur celui du Panthéon de Rome; le portique a 112 pieds de longueur sur 60 de hauteur, et le diamètre de la circonférence intérieure est de 125 pieds : cet édifice est très-remarquable. Pop. 5,000 hab.

Entre ce village et *Birchircara* se trouve *Casal Lia*, avec de jolies maisons de campagne. Pop. 1,300 hab. Et à 1 mille nord ou 1 kil. 3/4, une route à travers la montagne vous conduit à *Nasciaro*, village situé sur le sommet du roc, au-dessus des salines. On suppose que ce fut le premier village chrétien à Malte. Pop. 3,000 hab. Des salines, une jolie route vous conduit à la *baie de St-Paul*, lieu où l'on dit que le saint apôtre fit naufrage, et de là à celle de la *Melleha*, où se trouve une chapelle renommée par un portrait miraculeux de la Vierge. A 2 milles ou 3 kil. 1/2 nord-ouest, vous trouverez *Marfa*, village où l'on s'embarque pour visiter *Gozo*. Avant d'arriver à la baie de la *Melleha*, le voyageur trouvera, à 1/2 mille ou 3/4 kil. ouest environ de l'église de ce village, la *grotte* supposée être celle de *Calypso*, si éloquemment décrite par Fénélon : elle est située au pied d'une colline dans laquelle on trouve plusieurs autres grottes qui sont maintenant occupées par des paysans. Ce lieu n'a rien de très-remarquable, si ce n'est le rôle qu'on lui fait jouer dans les temps héroïques.

De *la Valette*, si le voyageur veut visiter les parties sud de l'île, il pourra commencer sa visite par *Casal Zeitun*; il y arrivera après avoir traversé *Casal Zabar*, petit village situé dans une riante vallée.

Casal Zeitun, le village le plus peuplé de l'île, est célèbre par sa fête de *St-Gregorio*. Aller chaque année à la fête de *St Gregorio*, est un des articles qu'on n'oublie jamais d'insérer dans le contrat de mariage des femmes maltaises. On le cite aussi pour le nombre de ses aveugles, qui vont faire de la musique dans les rues de la Valette. Pop. 5,200 hab.

A une petite distance sud, se trouve *Marsa Scirocco*,

près duquel on voit un *temple d'Hercule ;* et non loin, toujours vers le sud, vous arrivez à la *grotte d'Hassan*, taillée dans la roche vive, et qui, par sa disposition, mérite bien la visite du touriste.

A 6 milles (10 kil. 3/4) sud environ de la Valette, le voyageur trouve le village de *Crendi* ou *Krendi;* et à 1 mille 1/2 (2 kil. 3/4) sud, sont les ruines les plus remarquables de Malte : elles consistent en un édifice d'une construction régulière, et sont beaucoup plus intéressantes, sous le rapport des antiquités qu'elles renferment, que la *tour des Géants* de l'île du Gozo. La plus grande étendue de l'édifice peut avoir 105 pieds sur 70; il contient deux grandes salles parallèles, et plusieurs autres chambres, dans l'une desquelles se trouve une grande quantité d'os humains et de quadrupèdes. L'inspection de ces ruines, ainsi que de celles qui se trouvent répandues dans toute cette partie de l'île, offre le plus haut intérêt non-seulement à l'antiquaire et à l'archéologue, mais aussi à l'homme dont la noble curiosité veut percer la nuit des temps. Pop. 1,100 hab.

A 1/2 mille (1 kil.) environ de *Crendi*, un autre genre de curiosité attirera le touriste : c'est une dépression singulière dans un terrain rocheux, ayant plus de 100 pieds de profondeur, avec un jardin au fond, dont l'étendue peut être de 70 mètres sur 60. Ce lieu se nomme *Macluba.* Dans le village voisin, nommé

Zurico, les habitants sont remarquables par leur belle carnation et leurs yeux bleus, ce qui est tout à fait le contraire du type maltais. Pop. 3,300 hab.

Ayant exploré les lieux les plus intéressants de Malte, nous conduirons maintenant le voyageur à l'île du *Gozo.* Deux voies de communication lui sont offertes : 1° par mer, en louant un petit bateau à rames, lequel en peu d'heures le conduira dans cette île; 2° ou bien, de *la Valette*, suivre une des routes qui conduisent à *Marfa*, et de là s'embarquer, traverser le détroit, sans s'arrêter à l'*île du Cumin*, qui se trouve sur le passage, et qui n'offre rien de nouveau, n'ayant qu'une seule habitation, celle du gouverneur.

Gozo, l'île supposée de la déesse Calypso. Le principal lieu de débarquement est

Miggiara, à 16 milles 1/2 (28 kil. 3/4), petit port au fond d'une baie, sur la côte sud-est de l'île, peuplé de pêcheurs. Le voyageur ne trouvera que très-peu de chose dans deux mauvaises auberges de cette petite localité; il y a des voitures pour le conduire à *Rabatto* (capitale de l'île), à 1 mille (1 kil. 3/4). Sur la droite se trouve le village de *Nadur*, bâti sur une colline richement cultivée et cou-

verte d'arbres fruitiers, dont le produit alimente le marché de Malte. Ce joli village est cité pour ses jolies femmes. Pop. 2,200 hab.

De *Miggiara* à Rabatto il y a environ 3 milles (5 kil. 1/2). Rabatto est une grande ville, très-peuplée, bien bâtie, possédant plusieurs églises; elle est située sur le versant d'une haute colline que couronne la citadelle, presque au centre de l'île. Pop. 2,300 hab.

La population de *Gozo* est estimée à 16,000 habitants. La grande quantité de gibier que renferme cette île y attire beaucoup de chasseurs; mais un objet d'un plus grand intérêt y conduit bon nombre de voyageurs. En effet, quitter Malte sans visiter les ruines remarquables appelées la *tour des Géants* (Torre dei Giganti), serait quitter Rome sans avoir vu *Saint-Pierre*. Cette ruine est à 2 milles environ (3 kil. 1/2) à l'est de *Rabatto* : elle offre un beau monument de construction cyclopéenne, et on suppose que ce sont les restes de deux temples phéniciens. La forme de ces ruines est demi-circulaire, bâtie avec des pierres de 3 mètres de hauteur sur 2 mètres de largeur, et couvre une superficie d'environ 25 pieds de diamètre; l'entrée est formée par deux grosses pierres qui ont 5 mètres de hauteur, et 1 mètre 33 cent. de largeur. La vue de ces débris des anciens temps fait naître des sensations qu'il est difficile d'exprimer. On conjecture que cet édifice était un temple élevé en l'honneur d'Astarté, divinité généralement adorée par les Phéniciens, et en particulier par ceux qui s'établirent à Malte.

A 1 mille (1 kil. 3/4) au nord de la *tour des Géants*, au fond de la *baie de Ramla*, on montre encore la *grotte de Calypso,* qui servait, dit-on, de résidence à cette déesse. Cette grotte, que la poésie s'est plu à embellir de ses charmes, est haute et spacieuse; elle présente à l'intérieur divers compartiments naturels, et sa position à l'extrémité ouest de l'île est telle, que la description donnée par les poëtes pourrait peut-être lui être appliquée, mais les bosquets, les jardins délicieux ont disparu. Le voyageur qui, sur la foi de cette description, satisferait son désir, assez naturel d'ailleurs, de visiter la grotte, courrait grand risque de s'en retourner fort désappointé; mais il trouvera un dédommagement dans le coup d'œil dont on jouit du sommet de la montagne où est creusée cette grotte. — Il faut encore visiter :

La *Grotte Ghar Kbir*, dans l'arrondissement de Casal Dingkli. Cette grotte spacieuse a, dit-on, été habitée par des Troglodytes, peuple d'Afrique vivant sous terre ou dans des cavernes;

La *Grotte de St-Paul*, au Rabatto, près la cité Vieille, et

au-dessus d'une église. Au temps de St Paul, cette grotte fut le sanctuaire des premiers chrétiens de l'île, et ensuite l'habitation d'un ermite. On extrait de cette grotte une terre réputée fébrifuge, mais dont la vertu n'est pas constatée;

La *Grotte Ghar Tuta*, dans l'arrondissement de Casal Siggevi, et auprès de laquelle on voit les ruines de plusieurs édifices bâtis avec des pierres énormes;

La *Grotte de Ghar Hassan*, dans l'arrondissement de Casal Zorrich, et creusée dans un rocher qui s'élève au bord de la mer; cette grotte fort spacieuse a une entrée difficile.

Il y a encore dans l'île de Malte plusieurs autres grottes, mais qui offrent peu d'intérêt.

L'île du Gozo renferme également des antres, des grottes, des cavernes de toutes les formes et de toutes les grandeurs. On cite comme devant être visitées :

Ghar el Hineya, près la cale Scilendi;

Ghar Ticka Szerka, près le cap Kaura, et remplie d'eau de mer;

Ghar Huncla, près la cale Forno;

Mais la plus remarquable est celle de *Ghar Gherduf*; cette grotte, taillée dans le roc vif, est non loin de l'église de l'Annonciation, et à un mille du château. Son étendue est telle, que l'un des premiers peuples de l'île de Malte y ensevelissait ses morts.

Le Goze a aussi ses grottes de Calypso et de St-Paul. Cette dernière grotte, située près la cale de ce nom, est célèbre dans le pays; son entrée est au nord, et si resserrée qu'elle permet à peine à un homme d'y pénétrer. Cet étroit passage, de 9 mètres de longueur, conduit à une salle de 10 mètres cubes, et creusée dans le roc; au milieu est un pilier qui en soutient la voûte. Cette salle est terminée par deux corridors qui devaient s'avancer dans les terres, mais dont on a fermé l'ouverture. Cette grotte n'a rien d'ailleurs de particulier qui justifie la réputation dont elle jouit. On y voit au milieu d'un cabinet une table de pierre autour de laquelle pourraient se placer commodément huit personnes. Tout autour est un banc également en pierre.

Avant d'abandonner l'île du *Gozo*, nous devons visiter un objet très-curieux; c'est un rocher détaché de la masse de l'île, à une distance de 150 pieds, et dont le sommet, en plate-forme, s'élève à 100 pieds environ au-dessus de la mer, et est couvert de *fungus melitensis*, plante autrefois si renommée pour arrêter les hémorragies. Pour visiter la table de cette roche, le voyageur doit se mettre dans une boîte placée sur des cordes solidement fixées sur les deux rives; et à l'aide d'une autre corde fixée à la boîte, un homme placé

sur le rocher la tire vers lui, de manière à la faire glisser sans effort. Cette excursion aérienne ne plaît pas à tout le monde.

L'île de Malte possède un grand nombre de maisons de campagne, dont les plus remarquables sont :

Il Boschetto (le bosquet) créé par le grand maître *Verdale*, et augmenté par le grand maître *Lascaris ;* il est à 8 milles (14 kil.) de la Valette, près de la cité Vieille, dans l'arrondissement de Casal Dingkli. Il s'annonce de loin par une espèce de château flanqué de quatre tours carrées qui, pendant la dernière guerre, servaient de prison aux Français tombés entre les mains des Anglais. Le jardin, planté d'orangers, de citronniers, d'arbres de différentes espèces, est délicieux. Des eaux jaillissantes, habilement ménagées, y répandent une fraîcheur que l'on chercherait vainement sur d'autres points de l'île.

Santo-Antonio (Saint-Antoine), dans l'arrondissement de Casal Balzan, fut créé par le grand maître *de Rohan ;* c'est actuellement la maison de plaisance du gouverneur de Malte. Le palais n'a rien cependant de remarquable extérieurement. Les appartements, dont la distribution et la décoration toutes modernes sont dues à une dame de bon goût, madame la marquise d'Hastings, méritent d'être visités. Les jardins sont magnifiques, et les quatre parties du monde ont été mises à contribution pour leur ornement. On y comptait plus de trois mille pieds d'orangers de toutes espèces et un grand nombre de plantes exotiques rassemblées par le bailli de Suffren. Les orangers subsistent encore, mais la plupart des plantes étrangères ont disparu. De grandes dalles carrées, parfaitement unies, servent de pavés aux allées, parmi lesquelles celle qui longe le palais est d'une beauté peu commune. Malheureusement, ce jardin qui faisait l'ornement de Malte, et dont l'ancienne réputation attire encore les étrangers, dépérit chaque jour.

Il Leoni (les Lions); cette habitation est à Saint-Joseph, et fut créée par le grand maître D. Manoel de Vilhena. Après le Bosquet, après St-Antoine, dont elle est un diminutif, cette habitation est la plus remarquable de l'île.

Saint-Joseph, dont les jardins ont été repeuplés et embellis tout nouvellement d'une profusion d'arbres, de fleurs et de plantes rares, qui font de cette habitation un délicieux séjour.

L'île du Gozo ne possède aucune maison de plaisance remarquable,

L'île du Cumin ne possède qu'un casal ou plutôt un hameau situé à la cale de Sainte-Marie.

Caractère et mœurs.—Parmi les nations qui ont successivement établi leur domination à Malte, les habitants ont conservé le type de leur race d'origine africaine. Ils sont, comme les Africains, petits et musclés, ayant les cheveux noirs et crépus, le nez écrasé, les lèvres relevées, le teint basané comme celui des peuples qui habitent les régences de Barbarie. Ils sont actifs, et joignent la force au courage et à la sobriété ; ils sont agiles, ce qui leur a valu la réputation méritée de *premiers matelots de la Méditerranée.*

Aucun peuple ne pousse plus loin l'amour de la patrie ; il sait vivre heureux et pauvre dans son île, qu'il appelle avec enthousiasme *fiore del mondo*, fleur de l'univers.

Il est profondément religieux, ce qui le rend parfois intolérant pour la religion des autres ; il supportera les plus grandes privations, pourvu qu'on n'attaque pas ses croyances religieuses et qu'on respecte ses autels : aussi trouve-t-on peu de pays où les églises soient plus belles, plus richement décorées qu'à Malte, et où les cérémonies religieuses soient célébrées avec plus de pompe que dans cette île.

Langage.—La langue indigène a une si forte analogie avec l'arabe, que les Maltais peuvent se faire comprendre des Africains et des Syriens; c'est, suivant le cardinal Mezzofanti, un mélange d'arabe et de la langue punique ou carthaginoise; elle est en usage chez les habitants de la campagne et le bas peuple des cités, qui n'en connaissent pas d'autre. Les Maltais des classes aisées ne s'en servent que dans l'intérieur ; hors de là, ils parlent l'italien. Le français est également fort répandu, mais l'anglais fort peu, quoique depuis plus de quarante ans Malte soit sous la domination britannique. Le Maltais s'isole, garde ses mœurs, et ne prend de celles de ses gouvernants que ce qui peut flatter sa vanité.

Manière de vivre.—Toutes les choses nécessaires aux besoins de la vie abondent et sont à très-bon marché à Malte, surtout pour les personnes qui occupent des appartements garnis et non des hôtels. Il existe un proverbe maltais, qui est juste jusqu'à un certain point, qui dit : « Qu'un Maltais peut se nourrir de poisson, de viande et de volaille pour un sou (5 c.) par jour. » Mais la grande difficulté est de gagner ce sou. Dans les hôtels, le prix de la table d'hôte est ordinairement d'un dollar (5 fr. 40 c.); et le prix des appartements varie selon leur grandeur et leur position. Le nombre des appartements garnis augmente tous les jours dans la Valette et dans les villes situées de l'autre côté du grand port. Ils sont beaucoup mieux tenus que ceux d'Italie, et sont moins chers.

Saisons. —A Malte, on partage l'année en deux saisons :

l'été, qui commence en mai et finit en octobre, et l'hiver, qui dure depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril. Pendant l'été, toutes les relations sont interrompues; pour se soustraire à la chaleur, chacun fuit sur le continent ou à la campagne, où l'on ne trouve que des orangers pour se garantir des rayons d'un soleil brûlant. Dans les premiers jours de novembre, la classe aisée revient à Malte, et alors recommencent les affaires, la réunion du monde élégant, le spectacle, les soirées et les bals à la mode de l'Italie, dont les mœurs se sont introduites à Malte de préférence à celles de tout autre pays.

Enfin nous avons vu Malte, cette île qu'en arrivant, même étant sous ses murs, nous n'avons considérée que comme un immense rocher lancé du fond des abîmes pour intimider le nautonier! Nous l'avons explorée dans tous les sens : ses grottes, ses catacombes et ses monuments nous ont raconté, dans leur muet langage, son histoire depuis les temps héroïques jusqu'à nos jours. Sa position au centre de la Méditerranée nous a révélé son importance commerciale et politique. Maintenant nous ne nous étonnons plus qu'on ait écrit à son sujet tant de savants et laborieux volumes, et que tant de milliers d'hommes aient perdu la vie pour se disputer sa possession (1).

Navigation à vapeur.

Observation générale. Ainsi que nous l'avons déjà dit, on ne devra considérer que comme *prix moyens* tous ceux que nous donnons dans cet ouvrage. Ces tarifs sont exacts et officiels à l'instant où nous imprimons, mais tout le monde sait qu'ils sont, de temps en temps, sujets à quelques variations.

L'*Oriental*, du port de 1,673 tonneaux, de la force de 450 chevaux, et le *Great-Liverpool*, du port de 1,540 tonneaux, de la force de 464 chevaux, sont des bâtiments à vapeur anglais qui partent alternativement, le premier de chaque mois, de Southampton pour Alexandrie, en touchant à Gibraltar et à Malte.

Départs. — De Southampton, le premier de chaque mois, pour Malte; trajet en 6 jours : 1res places, 33 l. st., 825 fr.; 2es, 22 l. st. 10 sh., 562 fr.

(1) Ouvrages à consulter : *Histoire de Malte et de ses dépendances*, par M. Miége, ancien consul de France à Malte; 3 vol. in-8°, Paris, Paulin, 1841.
Voyage pittoresque aux îles de Sicile, de Lipari et de Malte, par Houël.
Malte ancienne et moderne, par Boisgelin.

En touchant à Gibraltar : 1res places, 20 liv. st., 500 fr.; 2es, 14 liv. st., 350 fr.

De Malte pour Alexandrie : 1res places, 12 liv. st., 300 fr.; 2es, 8 liv. st., 200 fr.

De Malte pour Corfou, Céphalonie et Zante, deux fois par semaine pour chacune de ces îles : 1res places, 7 liv. st., 175 fr.; 2es, 4 liv. st. 10 sh., 112 fr. 50 c. — Pour Patras : 1res places, 8 liv. st., 200 fr.; 2es, 5 liv. st., 125 fr.

De Malte pour Marseille, les 5, 15 et 25 de chaque mois; trajet en 10 jours : 1res places, retour de même, 225 fr.; 2es, 125 fr.

De Malte pour	Syracuse :	1res pl.,	7 liv. st.	17 sh.	2 d.,	197 fr.
—	Messine :	—	3	17	4	97 fr.
—	Naples :	—	5	14	11	143 fr.

Tableau des bateaux à vapeur de l'administration des postes.

		1res pl.	2mes pl.
Départ de Malte :			
Pour Alexandrie; trajet,	322 lieues :	250 fr.	150 fr.
Civita-Vecchia,	150	110	80
Constantinople,	315	250	150
Livourne,	197	150	90
Naples,	100	80	60
Pyrée,	195	150	90
Smyrne,	222	170	100
Syra,	172	115	85

Les paquebots de l'administration des postes partent du port de Quarantaine de l'île de Malte tous les 10 jours, pour Syra, Alexandrie et d'autres échelles du Levant. Le trajet jusqu'à Syra se fait ordinairement, par un beau temps, en 24 heures.

Nota. Le voyageur qui aurait été débarqué dans le lazaret de Malte par un steamer français, venant d'un port du Levant, ne pourra s'embarquer pour retourner soit en Italie, soit en France, sans que son passe-port soit visé de nouveau; il devra donc se présenter à l'agence des bateaux à vapeur français, dans *Strada-Mezzadi*, 16; faute de cette formalité, il s'exposera à perdre sa place.

De Malte, le voyageur peut choisir la direction qu'il veut suivre; les nombreux bateaux à vapeur qui partent de cette île lui fourniront des moyens de transport pour tous les ports du Levant, comme il peut le voir par le tableau ci-dessus.

VOYAGE DE MALTE A ANCÔNE, VENISE ET TRIESTE, ET DE LA AUX ILES IONIENNES.

Ayant terminé notre exploration de Malte, si nous voulons jeter un coup d'œil sur l'Adriatique, nous prendrons le bateau à vapeur qui passe par Corfou, se rendant à *Ancône, Venise* et *Trieste*. Cette navigation n'a pas moins de 1,300 kilomètres. Peu de temps après avoir laissé Corfou, nous franchissons le canal d'Otrante; nous laissons à gauche l'ancienne ville de ce nom, avec son port vaste et commode, sa curieuse cathédrale et ses 4 ou 5,000 habitants. A notre droite se dessinent dans le lointain les montagnes de l'Albanie, et sur sa côte déchirée nous apercevons *Scutari*, ville bien déchue depuis le bombardement de 1831 : pop. 20,000 habitants; un peu plus au nord-ouest, *Cattaro*, petite ville avec un beau port, un évêché et 3,000 âmes; ensuite *Raguse*, naguère capitale de la république de ce nom : il ne lui reste de sa grandeur passée que ses fortifications, son port, un évêché et 6,000 habitants. Toujours plus au nord-ouest, le littoral de la *Dalmatie* nous présente son nombreux archipel d'îles et d'îlots. A notre gauche, c'est le littoral de l'Italie, beau comme le printemps, qui nous montre *Manfredonia*, perchée sur sa montagne, dont le port baigne la base, et ses 6,000 habitants; et à 260 kilomèt. plus loin, *Formo*, sur une belle colline qui descend jusqu'à la mer : sa belle cathédrale, son théâtre et ses 14,000 habitants ont passé comme une ombre légère. — Enfin voilà

Ancône. Cette ville, assez bien bâtie, est située sur le penchant d'une colline qui s'étend jusqu'à la mer ; son port est bon, et prend un nouvel essor depuis que les bateaux à vapeur y stationnent; elle est bien fortifiée, et fait un commerce assez considérable. La *cathédrale*, son ancienne coupole, ses beaux piliers de marbre, ses fresques, tout son ensemble est digne de la curiosité du voyageur; nous visiterons ensuite ses huit ou neuf autres églises, qui toutes méritent plus ou moins d'éloges. Le *palais du Gouvernement*, dans une riante position; le *Château*, bâti sur un promontoire; la *Bourse*, le *théâtre* avec sa belle façade, la place *principale* et celle de *St-Nicolas*, attireront aussi notre attention. Pop. 36,000 habitants, y compris les faubourgs; mais sans compter 5,000 juifs environ, qui commercent dans cette ville.

C'est sur ce littoral de l'Adriatique que les femmes passent pour être les plus belles de l'Italie (1).

(1) Pour tout le littoral de cette partie de l'Italie, voyez *Guide du voyageur en Italie*, de Richard, chez l'éditeur Maison, 29, quai des Augustins, Paris.

Ayant terminé notre promenade dans Ancône, le steamer nous conduira, au bout d'une navigation de 16 heures, à

TRIESTE (*hôtels :* le Grand-Hôtel, l'Hôtel-Nouveau, l'Aigle-Noir, le Pèlerin), ville maritime de l'Illyrie, située dans la partie orientale du golfe de son nom, au fond du golfe Adriatique. Elle est la principale place de commerce des États autrichiens sur l'Adriatique. Elle est divisée en deux parties : l'une ville vieille, et l'autre ville neuve; la première renferme un assez grand nombre de monuments de plusieurs âges.

La ville neuve est dans une plaine dont l'extrémité méridionale est baignée par la mer. Elle se compose de bâtiments neufs disposés symétriquement, coupés par des rues droites, spacieuses, et pavées au ciseau. Il y a deux théâtres.

Trieste possède deux ports, l'un intérieur, et l'autre extérieur. Celui-ci est le plus considérable; on y mouille par dix à douze brasses d'eau. Il est situé entre le môle de St-Carlo, à l'ouest, et le môle de Ste-Thérèse, à l'est; c'est une espèce de rade. Quant au port intérieur, il ne consiste que dans un *grand canal* qui pénètre au milieu de la ville neuve, et au moyen duquel les bâtiments, même d'un grand tonnage, peuvent aborder devant les magasins pour y faire le débarquement ou l'embarquement de leurs cargaisons. *Curiosités :* le voyageur ne doit pas quitter cette riche et commerçante cité sans faire une visite à sa *cathédrale*, d'une haute antiquité; l'*église St-Antoine*, monument grandiose; l'église *Ste-Marie-Majeure*, d'une belle architecture; *la Bourse*, un des plus beaux édifices dans ce genre. La fabrique de savon de M. Chiozza est un des plus beaux établissements, pour cette industrie, qu'on connaisse. Pop. plus de 60,000 âmes.

Lloyd autrichien. Trieste a acquis en très-peu d'années une importance commerciale et maritime considérable. Ce qui peut donner une idée de cette importance, c'est cette entreprise grandiose, connue sous le nom de *Lloyd* autrichien, qui possède un nombre considérable d'actionnaires, parmi lesquels figure au premier rang le prince de Metternich. Trieste est devenue la principale station d'où partent les steamers autrichiens pour les ports de l'Adriatique et les échelles du Levant, et où ils arrivent avec une grande régularité.

Cet établissement maritime possède 12 bateaux à vapeur qui font un service régulier dans tous les ports de l'Adriatique, tels que Venise, Fiume, Ancône, Sinigaglia, les ports de la Dalmatie, les îles Ioniennes, les principales îles de l'Archipel et les échelles du Levant. Son port a été déclaré port franc.

Navigation à vapeur.

La navigation à vapeur du Lloyd autrichien pour les îles Ioniennes et le Levant a lieu comme suit :

Départ de Trieste pour Athènes et Constantinople, les 1 et 16 du mois :

Par Ancône, Corfou, Patras, Vostitza, Lutraki, à travers l'isthme de Corinthe, Calamaki ; on arrive à Athènes les 7, 22, et retour pour Trieste les 7, 22, en touchant aux autres escales.

Départ de Trieste pour Constantinople, les 8 et 24 du mois :

Par Corfou, Syra, Smyrne, les Dardanelles ; on arrive à Constantinople les 18 et 4, et on repart les 8 et 24 pour Trieste, par la même voie.

Les voyageurs partant de Trieste pour la Grèce les 1 et 10 peuvent continuer leur voyage les 13 et 29 d'Athènes pour Syra, où ils trouveront un autre bateau pour Constantinople, par Smyrne et les Dardanelles.

La compagnie a organisé un service de voitures accélérées pour le trajet à travers l'isthme de Corinthe.

Les provenances de la Grèce et des îles Ioniennes sont reçues en libre pratique à Trieste. Celles du Levant sont accompagnées par un officier de santé. Par ce moyen, la quarantaine à Trieste se trouve réduite à deux ou trois jours seulement.

Départs de Trieste :

	1res pl.			2mes pl.		
Pour Venise, trois fois la semaine; trajet en 9 heures,	8 fl.	20 f.	» c.	5 fl.	12 f.	50
Pour Ancône, les 1, 8, 16 et 24; trajet en 16 heures,	16	40	»	10	25	»
Pour Cattaro, les 5 et 20; trajet en 9 jours,	32	80	»	24	60	»
Pour Corfou, les 5 et 20; trajet en 5 jours,	78	195	»	53	132	50
Pour Patras, les 5 et 20, trajet en 5 jours,	100	250	»	68	170	»
Pour Athènes et Syra, les 5 et 20; trajet en 5 jours,	113	282	50	77	192	50
Pour les Dardanelles, les 5 et 20; trajet en 5 jours,	125	312	50	85	207	50
Pour Constantinople, les 5 et 20; trajet en 5 jours,	130	325	»	95	237	50

Le voyageur qui a terminé ses affaires commerciales, ou satisfait sa curiosité, peut en 9 heures de temps gagner

Venise par les bateaux à vapeur autrichiens. Dans ce trajet, on ne perd point de vue le littoral du royaume Lombardo-Vénitien ; mais cette vue offre peu d'intérêt : c'est une plage en général plate, couverte de marais ou lagunes, n'ayant rien du beau pittoresque de l'Italie. Enfin, après 100 kil. d'une navigation sans grand intérêt, vous arrivez à cette ancienne reine de l'Adriatique, à qui vous pouvez dire :

« *Venise, qu'est devenu ton doge si haut, si puissant,*
» *et ta république si orgueilleuse, si oppressive? — Sujette*
» *maintenant, tu es modeste! — Voilà l'image de la*
» *vie....* »

Venise (*hôtels :* de la Reine d'Angleterre, bien tenu, et prix modérés; de l'Europe, qui est le meilleur, mais très-cher), l'une des deux capitales du royaume Lombardo-Vénitien, s'élève au milieu des lagunes qui portent son nom, et qui sont situées à l'extrémité nord-ouest du golfe Adriatique. Elle est à environ deux lieues de distance du continent, et se compose d'environ 70 petites îles, séparées les unes des autres par une infinité de petits canaux communiquant ensemble au moyen de 206 ponts publics. Elle est de forme irrégulière, et divisée en deux parties inégales par un canal appelé le *Canal Grande*, grand canal, qui a une longueur de 3,750 mètres, et dans sa plus grande largeur 70 mètres. La plus étendue de ces deux parties est celle où se trouve la basilique de St-Marc; on la distingue sous le nom de *diqua dell' acqua*, en deçà de l'eau, tandis que l'autre est appelée *di là dell' acqua,* en delà de l'eau.

Il y a peu de villes qui renferment autant de superbes édifices et de magnifiques palais que Venise ; ils sont au nombre de 135. La place St-Marc est entourée, sur trois côtés, de magnifiques arcades. Rien n'est plus somptueux que la basilique de St-Marc, décorée de 500 colonnes de vert antique, de porphyre, de serpentine et de marbre veiné. Sur le portique se trouvent les fameux chevaux de bronze qui formaient, il y a 1,500 ans, le plus bel ornement de l'hippodrome de Constantinople, et pendant les premières années de ce siècle, la place du Carrousel de Paris. On y compte, en outre, 102 églises, dont plusieurs sont superbes et renferment, ainsi que les palais, des tableaux et des sculptures du plus grand prix. Venise contient 3,017 rues ou ruelles, avec 18,479 maisons, et une population qui de 190,000 a été réduite à 140,000, et même à 90,000 ; mais elle s'élève aujourd'hui à 100,000 habitants. Il y a plusieurs théâtres, parmi lesquels celui du Phénix est le plus vaste et le plus remarquable de l'Italie. Les gondoles remplacent dans cette ville les voitures, comme les canaux remplacent les rues.

Cette ville est la plus merveilleuse de l'Italie. Quoique l'ouverture de la route de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance ait ruiné le commerce qu'elle faisait avec le Levant, et surtout avec Alexandrie, elle est encore l'une des places les plus commerçantes de l'Italie, et le commerce de l'Orient, qui commence à reprendre son ancienne voie par la mer Rouge, lui donne l'espoir de voir son commerce redevenir encore florissant.

Le port de Venise est situé dans le golfe de son nom dans l'Adriatique, et consiste dans plusieurs lagunes, telles que celle de Malamocao, au sud de Venise, où il y a un bon mouillage.

Navigation à vapeur.

Départ de Venise pour Trieste, tous les deux jours, au soir; arrivée le lendemain matin de bonne heure : trajet en 9 heures. Premières places, 8 fl., 20 fr.; deuxièmes places, 5 fl., 12 fr. 50 c.

Voyez le tableau de la navigation à vapeur de l'Adriatique.

Ayant dit notre dernier adieu à Venise et à Trieste, le steamer autrichien nous fait franchir l'Adriatique en 24 heures. Plus nous nous approchons de l'archipel Ionien, plus les ondes s'ondulent et confondent leur nuance d'azur avec la belle couleur du ciel. Tout à coup l'équipage crie *Corfou!*

L'approche de cette île est de la plus grande beauté; sa baie est presque entourée sur trois côtés par l'île, et sur l'autre côté par le continent, n'ayant que deux passages, l'un au nord et l'autre au sud, et si étroits, que du port même l'œil ne peut les apercevoir. La côte de l'*Albanie*, avec ses vertes collines dont les sommets sont souvent couverts de neige, se détache de l'est. Les fortifications de l'île de *Vido;* la citadelle de Corfou, construite sur deux rochers escarpés s'avançant dans la mer, comme deux bras qui voudraient l'enlacer; plus loin, le palais du lord haut-commissaire; la ville elle-même, avec sa masse compacte de maisons blanchâtres, et les montagnes de l'île dans le second plan, forment un panorama d'une grande beauté. Telle est la première impression qu'on éprouve en entrant dans Corfou.

VOYAGE AUX ILES IONIENNES.

Les îles Ioniennes doivent attirer l'attention du voyageur dans la Méditerranée, autant par leurs productions que par leurs vues pittoresques; en beautés de la nature elles surpassent tout ce que la Grèce peut offrir de plus attrayant. Elles sont

situées, les unes, et ce sont les principales, à l'entrée du golfe Adriatique, dans la mer qui porte leur nom, près des côtes de l'Albanie et de la Grèce, et les autres au sud, et près des côtes de la Morée. Elles sont au nombre de sept, savoir : *Corfou*, *Zante*, *Céphalonie*, *Santa-Maura*, *Ithaque*, *Paxo* et *Cérigo*, formant une république sous le protectorat de la Grande-Bretagne, qui leur donna en 1817 une constitution avec un sénat et un pouvoir législatif.

La population de ces îles est ainsi divisée : Corfou, 75,000; Céphalonie, 65,000; Zante, 45,000; Ste-Maure, 25,000; Ithaque, 8,000; Paxo, 9,000; Cérigo, 15,000; ensemble, 232,000 habitants.

Les îles Ioniennes sont fréquemment citées dans l'histoire de l'ancienne Grèce; elles ont été au pauvoir des empereurs grecs d'Orient, des Lombards, des Turcs et des Vénitiens, à l'époque de l'apogée de leur puissance maritime. Elles furent occupées par les Français en 1797, d'où ils furent expulsés après la perte du combat naval d'Aboukir; elles devinrent une république indépendante sous la protection de la Russie, qui la céda à la France après la guerre de 1807, terminée par le traité de Tilsit. Les Anglais ne tardèrent pas à s'en emparer, à l'exception de Corfou, qui ne se rendit qu'en 1814. Elles furent mises par le congrès de Vienne, en 1815, sous la domination de l'Angleterre, qui en est encore en possession.

CORFOU (*hôtels :* Taylor, anglais, et le meilleur; la Belle-Vénitienne, à peu près sur le même pied; et plusieurs autres, qui n'ont le nom d'hôtels que par les prix élevés qu'ils demandent. Le voyageur fera beaucoup mieux de louer un appartement à la Locanda Agnès, qui lui coûtera un dollar par jour (5 f. 40 c.), et de commander ses repas à l'hôtel Taylor ou à la *Bella-Venezia*). Corfou, capitale non-seulement de l'île du même nom, mais de toutes les îles Ioniennes, est admirablement située sur une haute éminence qui commande une vue magnifique. Elle est la résidence du lord haut-commissaire, et le centre du gouvernement de la république Ionienne.

La première chose que le voyageur doit faire après le débarquement, c'est d'aller rendre visite au lord haut-commissaire, ou bien de laisser son nom et son adresse au palais.

Comme nous ne doutons pas que le touriste ne visite l'île, où à chaque pas il reconnaîtra les scènes si éloquemment décrites par Homère; si ses jambes ne sont pas très-bonnes, ou bien s'il craint la fatigue d'une course dans ce pays montagneux, il trouvera dans la ville de bons chevaux de selle depuis 3 s. (3 f. 75 c.) jusqu'à 1 dollar (5 f. 40 c.) par jour, ou bien 4 dollars (21 f. 60 c.) pour une semaine.

On peut également se procurer des voitures de la même manière.

Corfou possède un club qui est le rendez-vous des officiers civils et militaires. On y trouve une excellente bibliothèque, composée de très-bons ouvrages de voyages, d'histoire, et de précieux documents sur la république septinsulaire. Le voyageur est facilement admis dans cette institution, et là, en conversant avec quelques-uns des professeurs de l'université, fondée par lord Guilford, il pourra se former une idée exacte de l'éducation générale de la population ionienne

Le voyageur qui visite Corfou débarque près du fossé de la citadelle; il monte les escaliers, qui donnent sur une esplanade ornée d'avenues d'arbres de chaque côté, tandis que le milieu, qui est à découvert, sert de place d'armes, d'où la scène qui se déroule à l'œil du voyageur est pour ainsi dire magique. Le palais, résidence du lord haut-commissaire, est situé au fond de l'esplanade, faisant face à la mer; il est orné de deux belles portes, appelées St-Michel et St-George, avec de nobles colonnes d'ordre dorique, qui semblent former l'encadrement du riche tableau des montagnes neigeuses de l'Albanie, qu'un brillant soleil éclaire dans le lointain.

A l'opposé se trouve une terrasse qui domine la mer, bordée d'un côté par une rangée de hautes maisons au-dessous desquelles se trouve une promenade couverte, et de l'autre côté la citadelle, isolée de la ville par un fossé large et profond.

La première impression que le voyageur avait reçue en abordant à Corfou se soutient à mesure qu'il fait connaissance avec cette pittoresque cité. La belle colline à double cône au pied de laquelle se trouve la ville, et qui se projette dans la mer, est l'*Acrias arces* de Virgile. Sur la colline que vous remarquez à l'est de la ville, se trouve la vieille citadelle, séparée de l'île, comme nous l'avons déjà dit, par un fossé qui reçoit les eaux de la mer, et où débarquent les voyageurs.

Cette forteresse renferme l'ancien palais, des casernes, les arsenaux de l'artillerie, un hôpital militaire, deux églises grecques, et quelques maisons occupées par les employés du gouvernement.

Si l'on en excepte la rue qui aboutit à l'esplanade, et une autre grande rue qui traverse toute la ville de l'ouest à l'est, avec deux ou trois autres plus petites, cette ville ne présente qu'un labyrinthe de ruelles sans aucune direction autre que celle que le terrain lui permettait de prendre. Au milieu de ce labyrinthe de rues plus étroites que larges, mais toutes en

général très-propres, le touriste doit chercher les nombreuses églises, qui sont comme enterrées au milieu de cette masse compacte de maisons. Plusieurs sont richement décorées, et méritent la visite du voyageur. La principale est celle de *St-Spiridion*, patron de l'île, dont on conserve le corps dans une châsse recouverte d'un verre, afin que les fidèles puissent le contempler : sa fête a lieu le 15 d'avril; alors les autorités civiles et militaires vont en procession avec des cierges à la main, accompagnées de la musique des régiments en garnison dans la ville.

Corfou possède un petit théâtre, où l'on joue des opéras italiens et des comédies.

Les sept îles principales forment autant de provinces qui ont leurs administrations locales et leurs tribunaux particuliers.

Quant à l'île de Corfou, c'est l'ancienne Corcyre, la plus considérable des îles Ioniennes. Toute l'île a l'aspect le plus pittoresque; elle est séparée de la côte de l'Albanie par un canal de deux lieues (8 kil.) dans sa plus grande largeur, et seulement de trois quarts de lieue (3 kil.) dans la partie la plus étroite. Il y a au nord quelques montagnes d'un bel aspect; telle est celle de St-Salvador, le mont Istone des anciens, où l'on a découvert des carrières d'un beau marbre. Le centre de l'île est montagneux, couvert de belles forêts d'oliviers, d'orangers et d'arbres fruitiers.

A une demi-lieue (2 kil.) de Corfou, et presque en face du palais, on aperçoit l'île de Vido, où se trouvent des fortifications qui méritent d'être vues. Un des plus agréables sites probablement de toutes les îles Ioniennes, est l'élégante villa de deux officiers ingénieurs qui ont leur quartier dans cette île. A trois quarts de lieue plus loin est l'île de Saint-Démétrius, où les bâtiments et les voyageurs venant de l'Albanie vont faire leur quarantaine.

Au côté opposé de Vido, se voit la haute montagne appelée St-Salvador, qui s'élève à 3 ou 4,000 pieds au-dessus de la mer; elle est à l'extrémité de l'un des promontoires qui, conjointement avec celui sur lequel la ville est située, forment la baie de Corfou. On aperçoit dans le lointain la chaîne majestueuse des montagnes de l'Albanie.

Le voyageur qui aurait l'intention de faire quelque séjour à Corfou doit se procurer des lettres de recommandation auprès du gouverneur ou de quelque officier de la garnison, attendu que les auberges de ce pays sont détestables, et bien moins confortables qu'en Italie ou dans le nord de l'Europe.

Excursions.—L'excursion favorite doit se faire aux ruines de l'ancienne cité de Calliope, située sur la côte septen-

trionale. Nul doute que Corfou ne soit l'ancienne Corcyre, où étaient les jardins d'Alcinoüs (dont Homère fait mention, et qu'il appelle *Scheria*), lequel offrit à Ulysse de lui fournir une de ses galères pour le conduire à Ithaque.

Le voyageur doit aller voir la belle promenade appelée par les Anglais *One Gun Battery*, à une petite distance de la ville, fréquentée par le beau monde, les piétons ainsi que les cavaliers. La campagne est magnifique, et dans les environs on trouve des oliviers d'une grosseur énorme, qui ont jusqu'à 25 pieds de circonférence, et il y en a des forêts entières. La maison de plaisance du gouverneur est dans un site pittoresque de la plus grande beauté, qui en fait un petit paradis. On remarque à une petite distance, sous le feuillage d'un bosquet d'oliviers, les débris d'un ancien temple de Neptune, sur le bord d'un roc escarpé se penchant sur la mer.

Les autres objets de curiosité qu'un voyageur peut encore aller voir sont : les passages de *Paleocastrizza*, que l'on atteint après avoir passé par le vieux port Vénitien, et à travers un bois sombre de beaux oliviers. *Paleocastrizza* est à 16 milles (28 kilom. 3/4) de Corfou; nul doute que ce lieu ne fût une ancienne forteresse bâtie sur un roc escarpé et isolé, dont la mer bat continuellement le pied. Dans le moyen-âge, un couvent remplaça la citadelle, qui est maintenant occupée par quelques moines, et une partie sert de caserne pour des soldats convalescents. — *Pantaleone*. Ce passage se fait à travers une chaîne de montagnes dont les points culminants sont les plus élevés de l'île, et qui semble la partager en deux parties: ici notre vue s'étend sur toute la partie nord de Corfou, qui se déroule à nos pieds avec une grande beauté, et sur un petit îlot qui se vante aussi d'être le *voile d'Ulysse*; allusion à la galère des Phéaciens, qui, revenant de conduire Ulysse à Ithaque, fut accablée par la vengeance de Neptune et pétrifiée à la vue du port.

Le *passage du Garoune* commande toute la partie sud de l'île, et offre un point de vue tout à fait pittoresque. Et lorsque le voyageur a fini de visiter ces trois intéressantes stations, il possède alors une idée générale de la constitution physique et de l'aspect du pays.

Forme du gouvernement. — Les sept îles Ioniennes forment une république représentative sous le protectorat de l'Angleterre, qui a le droit de mettre des garnisons dans ses places fortes, et de nommer un lord haut-commissaire qui dirige toutes les affaires les plus importantes, assisté du président du sénat, qui représente le pouvoir exécutif de la république. Le sénat est élu tous les cinq ans par des députés envoyés à Corfou par chacune des sept îles, en nombre pro-

portionné à leur population respective. Il est composé d'un président, qui est le chef de la république; d'un secrétaire d'Etat, nommé par le lord haut-commissaire, et de cinq sénateurs, dont quatre pour les îles de *Corfou*, *Céphalonie*, *Zante* et *Sta-Maura*, et un pour celles de *Paxo*, *Ithaque* et *Cérigo*.

« Ayant été invité au bal du comte Bulgari, un des plus grands seigneurs de la noblesse ionienne, nous y fûmes pour avoir une idée de la société indigène. Nous eûmes le regret de voir que, bien que la fête eût été donnée par un Grec, il s'y trouvait très-peu de dames grecques, et que parmi elles un très-petit nombre prit part à la danse. Mais la variété des costumes grecs, albanais, anglais, en uniforme et habit de cour, offrait un charmant coup d'œil, et la danse fut animée par les dames anglaises. » A. W.

Religion et mœurs. — La religion dominante à Corfou est la religion catholique du rit grec. Les habitants de Corfou, comme tous ceux qui habitent ce groupe d'îles, sont vifs, gais et spirituels, constants dans leurs affections, bons marins et très-attachés à leur patrie.

Productions. — Corfou a, dès la plus haute antiquité, été renommée pour ses olives, ses oranges, raisins, citrons et ses fruits succulents; on y récolte du blé, de l'orge, et son commerce prend de jour en jour une plus grande importance par la navigation à la vapeur.

Les steamers du gouvernement anglais partent de Malte pour Corfou de chaque jeudi en quinze.

Navigation à vapeur.

Départs des bateaux à vapeur de Corfou pour Ancône, et *vice versâ :* 1res places, 4 liv. st. 6 sh. 8 d., 108 fr. 30 c.; 2es places, 2 liv. st. 12 sh., 65 fr. Le trajet se fait en 50 heures par un beau temps.

	1re place.				2e place.			
Pour Paxo,	» l.s.	7 s.	9 f.	75 c.	4 s.	2 d.	5 f.	20 c.
— Santa-Maura,	»	14	17	50	8	4	10	40
— Céphalonie,	1	3	28	75	15	10	19	75
— Zante,	1	10	37	»	18	»	22	50
— Patras,	2	3	53	75	1 l.s.	6 s.	32	50
— Malte,	7	5	156	25	4 »	5	106	»

(Départ 2 fois par semaine.) (Y compris la nourriture.)

Ayant payé notre tribut à l'ancienne *Corcyre* d'Homère, de Thucydide et de Xénophon, nous pouvons nous vanter d'avoir vu peut-être la seule place au monde où, sur

une étendue si limitée, se trouvent autant de belles scènes de la nature qu'en offre Corfou.

Si nous voulons faire connaissance avec les principales îles de cette petite république, nous louerons un de ces petits bateaux qui fendent si bien les ondes sous les rames habiles de l'*Ionien*, préférant cette manière de voyager au steamer, qui nous aurait conduit pour 4 s. 2 d. (5 fr. 40 c.); de sorte qu'une heure et demie après nous arrivons à

Paxo, petite île dont tout le sol n'est qu'une montagne rocheuse couverte d'oliviers produisant l'huile la plus estimée de cette partie du monde. Quant aux autres cultures, elles n'ont que peu d'importance. Cette île peut avoir quatre milles et demi (7 kil.) de longueur, et un mille et demi (2 kil. 3/4) de largeur, sur 12 milles (21 kil. 1/2) de circonférence. Cependant ce petit coin du globe peut citer sa page historique des temps anciens, et de nos jours il possède sa cour de justice, son administration civile et militaire. Sa capitale, PORTO-GAI (Saint-Nicolas), que le voyageur peut visiter dans une heure, n'offre qu'un amas compacte de maisons, sans le moindre intérêt sous le rapport de l'architecture. La population entière de l'île est d'environ 9,000 habitants.

Au sud de *Paxo* se trouve *Antipaxo*, île déserte, renommée pour avoir servi de retraite, pendant les deux derniers siècles, aux pirates qui infestaient ces parages.

De Paxo, pour gagner l'île

STA-MAURA, il y a environ 52 kil., voyage qu'on fait très-agréablement dans les petits bâtiments qui font le trajet entre ces îles. A droite, vos yeux se portent sur les côtes de l'Albanie, avec ses pittoresques collines qui limitent l'horizon, et devant vous, vers le sud, se trouve Sta-Maura, que vous supposez faire partie du continent, tant le canal de séparation est étroit.

Cette île s'appelait anciennement *Leucadia*, nom qui lui fut donné à cause de la blancheur de ses rochers. Elle est séparée du continent voisin de l'Acarnanie par un canal artificiel ayant environ trois milles (5 kil. 1/2), et sa largeur varie depuis cent mètres jusqu'à deux mille sept cents mètres; il est si peu profond qu'il n'y a que des petits bateaux qui puissent y naviguer. Sa profondeur moyenne est entre deux ou trois pieds d'eau. Sta-Maura est à une distance de dix milles de Céphalonie; elle peut avoir environ vingt milles (36 kil.) de long, depuis 6 jusqu'à 10 de large (10 kil. 3/4-18 kil.), et soixante milles (108 kil.) de circonférence. Sa population ne dépasse pas 18,000 âmes.

Le lieu ordinaire de débarquement est *Amaxichi,* capitale

de l'île. Amaxichi (cette ville ne possède pas d'hôtel, mais on y trouve facilement des chambres à louer) est située sur une péninsule peu élevée, à l'extrémité de laquelle se trouve un olivier qui s'élève majestueusement, et forme comme un sombre rideau de verdure, à la base des montagnes lointaines qui terminent ce riant panorama. Le port d'Amaxichi est petit, mais assez bon. Ses monuments n'ont rien de remarquable; ses rues, sans être belles, sont propres, et les boutiques sont bien garnies de diverses marchandises provenant de Malte. Elle possède un archevêché grec, et contient une population d'environ 6,000 âmes. Son climat est en général malsain, surtout pendant l'automne, où des fièvres intermittentes règnent d'une manière sévère.

Une chose qui ne manquera pas de frapper l'œil du touriste, c'est cette bigarrure de costumes qu'il rencontre dans les rues d'Amaxichi : Grecs, Albanais, Vénitiens et Anglais, tous sont confondus. A environ trois milles sont les restes cyclopéens de l'ancienne ville de Leucadia. On voit à l'extrémité sud-ouest de l'île le grand promontoire du *cap Ducato*, renommé comme ayant été l'endroit où eut lieu le saut de l'Amant, ou, comme on l'appelle, le *saut de Sapho*. Ce lieu est à seize heures de marche et à deux milles (3 kil. 1/2) du cap Ducato. D'une masse de rochers à pic, un rocher s'élève perpendiculairement à une hauteur de deux cents pieds au-dessus de la mer. C'est de son sommet, d'après la tradition, que Sapho, sa harpe à la main, se précipita dans l'onde amère, croyant se guérir ainsi de sa malheureuse passion (telle était la croyance de ces temps). On compte parmi les principales victimes de cette superstition, outre Sapho, le poëte Nicostrate, Deucalion, et Artémise, reine de Carie. Cette ville est célèbre dans l'histoire classique; ses habitants, avec ceux des autres îles, formaient une partie de l'armée commandée par Ulysse, qui assista au siége de Troie.

L'aspect général de cette île est excessivement stérile et montagneux, quoique beaucoup de vallées isolées soient comparables en beauté à celles de Corfou. Il n'y a point de rivières, mais elle est bien pourvue de sources et de fontaines. Indépendamment de la capitale, il y a encore trente-deux villages répandus dans toute l'île, et dont plusieurs sont situés jusque sur le sommet des montagnes. Les tremblements de terre y sont fréquents; mais, bien différente de Zante, cette île est rarement affectée par ceux des autres îles. Les seuls amusements que vous trouverez dans toute l'île, c'est la pêche et la chasse; le gibier abonde dans les montagnes; les aigles, les pélicans y sont communs, ainsi

qu'une grande variété d'oiseaux aquatiques qui fréquentent les bords des lacs marécageux. Ses rivages sont bien peuplés de poissons de toute espèce.

D'Amaxichi, le voyageur doit compter, pour gagner *Argostoli*, capitale de la Céphalonie, une navigation d'au moins 35 milles ou 63 kil. 1/2, qu'il peut faire par les steamers anglais qui vont de Malte à Corfou. Vous êtes encore très-loin de cette antique *Cephalonia*, que vos yeux découvrent déjà le fameux *mont Enos* de Strabon, le point le plus élevé de l'île, (1,035 mètres). Bientôt vous entrez dans une jolie baie; immédiatement à droite se trouve le port d'*Argostoli*, où vous débarquez.

Céphalonie. Cette île est la plus considérable des sept îles Ioniennes; elle a 32 milles ou 57 kil. 1/2 de longueur, et 18 de largeur ou 32 kil. 1/2, et environ 100 ou 180 kil. de circuit. La ville de ce nom était l'ancienne capitale de ce groupe d'îles. Son port, à cause de sa forme tortueuse, est d'un accès difficile, quoiqu'il soit spacieux et commode. L'entrée en est extrêmement pittoresque; il y a des bosquets sur chaque côté et des plantations d'arbres, et par-derrière s'élèvent de hautes montagnes. On remarque sur le bord occidental du havre, à 3 milles de son entrée, la ville de *Lexouri*, l'ancienne Palis.

Argostoli, la capitale de l'île (*hôtels :* une petite auberge près de la Piazza, appelée la *Locanda del Giglio;* mais le voyageur trouvera beaucoup de petits appartements à louer, et des maisons où l'on donne à manger), est située sur une petite péninsule sur le bord de la mer, et sur le côté opposé du port. Elle a environ trois milles de circonférence, 5 k. 1/2, et elle augmente encore tous les jours de grandeur. Elle consiste en deux principales rues qui se prolongent du nord au sud, et un certain nombre de rues de traverse et de ruelles; la principale rue a un mille ou 1 kil. 3/4 de longueur, elle aboutit à la mer. Les rues sont généralement étroites, mais propres et bien pavées; les maisons sont en pierre, et excèdent rarement deux étages. Elle possède un lycée, un archevêque grec, et son port est renommé pour sa marine marchande et son commerce; mais elle ne renferme rien dans sa vieille enceinte qui soit digne de fixer l'attention du voyageur; cependant, vue de la mer, son aspect a quelque chose de pittoresque. Pop. 4,000 hab.

A l'entrée du bras de mer sur lequel cette ancienne cité est placée, vous apercevez sur la rive occidentale, à 2 milles N.-O. (3 kil. 1/2) d'Argostoli, la ville de

Lexouri, avec 5,000 habitants, un petit port pour le commerce, une église catholique. On y fabrique des étoffes de laine, des liqueurs, et la pêche y est abondante.

A 5 milles S.-E. (9 kil.) d'Argostoli, vous trouvez le *fort St-George*, le point fortifié de l'île, mais trop loin de la mer pour être d'un grand service.

La ville du même nom est située sur le versant de la montagne sur laquelle le château est bâti.

A 5 milles N.-E. (9 kil.) de la capitale, se trouve une riante, riche et fertile vallée, au nord de laquelle est située la ville célèbre de *Samos*. Au nord, vous trouvez la jolie baie du même nom, où vous pourrez aller voir pêcher d'excellent poisson; mais cette pêche ne se fait qu'à la nuit, et voici comment : on allume un fanal à l'extrémité de chaque bateau, ce qui attire le poisson, et le pousse pour ainsi dire dans les filets que le rusé pêcheur lui tend. Du rivage, par une nuit obscure, ce coup d'œil est très-beau.

Le voyageur ne quittera pas l'île sans visiter, près du village de *Catarocho*, un réservoir très-curieux : il peut avoir 50 mètres en tous sens, et n'a point de fond. Un courant considérable d'une eau limpide s'en échappe, et, après avoir alimenté beaucoup de petits moulins, va, en serpentant à travers une romantique vallée, confondre ses belles eaux avec les ondes amères de l'Adriatique.

A trois milles environ S.-E. d'Argostoli, se trouve l'emplacement de l'ancienne cité de Cranii. On voit encore des traces des murs cyclopéens qui l'entouraient; l'histoire en fait mention comme de l'un des quatre royaumes qui divisaient anciennement cette île. Au S.-O. d'Argostoli sont les catacombes, qui furent ouvertes pour la première fois par les Vénitiens, lorsqu'ils étaient en possession de ces îles, en 1647.

Céphalonie est encore célèbre dans l'histoire pour avoir conservé longtemps son indépendance contre les Romains, lorsque Athènes, Corinthe, Sparte et toutes les autres républiques de la Grèce s'étaient soumises à leurs armes. Elle fut finalement conquise par le consul Fulvius.

Cette île est renommée pour ses vins, qui sont délicieux, et dont on ne compte pas moins de dix-huit sortes différentes. On y récolte aussi une grande quantité de raisins de Corinthe, dont l'exportation est estimée à 7 millions de livres pesant.

Les *Céphaloniotes* sont, en général, moins riches, mais beaucoup plus entreprenants que les *Zantiotes*, et, par leur zèle et leur activité, se sont fait distinguer depuis longtemps parmi les autres peuples du Levant. Leur étude favorite est celle de la médecine.

De Céphalonie, le steamer nous conduira promptement à ZANTE (la *Zacynthus* des anciens, et *Zakunthos* des Grecs modernes). C'est une navigation de 25 milles environ (45 kil.), pendant laquelle nous ne perdons pas de vue

les côtes de l'une ou de l'autre de ces deux îles; mais plus nous approchons de Zante, plus le panorama grandit; enfin ses rivages fleuris, ses montagnes couvertes jusqu'à leur sommet de vertes et sombres forêts, étalent à nos yeux enchantés leur végétation luxuriante : elle mérite donc l'épithète qu'on lui a donnée de *Fiore di Levante.*

Cette *fleur du Levant* peut avoir, du nord au sud-est, 25 milles de longueur (45 kil.), à peu près 12 milles (21 kil. 1/2) dans sa plus grande largeur, et 60 milles (108 kil.) de circonférence; elle renferme 48 villages et une population d'environ 40,000 âmes. Le centre de cette île est formé par une vaste et belle plaine qui court du N. au S., et est bordée de chaque côté par une chaîne de montagnes parallèles. Dans celle de l'est se trouve le *mont Skopo*, sur le sommet duquel se trouve un couvent.

ZANTE (*hôtels :* la Grande-Bretagne et l'hôtel Italien) est la plus grande et la plus peuplée de toutes les îles Ioniennes; elle s'étend près d'un mille le long d'une côte elliptique qui forme une superbe baie, derrière laquelle s'élèvent de hautes montagnes presque perpendiculaires, tandis qu'une partie donne accès sur une plaine très-étendue, couverte de vignobles dont les raisins, dits de Corinthe, sont si estimés en Angleterre et dans les autres pays du Nord. Ses rues sont en général étroites, mais mieux construites et plus propres que celles de Corfou ; les maisons sont de style italien. Les églises sont nombreuses, et richement ornées de sculptures et de dorures, celle de *St-Dionysius* surtout (St-Denis), patron de l'île. Zante est le siége d'un évêque catholique, et possède une église de la même religion ; mais le nombre des fidèles est très-petit. On n'y trouve aucune église protestante, pas même un chapelain pour la garnison et pour les Anglais qui résident dans cette place. Une école *lancastrienne* a été établie par souscription volontaire, où 60 garçons et filles apprennent à lire, à écrire, les ouvrages d'aiguille, la langue grecque moderne, l'italien et l'anglais. Sur une de ses places qui fait face à la mer et sert de promenade, on a élevé un monument à Sir M. Maitland, exécuté à Rome : les trois figures de la base représentent Minerve protégeant l'innocence et démasquant le vice. Ce travail est très-admiré.

Zante possède un opéra; la structure est en bois, mais la disposition intérieure surpasse de beaucoup les salles en pierre de Corfou.

Toutes les îles Ioniennes sont plus ou moins sujettes à des tremblements de terre; mais on en éprouve à Zante plus que dans aucune autre partie du globe, puisqu'il se passe à peine

une semaine sans que l'on ressente quelque secousse. On cite un grand nombre de ces tremblements de terre, parmi lesquels celui de 1820 a été un des plus terribles.

ITHAQUE (en grec moderne *Thiaki*).

> « Voyageur, si ton âme n'est point passionnée pour les beautés de l'antiquité, ne va pas à Ithaque, il n'y a rien pour toi. »

Nous ne quitterons point ces parages sans aller visiter cette île si poétiquement célébrée par Homère, cette île si grosse de souvenirs historiques, et qui n'est cependant qu'un point, qu'un rocher soulevé du fond des abîmes par quelque révolution de la nature. De Céphalonie, notre point de départ sera la baie de Samos. Le canal entre ces deux îles peut avoir un mille 1/2 (2 kil. 3/4) de largeur, sur 8 milles (14 kil. 1/2) de longueur; mais pour gagner *Vathi,* capitale de la moderne Ithaque, nous serons obligés de naviguer pendant environ 10 milles (18 kil.), ce qui nous demandera près de deux heures d'un voyage fort agréable, car nous ne perdons pas de vue cette île au sol déchiré; nos yeux pourront distinguer ses étroites et vertes vallées qui descendent vers la mer, et dont les pentes sont couvertes d'oliviers, d'orangers, ou de vignes qui produisent ces délicieux raisins connus sous le nom de *raisins de Corinthe.* Le panorama que nous avons sous les yeux présente quelque chose d'agreste et de frappant: mais le spectacle de son port excitera surtout toute notre attention. C'est un golfe qui s'avance profondément dans l'île, entouré par une chaîne de hautes collines et des promontoires aux roches menaçantes, formant autour de lui comme une espèce de rideau qui l'abrite du côté du nord, de l'ouest et du sud.

Ithaque occupe la cinquième place dans la république septinsulaire. C'est une île étroite, n'ayant dans sa plus grande largeur que 4 milles (7 kil. 1/4) sur 18 milles de longueur (32 kil. 1/2), et une circonférence d'environ 32 milles (57 kilom. 1/2). Son aspect général ne présente qu'une série continue de rochers, de montagnes remplies d'aspérités, et un sol saccadé, déchiré, et offrant l'image d'une grande stérilité; à peine pourrait-on trouver sur toute sa surface 100 mètres de terrain uni et plan. Et c'est pourtant dans cette île aride et toute bouleversée que naquit Ulysse! C'est là que fut le royaume de ce roi si puissant, si renommé par sa sagesse dans les conseils, et par sa valeur dans les combats! Mais si la nature a été si sévère à l'égard du sol de cette petite île, elle a été libérale à l'égard

de son climat ; elle l'a douée d'un ciel pur, d'une atmosphère sereine et douce ; de sorte qu'Ithaque est la plus saine des sept îles qui composent cette république, et ses habitants sont renommés pour leur longévité, vivant communément jusqu'à l'âge de 80 ou 90 ans, et même assez fréquemment jusqu'à 100 ans.

Vathi. (Il n'existe aucun hôtel dans cette ville; le voyageur est obligé de louer un logement particulier.) L'aspect de cette petite capitale ne détruit pas l'impression favorable qu'on éprouve en entrant dans la baie ; elle consiste en une seule rue s'étendant à près d'un mille (1 kilom. 3/4) le long du rivage de la mer ; elle est très-propre, et garnie de maisons en pierre dont plusieurs ont une belle apparence ; et sur le terrain en pente qui se trouve derrière la ville se remarquent d'assez jolies habitations situées çà et là, et entourées de bouquets d'arbres, ce qui forme un joli tableau. — Pop. 2,500 habitants.

Les puits de pétrole, qui sont sans doute en communication avec les phénomènes volcaniques de cette île, sont près du *port Chéri*, à environ deux heures de marche de la ville. Il n'y a qu'une source où l'on voit le fluide bitumineux nager sur la surface ; mais tout le district abonde plus ou moins en bitume.

La hauteur sur laquelle est situé le château est une autre curiosité géologique; étant absolument isolée, elle paraît avoir été séparée de la chaîne de montagnes qui l'avoisine, par quelque grande convulsion volcanique. Sa forme est celle d'un cône ; le côté en face de la mer est couvert de maisons qui forment la partie supérieure de la ville, tandis que le reste est parfaitement de niveau avec le bord de la mer dans un espace de près de deux milles, comme on l'a dit précédemment. Les maisons, bâties en pierre, ont de 3 à 4 étages, avec des *piazzas*, galeries dans le bas, formant une promenade agréable à l'abri de la chaleur en été, et les principales boutiques sont sous ces galeries. Le style de l'architecture est vénitien , le plus convenable à ce climat. Toutes les grandes rues sont bien pavées et font face à la mer ; elles sont coupées par de petites rues et des allées en différentes directions, s'élevant à mesure qu'elles s'approchent du château. Zante possède un des lazarets les mieux tenus et les plus sains de toutes ces îles.

Un amusement assez original, et que le voyageur ne rencontrera peut-être dans aucun autre coin du globe, c'est la *pêche aux hirondelles*. Voilà comme se fait cette pêche singulière : on place des lignes, comme pour le poisson, sur le haut des maisons et des clochers d'églises, avec des mouches

aux extrémités, qui voltigent au gré du vent; l'hirondelle avale la mouche, et se trouve prise par l'hameçon.

En quittant *Zante*, nous prendrons le steamer qui va à Athènes, passant par *Cérigo;* nous serons étonnés de voir comment cette île, qui est tout à fait en dehors des autres Etats composant la république des îles Ioniennes, pouvait en faire partie. Notre navigation sera de 385 kil. environ; nous longerons les côtes du Péloponèse; nous verrons Navarin, de glorieux souvenir pour les marines française et anglaise; *Coron* et son vaste golfe passera comme une ombre devant nos yeux; enfin nous entrerons à *Kapsali* (St-Nicolas), capitale de l'île de

Cerigo. Cette île, située le plus au midi de toutes les îles Ioniennes, n'est que très-peu visitée par la plupart des voyageurs; à la vérité ils n'y trouvent aucun objet qui puisse les dédommager de la peine de faire ce voyage. Elle est située à l'entrée de l'Archipel; elle a 20 milles (36 kil.) dans sa plus grande longueur, et 12 (21 kil. 1/2) de largeur. Le chef-lieu s'appelle Kapsali. Elle est célèbre dans l'antiquité mythologique pour avoir été le séjour favori de Vénus, et le lieu de naissance de la belle Hélène, qui paraît avoir été sa protégée. L'aspect désert de cette antique Cythère pourrait seul suffire pour rendre compte du succès de Pâris dans l'enlèvement d'Hélène, sans l'influence de la déesse, dont le mauvais goût dans le choix de sa principale résidence ne saurait trop être contesté. A l'est de Cérigo est Cérigotto, petite île appelée jadis Ægilia.

La monnaie courante dans toutes ces îles est les dollars ou piastres espagnoles et mexicaines, et les demi-couronnes d'Angleterre; les pièces d'or appelées souverains gagnent une prime de 4 à 6 pence anglais, mais on en voit rarement. Toutes les petites monnaies anglaises y sont en grande abondance; et le dollar étant évalué à 4 sh., ou 5 fr. 20 cent., il ne peut y avoir aucune difficulté dans le change des monnaies.

VOYAGE EN GRÈCE.

« Ce monceau d'îles et de montagnes, d'où sortaient presqu'à la fois Epaminondas, Miltiade, Léonidas, Thrasybule, Démosthènes, Alcibiade, Périclès, Platon, Aristide, Socrate, Phidias; cette terre qui dévorait les armées de deux millions d'hommes de Xerxès, qui envoyait ses colonies à Byzance, en Asie, en Afrique, qui créait et renouvelait les arts de l'esprit et les arts de la main, et les poussait, en un siècle et demi, jusqu'à ce point de perfection où ils deviennent types et ne sont plus surpassés; cette terre dont l'histoire est notre histoire, dont l'Olympe est encore le ciel de notre imagination; cette terre d'où la philosophie et la poésie ont pris leur vol vers le reste du globe, et où elles reviennent sans cesse comme des enfants à leur berceau; la voilà! chaque flot me porte vers elle. — C'est la Grèce, c'est ce pays *des faiseurs de grandes choses*, comme Epaminondas appelait sa patrie. »

LAMARTINE, Voyage en Orient.

Résumé historique. — Peu de voyages offrent un aussi grand intérêt et des souvenirs plus mémorables pour les arts et les sciences, que la Grèce, qui en fut le berceau. Tout le monde connaît l'ancienne histoire de cette célèbre contrée, qui eut le malheur de subir le joug des barbares contre lesquels elle avait si longtemps combattu. Elle vit s'écrouler de toutes parts ses anciens monuments, chefs-d'œuvre des arts, et s'éteindre le flambeau du génie, qui y avait brillé d'un si vif éclat pendant plus de vingt siècles. L'Europe savante déplorait sa malheureuse destinée, et faisait des vœux impuissants pour qu'elle fût un jour établie dans son ancienne dignité et son antique indépendance. Ces vœux n'étaient pas indignes des Hellènes. L'histoire atteste combien il en a coûté cher à l'Europe chrétienne pour avoir eu l'imprudence de laisser triompher en Grèce le croissant de l'antique Byzance, où le grand Constantin avait arboré l'oriflamme sacrée du christianisme, lorsque Mahomet II, par la conquête de Constantinople, en 1453, mit un terme à l'empire grec d'Orient, et fit passer sous le joug ottoman l'ancienne Grèce. Cette domination fut bien plus funeste à la Grèce que celle des Romains, qui avaient réduit ce pays en province de leur vaste empire, mais avaient laissé subsister les monuments des arts et du génie, dont ils admiraient les chefs-d'œuvre.

Mais, malgré trois siècles de servitude sous le joug de leurs

maîtres orgueilleux et barbares, ennemis des chrétiens, le génie des Miltiade, des Thémistocle, des Léonidas et des Epaminondas, ainsi que le souvenir de leurs actions héroïques, n'étaient pas encore entièrement anéantis chez les descendants des Hellènes. Ce fut cette étincelle du génie et de la liberté, précieux héritage de leur antique gloire, qui électrisa leurs cœurs, les inspira d'un généreux dévoûment pour leur illustre patrie, et d'un zèle ardent pour reconquérir leurs droits, qui sont ceux de l'humanité, et se rétablir au rang des nations.

La liberté expirante de la Grèce lutta vainement pendant plusieurs siècles contre le barbare et féroce despotisme de ses oppresseurs. Pendant ce long intervalle, la chrétienté, trop occupée de ses propres dissensions, finit par oublier presque entièrement cette malheureuse contrée, ou bien elle ne s'en souvenait que pour étudier dans ses colléges son ancienne littérature avec sa langue harmonieuse, pour explorer et admirer les restes de ses monuments, de ses statues, qui ont fondé la gloire invariable du beau et du sublime dans les arts. Mais c'était une admiration stérile, et cette indifférence continua jusqu'au commencement du siècle actuel, lorsque la Grèce tenta encore une fois de briser le joug sous lequel elle languissait depuis si longtemps; cette dernière tentative eut plus de succès que le mouvement insurrectionnel des habitants de l'Epire et de la Morée, en 1770, pendant la guerre de la Russie. Peut-être que les Hellènes n'étaient pas encore mûrs pour la liberté.

Mais, dans ce siècle, les événements qui se passaient en Europe réveillèrent bientôt leur amour pour l'indépendance. La révolution française, et l'exemple des îles Ioniennes, formées en État indépendant, éclairèrent leur esprit en excitant leur zèle et leur courage. Une association célèbre, connue sous le nom d'*Hétérie*, devint la principale cause de l'insurrection de la Grèce; et tout en n'ayant pour objet que l'éducation religieuse et littéraire des Grecs, elle prit un caractère politique.

Les Grecs étaient préparés à profiter de la première occasion favorable pour s'insurger, lorsque le prince Ypsilanti arbora en 1821 l'étendard de l'indépendance dans la Moldavie, et donna le premier signal. Tout le Péloponèse se souleva; la Phocide, la Béotie, l'Arcadie, l'Etolie, prirent les armes, et les Musulmans furent expulsés. La Grèce intéressa toute l'Europe chrétienne à son indépendance; et la lutte se continua avec acharnement et des chances diverses jusqu'en 1825, qu'Ibrahim reparut avec son armée dans le golfe de Coron, et que la reddition (le 22 avril 1826) de Missolonghi

fit perdre tout espoir aux Grecs, qui auraient succombé, si les trois grandes puissances médiatrices, la France, la Russie et l'Angleterre, n'eussent cédé aux vœux de leurs peuples et de l'humanité, en venant au secours des chrétiens de la Grèce, par le fameux traité de Londres du 6 juillet 1827, en faveur de la pacification de ce noble et malheureux pays.

Mais la Porte ayant repoussé avec orgueil la proposition d'un armistice, Ibrahim continuant à dévaster la Grèce malgré sa promesse, les flottes des puissances alliées, sous les ordres de l'amiral Codrington, livrèrent le fameux combat de Navarin (le 20 octobre 1827), où les flottes égyptienne et turque furent presque entièrement détruites, ce qui ranima l'espoir de la Grèce, d'autant plus que la France envoya à sa délivrance une armée de 15,000 hommes, sous le commandement du général Maison, qui débarquèrent le 29 août 1828 dans le golfe de Coron; ce qui obligea Ibrahim d'évacuer la Grèce avec son armée africaine.

L'indépendance de la Grèce fut enfin déclarée le 3 février 1830, sur la garantie des trois grandes puissances; elle fut mise au rang des États monarchiques constitutionnels de l'Europe. Sur le refus du prince Léopold de Saxe-Cobourg, à qui la couronne fut offerte, le prince Othon, l'un des fils du roi de Bavière, fut choisi pour le roi de la Grèce le 7 mai 1832, et le 6 février 1833 il fit son entrée solennelle dans Nauplie, la capitale de son royaume, et l'adhésion de la Porte-Ottomane accomplit l'œuvre de pacification.

SITUATION GÉOGRAPHIQUE.

La *Grèce*, contrée célèbre, aux plus nobles souvenirs, est située au S.-E. de l'Europe.

La *Grèce ancienne* était située entre le 36° et le 41° de latitude septentrionale; sa plus grande dimension du nord au midi est de 368 kil.; son diamètre moyen de l'est à l'ouest est de 232 kil.

La *Grèce moderne* s'étend de l'ouest à l'est depuis le golfe d'*Arta* jusqu'au golfe de *Volo*, entre le 18° 20' et le 23° 20' de longitude orientale; et du sud au nord, entre le 36° 20' et le 40° de latitude septentrionale. Elle est bornée au nord par la Turquie d'Europe, au sud par la Méditerranée, à l'est par l'Archipel et à l'ouest par la mer Ionienne; arrosée par un grand nombre de cours d'eau, et dotée d'un sol propre à toutes les espèces de cultures que l'homme peut exploiter. Ajoutez à tous ces dons de la nature un littoral considérable découpé dans tous les sens, offrant une multi-

tude de golfes admirables, des baies sûres et profondes, et des ports capables de recevoir des flottes nombreuses. Mais ce ne sont pas là les seuls avantages que la main du Créateur a répandus sur cette belle contrée : placée sur la ligne centrale de l'Europe, à deux pas de l'Asie, de l'Afrique et du littoral nord de la Méditerranée, elle semble destinée à devenir le point principal du commerce de ces trois grandes parties du monde. C'est donc aux Grecs à se rappeler qu'ils sont les descendants de Thémistocle, d'Aristide et de Solon; que tous leurs efforts doivent tendre vers le commerce, l'agriculture, cette mère nourrice des peuples, et surtout vers la navigation. La destinée de leur pays est écrite par la nature : c'est la mer!

La Grèce a toujours été partagée en trois grandes parties ou divisions, qui sont :

1° L'Hellade ou la Grèce proprement dite;

2° La presqu'île de la Morée, l'ancien Péloponèse;

3° L'Archipel, qui comprend toutes les îles de la mer Egée, lesquelles se divisent en Sporades et en Cyclades, soit de la dépendance de l'Europe ou de l'Asie, c'est-à-dire de la Grèce ou de la Turquie, suivant leur situation.

D'après le dernier recensement de 1836, la population de l'Hellade ou de la Grèce proprement dite est de 163,300 hab.; celle de la Morée, de 378,700 hab., et celle de l'Eubée ou Négrepont et des Cyclades, de 105,500 hab.; ensemble, 688,700 hab. pour tout le royaume de la Grèce. Les données de 1838 portent ce nombre à 800,000 hab.

DIVISION POLITIQUE ET FORME DU GOUVERNEMENT.

La *Grèce moderne*, royaume indépendant, peut avoir 520 kil. de long sur 200 de large, et une superficie d'environ 25 mille kil. Depuis 1834, Athènes est la capitale du royaume; avant, c'était Nauplie. La Grèce dépendante de la Turquie formait le pachalik de *Morée*, le sandjak de *Livadie*, la plus grande partie de ceux de *Carélie* et de *Lépante*, et une partie de l'*Eyalet des îles* (Négrepont, les Cyclades, et une partie des Sporades).

En 1833, la Grèce libre et chrétienne fut divisée en 10 *Nomes* ou préfectures, subdivisés en 46 *Eptarchies*, arrondissements ou cercles, savoir : *Argolide, Achaie* et *Elide, Messénie, Arcadie, Laconie, Acarnanie* et *Etolie, Locride* et *Phocide, Attique* et *Béotie, Eubée* et *Cyclades*. Ces *Nomes* étaient subdivisés en 54 *Eptarchies* ou sous-préfectures. En juin 1836, cette première division fut remplacée par 30 gouvernements, et au mois de juillet 1838, ce nombre

fut réduit à 24. Voici leurs noms avec leurs chefs-lieux :

	Gouvernements.	*Chefs-lieux.*
Morée.	Argolide,	Nauplie.
	Hydra,	Hydra.
	Corinthe,	Sicyone.
	Achaïe,	Patras.
	Kynœthe,	Calavitra.
	Elide,	Pyrgos.
	Triphylie,	Kyparissia.
	Messénie,	Calamata.
	Mantinée,	Tripolizza.
	Gortynia,	Caritena.
	Lacédémone,	Sparte.
	Laconie ou Maïna,	Ariopolis.
	Etolie,	Missolonghi.
Hellade.	Acarnanie,	Amphilochion.
	Eurytania,	Oïchalia.
	Phocide,	Amplissa.
	Phthiotide,	Lamia.
	Attique,	*Athènes.*
	Béotie,	Libadia.
Iles..	Eubée,	Chalcis.
	Tinos et Andros,	Tinos.
	Syra,	Hermoupolis.
	Naxos et Paros,	Naxos.
	Thera,	Thera.

Pendant 20 siècles la Grèce opprimée a courbé son front sous le joug de fer de l'orgueilleux Musulman. Ayant perdu son nom, sa langue si belle, si harmonieuse, et même jusqu'au souvenir des hauts faits de ses premiers enfants, pouvait-elle continuer de vivre dans cet état d'avilissement? La Grèce chrétienne devait-elle rester esclave au milieu de l'Europe chrétienne, quand la Grèce païenne commandait à l'univers? Non; la France, l'Angleterre et la Russie ont entendu ses cris, et elle est devenue libre; elle forme, sous la protection de ces trois puissances, une monarchie constitutionnelle et héréditaire. Son roi est le prince Othon, second fils du roi de Bavière, nommé à cette dignité le 7 mars 1832. — Tout le royaume est, comme nous venons de le dire, partagé en 24 *nomes* ou gouvernements; chaque nome est confié à un *nomarque* ou préfet assisté d'un conseil nommé par les citoyens.

Sa population est estimée à 800,000 âmes environ; son revenu, à 6,000,000 de francs; sa dette, à 165 millions de fr.; son armée, à 6,000 hommes; sa marine se compose de 3 ou 4

petits bâtiments armés. Espérons, pour l'honneur des descendants de Thémistocle, de voir un jour leurs forces militaires, surtout leur marine, sur un pied plus respectable.

La religion des Grecs est le christianisme; mais ils ne reconnaissent pas le pape, et forment depuis Photius (858) une Église dite Église grecque ou d'Orient, qui a pour chef un patriarche résidant à Constantinople. Leur langage est un dérivé de l'ancien grec classique et connu sous le nom de grec moderne.

Aspect de la Grèce. — La Grèce est l'un des pays les plus agréablement diversifiés du monde; elle est l'abrégé de tous les climats, ce qui influe naturellement sur la grande variété de ses productions. L'Olympe, le Pinde, le Parnasse et les monts sourcilleux de l'Arcadie, entretiennent sur leurs flancs et leurs sommets une fraîcheur perpétuelle, tandis que les vallées qui les séparent jouissent du plus beau printemps, sont couvertes d'une végétation luxuriante, et produisent les fruits les plus délicieux. Il n'y a point de pays en Europe dont les aspects se marient si merveilleusement avec la mer. Il n'en est aucun qui réunisse à un si haut degré les beautés si diverses de la nature. Presque partout dans la Grèce cette richesse de formes pittoresques, cette parure diversifiée de la nature, saisissent et charment le voyageur.

Le sol de la Grèce est généralement fertile; une partie de la côte est assez bien cultivée; l'intérieur est susceptible de l'être de même, et il le serait davantage sans le manque de population que les désastres de la guerre ont beaucoup réduite. Les endroits mêmes où le territoire est peu propre à l'agriculture produisent une grande quantité de plantes aromatiques qui offrent un bon pâturage. On compte en Grèce huit sortes différentes de blé, dix espèces différentes d'oliviers. La vigne, surtout celle qui porte les petits raisins sans pepins (qu'on appelle généralement de Corinthe), y est indigène; on en cultive dans plusieurs localités une quantité immense. Aux espèces de chênes communes à l'Europe se mêlent d'autres chênes; ce sont l'ægylops, dont les glands nourrissaient les premiers Pélages, avant que Triptolème leur eut apporté le culte de Cérès; et une petite espèce sur laquelle on récolte le kermès employé dans la teinture. Le figuier y vient naturellement; le mûrier, d'origine étrangère, est devenu une source de richesse pour les cantons où les indigènes s'adonnent à l'éducation des vers à soie.

Rivières. — Les rivières de la Grèce ne répondent pas à leur ancienne renommée, ni aux descriptions brillantes de ses poëtes. Depuis que les forêts, que le culte avait consacrées, ont été détruites par des mains barbares, il n'y a plus qu'un

petit nombre de sources qui alimentent les rivières ; elles sont généralement peu profondes. L'*Acheloüs*, aujourd'hui l'*Aspropotamos*, est la seule rivière un peu considérable. Les autres, telles que la *Planima*, le *Cephissus*, le *Refeo*, jadis l'*Alpheus*, la *Planizza*, autrefois l'*Inachus*, l'*Yrion*, l'*Eurotas* et la *Pirnatcha*, l'ancien *Pasimus*, sont peu importantes. Tout le reste se compose de torrents ou de ruisseaux qui en été vont se perdre dans les sables.

Golfes. — Les golfes de la Grèce sont si nombreux, qu'ils semblent inviter les habitants à la navigation et au commerce; nulle part on n'en rencontre de si vastes et de si beaux sur une aussi petite étendue de pays. Aussi peut-on dire que presque tous les Grecs sont marins ; « leur élément, c'est la mer ; ils y jouent comme les enfants de nos hameaux sur les bruyères de nos montagnes. » Les golfes les plus remarquables sont ceux de Paros et d'Enos, de Contessa et d'Istillar, les deux golfes d'Indchir et de Cassandre, ensuite les golfes de Golo, d'Isdin, de Talanta et d'Egribos, situés entre la terre ferme et l'île d'Egribos ou Négrepont. Le golfe d'Egine se trouve entre le continent de la Grèce ou l'Attique et la Morée. Plus loin, sur la côte orientale de cette dernière presqu'île on rencontre le golfe d'Anaboli.

La mer Ionienne, qui s'étend jusqu'au canal de Corfou, par lequel elle communique avec l'Adriatique, et qui sépare la Grèce occidentale de cette partie de l'Italie appelée anciennement la Grande-Grèce, forme les golfes suivants : au sud de la Morée, les golfes de Colokythia et de Coron; entre la Morée et le continent, à l'ouest, le golfe de Batiabadra (Patras), qui communique avec les golfes d'Ainabachti ou de Lépante, et près du continent celui de Narda ; et enfin le long golfe de Nauplie.

Montagnes. — La Grèce est couverte de plusieurs chaînes de montagnes dont les ramifications s'étendent dans toutes les directions et rendent la surface du sol extrêmement ondulée, formant de riantes et fertiles vallées, de belles plaines et des paysages charmants où règne un printemps perpétuel. Du milieu de cette scène variée de la nature s'élèvent majestueusement quelques monts dont la hauteur égale celle des Alpes, et sont surtout célèbres par les souvenirs qu'ils rappellent et les rôles qu'ils ont joués dans l'histoire des temps héroïques. Tels sont, l'*Agrapha-Geb* (le Pinde), 2,500 mètres au-dessus du niveau de la mer ; les monts *Aninos* (Lœta), 2,400 ; le *Likheri* (Parnasse), 2,456; le *Taygète*, 2,409; l'*Hélicon*, 1,527 ; le *Cithéron*, 1,411 ; l'*Hymette*, 1,028 ; et beaucoup d'autres que nous aurons occasion de visiter dans notre beau pèlerinage. Les rivières

ont aussi leurs pages historiques, et telle qui ne nous offrira qu'un filet d'eau a pourtant rempli de son nom les plus belles pages des poëtes et des historiens. Tout est donc magie dans cette ancienne terre!

Les versants de toutes ces poétiques montagnes sont couverts de forêts d'oliviers, de lauriers et d'arbres fruitiers; ceux dont le sol est moins propice à la haute végétation se tapissent de vigne, et de ces arbustes qui produisent ce fruit si estimé dans notre Europe occidentale, connu sous le nom de *raisin de Corinthe*. Si la surface de ces hautes ondulations offre de belles moissons à l'agriculture, leurs flancs renferment aussi d'autres richesses, telles que mines de plomb, d'étain, etc., ainsi que de magnifiques carrières de marbre blanc, surtout celui de *Paros*, dans l'Attique. Il ne faut que du génie et des bras pour arracher à la terre ses trésors cachés.

Climat.—On doit bien s'imaginer qu'un pays aussi montagneux doit avoir une grande diversité de climats. Au mois de septembre[1], lorsque la chaleur est intense dans la plaine d'Argos, l'hiver a déjà commencé dans les districts montagneux de la Morée. L'avantage de cette alternative de climats permet de voyager dans toutes les saisons, quoique l'on doive choisir de préférence le printemps ou l'automne. Ceux qui sont accoutumés à l'atmosphère brumeuse de certains pays de l'Europe pourront à peine se faire une idée de la sérénité et du brillant soleil sans nuages de cette région. L'hiver y est de courte durée; mais le froid se fait sentir vivement, à cause du mauvais état des maisons. L'hiver finit à la fin de février, où le voyageur peut commencer son excursion dans les bas pays, en avançant dans les régions supérieures. Les mois les plus chauds sont ceux de juillet, août et une partie de septembre; mais alors la chaleur est tempérée par les vents *étésiens* qui soufflent du N.

Différentes origines des Grecs, et de leurs mœurs.—Telle est la répartition générale de la surface de cette région si intéressante par son ancienne civilisation, et pour avoir été le berceau des arts en Europe. Cet aperçu peut servir pour caractériser les trois grandes régions physiques de la nature. Mais nous emprunterons encore quelques secours à la zoologie; nous commencerons par nous occuper de l'homme. Ce dominateur de la nature n'est probablement pas venu d'ailleurs sur le sol fécond de la Grèce; il doit y avoir été aborigène comme tant d'autres productions, et avoir offert un caractère particulier, comme ses différentes espèces en présentent sur les divers points du globe qui furent le berceau de chacune d'elles. Ces hommes, qui paraissent, quant à

leur caractère physique, les mêmes que ceux des autres rameaux de l'espèce japhétique ou européenne, semblent néanmoins appartenir à une race particulière et locale. Ils furent, dès l'origine, désignés sous le nom de *Pélasges*. Cette race était remarquable par la beauté des individus dont elle se composait originairement : la tête du Jupiter Olympien, l'Apollon du Belvédère et la Vénus de Médicis, peuvent donner une idée exacte des traits qui devaient caractériser l'espèce pélasge. Beaucoup de femmes grecques et romaines de nos jours conservent encore ce genre de beauté antique que mille alliances et croisements partiels ont fait généralement disparaître de l'Archipel, de la Turquie d'Europe, de l'Italie et de la Sicile, que peuplèrent primitivement les Pélasges, dont le tempérament est toujours sanguin et bilieux. Aborigènes sans doute des Apennins et des monts de la Thrace, un peu différents dans ces deux contrées, ils ne s'étendirent guère au delà du Pô et du Danube, tant qu'ils ne furent pas devenus conquérants et citoyens de l'empire romain. Par reconnaissance, ils firent des dieux des hommes de génie qui les civilisèrent; leurs poëtes, qui chantèrent ces dieux héroïques, devinrent les premiers historiens et perfectionnèrent le langage, qui fixa l'écriture apportée par les Phéniciens. La race pélasge devint dès lors la plus distinguée de toutes sous le rapport de l'intelligence.

Mais le caractère des Grecs modernes s'est beaucoup altéré par la longue domination des Turcs, qui ont conservé la barbarie de leurs ancêtres au milieu de la civilisation moderne. Néanmoins les Grecs ont des manières engageantes qui seraient encore plus agréables si l'on ne remarquait le peu de sincérité des sentiments qu'ils affectent, et cet amour excessif de l'argent qui dégrade l'âme; cependant ils sont prévenants et remplissent les devoirs de l'hospitalité avec politesse. Le Grec est essentiellement spéculateur; il est toujours prêt à vendre ce qu'il possède; et même les princes du Tanaïs, dans les familles desquels on choisit les hospodars de la Valachie et de la Moldavie, sont intéressés dans une branche de commerce quelconque. La plus grande recommandation auprès d'eux, c'est d'être riche. La pauvreté et la folie sont des termes synonymes en Grèce. L'orgueil des Grecs surpasse leur avarice, et les rend même prodigues dans certaines occasions. L'éducation est encore beaucoup négligée dans la Grèce, parmi les femmes plus que parmi les hommes; la plupart des personnes du sexe ne savent ni lire ni écrire; mais elles brodent toutes supérieurement, jouent du luth grec ou *rebeck*. Leur danse nationale, appelée *romaica*, consiste dans

des mouvements lents. Les danseuses se tiennent par leurs mouchoirs, et celle qui conduit la danse marque la mesure et le pas, comme dans les danses albanaises. Quand les hommes sont de la partie, chaque cavalier s'unit à une danseuse alternativement; ensuite toutes les personnes qui forment le groupe tiennent leurs mouchoirs en l'air, et le chef de cette espèce de ballet danse au milieu d'eux.

Il règne parmi tous les Grecs une ressemblance nationale; cependant les insulaires sont plus basanés et plus fortement constitués que ceux du continent. Les hommes sont généralement beaux : leurs traits, comme ceux de leurs ancêtres, pourraient encore servir de nobles modèles aux sculpteurs de nos jours; leurs yeux sont grands et noirs, couronnés d'un sourcil bien arqué, et leur teint, quoique brun, est clair. Les femmes sont, sous tous les rapports, inférieures aux hommes, et dès qu'elles atteignent l'âge de 25 ou 30 ans elles acquièrent un embonpoint extraordinaire. En général elles fardent leur peau de blanc, teignent leurs cheveux en noir, et colorent la partie inférieure de leurs cils pour donner plus d'éclat à leurs yeux.

Le voyageur retrouvera partout le beau ciel et l'heureux climat de la Grèce antique; mais qu'il ne cherche point les Grecs de Périclès, de Solon ou de Lycurgue!

Avis aux voyageurs en Grèce. — C'est bien rarement qu'un voyageur se rend en Grèce par terre, ce voyage étant long et dispendieux, et sujet à bien des fatigues et des inconvénients que l'on n'éprouve pas par la voie de mer, surtout aujourd'hui que les bateaux à vapeur transportent si rapidement et si commodément les voyageurs dans tous les ports de la Grèce où ils veulent aller. Cependant les deux stations principales de rendez-vous sont Patras et Syra. Il y a deux grandes voies pour s'y rendre : celle par la ligne des bateaux à vapeur du Lloyd autrichien de Trieste, qui, partant du port, traversent l'Adriatique en touchant à Ancône, Corfou, Patras, le Pirée (port d'Athènes) et Syra; tandis qu'un petit bateau à vapeur appartenant au Pirée (*Pirœus*) navigue continuellement entre les divers ports de la Grèce, allant à Napoli, Syra et dans plusieurs îles de l'Archipel, chaque semaine.

On peut aussi arriver en Grèce par l'un des bateaux à vapeur français de l'administration des postes, partant de Marseille tous les cinq jours du mois pour Athènes et Syra, touchant à Malte.

Le steamer qui part de Falmouth avec la malle pour la Méditerranée touche à Patras en se rendant à Corfou,

tandis que le bateau à vapeur du gouvernement britannique part de Malte pour Corfou, 24 heures après l'arrivée du paquebot à vapeur de Falmouth, venant de Gibraltar, en touchant à Patras tant à l'allée qu'au retour. Mais si le voyageur ne se souciait pas d'explorer le bassin occidental de la Méditerranée, ni les îles qu'il contient, telles que la Corse, la Sardaigne, la Sicile et Malte, il pourrait, partant de Paris ou de l'un des points du littoral de la Manche, gagner *Ancône* sur l'Adriatique, en passant par Dijon, Genève, Milan, Plaisance, Bologne et Ancône. Cette route est, pour ainsi dire, en ligne droite, et parcourt une des plus belles contrées de l'Europe. De là il prendrait le steamer qui vient de Trieste, qui le conduirait à Athènes, en touchant à Corfou, Patras, etc.

Une des premières choses que le voyageur doit connaître, c'est la monnaie du pays qu'il veut parcourir. Nous allons donc mettre sous ses yeux le nouveau système monétaire, approuvé par le gouvernement de la Grèce.

Le premier soin du nouveau gouvernement fut d'établir un système national de monnaie. Par un décret de septembre 1833, la circulation de la monnaie turque fut prohibée dans tout le royaume. Un nouveau système de pièces d'or, d'argent et de cuivre fut arrêté, et à dater de ce moment tous les comptes furent tenus en *drachmes* et *lephtas*.

Avant cette époque, l'argent de tous les pays était admis dans la circulation, estimé en piastres; maintenant, quoique l'argent étranger, excepté l'argent turc, soit encore reçu partout, il vaut mieux que le touriste le change dans les grandes villes, et se pourvoie d'une certaine quantité de petites pièces d'argent grecques, ce qui lui sera beaucoup plus commode pour voyager dans l'intérieur.

TABLEAU DE LA MONNAIE MAINTENANT EN CIRCULATION DANS LA GRÈCE.

Monnaie de cuivre.

Lephta, 100e partie d'une drachme.

5 lephtas,	1/2 d.	angl.	5 c.
10 lephtas,	1 d.		10

Monnaie d'argent.

1 drachme,	8 d. 1/2	85
1/2 drachme,	4 d. 1/4	43
1/4 drachme,	2 d. 1/8	22

Nouveau dollar grec, de 5 drachmes,	3 sh.	6 d. 1/2 angl.	4 fr.	40 c.
Dollar espagnol, de 6 drachmes,	4	4.	5	40
Dollar impérial, de 5 drachmes 1/2,	4	0	5	00

Monnaie d'or.

Pièces de 5 dollars, 25 drachmes,	17	8 d. 1/2	21	90

28 drachmes font environ une livre sterling, ou 25 francs de France. Le dollar espagnol est encore la monnaie favorite des Grecs; nous conseillons donc au voyageur de s'en munir, surtout en arrivant dans le pays.

Nous croyons également utile de dire au voyageur que les Grecs comptent leur temps d'après le vieux style, ce qui lui expliquera la différence de 13 jours qui se trouve sur le timbre des lettres qu'il reçoit par la poste.

Quarantaine. — La quarantaine a été introduite dans la Grèce durant l'administration de Capo-d'Istrias, qui fit construire les lazarets de Syra, d'Hydra, de Spezzia et d'Egine, aussitôt après la cessation des hostilités entre les Grecs et les Turcs. Depuis cette époque, la quarantaine a toujours été observée.

Le temps de la quarantaine entre les différents ports de la Grèce et le Levant est sujet à des fluctuations continuelles, à cause de l'état sanitaire variable de la Turquie. Lorsque la peste ravage ce pays, une addition de quarantaine est aussitôt ordonnée; lorsque cette cause n'existe pas, la quarantaine est réglée de la manière suivante : les vaisseaux de guerre, ainsi que les paquebots du gouvernement, venant de Constantinople, de Smyrne, d'Alexandrie ou de quelques autres échelles du Levant, font 8 jours de quarantaine. Les voyageurs arrivant par des vaisseaux de commerce doivent faire 14 jours de quarantaine dans un lazaret de la Grèce, ou 21 jours dans le bâtiment par lequel ils arrivent.

Lazaret d'Hydra. — C'est un des meilleurs lazarets de la Grèce; il est très-spacieux. Celui d'Egine est agréablement situé à un mille à l'est de la ville. Athènes étant devenue le siége du gouvernement, on a construit de grands bâtiments sur le bord du Pirée, derrière la douane, et le voyageur n'a plus besoin de se rendre à Egine; mais il faut se rappeler que le lazaret de Syra est intolérable, et qu'il faut l'éviter à quelque prix que ce soit; il se compose de mauvaises cabanes en bois remplies de vermine.

Lorsqu'on fait la quarantaine à bord, les passagers et

officiers ont le privilége de se promener dans le bateau du vaisseau, et de débarquer à Salamis, où l'on peut aller à la chasse, avec la condition de dresser le pavillon de quarantaine et d'être accompagné d'un officier du bureau de santé.

Dans le lazaret du Pirée, on paye pour une chambre à coucher, de première classe, 7 drachmes, environ 6 fr., par jour; deuxième classe, 5 drachmes, 4 fr. 25 c.; pour un salon, 3 drachmes, 2 fr. 55 c., indépendamment du salaire des gardiens et autres domestiques.

Manière de voyager. — On voyage en Grèce à cheval, et probablement il se passera encore bien des années avant qu'un autre mode de voyage soit praticable dans ce pays. La régence avait bien ordonné de construire des routes en différentes directions; mais le manque de bras occasionné par la diminution de la population, et aussi la prodigalité des revenus, ont empêché qu'elles aient été exécutées. Les seules routes praticables pour des voitures dans tout le pays, sont : l'une de Nauplie à Mycènes et à Argos, l'autre de Nauplie à Tripolizza, et quelques autres routes qui s'étendent depuis Athènes à 8 ou 10 milles ou 18 kil., en trois différentes directions. Celle d'Athènes au Pirée est toujours couverte d'un nuage de poussière par le grand nombre de voitures qui la parcourent. Un omnibus est aussi établi sur cette route, et il y a à chaque extrémité des fiacres, des cabriolets et des voitures de toute espèce qu'on peut louer. Des diligences partent deux fois par jour de Nauplie pour Argos, et *vice versâ*.

On trouve des chevaux en grand nombre dans toutes les grandes villes; on doit les louer pour la course d'une ville à l'autre, afin de n'avoir pas l'embarras et l'incertitude de s'en procurer dans les villages. Les chevaux sont en général bons, font le voyage aisément et sont solides sur leurs pieds. On peut louer les chevaux soit par jour, soit pour tout le voyage; on peut calculer sur 40 milles ou 72 kil. par jour. Le prix du louage varie suivant la rareté des chevaux ; il est ordinairement de 4 à 5 drachmes, 2 sh. 8 d. à 3 sh. 6 d., ou 3 fr. 30 c. à 4 fr. 35 c. par jour. Mais à Athènes le prix ordinaire, pour une excursion, est de 6 drachmes, 4 sh. 4 d. ou 5 fr. 40 c. Pour plus de confort, le voyageur doit se pourvoir d'une selle anglaise, celles du pays étant fort incommodes.

Le prix des mules est le même que celui des chevaux. Ces deux espèces d'animaux sont également bonnes; c'est donc une erreur de supposer que les mules ont le pied plus sûr que les chevaux dans les pays de montagnes. En traversant une rivière, surtout dans une journée de chaleur, le voyageur doit toujours être sur ses gardes contre les tours que ces

animaux capricieux se plaisent à leur jouer en se couchant juste au beau milieu de l'eau, et cela si subitement, que le pauvre touriste n'a pas le temps d'éviter la douce satisfaction de prendre un bain tout habillé.

Quant à la nourriture des chevaux ou des mules, le voyageur n'a pas à s'en occuper; le propriétaire envoie un nombre suffisant de garçons pour en prendre soin. Ces hommes sont en général d'une grande utilité non-seulement comme guides, mais comme pouvant aussi vous procurer des logements dans les maisons particulières des villages où vous vous arrêtez pour passer la nuit. L'habitude ordinaire est de leur faire un petit cadeau à la fin de leur engagement.

Nous engageons encore le touriste à ne jamais continuer son voyage, surtout dans un district alpin, contre l'avis de son guide, sans quoi il s'exposerait souvent à de furieuses tempêtes, et à ne point trouver d'abri pendant une mauvaise nuit.

Voyage par eau. — Les voyages par bateaux sont fort agréables pour faire des excursions le long des côtes ou dans les îles voisines de l'Archipel; l'on peut aisément en louer dans la plupart des ports de mer, soit par jour, par semaine, et par mois, suivant sa volonté. Le prix du louage varie suivant la grandeur du bateau. Un bateau d'une bonne grandeur, pouvant contenir deux voyageurs et leurs domestiques, peut coûter 3 dollars, 13 fr. par jour. Si on le loue pour un temps assez long, il est bon de faire une convention par écrit avec toutes les conditions que l'on jugera nécessaires, pour que le patron ne prolonge pas le voyage à sa fantaisie et dans son propre intérêt. Il faut choisir un bon bateau, et qui ne soit pas vieux, délabré ou rempli de vermine, comme il en existe un grand nombre; il doit être couvert d'une toile ou tente, nuit et jour, ce qui est préférable à une chambre close dans un climat aussi chaud.

Le mode de voyager par eau dans la Grèce, pendant un mois ou deux, dans la belle saison, est préférable au voyage par terre, attendu que l'on peut fort agréablement visiter les villes de la côte et les îles de l'Archipel, sans être assujetti à tous les embarras des douanes et de la police. Ces excursions par mer étaient autrefois dangereuses et impraticables à cause des pirates; mais, depuis la création de la nouvelle monarchie, on a fait les plus grands efforts pour les détruire : d'ailleurs le voyageur fera bien, avant de partir, de prendre des renseignements sur les lieux qu'il veut visiter.

Le voyageur doit aussi avoir soin de se pourvoir d'un

passe-port pour lui et ses domestiques, auprès du consul de sa nation, avant de commencer l'excursion qu'il se propose de faire, afin d'éviter les inconvénients qui pourraient en résulter, s'il était souvent arrêté par les bureaux de police établis actuellement dans les différentes parties du pays.

Hôtels.— Des Italiens, des Allemands, des Français ont établi des hôtels à Patras, Corinthe, Athènes, Nauplie, Navarin et Modon. Quoique ces hôtels ne soient pas comparables à ceux d'Italie ou de France, ils offrent néanmoins un grand avantage au voyageur qui a besoin d'un logement, sans attendre qu'il en trouve un définitif ou que l'hospitalité des habitants veuille bien le recevoir. Pour remédier aux demandes exorbitantes que plusieurs de ces maîtres d'hôtel faisaient aux voyageurs, un tarif a été publié pour régler les prix de leurs fournitures; de plus il a été ordonné que ce tarif serait affiché dans chaque hôtel, et que le maître devait le produire à la demande qui lui en serait faite. Le voyageur peut comparer les prix portés sur son bulletin avec ceux du tarif, et porter ses griefs auprès des autorités, qui lui donneront satisfaction.

L'on est très-bien à l'*Hôtel de Russie,* à *Nauplie;* on peut recommander l'*Hôtel de Cassales,* à *Athènes.* Dans les villes où il n'y a pas d'auberges, on peut louer une ou deux chambres dans une maison particulière, et même toute une maison, pour une nuit ou pour un certain temps; mais le propriétaire ne fournit rien que les murailles et le toit, qui n'est pas toujours à l'abri de la pluie; le voyageur doit avoir son lit, ses provisions et autres objets indispensables. Les maîtres de café et de billard logent aussi les voyageurs, qui doivent, dans ce cas, s'attendre à vivre en commun avec leurs familles et ceux qui les fréquentent. Comme la coutume du pays est de faire son marché pour toutes choses, le voyageur doit faire connaître par avance ce qu'il offre de payer pour tout ce qu'il demande ou ce qu'on lui fournit; il en recevra plus de politesse et d'attention de la part des Grecs, lorsqu'ils sauront ce qu'ils ont à recevoir pour leurs fournitures. Il y a aussi des appartements garnis à Nauplie et à Athènes pour les voyageurs; mais comme le loyer des maisons est fort cher en Grèce, le prix en est très-élevé. *Madame Vitalis* tient à *Athènes* une maison garnie, avec une table d'hôte; mais les voyageurs qui ne font qu'un court séjour n'y sont pas admis, à moins qu'ils ne soient recommandés.

Les marchés, dans toutes les grandes villes, sont bien approvisionnés : on y trouve parfois de très-bons bœufs; mais le mouton, la volaille et le gibier sont abondants et de bonne qualité. Quand vient le jour du marché, qui se tient

hors des villes, c'est une chose curieuse que de voir cette quantité de moutons, de chèvres, de chevreaux, qu'on fait rôtir sur des perches en bois qui servent de broches; et quand toutes ces viandes sont bien cuites, on les découpe pour les vendre à la livre. Nous engageons le voyageur à faire une petite provision de ces viandes, qui sont en général tendres et bonnes. Le poisson est très-abondant dans les ports de mer, mais rare dans l'intérieur des terres.

Comme il y a dans l'Eglise grecque quatre carêmes dans l'année, outre de nombreux jours maigres, qui sont rigidement observés, vous ne trouvez pendant ces jours, ni viande, ni poisson, ni œufs, ces aliments étant défendus. Le voyageur, lorsqu'il est dans l'intérieur du pays, devra toujours s'assurer du temps où tombent ces jours de jeûne, afin de faire ses provisions en conséquence; car, pendant ces moments, les marchés sont tout à fait déserts.

ROUTE I.

DE ZANTE A PATRAS.

> « Sol de la Grèce! terre à laquelle nous devons tout ce qu'il y a de beau et de gracieux dans les arts, d'exalté dans la liberté, de noble et de sublime dans la philosophie, salut!..» L. BYRON.

Le touriste ayant terminé son exploration de l'ancienne Cythère, revient à Zante, et s'embarque sur un des steamers qui font le service entre cette île et Patras. Patras est généralement le point d'où les voyageurs commencent leur tour en Grèce.

Par un beau temps, le voyage de Zante à Patras est court et fort agréable; à peine perdez-vous de vue les riants rivages de cette ancienne *Zacinthe*, que le littoral de l'Elide déroule à vos regards son sol peu accidenté, excepté dans le lointain, vers l'orient, où de hautes sommités couronnent le golfe Hellénien. Vers la base de ces montagnes, vous apercevez les belles ruines du fort de *Clemoutzi*, et un peu plus loin, vers le nord, se trouve le cap, le fort et le village de *Clarentza* (Cyllène). Tout ce rivage, jusqu'au cap *Kalogria*, offre des pentes couvertes de myrtes, d'orangers, de ruines d'anciennes cités, dont il ne reste que de chétifs villages ou des villes sans importance. La nature est encore jeune et

belle! l'homme et ses monuments ont seuls vieilli. Le cap *Kalogria* doublé, le voyageur entre dans le vaste golfe de Patras; et bientôt cette antique *Patræ* élève au-dessus des ondes ses hautes fortifications, sa masse compacte d'édifices, ses collines couvertes d'une riche végétation, et son port, l'un des plus fréquentés de cette partie de la Grèce. Ce tableau, vu de la mer, offre un coup d'œil charmant.

Patras, appelée par les Grecs Patra. (*Hôtels :* de la Grande-Bretagne, des Iles-Ioniennes.) Les Italiens l'appellent *Patrasso,* et les Turcs *Baliabadra.* Elle est la capitale du *nome* de l'Achaïe et d'Elis, et de l'eptarchie de Patras. Cette ville est située sur la côte orientale du golfe de son nom, sur une hauteur, à deux lieues du château Rhion et de l'entrée du golfe de Lépante. Le port est spacieux et sûr; la colline sur laquelle Patras est bâtie, est un contre-fort du mont *Vaithia* ou *Bordia*, l'ancien *Panachaikos.* Le château de Patras offre la plus belle vue du monde; rien n'est plus magnifique que la côte formant la vaste baie au sud-ouest, qui la sépare du mont Panachaikos par la plaine de Patras : on voit dans le lointain les sommets des montagnes de Zante et de Céphalonie; le château Tornèse, dans la même direction, à droite du sommet du mont Skopo; au nord, la portion extérieure du golfe de Corinthe, bornée par les montagnes de l'Acarnanie et l'Etolie, et en face de Patras les deux collines montagneuses entre les lagunes de Missolonghi et les détroits de Rhion, terminées par la ville d'Epakto. On voit encore les ruines de l'aqueduc des Romains, construit en briques, qui fournissait à la ville de l'eau venant de la hauteur située à l'est.

Patras, avant la révolution, occupait le même site que la cité romaine décrite par Pausanias; elle était assise sur un rocher d'environ un mille de longueur, formé par la pente du mont Voidhia, ayant une direction à l'est, et à l'extrémité septentrionale duquel est situé le fort de Patras, sur l'emplacement de l'ancienne Acropolis. Sous les empereurs grecs, elle formait un duché qu'ils vendirent, en 1408, aux Vénitiens. Les Turcs s'en emparèrent après une brillante défense en 1446; mais Doria s'en rendit de nouveau maître en 1532, et elle demeura sous une autre domination jusqu'en 1714, lorsque toute la Morée passa sous le joug ottoman.

Cette ville a été la première à souffrir de la révolution; elle fut détruite le 5 avril 1821 par les Turcs, et la plupart des habitants passés par les armes; il n'y eut d'épargné que le fort Léonidas, situé sur une hauteur; elle possédait avant cet événement 10,000 hab. Après le rétablissement de l'indépendance hellénique, elle a été en partie rebâtie, et elle compte

déjà 5,000 habitants. Suivant le plan qui en a été dressé, elle pourra contenir une population de 120,000 âmes. Il est probable que les émigrants des îles Ioniennes et de l'Epire, qui arrivent continuellement, augmenterout toujours de plus en plus sa population. Elle n'occupe plus le penchant du mont Voidhia, elle est bâtie entre l'ancienne ville et la mer; les rues sont larges et régulières, et coupées à angle droit; les maisons sont spacieuses, mais la plupart n'ont qu'un étage, précaution nécessaire dans un pays si sujet aux tremblements de terre, auxquels on peut attribuer la disparition de presque tous les restes de ses antiquités.

Le voyageur trouvera encore quelques reliques de ces anciens temps dans les ruines de l'église St-André, bâtie, dit-on, sur l'emplacement même du temple de Cérès dont parle Pausanias; à une faible distance est la fontaine *Salus*, que les peuples païens interrogeaient afin de connaître l'issue des maladies dont ils étaient atteints. Comme autrefois, on y descend encore par quelques degrés; et si la vertu divinatoire de ses eaux est oubliée, l'*église de St-André* est toujours en grande vénération parmi les Grecs; elle contient, dit-on, les restes de cet apôtre. Les Patréens et les habitants des villages voisins s'y rendent en foule le jour anniversaire de la fête du saint, afin de boire des eaux de cette miraculeuse fontaine, qui sont regardées comme un spécifique contre toutes les maladies.

Du noble temple de Cérès il n'existe pour ainsi dire plus rien, si ce n'est l'emplacement; de l'église St-André, qui lui succéda, fort peu de chose. Cependant on fait toujours voir aux fidèles le sarcophage de l'apôtre, dont les reliques furent transportées à Rome; mais il faut les yeux de la foi pour voir le saint cénotaphe dans un fragment de frise antique renfermé dans une petite chapelle à peine couverte de quelques mauvaises tuiles. On trouve encore dans ce petit sanctuaire un fragment de mosaïque. Voilà donc tout ce qui reste d'un si magnifique édifice. En 1840, une nouvelle église grecque a été commencée sur l'emplacement de l'ancienne. Ce temple est bien construit, spacieux; mais les quatre colonnes de sa façade ne sont pas en harmonie avec le reste de l'édifice.

Le port de *Patras* n'est qu'une rade où le mouillage est sûr et où les vaisseaux sont à l'abri. La contrée à l'est de la ville est entourée de marais qu'alimentent les torrents et les ruisseaux qui s'échappent du sommet sourcilleux du mont *Panachaikos* (1,900 mètres), entraînant dans leur course une masse de terre et de graviers qui arrête le cours de ces eaux, lesquelles, par la suite, croupissent et rendent l'air de

Patras tellement malsain, que les étrangers ont de la peine à s'y acclimater; mais les défrichements opérés depuis quelques années ont déjà produit une amélioration sensible dans l'état de l'atmosphère.

Le ciel de Patras n'est jamais plus beau qu'au moment où le soleil va se coucher; ses rayons d'or et de pourpre couvrent la surface de la mer, les rochers d'Ithaque, le sommet des montagnes et les riantes vallées de la belle Céphalonie. Cette vue a quelque chose de magique!

ROUTE II.

DE PATRAS A ATHÈNES, PAR DELPHES ET CORINTHE.

De Patras à Missolonghi, par mer,	2 à 3 h.
Missolonghi à Lépante,	7
Lépante à Galixidi,	
Galixidi à Salona,	5
Salona à Crissa,	2
Crissa à Castri (Delphes),	2
Castri à Arakova,	2
Arakova au Parnasse,	4 1/2
(Descente à Asprospiti, ou à l'échelle de Salona, ou à Galixidi, pour traverser le golfe de Vostizza.)	
De Vostizza à Mégaspolion,	h. 5 1/2
Mégaspolion à Acrata,	4
Acrata à Kamarès,	5 1/2
Kamarès à Vasilika,	3 1/4
Vasilika à Corinthe,	3
Corinthe à Mégare,	8 1/2
Mégare à Athènes,	6 1/2

En quittant Patras, le steamer vogue vers le N.-O. Cette partie du golfe que nous traversons présente des eaux moins belles que celles qui baignent les îles de l'archipel Ionien. A mesure que notre œil perd de vue la côte sud du golfe, celle du nord grandit; cette haute chaîne de montagnes qui couronnent toute cette partie du bassin, ainsi que les plaines qui s'étendent jusqu'à la mer, se dessinent alors d'une manière majestueuse. Ensuite Missolonghi nous montre avec orgueil ses fortifications à moitié relevées; à leur vue, nous ne pourrons nous empêcher de dire, comme l'illustre Byron :

« *Relève ton front, ô noble Hellade! tes enfants sont encore les fils de Léonidas, de Périclès et de Thémistocle.* »

Notre voyage a duré de 2 h. à 2 heures 1/2.

Missolonghi était autrefois le chef-lieu de la Grèce occi-

dentale. Elle est située dans une plaine de 18 milles ou 33 k. 1/2 de longueur, de 4 ou 7 kil. 1/4 de largeur, couverte d'une forêt épaisse d'oliviers, et arrosée par l'*Acheloüs* et l'*Evenus*, et qui s'étend du pied du mont Aracynthus jusqu'au golfe de Patras.

A 4 milles ou 7 kil. 1/2 de Missolonghi sont les ruines d'une ancienne ville, sur une hauteur d'où la vue commande une contrée riche en souvenirs classiques : ces ruines s'appellent *Eirenes-Castro;* les débris des murs ont 3/4 de lieue de circuit et renferment une acropole. Ces murs avaient 8 pieds d'épaisseur, étaient bien construits et défendus par des tours placées de distance en distance. Cette cité antique, dont le nom est incertain, avait deux portes et un petit théâtre.

Cette ville se trouve à l'entrée nord du golfe de Lépante; et bien que ses murs soient baignés par un bras de mer, l'eau est tellement basse, que son port ne peut admettre que des bâtiments de pêcheurs; ceux d'un plus fort tonnage ne peuvent en approcher qu'à une distance d'environ 5 milles ou 9 kil.

Missolonghi n'a d'importance que par son héroïque défense, en 1822. Mavrocordato et une poignée de braves défendirent cette place, n'ayant pour toute protection que de misérables remparts, des fossés de six ou sept pieds de profondeur sur 4 pieds de large, et à moitié remplis de décombres : un corps de valeureux soldats de 500 hommes, quatre ou cinq vieilles pièces de canon, et une de 36 non montée; sans munitions et sans vivres, pour ainsi dire; tel était l'état de la place! Cependant l'illustre Grec et ses braves compagnons réparèrent les fortifications, et, par leur activité et leur courage, repoussèrent les attaques multipliées de 14,000 Turcs commandés par *Omer Vrioni.*

Dans le mois d'avril 1827, Missolonghi fut encore attaquée par Reschid-Pacha avec une armée de 40,000 hommes, et renforcée en 1826 par 20,000, sous les ordres d'Ibrahim-Pacha. Ces deux chefs combinant leurs opérations, la malheureuse cité fut de plus en plus cernée; et bien que la garnison souffrît beaucoup par le manque de provisions, elle ne voulut point se rendre, mais se détermina à faire une sortie et à se frayer un passage au travers des rangs ennemis. La garnison alors était d'environ 3,000 hommes, et les habitants de la ville au nombre de 6,000, tant femmes qu'enfants. Le 22 avril, à minuit, tous ceux qui étaient valides sortirent des murs de la ville, les femmes habillées en hommes et armées; les enfants furent placés dans le centre de la colonne. Deux mille seulement de ces infortunés gagnèrent Salona; le reste de ces dignes soldats résolurent de vendre chèrement leur vie,

et l'explosion du magasin à poudre entraîna dans un tombeau commun la malheureuse cité, ses nobles défenseurs et ses barbares ennemis.

Mais tout l'intérêt historique ne se concentre pas seulement sur Missolonghi; le voyageur doit aussi visiter dans les environs la vaste plaine de *Carpenisis*, où *Mustapha-Pacha*, à la tête de 14,000 hommes, marcha pour attaquer un corps composé d'à peine 2,000 Grecs, commandés par un des plus illustres enfants de la Grèce moderne, Marco Botzaris. Comme un autre Léonidas, Botzaris fit un appel à sa petite troupe; 300 Palikares y répondirent, et à la tête de cette poignée de nouveaux Spartiates il pénétra à minuit dans le camp ennemi, en leur disant : « *Si vous me perdez de vue, venez me chercher dans la tente du Pacha.* » — Tout réussit, la victoire fut complète; mais quelle victoire! La patrie venait de perdre son plus noble enfant; Marco Botzaris était tombé percé de plombs mortels. La fille de ce digne héros est demoiselle d'honneur de la reine de la Grèce.

Le voyageur avide de nobles émotions n'a pas encore fini avec Missolonghi; c'est là que lord Byron termina sa carrière, encore si jeune, si agitée et si poétique. Nous ne pouvons résister au besoin de citer les deux dernières stances d'une pièce de vers que le noble barde composa le jour anniversaire de sa naissance, le 22 janvier 1824, trois mois avant sa mort; il était alors âgé de 36 ans :

« If thou regret'st thy youth why live?
The land of honourable death
Is here : — Up to the field, and give
    Away thy breath!
Seek out — less often Sought than found—
A soldier's grave for thee the best;
Then look around and choose thy ground,
    And take thy rest. — »

Depuis le nouveau gouvernement, Missolonghi commence à se relever de ses ruines.

De Missolonghi à Lépante, la route suit presque toujours le littoral du golfe qui se trouve à droite du voyageur, et à gauche on laisse le pied du versant d'une chaîne de collines couvertes d'oliviers et d'orangers; la culture de ce district est peu avancée, faute de bras.

Lépante, 7 heures de marche; cette ville porte aussi les noms de *Naupaktos*, *Epakto* et d'*Ainabachti*. Elle est entourée d'un mur, et située sur le penchant du mont Rhigani, dont le sommet est couronné par la citadelle, et à l'entrée du golfe de son nom; elle possède 3,000 habitants.

et un port qui n'est accessible qu'à de petites embarcations.

Elle est celèbre par la victoire que l'infant don Juan d'Autriche, fils de Charles-Quint, remporta, le 1er octobre 1571, avec la flotte combinée des États de la chrétienté, sur la flotte ottomane, qui fut détruite ou en partie capturée; ce fut la première grande défaite que les Turcs éprouvèrent, et elle leur prouva qu'ils n'étaient pas invincibles comme ils se l'imaginaient.

De Lépante à *Salona,* la route court le long de la côte, passant près de Patronitza, petite ville située sur une hauteur près de la mer. Les voyageurs peuvent suivre la côte jusqu'à Galixidi, ou prendre la route dans l'intérieur à gauche, en remettant leur visite à cette ville jusqu'à leur retour de Delphes et du Parnasse.

Galixidi, située sur une péninsule rocailleuse, à l'entrée de la baie de Salona, était autrefois une des villes les plus florissantes de la Grèce occidentale; elle a deux ports sûrs et commodes, où il se faisait un commerce considérable; elle possédait une marine marchande de 30 bricks et schooners, et 15 grandes felouques. Malheureusement cette ville a été détruite, le 20 octobre 1821, par le capitan-pacha, peu de temps après la déclaration de l'indépendance de la Grèce; mais elle est si avantageusement située pour le commerce, qu'elle commence à se relever de ses ruines. On prétend qu'elle est sur l'emplacement de l'ancienne ville d'*Evantha*, habitée par les Locri Ozolae; mais on n'en a trouvé aucune trace; peut-être cette conjecture est-elle mal fondée.

Galixidi est à 36 milles ou 64 kil. 3/4 de Patras; les voyageurs qui veulent aller visiter Delphes louent fréquemment un bateau qui les transporte de Patras à Galixidi.

De *Galixidi* à *Salona* il y a 15 milles ou 27 kil., ou 5 heures à cheval, dans un pays rocailleux et aride, borné d'un côté par le golfe, et de l'autre par des hauteurs stériles. A trois heures de marche de *Galixidi* se trouvent les ruines d'une ancienne ville, nommée *Agià Euphémia,* près du village du même nom; elles sont situées dans une plaine entourée de montagnes. Le circuit des murs n'excède pas un mille et demi (2 kil. 3/4). Cette ville était garnie de tours carrées, lesquelles, ainsi que les portes, se trouvent dans un état très-imparfait de conservation. On n'y trouve ni restes ni inscriptions qui puissent indiquer d'une manière précise son ancien nom.

L'*Echelle de Salona* est un petit village qui se trouve à droite de la route que suit le voyageur, et situé au fond de la baie du même nom; on n'y trouve une douane et un *khan* (auberge, si on peut donner ce nom à une espèce de poulailler)

pour les voyageurs qui arrivent par eau; car cette petite localité sert de port à Salona, qui se trouve plus au nord. C'est là qu'on laisse les bateaux pour continuer la route par terre; le touriste qui ne voudrait pas s'arrêter à *Salona* trouvera dans ce village des chevaux pour l'ascension du *Parnasse*. Pop. 600 hab.

SALONA, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne *Amphissa*, dans une situation pittoresque, à la base des monts *Kophinas* et *Elatos*, dans la belle plaine de Crissa, qu'entourent de riches bocages d'oliviers : elle est à 10 milles (18 kil.) de la mer. Cette ville, comme toutes celles de cette malheureuse contrée, a beaucoup souffert pendant la guerre de l'indépendance. Elle est le siége d'un évêque grec; son château, situé sur un roc escarpé, n'offre maintenant qu'une masse de ruines. C'est sur ce rocher, qui s'élève majestueusement au centre de la ville, qu'était située l'Acropolis : on remarque dans le flanc de ce rocher une caverne considérable, construite des mains de la nature; on trouve aussi sous la citadelle un passage très-curieux, ayant, dit-on, plus d'un mille (un kil. 3/4) de long.

La plaine qui entoure Salona est, comme la plupart des autres plaines de la Grèce, sujette à des maladies. Dans l'hiver le froid y est intense, et les chaleurs de l'été parfois insupportables. Ce changement extrême de température influe beaucoup sur l'état sanitaire du pays. — Pop. 4,000 hab.

De *Salona* à *Crissa* il y a 2 heures à cheval, par un chemin très-agréable, 6 milles (10 kil. 3/4), à travers la plaine Crissaenne, qui s'étend depuis Salona jusqu'au pied du Parnasse, couverte de champs de blé et de forêts d'oliviers. La largeur moyenne de cette plaine est d'environ 1 mille 1/2 (2 kil. 3/4) en deçà de Castri; elle n'offre qu'une vallée étroite, mais près de Crissa elle s'élargit considérablement.

CRISSA est une petite ville ou village dans une situation des plus romantiques, au pied du *mont Parnasse*, au milieu d'un bocage d'oliviers, et entourée par de pittoresques éminences d'où s'échappent dans toutes les directions de beaux courants d'une eau limpide qui alimentent ses fontaines et ses nombreux moulins. La situation de cette ville, son aspect et les restes d'antiquités qu'on y a trouvés, ne laissent aucun doute pour fixer la position de l'ancienne Crissa, qu'on a confondue souvent avec Cyrrha, qui, d'après M. Pouqueville, était le port de Crissa. — Les anciens Crissaens étaient riches, arrogants et injustes, levant des impôts sur tous les marchands qui fréquentaient leur port, et à la fin exigeant des taxes de toutes les personnes qui traversaient leur territoire pour aller consulter l'oracle de Delphes. Pop. estimée à 1,200 hab.

De *Crissa* à *Castri* ou *Kastri*, le voyageur est obligé de franchir une montagne raboteuse et escarpée, ce qui demande environ 2 heures. Avant d'arriver à Delphes, un coup d'œil admirable se présente tout à coup ; c'est la mer que vous apercevez au loin, sous la forme d'un petit lac, vue à travers une claire-voie qui se trouve dans les côtés de la montagne : cette jolie nappe aux belles eaux bleues, c'est la baie de Crissa ou Salona.

Pour monter à *Castri* ou *Kastri* (c'est le nom du misérable village situé sur l'emplacement de *Delphes*), on a sur la gauche le Parnasse, et à droite le mont Cirphis. On suit un chemin taillé en galeries spacieuses que le temps a dégradées et rendues d'un accès difficile. Aux flancs du rocher qui borde la route sur la gauche, on remarque des grottes sépulcrales dont l'ouverture est sculptée en arcade ; quelques-unes de ces chambres contiennent jusqu'à trois sarcophages placés dans une cavité arrondie, et un bloc de pierre isolé forme à lui seul un tombeau monolithe. On trouve près de Delphes la fontaine de *Castalie*, qui donne naissance au Pléisthos, dont on aperçoit le cours au bas des rochers. Aux lieux où fut la ville, on rencontre des marbres, des pans de murs, des décrets, des consécrations gravées sur les rochers. L'emplacement du gymnase, la *cella* du temple d'Apollon, les roches Phédriades qui dominent Delphes, terminent la perspective (1).

Rien n'est plus romantique et plus pittoresque que la situation du petit village qui remplace maintenant une des plus fameuses cités de la Grèce. Il consiste en soixante-dix maisons ou cabanes avec une misérable église au centre. Tel est le lieu où jadis allaient les rois et les princes consulter l'oracle du fameux temple d'Apollon. — L'ouvrage des hommes a disparu, celui du Créateur est encore là. Cette petite localité est habitée par des Albanais qui se sont convertis à la religion chrétienne, et qui cultivent du blé, de l'huile et de la soie. Le couvent de *Panagia* ne renferme que quelques misérables moines ; mais il est précieux en ce qu'il contient une collection de fragments d'antiquités, des autels, des inscriptions, etc., que les voyageurs peuvent voir avec grand intérêt.

On trouve encore quelques traces des fondements cyclopéens sur lesquels l'ancienne cité était bâtie ; elle occupait une ligne semi-circulaire sur la montagne, et présentait naturellement la forme d'un vaste théâtre. Il ne reste aucun vestige du fameux temple d'Apollon, et son emplacement même

(1) Pouqueville, *Histoire de la Grèce*.

a été un sujet continuel de controverse parmi les antiquaires.

Un guide intelligent vient bientôt offrir ses services au voyageur pour le conduire parmi ces ruines. Près de la fontaine *St-Nichole*, et d'une église du même nom, se lit une inscription en l'honneur de l'empereur Adrien, ainsi conçue : « *Le conseil des amphictyons sous la super-intendance du » prêtre Plutarque de Delphes, a célébré la mémoire de » l'empereur.* » On trouve sur une colonne de la même église une autre inscription qui fait mention de la grande prêtresse du conseil achaén.

La fontaine de Castalie.—Elle est située sur le côté oriental du village, au-dessous d'un précipice de 100 pieds de hauteur. Les restes de cette fontaine consistent dans un grand bassin carré ayant des degrés coupés dans le roc, qui est de marbre, formant sans doute le bain castalique dans lequel la Pythie avait coutume de se baigner avant de monter sur le trépied du temple. Ce bassin se remplit de l'eau de la fontaine. Il y a dans le précipice perpendiculaire qui s'élève derrière le bassin, des niches pour recevoir les offrandes. Une de ces niches, très-spacieuse, est en grande vénération parmi les habitants ; ils en ont fait une chapelle dédiée à St Jean. La caverne qui se trouve dans le rocher, au-dessus de la fontaine, était jadis accessible au moyen de degrés taillés dans le roc ; mais il n'en subsiste plus que quelques-uns. L'eau de la fontaine tombe vers le sud dans un canal étroit et profond, et forme le *Pleistus,* qui de là va baigner Crissa, et se jeter dans la baie. Dans la première partie de son cours, elle divise les restes du *Gymnasium* où se trouve maintenant le couvent de *Panaja*. Entre la fontaine et le monastère, on trouve une ancienne porte qui conduisait en Béotie.

Le *Gymnasium.* — Les restes se trouvent principalement derrière le monastère. Les fondements consistaient en d'immenses pierres taillées. Le monastère contient des chapiteaux, des colonnes, des frises rompues.

Le *Stadium* était situé sur la partie la plus élevée de la hauteur sur laquelle Delphes était bâtie, un peu à l'ouest, au-dessus du village de Castri. Il est mieux conservé que celui d'Athènes ; les siéges de marbre existent encore ; ceux de l'extrémité supérieure sont taillés dans le roc. Sa longueur, suivant M. Clarke, est de 660 pieds, excédant celle du stadium olympique, qui n'avait que 603 pieds.

Le voyageur s'arrêtera un moment à l'extrémité inférieure du stadium, pour jouir d'un panorama superbe qui déroule à la vue Salona, la baie de Crissa, Galixidi, le golfe de Corinthe, et les imposantes montagnes de l'Achaïe.

Le *monastère de St-Elias* renferme dans son église deux

architraves d'une énorme grandeur, en marbre de Paros; et comme les habitants ne possèdent aucun moyen de transport pour d'aussi grandes masses, il est probable que ce monastère a été bâti sur les fondements de quelque ancien temple. Les murs du temple, que l'on découvre dans le monastère, s'étendent jusqu'à une ouverture du rocher, qui paraît avoir été une caverne oraculaire ou un sépulcre. Il y a des cavités taillées en arches à droite et à gauche, et une en face, ornées de tableaux en stuc, et surmontées d'une tête de taureau supérieurement sculptée. De cette grotte la vue se porte sur toute l'ancienne ville de Delphes, vers la source castalique et le gymnasium, à l'entrée de la Béotie.

De précieux restes des arts doivent être enterrés sous les ruines de Delphes; car du temps de Pausanias, quand depuis 200 ans l'oracle était tombé dans le mépris, Delphes renfermait d'immenses collections de peinture et de sculpture. L'or et l'argent provenant des offrandes de toute la Grèce sont devenus la proie des barbares; mais ils ignoraient la valeur des objets d'art, et les dédaignaient. Toutes ces richesses ont été décrites par la plupart des anciens historiens.

Arracova ou Rachora est un grand village à deux heures de Castri, situé sur le penchant du Parnasse, renommé pour son vin et la longévité de ses habitants. Le voyageur qui a l'intention de gravir le mont poétique fera mieux de prendre son guide dans ce village qu'à Castri. On remarque sur le chemin des niches taillées dans le roc. Il y en a une particulièrement près de Delphes, ayant l'apparence d'une grande porte taillée dans le roc, et séparée ensuite par quelque tremblement de terre; elle mérite de fixer l'attention, ayant été sans doute un ouvrage extérieur de la cité on une arche couvrant la *Via Sacra*. Le village a été incendié en 1823 par Mustapha-Pacha. Ici vous trouvez une caverne qui renferme une église, et dont un magnifique chêne-vert orne l'entrée; mais il n'y a plus aucune trace d'antiquités. La vue de ce village s'étend sur les plats sommets de *Kirphis*, vers le golfe de Corinthe, et sur les montagnes de l'Achaïe.

Après avoir passé les beaux vignobles d'Arracova, la montée devient plus rapide jusqu'à une lieue de cet endroit, où le voyageur est surpris de se trouver à l'entrée d'une grande plaine bien cultivée, au lieu des rochers et de la neige qu'il s'attendait à y trouver. Plus loin, la chaîne du Parnasse s'élève vers le nord et l'est, couverte de neige et se perdant dans les nuages. Au milieu de la plaine est un village d'une triste apparence, près d'un lac que l'on suppose être, avec un autre

qui en est près, le réservoir de la source castalique. On aperçoit le mont Kirphis sur les confins d'un pays plat et bien cultivé, couvert de villages, et les montagnes de la Morée terminent l'horizon.

Caverne Corycienne. — Après avoir traversé cette plaine vers le nord, une montée escarpée conduit le voyageur à la caverne Corycienne, dont l'entrée étroite et basse conduit à une salle de 330 pieds de longueur sur près de 200 de largeur. Les stalactites suspendues à la voûte offrent un coup d'œil imposant; elles paraissent être une croissance naturelle des siècles, plutôt que des incrustations du rocher; tandis que les stalagmites qui sont dans le bas et sur les côtés présentent des figures fantastiques, et frappent les yeux quelquefois par des ressemblances de figures humaines. Une inscription que l'on voit encore sur la masse du rocher, à l'entrée de cette caverne, indique qu'elle était consacrée à *Pan* et aux *Nymphes*.

Les habitants appellent cette caverne *Sarand-Auli*, ou les Quarante-Cours; ils assurent qu'elle peut contenir 3,000 individus; elle était connue pour être le rendez-vous des voleurs du Parnasse.

Ascension du mont Parnasse.

La montée du Parnasse, depuis Arracova, demande 4 à 5 heures. Après avoir passé les premiers précipices, on arrive au village de Kallidea, résidence d'été des Arracoviens. De ce point la montée, qui prenait sa direction vers Delphes, tourne du côté opposé, et après deux heures de marche on voit Arracova, à une grande distance au-dessous. En continuant de monter au nord-est on arrive au sommet du Parnasse, où l'on a la vue d'un panorama qui excède en grandeur et en beauté presque toute autre vue : le golfe de Corinthe, qui apparaît comme un petit étang; vers le nord, au delà de la plaine de Thessalie, l'on aperçoit l'Olympe avec tous ses sommets brillants de neige. Les autres montagnes de la Grèce, semblables à la surface de l'Océan légèrement ondulée, s'élèvent en masse; mais votre œil les domine toutes. Du milieu de ces hautes formations, l'*Hélicon* lève fièrement sa tête, et il est certainement bien inférieur en hauteur au Parnasse. L'une des principales montagnes de la Morée, qu'on appelle aujourd'hui Tricala, figure merveilleusement dans ce magique tableau; elle est près de Patras. Les mers Egée et Ionienne se perdent dans l'horizon à l'est et à l'ouest; le mont Athos et la plaine de Thessalie se présentent au nord-est, et le

Pinde, avec ses ramifications, se fait apercevoir à travers l'Epire.

Les voyageurs qui ne veulent pas retourner à *Galixidi* peuvent envoyer leur bateau à *Asprospiti*, ce qui leur fera gagner du temps. Dans ce cas, la descente doit avoir lieu par *Triodas*, appelée actuellement *Stène*, et le village de *Distimo*, qui occupe le site de l'ancienne Amphysse. L'autre descente est par *Galixidi*, où l'on traverse le golfe pour aller à Vostizza, voyage d'environ 20 milles (36 kil.).

Telle est l'esquisse du magnifique panorama qui se déroule aux yeux du voyageur lorsqu'il est parvenu sur le plateau du mont antique. Nous conseillerons au touriste, si son temps le lui permet, de sacrifier au moins trois jours pour cette pittoresque excursion. La première nuit il pourra coucher dans une des chaumières de Castri; Arracova sera choisi pour la seconde nuit, comme offrant le meilleur confort; et en commençant l'ascension du Parnasse le lendemain de très-bonne heure, on peut atteindre les bords du golfe dans la soirée.

VOSTIZZA, l'ancien *Ægium* suivant les uns, et *Anaktorion* ou *Aigion* suivant les autres, est située sur la pente d'une colline qui se termine vers la mer par un rocher d'environ 50 pieds de hauteur, à l'embouchure de la belle rivière de son nom (la Méganite de Pausanias). Cette rivière coule à travers un goulet qui conduit au port, que l'on prétend être plus sûr que celui de Patras; mais il n'est pas assez spacieux, quoique ayant six à sept brasses de profondeur, même près de la côte; il a des sources d'eau douce et très-pure pour les vaisseaux qui en ont besoin. Vostizza possède une population d'environ 2,000 habitants de race albanaise, qui font un grand commerce en raisins de Corinthe. Elle est mal bâtie, mais elle s'améliore, et on a, depuis peu, adopté un plan de construction plus régulier. Quoique l'ancien Aigion ou Ægium fut renommé par un grand nombre de temples consacrés à toutes les divinités, et en outre par un théâtre et une *stoa*, on y trouve fort peu de restes d'antiquités, si ce n'est un fragment de colonne d'ordre dorique. Il fut le chef-lieu de la ligue achéenne; il envoya 800 hommes à la bataille de Platée; mais depuis l'établissement d'une colonie romaine à Corinthe, et d'une autre à Patras, il déchut visiblement.

Le voyageur ne peut manquer de porter son attention sur une source qui coule par 14 robinets ornés de mascarons enclavés dans une maçonnerie antique : ces fontaines sont ombragées par un magnifique platane de 40 pieds de circonférence et dont les branches s'étendent à 150 pieds.

Vostizza commande une vue admirable qui s'étend sur la côte de l'Achaïe, entre les caps *Lambri* et *Ango*, ainsi que sur toutes les sommités qui se trouvent au nord du golfe, depuis le mont Rigani, derrière Epakto, jusqu'au pic de l'Oneia corinthien. En face de Vostizza, sur la rive opposée du golfe, on aperçoit une hauteur remarquable, s'élevant au centre de l'île appelée *Trizonia*, et derrière se trouve une vallée contenant les villages de *Servula* et de *Xilo-Quidhara*.

De *Vostizza* à *Mégaspélion* il y a environ 15 milles (27 kilom.), et il faut compter 5 heures 40 minutes pour les franchir. La route passe à travers une plaine maritime et une rivière rapide, l'ancienne *Selinus*, qui n'offre pendant l'été que le lit d'un torrent desséché. Plus loin, le pays change d'aspect, les accidents de terrain deviennent plus prononcés, les ruines se succèdent, et tout le paysage prend une forme alpestre; les montagnes succèdent aux montagnes; toute la route est pittoresque et poétique; le voyageur traverse l'ancien *Buraicus*, appelé maintenant *la Kalavrita*, rivière qui baigne la base de la montagne sur laquelle est situé le monastère de *Mégaspélion*. Mais avant de traverser cette jolie rivière, on passe devant la ville de *Hélice*, qui était autrefois sur la droite de la route, et fut engloutie par un tremblement de terre dans la 100e olympiade; elle contenait un temple de Neptune, d'où elle fut appelée *Héliconiades*. Ensuite la route longe le lit du torrent de *Bokasia*, puis elle tourne à droite, pénètre dans une série de montagnes de l'aspect le plus pittoresque, surtout à l'endroit où les roches perpendiculaires de *Bura* se projettent sur votre tête. Tout près de ces déchirures se trouvent, sur un roc élevé, les ruines de l'ancienne ville de Bura; au côté nord de la montagne se voit la *grotte d'Hercule Buriacus*, à laquelle on ne peut atteindre qu'en grimpant une pente escarpée couverte de buissons. Devant cette demeure souterraine se trouve une espèce de terrasse, et dans les parois des murs on remarque des trous qui indiquent l'existence ancienne d'un toit ou d'un portique. Une demi-heure après avoir quitté cette grotte, jadis lieu saint et révéré, vous atteignez une autre sommité d'où la perspective est admirable.

Une demi-heure après, le voyageur gagne un autre point culminant de ces romantiques montagnes d'où l'on découvre un panorama plus magnifique encore que le précédent : d'un côté c'est le golfe de *Corinthe*, le *Parnasse*, l'*Hélicon* et le *Pinde*; de l'autre c'est l'*Achaïa*, qui déroule à nos regards sa surface ondulée et pittoresque. Bientôt la route redescend et conduit sur les bords de la *Kala-*

vrita, que l'on traverse sur un pont près d'un joli moulin; de là un chemin en zigzag, d'une pente assez escarpée, conduit au couvent de

Mégaspélion. D'après la tradition des moines, ce fut un des premiers monastères fondés en Grèce; il doit son origine à l'image de la Vierge qui fut découverte par une princesse du sang impérial de Constantinople, nommée Euphrosine, laquelle habitait le village de *Zachloras,* situé de l'autre côté du *Cérynites.* Deux cents ans après, le monastère avait acquis une grande célébrité, et les legs pieux qu'il recevait de tous côtés, tels que fermes, vignobles, terres labourables et plants d'oliviers, en firent un couvent opulent. Mais sa plus grande richesse vint des terres incultes dont les moines s'emparèrent, et qu'ils fertilisèrent à force de temps, de patience et d'un travail opiniâtre.

Ce couvent doit être regardé comme le plus grand et le plus riche de la Grèce; c'est un vaste édifice enchâssé dans une caverne, et reposant sur une voûte de 120 pieds de hauteur, depuis le sol jusqu'à l'ogive : au-dessus de la caverne s'élève un rocher à pic d'à peu près 400 pieds de hauteur. L'ouverture est fermée dans toute sa largeur et jusqu'aux deux tiers de sa hauteur par un mur de 12 pieds d'épaisseur, dans lequel sont pratiquées les fenêtres des divers étages, et qui vient s'appuyer sur l'angle du rocher, où l'on a pratiqué la porte du côté du midi. Cette espèce de souterrain obscur et voûté est fermé à cette extrémité par une herse recouverte de lames de fer, et défendu par quarante meurtrières placées le long du rocher, afin de battre en flanc ceux qui tenteraient une attaque de ce côté. C'est en débouchant par cette poterne qu'on se trouve de plain-pied au premier étage et en face de l'église de la Vierge, que les moines nomment *Catholicon.* Là se trouve une mosaïque sur le pavé de la nef, représentant le soleil, la lune et un aigle à deux têtes, en l'honneur des empereurs qui la dotèrent si richement. Les portes en bronze de l'église sont ornées de bas-reliefs d'un style médiocre, rappelant divers sujets de l'Écriture sainte. On montre avec le plus grand mystère une niche à double fond, dans laquelle se trouve, sous un voile, l'image miraculeuse de la Vierge, bas-relief attribué à saint Luc. Les chrétiens d'Orient croient généralement à cette tradition, et viennent en pèlerinage à la châsse de la *Panagia* (ou la Vierge). On prétend que pendant la guerre de l'indépendance l'image parla plusieurs fois pour encourager les Grecs à la victoire, et que, lors d'une défaite qu'ils essuyèrent, elle répandit des larmes.

Le réfectoire est situé au rez-de-chaussée. En y allant on voit, auprès d'une fontaine qui jaillit du rocher, un autel

taillé dans un pilier, où la pieuse Euphrosine trouva, dit-on, la sainte image; au bout d'une voûte qui part de là, se trouvent la cuisine, les offices, et une vaste cave construite dans un souterrain obscur, contenant une grande quantité de vins excellents récoltés dans les environs; ceux provenant des terres éloignées du monastère sont vendus par les moines, ainsi que sept cents milliers environ de raisins de Corinthe.

La bibliothèque du couvent n'est pas dans un état très-brillant. Le lieu ordinaire de récréation est dans les jardins, disposés en terrasses sur le penchant de la montagne qui s'étend jusqu'au bord de la rivière; ces jardins sont tous bordés de sapins et autres arbres. Le nombre des moines est de 250 à 300, mais ils sont rarement tous présents.

La position de ce monastère est belle et pittoresque; et comme on pensa que les Turcs ne pourraient pas s'en rendre maîtres, il servit, lors de la révolution, de refuge à beaucoup de familles, qui y apportèrent leurs richesses pour les soustraire à l'avidité des musulmans. Mais, en 1826, Ibrahim-Pacha, à la tête d'une puissante armée, tenta de s'en emparer. Les moines, avec un talent et une promptitude admirables, élevèrent des batteries, placèrent des canons aux endroits les plus susceptibles d'être attaqués, et appelèrent à leur aide une troupe de braves Palycares. Bientôt le pacha fut honteusement forcé de lever le siége après avoir perdu plusieurs milliers d'hommes, tandis que la perte des assiégés ne se montait qu'à un tué et deux blessés. Le couvent renferme encore aujourd'hui plusieurs de ces nobles défenseurs de leur patrie et de leur religion.

Tous ceux qui visitent cette haute et sainte habitation sont reçus avec la plus touchante hospitalité par ses pieux habitants, qui n'exigent aucune rémunération et refusent même souvent ce qui leur est offert, selon le plus ou moins de fortune de leurs hôtes.

A 5 milles sud (9 kil.) du monastère de l'Assomption, vous trouvez *Kalavrita;* pour arriver à cette ancienne ville, il faut compter 2 bonnes heures de marche dans un pays tout à fait alpin et riche en belles scènes de la nature. Cette ville est située dans une plaine très-élevée (près de 800 mètres) qu'arrosent les eaux de la rivière du même nom, au pied d'une montagne dont le sommet est couronné par des ruines que les Grecs appellent *le château des Français*. Pour y parvenir, il faut gravir pendant une heure un sentier escarpé et très-difficile. L'intérieur de ces ruines n'offre aujourd'hui rien de remarquable.

Kalavrita par elle-même est peu intéressante, bien que

située dans une riche plaine, mais dont l'air est malsain; cependant le voyageur ne contemplera pas sans un sentiment religieux cette petite cité qui fut le berceau de l'affranchissement de la Grèce.

De *Mégaspélion* à Corinthe il faut compter au moins 50 milles (90 kil.), ce qui demande deux jours de marche. Pour regagner les rivages du golfe, le voyageur a le choix de deux routes, sans compter celle qu'il a suivie en venant au couvent.

Une de ces routes passe par une *metokhi* (ferme) de Mégaspélion, tout près de la *grotte d'Hercule*, qui vaut la peine d'être visitée. Mais la plus courte est celle qui suit le cours de la *Kalavrita,* à travers un romantique ravin, jusqu'à la mer: ce pittoresque passage est bordé de chaque côté de rochers perpendiculaires, dont les moindres pentes sont garnies d'arbres et de verdure. Le touriste, ayant atteint les bords riants du golfe, tourne à droite, suit le rivage qui se trouve à sa gauche, et le pied d'une chaîne de collines qui étalent leurs formes gracieuses à sa droite. Enfin, après 4 heures de marche depuis Mégaspélion, il arrive au

Khan d'Acrita (auberge d'Acrita), situé sur les bords de la rapide *Crathis*, rivière aux ondes transparentes.

Pour gagner *Kamarès* il faut 5 heures 1/2 de marche. En quittant Acrita, vous traversez un long pont jeté sur la *Crathis*, et une heure 1/4 après la rivière de *Zaphilitico* ou *Zakoulitico*. Près de ses bords se trouvent des ruines d'antiquités, mais dont l'origine est fort douteuse. Une demi-heure plus loin se trouve *Blouhourki*, sur un joli ruisseau; à gauche, une colline couverte de bois, sur laquelle était située l'ancienne *Ægira;* et à droite, sur le bord de la mer, le port, ou *Narval Ægira,* maintenant comblé par le sable. Le voyageur continue de suivre les bords du golfe, ayant toujours à droite cette pittoresque ramification de collines plus ou moins élevées, souvent couvertes de jolis bois et tapissées d'une riche verdure; il traverse plusieurs torrents d'un aspect romantique, puis il arrive à

KAMARÈS, village situé sur la côte, et qui doit sans doute son nom aux restes d'un aqueduc qu'on trouve dans cette localité. Un peu plus loin le touriste recontre un *khan* (auberge) où il peut se rafraîchir, et, d'un pic élevé qui domine *Kamarès* ou *Kamani*, il aperçoit une église, appelée *Panagiatis Koruphis* (la Vierge de la Montagne), qu'on croit être l'ancienne *Gonaesse* ou *Donnessa*. Près du *khan* (auberge) de Kamarès on trouve, dans une plaine

située entre les montagnes et la côte, les restes de la ville romaine *Pellene*.

Après 3 ou 4 heures de marche, toujours longeant le beau golfe à gauche et de riantes collines à droite, le voyageur arrive au misérable village de

VASILICA ou BASILICO, situé sur une pente rocheuse le long de laquelle courent les murs de *Sicyone*. Cette ville illustre fut fondée 2089 ans avant Jésus-Christ ; elle devint le centre des arts apportés d'Egypte ; on y travaillait les métaux avec une rare perfection, et son école acquit, dès ces temps reculés, une haute réputation. Cette cité était bâtie sur un plateau élevé dominant la plaine, à une heure environ de la mer, et près d'un tumulus d'une grande dimension. La vue dont on jouit, prise du théâtre, est admirable ; elle s'étend sur l'*Acro-Corinthe*, sur les montagnes de l'*Isthme*, sur le *golfe de Lépante*, et au delà du golfe, sur le *Parnasse*, l'*Hélicon* et sur les montagnes de la *Béotie*. Sicyone fut détruite par un tremblement de terre.

La citadelle était située sur l'angle le plus élevé ; du temps de Pausanias elle était encore ornée du temple de la Fortune. Près de là se trouvent des ruines romaines, probablement celles du théâtre, vaste édifice qui n'avait pas moins de 140 m. de diamètre, et 40 rangs de siéges s'élevant les uns au-dessus des autres, en partie taillés dans le rocher et en partie construits en maçonnerie cyclopéenne. Les restes du *stadium* sont encore dans un bon état de conservation, et leur étendue est considérable ; cet édifice était en partie taillé dans la roche. Les fondations du temple de Bacchus, ceux des murs de l'Acropolis, les restes de beaucoup d'autres temples, les fondements de vastes édifices grecs, le pavé de la route et la direction des rues, sont encore très-visibles.

Le voyageur pourra remarquer encore dans l'église de *Basilico* un chapiteau corinthien d'un assez beau caractère, et dans les environs du village un grand nombre de petites églises tombant en ruines.

Voilà tout ce qui reste de ces somptueux édifices dont Pausanias parle avec tant d'éloges : temples et habitants, tout a disparu !

De *Vasilica* à Corinthe il y a 3 heures de marche : la route descend bientôt dans la plaine que baigne le golfe à gauche ; sur la droite se trouve une belle vallée bornée par des montagnes couvertes d'arbres au vert feuillage, et arrosée par le fleuve *Asope* que l'on traverse sur un beau pont : ensuite la route monte un peu ; la vue alors est admirable ; puis viennent le fleuve Cléonte, un beau bois d'oliviers, une riante plaine, et vous entrez à

CORINTHE.

Many a vanish'd year and age,
And tempest's breath, and battle's rage,
Have swept o'er Corinth; yet she stands,
A fortress form'd to freedom's hands.

BYRON.

CORINTHE (l'auberge est tenue par Stephano; elle est détestable, mais c'est le seul endroit où le voyageur puisse loger. Les lits sont mauvais et la maison salement tenue).

Corinthe, d'après tous les auteurs anciens, était une des plus belles et des plus florissantes villes de la Grèce antique, non-seulement par la richesse et le nombre de ses monuments, par les pages héroïques qu'elle remplit dans l'histoire, mais encore par son heureuse position entre l'Europe et l'Asie. Située à l'extrémité sud de la baie pittoresque de son nom; n'étant séparée de l'Archipel que par un col étroit de terre, nommé l'*Isthme de Corintke*, si célèbre dans l'antiquité; ayant un port sur chacune de ces belles nappes d'eau, elle se trouvait nécessairement l'entrepôt des riches contrées que baigne le bassin du centre de la Méditerranée, des belles îles de l'Archipel, de la côte de l'Asie Mineure et de la Syrie. — Depuis des siècles sa splendeur antique avait disparu; mais la Corinthe du moyen-âge était encore naguère une ville opulente, peuplée et commerçante. Depuis 1822 la main destructive du Musulman a balayé ce que le temps avait respecté; monuments, édifices, chaumières, tout a été réduit en cendres; rien n'a échappé à la vengeance d'un ennemi barbare et sanguinaire; et maintenant, cette noble, cette antique Corinthe ne présente plus à l'œil du voyageur attristé qu'une vaste étendue de ruines, du sein desquelles commence à s'élever, depuis 1836, une nouvelle ville.

De l'antique Corinthe on ne trouve plus que peu de débris; les plus remarquables sont les ruines de deux édifices de la ville romaine : le premier est un grand bâtiment en brique, situé vers le nord, et probablement un des bains bâtis par Adrien; le second est un amphithéâtre creusé dans la roche, du côté est de la ville moderne, non loin du torrent qui sépare l'Acro-Corinthe des hauteurs situées à l'est. Cet amphithéâtre est postérieur à Pausanias, car cet auteur ne le cite pas. L'étendue de l'arène peut avoir 280 pieds dans un sens et 180 pieds sur l'autre. — Les sept colonnes dont les voyageurs parlent si souvent, comme des restes de l'ancienne cité, sont encore debout au milieu des ruines modernes; on

croit qu'elles appartenaient au temple de Minerve Calamathis. De ces sept colonnes, cinq faisaient partie de la façade; elles sont en pierre calcaire d'un seul morceau jusqu'au filet, recouvertes d'un stuc qui les revêt encore en plusieurs endroits; elles peuvent avoir environ 5 pieds de diamètre à la base; la largeur du temple pouvait être de 60 pieds. En parcourant les ruines de la ville, et en descendant vers la mer, le voyageur ne trouve plus que quelques décombres, tels que des fragments de colonnes de marbre, des bas-reliefs, des inscriptions mutilées, des ruines de bains, des grottes, des édifices en briques, etc. La mythologique *Pirène* (aujourd'hui *Drako-Nero*), fontaine si transparente et si pure, que les anciens vénéraient comme une divinité, roule encore aujourd'hui vers la mer ses ondes argentées: toutes les révolutions qui ont bouleversé Corinthe n'ont pu ni interrompre son cours, ni altérer la limpidité de ses eaux; elle est là comme l'historien solitaire de toutes les calamités qui ont pesé sur ses bords. En suivant la marche errante de ce noble ruisseau, vous arrivez à *Léchée*, ancien port de Corinthe, maintenant comblé par les sables du golfe. Ce port a reçu son nom de Léchée, fils de Neptune et de Pirène, fille d'Achéloüs. Du temps de Pausanias, il possédait un temple de Neptune où le dieu était représenté en bronze, mais dont on ne trouve maintenant aucune trace. — Tout près de là se trouvent des grottes d'où l'eau tombe comme une pluie d'été; — sur le même rivage se voit une grotte sépulcrale très-curieuse, taillée dans la roche, et divisée en trois galeries parallèles.

Mais ce que le voyageur verra avec le plus d'intérêt, c'est l'*Acro-Corinthe*, citadelle bâtie sur le plateau d'une montagne qui domine Corinthe, et dont l'aspect, vu de la ville, est des plus majestueux. Du temps de Pausanias, il existait plusieurs temples sur cette haute sommité, mais tous ont disparu. — Les remparts de la forteresse datent du moyen-âge et reposent en grande partie sur d'antiques murailles de construction grecque. On monte à l'*Acro-Corinthe* par un chemin praticable pour les chevaux; il faut deux bonnes heures pour monter à la citadelle, dont l'élévation est d'envison 575 mètres; mais, arrivé à la cime de la montagne, le touriste ne regrettera ni peines ni fatigues. Le panorama qui va s'offrir à ses regards présente tout ce que la Grèce a de plus noble et de plus imposant: d'un côté, c'est le *golfe de Lépante* aux eaux limpides et calmes; — vers la droite, ce sont les riches campagnes qui se prolongent jusqu'à *Delphes*, et que couronnent l'*Hélicon* et le *Par-*

nasse; — sur la gauche, vous apercevez les plaines fertiles de *Némée*, s'étendant jusqu'à *Mycènes*; — vers l'est, *Egine*, *Mégare*, *Eleusis*, le mont *Hymette*, le *Parthénon* et le *cap Senium* occupent l'horizon; — vers le midi la scène n'est pas moins majestueuse; c'est *Epidaure*, la *mer d'Argos* et le mont *Arachnée*, qui veulent aussi faire partie de ce féerique tableau. Ramenant ses regards sur le point qu'il occupe, le voyageur trouvera dans ce lieu l'image de la vie et de la force; et bien que la main destructive des guerres ait entassé dans une ruine commune, temples, mosquées, habitants, constructions turques et vénitiennes, ses fortifications actuelles peuvent être encore un jour d'autres *Thermopyles* pour le salut de la Grèce. C'est dans cette citadelle que se trouve aussi la source de la belle fontaine *Pyrène* (appelée maintenant Draco-Nero), ou source du Dragon, dont les eaux bienfaisantes se divisent en plusieurs branches et descendent dans la ville pour le besoin des habitants. Du temps des Turcs, le voyageur avait de la peine à pénétrer dans l'intérieur de l'Acro-Corinthe, maintenant cette permission lui est de suite accordée.

Le voyageur, s'il est chrétien, ne verra pas non plus sans un vif intérêt la grotte taillée dans le flanc de la montagne *Phuka* (Acro-Corinthe) où saint Paul, dit-on, se réfugia un jour; et à la base de cette même montagne, la petite *église de St-Paul*, construite à l'endroit même où l'apôtre avait exhorté les Juifs et les Grecs, au nom de Jésus-Christ, à embrasser la religion chrétienne. Ce fut dans cette église qu'il adressa ces belles épîtres que nous lisons avec tant de charme dans l'Écriture sainte.

Si le voyageur veut, avant de continuer sa route vers *Mégare*, visiter le *port de Cenchréæ*, situé à 2 heures de Corinthe, et dont il est fait mention dans les Actes des Apôtres, il laissera la route de Mégare à gauche, et après une marche d'environ 30 minutes il trouvera, au milieu d'un champ, un bel amphithéâtre taillé dans la roche; un peu plus loin on traverse une rivière dont les bords sont couverts de tombeaux en ruines : c'est, dit-on, le lieu rendu célèbre par l'entrevue d'Alexandre et de Diogène; tous deux moururent le même jour, l'un sur un trône à Babylone, et l'autre dans un tonneau, au milieu de la populace de Corinthe. La route continue parmi des ruines jusqu'à ce petit port, situé sur deux caps peu élevés; sur l'un se trouvent la douane et des magasins. — C'est à *Cenchréæ* que se trouvaient les bains d'Hélène; les ruines des temples d'Esculape et d'Isis n'existent plus, mais la source qui formait les bains sort encore de son rocher, pure comme

le cristal, tiède et un peu salée, et de là, par une série de jolies cascades, se précipite sur la roue d'un moulin, pour aller ensuite perdre son nom et ses belles eaux dans le sein de la mer. Les habitants de la contrée fréquentent ces eaux thermales, salutaires dans plusieurs maladies. — Cet endroit s'appelle *Mylos*.

Tout près de là se trouve une caverne sépulcrale fort curieuse.

C'est avec un sentiment pénible que nous quitterons Corinthe, car, depuis notre arrivée en Grèce, nous n'avons pas encore rencontré une telle quantité de ruines accumulées sur un si petit espace.

DE CORINTHE A MÉGARE, 8 heures 1/2.

La route qui conduit à Mégare, depuis le port de Schœnus, passe entre le mont Géranion et le golfe qui forme plusieurs baies profondes. On trouve, à 3 heures 3/4 de Corinthe, le village de *Kasidi*, l'ancienne *Sidus*, qui contient quelques restes d'antiquités; une lieue plus loin, on rencontre les ruines d'une église qui indiquent probablement l'ancienne *Crommyon*, et à un quart de lieue de la, le village de *Kineta*. De cet endroit deux chemins conduisent à Mégare; l'un qui monte par le mont Géranion, et qui, après deux heures, va se réunir à la grande route de Corinthe à Mégare; l'autre est sur le côté méridional de la montagne; c'est le chemin *Scironien,* suivi par la plupart des voyageurs à pied seulement: par cette dernière route, il y a 3 heures de marche de Kineta à Mégare; en sorte que la distance totale de Corinthe à Mégare est de 8 heures 6 minutes.

Mégare doit son nom, selon quelques historiens, à Mégare, fils de Neptune, qui, étant venu au secours de Nisus contre Minos, fut tué dans un combat et enterré dans cette ville. Mégare est située sur une éminence rocailleuse, à l'une des extrémités de laquelle est une vaste plaine, et à un quart de lieue du golfe d'Egine. On trouve dans l'auberge de Mégare une chambre assez propre, où le voyageur peut coucher, tandis que les chevaux restent dans la cour; c'est dans cet endroit que les guides prennent ordinairement les touristes. Cette ville était dans l'antiquité la magnifique capitale de la province de *Megaris;* aujourd'hui c'est une misérable bourgade de 400 maisons ou cabanes, contenant 1,000 habitants de races albanaise et grecque. Elle se distinguait anciennement par ses temples magnifiques et ses palais; c'est là qu'étaient un temple de Diane où l'on voyait les statues de douze dieux, le temple de Jupiter Olympien, ainsi que beaucoup

d'autres temples. Elle a été le lieu de naissance du poëte Théognis, du philosophe Euclide, et de la courtisane Aspasie. De toute cette ancienne magnificence il ne reste plus que l'aqueduc et quelques portions des murs cyclopéens; son port, jadis *Nisée*, actuellement nommé *Dodeka Ecclesiæ*, situé à un quart de lieue, est rempli de sable : on voit encore, entre la ville et ce port, des colonnes d'un temple.

Le voyageur peut faire la traversée de Salamine, qui n'est qu'à un quart de mille (450 mètres) de distance. Cette île, située dans le golfe d'Egine, près de la côte de Mégaris, n'est qu'un rocher aride. Elle est célèbre par la victoire navale que Thémistocle remporta sur les Perses, dans le détroit qui sépare cette île de l'Attique; et comme la patrie d'Euripide, qui y composa la plupart de ses tragédies. De Salamine le voyageur peut visiter Egine, île située dans le même golfe, et renommée par les ruines du temple de Jupiter que l'on voit sur la plus haute montagne de l'île.

DE MÉGARE A ATHÈNES PAR MER, 6 lieues 1/2.

La route la plus facile de Corinthe à Athènes est de traverser l'isthme à cheval jusqu'à Calamachi (Cenchréæ), port où se trouve une espèce d'auberge, et le seul endroit où l'on puisse s'arrêter entre Corinthe et Mégare; de là le voyageur doit louer une barque pour Athènes, et débarquer à Salamine; mais en prenant cette route il perdra les vues magnifiques du *mont Geraunia* et du *golfe Saronique*. Une troisième route passe par Thèbes et la plaine de Platée; celle-ci prolongera le voyage de deux jours. De Mégare à Athènes, il y a une autre route par Eleusis.

DE MÉGARE A ATHÈNES PAR ELEUSIS.

De Mégare à Eleusis il y a 13 milles, 23 kil. 1/3. En partant de Mégare, on a une vue magnifique sur le golfe Saronique et l'île de Salamine. C'est dans ce golfe que, vers l'an 480 avant l'ère chrétienne, 380 vaisseaux grecs détruisirent la flotte des Perses qui en comptait 2,000. A une demi-heure de là sont les ruines d'un ancien temple. La route traverse une partie de la montagne de Kerata ou Gerata, et ensuite elle descend dans la plaine Eleusinienne, couverte des ruines de la ville d'*Eleusis*, où se trouve maintenant le misérable village de *Lepsina*, où se célébraient les fameux mystères de Cérès.

Le premier objet qui fixe l'attention du voyageur, sont les six arches d'un aqueduc qui conduisait vers l'Acropolis, en passant près du temple de Cérès. Viennent ensuite les ruines du temple : on voit encore les traces de la route pavée qui y conduisait. M. Clark trouva près de ce temple une statue colossale qu'il fit transporter, et dont plusieurs voyageurs ont fait mention comme étant celle de la déesse.

La Via Sacra. Le pavement de la *Via Sacra* est encore visible en partant du temple de Cérès, à droite de l'aqueduc. L'Acropolis d'Eleusis est à un demi-mille (900 mètres) de la mer; la plaine qui les sépare est couverte des restes de deux longs murs qui les réunissaient; cet espace est probablement le lieu appelé Rharium où, suivant la tradition d'Eleusis, on sema pour la première fois du blé. L'ancien port d'Eleusis était fermé par une digue artificielle semi-circulaire en marbre blanc. Il y a entre ce port et le village actuel, le long des murs du côté du nord, les ruines d'un autre temple. On reconnaît les traces du théâtre sur la pente de la colline, près du mur du côté sud conduisant à la mer.

La route d'Eleusis à Athènes passe à travers la plaine Thriésienne, au milieu des ruines de l'ancienne chaussée, le long de laquelle se faisait la procession annuelle hors des murs d'Athènes. Cette route est maintenant dans un bon état, et garnie de *bornes-stades;* règle générale, un cheval fait 4 stades dans une heure. Le voyageur rencontre, près des fondements de la chaussée, les restes de deux ou trois temples, dont l'un près d'un ruisseau desséché, le Céphissus Eleusien. Au bas du mont Kerata est le champ sacré situé entre Eleusis et Thria, où l'on prétend que Cérès sema le premier blé; là était aussi la source d'Anthias, remarquable par la belle végétation qui l'environne.

En suivant le chemin qui conduit à Athènes, on arrive à Rheti, où coulent deux ruisseaux d'eau salée qui forment les limites entre les territoires d'Eleusis et de l'Attique. La route s'approche de la mer; sur la gauche se trouve un petit lac d'eau salée, sur la surface duquel on recueille souvent du *pétrole* ou goudron minéral. En entrant dans le défilé, et regardant en arrière sur la plaine que l'on vient de traverser, on jouit d'une vue magnifique: après avoir passé près d'un lac salé, on entre dans le défilé de Daphné, où l'on voit plusieurs niches destinées jadis aux offrandes. Le roc perpendiculaire dans lequel elles ont été taillées est sans nul doute le *Pœcile* de Pausanias. Au centre du défilé, se trouve dans une situation romantique le monastère de Daphné : on prétend que la plus grande partie des matériaux employés à sa construction ont été tirés

du temple de Vénus, qui était situé dans les environs. Mais cet édifice tombe en ruine. On voit encore dans le même défilé les restes d'un théâtre. De cet endroit, le voyageur jouit du plus splendide panorama d'Athènes, où l'on arrive en traversant le Céphise et les bosquets de l'Académie.

ATHÈNES.

> Ancient of days! august Athena! where
> Where are thy men af might? thy grand in soul?
> Gone glimmering through the dream of things
> That were :
> First in the race that led to glorys goal,
> They won, and passed away.—Is this the whale?
> A school boy's tale, the wonder of on hour!
> The warrior's weapcn and the sophist's
> Stole
> Are sought in vain, and o'er caeh mouldering
> Tower,
> Dim with the mist of years, gray flits
> The shade of power.
>
> BYRON.

Hôtels : l'hôtel Royal de Mme Cassales, l'hôtel de France, l'hôtel de Munich; il y a en outre une maison de restaurant, tenue par Mme Vitalis. Un des hôtels les plus modérés est celui de M. Jones, dans la rue de la Minerve, où l'on peut vivre à raison de 5 shillings anglais, ou environ 6 fr. par jour, y compris l'appartement, le déjeuner, le dîner et le vin.

Chez Mme Cassales le voyageur peut dîner à la carte; on est servi comme chez les bons restaurateurs de Paris. Le prix des mets est ainsi fixé : une soupe, 25 lephtas (25 c.), et pour tous les autres plats, 40 lephtas (40 c.). Le vin du pays, qui est très-bon, coûte 40 lephtas, de sorte qu'un dîner de quatre plats, avec le vin, coûte 2 drachmes (1 fr. 75 c.). Un appartement dans la même maison est d'environ 40 drachmes par mois (34 fr.); la table du domestique 40 drachmes (34 fr.); pour le dîner du maître 60 drachmes (51 fr.). Le pain vaut, en général, 10 c. la livre; le thé, chez M. Browne, marchand anglais, vaut 5 fr. la livre.

ATHÈNES (*Athenæ*), capitale du nouveau royaume de la Grèce; elle est située dans une belle plaine, entre les petites rivières l'*Ilissus* et le *Céphise*, et à 8 kil. environ du golfe d'Egine.

Le siége du gouvernement y a été transféré de Nauplie en 1834. Le roi Othon y a fait son entrée le premier décembre de la même année. Depuis cette époque, les murs presque

ruinés, de quatre milles de circuit, 7 kil. 1/4, que les Turcs avaient élevés, ont été abattus pour donner une plus grande extension à la capitale du nouveau royaume de la Grèce. On a tracé des lignes droites pour former de larges rues, où de belles maisons semblent sortir de terre de toutes parts, et qui remplacent les rues étroites et tortueuses de la ville turque : elle ne comptait alors qu'une population de 10 à 15,000; aujourd'hui elle s'élève à environ 20,000 habitants. Le nouveau palais est situé sur une éminence, à un quart de mille de la ville, 450 m. Le plan de cet édifice est d'une grande étendue, le front ayant environ 300 p. de longueur et 280 de profondeur; il est construit en marbre pentélique. La rue de Minerve, qui traverse toute la ville, conduit au centre du palais. Le théâtre, l'hôpital militaire, le jardin botanique, l'hôpital civil, l'université, différentes écoles et pensionnats, doivent leur fondation au nouveau gouvernement. L'école instituée par les missionnaires américains, où 400 enfants sont instruits, mérite une attention particulière de la part du voyageur, qui ne peut s'empêcher d'admirer la patience et le noble dévoûment de ces bienfaiteurs de la jeunesse grecque. Un autre objet digne de curiosité, à Athènes, ce sont les procédés employés pour séparer la soie crue des cocons.

Près de l'Albergo real, on trouve un excellent bain turc.

L'eau que l'on boit dans Athènes est amenée du Céphise par un aqueduc antique.

Le service divin se fait dans 12 églises desservies par 23 prêtres du rite grec; il y a aussi une église catholique, desservie par un curé et deux prêtres du rite romain, et un chapelain pour le palais du roi. Le service protestant est fait dans des maisons particulières par plusieurs ministres, et à la cour par le chapelain de la reine. L'ambassadeur russe a également une église grecque avec un prêtre et un chœur pour le chant.

On compte dans Athènes plus de 70 églises en ruines, que le gouvernement a cédées à la commune, à la condition qu'elles seront vendues, et que le prix de la vente sera employé à la construction d'une cathédrale.

L'administration civile de cette nouvelle cité est sous la direction d'un *dimarque* (maire), qui a 255 drachmes (216 fr. 75 c.) d'appointements par mois; il est assisté de plusieurs adjoints et conseillers municipaux. L'élection du dimarque a lieu tous les trois ans, et sa nomination doit être approuvée par le roi.

Résumé historique. — Cette ville si célèbre a souvent excité l'ambition des barbares et des puissants conquérants.

Depuis l'invasion de Xerxès jusqu'aux incursions d'Alaric dans la Grèce, Athènes a changé vingt-trois fois de maîtres; elle a été incendiée deux fois par les Perses. Les faubourgs, et tout ce qu'ils contenaient de précieux, furent détruits par Philippe de Macédoine. Le port et la ville furent, pour ainsi dire, rasés jusqu'à leurs fondements par Sylla. L'Acropole fut livrée au pillage par Tibère, et ravagée par les Goths, sous le règne de Claudien; et enfin la ville et le territoire furent saccagés par Alaric. Depuis ce temps, Athènes a subi le joug d'un grand nombre de petits princes de différentes nations. Ce fut en vain que Justinien voulut rétablir Athènes dans le VI[e] siècle; ensuite elle disparut presque entièrement des annales du monde, jusqu'au temps où les Vénitiens en devinrent maîtres, et qu'Omar, général de Mahomet II, s'en empara en 1455. Elle fut bombardée par les Vénitiens en 1687. Enfin, elle fut assiégée et prise par les Turcs en 1688, qui l'ont possédée jusqu'à la renaissance de la Grèce; mais ce ne fut qu'au mois de juin 1822 que les Turcs furent obligés de rendre Athènes, ainsi que l'Acropole. Ils s'emparèrent de nouveau de cette ville le 17 août 1826; ce fut alors que commença ce siége célèbre, auquel prirent part tous les amis des Grecs, et qui dura jusqu'à la suspension des hostilités en 1829. Mais Athènes ainsi que l'Attique ne furent entièrement délivrées de la domination des Ottomans qu'à l'arrivée du roi Othon, le 20 mars (1 avril) 1833 dans la Grèce. Il prit possession d'Athènes au mois de mai, en déclarant qu'il en ferait à l'avenir sa résidence. Cette ville, qui auparavant n'était qu'un misérable village, fut promptement restaurée, et le 13 décembre 1834 s'opéra la translation de la résidence royale de Nauplie à Athènes.

Antiquités d'Athènes. — On ne doit pas s'attendre à trouver ici la description de toutes les antiquités qui sont en si grand nombre dans cette ville fameuse et aux environs, il faudrait un volume entier pour les décrire toutes; nous nous bornerons à indiquer les principaux monuments qui méritent l'attention du voyageur. Ceux qui désirent de plus grands détails peuvent se les procurer dans l'ouvrage de M. Pittakys, ayant pour titre : *L'Ancienne Athènes.* La Topographie d'Athènes et de l'Attique, par le colonel Leak, leur sera également utile.

Athènes, dans son état le plus florissant, avait 22 milles de circuit, 39 kil. 1/4, 18 portes, 3 ports, savoir : *Phalère*, *Munychie* et *Pirée.* La ville était partagée en plusieurs quartiers, dont les principaux étaient le *Céramique*, le *Prytanée*, le *Lycée*, le *Théâtre*, l'*Acropolis*, acropole ou citadelle, l'*Aréopage* et l'*Académie.* Les rues n'avaient rien

de remarquable, soit pour la largeur, soit pour la régularité; les maisons étaient en général fort simples, mais les places étaient ornées de portiques, dont plusieurs servaient de promenades aux Athéniens. — Là, des statues, des inscriptions, rappelaient partout d'anciens et glorieux souvenirs. La population de cette noble cité a subi de très-grandes variations; — du temps de Démétrius de Phalère, elle comptait 70,000 habitants, dont 40,000 étaient ou esclaves ou dépendants.

Athènes avait atteint son plus haut degré de splendeur pendant l'administration de Périclès, qui florissait dans le ve siècle avant l'ère chrétienne. Les richesses acquises dans la conquête de la Perse le mirent à même d'utiliser les talents du célèbre Phidias et de plusieurs architectes, pour construire ces monuments qui ont fait l'admiration des siècles suivants.

Quoique ces ruines aient beaucoup souffert des désastres des guerres et des tremblements de terre, elles n'en sont pas moins, depuis deux siècles, les reliques les plus intéressantes et les plus magnifiques de l'antiquité, et sont autant de témoignages de la supériorité d'Athènes en fait de goût et de génie dans les arts.

L'Acropolis ou *Acropole* est le premier objet qui attire l'attention du voyageur. Il est indispensable de se procurer une permission pour aller voir ce fameux rocher cécropien, ce que vous obtenez facilement à la *Nomarchie* (préfecture), moyennant deux drachmes (environ 2 francs); — il vous faut aussi une permission pour prendre des vues d'Athènes, et l'argent qu'on retire de ces permissions est destiné à poursuivre les fouilles dans l'Acropolis. Depuis les temps les plus anciens, l'Acropolis a été une forteresse entourée de murs de 2,530 mètres de circonférence, construite sur les bords du rocher perpendiculaire qui s'élève à 150 pieds au-dessus de la plaine; la partie supérieure des murs est l'ouvrage des Vénitiens et des Turcs. Elle a environ 1,500 pieds de longueur, et dans sa plus grande largeur seulement 500 pieds. Une partie de l'Acropolis fut détruite par l'explosion d'un magasin à poudre, pendant le siége des Vénitiens, en 1677. Le *Parthénon* souffrit beaucoup de ce siége, et M. Hobhouze dit qu'en 1667 ce grand temple pouvait encore être considéré comme entier. La montée commence vers le nord, et après avoir tourné à l'ouest, elle conduit à l'unique entrée de cet édifice aux si nobles souvenirs.

Malgré l'exportation d'un grand nombre de ses chefs-d'œuvre qui ornent aujourd'hui les principaux musées de l'Europe, la Grèce est encore bien riche en beaux monuments des arts; et toutes les fois que son sol est fouillé à une

certaine profondeur, on voit sortir de son sein une nouvelle inscription, des fragments de colonnes ou de statues, qui attestent toujours le génie de ses anciens habitants.

C'est surtout à l'Acropolis que l'on continue les fouilles et les déblayements avec activité, et depuis quelque temps on est parvenu, après soixante-sept jours de travail, à ouvrir entièrement les Propylées, dont on ne saurait trop admirer la magnifique entrée. Des six colonnes qui ornaient l'intérieur du vestibule, une seule a été renversée, et les cinq autres, ainsi que le pavé et les marches latérales, ont été trouvées assez bien conservées. La grande porte du milieu, destinée à donner passage au char sacré, existe en entier dans son état primitif. Cette immense porte était autrefois garnie de bronze, ainsi que l'attestent encore quelques restes de ses ornements; mais du temps de l'empereur Adrien, ils furent remplacés par deux plaques en marbre qu'on voit encore aujourd'hui.

On a également déblayé la Pinacothèque et son portique, à gauche de l'entrée des Propylées; et les deux fenêtres de la grande salle, construite en marbre pentélique, ont conservé quelques restes de la peinture dont elles étaient ornées.

Mais un des résultats les plus importants de toutes les fouilles faites en Grèce, c'est la découverte de plusieurs fragments d'inscriptions, qui non-seulement jettent une nouvelle lumière sur l'histoire de ce pays et sur celle des arts, mais nous ont encore conservé des chants et des poëmes d'auteurs dont les ouvrages avaient entièrement disparu.

Propylées. Ce monument, en marbre blanc, fut commencé dans la période la plus brillante de l'histoire d'Athènes, sous l'archonte Euthymènes, 437 ans avant Jésus-Christ, et fut achevé en cinq années. Ils furent renommés comme le plus bel ornement de la cité, servant de magnifique frontispice à la citadelle d'Athènes. Dans l'état où ils se trouvent actuellement, ils présentent un front de 76 pieds de longueur, orné de six colonnes d'ordre dorique en marbre, avec leurs frises, entablements, et d'une profondeur considérable, ayant un portique semblable de l'autre côté, c'est-à-dire à l'intérieur; mais il n'y a aucun passage à travers le portique extérieur. Le toit des *Propylées* était plat dans toute sa largeur, c'est-à-dire du N. au S. Les dalles de marbre qui formaient ce toit étaient placées dans le sens de la largeur du monument et d'un mur à l'autre; on n'en comptait que trois par rangée, ayant 24 pieds de long chacune. Les Turcs avaient construit une maçonnerie de circonvallation, que le nouveau gouvernement de la Grèce a fait disparaître, en déblayant l'intérieur de l'édifice. On a construit, dans le moyen-

âge, une haute tour sur l'aile droite, dans le style grossier des fortifications de l'Europe occidentale.

Temple de la Victoire. Le passage actuel de l'Acropolis est à droite des Propylées en montant, entre cette tour gothique et un petit temple de la Victoire *Apteros*, c'est-à-dire sans ailes. Pausanias en fait mention, et il a été vu par Wheler et Spohn, en 1681; mais il avait disparu, lorsque des excavations faites par le gouvernement actuel firent découvrir des fragments de colonnes et d'autres ornements d'architecture en grande quantité, et entre autres le pavé d'un ancien temple qui fut reconnu pour avoir été celui mentionné par Pausanias; on eut le bon esprit de le réédifier sur ses anciens fondements, et il manque très-peu de chose à son entière restauration. Le temple consiste en deux portiques, chacun de quatre colonnes cannelées, et jointes ensemble par un mur d'une solide maçonnerie. Les dimensions sont extrêmement exiguës, n'ayant pas plus de 20 pieds de long, et autant de hauteur; mais les proportions en sont si agréables, sa situation sur une petite éminence qu'il couvre presque entièrement est si admirable, que son ensemble offre la plus grande beauté. Ce temple fut érigé à la mémoire d'Égée, qui de ce point, dit Pausanias, se précipita dans la mer qui porte son nom, lorsqu'il aperçut le vaisseau de Thésée revenant avec ses voiles noires. C'est une admirable introduction au majestueux Parthénon.

Le Parthénon. En entrant dans l'Acropolis, le Parthénon paraît devant le voyageur dans toute sa majestueuse beauté. C'est le plus bel édifice, construit sur le plus bel emplacement du monde, et dont le souvenir remue les plus nobles sentiments du cœur humain. Le site du Parthénon est le plus haut point de la cité; c'est aussi le centre de l'Acropolis, comme celle-ci est le centre d'Athènes. En portant de ce point la vue du côté du nord, la ville et la plaine paraissent comme une grande péninsule entourée de montagnes, où l'on apercevait des champs de blé, des vignobles, des oliviers, qui n'existent plus aujourd'hui.

Le Parthénon fut bâti, durant l'administration de Périclès, en marbre blanc du mont Pentelicum. Il consistait en une salle environnée d'un péristyle qui avait 8 colonnes d'ordre dorique sur le front, et 17 sur les côtés; elles avaient 6 pieds 2 pouces de diamètre à leur base, et 34 de hauteur, élevées sur un plan de 3 marches au-dessus du sol; et la hauteur du temple, au-dessus de la plate-forme, était de 65 pieds. Tout le monument avait 228 pieds de longueur et 100 de largeur. La frise, à l'extérieur et sur les deux vestibules, représentait la procession qui avait lieu

au Parthénon, à la fête quinquennale des *Panathenæa*. La seule partie de l'ouvrage attachée au temple était au-dessus du vestibule de l'ouest, dont une grande portion se trouve dans le Muséum britannique.

Le Parthénon avait été magnifiquement restauré par l'empereur Adrien, et continué d'être entier jusqu'en 1687, lorsqu'une bombe lancée par l'armée des Vénitiens détruisit la couverture; les colonnes ont souffert beaucoup dans un siége pendant la dernière guerre. La dénomination de Parthénon fut assignée à la Minerve à laquelle ce temple fut consacré; d'où vient la partie limitée dans l'intérieur de ce temple, où était la statue de la Minerve du Parthénon, exécutée en or et en ivoire par Phidias. La hauteur de la statue était de 26 coudées (environ 12 mètres); elle était debout, couverte de l'égide et d'une longue tunique; — elle tenait d'une main une lance, et de l'autre une victoire haute de 4 coudées (2 mètres environ).

L'*Erecthæum* (*Erectheion*) est le dernier des plus importants monuments de l'Acropolis, et situé à 150 pieds au nord du Parthénon. C'était l'ancienne demeure d'Erechtée, laquelle, après sa mort, fut partagée en trois parties, formant deux temples suivant les uns, et trois temples suivant les autres; celui d'Erecthée au nord, de Minerve Poliade à l'est, et de la nymphe Paudrosos au sud. Pausanias parle de trois temples, comme étant distincts dans leur destination, quoique réunis dans leur situation. Homère dit qu'Erechtée demeurait dans le temple de Minerve, ou en d'autres termes, qu'il avait bâti son palais près de ce temple, contenant la plus ancienne statue de cette divinité, considérée comme la plus sacrée, étant tombée du ciel sous le règne d'Erectheion (*Erechtonios*).

Ce temple a 90 pieds de longueur de l'est à l'ouest, et se divise à l'intérieur en trois compartiments que l'on a pris pour autant de temples; à l'ouest était celui de Paudrosos, à l'est celui qui renfermait la statue de Minerve Poliade, la protectrice de la ville, et le troisième était probablement un corridor de communication entre les portiques du nord et du sud, et l'ensemble de ce temple s'appelait l'*Erechtheum;* c'est là que Minerve, dans sa querelle avec Neptune pour le territoire de l'Attique, fit sortir de la terre l'olivier, qui était le symbole de cette divinité. Il n'existe plus qu'une partie de ce temple. Des six colonnes du portique du nord, il n'en reste que trois; le mur du côté du sud est détruit; mais il ne manque qu'une colonne du portique, et cette colonne a été enlevée par lord Elgine, ainsi qu'une cariatide du portique du sud : ces objets sont dans le Muséum britannique, parmi la collection que le parlement a achetée du

lord pour 35,000 liv. sterl. Pausanias dit que de son temps on voyait encore dans l'*Erectheum* la source que Neptune fit jaillir d'un coup de trident, lors de sa dispute avec Minerve au sujet de la protection que cette déesse accordait à Athènes.

Théâtre d'Hérode Atticus. Dans l'angle S.-O. de l'Acropolis, on remarque quelques ruines du théâtre d'*Hérode Atticus*, appelé l'*Odeum* ou Regilla en l'honneur de sa femme. L'architecture de cet édifice est romaine; quant aux siéges, ils sont en ruines ou cachés sous les décombres. Le diamètre total de ce théâtre est de 260 pieds anglais; il pouvait contenir jusqu'à 10,000 spectateurs.

La *Stoa d'Adrien* est près de la place du marché dans Athènes, et presque encombrée par les débris de maisons anciennes et modernes. Il reste encore 8 colonnes cannelées d'ordre corinthien, avec leurs chapiteaux, dans un état parfait de conservation, présentant le front de l'ancien mur de l'enclos de ce monument. Au milieu du grand carré de l'enceinte se trouvent deux églises; l'une au nord est dédiée à *St Asomatos*, l'autre à la Vierge, surnommée *Megali Panagia;* tout près vous apercevez une tour bâtie par lord Elgine, qui sert maintenant d'horloge; le reste de l'emplacement est occupé par le marché aux comestibles.

La *Porte de l'Agora* ou nouveau marché consiste en quatre colonnes cannelées qui supportent un fronton, près duquel est le tarif (mercuriale) du marché d'Adrien, aussi lisible et presque aussi parfait qu'il l'était le jour qu'on l'y a placé.

Le temple de Thésée fut construit 50 ans avant le Parthénon, 415 ans avant J.-C., et quelques années après le combat de Salamine, par Cimon, fils de Miltiade. L'église St-Marc à Venise, et le temple de Thésée à Athènes, ont plusieurs points de comparaison : tous deux doivent leur origine aux mêmes sentiments; tous deux sont à la fois temples et catacombes. Dans l'un et dans l'autre, les cendres vénérées qui y reposent furent apportées de régions lointaines. Les restes de Thésée arrivèrent au Pirée, venant de l'île de Scyros, sous la conduite de Cimon; ceux de St Marc abordèrent au quai de Venise, venant d'Alexandrie : ceux-ci, à leur arrivée, furent salués avec toute la pompe d'un carnaval vénitien. Les obsèques de Thésée furent célébrées par un défi dramatique entre Eschyle et Sophocle. Le héros et le saint, placés dans leurs splendides mausolées, furent honorés, chacun dans sa cité respective, comme les protecteurs de ces deux républiques maritimes. Thésée n'a pas eu seul les honneurs de son temple. Hercule, le compagnon de ses travaux sur terre, fut admis à partager sa gloire posthume; il lui en-

céda même avec toute la politesse athénienne la plus grande part. Sur la façade orientale du temple, toutes les métopes sont remplies des travaux de ce héros, lorsqu'il n'y en a que quatre qui soient réservées aux actions de Thésée. Ce héros manifesta le même désintéressement en cédant à Hercule l'entrée la plus apparente de son temple. Ce noble monument, construit en marbre pentélique, est situé à l'extrémité occidentale de la ville; il est entouré d'un péristyle composé de six colonnes sur la façade et de 13 sur les côtés. La longueur du temple est de 73 pieds sur 26 de large. Il reste encore debout 32 colonnes d'ordre dorique avec les murs.

Ce temple avait été converti en une église dédiée à saint George; mais il forme aujourd'hui le muséum d'Athènes : on y place tous les fragments d'antiquités que l'on découvre.

L'*Aréopage* ou la *colline de Mars* était au centre d'Athènes. On compte seize marches taillées dans le roc qui de la vallée d'Agora y conduisent, cette vallée étant située entre la colline de Mars et le *Pnyx*. Cet angle paraît avoir été l'endroit de cette hauteur sur lequel s'asseyait, pour délibérer, le conseil de l'Aréopage. Les aréopagites, distingués par leur caractère, leur rang et leur dignité, siégeaient sur ce rocher élevé, en plein air et dans l'obscurité, pour que leur jugement ne fût pas influencé par la vue soit de l'accusateur soit de l'accusé. Ce fut devant ce tribunal qu'Oreste fut jugé, accusé de matricide, et Socrate accusé de théisme.

Sur l'emplacement de l'Aréopage on trouve les ruines d'une petite église dédiée à *St Denis* l'Aréopagite, en commémoration de sa conversion par *St Paul*.

Le Pnyx ou colline était l'endroit où s'assemblait le peuple, et où les questions les plus importantes de la paix ou de la guerre étaient agitées. Il y régnait une grande simplicité. Une grande tribune de pierre, qui du côté de la mer était tournée vers l'intérieur, en était l'unique ornement. C'était de là que les orateurs haranguaient le peuple. Cette tribune, les degrés qui y conduisaient, et les siéges qui se trouvaient au-dessous, sont tous taillés dans la roche vive, et se trouvent encore dans un état parfait de conservation. L'étendue du Pnyx a plus de 12,000 mètres carrés.

Près de l'emplacement du temple d'Eleusis (dont il ne reste aucune trace), se trouve une pente en pierre sur laquelle les dames grecques se laissaient glisser sur le dos pour se guérir de la stérilité. Cet usage existe encore aujourd'hui, de sorte que la pierre est tout à fait polie.

La *colline du Muséum*, lieu où l'on dit que Musée fit entendre ses chants; il y mourut de vieillesse et y fut enterré.

Cette éminence, située au sud-est de la cité, est presque aussi haute que l'Acropolis. Sur son sommet se trouvent les restes du monument de Philopappus.

Ce fut de cette hauteur que les Turcs bombardèrent la forteresse pendant le dernier siége.

Prison de Socrate. En descendant au nord de la colline du Musée, on trouve quatre grottes curieuses taillées dans le roc : on les appelle à présent Bains, mais tout porte à croire que c'étaient des prisons. Celle dans laquelle on dit que Socrate fut emprisonné et où il but la coupe amère de la mort, était d'une disposition particulière; on y pénétrait d'en haut au moyen d'une échelle.

Le *théâtre de Bacchus* est situé à l'angle sud-est de l'Acropolis; il fut construit 500 ans avant Jésus-Christ; sa dimension et quelques débris de ses ailes sont tout ce que l'on peut apercevoir à présent. Ce théâtre était un des plus grands et un des plus magnifiques de la Grèce; — il pouvait contenir 30,000 spectateurs.

Le temple de Bacchus est une caverne, au sommet du théâtre, dans le roc de l'Acropolis; elle fut convertie par Thasykus en un petit temple. La statue de Bacchus était à l'entrée du temple; elle est à présent dans le Muséum britannique.

L'*Odéon* ou *Odeum* de Périclès était dans le voisinage du théâtre de Bacchus.

La *grotte d'Apollon* et de *Pan* est située sous le mur des *Propylæa*, près d'une fontaine, comme le marque Pausanias, et près du chemin qui conduit à la citadelle du centre de la ville. Cette grotte a 6 mètres de long, 10 de haut et 5 de profondeur.

L'*arc d'Adrien* se trouve entre les deux divisions de la ville. Cet édifice situé à 1/4 de mille, 450 mètres environ de l'Acropolis, est en marbre pentélique, décoré de colonnes corinthiennes.

L'*Olympeium* ou *temple de Jupiter*. C'est le plus grand temple d'Athènes; il fut le premier commencé et le dernier fini; Pisistrate en posa la première pierre l'an 530 avant notre ère, et il fut achevé par Adrien en 145 de l'ère chrétienne. Ses restes consistent en 16 colonnes d'ordre corinthien, ayant plus de 60 pieds de hauteur, sur une plate-forme artificielle supportée par un mur dont les restes indiquent que tout le circuit devait avoir au moins 800 mètres. Toute la longueur était de 351 pieds sur une largeur de 171 pieds. Le front consistait dans un pérystile de 10 colonnes et 20 sur les côtés; — le péristyle était double aux côtés et quadruple au *Posticum* et au *Pronaos;* ce qui donnait 120 pour le nombre

total des colonnes, dont plusieurs ont été transportées à Rome.

Le *Stadium* d'Athènes était le monument le plus remarquable sur le côté méridional de l'Ilissus. Un banc en talus court parallèlement à la rivière; on a creusé sur cette pente une ligne semi-elliptique faisant face au nord, et à angle droit. C'était le Stadium. Sa longueur moyenne était de 600 pieds grecs, égaux à 612 anglais. On a trouvé qu'il mesurait à l'intérieur 630 pieds anglais.

Le *monument choragique de Lysicrate*, ou, comme il a été longtemps appelé, la *Lanterne de Démosthène.* C'est le seul reste d'une série de temples appelés la rue des Trépieds, de ce que ces temples étaient surmontés d'un trépied; il est dans le voisinage du théâtre de Bacchus. C'est un monument de forme circulaire, bâti de marbre blanc; six colonnes corinthiennes supportent une superbe frise sculptée. Adhérant à cet édifice, était l'ancien couvent franciscain d'où lord Byron a daté un si grand nombre de lettres.

La *Tour des vents* ou *l'horloge d'eau d'Andronicus Cyrrhestes*, est située à peu près au centre du nouvel Agora : c'est un monument de forme octogone, construit tout en marbre, et orienté de manière que quatre de ses côtés font face aux quatre points cardinaux. Dans sa partie supérieure, il est orné de huit figures allégoriques d'une grande beauté, représentant les différents attributs des vents. Au-dessous de chacune d'elles est tracé un cadran solaire. Le sommet de la couverture était terminé par une girouette en bronze représentant un Triton tenant à la main une baguette avec laquelle il indiquait la figure au-dessous de lui, qui correspondait à la direction du vent.

A l'intérieur, on a retrouvé des canaux qu'on présume être les restes d'une clepsydre ou horloge d'eau, qui remplaçait le cadran solaire pendant la nuit et les temps couverts.

La *fontaine Callirrhoé,* située entre l'Olympeium et l'Ilissus, est ainsi appelée à cause des neuf ouvertures pratiquées par Pisistrate dans le rocher; l'eau en est claire et bonne à boire.

Le Pirée (*Piræus*). Le Pirée, le port d'Athènes, est à une distance d'environ 1 heure 1/4 de cette ville. Une belle route y conduit; le voyageur peut faire ce chemin à pied, à cheval, ou dans les omnibus qui partent toutes les heures. On voit encore les restes d'anciens murs; mais il serait difficile d'y découvrir la tombe de Thémistocle, que l'on prétend y avoir été enterré. Ce port est situé entre le promontoire Munychie et le penchant de l'Aigaleus. On voit encore à l'entrée du port les deux pilastres qui portaient les

lions qui ont été transférés à l'arsenal de Venise par Morosini, en 1686.

Au fond du port s'élève la nouvelle ville, avec des rues régulières et plusieurs beaux édifices publics, parmi lesquels on remarque l'école militaire; à droite, à l'entrée du port, est le promontoire de Munychia, où l'on voit encore les traces des murs de l'ancienne ville.

Port de Munychie ou *Munichia*. Entre cette presqu'île et l'acropole de Phalère, est le petit bassin du port de *Munychie* avec les restes du théâtre, du *Demos* et d'un temple dorique dont les colonnes sont éparses dans les environs.

Port de Phalère. Plus loin est le petit port de Phalère, également ensablé. C'était le plus ancien port d'Athènes; sa forme est celle d'un cercle et n'a présentement que peu de profondeur. On aperçoit encore quelques murs de sa forteresse.

Ces deux ports avec celui du Pirée formaient les trois fameux ports d'Athènes, aujourd'hui encombrés de sable. Le Pirée, qui s'appelle à présent *Porto Leone*, peut à peine recevoir deux frégates, tandis que dans l'antiquité il pouvait contenir plus de 400 galères.

Entre la citadelle de Phalère et le Pirée on voit les restes du théâtre de cette ville; et des longs murs qui réunissaient ces différents ports avec Athènes, il existe encore des fragments couverts de terre, avec plusieurs tours; ceux du côté de l'ouest sont presque parallèles avec le chemin que l'on a construit jusqu'à Athènes. C'est au Pirée que Brutus et Cassius se firent leurs adieux, l'un devant se rendre en Syrie et l'autre en Macédoine, pour préparer la lutte qu'ils méditaient contre les triumvirs.

Lazaret. On a établi un lazaret au Pirée, où les voyageurs peuvent se procurer une chambre à un dollar par jour, 5 fr. environ. C'est le lazaret le plus commode, sinon le plus grand de l'Europe.

On estime beaucoup le miel du mont Hymette et une espèce de beurre appelé *caimak*.

Excursions. — *Leusina* ou *Lepsina*, petite bourgade au nord d'Athènes, sur le golfe d'Egine, mérite l'attention du voyageur; c'était là que se trouvait la fameuse ville d'*Eleusis*, renommée par les mystères éleusiens, la naissance d'Eschyle, et le superbe temple de *Demeter* (Cérès), où se célébraient ces mystères, dont des voyageurs anglais ont découvert quelques ruines.

Des phaétons se trouvent toujours prêts aux différents hôtels d'Athènes pour transporter le voyageur dans quelque lieu que ce soit où il veut aller, moyennant un dollar par

jour et trois drachmes pour chaque cheval, 8 fr. environ. Le voyageur peut en profiter pour aller voir le mont Hymette, où il y a un assez bon hôtel, et quatre couvents grecs qui s'occupent de l'éducation des abeilles.

Le mont Hymette. Le voyageur doit faire une excursion jusqu'au mont Hymette en passant la rivière l'Ilissus formée par la source du Céphise. La forêt qui faisait l'ornement de cette montagne n'existe plus, elle a été remplacée par des broussailles et une espèce de thym sauvage sur lesquels voltigent des myriades d'abeilles qui fournissent ce miel délicieux si renommé. Du haut du mont Hymette on a la vue la plus magnifique sur toute la Grèce, sur les îles qui forment l'Archipel, sur l'Acropolis de Corinthe, le temple d'Egine, le port du Pirée, le golfe de Salamine, le cap Colona, du haut duquel *Xerxès* fut le témoin de la destruction de sa flotte dans le golfe de Salamine, et les plaines de l'Attique, terminées par la chaîne du Pentelicus où se trouvaient les anciennes carrières qui fournissaient ce beau marbre égal à celui de Paros en blancheur, et dont un si grand nombre d'anciens monuments ont été construits. Le sommet du *mont Hymette* est de 1025 mètres au-dessus du niveau de la mer; il faut 2 heures 1/2 pour atteindre le point culminant; — c'est une montagne aride, qui, sans la vue dont on y jouit, n'a rien de pittoresque. Tous les ans, le jour de l'Ascension, les populations viennent en foule adorer la *Panagia de Késariani* et boire de l'eau miraculeuse d'une fontaine qui ce jour-là jaillit avec plus d'impétuosité.

Céphisse est un riant village à 9 milles, 16 kil. 1/4, d'Athènes; il était renommé par la belle maison de campagne d'*Hérode Atticus*. La grotte des Nymphes, maintenant dédiée aux saints, attire beaucoup de paysannes qui y viennent pour connaître leur avenir. C'est une des plus remarquables beautés de la Grèce.

« J'ai visité Athènes, Athènes dont le nom seul renferme toute l'histoire, toute la poésie, les beaux-arts et la philosophie de l'antiquité; j'ai erré au milieu de ce labyrinthe de monuments et de ruines. — Je les ai interrogés, tous m'ont répondu dans un langage que je comprenais; tous m'ont raconté leur gloire et leurs malheurs! Si quelques-uns sont restés muets et solitaires, je leur ai prêté un langage, je les ai peuplés du passé; la mémoire peuple tout. J'ai donc fini avec toi, noble cité, toi dont le nom remplira encore un jour, sans doute, l'histoire de pages sublimes. Il me restait à visiter le *Pirée,* ce port qui fut le dominateur des mers : je l'ai vu; j'ai contemplé avec orgueil les nobles couleurs de la France qui flottaient sur ces puissantes machines de destruc-

tion! (Plusieurs vaisseaux de guerre français et anglais étaient alors dans le port.) Je cherchai la marine du nouveau royaume de la Grèce, et je découvris deux ou trois petits brigantins armés! Ma pensée se reporta vers Thémistocle, lui qui commandait à une flotte de 2,000 bâtiments:—le port était le même, ses eaux étaient toujours d'un bleu d'azur; mais les hommes de nos jours n'étaient plus les hommes de Thémistocle. Ainsi, cette grande loi de la nature se manifeste à chaque pas qu'on fait sur la surface du globe : « Les empires, les monuments et les peuples naissent, grandissent et disparaissent tour à tour! »

UN VOYAGEUR.

ROUTE III.

DE MISSOLONGHI A VONITZA ET PREVESA.

	Heures.		Heures.
Kyria-Iren (Pleuron),	1	Stratus,	2 1/2
Khierasovo,	3 3/4	Lepenu,	3/4
Vrakhori,	3 1/2	Amvrakia,	7
Kuvelo,	2	Vonitza,	7 1/4
Vlokho (Thermes),	1 1/2	Prevesa,	2 1/2
Retour à Vrakhoti.			

En quittant Missolonghi, on se dirige vers le nord-ouest dans un pays très-ondulé; une petite heure après on atteint le *mont Zygos*, situation très-élevée sur laquelle se trouvent des ruines connues sous le nom de *Kyria Irene*, le château de lady Irène; ce sont des murs ruinés qui entouraient une petite *Polis* (ville) d'un mille environ (1,800 mètres) de circonférence; la face ouest était très-escarpée et tout à fait déchirée; son sommet formait une acropolis. Au centre des murailles qui défendaient le côté inférieur de la ville se trouve une tour carrée, et à l'extrémité de la même muraille vous apercevez une autre tour bien flanquée. En parcourant l'enceinte nous voyons les ruines d'un théâtre dont le diamètre pouvait avoir 100 pieds; trois des côtés étaient taillés dans la roche, et le quatrième construit en maçonnerie. Non loin de là se trouvent les restes d'un petit bâtiment semblable à l'intérieur d'un temple; et dans l'Acropolis quelques fûts de colonnes doriques de marbre blanc, qui probablement appartenaient au

temple de Minerve à *Pleuron*, ville qui était située sur cette haute sommité.

La route continue au milieu d'un pays alpestre; elle traverse une petite rivière, et après 3 heures 3/4 nous arrivons à

Khierasovo, village dispersé de la manière la plus pittoresque, au milieu de riches vignobles et de beaux jardins qui ornent la pente de la montagne, et au milieu d'une forêt de marronniers. Lorsqu'on atteint le petit hameau de *Stou-Gambo*, la vue s'étend sur la plus grande partie des plaines et des lacs qui entourent *Vrakhori*, ainsi que sur les montagnes qui s'élèvent en face. Cette plaine offre trois lacs; un à gauche de la rivière *Aspro* ou *Achéloüs*, et les deux autres à droite, séparés seulement par un terrain marécageux sur lequel on a élevé la route que nous suivons, et qui ne date que de 200 ans. Après avoir dépassé ces lacs, nous arrivons à *Vrakhori*, ville sans importance, mais très-étendue. A 2 heures environ, en revenant vers le sud-est, nous traversons presque à son embouchure dans le *lac Apokuso*, la petite rivière *Ermitza;* puis, suivant la plaine qui longe les bords du lac, nous arrivons à *Kuvelo*, hameau situé entre le lac et les ruines d'une forteresse grecque, à 1/3 de mille du lac (600 mètres). Le mur d'enceinte de ces anciennes fortifications entoure encore une hauteur qui forme la dernière pente du *mont Viena;* sur le sommet se trouvent les restes d'une acropole ovale, et vers l'extrémité sud une tour presque entière; au delà de la forteresse, vers l'extrémité sud-est du lac, les montagnes s'abaissent tellement vers cette jolie nappe d'eau, qu'elles ne laissent qu'un passage étroit et difficile entre elles et l'eau.

De *Kuvélo*, nous reprenons la route que nous avons suivie, et au bout d'une 1/2 heure, tournant à droite, nous gravissons la montagne de *Vlokho*, qui est très-escarpée et couverte de bois épais de chênes, d'ilex et de chênes-verts : ensuite il faut suivre un plan assez uni entouré de pentes couvertes de bois d'une verdure luxuriante; de ce point le sentier devient plus alpestre et plus escarpé, jusqu'au haut du village de

VLOKHO. A 1 heure 1/2 de ce lieu, avant d'arriver au sommet d'une belle colline sur laquelle se trouve un monastère, se voient les débris des murs de *Thermus*, capitale de l'Etolie. Cette ville pouvait avoir environ 2 milles 1/2 de circonférence (4 kil. 1/2); les murs du côté de l'ouest sont encore dans un bon état de conservation. La position de cette ville était des plus avantageuses, bâtie sur le penchant d'une montagne pyramidale, bordée de chaque côté par un torrent

coulant dans un ravin profond et escarpé, et ayant un sommet à table sur lequel pouvait s'élever une acropole. Les seuls restes d'édifices publics que renferment les murs de Vlokho, capitale d'un des peuples les plus influents de la Grèce, consistent en une masse informe de pierres réunies vers la muraille ouest de l'enceinte. Cette ville, lorsqu'elle tomba au pouvoir de Philippe, était citée pour ses richesses et la haute considération dont elle jouissait parmi ses voisins.

Le monastère qui se trouve sur la montagne est appelé la *Panagia de Vlokho;* il est situé sur le plateau d'une roche entourée de tous côtés par des pentes escarpées. Vers la pente N.-E. de la montagne se trouve un profond ravin, à l'opposé duquel est la montagne de *Viena* ou *Kyria Eugenia*, dont nous avons déjà parlé; si nous en croyons les *caloyers* ou moines du couvent, ce nom vient d'une princesse nommée Eugénie, qui, pour échapper à ses ennemis, se cacha dans une caverne située sur le point le plus élevé de la montagne. Sur un des points culminants du mont Vlokho, appelé *Ogla*, le voyageur jouit d'une vue admirable et très-étendue.

De Vrakhori, où nous sommes revenus, nous nous dirigeons vers *Zipandi*, dont on ne dit rien; ensuite, traversant *l'Achéloüs*, nous arrivons, après 2 heures 1/2 de marche, aux ruines de *Stratus*. Le mur E. de cette ville suivait le bord de cette belle rivière (l'Achéloüs) jusqu'à l'endroit où elle baigne les montagnes de *Valto*, qui sont en cet endroit peu élevées, mais qui s'élèvent graduellement jusqu'au golfe d'*Artà*, où elles se terminent brusquement au passage de *Makrinoro*. Une autre série de montagnes s'élève au sud-ouest de Stratus, et forme une longue vallée, commençant à cette localité et à *Lepenu*, qui se trouve vis-à-vis, et se terminant à une des extrémités du golfe d'*Arta*. Tout porte à croire que *Stratus* a été un poste militaire de quelque importance. Le premier objet qui frappe le voyageur dans ces anciennes ruines, est une petite porte qui se trouve à l'angle S.-E. des murs de la ville. A 30 mètres en deçà, sur les bords de la rivière, on remarque des fondations qui doivent être celles ou d'un temple ou d'un quai; puis, en remontant dans l'enceinte, se trouvent les restes d'un théâtre, et vers le N.-O. nous crûmes remarquer un petit fort situé sur les murs. En dehors d'une porte qui est près du sommet, on voit des chaumières ruinées, appartenant jadis au village de *Surovigli*.

Du sommet des ruines de Stratus, la vue est admirable; elle s'étend sur le cours supérieur de l'*Aspropotamo* ou *Achéloüs*, sur le pays alpin qu'arrosent ses eaux limpides, et la montagne d'*Agrafa* couronne ce beau tableau. A 3/4 d'heure de là, le voyageur arrive à

LEPENU, un des principaux villages de la vallée de *Valto*. La route suit le pied de la colline de Lepenu, en laissant à gauche le pittoresque lac de *Lygovitzi*, qui va porter la surabondance de ses eaux à l'Achéloüs; ensuite elle pénètre dans un passage formé par la chaîne des *monts Makhala;* au sortir de ce romantique défilé, on longe la rive orientale du *lac de Valto.* Notre route continue dans une contrée tout à la fois fertile et alpine, et 7 heures de course nous amènent à

AMORAKIA, village situé au tiers de la pente d'une montagne rude et escarpée. Lorsque le colonel Leake le visita, il consistait en 40 maisons environ, et autant en ruines. La *skala* (échelle) d'Amorakia est située dans une vallée sur une jolie baie que forme l'extrémité S.-E. du *golfe d'Arta.* Au S.-E. de *Kersavara* se trouvent, sur une hauteur au pied de laquelle coule un torrent, les murs d'une grande ville grecque, probablement *Limnea*, d'où Philippe commença sa marche dévastatrice sur *Thermus.*

De ce lieu, la route monte la colline escarpée qui se trouve sur le revers d'Amorakia; il faut compter 40 minutes pour gagner le sommet de cette arête, formant la séparation des vallées de *Valto* et de *Xeromero.* Si vous prenez une route qui se trouve à votre gauche, vous arrivez au village de *Kattuna*, situé dans une riante position sur une jolie colline. A droite de ce village, vous trouvez une colline aux formes arrondies, appelée *Bumisto*, et devant vous s'élève une haute ramification d'où s'élance le *pic de Varnaka*. Dès qu'on a atteint la baie de *Lutraki*, on laisse à droite la route qui conduit au monastère de *Kenromata*, et de là à *Arta.* Toute cette route est fort pittoresque. Le chemin que nous continuons de suivre nous mène bientôt dans une romantique forêt, où se trouve, à 1/2 heure à notre droite, le village de *Nisi*; et si vous voulez visiter *Sefkada*, village situé dans un site alpestre, il faut suivre à droite; enfin sur la crête d'une chaîne de montagnes qui se termine au cap *Galadha*, se trouve la ville de Vonitza, ayant à sa gauche le riant lac de *Vulkaria*, qui étale à votre vue ses belles eaux bleues.

Vonitza, 7 heures 1/2 de marche, est la dernière ville du nouveau royaume de la Grèce. Entrant dans la ville, vous voyez les restes d'une redoute entourée d'un ravelin, constructions élevées par les Français. Cette ville, par elle-même, n'est pas d'une grande importance; elle se divise en trois quartiers distincts, savoir : *Recinto* au sud-ouest, environné de deux murailles qui descendent du sommet d'une montagne conique jusqu'au port; *Borgo* sur la pente ouest de la montagne, et *Boceale*, séparé de Borgo par de jolis jardins

qui s'étendent vers l'est, le long du rivage de la baie. La plupart des maisons ne sont que de pauvres chaumières construites en terre. Dans le Recinto se trouvent les ruines d'une vaste église, et vers le point nord un monastère dans une riante situation qui domine l'entrée du port. Le monastère et le faubourg sont maintenant appelés *Myrtari*.

La baie de Vonitza est un grand bassin circulaire, dont le rivage est très-découpé et forme plusieurs jolis ports d'une profondeur considérable. Le château commande une belle vue, s'étendant sur l'ancien *Sinus Ambracius* (golfe d'Arta), borné par les vastes collines de *Sulé* et de *Janina*.

De *Vonitza* à *Prevesa*, la route suit d'abord le rivage, ensuite monte doucement jusqu'à une sommité d'où notre vue s'étend sur la presqu'île d'Acarnanie, vers le nord sur *Paxa*, et la côte depuis *Parga* jusqu'à *Salaghora*, avec tout le littoral nord du joli golfe d'Arta. A l'extrémité sud-est de Vulkaria, on trouve sur une hauteur, au milieu de bois épais, *Paleo-Castro de Kekhropulo*, nom qui lui vient d'un village sans habitants. Alors la route redescend; nous laissons à gauche le chemin d'*Aghios Petros*, petit port sur le golfe de Prevesa, où se trouvent des restes d'une *Polis* (ville) grecque; nous atteignons ensuite les bords d'un petit lac pittoresque aux eaux douces et limpides, appelé *Linovrokhi*. La scène change alors; nous voyageons maintenant dans un pays inculte; nous traversons *Punta* avec ses ruines romaines, quelques édifices provenant sans doute de l'ancienne *Actium*, fondée par Auguste.

De *Vonitza* à *Prevesa* il faut compter 2 heures ½ de marche.

ROUTE IV.

DE MISSOLONGHI A KURT-AGA (Calydon).

1 heure ½.

A moitié route des lagunes qui se trouvent à l'E., vous rencontrez des ruines de monuments ressemblant à des bains romains; on y trouve encore deux chambres avec des niches cintrées dans les murs : ces restes indiquent probablement le lieu où était située *Halicyrna*.

Entrant à *Kurt-Aga*, le premier objet qui frappe l'œil,

est un mur d'une maçonnerie régulière, formé de blocs quadrangulaires de 3 pieds environ de longueur, placés sur le bord d'une colline, et qui se terminent à pic. Ce mur faisait partie d'un édifice oblong qui couvrait tout le plateau de la montagne; c'est vers la partie la plus escarpée, où se trouve le torrent, que se voit la partie du bâtiment la mieux conservée. Ces ruines sont en dehors de l'enceinte de la ville; tout porte à croire qu'elles formaient le péristyle d'un temple qui pouvait bien être celui d'*Apollon Lapreus;* car, d'après Strabon, ce temple n'était pas dans la ville de Calydon, mais près de cette ville. Il est très-facile de suivre les restes de l'enceinte de cette antique cité, qui peuvent avoir 2 milles 1/2 (4 kilom. 1/2). Vers l'O. ils descendent jusqu'au bord du torrent; vers l'E. ils remontent sur la crête d'une chaîne étroite où se trouve l'acropole, qui était défendue par des tours extérieures : au pied de cette montagne coule une des branches de l'*Evenus*.

ROUTE V.

DE MISSOLONGHI A VONITZA, PAR TRIGARDHO, TRAGAMESTI, PORTA ET KATUNA.

	Heures.	Milles.
A Anatolico, par eau,	»	»
Néochori,	1	»
Guria,	1	»
Stamna,	2	»
Revenir à Néochori,	»	»
Katokhi,	1	»
Trigardho-Kastro (OEnia),	»	4
Petala, par mer,	»	»
Tragamesti, par mer, environ	4	»
Vasilopulo,	»	6
Bambini,	3	»
Porta,	» 3/4	»
St-Nicholas d'Aetos,	2	»
Katuna,	2 1/2	»
Balimbey,	1 1/2	»
Ai-Vasili,	»	»
Vonitza,	3	»

L'île d'ANATOLICO se trouve à 3 milles (5 kilom. 1/2) de l'extrémité N. de la lagune située au pied de la chaîne de la *Stamna*, et n'est éloignée de la terre ferme que d'environ 1 mille (1 kil. 3/4). Son étendue est si petite, que la ville, qui

contient à peu près 400 maisons, couvre tout son sol. Sa seule importance, comme la plupart des ports de ce golfe, lui vient de ses bâtiments et de son commerce maritime; mais elle a beaucoup souffert pendant la guerre de l'indépendance: ses pertes se réparent journellement. Son territoire s'étend à 3 milles 1/2 environ, 6 kil. 1/4, de chaque côté des lagunes, et produit du blé pour 2 mois de consommation, assez de vin et beaucoup d'huile. — La distance de Guria à Anatolico est d'environ 2 heures, et de Missolonghi, en ligne directe, 6 milles (10 kil. 3/4); mais par mer la distance est double, étant obligé de doubler le cap qui sépare les lagunes de Missolonghi de celles d'Anatolico.

A une heure de marche, vous trouvez NÉOCHORI, village dans une situation riante sur la rive gauche de l'*Aspropotamo,* et contenant environ 80 familles. Vis-à-vis, sur la rive opposée de ce fleuve poétique, vient *Katokhi*, également sur une hauteur d'où la vue est très-belle.

STAMNA, 2 heures. — En quittant Néochori, nous suivons les bords de l'*Aspropotamo,* et une heure après nous atteignons *Guria*, situé sur un sol accidenté; de là nous entrons dans la chaîne de Stamna par un sentier rude et escarpé qui nous conduit au hameau de St-Elias, situé au pied du pic d'une montagne très-remarquable par sa belle formation. Stamna fut jadis une ville considérable, avant que la main destructive du temps eût pesé si lourdement sur elle; maintenant sa population se monte à 80 familles, et ses terres, à un cinquième près, restent sans culture. Sa décadence date de la première guerre des Russes avec la Porte. Les habitants, poussés par l'intrigue, levèrent l'étendard en faveur de Catherine; mais bientôt un corps d'Albanais marcha contre eux de Wrakhori, massacra les hommes, et emmena esclaves les femmes et les enfants. Ainsi finit la prospérité de Stamna. — De là il faut revenir à Néochori, puis traverser l'Achéloüs à la *Skaloma*, appelée *Solitza,* et de suite vous arrivez à

KATOKHI, qui sans doute fut autrefois une ville de quelque importance, mais n'ayant maintenant qu'environ 100 familles. Elle possède une grande et ancienne église, dédiée à *St Pandeleimon,* construite, dit-on, par Theodora, femme de Justinien. Au centre de ce grand village on remarque une tour avec des murs d'une grande épaisseur, qu'on suppose être du même âge que l'église; dans l'église se voit une pierre sépulcrale, faisant partie de l'autel, sur laquelle est écrit, en caractères grecs, le nom de *Phormion*, fils de Thuion.

A 4 milles S. (7 kil. 1/4) de Katokhi, à travers un pays ondulé, vous trouvez

TRIGARDHO ou TRIGARDHO-KASTRO, nom moderne que portent les ruines d'*OEnia*, la ville des *OEniades*. Elle occupait une vaste colline peu élevée et presque entièrement entourée par les eaux d'un lac marécageux appelé *Lac de Lezni* ou *Katokhi*, et maintenant couverte d'une forêt de chênes. Toute l'enceinte de ses fortifications existe encore ; à l'extrémité N.-E. se trouve une tour qui peut avoir 20 pieds de haut, avec un pan de mur qui y adhère; la plupart des polygones égalent des cubes de 2 à 3 pieds, et la beauté et la précision du travail sont admirables. En continuant notre promenade vers l'O., nous arrivons à une petite porte qui se trouve dans un angle retiré des murailles, conduisant à une vaste caverne creusée dans la roche, dont le bassin est rempli d'une eau très-claire et très-profonde, mais à laquelle on ne peut arriver à cause de l'escarpement des parois de cette caverne. On croit que c'était une des anciennes citernes de l'antique cité; mais la main de l'homme est étrangère à sa construction, qui est tout à fait l'ouvrage de la nature.

Environ aux deux tiers de la route qui de Trigardho conduit au *mont Kalkitza*, montagne rocailleuse, escarpée et couverte de bois, à l'aspect romantique, qui sépare ces plaines de celles de *Tragamesti*, se trouve une île à base de roche, couverte aussi d'arbres et de buissons. A 2 ou 3 milles (3 kil. 1/2 ou 5 kil. 1/3) de *Palea-Katuna*, sur une autre colline isolée par les eaux du marais, se voit le monastère de *Lezini*, qui donne son nom au lac.

Au delà de la citerne dont nous venons de parler, en suivant les murs pendant quelques instants, nous arrivons à ce qu'on appelle le port, dont les eaux profondes viennent de la mer à *Patala*. — Une des parties les plus remarquables de ces ruines, c'est la porte qui conduit du port à la mer, et se termine dans un passage oblique à travers le mur de 7 pieds de longueur. Quoique ce passage soit tout à fait dégradé, les parties supérieure et inférieure sont encore dans un tel état de conservation, qu'il est permis de considérer ces ruines comme les plus curieuses de la Grèce, en ce qu'elles montrent avec quel art les Grecs savaient combiner l'usage des arches avec celui des polygones. Vers le centre de l'ancienne cité se trouvent les restes d'un théâtre, d'où la vue s'étend vers *Kurtzolari* et sur l'embouchure de l'Achéloüs. Les ruines et les bois de Trigardho offrent une des vues les plus pittoresques de cette partie de la Grèce; ajoutez à ce tableau le costume tout à la fois si brillant et si original des Albanais, et vous aurez une scène des plus curieuses.

De Trigardho nous descendons vers la vallée de l'*Aspro;* à

2 milles (3 kil. 1/2) des ruines, se trouve un moulin dont on suit le courant jusqu'à

L'*île de* PETALA, n'offrant qu'une masse de roches raboteuses, au milieu desquelles se trouvent çà et là de petites portions de terre végétale, qui pendant l'hiver et le printemps sont couvertes d'une riche variété de plantes et d'arbustes aromatiques. Vers l'ouest, on trouve quelques petits champs que les habitants d'Ithaque cultivèrent jusqu'à l'occupation de l'île par Ali-Pacha.

De là nous nous embarquons pour atteindre *Skalomia de Tragamesti*, voguant entre les îles *Echinades* et les côtes de l'Acarnanie; à moitié chemin, nous visitons le havre de *Platia* ou *Pandeleimona :* c'est une baie magnifique, communiquant à la mer par un col étroit. Sur le sommet d'une colline qui s'élève graduellement à partir du port, se trouvent les ruines d'une ville grecque, que l'on suppose être *Astacus*, ville maritime, et le port N. des *OEniades*. Cette baie peut avoir 5 ou 6 milles de longueur (9 ou 10 kil. 1/4), sur une largeur d'environ 1 mille (1 kil. 3/4). — Elle est bien abritée et favorable pour le commerce.

Le village de *Tragamesti* est le plus considérable des trois villages qui occupent cette vallée; celui de *Vasilopulo* est remarquable seulement par sa haute situation à l'extrémité N. de la vallée. Entre *Latziana*, petit village de la même vallée, et Tragamesti, vous trouvez les restes d'une forteresse qui date des temps helléniques, et qu'on croit avoir appartenu à la ville de *Crithole*. Nous remarquerons aussi les ruines d'une grande église, et non loin de là une tour carrée qui paraît être du même âge que l'église.

A partir de *Vasilopulo*, la route traverse les collines qui bornent la vallée, puis redescend, traverse *Makhera*, jadis village considérable, et suit pendant 3 heures la pente des collines de *Bambini*.

Après 3/4 d'heure de marche, vous trouvez *Paleo-Castro de Porta;* son monastère, appelé *la Panaghia de Porta*, est situé sur une partie des murs de l'acropole. Toute cette hauteur est couverte de ruines dont l'origine est inconnue. Le monastère est assez vaste, mais ne renferme aucuns restes d'antiquités.

En quittant *Korta*, nous suivons le sentier de *Katuna* à travers la vallée qui, à l'exception d'*Actos* et de *Patuna*, est inculte. —Deux heures après, le voyageur se trouve au-dessous du monastère de *St-Nicolas d'Ætos*; puis, 2 heures 1/2 plus loin, vient KATUNA : de cette localité on retourne à *Lutraki* et à *Balimbay;* de là au village de *Ai-Vasili*, situé sur la pente N. de la montagne de Pergandi, il faut

compter 1 heure 1/2. Ici vous ne trouvez que l'église de St-Basile, offrant peu d'intérêt, et une masse de chaumières. Après avoir quitté cette localité, la route descend, traverse une plaine élevée, traverse de nouveau les forêts, et approche de Vonitza un peu au-dessus des anciennes fondations de *St-Elias*.

ROUTE VI.

D'ACTOS A ALYZEA.

A 1 heure d'*Actos* se trouve le village de *Zeuki ;* une heure après on entre dans une gorge qui conduit à la plaine de *Mitika*. Sur le sommet de cette gorge s'élève une petite tour grecque fort belle, dont on ignore l'origine. — Au bas de la montagne, nous traversons la plaine de Mitika, qui nous conduit à *Paleo-Castro de Kandili :* c'est le nom qu'on donne aux ruines d'Alyzéa, qui se trouvent un peu au-dessus du village de *Kandi;* les murs sont du style grec le plus pur.

La baie d'Alyzéa nous rappellera que, 373 ans avant Jésus-Christ, ce lieu fut témoin d'un combat naval gagné par 60 vaisseaux athéniens, commandés par Timon, contre 55 vaisseaux lacédémoniens, sous les ordres de Nicolochus. Timon éleva un trophée en l'honneur de cette action; mais le général lacédémonien, ayant reçu un renfort de 6 vaisseaux, offrit de nouveau le combat à Timon, qui le refusa. Alors Nicolochus éleva de son côté un trophée dans une des îles voisines, qu'on suppose être *Kalamo*.

ROUTE VII.

D'ATHÈNES A SUNIUM.

10 heures.

A 12 milles (21 kilom. 1/2) d'Athènes, se trouve *Bari* ou *Vari*, l'ancienne *Anactis*, où existe une grotte souterraine, ouvrage de la nature, formée dans le flanc du *mont Hymette;*

elle est faiblement éclairée, et la paroi supérieure de la roche est gracieusement ornée de brillantes stalactites. On remarque près de l'entrée quelques inscriptions gravées sur la roche; l'une d'elles nous apprend que cette grotte était consacrée aux nymphes, à Pan et aux divinités champêtres de ces contrées.

Le jour suivant on part de *Bari* ou *Vari*, village qui semble être resté debout pour dire au voyageur que cette contrée, maintenant déserte et couverte de ruines, fut jadis un riche et florissant pays que la main du temps et les révolutions des hommes ont dépeuplé et ruiné. On trouve dans une des églises de Bari plusieurs fragments d'une statue équestre de grande dimension. Le chemin que le voyageur suit alors n'est qu'un sentier traversant un sol mal cultivé, et couvert d'ondulations d'un aspect tantôt monotone, tantôt pittoresque, jusqu'à

Lagrone, où se trouve une metochi (auberge) appartenant à un couvent, et où le voyageur peut loger.

A 5 milles (9 kil.) au S. de Lagrone se trouve le temple de *Sunium*, situé sur une haute péninsule à base de roche; ses colonnes d'un beau marbre blanc, d'ordre dorique, s'élèvent, ainsi que le temple, de la manière la plus noble et la plus majestueuse, vues du côté de la mer. Le choix de cette position, pour un temple dédié à la déesse tutélaire du sol d'Athènes, était des plus heureux, car Minerve paraît là comme sous le vestibule de l'Attique.

La déesse y était adorée sous le nom de *Minerve Suniade*. On y trouve encore debout douze colonnes, un pilastre de cella avec une portion correspondante d'architrave : mais le temps a passé sur cet antique monument sa main destructive !

Sur une montagne au N.-E. du temple, se trouvent de vastes vestiges d'un édifice qui dut être le temple de Neptune. Pendant la splendeur d'Athènes, *Sunium* était la principale forteresse de cette partie de l'Attique; mais, après cette période, elle déclina rapidement, et rentra dans l'oubli.

« Yet are thy skies as blue, thy crags as wild;
Sweet are thy groves, and verdant are thy fields,
Thine olive ripe as when Minerva smiled,
And still his honied wealth Hymettus yields;
There, the blithe bee his fragrant fortresse builds
The freeborn wanderer of thy mountain air;
Appolo still thy long, long summer gilds,
Still in his beam Mendeli's marbles glare;
Art, Glory Freedom fail, but nature still is fair. »

ROUTE VIII.

D'ATHÈNES A ZEITUN, PAR MARATHON, THÈBES, DELPHES, ETC.

	Heures.		Heures.
D'Athènes à Kakuvies,	2	mène,	3/4
Stamata,	3	Romaiko,	1 3/4
Marathon,	3	Retour à Lébadée,	8 1/2
Kallinge,	1 1/2	De Lébadée à Crissa,	1
Capandritti,	1 1/2	Castro ou Delphes,	3
Magi,	1/2	Arracova,	4 1/2
Shalishi,	3	Sommet du Parnasse,	4
Ænea ou Ela,	2	Monastère de la Vierge,	1 1/2
Skemata,	2	Aija-Marion,	1
Thèbes,	5	Velitza ou Tithorée,	1
Platée,	2	Paléo-Castro,	1
Leuctres,	4	Dadi,	1 1/2
Neocorio,	1	Bodonitza,	3
Hiéron des Muses, sur l'Hélicon,	1	Polyandrium des Grecs qui périrent aux Thermopyles,	1
Sagara,	2	Thermopyles,	1 1/4
Kotumala,	1 3/4	Zeitun,	2 3/4
Panori,	2 1/2		
Lébadée,	1 1/2		
Screpu ou Orcho-			754 3/4

D'Athènes à Marathon il faut compter 8 heures de route, traverser un pays de plaine où se trouve une petite rivière qui se jette dans le *Céphise*. De là la route continue au milieu des bocages d'oliviers qui couvrent toute cette contrée jusqu'a

KAKUVIES, village de quelque importance, à 2 heures d'Athènes. Bientôt après vous apercevez le charmant village de *Kevisia*, qui se trouve à votre droite. Cet endroit fut la patrie de Ménandre. D'ici, la route traverse un pays de hautes collines à l'aspect pittoresque jusqu'au village de *Stamata*, 5 heures d'Athènes.—En quittant Stamata ou Stamati, le voyageur commence à descendre une montagne d'où la vue s'étend, avec un charme inexprimable, sur la mer, sur l'île d'Eubée (Négrepont), et sur la belle plaine de Marathon, qui se déroule au-dessous de lui. Bientôt la route suit le côté de la rivière *Charadrus*, maintenant appelée *Keymirios-Potamos;* ensuite on entre dans la vallée

où est situé, sur la rive gauche de ce courant, le village de *Marathone :* c'est là que fut probablement Marathon, dont le souvenir brille si glorieux dans les annales de la Grèce.

Sur le sommet de la montagne qui se trouve derrière le village, on jouit d'un panorama magnifique : à droite se trouvent le village de Marathon et sa baie, la montagne de Crotoni et les sommets éloignés de l'Attique, vers *Sunium;* à gauche se présente la montagne nommée *Stauro-Koraki ;* devant vous se déploie la plaine qu'arrose en serpentant le *Charadrus*. A l'extrémité de la plaine s'élève majestueusement le tombeau sous lequel reposent les restes des Athéniens qui tombèrent si glorieusement dans cette mémorable bataille contre les Perses. Un peu plus loin vous apercevez le rivage de Marathon, où débarquèrent les Perses; et près du rivage se trouve un marais couvert de restes de trophées et de monuments. Sur le dernier plan de ce tableau grandiose et si riche de souvenirs, la mer étale ses belles eaux bleues, nous montre la station de la flotte persane, et dans le lointain les caps de l'Eubée et de l'Attique.

Sur la rive opposée du *Charadrus* sont les villages de *Bay* et de *Sefairy*, situés peut-être sur l'emplacement de *Propalinthus* et d'*OEnoa*, villes du *Tetrapolis* de l'Attique : elles sont au pied du mont Croton, dont la route d'Athènes longe la base. En suivant à droite, le voyageur arrive à *Branna*, village situé sur la pente des montagnes. On suppose que Branna est une corruption du nom de *Branron*, lieu où les jeunes filles athéniennes se consacraient à Diane, dans une fête solennelle qui avait lieu tous les cinq ans.

De tous les monuments dont parle Pausanias, il n'en existe aucun maintenant, si ce n'est les débris de deux édifices de construction grecque près du couvent de Branna, à la base de la gorge.

La tombe des Athéniens. Il est bien prouvé maintenant que cette architrave de marbre, d'ordre corinthien, qui avait déjà frappé notre vue, et que nous retrouvons au milieu du marais, est réellement la tombe des Athéniens morts à Marathon.

De Marathon à Thèbes il y a 15 h. 1/2 de marche. La route qui conduit à Athènes coupe celle que nous suivons à un moulin où l'on trouve les restes d'un aqueduc; ensuite elle longe le cours du Charadrus, où la scène devient tout à fait sauvage et romantique. L'œil se porte avec intérêt sur l'île de *Zea*, sur les côtes d'*Eubée*, et plus loin sur les plaines étendues de la Béotie. Sur le point culminant de cette route est le village de

KALINGI, 1 h. 1/2 de Marathon. De Kalingi la route

conduit à un village dont la situation est des plus pittoresques, au milieu d'une jolie vallée couverte de beaux arbres, et entourée de montagnes et de rochers à l'aspect le plus grandiose. De là, traversant une autre vallée fertile, vous arrivez au village de

Capandritti, à 3 milles (5 kil. 1/2) de Marathon. Une demi-heure plus loin, on passe par *Magi*. En quittant ce village, le voyageur marche pendant 2 heures dans un pays alpin, où son œil, à chaque pas, rencontre des scènes d'une grande beauté. — La route laisse bientôt cette belle contrée pour entrer dans la plaine de *Tanagra*, où était située l'ancienne cité d'*Oropus*, à 3 milles (5 kil. 1/2) de la mer, lieu qui porte encore aujourd'hui le nom d'*Oropo*.

Toujours en suivant la plaine, le premier village que vous trouvez est

Shalishi, à 3 heures de Magi. Deux heures de marche de plus conduisent à

Œnéa ou Ennéa, village en ruines, situé sur une éminence : on y trouve encore une grande tour et quelques restes de murs.

Le pays qu'on parcourt alors est couvert d'habitations en ruines, ce qui prouverait que ce district fut riche et peuplé. —A l'extrémité de la plaine, vue admirable du golfe d'*Euripe*.

Skemata est à 2 heures d'Ennéa, ou à 10 k. 1/4 de Marathon; et de Skemata à Thèbes il faut compter 5 heures.

A trois quarts d'heure environ de Skemata, on trouve à gauche le village de *Bratchi*, et à droite ceux de *Macro* et *Mégalo-Vathni*; ensuite, franchissant une éminence, vous entrez dans la noble plaine de Thèbes, entourée de poétiques montagnes dont les plus saillantes sont le *Parnasse* et l'*Hélicon*.

Thèbes est située sur une éminence près des montagnes qui l'environnent.

Quelque grande qu'ait été la disparition des anciens monuments dans presque toutes les villes de la Grèce (Athènes exceptée), monuments qui attestaient leur magnificence et leur civilisation passées; dans aucune cité peut-être, ces muets historiens des temps anciens n'ont aussi complétement disparu qu'à Thèbes. — *Corinthe* montre encore son temple massif d'ordre dorique; *Argos*, son théâtre; *Sparte*, le tombeau de Léonidas; *Messène*, ses murs et ses tours majestueuses; *Delphes*, ses tombeaux et les fondations de son temple. — Mais *Thèbes* ne possède plus rien; rien, si ce n'est quelques colonnes de marbre éparses et brisées, qui sont là pour annoncer que jadis existait dans ce lieu une cité riche et opulente; mais nulle part on ne trouve la forme ni les traces

d'un édifice plus âgé qu'une grande tour de construction turque, laquelle n'offre aucun intérêt. Cette tour occupe sans doute l'emplacement où jadis s'élevait la citadelle de Cadmus.

Tel est maintenant l'aspect de l'antique et superbe capitale de la Béotie, de la patrie de Pélopidas, d'Epaminondas et de Pindare. Cette ville, qui comptait encore, en 1821, 6,000 habitants, et commençait à renaître, a été ravagée par les Turcs dans la guerre de l'indépendance. Le mont Sphinx est toujours à l'ouest de Thèbes, et le faubourg est encore arrosé des eaux d'une source vraisemblablement l'ancienne *Dircé*. Sa situation est superbe. Sa plaine si riche et si fertile, qui payait la sueur du laboureur par des moissons abondantes, est maintenant déserte et inculte. Pendant des lieues entières autour de cette cité, vous ne trouvez aucun village qui vienne réjouir votre vue; et Thèbes, Thèbes elle-même, ne présente plus que l'image de la pauvreté et de la décadence. On ne voit plus de restes des anciens murs qu'Amphion et Zéthus avaient bâtis aux sons de leur lyre; tout a disparu; la main du temps et des hommes a tout balayé

Mais, depuis la restauration de la Grèce, on s'occupe à la rebâtir, et la grande rue d'Epaminondas possède déjà un bon nombre de maisons. Sa population est d'environ 2,000 hab.

De Thèbes à *Platée*, 2 heures. — Toute cette partie de la plaine qu'arrose l'*Asope* est encore appelée Platana. Ce fleuve prend sa source dans la plaine, au pied du *mont Cythéron*.— Tout est silence et solitude sur le site de l'ancienne Platée; pas un habitant pour raconter sa gloire et ses malheurs. Les tombes antiques que vous rencontrez en grand nombre dans cette noble plaine vous indiquent que là jadis fut une ville puissante; les remparts, de 8 pieds d'épaisseur, sont encore dans un assez bon état de conservation. On y voit aussi quelques tours carrées formant un triangle de 3,000 mètres de circuit; leur maçonnerie est excellente, et date probablement du temps d'Alexandre le Grand, qui rebâtit les murs et releva cette cité, après sa destruction par les Thébains. Son enceinte renferme aussi quelques traces de fondations et des colonnes brisées. Platée est située sur un des versants du mont Cythéron, qui s'élève majestueusement vers le midi. Le nom moderne de Platée est *Kuklos* ou la Place-de-Sang. Avant de quitter ces illustres tumulus, nous ne pûmes nous empêcher de répéter avec les anciens grands prêtres : « *A la mémoire des héros qui se sont immolés pour la liberté.* »

Des ruines de Platée à *Leuctres* il y a 4 heures de marche à travers les montagnes qui séparent la plaine de Platée de

celle de Leuctres, célèbre par la victoire que les Thébains y gagnèrent, sous le commandement d'Epaminondas, sur les Spartiates, dont les forces étaient bien supérieures aux leurs. Ce triste et glorieux combat, triste en ce que la Grèce voyait une de ses belles plaines arrosée du sang de ses enfants, eut lieu 371 ans avant Jésus-Christ. *Leuctres* devint si importante depuis cette époque, que ses restes ressemblent à ceux d'une cité considérable ; et bien que ce ne fût qu'un simple village de la Béotie, vous apercevez, sur une étendue considérable, d'immenses fragments de marbre et de pierre. Ce lieu s'appelle maintenant *Leftra*.

De Leuctres à *Néocorio* on compte 1 heure. A 2 milles environ (3 kil. 1/2) de Leuctres, vers la droite, on trouve les ruines d'une ancienne ville appelée *Phria*.

NÉOCORIO est un village situé au pied du *mont Hélicon*, et qui a la prétention d'être sur l'emplacement de l'antique *Thespia*, bien qu'on n'y trouve pas la moindre trace d'antiquités.

De *Néocorio* à *Lébadée*, il y a 8 heures 3/4 de marche en suivant le côté N.-E. de la montagne, et dans une heure vous atteignez le petit monastère de *St-Nicholo*, situé dans un repli solitaire du mont Hélicon ; il est de tous côtés entouré par les ramifications de la montagne, qui offrent un aspect romantique; son entrée est, pour ainsi dire, cachée par un épais bocage, d'où une fontaine qui semble fuir les regards humains verse ses belles eaux argentines dans le petit courant qui se trouve au-dessous d'elle.

D'après une inscription trouvée dans une église de ce district, ce lieu déjà si pittoresque acquiert encore un plus grand intérêt quand on sait que cette fontaine solitaire est l'*Aganippe* ou l'*Hippocrène*, et que le bocage est celui des Muses.

Les sentiers qui conduisent à cette fontaine, que la mythologie a embellie de ses charmes, dont on dit que Corneille, Racine, Voltaire et Delille ont bu les eaux, sont une série continue de sinuosités au milieu des profondes solitudes de l'Hélicon. Toute cette scène d'une nature sauvage est de la plus grande beauté; ajoutez à cela vos souvenirs classiques, et ce tableau sera l'un des plus magiques qu'on puisse imaginer. *Du bocage des Muses*, la route descend et traverse le ruisseau *du Parnasse*, qu'alimente notre poétique source; ensuite elle remonte, et atteint les points les plus élevés de l'Hélicon, dont le nom moderne est *Sagara*. Du point culminant, le panorama s'étend sur les plus hautes montagnes de *Négrepont*, sur le mont *Parnes* (Ozia), sur le *Cythéron*, et les plaines de Lébadée, que vous apercevez entre deux dépressions.

A 2 heures de la vallée des Muses, se trouve *Sagara*, village situé dans une profonde et pittoresque vallée, divisé en deux parties par une rivière aux eaux limpides; la partie basse est située dans la plaine, et au-dessous de la partie haute vous trouvez, dans une situation des plus agrestes, le *Monastère de la Panaghia* (de la Ste-Vierge).

On présume que Sagara occupe l'emplacement d'*Ascra*, où naquit Hésiode. En quittant Sagara, les sites deviennent plus imposants, la route conduit au plus haut point de l'Hélicon; de là votre œil plane sur les plaines de *Chéronée*, de *Lébadée*, d'*Orchomène*, et sur le magnifique panorama qu'étale *le Parnasse*.

La route redescend ensuite jusqu'à KOTUMALA, village qui se trouve à 1 heure 3/4 de Sagara, situé au milieu des scènes les plus sublimes de la nature. — De ce point toutes les montagnes et les plaines de l'*Hellade* se déroulent et forment un tableau riche et plein de vie. Le voyageur retourne vers la plaine, passe près des ruines d'un aqueduc et d'une ancienne cité dont on ignore le nom, et bientôt il arrive à

PANORI, 2 heures 1/2 de Kotumala; ensuite, traversant deux ponts jetés sur deux petits courants, et franchissant la base de l'Hélicon, il arrive après 1 heure 1/2 à

LÉBADÉE, qui sous la domination turque contenait 1,500 maisons et faisait un commerce considérable avec les produits de l'Attique, de la Béotie et de la Thessalie. La rivière *Hercyna* jaillit avec une grande impétuosité du sein d'un rocher à quelques pas de l'antique *Hiéron de Trophonius*. Tout ce qu'on retrouve dans ce lieu existe dans son état primitif, à quelques exceptions près. — L'entrée supposée de l'*Adytum* est obstruée de décombres, et immédiatement au-dessous jaillit par plusieurs tuyaux une petite fontaine qui coule dans un bain dont l'intérieur est garni de marbre blanc : tout ce que le voyageur contemple alors se trouve en harmonie avec la description de Pausanias, qui descendit dans l'Adytum et consulta l'oracle.—Les deux sources qui forment une partie du cours de l'*Hercyna* sont appelées, par Pausanias, *Léthée* et *Mnémosyne*.

La ville de Lébadée est située sur le sommet d'une roche qui domine l'*Hiéron*. Dans l'enceinte de la forteresse se remarquent quelques fragments d'antiquités. — A 2 heures de là se trouvent les ruines de CHÉRONÉE; sur leur emplacement s'élève actuellement le village de *Capranu*. Le théâtre de Chéronée était un des plus anciens de la Grèce, et c'est un de ceux dont les restes sont dans le meilleur état de conservation; comme celui d'Argos, il est taillé dans le roc; mais les marbres qui couvraient les siéges n'existent plus.

Le voyageur remarquera encore avec beaucoup d'intérêt le *lion de Philippe*, dont les débris épars forment un monument d'une grandeur colossale ; le style de la tête et des autres parties indique une belle époque de l'art chez les Grecs.

Le *Négé* antique, vulgairement dit de Plutarque, est aussi une ruine d'un haut intérêt.

L'Acropolis est au-dessus du théâtre, sur le plateau d'un haut escarpement.

Près du théâtre vous trouvez un aqueduc d'où l'eau sort par cinq bouches, et alimente une belle fontaine antique : — sur la droite de cet aqueduc se trouve un passage souterrain dont l'entrée est comme celle d'un puits; il peut avoir 12 pieds de profondeur. On voit près de la fontaine les débris d'un petit temple.

Chéronée était originairement appelée *Arné*. Sa plaine est célèbre par la victoire que les Athéniens y remportèrent sur les Béotiens, dans le ve siècle avant notre ère ; par celle de Philippe sur les armées de Thèbes et d'Athènes, dans le IVe siècle, et par celle de Sylla sur Mithridate, dans le Ier siècle. A une heure du village, on remarque une tombe semblable à celle des Athéniens à Marathon; on l'appelle *Mangoola*, et elle fut élevée sur les Thébains qui tombèrent sous les coups de Philippe. --Chéronée est la patrie de Plutarque.

De Lébadée à ROMAIKO, 1 heure 3/4. On trouva dans ce village un bas-relief très-remarquable qui fut placé dans une église.

De Romaiko à *Screpu*, 3/4 d'heure; et pour atteindre cette localité, le voyageur traverse la rivière de *Melas*. D'après des inscriptions recueillies dans ce village, il est évident que c'est là l'emplacement d'ORCHOMÈNE, dont le voyageur retrouve encore les restes de l'acropole sur un escarpement du mont *Akonitios*. — Le puits et la fontaine cités par Pausanias existent encore dans un monastère construit sur le site de l'*Hiéron des Grâces*, qui choisirent cette cité pour leur résidence.— Les ruines de la *Trésorerie de Minyas* sont proches du monastère, et ressemblent beaucoup au tombeau d'Agamemnon à Mycènes. Vers l'est se trouve un tumulus qui est problablement le tombeau de Minyas. —Orchomène était renommée par ses richesses dès les temps les plus reculés. — Hésiode y avait son tombeau.

En quittant Lébadée, où nous sommes revenus, il faut 8 heures 1/2 de marche pour atteindre CRISSA. Pendant 3 heures notre route suit la chaîne des collines qui séparent la Phocide de la Béotie ; de là, le Parnasse se montre dans toute sa beauté. La route redescend ensuite dans la plaine;

à droite se trouvent deux rochers immenses, et sur le sommet du plus élevé vous remarquez des ruines très-curieuses. En examinant attentivement, on voit que cette partie de la route s'accorde parfaitement avec le lieu que Pausanias indique comme étant la place où OEdipe tua son père sans le connaître.

La montée du Parnasse commence près du passage de *Schiste*, entre de hauts escarpements; on trouve dans quelques endroits des restes de la *Via Sacra*, et, dans la partie la plus élevée du défilé, plusieurs cavernes qui ne sont pas sans intérêt pour le voyageur dont la mémoire est encore pleine de ses auteurs classiques. — La route qu'on suit en redescendant de ces hautes régions passe au milieu de roches dont l'aspect est des plus sauvages; bientôt on arrive à *Crissa* (voyez route II). De *Crissa* à *Delphes*, 1 heure 1/2 (voyez route II); et jusqu'au sommet du Parnasse (voyez route II). Du sommet du Parnasse au monastère de la Vierge il y a 4 heures 1/2 de marche sur la pente N.-O. de la montagne, dans un sentier escarpé et raboteux. Le monastère est situé au milieu de beaux massifs de pins; on y jouit d'une belle vue sur les collines de *Locri*, sur celles de *Dryopes*, et sur les plaines qu'arrose le *Céphise*. Du monastère de la Vierge à *Aija-Marion*, 1 heure 1/2 de marche.

De là à Velitza, vous passez près d'un tumulus dont la destination est inconnue. Ensuite vient un endroit nommé *le Saut des Géants;* plus loin, après avoir traversé le *torrent Cachales*, on trouve des grottes sépulcrales taillées dans le roc.

Velitza est située au pied d'un escarpement du mont Parnasse; au-dessous de cette localité s'étendent de la manière la plus surprenante les ruines de *Tithorée*, qu'on peut suivre jusqu'à une hauteur considérable sur les rochers. On trouve encore à Tithorée les ruines du *Forum*, monument carré, construit dans le style cyclopéen; à quelque distance de la ville se trouvait le temple d'Esculape, et non loin de ce temple était un *Peribolus* contenant un *Adytum* consacré à Isis. Velitza fut, dans une seule année, deux fois brûlée par des bandits.

De Velitza à *Paléo-Castro*, 1 heure de marche. Ce village est situé dans une plaine, sur les bords S.-O. du Céphise; malgré ses prétentions au titre de *Thiva*, que lui donnent les habitants, on ne trouve aucun vestige qui puisse le justifier, si ce n'est quelques restes de murailles. Une heure après, l'on arrive à

Turco-Chorio, qu'on suppose être situé sur l'emplacement de l'ancienne *Elatée*.

De *Paléo-Castro* à

Dadi, 1 heure 1/2. Ce village est bâti en amphithéâtre, comme Delphes; devant lui il a la plaine arrosée par le Céphise. Au delà de ce village on trouve d'anciens murs de construction cyclopéenne qui peuvent fort bien être les restes d'*Amphiclée*.

De Dadi à Bodonitza, 3 heures de route, en gagnant la plaine d'*Elatée*, traversant le Céphise, et remontant vers le *mont OEta*. A mesure que vous approchez du sommet de la montagne, le mauvais chemin que vous suivez est parsemé de ruines; arrivé au sommet, vous jouissez d'une perspective magnifique : sur la droite, c'est le promontoire *Cénéen* de l'île d'*Eubée*, qui se projette au centre de cet imposant panorama; sur la gauche, votre œil domine les hauteurs et les rivages de la *Thessalie*. De cette éminence, qui était anciennement appelée *Callidromos*, le voyageur descend pour atteindre

Bodonitza, qui offre peu d'objets d'un haut intérêt, si ce n'est son acropolis qui devait être un boulevard important pour défendre ce passage; au-dessous de cette forteresse vous remarquez les restes d'anciens murs qui ressemblent à ceux de Tithorée et de Dadi.

De Bodonitza au *Polyandrium* des Grecs qui tombèrent aux Thermopyles, il y a une heure. La route est l'ancienne voie militaire, la même qui fut suivie par les Spartiates, commandés par Léonidas, quand ils défendirent ce fameux défilé contre l'invasion des Perses. Cette route forme une descente continuelle qui domine la plaine marécageuse, puis elle tourne tout à coup dans la partie la plus étroite, où se trouve le Polyandrium des Grecs, ancien tumulus qui consiste dans un piédestal carré formé de gros blocs de marbre rouge, dont la surface est entièrement altérée. Jusqu'aux Thermopyles il y a 1 heure 1/4; la descente est très-rapide, et la route militaire est souvent interrompue par des torrents. A 3/4 de lieue du Polyandrium sont les restes de la grande muraille mentionnée par Hérodote, et immédiatement après cette muraille, sur la gauche, est la fontaine sur les bords de laquelle un corps de Perses, allant à la découverte, trouva la garde avancée des Spartiates occupés à peigner leurs cheveux; à l'extrémité, et au delà de cette fontaine, est le marais impénétrable qui s'étend jusqu'à la mer vers l'est, et le *mont OEta* vers l'ouest. Les *thermes* ou sources chaudes d'où ce défilé tire son nom sont situés non loin de là; ces eaux jaillissent par deux ouvertures au pied des escarpements calcaires de l'OEta : elles étaient consacrées à Hercule. — Leur température est, à la sortie de la source, de 111 degrés Fahrenheit; elles sont im-

prégnées d'acide carbonique, de chaux, de sel et de soufre, et sont très-transparentes. Tout le terrain qui avoisine les sources produit un son creux, semblable à celui des solfatares de Naples.

Il est impossible de visiter ce triste et glorieux passage sans éprouver un sentiment d'admiration pour cette poignée de héros qui, pour affranchir leur patrie du joug des barbares, se dévouèrent, avec un héroïsme au-dessus de tout éloge, à une mort certaine. Mais votre œil cherchera en vain la colonne que leur éleva la reconnaissance de leurs concitoyens, avec cette inscription : *Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois !*

Des Thermopyles à Zeitun, 2 heures 1|2. On suit pendant un certain temps le défilé, où se retrouvent parfois des traces de la route que suivit l'immortel Léonidas. Hâtez-vous de quitter ce lieu triste et malsain pour gagner

ZEITUN, qu'on représente comme une Athènes en miniature; en vérité, c'est trop d'honneur. Les maisons ont une assez belle apparence pour une ville aussi petite; les rues sont propres, et du château, qui domine la ville, la vue est assez jolie. Ses habitants sont presque tous maraudeurs.

ROUTE IX.

DE MARATHON A NÉGREPONT.

	Heures.
Aux ruines de Rhamnus,	1 1/2
Grammatico,	1 1/2
Kalamo,	3
Apostolus,	3
Oropo,	1/2
Une visite à Tanagra,	3
Retour à Oropo,	3
Delisi (l'ancienne Delium), à 7 milles (12 kil. 1/2) d'Oropo, un peu à gauche de la route,	
Dramisi,	1
Egripo ou Négrepont,	3

Le site sur lequel se trouvent les ruines de *Rhamnus* offre un aspect remarquable. Tout le sol est couvert de massifs de lentisques qui croissent dans un désordre sauvage; pas une maison ne vient égayer votre œil; tout est triste et solitaire. Ces ruines sont situées sur une petite péninsule à base ro-

cheuse ; celles qui attirent davantage l'attention du voyageur sont les restes de ses deux temples, et un long mur en marbre blanc qui se trouve comme enterré sous les buissons de lentisques, et dont les blocs, quoique d'une forme irrégulière, sont joints avec une symétrie admirable : — sur un plateau dont les murs forment deux côtés, on rencontre des fragments de colonnes, de statues, de bas-reliefs, le tout dans une confusion sauvage. — Tout près de là vous apercevez les traces de deux temples; celui qui se trouve vers l'O. doit être d'une date beaucoup plus ancienne que l'autre, si on en juge par sa petite dimension et la rudesse de son architecture; tandis que les restes du second annoncent qu'il possédait un double portique et un noble péristyle : il avait douze colonnes sur le côté et six sur chaque front.

On suppose que le plus grand de ces deux temples était celui de la *déesse Némésis*.

Les restes de la ville de *Rhamnus* sont considérables ; la porte de l'O. est flanquée de tours, et le mur du S., qui s'étend jusqu'à la mer, est dans un bon état de conservation ; il peut avoir environ 20 pieds de haut. La partie de la ville qui longe le rivage est dans une position très-forte, sur le bord d'une roche perpendiculaire.

La beauté de la situation de cette ville, l'intérêt qu'inspire son ancienne grandeur, en font un lieu de prédilection que le voyageur ne quitte qu'avec regret. Rhamnus est la patrie d'Antiphon, qui fut le maître de Thucydide.

A 1 heure 1/2, *Grammatico*, village albanais. La route parcourt alors une contrée tout à fait alpine jusqu'au large sommet du *mont Barnada*. De ce lieu vous jouissez d'une vue magnifique s'étendant sur les points les plus élevés du *mont Parnes-de-Nozia* et sur une petite portion du golfe de *Saronique ;* au-dessous, vers la gauche, se trouve le *détroit d'Eubée*, avec une partie de la côte de l'île.

A Gliathi, situé sur la droite de la route, vous remarquerez quelques restes d'une tour militaire assez bien conservés. De ce point, la route suit un torrent, et vous conduit à

Kalamo, après 3 heures de marche; ce village est situé sur une belle éminence qui domine la mer et la contrée d'alentour ; ensuite une mauvaise route vous conduit au *Grand-Charadra*, torrent qui s'échappe du sommet du *mont Parnes*. Ce lieu s'appelle *Mavro-Dhilessi ;* on y trouve des débris d'antiquités qui semblent indiquer que ce fut sur cet emplacement qu'exista le temple d'*Amphiarus*. Le chemin redescend encore ; nous apercevons à gauche, sur une haute situation, le village de *Markopulo ;* puis nous traversons une vaste plaine vers l'embouchure de l'*Osope* avant d'arriver à

Apostolus, 3 heures de marche, petite localité située sur la baie de Ai-Apostolus (le Saint-Apôtre), et qu'on croit être l'ancienne *Delphinium*, qui était jadis le port d'*Oropus;* il sert maintenant de quai à Oropo. C'est de ce point que les voyageurs s'embarquent pour passer dans l'Eubée (Négrepont).

Excepté un tumulus avec un sarcophage, et une tour du moyen-âge située sur une colline, on trouve peu de vestiges d'antiquités à Apostolus. Après une 1/2 heure de marche, vous entrez à

Oropo, village contenant une trentaine de maisons, situé sur un des versants de la chaîne de *Markopulo*, avec de beaux jardins qui s'étendent jusqu'à l'Asope : il n'existe, pour ainsi dire, aucun vestige d'une ville dont les malheurs ont excité la pitié même de ceux qui se disputaient sa possession.

Pour gagner Tanagra, nous traversons l'Asope, sur les bords duquel se trouve le petit village de *Cycamino*, habité par des Albanais; ensuite, prenant à gauche, nous remontons le fleuve, ombragé par de jolis sapins; alors nous entrons dans une petite plaine qu'arrose l'Asope, et après 3 heures de marche depuis Oropo, nous arrivons à

Tanagra, appelée maintenant *Graimada*. C'est une grande colline circulaire, s'élevant de la rive N. de l'Asope, et communiquant à la rive droite par un pont. Sa proximité du fleuve fit donner à cette ville le nom de Tanagra, la fille de l'Asope. — On y trouve encore beaucoup de débris des anciennes constructions, mais elles n'offrent pas un grand intérêt comme objets d'art.

Dans la plaine située au N. de Tanagra, se trouvent deux églises, dédiées à saint Nicolas et à saint George. D'après des fragments de marbre incrustés dans les murs, il paraît qu'elles occupent l'emplacement des anciens temples de Tanagra. Au S. de l'Asope se trouve une autre église, dédiée à Théodore, bâtie entièrement d'anciens blocs, et contenant une inscription intéressante. De là nous devons revenir à *Oropo*, et après 7 milles (12 kil. 1/2) de marche à travers des collines sauvages et incultes, nous arrivons à

Delisi, l'ancienne *Delium*, célèbre par la bravoure de Socrate, qui sauva la vie au jeune Xénophon dans un sanglant combat où les Athéniens furent vaincus par les Spartiates. La position naturelle de cette ville est très-importante, d'un côté commandant la mer, et de l'autre l'étroite langue de terre qui conduit de l'Attique en Béotie; c'est pourquoi les Athéniens la fortifièrent. — Quittant Delium, la route d'*Egripo* ou *Négrepont* passe alors par

Dramisi, qu'on a confondu à tort avec Delium; ensuite

elle traverse une plaine arable parallèle à la mer, et bientôt franchit une montagne très-rude et très-escarpée, sur le sommet de laquelle se trouvent les restes d'une ville grecque dont le nom et l'histoire sont inconnus; mais tout porte à croire que cette cité était l'ancienne *Aulis*, et le petit port au S. celui décrit par Strabon comme pouvant contenir 50 vaisseaux. Un port beaucoup plus grand (*portus magnus*) s'étend du point S. d'*Euripe*, côte de l'Eubee; nul doute que ce port ne soit celui où la flotte grecque ancra avant de partir pour le siége de *Troie* sous les ordres d'Agamemnon.

Trois heures après *Dramisi*, on atteint le fameux pont de *l'Euripe*. Ce fut à l'aide de ce pont que les Béotiens bloquèrent ces anciennes Dardanelles de la Grèce, et interceptèrent ainsi le commerce des Athéniens, avec lesquels ils étaient alors en guerre. — Ce pont avait été construit par les Béotiens, 410 ans avant Jésus-Christ; et, comme Athènes possédait la plus grande partie de l'île, la libre communication entre la métropole et l'Eubée dépendait des relations plus ou moins amicales entre les deux États rivaux.

ROUTE X.

D'ATHÈNES A NÉGREPONT, *route directe.*

	Heures.		Heures.
Koukouvaones,	2	Skimitari,	
Tatoe,	3	Egripo ou Négrepont,	

Après avoir quitté Athènes, la route parcourt un pays peu ondulé jusqu'à *Koukouvaones;* ensuite elle traverse un large abîme dans lequel coule le principal bras du Céphise, puis une grande plaine couverte de bruyères et de buissons : à gauche se trouve le mont Parnes, couvert de bois. Pendant 1 heure 1/2 la route monte, à travers les collines qui s'étendent à la base du *mont Pentelicus*, jusqu'à un plateau boisé, où se trouve une fontaine en pierre qui sert ordinairement de lieu de repos aux voyageurs. — Cet endroit s'appelle

TATOE, à 3 heures de Koukouvaones. — De ce point, la vue s'étend sur toute la plaine et la ville d'Athènes jusqu'au Pirée : — c'est un beau et riche tableau ; — sur une petite

éminence au-dessus de la fontaine, on trouve quelques ruines d'un ancien mur dont on ignore l'origine. Le sentier que nous suivons alors traverse plusieurs chaînes de montagnes, ramifications de celles du *mont Parnes ;* sur le bord d'un torrent vous trouvez une église solitaire, appelée l'*Agios-Macusius.* Enfin nous rentrons de nouveau dans une plaine, à l'extrémité de laquelle, et après avoir traversé l'Asope à gué, se voit une vieille tour ruinée. 1 heure 1/2 après avoir quitté cette tour, nous entrons à

Skimitari, village composé de 80 maisons environ, situé à 5 heures de Thèbes et 3 heures de Négrepont. — De là le chemin traverse des dunes accidentées d'où la vue s'étend sur le détroit; bientôt nous tournons à gauche pour gagner le village de Vathi, situé proche du rivage et d'une baie appelée autrefois Baie profonde : c'était le grand port d'*Aulis.* Le sentier devient très-pierreux tout le temps que nous mettons à franchir la baie de Vathi et à doubler l'extrémité nord-est des collines nommées les *Typho-Vouni*, jadis la montagne *Messapius ;* et une demi-heure après nous sommes à *Euripe.*

ROUTE XI.

DE THÈBES A ÉGRIPO OU NÉGREPONT, 5 heures.

En sortant de Thèbes par son extrémité est, on laisse la fontaine de St-Théodore à droite, et, après une heure, on arrive à un lieu appelé par les modernes Thébains *les Portes;* ensuite à *Teumessus*, où, suivant Pausanias, il y avait un temple de Minerve Telchinia. Sur le sommet du mont Ktypa, par lequel le chemin de Thèbes à Egripo doit avoir toujours conduit, on a une superbe vue sur l'Euripe, la ville d'Egripo, et sur une grande partie de l'île de Négrepont. Le chemin descend dans une plaine ouverte, et de là il passe au bas de la colline de Karababa, le long de la rive méridionale de la baie d'Egripo, jusqu'au pont de l'Euripe, à son extrémité orientale.

Négrepont, l'ancienne île d'*Eubée*, est appelée par les Turcs *Gribos* ou Egribos. Cette île forme maintenant une portion du nouveau royaume de la Grèce.

Cette île était considérée comme une des plus importantes possessions des Vénitiens dans le temps de la prospérité de cette puissante république; mais, depuis la conquête qu'en fit Mahomet II, elle était sous la domination immédiate du Capitan-Pacha. Le lion de St-Marc est resté au-dessus du castro d'Egripo, et un grand nombre de maisons datent encore du temps où les Vénitiens possédaient cette ville, environ trois siècles avant sa capture par les Turcs en 1470. Le monument le plus remarquable de leur règne est une énorme pièce de canon, comme celles des Dardanelles, qui défend le côté oriental du Castro. Cette forteresse est une construction de différents siècles. Négrepont possède un assez bon port où stationnait la flottille du Capitan-Pacha; elle est le siége d'un archevêché, et avant la révolution elle comptait 16,000 habitants. L'Euripe, qui est la partie la plus étroite du détroit entre le mont Karababa et le Castro, est divisé en deux parties inégales par un petit fort carré situé sur un rocher, avec une tour solide à l'angle nord-ouest. Le pont de pierre, de 60 à 70 pieds de longueur, s'étend depuis la rive de la Béotie jusqu'à ce fort, tandis qu'un pont de bois de 35 pieds de longueur, qui a un pont-levis à chaque extrémité et peut admettre des vaisseaux, établit une communication depuis ce fort jusqu'à la porte du Castro.

Il ne reste de l'ancienne *Chalchis* que quelques fragments de marbre blanc dans les murs de plusieurs maisons et mosquées. Il y a pourtant dans la partie du sud les ruines d'un aqueduc avec ses arches qui du temps des Romains amenait l'eau à la ville. On doit remarquer que cette ville a été la résidence d'*Aristote*, et la patrie du poëte *Lycophron*, de l'orateur *Jœus* et d'autres hommes célèbres.

Les principales villes de Négrepont sont : *Karysto*, *Rovies, Oreos* et *Kastrovata*. La population de toute l'île est estimée à 40,000 habitants suivant les uns, et à 60,000 suivant les autres. Chalchis seule en contient 6,000, Grecs, Turcs et Juifs.

Nous ne quitterons pas cette île, la reine de l'Archipel tant par son étendue que par sa fertilité et le rôle qu'elle a joué dans les temps anciens, sans dire un mot de sa constitution physique. Son intérieur est coupé par une chaîne de hautes montagnes de calcaire grossier, dont les sommets sont pour la plupart arides et dénudés; mais les plaines et les vallées sont d'une fertilité extraordinaire, et, année commune, on calcule que les céréales rapportent vingt pour un. Les autres productions de l'île sont : le vin, la laine, le coton, la poix et la serpentine. L'île peut avoir dans sa plus grande

longueur 90 milles, 162 kil. environ, et dans sa plus grande largeur, 26 milles, 46 kil 314.

ROUTE XII.

DU PONT D'EURIPE A KOKHINO, PAR LUKISI.

	Heures.		Heures.
Ruines de Salganée,	1	Kokhino,	5 $^3/_4$
Lukisi,	1 $^1/_4$		

Pendant environ $^1/_4$ d'heure de marche la route suit la *baie de Turko*, laissant à gauche celle qui conduit à Thèbes ; au bout d'une heure, nous atteignons une église ruinée, contenant le fragment d'une grande colonne qui a pu appartenir au temple de *Cérès Mycalessia :* ce lieu renferme une série de puits, mais qui ne datent pas d'une grande antiquité. A 1/2 mille (900 mètres) sur la droite, vous apercevez le village d'*Achalia*, près du bord de la mer ; bientôt après vient

SALGANÉE, 1 heure. Les ruines de cette ville se trouvent au pied du *mont Ktypa*, sur le côté d'un petit fort situé sur le point le plus élevé de la montagne. La citadelle occupait une éminence qui commande la mer ; on trouve encore sur la crête du sommet les restes des murailles. Ensuite la route nous conduit à travers les escarpements qui bordent le rivage, et en regagnant la mer on aperçoit les fondations d'un mur épais ; ensuite nous parcourons une pente couverte de lentisques et de chênes-verts ; et à une petite distance, juste sous le sommet escarpé de la montagne, nous entrons à

LUKISI, 1 heure $^1/_4$. Avant d'arriver à ce petit village, on passe par une église entourée d'anciennes pierres carrées et d'autres débris d'un vieux mur. Une heure $^1/_2$ après Lukisi, sur une versant qui s'abaisse vers la mer, se trouvent des restes considérables de l'ancienne *Anthedon*, qui consistent dans les murailles de la ville, une acropolis, des citernes, une partie de la plate-forme d'un édifice public ayant 34 mètres environ de longueur ; au milieu du fort, qui était défendu par un môle, on trouve de semblables ruines, mais moins considérables.

Les vestiges d'antiquités que nous avons trouvés au village de Lukisi peuvent bien être ceux de la *Nisa* ou *Isus* d'Homère.

A l'opposé d'Anthédon, dans l'île d'Eubée, vous apercevez *Politika*, village situé sur la rive occidentale de l'île.

La route que suit maintenant le voyageur traverse un torrent, ensuite remonte la haute chaîne qui lie le *mont Ptoum* aux hauteurs de *Messapium*; du sommet, l'œil s'étend sur le *lac Paralmini*, ou, comme on l'appelle aussi, *lac Moritzi*. Ensuite nous regagnons la plaine, et une demi-heure après nous traversons les ruines d'une ville grecque de la plus haute antiquité.

Voyageant toujours dans un pays alpin, nous atteignons le sommet d'une rude et raboteuse chaîne de montagnes, d'où la vue est admirable; à droite, ce sont les roches escarpées du *mont Paléa*, et à gauche les plaines et le *lac de Senzina;* devant nous se déroulent les collines qui dominent *Kardhitza* et une partie du *lac de Céphise;* l'Hélicon et le Parnasse terminent le tableau.

Laissant cette haute région, nous passons près d'une fontaine moderne, près de laquelle était autrefois le monastère de Paléa, et le premier lieu que nous trouvons est

KOKHINO, 5 heures $^3/_4$ de Lukisi. C'est un village d'environ 30 maisons qui consistent, comme dans toute cette partie de la Grèce, en une seule pièce qui sert d'étable pour les animaux et de logement pour toute la famille; les habitants sont d'origine albanaise.

Le voyageur ne voudra pas quitter ce petit village sans visiter ses environs; l'excursion la plus intéressante est celle du *Katabothra*, ou perte du Céphise, et aux ruines de *Larymna*. La route que vous suivez en quittant Kokhino est des plus pittoresques jusqu'au *lac Copaïs;* cette jolie nappe d'eau abonde en poissons, et sa surface est couverte d'oiseaux aquatiques. C'est au Katabothra spécialement qu'on trouve une grande quantité d'anguilles copaïques, si renommées parmi les anciens pour leur volume et la délicatesse de leur chair. Bientôt la route vous conduit au pied du *mont Skroponeri*, et cinq minutes après vous atteignez une vaste caverne à la base d'une roche perpendiculaire de 80 pieds de hauteur : c'est l'entrée d'un passage souterrain de 112 mètres de long; c'est dans ce gouffre que coule une partie du courant qui va rejoindre la rivière près de l'entrée du Katabothra sud-est : le courant qui se précipite dans cette caverne a 30 pieds de large et 25 pieds de profondeur. — A 12 minutes de là se trouve un second Katabothra, sous une roche à pic n'ayant pas plus de 20 pieds de haut; le volume de ce courant est également plus petit. Tout près de là s'en trouve un troisième, à la base d'un rocher de 50 pieds d'élévation. Ayant examiné ces curieux conduits, nous nous

dirigeons vers l'issue de la rivière, dans la *vallée de Larmes,* en suivant le cours souterrain du Céphise, que semblent nous indiquer des espèces de puits; au quinzième puits, qui se trouve au pied d'un escarpement, l'antique rivière sort de son lit obscur en plusieurs petits courants; mais, comme si elle avait honte de montrer au beau ciel de cette contrée ses eaux ainsi divisées, elle se hâte de les réunir et de former un cours de 40 à 50 pieds de large et de 3 à 4 pieds de profondeur, ensuite elle se précipite dans la vallée avec une grande rapidité. — Nous suivons la rive droite pendant un quart d'heure, au milieu de cette riante vallée; ensuite nous arrivons vers une vieille église et aux moulins de Larmes. De cet endroit jusqu'à celui où le Céphise se précipite dans la mer, il y a un quart d'heure. Sa marche est alors agitée; il court comme un insensé sur les rochers avec un grand fracas, et disparaît enfin.

A dix minutes de l'embouchure du Céphise, sur le rivage nord de la baie de Larmes, se trouvent les ruines de *Larymne,* la plupart couvertes de buissons : on y remarque un petit fort, les traces du mur d'enceinte, un autre mur le long de la mer, un môle jeté dans la mer, plusieurs fondations de la ville et une acropolis; on y voit aussi une source salée.

La même route nous ramène à Kokhino.

ROUTE XIII.

DE KOKHINO A THÈBES.

	Heures.		Heures.
Kardhitza,	3/4	Thèbes,	2 3/4
Senzina,	1 3/4		

La route passe le long des flancs déchirés du *mont Ptoum;* bientôt elle atteint les bords du lac pittoresque renommé pour ses belles anguilles, et devant vous se trouve une petite île entourée de roches escarpées dont le sommet est couvert d'un mur de construction grecque; — puis vous entrez dans

KARDHITZA, trois quarts d'heure. — Ici s'offrent les ruines d'*Acrœphium,* parmi lesquelles sont plusieurs inscriptions, particulièrement dans la vieille église de Saint-Georges. Au nombre des autres fragments d'antiquités, se

trouve une très-petite colonne dorique, ainsi que deux piédestaux. Tout porte à croire que cette église occupe l'emplacement d'un temple païen.

La route que nous suivons en quittant l'église est des plus romantiques : de jolies plaines, des montagnes dont le sommet nous offre de belles vues ; ensuite une chaussée en pierre qui traverse la vallée d'Acrœphium, et qui joint la base du mont Ptoum à celle du mont Phicium. Rentrant dans la plaine, nous trouvons quelques anciennes fondations, ainsi que des traces d'un canal des temps helléniques ; à gauche de l'extrémité apparente de ce canal nous apercevons des ruines qu'on suppose être celles de l'ancienne *Hyle*. Suivant toujours la plaine, nous arrivons à

SENZINA, 1 heure 3/4, petit village situé sur une colline rocailleuse, ramification du mont Phicium. — A 1 mille sud (1 kil. 5/4) de Senzina, se trouve l'issue du courant souterrain qui sort du *mont Céphise*. Alors nous laissons à gauche le riant et petit *lac de Livadhi* ou *Senzina*, aux eaux profondes et aux bords escarpés, puis nous entrons dans les plaines de

THÈBES, 2 heures 3/4. (V. route VIII.)

DE LA MORÉE

ou ancien Péloponèse.

Résumé historique. — Cette partie la plus méridionale de la Grèce forme une grande presqu'île réunie au continent de la Grèce par l'isthme de Corinthe ; elle portait anciennement le nom de Péloponèse. Elle a reçu son nom actuel sous le règne des derniers empereurs grecs, à cause de sa ressemblance avec la feuille d'un mûrier. Elle a 150 milles ou 270 kil. de longueur sur 130 milles ou 234 kil. de largeur. Elle forme une partie importante du nouveau royaume de la Grèce. Ses plus grandes rivières sont l'*Alphée* (Alpheus) et l'*Eurotas*, aujourd'hui Vassilipotamo, sur la rive droite duquel Sparte était située, et qui va se jeter dans le golfe de Laconie.

La partie septentrionale forme une vaste plaine d'une grande fertilité, qui est traversée en quelques endroits par les monts *Cylléniques ;* la pointe méridionale, *Maina*, est séparée du reste de la presqu'île par différentes branches de la chaîne du Taygète.

Dans les beaux siècles de la Grèce, Sparte, Argos, Messène, Corinthe, Mycènes, séjour d'Agamemnon ; Pylos, le siége

du sage Nestor; Sicyone, qui forma la dernière confédération de l'Achaïe pour la liberté de la Grèce, florissaient lorsque cette contrée fut réduite, l'an 146, en province de l'empire romain. Comme le reste de la Grèce, elle fit longtemps partie de l'empire d'Orient; elle fut ravagée par Alaric, et passa ensuite sous la domination des despotes grecs. Dans le XIIe siècle, les croisés, sous la conduite du jeune Geoffroi de Ville-Hardoin et d'autres chefs illustres, y fondèrent l'établissement féodal d'une principauté française qui subsista jusqu'à la chute de l'empire grec, en 1453, où la Morée tomba au pouvoir des Turcs, qui la possédèrent jusqu'en 1687, époque à laquelle les Vénitiens s'en rendirent maîtres. Le traité de Passarowitz, en 1715, la fit passer de nouveau sous le joug des Ottomans. Elle commençait à se relever de ses désastres, lorsque la malheureuse expédition des Russes, en 1770, et l'invasion des Albanais, qui s'y maintinrent pendant dix années par le pillage et le massacre, achevèrent de ruiner ce beau pays. La cruauté du fameux Gazi Hassan, qui fit élever devant les portes de Tripolitza une pyramide des têtes des Albanais qu'il avait exterminés, ne put rétablir la prospérité dans cette péninsule qu'il accabla d'exactions. De 1770 jusqu'en 1786, tous les maux vinrent fondre à la fois sur cette malheureuse contrée, qui perdit alors plus de 100,000 habitants, soit par l'esclavage, soit par l'émigration. La peste avait ajouté ses affreux ravages à tant de malheurs, et hâté les progrès de la dépopulation, lorsque la révolution française vint relever l'espérance des Hellènes, et faire luire à leurs yeux un rayon de bonheur, qui fut encore une fois obscurci par l'arrivée d'Ibrahim, en 1825. Mais la Morée fut enfin délivrée par le fameux combat naval de Navarin, en 1827, et par l'expédition française sous les ordres du général Maison, en 1828. Le nouveau gouvernement de la Grèce, dont elle fait partie, y rétablit l'ordre et la prospérité, et Nauplie devint la capitale du royaume jusqu'à l'époque où le roi Othon transféra sa résidence et le siége du gouvernement à Athènes.

La Morée avait autrefois une population de plus de 2 millions d'héroïques habitants; sous le joug des Turcs, cette population a été réduite à 336,366 hab.; d'après le dernier recensement elle s'élève à 380,000 hab. On doit espérer qu'elle s'augmentera rapidement sous les auspices du nouveau gouvernement.

Dans la nouvelle division du royaume de la Grèce, la Morée a formé les gouvernements suivants : l'Achaïe, l'Argolide, Lacédémone, Laconie, Messénie, Corinthe, Elide, Gorthynie, Triphylie, Pylie, Kymerie, Kyllène.

Nous avons déjà conduit le voyageur le long de la frontière

nord de cette antique péninsule, depuis Patras jusqu'à Athènes par Corinthe. Il doit maintenant, pour visiter le centre et les parties méridionales de cette contrée, s'embar-au Pirée, port d'Athènes; en passant, visiter Egine et prendre terre à Epidaure.

ROUTE XIV.

D'ATHÈNES A NAUPLIE, PAR ÉGINE ET ÉPIDAURE.

	Mil.	Kil.		Heures.
Egine, par mer,	11	19 3/4	Nauplie,	7
Epidaure,	11	19 3/4	Par Yéro,	9

Une heure après avoir quitté le Pirée, nous sommes en vue d'Egine; nous saluons cette île antique, mais sans la visiter, nous réservant plus tard ce plaisir. Une autre heure nous conduit dans la

Baie d'Epidaure, aujourd'hui *Pidhavro*, pauvre village d'une centaine de maisons, situé sur la droite de la baie, et non pas, comme on l'a cru, sur le site de l'ancienne ville, qui était bâtie sur une hauteur et un promontoire tenant à l'Argolide par un isthme étroit et marécageux. On voit encore les restes de l'ancienne acropole et des bains. Cette ville était consacrée à Esculape, qui y était né; on lui avait élevé une statue, ainsi qu'à sa femme, Epione; il y avait aussi un temple de Bacchus, de Minerve et de Junon. On a découvert au bas de l'éminence cinq statues mutilées, en marbre blanc, dont trois de femmes de grandeur colossale. Il y avait aussi à Epidaure un oracle fameux. A deux lieues de la ville sont le bois sacré, les bains et le temple d'Esculape, avec l'inscription suivante : *Le temple n'est ouvert qu'aux âmes pures.* On voit même les restes du théâtre et quelques siéges du Stadium.

Epidaure, nommé maintenant *Pidhavro,* était dans l'antiquité une ville florissante qui possédait de superbes temples, ainsi que d'autres édifices, dont on voit encore quelques traces. Le port est bon, étant protégé au sud par une péninsule. Epidaure s'est acquis une nouvelle renommée en donnant son nom à la constitution adoptée par un congrès général de députés de toute la Grèce, et promulguée le 1er jan-

vier 1822. L'endroit où le premier congrès s'assembla est à 1 heure 1/2 d'Epidaure, au N.-E., et s'appelle *Piatha*. Cette ville est dans une belle situation, sur une chaîne de rochers élevés ; elle était autrefois protégée par un fort, ouvrage des Vénitiens. La petite plaine qui entoure le village de *Pidhavro* est bien cultivée et d'un bon rapport; son aspect est celui d'un jardin anglais : on y cultive beaucoup de légumes qu'on envoie au marché d'Athènes. Mais ce village, qui dans l'antiquité envoya 800 hommes à *Platée* et des vaisseaux à Salamine, compte à peine aujourd'hui 80 habitants et 8 petits bateaux.

Au sortir d'Épidaure, le chemin devient très-pittoresque, et agréablement diversifié par des champs de blé et des défilés romantiques; il traverse des bosquets de myrtes dont les festons ombragent la tête du voyageur.

On arrive par ce sentier à l'endroit où était situé *Yéro*. Le temple d'Esculape et le bosquet que lui ont consacré les Epidauriens, l'un des lieux les plus célèbres de la Grèce pour sa sainteté, sa richesse et la splendeur des offrandes qui en faisaient l'ornement, se trouvaient dans la partie supérieure d'une vallée terminée par un demi-cercle de collines escarpées, ce qui ne laisse aucun doute sur l'identité de cet endroit avec la ville sacrée d'*Æsculapius*. Les restes les plus remarquables d'antiquités sont ceux d'un théâtre qui, par la célébrité de son architecte, *Polycleteitus*, peut être considéré comme l'une des ruines les plus curieuses de la Grèce.

La partie supérieure de l'édifice est dans un tel état de ruine, qu'il est fort difficile de reconnaître tous les détails de cette noble construction; mais il en reste encore assez de débris pour juger que l'orchestre pouvait avoir 90 pieds de longueur, et que tout le diamètre du théâtre était de 360 pieds. On aperçoit encore au-dessus du sol trente-deux rangs de siéges et vingt autres rangs qui se trouvent dans la division supérieure, séparés des premiers par une espèce de corridor; vingt-quatre escaliers rayonnant du centre communiquaient avec les différentes galeries : ce théâtre pouvait contenir douze mille spectateurs.

Pausanias fait mention, indépendamment du temple d'Esculape dans cette vallé, de ceux de la *Santé*, de *Diane*, d'*Apollon*, de *Vénus* et de *Thémis*. Du *Stadium* il ne reste que la forme et l'extrémité circulaire d'une partie des côtés adjacents avec 15 rangs de siéges; près de ce lieu se trouvent les ruines de deux citernes et un bain; ces ouvrages datent probablement du temps d'*Antonin*.

D'Yéro, le voyageur traverse une plaine où il rencontre quelques vestiges d'antiquités, et, traversant les villages de

Koroni et de *Peri*, il arrive à Lygourio, 50 minutes après avoir quitté Yéro.

LYGOURIO est un grand village situé sur une colline, et occupe l'emplacement de l'ancienne *Lessa;* on trouve encore quelques traces de ses anciennes murailles.

A 2 heures de Lygourio, vous franchissez un passage ayant une montagne à droite, et un château de construction grecque à gauche, dans un bon état de conservation ; ensuite s'élève à gauche le *mont Arachné :* la route est toujours pittoresque jusqu'au monastère d'Agios-Démétrios; un peu plus loin se trouve un paléo castro (ancien château), situé sur un roc hardi: c'est *Agros-Adrianos*, probablement l'ancienne *Midea;* ensuite nous apercevons de chaque côté de la route les villages de *Barberi, Chinoparti* et *Katchringri*, tous dans de jolies positions.

Bientôt le voyageur arrive aux villages de Mirza et Nairéa ou Aria, et à une demi-heure de distance il descend dans la baie de

NAUPLIE OU NAPOLI-DI-ROMANIE, ou *Nauplion.* (*Hôtel* de *Russie,* sur la place des Platanes, très-bien tenu.) Cette ville a été, pendant la domination des Vénitiens, la capitale de la Morée, et, depuis l'indépendance, le siége du gouvernement hellénique, et la résidence du roi de la Grèce avant sa translation à Athènes au mois de décembre 1834.

La ville est située au fond du golfe de Nauplie, sur un rocher qui s'avance dans la mer, et sur lequel est bâti le fort Palamède, à plus de 700 pieds au-dessus du niveau de l'eau ; il est presque inaccessible et a été surnommé le Gibraltar de la Grèce. Il y a encore deux autres forts, *Bordgi* et *Itycale :* celui de Bordgi est sur un rocher voisin situé dans la mer, et sert de prison d'État; celui d'Itycale est élevé sur le penchant d'une montagne près de la ville : ces fortifications ont préservé cette ville de tomber au pouvoir d'Ibrahim-Pacha.

La principale rue fut projetée du temps de Capo-d'Istrias; elle partage la ville en deux parties égales, réunissant les deux places, et se terminant à la porte du côté de terre. A l'avénement de la régence, elle s'est rapidement améliorée : les rues furent débarrassées d'immondices, on dressa le plan d'une ligne régulière de bâtiments, et Nauplie devint bientôt une ville plus digne d'être le siége du gouvernement. Le plus bel édifice est celui qui a été bâti pour le président, et qui a servi de résidence au nouveau roi de la Grèce.

La plus belle place de Nauplie est celle des *Platanes*, en face de la résidence royale, où se trouvent des casernes, des restaurateurs, des cafés, des hôtels, le grand corps-de-garde,

et qui sert aussi de place d'armes, où l'on entend souvent la musique militaire.

La seconde place est beaucoup plus exiguë. Sur cette place est située la maison occupée autrefois par Capo-d'Istrias, et qui a été ensuite convertie en palais par le roi Othon. La seule église qui puisse fixer l'attention du voyageur, est celle de Saint-Georges, où Capo-d'Istrias fut tué d'un coup de pistolet que lui tira Mavromikhali.

La ville reçoit son eau de la source *Canathos*, déjà renommée dans l'antiquité. Le port est excellent, et peut contenir 600 vaisseaux.

Avant la révolution, la ville contenait une population de 4,000 individus; mais, immédiatement après la translation de la cour à Athènes, elle s'est augmentée jusqu'à 9,000 habitants.

Napoli occupe le site de l'ancienne *Nauplie*, une des plus antiques cités de la Grèce, mais déjà délaissée quand Pausanias la visita. Elle renferme des vestiges de murs cyclopéens.

Comme les chevaux de Nauplie sont bons, nous conseillons au voyageur d'en acheter pour faire son tour en Morée; il évitera de cette manière les retards auxquels on est souvent exposé dans les petits villages qui se trouvent sur la route.

ROUTE XV.

DE NAUPLIE A TRIPOLIZZA, PAR MYCÈNES ET ARGOS.

De Nauplie à Argos, par Tyrins et Mycènes,	4 heures.
Tripolizza,	9

Le voyageur peut faire cette route dans une voiture qu'il louera à un prix modéré, et qui, de Nauplie, le conduira par Argos jusqu'à Tripolizza.

Il y a aussi un petit bateau à vapeur du gouvernement grec qui fait deux fois par semaine le voyage de Nauplie à Athènes, en touchant à Spezzia et à Poros. C'est une promenade charmante.

De Nauplie à Argos, par Tyrins et Mycènes, il y a 4 heures et demie. Les ruines de Tirynthus ou Tiryns sont situées à 1/2 heure environ des portes de Nauplie, sur la grande route d'Argos.

Tiryns fut bâtie sous Prœtus, par les Cyclopes, 1379 ans avant Jésus-Christ : les murs sont dans un bon état, et offrent de beaux spécimens de l'architecture militaire des temps héroïques; leur épaisseur est de 25 pieds. Les plus beaux restes de maçonnerie cyclopéenne sont proches de la porte de l'Est, où une espèce de rampe en maçonnerie, qui peut avoir 20 pieds de largeur, soutient cette porte, qui a elle-même 15 pieds de large : les murs de la forteresse s'élèvent encore à 25 pieds au-dessus du niveau de ce parapet. Tout le site de cette antique cité est couvert de débris intéressants.

Tiryns fut, comme Mycènes, détruite par les *Argires*, 466 ans avant Jésus-Christ; elle était le lieu de naissance et la résidence ordinaire d'Hercule.

De Tiryns à MYCÈNES il y a 2 h. 1/2. C'est près du petit village de *Krabata* que sont les ruines de cette ancienne capitale d'Agamemnon, qui fut ruinée par les Argires après la guerre des Perses, 466 avant J.-C. Elle était bâtie sur une hauteur, entre deux montagnes qui la dominaient, et font partie de la chaîne qui borde la plaine Argolique du côté de l'est. Les restes répandus dans la plaine sont encore considérables, et doivent attirer l'attention du voyageur : les plus remarquables sont la citadelle, bâtie sur une colline escarpée; sa longueur est d'environ 400 mètres. C'est dans cette partie que se trouve la *célèbre porte des Lions*, la *Spilia* ou la *trésorerie d'Atrée*, appelée aussi le *tombeau d'Agamemnon*, monument colossal établi sous terre, et d'une durée pour ainsi dire éternelle. Le linteau qui couvre la porte a 8 mètres de long, 7 mètres 50 centim. de largeur, et 1 mètre 20 centimètres de hauteur. Cette demeure souterraine renferme deux salles; le diamètre du dôme de la première peut avoir 15 mètres sur 16 de hauteur.

De *Mycènes à Argos* il y a près de deux heures.

ARGOS, près de la Planizza, située au bas d'une colline, à 7 milles (12 kil. 1/2) de Nauplie, et qui, depuis sa destruction par Ibrahim, a été presque entièrement rebâtie, possède de belles maisons, et une population d'environ 2,000 habitants ; elle a une jolie caserne, un port, et sur une hauteur l'ancienne citadelle *Larissa*, qui tombe en ruine. Cette citadelle est construite sur l'emplacement de l'acropole de l'antique Argos. A l'exception du théâtre, on ne trouve à Argos qu'une confusion de ruines : ce théâtre est situé à l'extrémité sud de la ville, il est d'une grande dimension et en

partie taillé dans le roc : on y remarque les restes de 672 rangs de siéges en trois divisions; il avait environ 450 pieds de diamètre, et l'orchestre 200; il pouvait contenir de 15 à 20,000 spectateurs.

On voit au-dessus du théâtre les ruines d'un temple de Vénus.

Le voyageur peut aller voir, à moitié chemin en montant vers la citadelle, une caverne taillée dans le roc, avec plusieurs galeries; elle était dédiée à Apollon, qui y rendait ses oracles.

On trouve sur la côte occidentale du golfe de Nauplie, en face de cette ville, le village de *Lerne*, célèbre par le marais et l'Hydre de son nom, qui fut, suivant la fable, assommée par Hercule. M. de Châteaubriand a passé une nuit dans ce lieu.

L'ancienne Tegea. Une petite heure avant d'arriver à Tripolizza, sur la gauche de la route qui conduit au *village de Peali*, sont les ruines de *Tegea.* Trois villages *Peali*, *Agio*, *Sosti* et *Episcopi*, occupent le site de cette ancienne ville, qui paraît avoir eu une grande étendue. Une ancienne église renferme des colonnes rompues, des frises et des masses de marbre blanc; c'est tout ce qui mérite d'être observé dans cette antique cité, que Pausanias dit avoir été remplie de temples et de statues. Les femmes étaient renommées pour leur courage : dans les combats que les Tégéens livraient souvent aux Lacédémoniens, quand l'issue de la bataille paraissait douteuse, elles sortaient de leurs embuscades, et s'élançaient sur l'ennemi, qu'elles mettaient en fuite. La plaine de Tegea (*Tégée*), entourée de montagnes, contient des terres arables, très-riches et bien cultivées. D'ici la vue plane sur la vallée stérile de Tripolizza.

TRIPOLIZZA. Sous le gouvernement turc, cette ville était la capitale de toute la Morée; elle était florissante, et sa population se montait à 20,000 habitants. Elle est environnée de montagnes, et située au pied du mont *Manalos.* Il est extraordinaire qu'une ville située à 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, dans la région la plus froide de la Morée, et ne possédant rien qui puisse la recommander, ait été choisie par les Turcs, qui l'ont appelée *Tarabolusa*, pour la résidence du pacha. Peu de villes ont autant souffert des guerres de la révolution. Lorsque les Grecs prirent Tripolizza, ils passèrent tous les habitants, au nombre de 8,000, par les armes, sans épargner même les femmes ni les enfants. Lorsque Ibrahim-Pacha s'en rendit maître, en 1827, il signala sa vengeance par la destruction de toutes les maisons, et n'y laissa qu'un amas de ruines dans l'état où elles se trouvent encore maintenant.

Comme Tripolizza est une ville moderne, on n'y trouve aucune trace d'antiquités. Son nom même paraît lui avoir été donné de ce qu'elle était située entre trois villes détruites, *Tegea*, *Mantinée* et *Mégalopolis*, dont les ruines auront pu servir à sa construction.

MANTINÉE. Les ruines de *Mantinée* sont à environ 8 mil. (14 kil. 1/2) au nord de Tripolizza : ce lieu s'appelle actuellement Paléopoli. Mantinée est à l'extrémité nord de la plaine. Le circuit des murs est entier, à l'exception de 4 à 5 tours du côté de l'est : ce sont des tours carrées, au nombre de 118 ; il y avait 10 portes, dont 8 sont encore debout. Le théâtre existe en partie; il a 240 pieds de diamètre. On y voit aussi des restes de fondations d'autres édifices.

Mantinée est devenue célèbre par la victoire qu'Epaminondas remporta sur les Spartiates, l'an 363 avant l'ère chrétienne. Lorsque ce héros fut blessé mortellement, il se fit porter sur une éminence, d'où il continua de diriger son armée jusqu'au moment où il expira. En retirant de sa blessure le fer qui lui donnait la mort, il dit : Je laisse deux filles immortelles (les victoires de Leuctres et de Mantinée) qui transmettront mon nom à la postérité. On avait élevé un monument à la mémoire de ce héros, mais les Turcs l'ont détruit.

Adrien fit embellir la ville de plusieurs édifices ; il fit bâtir un temple à Antinoüs, parce qu'il était originaire d'une colonie de Mantinéens, et il ordonna qu'on y célébrât des jeux tous les cinq ans.

En quittant Tripolizza, le voyageur traverse la plaine, laissant à gauche les ruines de *Tegea* et le village de *Péali*; il passe ensuite près du romantique lac de *Taki*; la route remonte le ravin de *Saranda-Potamo*, et de là, au milieu d'un sol accidenté, on atteint le village de *Stenuri*, et bientôt celui de

Vourtia, dans une jolie situation qui commande une belle perspective sur la fertile plaine qu'arrose l'*Eurotas* ou *Tri*. Après avoir passé ce joli village, vous traversez ce fleuve aux ondes turbulentes, sur un pont d'une seule arche et d'une construction singulière, puis enfin vous entrez à

MISTRA ou *Misitra*, à 12 heures de Tripolizza. Cette ville est située sur la pente du mont *Taygète*, et la petite rivière de *Pantalimona* la traverse; dans le voisinage s'élève le rocher escarpé de *Barathron*, d'où les Spartiates précipitaient les enfants contrefaits, ou que, par des raisons d'Etat, on ne voulait pas élever.

Mistra est à deux lieues de Sparte. Avant la révolution, on y comptait 2,000 maisons et 20,000 habitants; mais au-

jourd'hui elle n'offre plus qu'un tas de ruines, sur lesquelles se sont déjà élevées 200 maisons avec une population de 1,000 habitants. L'acropole est aussi en ruine; elle s'élevait à une hauteur de 500 pieds. De ce point on a une superbe vue sur les monts Artémisium, sur l'Argolide et l'Arcadie, jusqu'à l'île de Cythère (Cérigo) et sur une partie du golfe *Laconique*. Toute la plaine de Sparte est en vue.

Ruines de Sparte.—Elles sont situées à 3 milles (5 kil. 1/2) sud-est de Mistra, sur la rive droite de l'Eurotas, où s'élève la colline de *Ménélaion*, dans un triangle formé par la *Tiase*, à présent la *Mogula* ou *Magoula*, près de son confluent avec l'Eurotas. Le sentier qui y conduit traverse des bocages de mûriers, d'oliviers et d'orangers. Ce ne fut qu'à l'invasion des Perses que l'on songea à fortifier Sparte. La citadelle ou acropole, dont on trouve des traces, fut bâtie plus tard. Les Spartiates avaient un théâtre, non pour des représentations dramatiques, ce que les lois de Lycurgue défendaient, mais pour des exercices gymnastiques et des assemblées publiques; les ruines de celui que l'on découvre à Sparte sont de briques, de même que celles d'un cirque, ce qui fait croire que ce sont des constructions romaines.

On trouve près de là des colonnes rompues d'un temple qu'on a pris, par erreur, pour la tombe de Léonidas, et dans lequel le traître Pausanias fut muré. Il y a aussi quelques blocs de marbre pentélique avec des inscriptions.

On voit un grand édifice en ruines appelé le château d'Hélène. Il y en a qui prennent les restes d'un bâtiment où l'on remarque des blocs de rocher de 13 pieds de longueur, pour la tombe de Léonidas; mais, suivant Pausanias, elle n'était pas au sud, mais bien à l'ouest de l'Agora. Sparte était située sur plusieurs collines peu élevées; le côté de l'est, près de l'Eurotas, était naturellement défendu par un rempart ou précipice de 50 pieds de hauteur. Il paraît que la ville tout entière pouvait avoir environ un mille de longueur (1 kil. 3/4), y compris les cinq collines.

Le gouvernement actuel a l'intention de rebâtir cette ancienne capitale de la Laconie (plusieurs édifices publics sont déjà construits), et d'en faire le chef-lieu de la province ou eptarchie de Lacédémone.

Elle possède déjà une filature de soie à la manière italienne qui occupe près de 200 personnes, et file environ 14,000 *oko* (kilogrammes) de soie par an. Cette nouvelle ville contient actuellement 130 maisons et une population de 500 habitants.

Voilà donc tout ce qui reste de toi, ô Lacédémone! toi la rivale, l'émule et parfois la maîtresse d'Athènes; toi dont les

enfants étaient si renommés pour leur sobriété, pour leur amour de la patrie, et si redoutés par leur valeur dans les combats! Quelques monceaux de pierres çà et là dispersés, voilà tout ce qui reste de la patrie de Léonidas! Ce bloc sur lequel je suis assis maintenant est peut-être un des débris du temple dans lequel Lycurgue dicta ses lois immortelles! De Lacédémone tout a disparu, tout, excepté son fleuve, qui roule encore aujourd'hui ses eaux solitaires à travers des plaines maintenant silencieuses, jadis si peuplées et si florissantes!

ROUTE XVI.

DE MISTRA A KALAMATA, PAR LE MONT TAYGÈTE.

	Heures.		Heures.
A Pischino-Chorio,	4	A Kalamata,	3
Kutchuk-Maina,	6		

Ce chemin ou plutôt ce sentier est un des plus mauvais de la Grèce; on ne peut le suivre qu'avec des mulets, dont on est obligé de descendre pendant plusieurs heures, à cause des difficultés et des dangers qu'offrent les passages. Pendant l'hiver, les neiges couvrent tellement la route, qu'elle est impraticable ou très-périlleuse; tout le pays est des plus sauvages, et le voyageur ne doit prendre cette route qu'avec la plus grande précaution. — Le chemin qu'on suit le plus ordinairement passe par Messène.

ROUTE XVII.

DE MISTRA A KALAMATA, PAR MESSÈNE.

	Heures.		Heures.
A Léondari,	9 ½	A Nisi,	1 ½
Sakona,	4	Thuria,	2
Mavromati (Messène),	4	Kalamata,	2 ¼
Andrusa,	2 ½		

De Mistra à Léondari on compte de 9 à 10 heures par un chemin montagneux et très-fatigant. On prétend que *Léondari* est l'ancienne Leuctres; elle est placée dans une forte position au sommet des hauteurs qui terminent la chaîne du mont Taygète; et de là le voyageur, après avoir passé le large lit du *Xerillo-Potamo*, sa vallée couverte de beaux bois, traversé une contrée alpestre et pittoresque, arrive à *Sakona*, situé au pied des montagnes de *Macryplai*. Ensuite on gravit le *mont Ithome*, route très-escarpée et fort difficile, mais d'une grande beauté par les arbres qui la couvrent de leur riche feuillage. Vient ensuite

Mauromathi ou *Mavromati* (*Messène*), pauvre village situé sur le penchant nord-ouest du mont *Ithome* ou *Vurcano;* il est bâti sur les ruines de l'ancienne *Messène.* Le voyageur trouvera mieux à se loger dans le monastère de Vurcano, à une heure de marche, sur le côté N. du mont *Evan*, que dans ce triste lieu.

Mavromati contient maintenant environ 20 huttes, qu'on décore, par respect pour leur emplacement, du nom de maisons, et qui sont situées de chaque côté d'une belle source d'où le village tire son nom, qui signifie littéralement *Œil-Noir*.

Les ruines de *Messène* sont des spécimens magnifiques de la grandeur et de la solidité de l'architecture militaire des Grecs. L'enceinte immense de cette antique cité, rivale de Sparte, que Pausanias trouvait la plus belle construction de ce genre, embrasse le mont Ithome, plusieurs petites collines et une grande vallée cultivée, où se trouvent épars ces débris des grandeurs passées.

Parmi ces magnifiques souvenirs des temps héroïques, nous remarquons d'abord la *porte du Nord :* le choix des

matériaux et l'art déployé dans la construction de cet édifice devaient le rendre impérissable; mais les lauriers et les lentisques, en poussant leurs branches vigoureuses entre les pierres, sont parvenus à les détacher et même à les renverser, malgré leur dimension extraordinaire.

Cette porte débouche sur une cour circulaire de 60 pieds de diamètre, dans les murs de laquelle se trouvent, de chaque côté de la porte, deux niches pour recevoir des statues et des inscriptions.

Ce qui n'est pas le moins intéressant pour le voyageur, c'est de savoir que ces tours, ces murs, ces portes, furent construits par les ordres d'Epaminondas, après la bataille de *Leuctres*, pour que cette cité pût encore servir de rempart contre l'ambition de Sparte. Les deux tours situées près de la porte qui se trouve sur la pente du *mont Ithome* offrent une vue admirable, en ce qu'elles s'élèvent au-dessus des beaux arbres qui couvrent ce versant.

Du *Stadium*, il reste encore l'extrémité circulaire et plus de la moitié de l'un des côtés; vers son extrémité inférieure se trouve un petit temple dorique au milieu de débris confus.

Les somptueux édifices de la cité ont disparu; mais les belles eaux de la fontaine *Clepsydre* sont encore là, et *l'Arsinoé* promène ses ondes errantes et solitaires dans la plaine où jadis existait une ville florissante et peuplée.

L'ascension du mont Ithome exige une marche pénible et même dangereuse, de 2 heures, à travers un sentier raboteux et très-escarpé; mais, dès que vous avez atteint le sommet, la vue dont vous jouissez vous fait oublier fatigues et dangers: devant vous s'étendent les riches plaines de *Messène*, bornées par la mer; toute la chaîne des montagnes de l'*Arcadie* et de *Maina*, d'une extrémité à l'autre; au centre de ce magnifique panorama, le *Taygète* élevant majestueusement sa tête couverte de neiges éternelles. Sur le point le plus haut de l'Ithome vous trouvez, au bord d'un précipice, un couvent abandonné : c'est l'emplacement de l'ancien temple de Jupiter; ici encore vous apercevez des traces de l'antique cité, mais vous n'entendez pas une voix qui vienne interrompre le silence de cette solitude.

De *Mavromati* à *Andrusa*, la route est agréable et pittoresque; à moitié chemin vous voyez avec plaisir dans un lieu solitaire une église et un couvent grecs qui échappèrent, comme par miracle, à la destruction générale.

Andrusa ou *Andrutza* était une pauvre ville habitée par 250 ou 300 familles turques, et 3 ou 4 familles grecques: maintenant l'œil attristé ne trouve qu'une masse de ruines; tout a été détruit pendant la dernière guerre; de quelque

côté que vous tourniez vos regards, vous n'apercevez que des églises, des mosquées et des maisons sans toits; à l'exception d'une seule famille, historien solitaire de ces jours de désastre, elle est tout à fait inhabitée. Voici comment cette famille se trouve là : Une jeune Turque, fille d'un riche propriétaire, échappa au massacre général, et fut conduite aux îles Ioniennes, où elle se fit chrétienne, épousa un Français et revint en Grèce; elle obtint alors de Capo d'Istrias de rentrer dans l'héritage de ses pères, où elle et sa famille ont toujours résidé depuis.

La situation d'*Andrusa* était belle; assise sur une plate-forme élevée, dominant la vallée de *Steniclaros* et les plaines de Nisi, elle était devenue la résidence favorite de plusieurs riches marchands turcs de Constantinople.

Une heure 1/2 de marche conduit le voyageur à Nisi, grand et florissant village situé sur une éminence, à 12 ou 1,300 mètres de la rive droite du *Pamisus*, sur lequel les Français construisirent un pont de bateaux en 1828. Cette riante localité souffrit beaucoup dans la guerre de l'indépendance, mais depuis bon nombre de ses maisons ont été rebâties. Si le voyageur est Français, il ne verra pas sans un sentiment d'orgueil national un bazar formé de boutiques en bois, ayant ses cafés, ses billards et ses cabarets, construits par les soldats français pendant leur séjour à Nisi; établissement qui donne une apparence de vie et de prospérité à cette ville.

Elle possède une église du moyen-âge assez remarquable, et plusieurs autres d'une moindre importance; à l'extrémité nord, le voyageur admire les abondantes eaux d'une belle fontaine qui arrosent les prairies d'alentour.

Nisi possède aussi une grande filature de soie qui occupe, dit-on, 150 personnes. C'est dans cette ville que l'intrépide Mavromichalis, retranché dans une maison avec 22 hommes seulement, arrêta pendant trois jours, en 1770, pour protéger la fuite d'Orloff, les efforts d'un nombreux corps de Turcs. *Population :* un auteur national lui accorde 4,500 habitants. Comme cette localité est sujette aux fièvres, surtout dans l'été, nous ne conseillons pas au voyageur d'y faire un long séjour.

De Nisi à Thuria (Paleo-Castro) on traverse plusieurs villages, et des pentes de collines sur lesquelles se trouvent des débris d'anciens édifices très-intéressants. D'après Pausanias, Thuria s'appelait *Homer-Anthea,* et encourut la disgrâce d'Auguste : ses ruines se trouvent sur la pente de la montagne et offrent de l'intérêt.

Toute la contrée, entre *Thuria* et *Kalamata,* forme un

riant et pittoresque bocage couvert d'oliviers, de figuiers, de mûriers, de myrtes, de cyprès et de vignes, au milieu duquel la route serpente gracieusement à la base du *Macryplai*. C'est à travers cette belle nature que vous arrivez à

Kalamata, l'ancienne Kalamai ou Kalama, à un mille de la mer, au nord du golfe de Coron, sur la rive gauche d'un torrent qui descend du mont Taygète. Il y a sur le sommet d'une colline, derrière la ville, un château du moyen-âge qui tombe en ruine. Les rues sont sales et étroites. Ibrahim-Pacha a détruit cette ville le 8 juin 1825; mais, depuis ce temps, elle s'est relevée, et le voyageur y trouve aujourd'hui un hôtel français, des cafés et des restaurants.

Quelques auteurs croient que Kalamata occupe l'emplacement de *Phérea*, une des villes maritimes du temps de la guerre de Troie, et qu'on dit avoir été fondée par un fils d'Hermès; mais cette supposition n'est appuyée sur aucuns restes d'antiquités.

La chaîne des hautes montagnes qui abritent cette ville des vents du N.-E. rend son climat l'un des plus doux de la Grèce. Ici l'on ne ressent ni la rigueur de l'hiver, ni les chaleurs brûlantes de l'été; ces deux saisons y sont supportables.

Avant la guerre de l'indépendance, ses environs étaient bien boisés; mais Ibrahim-Pacha ravagea la plaine et mit le feu à la ville; heureusement ce désastre ne fut que de courte durée. Sa plaine se recouvre d'une jeune et vigoureuse végétation, et son commerce en huile, soie, figues, etc., reprend sa première extension.

ROUTE XVIII.

DE MISTRA A KALAMATA, PAR LE CAP MATAPAN.

	Heures.		Heures.
Hélos,	14	Assomato (Matapan),	2 3/4
Monemvasia,	9	Porto Kaio,	1
Finiki,	4 1/2	Aleka,	2
Turali,	9 1/2	Tzimova,	8
Marathonisi,	4	Vitylo,	0 2 m. 3 k. 1/2
Passava,	2	Leftro,	5 1/2
Retour à Marathonisi par Paléopoli,	»	Skardamula,	1 1/2
Skutari,	4 3/4	Kitries,	1 1/2
Tzimova,	4 1/4	Kalamata,	3 1/2
Kyparissa,	9		

De Mistra à Hélos, 14 heures de marche, le voyageur passe par le joli village de *Sclavo-Chorio*, situé au milieu de riants bocages d'oliviers, et où l'on trouve quelques anciennes inscriptions et des chapiteaux d'ordre dorique. A 2 milles, 3 kil. 1/2 plus loin, se trouve l'église d'*Agio-Kiriaki*, sur une jolie éminence d'où l'œil s'étend sur le cours sinueux de l'*Eurotas*, sur les bords duquel vous apercevez un curieux édifice circulaire semblable à la trésorerie de Mycènes. Vers le sud vous voyez *Potamia* et *Daphné*, deux villages dans de riantes campagnes ; à l'ouest le *Taygète*, et au nord le théâtre de Sparte.

Notre route suit les bords du beau fleuve l'*Eurotas*, à travers une contrée habitée naguère par les *Bardouniotes*, tribu de Musulmans sans loi, et se livrant au pillage envers leurs voisins et les voyageurs.

HÉLOS est le principal des onze villages que renferme la pittoresque plaine de ce nom; la plupart de ces hameaux n'ont que 18 à 20 maisons : presque tous sont situés sur les penchants des vastes collines qui entourent la plaine.

SKALA, qui est situé sur la droite de l'Eurotas, à 1 heure de l'embouchure de ce fleuve, tire son nom de ce qu'il est le lieu d'embarquement et de débarquement de tout le district.

Mais nous ne savons rien de positif sur la situation exacte de l'ancienne *Hélos*, d'où *Ménélas* tira plusieurs vaisseaux pendant la guerre de Troie. La disparition de cette ville maritime n'est peut-être pas l'ouvrage du temps seul; l'homme y aura probablement mis la main.

Pour gagner MONEMVASIA, 9 heures 1/2, à 3 milles (5 kil. 1/3) le voyageur atteint le pied du *mont Beziane*, dont les pentes inférieures sont couvertes de chênes; ensuite la route monte par un sentier rude et raboteux pour atteindre le sommet de la montagne, couvert d'une riche végétation. Au-dessous du pic de cette formation se trouve une caverne où l'on extrait du salpêtre en faisant bouillir la terre qu'on en tire. Du point culminant, la vue est très-belle. Bientôt on redescend dans la plaine, couverte de blé et de riches pâturages au milieu desquels se trouve FINIKI, petit village. Après avoir traversé une contrée sauvage, on descend vers la mer, et, traversant un pont, on se trouve à

MONEMVASIA, ville située sur un vaste rocher environné par la mer, et ne communiquant au continent qu'au moyen du pont que nous avons passé en arrivant. Elle possède des fontaines d'eau douce; son port est commode et défendu par la forteresse située sur le couronnement du rocher, d'où elle domine la mer et la ville basse. Dans la ville haute et dans

la ville basse, se voient encore beaucoup de constructions vénitiennes, et dans la partie méridionale on trouve quelques églises et des maisons qui sont d'une architecture assez pure.

Le pont qui joint la ville à la terre est défendu par une tour sur laquelle on voit le lion de St-Marc. Le chemin pour monter à la citadelle forme une série de zigzags que le canon ou la mousqueterie peut défendre aisément; sa garnison se compose maintenant d'une compagnie d'invalides.

Cette île-roche peut avoir 1 1/2 mille (900 mètres de long) sur 1 1/2 mille (900 mètres de large). Population, 1,000 habitants.

A une heure du pont, se voient sur les bords du rivage les ruines d'une ancienne cité qu'on appelle maintenant *le Vieux-Monemvasia,* mais qui, d'après toutes les probabilités, sont les restes d'EPIDAURE-LIMERA : elles consistent dans les murs tant de la ville que de l'acropole, et dans plusieurs endroits ces murs ont encore la moitié de leur hauteur primitive. La ville formait une espèce de demi-cercle sur le côté sud de la citadelle; les tours, en général, sont petites. Mais ce qui attire le plus l'attention au milieu de ces ruines, ce sont les remparts de l'acropole, bâtis en polygone, d'un granit extrêmement dur, poli à l'extérieur, et joint sans aucun ciment avec tant d'art, que les efforts humains peuvent seuls les détruire. Cet ouvrage étonne autant par sa solidité que par l'art qui a présidé à sa construction; car les pierres forment un chaînon de clefs qui s'appuient, se lient, se soutiennent, et composent un massif si bien calculé, que si on en arrachait des parties, on ne parviendrait pas à le faire écrouler.

Maintenant l'enceinte est remplie de citernes, de décombres entremêlés de broussailles, de fûts de colonnes qui sans doute appartenaient aux temples de Minerve, de Vénus et d'Esculape, divinités révérées des Epidauriens.

A vingt minutes du *Vieux-Monemvasia,* sous une petite péninsule, sont des magasins ruinés, avec un havre de chaque côté de cette langue de terre. Celui du sud-ouest est appelé le port de *Palea-Monemvasia;* celui du nord, le port de *Kremidhi.* A un tiers de mille au sud, 600 mètres, se trouve un jardin au bas duquel vous apercevez un étang dont on ignore la profondeur, rempli d'eau douce, et ayant 100 mètres environ de long sur 30 de large : c'est peut-être le *lac Ino,* cité par Pausanias.

De Monemvasia pour arriver à Finiki, le voyageur doit compter 4 heures de marche; la route qu'il suit longe le lit

du torrent d'Epidaure jusqu'au village de *Velias*, dans une situation qui s'accorde avec la description de Pausanias, sur l'emplacement du temple de *Diane-Limnatis*. La route continue dans la même direction, et bientôt tourne vers le nord pour entrer dans les plaines de Finiki.

Les *Kalyvia* de Finiki (cabanes) sont situées entre les montagnes de *Finiki* et de *Beziane*.

Le voyageur doit compter 9 heures 1/2 de marche de Finiki à *Turali*, passant par *Kavo-Xyli*. La route suit une plaine fertile pendant 1 heure, puis elle mène le voyageur à *Blitra*, situé sur le côté E. du cap Xilo, péninsule qui n'offre qu'une masse de roches. Vers l'E. de cette péninsule se trouve un très-bon port, et un peu plus loin les restes d'un édifice public et des fragments de colonnes doriques : ces ruines s'appellent *Blitra*, et nul doute qu'elles n'occupent le site de l'ancienne *Asope*. Non loin de là le voyageur trouve *Boza*, où, près de l'église, il remarque une petite chambre souterraine dont on ignore l'origine.

La route nous mène, toujours non loin du rivage de la mer, dans une assez riche contrée ; à l'extrémité de la belle plaine d'Hélos, nous nous trouvons à *Turali*. De ce village jusqu'à Marathonisi, 4 heures de marche. — A peine avez-vous quitté *Turali*, que vous traversez à gué l'*Eurotas;* vous passez à *Limona,* et arrivez à l'angle d'une montagne qui s'avance pittoresquement dans la mer, et près des ruines d'un château dont on ignore le véritable nom. — De là vous traversez *Trinisa,* petit village près duquel se trouvent les murs de l'ancienne *Trinasus;* ensuite, parcourant un district ondulé et romantique, vous arrivez à

MARATHONISI, qui est une petite ville assez bien bâtie, défendue du côté de la mer par une île (l'ancienne *Cranæ*). Sur cette île s'élève un *pyrgos* (fort); elle forme une espèce de port pour les grands bâtiments, tandis qu'au N. de la ville une baie est destinée à ne recevoir que des barques: cette baie est défendue par un petit château fort qui se trouve à l'entrée.

Tout près de Marathonisi sont les restes de l'antique *Gythium*, appelée *Paléopoli*, située dans une vallée qui se termine à la mer, et entourée de montagnes en partie déchirées et en partie cultivées et couvertes de chênes. La ville était située sur des collines peu élevées, et sur le côté de la principale éminence on aperçoit un torrent qui coule avec assez d'impétuosité.—A 90 mètres du rivage de la mer, vous trouvez les restes d'un théâtre construit d'un marbre à gros grain et à moitié transparent ; quelques fragments des rangs de siéges se trouvent encore dans leur place primitive : le

diamètre total de ce théâtre, autant que nous avons pu en juger, pouvait avoir 50 mètres environ. On remarque aussi des restes de bains romains, et un long édifice avec un toit circulaire. Tout à fait au-dessous du théâtre se trouvent les fondations de grands édifices qui se projettent dans la mer, et qu'on peut suivre jusqu'à une distance considérable sous les eaux.

Toutes les ruines qui existent à *Gythium*, si l'on en excepte celles du théâtre, sont romaines, et datent du Bas-Empire.

La ville de *Marathonisi* est située sur l'emplacement de l'ancien *Migonium;* et sur la colline de Kumaro, qui domine cette ville, était située l'antique *Larysium*. « A gauche de la route qui conduit à Paléopoli, je trouvai, dit M. Lake, une inscription tracée sur la roche, en caractères très-petits et très-anciens, et sur le côté opposé de la montagne une espèce de chaire avec un marchepied, taillée dans le roc, et ressemblant à celles d'Athènes, qu'on trouve dans les roches près du Pnyx : — cette excavation est probablement la position du *Leus-Cappotas*. »

A 1 mille 1/2 (2 kil. 3/4) sud de Marathonisi, vous trouvez le village de *Mavrovuni*, situé sur un promontoire, avec une très-belle vue sur les rivages de la mer et sur les contrées voisines.

Sans quitter pour ainsi dire le littoral du beau golfe Laconien, nous arrivons, après 2 heures de marche, sur la colline de PASSAVA, qui ressemble beaucoup à celle sur laquelle est situé le château de *Mistra :* sur le sommet est une forteresse en ruine, avec des murs crénelés, et flanqués d'une ou deux tours, mais sans fossé; dans l'intérieur existent encore des restes de jardins et de maisons, et les ruines d'un vaste édifice. — D'après sa position, Passava doit avoir été l'ancienne *Las*.

On donne généralement le nom de Passava à toute cette partie de la côte située entre Mavrovuni et la montagne de *Vathy*.

De Marathonisi à Skutari (ou *Scutari*) il y a 4 heures de marche, d'abord à travers les plaines de Passava et sur les collines qui les terminent; puis vous gravissez le mont de Vathy, où vous trouvez quelques ruines romaines, probablement celles d'*Hypsus* ou *Hypsi*. La route vous conduit de nouveau à travers une plaine où se trouvent quelques vestiges d'antiquités, et, montant une petite éminence, nous apercevons

SKUTARI (ou *Scutari*), grand village situé sur une colline escarpée commandant la mer, et ayant en face l'île de Cérigo.

A deux heures de marche vers le S., vous trouverez, au

fond d'une jolie petite baie, *Skopa*, où il y a quelques ruines qu'on croit être les restes de *Teuthrone*.

Depuis Skutari jusqu'à Tzimova, 4 heures d'une bonne marche; toute cette route est extrêmement variée et pittoresque; elle passe au-dessous de l'escarpement de *St-Elias*, et arrive à

TZIMOVA, grand village situé à 1/2 mille (900 mètres) de la petite baie de son nom. De cet endroit à Kyparissa il y a 9 heures; la route suit le rivage de la côte occidentale de *Mana*, couverte de jolies baies, de caps et de sites très-variés; elle passe au *port de Mezapo*, qu'on cite comme le meilleur de cette côte. Non loin se trouve la grande péninsule de *Kavo-Grosso :* ce lieu est bien certainement l'emplacement du port et de la ville homérique de *Messa*. — Sur une éminence, au centre de Kavo-Grosso, se trouve aussi l'emplacement d'*Hippola;* mais aucun vestige ne vient raconter son histoire. Après avoir passé par les deux petits villages de *Nomia* et *Geta,* ensuite d'*Alika*, la route descend dans un torrent, et vous conduit à

KYPARISSA, village considérable situé à 5 milles (9 kil.) de la péninsule à l'extrémité de laquelle se trouve le cap Matapan; il possède maintenant un *pyrgos* (fort), une chapelle, une maison pour le prêtre, quelques fragments de colonnes et d'inscriptions.

Après 2 heures de marche à travers un pays hérissé d'énormes rochers qui couvrent la route, et dont l'aspect offre l'image du chaos, vous arrivez à ASOMATO, église délabrée, n'ayant de toiture qu'à l'endroit où se trouve l'autel, dont une partie est de construction hellénique. Il paraît certain que cette église était autrefois le célèbre temple de *Neptune*.

A 1/4 de mille sud (450 mètres), vous arrivez à une pointe de roche peu élevée se projetant dans la mer; c'est le *cap Matapan* ou *Ténare*, le point le plus sud de l'Europe. Les vents qui s'y combattent, les tempêtes qu'on y éprouve, les flots qui s'y brisent avec plus de fureur qu'au *cap Malée,* l'ont fait surnommer *Matapan, le tueur d'hommes*.

Après nous être reposés quelques instants sur ce fameux cap, contre les roches duquel des centaines de vaisseaux se sont brisés, et avoir promené notre vue sur les belles ondes azurées qui baignent les rivages si riches en souvenirs de cette partie du Péloponèse, nous arrivons, après une heure de marche, au monastère de la *Vierge de Porto-Kaio-Quaglio :* c'est un beau port circulaire, assez profond pour admettre de grands bâtiments, et d'un bon ancrage. Ce port tire son nom de la grande quantité de cailles qu'on y tue lors de leur passage en Afrique, et qu'on sale pour l'exportation.

De Porto-Kaio à Alika, 2 heures; vous laissez Kyparissa a gauche; pour rejoindre Tzimova, il faut compter 8 heures.

LIMENA est le port de Tzimova, il en est éloigné d'environ 2 milles (3 kil. 1/2); il consiste seulement en quelques magasins et deux forts, l'un servant de résidence à Pétro-Bey, l'un des plus illustres patriotes grecs.

A 2 milles nord (3 kil. 1/2) de Porto-Kaio, se trouve *Vitylo*, situé sur le front d'une montagne escarpée; c'est l'emplacement de l'ancienne *Octylus*.

La route de Vitylo à *Leftro* est de 5 heures, en suivant presque toujours le littoral de la mer. Leftro est un petit hameau sur le rivage, retenant encore son ancien nom de Leuctra, mais n'ayant conservé que peu de vestiges antiques. De là le voyageur arrive, après 1 heure 1/2 de marche, à

Skardamula, l'ancien Cardamyla. Derrière le village de Skardamula vous apercevez quelques restes d'une acropolis qui indiquent parfaitement la position de l'ancienne cité. Au pied de ce même rocher se trouve un amas de pierres, monument de l'invasion turque, que les habitants vous montrent avec tout l'enthousiasme d'hommes qui ont su reconquérir leur liberté.

La route que suit le voyageur pour gagner Kitries traverse une contrée sablonneuse et aride, mais bien cultivée, et 3 heures 1/2 de marche le conduisent à

KITRIES, village situé sur un rocher entouré de hautes montagnes, excepté au nord, où se trouve le port dont les eaux sont d'une grande profondeur, jusqu'au bord même des rochers : les alentours de cette petite localité abondent en figuiers.

En quittant Kitries, la route suit la côte de la mer pendant 1 heure 1/2, atteint le plateau d'une roche escarpée d'où l'œil peut apercevoir les fronts neigeux du Taygète; continuant au milieu de scènes romantiques, elle vous conduit à *Kalamata* en 3 heures 1/2.

Toutes les femmes du pays que nous venons de parcourir sont jolies; elles ont les beaux traits des femmes de l'Italie et de la Sicile, avec les cheveux châtains et le teint délicat des climats moins chauds; leur costume, leur maintien, leur air de dignité, ajoutent encore à leur beauté naturelle.

ROUTE XIX.

DE KALAMATA A ARCADIE, PAR NAVARIN.

	Heures.		Heures.
De Kalamata à Nisi,	3	De Coron,	5
Navarin,	10	revenir à Navarin,	7
Modon,	2	Arcadie,	11

De Kalamata à Nisi (3 heures), voyez route 17; pour atteindre Navarin, il faut compter 10 heures d'un voyage ennuyeux, les plaines qu'il faut traverser étant fréquemment inondées, ce qui n'empêche pas ce district d'être extrêmement productif. En quittant les plaines de Nisi, on atteint le sommet d'une de ces hautes formations qui les bornent; de ce point élevé l'œil s'étend avec plaisir sur les baies de *Coron* et de *Kalamata*, sur les plaines qui se trouvent à vos pieds, et sur les montagnes de la *Messénie* et de l'*Arcadie;* ensuite vient le Khan (auberge) de *Niska*, le seul endroit où le voyageur puisse se reposer avant d'arriver à Navarin. Toute la partie de la route qui reste à faire est variée et pittoresque : de belles forêts de chênes succèdent à des plaines et à des collines, au milieu desquelles se trouvent des ravins et des pentes dénudées, ce qui forme une série de beautés naturelles jusqu'à

Navarin ou *Avarin*, que les Grecs appellent aussi *Néo-Castro.* Navarin est situé sur le golfe de son nom, au nord de Modon et du cap Gallo, sur une éminence qui se projette dans la mer, et à l'extrémité de laquelle se trouve un rocher appelé *Sphacteria*, du nom d'un saint turc dont on y voit le tombeau. C'est l'un des plus grands et des meilleurs ports de la péninsule, ayant un mille de longueur et un mille de largeur (1 kil. 1/4), de 12 à 20 brasses d'eau de profondeur, et pouvant contenir une flotte de 1,000 vaisseaux. Cette ville est fermée du côté de l'ouest par l'île de Sphactérie, à l'extrémité de laquelle est l'entrée de la rade, resserrée par une suite de rochers isolés : au centre même de la rade est un îlot blanc sur lequel les Grecs d'abord, et les Turcs ensuite, ont donné le plus épouvantable spectacle de barbarie. La ville se partage en ville haute et en ville basse. La citadelle ou la ville haute est sur une éminence. Pendant la guerre de l'indépendance, Navarin a été successivement occupé par

les Turcs, les Grecs et les Égyptiens, et la ville est encore aujourd'hui dans un triste état.

Navarin est le port où Ibrahim-Pacha débarqua, au mois de mai 1825, avec une armée de 8,000 Egyptiens disciplinés à l'européenne; il occupa les forteresses de Navarin, Modon et Coron, et fut investi du commandement supérieur de toute la Morée.

Navarin est devenu célèbre par le fameux combat naval qui eut lieu le 20 octobre 1828 entre les escadres alliées de la Russie, de la France et de l'Angleterre, et celle de la Porte-Ottomane, où celle-ci fut en grande partie détruite, ce qui servit de fondement à l'indépendance de la Grèce.

Après le désastre que ce combat fit éprouver à la ville, qui fut presque détruite, Ibrahim céda Navarin aux Français, et bientôt une nouvelle ville s'éleva sur les ruines de l'ancienne, après l'arrivée de l'expédition française sous le commandement du général Maison. Cette nouvelle ville, d'un aspect plus riant que le vieux Navarin, a reçu des Provençaux, qui l'ont sans doute fondée, le nom de *Débarcadère*, ville toute française, située sur une hauteur près de la rade. En y abordant, on rencontre d'abord une grande maison de bois à gauche; c'est un café établi récemment par un hardi Vénitien: on s'assied chez lui sur des chaises, ce qui est une chose rare dans le Levant; à droite est la maison d'un Marseillais qui vend une foule de choses. Viennent ensuite, serrées les unes contre les autres, les cabanes des Grecs : les uns vendent des liqueurs, les autres des beignets au miel; ceux-là des pommes de terre et des fruits, ceux-ci du vin et de la viande de boucherie. En vous rendant sur la place, vous voyez accroupis à la manière turque un essaim de paysans grecs, accourus pour vendre le produit de leur travail. Autour de cette place est un long cercle de baraques et de maisons où se trouvent entassés indifféremment provisions de bouche, vêtements, chaussures, quincaillerie et parfumerie. L'Anglais, qu'on trouve partout où il y a quelque chose à gagner, ne manque pas à l'appel; à côté de lui est le Livournais aux paroles mielleuses; viennent ensuite le Triestais, moitié Allemand, moitié Italien; le Provençal au langage bruyant et au front d'airain; le fin Zantiote, glorieux et se croyant honnête homme, parce qu'au lieu de gagner trois cents pour cent, il se contente de cent ou cent cinquante pour cent de bénéfice; le Corfiote, et l'Albanais, le Maltais, et l'Américain du Nord, hardi à braver les mers pour s'enrichir; enfin, tout l'univers est ici représenté.

Navarin possède maintenant 200 maisons solidement con-

struites en pierre, et environ 100 habitations en bois. La grande place, appelée la place Française, est régulière et d'une grande étendue.

Navarin-Vecchio, *l'ancienne Pylos*. Le voyageur doit aller voir les restes du Navarin-Vecchio, l'ancienne Pylos, situés sur un haut promontoire, à son extréminé nord, et qui consistent dans un fort ou château d'une construction mesquine : les murs se sont assez bien conservés, et sont garnis sur les côtés de tours qui servirent de forteresse pendant la guerre de l'indépendance. C'est là que le brave comte Santa-Rosa, réfugié piémontais, fut tué le 25 août 1825 ; un vieux marin qui vit dans une espèce d'ermitage sur l'île de *Sphactérie* montre son tombeau, ainsi que celui du jeune Lucien Bonaparte.

Cette île, qu'on appelle maintenant *Sphagia*, ferme le port de Navarin ; elle peut avoir 3 milles de longueur (5 kil. 1/3).—Elle a été divisée en 3 ou 4 parties par la violence des vagues, ce qui forme un canal par où les bâtiments peuvent entrer dans le port par un temps calme.

Sphactérie, qui fut autrefois un fameux repaire de pirates, est la scène choisie par lord Byron pour son corsaire.

De Navarin, le voyageur trouve une route directe pour Messène, par Loghi, savoir :

	Heures.		Heures.
De Navarin à Loghi,	3	De Loghi à Messène,	3 1/2

La route de Navarin à Modon est une route carrossable construite par les Français pendant leur séjour en Grèce : ce n'était pas assez pour ces nobles enfants de la France de travailler à la délivrance d'un peuple chrétien, il fallait encore qu'ils travaillassent à son bien-être futur. Cette belle communication longe la base du mont St-Nicolas, et traverse, avant d'arriver à Modon, une contrée tout à fait désolée. Tous les vignobles, les jardins et les riches plantations qu'on admirait autrefois, ont été détruits par Ibrahim-Pacha. Après une marche de 2 heures, on arrive à

MODON, *Mothon* ou Méthone. Cette ville est à 7 milles, 12 kil. 1/2 environ de Navarin ; elle était florissante avant la révolution. Elle consiste dans un faubourg considérable, jadis village grec, situé en dehors des murs, et une forteresse construite sur le promontoire qui s'étend au sud le long de la crête. Modon est fortifiée par des murs de construction vénitienne, et par un fossé sur lequel les Français ont construit un pont.

On voit encore sur les murs le *lion de St-Marc* ; et en

dedans de la porte, sur la vieille Piazza (place) vénitienne, les Français ont fait une place d'armes qui sert de promenade et pour l'exercice des troupes.

Le grand port pour les vaisseaux de guerre est formé par l'île de *Sapienza*, éloignée d'un 1/2 mille, 900 mèt., de Modon. Cette île servait jadis de repaire aux pirates; maintenant elle est inculte et inhabitée.

Au pied des collines sont les restes d'une ancienne ville, qu'on suppose être *Mothon*, consistant en fragments de marbre, de colonnes brisées, et dans les débris d'une acropolis.

La population de Modon est maintenant de 800 habitants. Ibrahim a réduit cette ville en cendres; elle n'offre plus aujourd'hui que l'aspect le plus misérable; il n'y a que les fortifications et la caserne, rétablies par les Français, qui soient remarquables.

Le voyageur ne trouvera à Modon qu'un pauvre bazar et deux mauvaises auberges. De Modon à Coron il y a 15 milles (5 h.) à travers un pays peu intéressant, en partie stérile, et en partie ruiné par la guerre.

Coron ou Corone, sur le golfe de son nom. C'est une petite place forte qui contient plusieurs maisons de particuliers; elle est située sur un promontoire dominé par une hauteur qui a servi autrefois d'acropolis. La population est de 3,600 individus.

Petalhidi, au nord de Coron, et sur le golfe de son nom, est un petit bourg renommé pour avoir été le lieu de débarquement du général Maison, avec une armée de 14,000 hommes, le 29 mai 1828, pour expulser de la Morée Ibrahim-Pacha.

A l'O. et au N.-O., sur le versant de la colline où s'élevait l'antique *Epéia*, vous rencontrez encore plusieurs débris de la même époque, et quelques constructions romaines. Sur le point culminant se trouvent les restes de l'acropolis; mais il n'existe plus aucune trace des temples de Diane, de Bacchus et d'Esculape.

Le nouveau gouvernement a décidé qu'on formerait à *Pétalhidi* une colonie composée seulement de Spartiates, auxquels on donnerait des terrains et de l'argent pour les frais de première culture. Plus de 80 familles y sont déjà établies et y prospèrent. Le voyageur peut aussi de *Pétalhidi* aller à Nisi, en suivant le rivage vers le nord, au milieu d'une contrée couverte de débris romains et du moyen-âge; cette route abonde en sites agréables. Vous traversez la rivière *Karéas;* c'est près de son embouchure que les Français, sous les ordres du général Maison, débarquèrent, en 1828,

pour venir délivrer la Grèce chrétienne de l'esclavage du croissant. — Cette route exige au moins 3 heures de marche.

De Pétalhidi il faut revenir à *Coron*, et de Coron regagner *Navarin*.

De Navarin, le voyageur doit compter 11 bonnes heures de marche pour atteindre Arcadia; mais cette longue route se trouve bien raccourcie par la beauté du pays qu'on parcourt, bien qu'on aperçoive encore dans beaucoup d'endroits les traces des combats dont il a été le théâtre.

En quittant Navarin, le voyageur suit les rivages de la mer; puis viennent une belle plaine, de beaux courants aux eaux argentines, de riches vallées bien boisées, le pittoresque village de *Philiatra*, situé au milieu d'une forêt de vignes, d'oliviers et de cyprès, et dont les maisons éparses sont entourées de jardins.

C'est à travers ces riants panoramas que le voyageur arrive à

Arcadia. En approchant de cette malheureuse cité, le voyageur est frappé du bel aspect de son château : mais la scène change lorsqu'il entre dans la ville; tout ce qui s'offre alors à sa vue présente le spectacle de la ruine, de la misère et de la malpropreté, tant elle a souffert des dernières guerres. Dans la nuit du 9 juin 1825, Ibrahim marcha sur la ville, y entra sans coup férir, y mit le feu, et massacra les enfants, les femmes et les vieillards qui n'avaient pas eu le temps de se retirer.

Le gouvernement actuel s'efforce de réparer ces malheurs de la guerre. On a commencé à rebâtir les parties les plus ruinées de cette ville, et on y compte maintenant environ 2,500 habitants. La situation d'Arcadia est délicieuse : entourée de plantations d'oliviers, d'orangers, de mûriers et de grenadiers; bâtie sur la pente du *Paraskevi*, au sommet duquel s'élève le château, d'où la vue qui s'étend sur tout le versant et sur la mer est admirable, son intérieur ne répond pas à la beauté de ses alentours. Ses rues sont étroites, irrégulières et montueuses; cependant vers le haut se trouve l'église de la Trinité, édifice assez beau.

Arcadia est bâtie sur le site de l'ancienne *Cyparissiæ*, mais on n'y trouve presque aucun vestige d'antiquités.

ROUTE XX.

D'ARCADIA A TRIPOLIZZA.

	Heures.		Heures.
A Kleissoura,	4 1/2	A Léondari,	4
Konstantino,	3	Sinano (Mégalopolis),	1 1/2
Messène,	4 1/2	Tripolizza,	6
Sakona,	4		

D'Arcadia la route parcourt de belles plantations d'oliviers, traverse la riante rivière d'Arcadia, non loin de son embouchure, passe près d'une fontaine qui, dit-on, guérit toutes les maladies ou tue le malade. Ensuite le voyageur, après avoir traversé le ravin de *Kakorema*, jadis rendez-vous de voleurs, et une espèce de marais, arrive à

KLEISSOURA, 4 h. 1/2 d'Arcadia, joli petit village situé sur le côté sud de la *Tetrasi*, et contenant quelques vestiges d'antiquités.

De Kleissoura à Konstantino on compte 3 heures. La route descend d'abord vers la rivière *Kokla*, qui va se perdre dans le golfe de Coron; ensuite, dépassant *Paleo-Castro*, elle atteint

Konstantino, grand village dans une jolie position. De cette localité à *Mavromati* (Messène), la route traverse l'entrée d'une vallée, et bientôt arrive aux ruines d'un ancien pont triangulaire, d'une construction la plus singulière, jeté à la jonction de deux rivières dont le confluent forme trois pointes de terre, vers lesquelles une des arches du pont, partant du centre, aboutit. Ensuite la route monte vers le monastère du mont Ithome, gagne le passage qui se trouve entre ce mont et le *mont Evan;* puis, après une descente assez longue, vous atteignez Mavromati.

De *Mavromati* à *Sakona*, 4 heures. Voyez route XVII.

De *Sakona* à *Léondari*, 3 heures 1/2.

De *Léondari*, la route directe qui conduit à *Tripolizza* est de 6 heures 1/4.

De *Léondari* à *Sinano* (l'ancienne Mégalopolis), une heure 1/2. Non loin de Léondari, le voyageur aperçoit la rivière *Xerillo* sur la gauche; bientôt il traverse le *Megalo-Potamo* (Alphée), puis il entre à

SINANO. C'est près de ce village qu'est le site de l'ancienne et opulente cité bâtie par Epaminondas. Il reste peu de

ruines de cette antique capitale de l'Arcadie, excepté son immense théâtre, qui est encore bien conservé, mais que les herbes et les ronces cachent en partie.

Mégalopolis pouvait avoir 6 milles, 10 kil. 3/4 de circonférence ; elle était divisée en deux parties par l'*Hélisson*. Sur l'une des rives se trouvait l'*Agora*, et sur l'autre le *théâtre*. Il ne reste maintenant que des vestiges peu importants. L'emplacement de la ville est couvert de bouquets d'arbres et de champs de blé, au milieu desquels vous trouvez de nombreux fragments de colonnes et d'autres débris qui prouvent que là s'éleva jadis une opulente cité.

La vallée de Mégalopolis abonde en sites délicieux ; la guerre et ses tristes suites ne l'ont pas dépouillée, comme Tripolizza, de ses beautés naturelles.

De Sinano, le voyageur devrait visiter *Karitena*, dont le château est intéressant, tant par sa position romantique, que parce qu'il sert de résidence au célèbre Colocotroni, qui reçoit les étrangers avec une noble hospitalité; il faut 2 heures pour y parvenir. Karitena est un des points militaires les plus importants de la Morée. Le château occupe le point culminant d'une haute roche escarpée, vers l'Alphée. Cette forteresse mérite toute l'attention du voyageur.

De là le voyageur peut continuer sa route vers Tripolizza, voyage de 8 heures 3/4, ou revenir à Sinano. De ce village à Tripolizza, on compte 6 heures de marche au milieu de belles scènes romantiques.

TRIPOLIZZA (v. p. 229).

ROUTE XXI.

D'ARCADIA A PATRAS, PAR OLYMPIA, PYRGO ET ELIS.

	Heures.		Heures.
D'Arcadia à Sidero-Kastro,	$3\frac{3}{4}$	Ploka (on passe par la vallée de l'Olympe), 5 milles (9 kil).	
Paulizza (ancienne Phigaleia,	4	A Pyrgo,	4
Bassée (temple d'Apollon),	$2\frac{1}{2}$	Palœopolis (ancienne Elis),	$6\frac{1}{4}$
Tragoge,	1	Kapaleti,	$5\frac{1}{4}$
Andritzena,	$3\frac{1}{4}$	Métochi,	$3\frac{1}{2}$
Palæio-Phanaro, traversant l'Alphée,	10	Palœio-Achaia,	$3\frac{1}{4}$
Miraka,	1	Patras,	6

D'Arcadia à Sidéro-Castro, on compte 3 heures 3/4 au mi-

lieu de plantations d'oliviers et de riches champs de blé ; toute la contrée est couverte de chênes, de myrtes, et les collines de mûriers sauvages.

Sidero-Kastro est un village situé sur une colline escarpée, où l'air est très-froid. Sa forteresse ruinée est un peu plus loin. Les habitants de ce village ne sont pas renommés pour leur humanité.

C'est dans ces environs qu'étaient situées les villes d'*Aulon*, de *Tra* et de *Dorion*.

De ce lieu à Paulizza, 4 heures de marche pénible dans un pays accidenté et pittoresque ; vous traversez ensuite la large *Neda* (à présent Bousi) sur un pont très-élevé d'une seule arche; alors vous montez un chemin raboteux qui mène à

Paulizza, l'ancienne *Phigaleia*, village divisé en deux parties, appelées la haute et la basse rue. Le Kato-Ruga, ou la partie basse de Paulizza, est situé dans une petite vallée entre les anciens murs et la rivière.

Phigaléia était située sur une haute colline escarpée ; la plus grande partie des murs sont bâtis sur les rochers, et montrent un des plus anciens et des plus curieux spécimens de l'architecture militaire des Grecs; leur développement est d'environ 4,600 mètres; leur étendue est aussi considérable que celle de Messène. Ils étaient défendus par des tours circulaires placées sur les bords d'affreux précipices. Le voyageur ne peut comprendre comment une ville aussi considérable a pu s'établir au milieu d'une contrée aussi sauvage et si déserte, à moins de faire intervenir une haute industrie et un commerce des plus actifs.

La citadelle de Phigaléia commande une vue très-belle et fort étendue ; les points les plus intéressants de ce panorama sont le mont Ithome et le temple situé à *Bassæ*, les sommets du *Liceum,* le *mont Vunuka*, *Strovitzi* et son *Paléo-Castro* (Lepreum), la bouche de la *Néda,* et le mont *Pareskevi* au-dessus d'Arcadia.

De *Phigaleia* à *Bassæ* on compte environ 4 milles (2 h. 1/2) à travers une vallée bien cultivée ; le voyageur arrive à Tragoge, où l'on voit une tour dans une belle situation, et après une montée d'environ une heure se présentent les superbes ruines du Temple de Bassæ.

Le *temple d'Apollon Epicurien* présente les plus belles ruines de la Grèce. Ce lieu portait anciennement le nom de *Başsœ*, mais aujourd'hui il s'appelle les *Colonnes*. Les restes de ce temple se trouvent dans un bon état, il n'y manque que trois colonnes du rang extérieur, et on en compte 15 sur le côté ; il a 126 pieds de longueur sur 48 de largeur, et il fait presque face au N. et au S. Le nombre des colonnes

du péristyle était de 42, dont 36 existent encore, et, à l'exception d'une seule, ont conservé leurs architraves. La frise de ce temple se trouve maintenant dans le Muséum britannique. Il est dans une position romantique, sur un sommet entre deux montagnes couvertes de vieux chênes, et d'où l'on a une vue magnifique sur l'Ithome et le golfe de Coron à gauche, sur les golfes d'Arcadie et de Strophades à droite. De l'autre côté de la Néda est situé le village de *Kacoletri*, près duquel vous trouvez quelques ruines que l'on croit être celles de *Tra*.

Le voyageur doit retourner à *Tragoge*, pour continuer sa route vers Andritzena, ce qui lui demandera 3 ou 4 heures de marche à travers une contrée couverte parfois d'aspérités et de dépressions, parfois offrant de riches bocages d'oliviers, des forêts de chênes, et de beaux points de vue s'étendant sur la mer jusqu'à l'île de Zante.

ANDRITZENA est une ville assez importante, où le voyageur trouvera le meilleur *confort* de toute la Morée; sa situation est des plus jolies, dans un vallon élevé au pied du sommet de *Ai-Elia*. Cette ville fut détruite pendant la dernière guerre, mais elle est presque entièrement restaurée.

D'Andritzena le voyageur trouve une route qui le conduit à *Karitena*, en passant par les ruines d'une petite ville grecque nommée *Ste-Helena;* il faut compter 6 heures de marche.

D'*Andritzena* à *Olympe*, par *Paléo-Phanaro*, où l'on passe à gué l'*Alphée*, et à *Miraka*, le parcours exige au moins 10 ou 11 heures : le voyageur passe par le village de *Tzaha*, ensuite atteint *Paléo-Phanaro*, village ruiné, où l'on traverse la rivière; mais souvent vous êtes obligé de suivre son cours jusqu'à *Agolonitza*, où se trouve un bac.

Après avoir passé l'Alphée, le voyageur atteint *Miraka*, pauvre village situé sur une éminence d'où la vue s'étend sur cette partie du cours de l'Alphée.

Vallée de l'Olympe. — Le voyageur entre alors dans la vallée de *Pisa* ou *Olympique*, qui s'appelle actuellement *Anditala*, par une descente rapide, étroite et boisée, venant de *Miraka*, d'où l'on aperçoit la vallée de l'Olympe, formée par la chaîne du Kroniac au nord, et par une chaîne plus élevée au midi, entre cette chaîne et la rivière. Cette vallée peut avoir 3 milles (5 kil. 1/3) de longueur, et 1 mille (1 kil. 3/4) de largeur, située sur deux plans séparés; sur le plan supérieur était la cité d'Olympia, qui se trouvait préservée de l'inondation à laquelle la plaine devait être exposée.

De tous les monuments de l'art qui faisaient jadis l'ornement de cette célèbre vallée, on ne trouve plus que les traces

du *Temple de Jupiter*, dont les ruines ont été vendues par les Agas. A la vue de l'énorme grandeur des colonnes cannelées d'ordre dorique et des dimensions colossales des fondements, il ne peut y avoir aucun doute que ce ne soient là les restes du temple de Jupiter, où se trouvait la célèbre statue de ce dieu, l'une des sept merveilles du monde, et qui, suivant Pausanias, était d'or et d'ivoire. Cette vallée présente l'aspect le plus romantique et le plus pittoresque que l'on puisse voir; elle est couverte d'un superbe gazon, et ombragée par des pins et des oliviers sauvages.

De *Miraka* à *Pyrgo*, par Ploka, 4 heures. Le village de *Ploka* est situé à l'extrémité E. de la vallée; pendant environ 2 heures le sentier suit les rives de l'Alphée, bordées de collines couvertes d'une riche végétation, et de l'aspect le plus pittoresque.

PYRGO est la ville la plus considérable de tout le canton; l'activité et l'industrie y sont plus grandes que dans la plupart des autres endroits qui composent le royaume de Sa Majesté hellénique.

Cette petite cité est située sur une plaine élevée, entre le mont *Olonos* et l'orgueilleux Alphée. Son bazar est très-fréquenté, et les affaires y sont actives; de là les produits du pays sont exportés pour l'Europe, dont les marchandises y sont importées. Non loin, vers l'O., est situé *Katacalo;* c'est le port de Pyrgo, avec une douane où les voyageurs sont obligés de laisser visiter leur bagage.

Pyrgo est le siége d'un évêque; ses habitants sont originaires d'Albanie; ils se distinguent par leur activité, leur industrie, et surtout par leur hospitalité.

On remarque dans cette localité une race de chiens très-féroces et très-forts, mais excellents pour la garde des troupeaux.

De Pyrgo à Patras il y a deux routes, l'une par *Paléopolis*, et l'autre par Gastuni. De Pyrgo à Paléopolis (l'ancienne Elis) il y a 6 heures de marche à travers la belle plaine d'Elis.

PALÉOPOLIS, était située sur le bord de la plaine où le Pénée coule du haut des collines; celle sur laquelle était Elis s'élevait au-dessus des autres, remarquable par sa forme pyramidale; sur son sommet se voit une tour qui tombe en ruine. Cette tour ainsi que la colline s'appellent aujourd'hui *Kaloskopi*. Le Pénée coulait au milieu d'Elis, mais il n'existe plus aucun reste d'antiquités sur sa rive droite, à l'exception de quelques blocs d'origine grecque. Les ruines de l'acropolis occupent un mille de circuit. On trouve encore d'autres ruines d'acropolis et de temples dans les environs, qui attestent l'ancienne magnificence de ce pays.

En quittant ces précieux restes des grandeurs passées, le voyageur traverse l'antique *Pénée* et deux ou trois cours d'eau, puis après 5 heures 1/2 de marche il arrive, à travers une contrée bien boisée, à

Kapeleti, hameau composé de trois ou quatre maisons, dans lequel il aura de la peine à trouver un gîte passable.

De ce lieu à *Métochi*, 3 heures 1/2 dans un beau pays; à *Ali-Tchelebi*, vous trouverez un endroit pour vous reposer, mais on y est fort mal.

Métochi peut aussi offrir un logement à l'étranger; sans être bon, il est moins mauvais que beaucoup d'autres du même district.

De Métochi la route décrit une courbe, laissant à gauche un lac qui s'étend jusqu'au *cap Papa;* puis vous apercevez les ruines de la ville de *Dyme*, et peu de temps après, au bout de 3 heures 1/2 de marche depuis Métochi, vous entrez à

Paléo-Achaia, village avec un khan (auberge), situé près de l'emplacement de l'ancienne *Olenos*, dont les ruines sont sur la rive gauche du *Kamenitza.* L'acropolis occupait une petite colline arrondie située à 8 minutes S. du village; les ruines de la ville descendent jusqu'au bord de la mer, où se trouve la douane. Le reste de la route, pour gagner Patras, est de 3 heures de marche, à travers de beaux pâturages, de vertes forêts de chênes; et après avoir traversé la *rivière Leuk* (Glaucus), le voyageur entre à Patras par le côté du rivage, en passant devant l'église *Saint-André* et le *Puits de Cérès.*

ROUTE XXII.

DE PATRAS A TRIPOLIZZA.

	Heures.		Heures
De Patras à Kalabryta,	11	Tripolizza,	11
Phonia,	10		

En sortant de Patras, le voyageur traverse la plaine de Patras, laissant à gauche le *mont Voidhis;* ensuite il trouve un khan et un paléo-castro qu'on suppose être les ruines de *Tritia;* sur la droite vous apercevez le *mont Olonos*, et après

avoir visité quelques grottes taillées dans la colline vous entrez à *Kalabryta*. (Voyez route II.)

De *Kalabryta* à *Phonia* (10 heures 1/2 de marche dans une contrée alpine), vous traversez un haut passage d'où la vue est fort belle, ayant à droite un lac, et à gauche le *mont Chalmios* ou *Chelmos ;* ensuite traversant une gorge, vous descendez à

Kleitor ou *Katzanes*. Les ruines de *Kleitor* ou *Clitorium* sont situées dans une plaine fertile, entourée par quelques-unes des plus hautes montagnes de l'Arcadie, qui présentent des sites tout à fait champêtres où se déploie une végétation luxuriante. L'emplacement des murs de Kleitor peut se déterminer d'une manière exacte, bien que peu de fragments s'élèvent au-dessus du sol; l'enceinte est irrégulière et était défendue par des tours; l'épaisseur des murs était d'environ 15 pieds. On trouve aussi les restes d'un petit temple dorique, avec des colonnes cannelées, et des chapiteaux d'une forme originale.

A 20 minutes, le voyageur passe à *Mazi*, puis à

Lycouria, village moderne entouré de hautes montagnes, et à 2 heures 1/2 de Phonia. Après avoir franchi une montagne escarpée, le voyageur arrive à *Katabathron* ou l'*Abîme*, endroit où les eaux du *lac de Phonia* se précipitent dans le sein de la terre. Là se trouvent quelques vestiges de murs et quelques blocs qui semblent indiquer l'existence d'une ancienne fortification; la route continue à être très-pittoresque jusqu'à

PHONIA, petite ville située à quelques centaines de pas au N.-O. des ruines de l'ancienne *Phonia* ou *Phénée*, dont le circuit des murs est encore très-visible; les autres débris consistent en blocs confus et épars, mais il est probable que si des fouilles étaient faites on y trouverait des objets intéressants. Phénée était une des plus anciennes cités de la Grèce; Mercure y avait un temple où l'on honorait ce dieu par des jeux appelés *Hermaia*.

De Phonia à Tripolizza 11 heures d'une route alpestre et romantique, pendant laquelle on rencontre les restes d'une ancienne ville; vous atteignez ensuite *Kalpaki*, petit village où vous trouvez les fondations d'un petit temple dorique, et non loin de là, sur le sommet d'une colline, se voient les ruines de la citadelle d'*Orchomenos*, qui commande une vue admirable. La ville, comme l'indiquent les murailles, s'étendait jusqu'à Kalpaki. De là, par un passage élevé, vous arrivez à *Kapsa*, ensuite à un katabathon (gouffre), où les courants de la plaine tombent et se perdent dans le sein de la terre. Les ruines de *Mantinée* se trouvent à droite de la route qui

conduit le voyageur à travers la plaine jusqu'à TRIPOLIZZA. (Voyez route XV.)

ROUTE XXIII.

DE NAUPLIE A CORINTHE, PAR NÉMÉE.

	Heures.		Heures.
Nauplie à Krabata,	3	Cléone,	1 1/4
Némée,	2 1/2	Corinthe,	2 1/2

De *Nauplie* à *Krabata* (*Mycènes*), 3 heures. (Voyez route XV.)

De Krabata à *Némée* 2 heures 1/2; on laisse à gauche les ruines du village de *Pythée;* ensuite le pays devient très-accidenté et contient plusieurs ruines; avant d'arriver à Némée, vous apercevez sur la droite diverses cavernes qu'on suppose être celles du fameux Lion de Némée.

NÉMÉE.

« There is a temple in ruin stands,
Fashion'd by long forgotten hands;
Two or three colums and many a stone,
Marble and granit, with grass o'ergrown! »

Du noble temple de Jupiter il ne reste maintenant que trois colonnes doriques; ce temple pouvait avoir 20 mètres de largeur sur 40 de long; les murs de la cella et des portiques ont ensemble environ 36 mètres de longueur et 10 mètres de largeur. Deux colonnes, qui sont encore debout, ont 1 mètre 30 centimètres de diamètre à la base; la troisième colonne a 1 mètre 60 centimètres à la base, et environ 10 mètres de haut.—Temple somptueux! tu redeviens poussière, comme les mains qui t'avaient élevé!

Un peu au sud du temple, se trouvent d'autres débris de colonnes doriques, et les traces d'un théâtre situé au pied d'une colline voisine.

Le village qu'on trouve après Némée est celui de *Kutchud-Madi.*

A 1 heure 1/4 de ce lieu, dont quelques pierres seules racontent au voyageur l'antique histoire, se trouve

CLÉONE, située sur un monticule; les seuls restes de cette ancienne ville consistent en quelques fondations helléniques, des fragments de colonnes cannelées, et dans les murs de plusieurs terrasses.

De là jusqu'à Corinthe 2 heures 1/2, que vous faites tantôt dans les montagnes, du sommet desquelles vous apercevez l'Acro-Corinthe, et tantôt au milieu des plaines couvertes d'oliviers, qui vous mènent aux premières maisons de *Corinthe*.

De *Corinthe* à *Athènes*. (Voyez route II.)

Ici se termine notre promenade sur le continent de la Grèce. — De *Zante* nous avons conduit notre touriste à Patras; de *Patras* à *Athènes*, par *Missolonghi*, *Lépante* et toute cette partie nord du golfe de ce nom, jusqu'au *mont Parnasse*. — De là, nous l'avons ramené à travers le golfe jusqu'à *Vostizza;* explorant tout le littoral nord de la Morée jusqu'à *Corinthe*, et franchissant l'*Isthme*, nous sommes arrivés à *Athènes*.

Ensuite de *Missolonghi* nous l'avons dirigé, à travers les terrains ondulés de la Grèce occidentale, à *Vonitza*, sur le golfe d'*Arta*. — Partant encore d'Athènes, nous allons avec lui jusqu'à *Zeitun*, traversant du S.-E. au N.-E. l'Hellas orientale, visitant sur notre route les glorieuses plaines de *Marathon*, de *Platée*, et le *passage* non moins glorieux *des Thermopyles*.

De nouveau ramenés à Athènes, nous prenons notre voyageur par la main, et nous l'accompagnons jusqu'au *cap Matapan*, explorant sur notre passage non-seulement tout le rivage, mais encore tous les lieux fameux que renferme cette poétique péninsule, soit à droite soit à gauche de notre route. — Enfin, par une série de voyages non interrompus, nous le ramenons à *Patras*, et de Patras à *Athènes*, ayant vu tout ce que l'antique Péloponèse peut offrir d'intéressant. — Mais tout n'est pas fini avec cette terre classique de l'antique mythologie, avec ce pays qui évoque de si glorieux et tout à la fois de si tristes souvenirs; il nous reste encore à visiter ce bel Archipel, dont l'histoire et les traditions se lient si intimement à l'histoire et aux traditions des Grecs.

EXCURSION AUX ILES DE LA GRÈCE OU ARCHIPEL.

D'Athènes, le voyageur trouvera, pour accomplir ce riant et beau voyage, des steamers, soit français, soit anglais, au-

trichiens ou grecs, qui relâchent à plusieurs de ces îles; ou bien il pourra louer un de ces petits bâtiments qu'on trouve au Pirée. Le prix d'un bateau dépend du temps qu'on l'occupe, mais en général les patrons sont des gens raisonnables, et peuvent servir de cicerone à l'étranger qui visite ces îles pour la première fois.

On comprend sous le nom d'Archipel la partie orientale de la Méditerranée renfermant toutes les îles de la Grèce qui s'étendent depuis les Dardanelles jusqu'à la pointe méridionale de la Morée, et de ce point jusqu'à l'île de Candie, l'ancienne Crète, l'une des plus considérables de l'Archipel. Cet espace est appelé la mer *Egée*, à laquelle les Turcs ont donné le nom de mer Blanche, par opposition à celui de la mer Noire située de l'autre côté des Dardanelles et du Bosphore.

La grande quantité d'îles dont cette mer est parsemée forme plusieurs groupes qui se divisent en Cyclades et en Sporades; ces îles sont au nombre d'une quarantaine. Les Cyclades sont ainsi nommées de ce qu'elles sont rangées en cercle autour de l'île de Paros, et forment un groupe nombreux. Les Sporades sont des îles dispersées aux environs des Cyclades; celles situées au nord appartiennent à la Grèce, tandis que celles au sud, situées près des côtes de l'Asie-Mineure, sont du domaine de la Turquie.

The isles of Greece: the iles of Greece !
Where burning Sapho loved and sung,
Where grew the arts of war and peace,
Where Delos rose, and Phebus sprung !
Eternal summer gilds them yet,
But all, except their sun, is set.

Lord BYRON.

ÉGINE.

Cette île est à 11 milles (19 kil. 3/4) du Pirée; elle est située dans le golfe de son nom qui fait partie de la mer Saronique, où se trouve aussi Salamine. Elle est entourée de rochers escarpés. L'intérieur est agréablement divisé en collines et en vallées. La plus haute montagne de l'île s'élève à 1600 pieds au-dessus du niveau de la mer; près de cette colline était bâti le temple de *Jupiter Panhellenus*, dont il reste encore des ruines considérables qui méritent d'être vues. Ce temple a six colonnes à chacune de ses extrémités, avec une colonnade de chaque côté. On a découvert en 1811 des sculptures qui lui servaient d'ornement, et dont le roi de Bavière a fait l'acquisition. Il y avait trois autres temples, un d'Apollon, un autre de Diane, et un

troisième consacré à Bacchus. Esculape avait aussi un temple et une statue de marbre; mais il ne reste que quelques ruines de toute cette magnificence de l'antiquité.

La climat d'Egine est délicieux, et l'air y est si pur que les fièvres épidémiques, ce fléau de la Morée, y sont presque inconnues; le sol est fertile et bien cultivé.

EGINE, la capitale de l'île, est située sur la côte occidentale, et sur la pente d'une colline; elle se compose de 400 maisons avec 4,000 habitants. Au temps de Capo-d'Istrias, elle était le siége du gouvernement. Il y établit une quarantaine, plusieurs écoles, entre autresl '*Orphanatrophe*, où 600 enfants sont instruits et nourris aux frais de l'État. C'est dans ce bel établissement que se trouvent la *Bibliothèque publique* et le *Musée national*. Le port est excellent et spacieux.

D'Egine, pour gagner Syra, il faut compter une navigation d'environ 80 milles (128 kil.).

SYRA.

SYRA (*Scyros*), — l'ancienne Scyros, située près de Délos, presque au milieu de l'Archipel; elle n'a que 5 lieues de longueur. C'est là qu'Achille fit son éducation et qu'il épousa Deidamia, fille de Lycomède qui en était le roi. Cette île était sous la protection particulière d'Apollon. L'ancienne fontaine où s'assemblaient les nymphes de l'île existe toujours dans le même état qu'autrefois; elle est encore un but de promenades mystérieuses. Cette fontaine, située près de la ville, fournit une eau limpide qui coule à travers les rochers.

Cette île, située presque au centre de l'Archipel, parmi les Cyclades septentrionales, est devenue la plus importante depuis l'indépendance de la Grèce; elle contient une population de 14,000 habitants. Toutes les puissances de l'Europe y entretiennent des consuls; il s'y fait un grand commerce. Les bazars sont bien fournis de toutes sortes de produits des manufactures étrangères, tandis que son port est rempli de vaisseaux de toutes les nations.

Syra, la capitale de l'île, a été bâtie par les Vénitiens, et s'élève en amphithéâtre sur un rocher escarpé, tandis que la nouvelle ville se trouve sur le même site que l'ancienne Hermopolis, dont elle porte encore le nom, et qui ne date que d'environ 35 ans depuis la guerre de l'indépendance. Elle est située sur la côte orientale; son port a la forme d'un demi-cercle; il est très-sûr et d'un bon ancrage; il est devenu le centre de la navigation de la Grèce. On a élevé sur une petite île voisine un fanal et un môle pour guider les navires qui

vont à Syra, d'où le voyageur trouve souvent l'occasion de se rendre dans les îles de l'Archipel qu'il veut visiter.

Il y a encore sur la côte occidentale le port *Della Grazia*, et un troisième au sud qui n'est pas fréquenté.

La nouvelle ville possède une population de 12,000 habitants, et un lazaret où tous les voyageurs qui arrivent du Levant doivent faire quarantaine.

Navigation à vapeur. Le port de Syra est la principale station, dans l'Archipel, des bateaux à vapeur qui y arrivent de Marseille, Trieste, Constantinople, Smyrne et Alexandrie. Elle est pour ainsi dire le point de réunion de l'Europe et de l'Asie ou de l'Occident et de l'Orient.

LIGNES DES PAQUEBOTS A VAPEUR DE L'ADMINISTRATION DES POSTES DE FRANCE (1).

Départs de Syra	*Prix des places.* 1res pl.	2mes pl.
Pour Athènes, trajet 25 lieues marines en 10 heures,	25 fr.	15 fr.
Smyrne, trajet 45 lieues en 21 heures,	45	27
Constantinople, trajet 115 lieues en 2 jours 13 heures,	115	69
Dardanelles, trajet 70 lieues en 1 jour 13 heures,	70	42
Malte, trajet 180 lieues en 3 jours 2 heures,	180	108
Alexandrie, trajet 155 lieues en 2 jours 16 heures,	155	93
Naples, trajet 220 lieues en 5 jours 1 heure,	220	132
Civita-Vecchia, trajet 260 lieues en 5 jours 22 heures,	260	156
Livourne, trajet 300 lieues en 6 jours 14 heures,	300	180
Marseille, trajet 350 lieues en 8 jours,	350	210

Ligne de Constantinople à Syra.

Il part les 5 et 20 de chaque mois un bateau à vapeur de

(1) L'administration des postes compte par lieue marine.

Constantinople pour Syra, en touchant aux Dardanelles, à Mételin et à Smyrne, en sorte que les bateaux de Trieste et de Constantinople se rencontrent les 9 et 24 de chaque mois à Syra, et y font réciproquement l'échange de leurs passagers, de leurs marchandises, du numéraire, des lettres, etc. Ils effectuent ensuite leurs départs chacun pour les lieux de leurs provenances, en touchant de nouveau aux stations intermédiaires qui se trouvent sur leurs lignes de navigation mentionnées ci-dessus.

De Syra, nous devons naturellement visiter l'île de Candie. — C'est une navigation d'environ 120 milles ou 216 kil.

CANDIE.

CANDIE, l'ancienne Crète. C'est la plus grande île de l'Archipel ; elle a dans sa plus grande longueur 160 milles (250 kil.), et une largeur qui varie de 40 milles (64 kil.) à 15 milles (24 kil.). Elle est située à l'entrée de l'Archipel, à 140 kil. sud-ouest de la Morée, et 148 kil. sud-est de l'Anatolie. Elle a porté différents noms ; elle était renommée dans l'antiquité pour ses cent villes, qui l'ont fait appeler Hécatompolis. La mythologie y a placé le berceau de Jupiter, qu'on feignit avoir été nourri sur le mont Ida par la chèvre Amalthée. Elle ne fut pas moins célèbre par le règne de Minos et de Proserpine, ainsi que par le fameux labyrinthe que Dédale construisit, et où Thésée terrassa le Minotaure. Les Curètes, qui passèrent pour les inventeurs des arts les plus utiles, étaient, suivant Hérodote, une colonie de Phéniciens, qui furent les premiers habitants de l'île, dont la population, suivant Savary, s'élevait à 1,200,000 âmes. Minos, l'un de ses rois, fut renommé par l'étendue de sa puissance et la sagesse de ses lois, qu'il prétendit avoir reçues de Jupiter. On suppose qu'elles servirent de modèles à celles que Lycurgue institua chez les Lacédémoniens.

Le voyageur trouvera un grand plaisir à visiter cette île, fameuse autant par la beauté de son climat que par les scènes pittoresques que la nature y offre sur le mont Ida, dont les rameaux s'étendent dans différentes directions. Le mont Jakta n'était pas moins célèbre par la caverne où l'on prétendait que Jupiter avait pris naissance, et les habitants du voisinage de Gnossus montrent encore son tombeau, sur lequel Minos avait fait graver : *Ci-gît Zeus.*

Au commencement du XIIIe siècle, les Vénitiens se rendirent maîtres de Candie, qui portait le titre de royaume, et qu'ils conservèrent pendant 400 ans. Les Turcs, qui leur firent la guerre, s'emparèrent de la plus grande partie de cette île

(de 1644 à 1669), et, après un siége de 25 ans, ils expulsèrent, en 1715, les Vénitiens de leur dernier refuge, de *Suda* et *Spinalonga*, et soumirent entièrement l'île à leur domination.

Des cent villes que les poëtes ont célébrées, il n'en reste plus aujourd'hui que trois principales, qui sont : *Candie*, la capitale de l'île, la *Canée* et *Réthymo*.

Candie, bâtie sur le terrain de l'ancienne Cytæum ou Matium, est située sur un plateau peu élevé non loin du mont Ida ; son port est à l'abri de tous les vents. Elle a une population de 10 à 12,000 habitants.

La Canée, située au nord-ouest, est beaucoup moins étendue que Candie ; elle est peuplée de 7,000 habitants.

Réthymo, élevée sur les ruines de l'ancienne Rhitymne, est la ville la plus agréable de toute l'île; le port est petit et manque d'entretien. Sa population est de 5 à 6,000 âmes.

Le fameux labyrinthe qui rappelle les malheurs de Dédale, les amours de Pasiphaé et le Minotaure, les aventures de Thésée et d'Ariane, est un souterrain qui n'a qu'une issue et renferme mille détours dans tous les sens. Il est situé auprès de l'ancienne Gortyne, une des plus puissantes villes de Crète avant que les Romains s'en emparassent. Les ruines de cette ville, au pied du mont Ida, sont bien propres à donner une idée de son ancienne magnificence.

La population de cette île est estimée à 240 ou 250,000 habitants.

Cette île, mal gouvernée par les Turcs, contre lesquels les habitants grecs s'insurgèrent, engagea les puissances alliées pour la pacification de la Grèce à décider qu'elle serait réunie au gouvernement de Mohammed-Aly, vice-roi d'Égypte. Le 12 août 1833, Mohammed visita l'île en personne, et y publia différentes dispositions un peu rigoureuses qui mirent le désordre dans l'île. Mais bientôt l'ordre fut rétabli par la médiation de plusieurs vaisseaux français et anglais.

Commerce. Il n'existe que deux maisons françaises de commerce. Quoique l'île soit une des plus fertiles de l'Archipel, et qu'elle jouisse du plus beau climat du monde, elle trouve peu d'occasions de faire un commerce étendu, lorsque la récolte des huiles, qui sont le principal article d'exportation, n'est pas abondante. Les bâtiments qui y viennent de Marseille arrivent sur lest, et ne portant que des futailles vides, parce que les produits des fabriques françaises ne trouvent dans l'île qu'un débouché à peu près insignifiant. Les planches de l'Adriatique, de la ferronnerie, des clous, sont, avec les comestibles, les seuls objets qui aient un débit assuré, car chacun construit ou répare sa maison; et

ce commerce est assez actif, car les guerres de la révolution n'ont pas laissé une seule habitation debout dans les villages. Beaucoup de terres demeurent incultes faute de bras pour les cultiver.

Quant à la navigation, elle est presque entièrement exploitée par les Grecs, qui, avec leurs goëlettes d'un faible tonnage, font de fréquents voyages sur le continent ou aux îles de l'Archipel, d'où ils importent dans l'île de Candie du blé et de l'orge. Les Grecs prennent en retour des huiles, du savon et des oranges. Ces exportations, en petites quantités, mais fréquentes, entretiennent ces denrées à un prix élevé, et les bénéfices des habitants doivent un jour créer des besoins que l'industrie française pourrait être appelée à satisfaire, si nos expéditeurs provençaux, entendant leurs véritables intérêts, avaient des produits qui pussent supporter la concurrence étrangère.

A Candie, comme dans tout le Levant, le commerce a de fréquents démêlés avec la douane, toujours disposée à étendre ses priviléges; mais on doit rendre au pacha cette justice, qu'il fait droit à toutes les réclamations fondées qui lui sont présentées par les consuls.

DESCRIPTION DU MONT JUKTA.

Jukta, montagne célèbre de l'île de Candie, est située à deux lieues sud-est de la ville de Candie. Elle s'étend du nord au sud avec un sommet saillant, et des parois à l'est et à l'ouest très-escarpées; elle n'est accessible qu'avec beaucoup de peine dans cette dernière partie. En bas est un petit couvent actuellement détruit, et tout en haut on voyait autrefois le tombeau de Jupiter avec une inscription grecque. C'est pourquoi Callimaque reprochait aux Crétois d'avoir mis le tombeau de Jupiter sur la terre, lorsqu'il était dans le ciel; les Crétois soutenaient au contraire que ce dieu avait été inhumé dans leur île. Mais il peut bien y avoir eu, comme il le paraît en effet, un roi de Crète qui portât ce nom, et auquel Minos aurait fait élever un tombeau; ce n'était pas la faute des Crétois s'il a plu aux poëtes grecs de placer la naissance de leurs dieux et de leur mythologie dans cette île. Il est assez vraisemblable que le nom Juchta ou Jukta, que l'on trouve dans les auteurs modernes, mais nulle part dans les anciens, soit dérivé de celui de Dicta, que l'on trouve si souvent dans ces derniers; et sous ce nom les anciens comprenaient ces fameuses montagnes de Crète où

les Dactyles avaient découvert et pratiquaient tous les arts de la minéralogie. C'est dans une des cavernes de ces montagnes que Jupiter avait pris naissance et avait été élevé; et il n'était permis à aucun mortel d'y descendre. Néanmoins le roi législateur Minos y descendit, et il y apprit, dit-on, de son père Zéus les lois qu'il donna aux Crétois. *Epiménides* y descendit pareillement avec Lycurgue. Suivant les auteurs, cette grotte si célèbre devait se trouver dans le voisinage de Gnossus, où *Zéus* (Jupiter) avait son tombeau, que les habitants de Candie montrent encore aux voyageurs. Mais la grotte, qui ne devait pas être fort éloignée, n'est plus visible, non plus que la pierre funéraire du tombeau sur laquelle Minos avait fait graver : *Ci-gît Zéus*, et qu'il avait coutume de visiter quand il sortait de la grotte. Vis-à-vis se trouvait la petite île portant encore aujourd'hui le nom de Dia, qui signifie la divine, et qui était consacrée à *Dios Zéus*, au dieu Jupiter.

DESCRIPTION DU MONT IDA.

Le mont *Ida* est appelé actuellement *Psiloriti*, c'est-à-dire la haute montagne. Cette montagne de l'ancienne Crète est célèbre dans la mythologie des Grecs et des Romains. Elle forme une masse entièrement isolée, dont la base est d'une étendue immense, dont les parois sont escarpées au sud et à l'ouest, et qui à l'est se prolonge en un coteau qui va toujours en descendant l'espace d'environ 4 kil. Sa base, à l'ouest et au nord, s'aplanit fort lentement, et touche au mont *Vientros* (Cédras), au *Vrissina*, près de *Rettimo*, et au *Panorma* près du village de *Mélidoni*. Sa hauteur est de 1,000 toises (2,000 m.) au-dessus d'Arkadi, et de 1,200 au-dessus du niveau de la mer. Il est entièrement nu et sans aucun cyprès; il ressemble à un immense rocher. De grandes cavités, principalement à son sommet, renferment des glaces éternelles. Il n'a que des abîmes en forme de conque, et à sa base il présente des gorges ou des fondrières appelées en ce pays *Barantos*, comme les monts *Leucaori*. Sa base est couverte de forêts de chênes cocotiers, qui croissent lentement. Mais il n'est pas, à beaucoup près, aussi riche en plantes rares que les alpes Spakiottiennes (voyez l'article des monts Leucaori), quoiqu'il renferme aussi ses particularités. Sa cime est à l'ouest de sa pente, appelée *Madara*, qui se prolonge en s'abaissant à l'est. Il reçut anciennement son nom du verbe *ida*, *j'ai vu*, pour peindre la magnificence

de la vue que l'on avait de son sommet, ou bien le coup d'œil pittoresque que présentait son aspect. Aujourd'hui il s'appelle, à la vérité, *Psiloriti*, la haute montagne; mais toute sa pente septentrionale forme une vallée dont la superficie est ondoyante comme les vagues de l'Océan, et s'appelle *Is-tin-Ida*, c'est-à-dire dans la contrée d'Ida. Cette vallée est fertile, pierreuse, couverte de neige jusqu'en mars et avril; c'est pourquoi elle est entièrement négligée des Grecs. L'on peut de Faygetus apercevoir les côtes de Lacédémone, tout l'Archipel jusqu'aux côtes de l'Asie-Mineure (de la Caramanie), les îles *Cérigo*, *Cérigotto*, *Milo*, *Siphno*, *Policanoro*, *Sichino*, *Santorini*, *Anaphos*, *Astipulea*, *Cos*, *Casho*, *Scarpantho* et *Rhodes*, ainsi que toutes ces petites îles innombrables, jusqu'à *Naxo*, qui est la plus éloignée. Au midi se trouvent les côtes de l'Afrique, qui sont à une trop grande distance pour pouvoir être aperçues. A l'ouest, on peut parcourir cette montagne jusqu'à *Grabusa*, et à l'est jusqu'à *Stia*, *Gortyna* et *Gnossus*, qui paraissent comme si elles étaient au pied de la montagne. Son aspect est d'une beauté inexprimable, ainsi que la vue dont on y jouit sur l'île tout entière. Elle repose sur d'autres montagnes qui lui servent comme de marchepied. Les bergers mènent paître leurs troupeaux, durant l'été, sur son sommet; mais, en hiver et pendant la saison des pluies, dans la vallée. Il n'y a point de gibier, car le bouc arabe (*capra jhex*) y a été extirpé; mais il est douteux que ce soit le véritable *C. capricornus*. Il n'existe plus de biches ni de cerfs, qui avaient rendu anciennement le territoire cydonien si célèbre, puisqu'ils avaient été consacrés à Diane. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'on trouve sur le mont Ida un grand nombre de chevaux sauvages : on en compte de 60 à 80. On les chasse dans les gorges que l'on barricade à un bout, et l'on s'empare des meilleurs au moyen de lacs. Ils sont un peu plus grands que les chevaux corses; ils sont sauvages, ont des yeux étincelants, et sont indomptables. Bien qu'on les ait depuis plusieurs mois, il faut encore leur donner la nourriture de loin; dans la suite, on parvient à les apprivoiser. Ces chevaux sont robustes et propres à engendrer la race des mulets; mais les poulains qui en proviennent sont très-petits. Des essaims innombrables de corbeaux, d'oies et d'aigles d'or ont leur asile dans cette montagne, et ces oiseaux de proie sont aussi dangereux aux troupeaux de moutons que les loups.

Anoja est le premier endroit où l'on commence à gravir le mont Ida; ensuite vient *Hagio-Jani*. Mais le chemin le plus suivi est celui qui conduit au couvent d'Arkadi, parce qu'on

peut aller à cheval pendant plus de moitié de la montée. Cette montagne n'est pas, à beaucoup près, aussi abondante en eau que les *Leucaoris,* mais elle produit un effet plus surprenant par la vue magnifique qu'elle présente sur la mer; elle ne constitue qu'une seule masse isolée, tandis que l'autre offre une rangée de cimes qui paraissent beaucoup moins élevées de loin, quoiqu'elles n'aient que 1/100 de moins. Le chêne cocotier (*prinos*) y vient très-bien, mais on ne voit point de cyprès. La belle *psyphédile*, aux fleurs blanches, et une quantité d'autres plantes ornent ses prairies. L'excessive chaleur de l'été rend sa surface aride; elle n'est couverte de verdure qu'au printemps, et en automne sa circonférence est de 60 stades, 120 kil. environ; les premiers rayons du soleil levant éclairent son sommet. Cette montagne a différentes ramifications. Une colline aiguë, qui se détache de son petit sommet en s'abaissant vers Arkadi, s'étend avec plusieurs interruptions jusqu'à la montagne *Vrissina,* au delà de *Rettimo,* où se trouve un rocher sur lequel est situé le château fort de Rettimo. Le *Vrissina,* appelé autrefois *Styracium*, de la grande quantité d'arbres de *styrax* qui y croissaient, est une montagne considérable élevée d'environ 4 à 500 toises au-dessus de la mer, en forme de demi-lune, et courbée en dedans vers le nord, d'où partent deux branches qui descendent rapidement; il forme du côté de Rettimo un grand lac renfermé par la chaîne transversale qui le termine, et qui n'est interrompue que par une gorge où se trouvent trois villages.

Le mont *Kentos* (*Cédras*), au sud-ouest, vient se joindre au *mont Ida.* Il n'y croît ni cèdres ni aucune autre sorte d'arbres. Sa forme est longue, semblable à celle de l'Ida; on pourrait aussi l'appeler le petit Ida. Il est renommé pour la bonté de ses eaux, et tous les marins donnent ordinairement la préférence à l'eau de Crète sur celle de toutes les autres îles et des autres contrées. Sa hauteur peut être estimée de 1100 jusqu'à 1200 mèt. Dans sa partie méridionale il forme une côte escarpée parsemée de rochers; au nord se détache pareillement de l'Ida un bras qui se prolonge du côté d'*Hagio-Jani* (*Saint-Jean*), et qui, s'aplanissant, va former la petite montagne *Panorma,* qui s'étend de l'ouest à l'est, laquelle allant se joindre avec une deuxième chaîne qui peut être considérée comme la pente orientale de l'Ida, forme le conique *Stromboli* ou *Strubula*, et se termine au cap Sassoso ou promontoire Dium. L'île Dia peut aussi être considérée comme une prolongation détachée du Panorma.

L'Ida s'abaisse perpendiculairement de tous les côtés.

Après Candie, l'île de Chypre est la plus considérable et la plus intéressante de cette partie du bassin de la Méditerranée. Elle est éloignée de Candie d'environ 300 milles (540 kil.)

CHYPRE.

Chypre. Il y a peu de pays qui aient reçu un plus grand nombre de noms que cette île : elle a été appelée Cerastis ou Cerastia, île aux Cornes, à cause de la grande quantité de caps étroits qui l'entourent; les anciens Grecs l'appelaient Kypros, et aussi Macaria, l'île Fortunée, à cause de sa fertilité et de la richesse de ses productions; Ærosa ou île de Cuivre, par l'abondance de ce métal et du zinc qu'on y exploitait anciennement, mais dont les mines ne sont plus connues. Les carrières de marbre y sont abondantes; mais l'étain, le fer et d'autres métaux reposent tranquillement dans les entrailles de la terre. La tradition peut seule indiquer les mines d'or qui y existaient anciennement. Le vitriol bleu, que l'on appelle encore vitriol de Chypre, se trouve dans les mines de Chrusocco. Les roches près de Baffa contiennent des cristaux de roche qu'on appelle diamants de Baffa, et les montagnes renferment des émeraudes, des améthystes, des opales et des jaspes que l'on ne recherche plus. L'agriculture est négligée, et la splendeur de Chypre s'est évanouie.

Cette île est la plus considérable de la Méditerranée sur la côte de la Syrie. Dans les anciens temps, on croyait qu'elle était le séjour favori de Vénus; ce qu'on pourrait attribuer à la volupté naturelle au sexe de cette île. Les Grecs l'ont colonisée et possédée jusqu'à l'époque où les Romains s'en rendirent maîtres; sur le déclin de leur empire, elle se rendit indépendante; et, pendant les croisades, Richard Ier d'Angleterre en transmit la couronne à la maison de Lusignan, riche compensation, dit Gibbon, de la perte de Jérusalem.

Cette île a environ 141 milles (224 kil.) de longueur de l'est à l'ouest, sur 60 milles (96 kil.) dans sa plus grande largeur, et 730 kil. de circuit.

La montagne la plus remarquable est le mont Olympe, appelé maintenant Trobodos, pour le distinguer d'une autre montagne du même nom dans la Natolie, et d'une autre montagne encore plus fameuse dans la Macédoine. Les anciens l'appelaient le Petit-Olympe. Il y avait sur son sommet un temple dédié à Vénus, dont l'entrée était défendue aux

femmes. Un grand nombre de couvents chrétiens ont été bâtis sur la pente de la montagne, que les moines ont ornée de jardins et de vignobles.

Le fameux vin connu dans le Levant sous le nom de *vino di Comanderia* est toujours renommé; il croît dans le district du même nom, qui formait autrefois une portion de la commanderie des Templiers et des chevaliers de Malte. Les habitations sont encore entourées de bosquets d'orangers, de citronniers et d'autres arbres fruitiers, qui entretiennent la verdure et la fraîcheur, tandis que les jardins produisent abondamment des plantes potagères et des fleurs. Il n'y a plus autant d'oliviers qu'il y en avait autrefois; la culture en a été négligée. Le coton de Chypre est le plus beau de tout le Levant, et obtient toujours le prix le plus élevé. Pendant la domination des Vénitiens, il s'en exportait jusqu'à 30,000 balles; aujourd'hui cette quantité est réduite à 3,000. Sous la même domination, on cultivait une grande quantité de cannes à sucre; mais ces plantations furent détruites quand les Turcs firent la conquête de l'île, et elles n'ont pas été renouvelées depuis. L'île produit aussi de la garance; la coloquinte y croît sans culture, et l'on cultive de l'opium au pied du mont Olympe. La térébenthine de Chypre est très-estimée.

Le voyageur qui part de Gulnar (Kelenderi) pour Chypre peut débarquer à *Tzerina*, que les Italiens appellent *Cerina*, et les Turcs *Ghirne*. C'est une petite ville avec des fortifications vénitiennes et un mauvais port sur la côte nord de l'île. Les marins grecs estiment qu'elle est à une distance de 20 lieues de Kelenderi. Cette ville est située au milieu de plantations d'orangers, de limoniers, d'oliviers, de dattiers et d'autres arbres fruitiers, tandis que toute la partie inculte de la plaine est couverte d'herbe, de myrtes et de lentisques. Le port, quoique petit et mauvais, ne laisse pas que d'avoir quelque importance à cause de la rareté des ports sur cette côte.

De *Tzerina* à Lefkosia il y a 6 heures. Derrière Tzerina, la route passe à travers une ouverture dans un grand rempart de rochers, et descend dans la vaste plaine de Lefkosia, au milieu de laquelle se trouve la ville du même nom, qui est la capitale de l'île, et que les Italiens appellent

Nicosia. Elle était jadis une ville opulente, mais elle est aujourd'hui ruinée. Les maisons y sont construites dans le style vénitien; aussi n'a-t-on pas l'avantage de jouir dans les rues de l'ombre et de la fraîcheur qu'on a dans les autres villes du Levant, où les habitations projettent en dehors leurs persiennes en forme de tente. La ville est entourée d'une forte

muraille, et percée de trois portes élégamment construites. Elle renferme une superbe église chrétienne, Ste-Sophie, édifice gothique, construit par quelques anciens rois de France qui ont régné à Chypre, et non par Justinien, comme quelques-uns le prétendent, et où les anciens rois de cette île étaient couronnés et inhumés; les Turcs en ont fait une mosquée. Le palais du pacha qui commande dans cette île est situé sur la place où ont été massacrés presque tous les Grecs qui l'habitaient.

De *Lefkosia* à Larnaca il y a 8 heures.

Larnaca est une ville située à une demi-lieue de la mer. Elle possède un quartier sur la côte que les Italiens appellent *Marina;* dans l'intervalle on voit des restes d'anciens murs répandus dans les jardins et des enclos; le grand nombre de ruines qu'on y a trouvées laissent peu de doute sur l'existence de l'ancienne *Citium*, qui était la ville la plus importante de cette partie de l'île, la ville où naquit Zénon le philosophe, et l'endroit où mourut Cimon, le général athénien. Cette ville a une apparence entièrement orientale, et son port est le plus fréquenté de toute l'île; l'ancrage est bon, quoique la rade soit ouverte. Les consuls, ainsi que les négociants d'Europe, y ont fixé leur résidence, et l'on y voit quelque mouvement commercial. La citadelle, qui tombe en ruines, est d'une forme carrée; elle est garnie d'artillerie. A l'exception de quelques jardins, le territoire est aride, et l'eau y est rare; les environs étaient jadis couverts d'oliviers, et l'on voit encore les immenses citernes construites pour en contenir l'huile. Cette ville est insalubre; la chaleur y est excessive, la plaine est marécageuse, et il y règne des fièvres dangereuses. « La *Marine* et *Larnaca*, dit M. de Géramb, sont deux villes, si toutefois on peut leur donner ce nom, qui se touchent pour ainsi dire l'une l'autre. Rien n'est plus mesquin, plus triste; elles commencent à donner l'idée des villes du Levant : de chétives maisons de boue avec des terrasses, voilà tout. »

Famagusta est bâtie entre deux promontoires, sur les ruines d'Arsinoé, qui reçut son nom de la sœur de Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte. Le port est bon, mais pas assez spacieux; il est encombré; il n'y a que les petits bâtiments qui puissent y entrer, et les grands mouillent dans la rade. Les fortifications, qui tombent en ruines, sont l'ouvrage des Vénitiens, qui, après un long siége, furent obligés de capituler, et de remettre la ville, le 1er août 1571, à Mustapha, général de Sélim.

Limasol, l'ancienne Némosia, n'est qu'une misérable place remplie de ruines et de décombres, ainsi que de cabanes

habitées par des Grecs et des Turcs : les premiers sont les plus nombreux. Le port est fréquenté et commode. La ville est située dans une large plaine à une demi-lieue de la mer. On ne trouve aucun reste de l'ancienne Limasol, dont l'emplacement était auprès de la moderne, et dont le plus ancien nom était Amathu ; elle était célèbre pour son temple dédié à Vénus et à Adonis. On récolte dans les environs un vin délicieux.

Baffa ou Paphos, où Vénus aborda après sa naissance. Un temple qui lui était dédié y attirait un grand nombre d'étrangers qui venaient l'adorer, ce qui rendait cette ancienne cité le séjour de l'amour et du plaisir. La ville moderne ne contient que quelques mauvaises maisons, un chétif château sur le rivage, quelques églises grecques et des mosquées. Elle se divise en deux districts : la métropole, habitée par les Turcs ; Ktema, par les Grecs, et la Marina, par tout le monde. La baie de Baffa est vaste, mais le port est sans abri et peu sûr. Ce fut dans cette ville que saint Paul, vers l'an 44 de Jésus-Christ, convertit le proconsul Sergius Paulus en frappant d'aveuglement le faux prophète Bar-Jésus, qui s'opposait à sa prédication (M. de Géramb).

Chypre était consacrée à Vénus, que l'on prétendait être sortie de l'écume de la mer près de cette île, où elle fut entourée par les Zéphyrs, et reçue sur les bords de la mer par les Saisons, filles de Jupiter et de Thémis. Les poëtes lui donnèrent l'épithète de reine Chyprienne et Paphienne, parce qu'elle était adorée dans toute l'île, et particulièrement à Paphos, où cent autels étaient couverts des débris des animaux mâles qui lui étaient consacrés, avec les parfums les plus exquis de l'Arabie.

Les femmes de Chypre ne possèdent plus cette beauté qui les rendait si célèbres dans l'antiquité ; leurs traits conservent encore le caractère distinctif grec, mais l'élégance des formes ne se montre plus chez elles. On aurait tort cependant de juger de la beauté des femmes de l'antique Grèce par les chefs-d'œuvre de sculpture qu'elle nous a légués. Ces sculptures reproduisent le beau idéal ou des beautés éparses sur une foule d'individus, et les éloges prodigués aux femmes vraiment dignes de servir de modèles prouvent que le nombre en était bien petit. Cependant il y a des femmes charmantes à Chypre, avec lesquelles, suivant l'usage du pays, on peut se marier pour un certain temps, pour quelques mois par exemple, devant le cadi, en stipulant un douaire. C'est un usage fort commode, mais peu moral.

Idalie. Le voyageur n'oubliera pas d'aller rendre une visite au village d'*Ala*, l'ancienne *Idalie*. Après avoir pris quelque repos et fait une légère collation dans une des chau-

mières du village, il pourra se promener pendant la soirée dans ce lieu célèbre, où l'on retrouve encore quelque chose du charme que la belle nature y a conservé en dépit des ravages du temps. Il est encore ombragé de bosquets et d'arbrisseaux aromatiques, au milieu desquels serpente agréablement un ruisseau qui répand une agréable fraîcheur. On remarque dans la plaine une vaste enceinte de ruines; ce sont les restes d'Idalie; on n'y aperçoit aucune colonne, aucun fragment qui rappelle son ancienne magnificence. Une haute colline située sur la droite est couronnée de ruines plus massives, et d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la plaine. Le lendemain le voyageur peut faire ses adieux au temple de Vénus, et prendre la route de Larcana, où il arrive dans la soirée à travers une contrée romantique.

Histoire. L'île de Chypre était anciennement divisée en neuf royaumes, et passa successivement sous la domination des Égyptiens, des Phéniciens, des Perses, des Macédoniens, des Romains, des Européens occidentaux et des Arabes. Les croisades en ont fait l'apanage particulier de plusieurs princes de l'Europe, qui donnèrent l'île aux Vénitiens. Elle leur fut enlevée par le sultan Sélim en 1570, et depuis ce temps elle fait partie de l'empire ottoman. Elle fut, en 1822, le théâtre de l'horrible massacre de 25,000 Grecs, et de la destruction de 74 villages, avec des monastères et des églises. Les femmes furent vendues comme esclaves, et les enfants jetés dans la mer. Les troupes de Mohammed-Aly préservèrent une portion de l'île et l'existence ainsi que les propriétés des Francs.

NAVIGATION A VAPEUR *par les Pyroscaphes du Lloyd autrichien.*

Départ de Larnaca :

	1res pl.	2es pl.	3es pl.
Pour Constantinople, les 26 et 30 du mois,	42 tal.	28 tal.	300 piast.
Beyrouth,	6	4	50
Smyrne,	27	18	200
Rhodes,	15	10	100

RHODES.

De Chypre, le voyageur peut prendre le steamer autrichien, qui le conduira à Rhodes; navigation d'environ 300 milles (540 kil.).

L'île de Rhodes est située à 10 milles S. (16 kil.) des côtes de la Natolie; elle peut avoir dans sa plus grande longueur

36 milles (64 kil.), et sa largeur moyenne est de 18 milles (32 kil. 1/2).

Dès la plus haute antiquité, Rhodes occupait une place distinguée dans les annales historiques des nations, et mérite par là d'être visitée par le savant, le philosophe, ou l'économiste. Les anciens Rhodiens étaient renommés pour leur civilisation, leur valeur et leur amour de la liberté; par leurs connaissances nautiques ils obtinrent de bonne heure la souveraineté des mers, et, par la culture des arts et des sciences, se placèrent au premier rang des nations civilisées.

La forme de cette île est triangulaire, s'élevant graduellement de la mer jusqu'au haut sommet du mont *Artamira*, situé vers le centre. La fertilité de son sol est passée en proverbe, bien que maintenant la culture soit très-négligée; les versants de la montagne sont couverts de beaux chênes, les vallées d'une verdure luxuriante, et les plaines de riches moissons; les pentes des collines offrent de belles plantations de vignes, d'oliviers, et de riants jardins au milieu desquels se trouvent de charmantes habitations construites en belles pierres blanches. Du sommet de ses montagnes, la vue est magnifique: à l'O. on aperçoit une partie des îles de l'Archipel; au N., la jolie côte de Pamphylie; au S., cette vaste nappe d'eau, dont l'azur est aussi brillant que l'azur du ciel. Son climat passe encore pour le plus beau du Levant; les étés n'y sont jamais brûlants, et les rigueurs de l'hiver s'y font rarement sentir.

Rhodes, la capitale de l'île, est située à la pointe N.-E.; vue de la mer, son aspect a quelque chose d'imposant; ses maisons sont bâties sur le penchant d'une colline faisant face à la mer. —La ville et le port sont défendus par des fortifications, monument durable qui atteste la puissance et l'énergie des *chevaliers de St-Jean de Jérusalem*. Les remparts, garnis de grandes tours carrées au-dessus desquelles s'élèvent les dômes et les minarets des mosquées avec quelques palmiers solitaires, forment un tableau tout à fait romantique. —La ville moderne n'occupe qu'un quart à peu près de l'emplacement de l'ancienne ville; on lui donne 9 milles (16 kil. 1/4) de circonférence. Quoique bien resserrée maintenant, elle est encore trop vaste pour sa mince population. Dans la ville, le voyageur trouve encore des restes bien conservés des constructions de l'Ordre. —La rue appelée *la rue des Chevaliers* est droite et bien pavée, et ressemble beaucoup aux rues de Malte. Les autres rues sont sombres, ruinées et désertes; les maisons sont en pierre, mais basses et sans apparence, et plusieurs inhabitées. Sur quelques-unes se remarquent des sculptures représentant des boucliers de chevaliers, et les armes

de France, d'Angleterre et du pape; les fenêtres donnant sur ces rues ont été défigurées par les Turcs, qui y ont placé des jalousies pour cacher la vue des femmes.—L'ancienne *église St-Jean,* à l'extrémité de la rue des Chevaliers, est convertie en mosquée, et ses belles colonnes de marbre ont été badigeonnées: on admire toujours les sculptures de sa porte en bois. L'hôpital des Chevaliers a été converti en grenier; le palais du grand maître tombe en ruines. Ce que la main du mahométan n'a pas détruit, elle laisse au temps le soin de le faire. La plus grande mosquée de Rhodes est située sur une place ombragée d'arbres et ornée d'une fontaine.

L'entrée du port est défendue par deux tours carrées bâties par un des grands maîtres, et appelées, l'une la tour St-Jean, l'autre la tour St-Michel. Le second port de Rhodes est appelé le port des Galères, et défendu par le château St-Nicolas. Ces deux ports sont maintenant trop obstrués par des alluvions pour permettre aux vaisseaux d'un fort tonnage d'y entrer.

Bien que douée d'un sol d'une grande fertilité, l'île ne produit point assez pour l'existence de sa mince population, qui jadis commandait sur les mers, et maintenant est réduite à 30,000 âmes; dans ce nombre on compte 6,000 Turcs, 500 Juifs, et le reste se compose de Grecs qui mènent une vie misérable.

Du temps d'Homère, Rhodes possédait trois cités : *Lindus, Camisus* et *Jalysus; Rhodes* forma depuis la quatrième.

Lindus est maintenant représentée par le village de *Lindo ;* elle était fameuse par son temple de Minerve : — cette ville fut fondée dans le XIVe siècle avant Jésus-Christ ; elle était la patrie de Cléobule, un des sept sages de la Grèce.

Camisus est occupé maintenant par le chétif hameau de *Camyso.*

Jalysus, le plus ancien des trois, n'existe plus; on sait seulement qu'il était situé sur la pointe septentrionale de la côte.

La nouvelle cité, Rhodes, éclipsa bientôt ses rivales, et devint la métropole de l'île; elle fut bâtie par Hippodamus, un des meilleurs architectes de la Grèce. Rhodes se distingua bientôt par la splendeur de ses édifices, l'excellence de ses lois, et la culture des sciences et des arts; on disait que le nombre de ses statues égalait celui de sa population : outre son célèbre colosse, on en trouvait cent autres répandus dans les différentes parties de la ville.

Cette célèbre statue, la plus grande dont l'histoire fasse mention, était une des sept merveilles du monde; elle était située à l'entrée du port, sur deux rochers éloignés l'un de

l'autre de 17 mètres, et était assez élevée pour permettre aux vaisseaux de passer entre ses jambes ; sa hauteur a été estimée de 33 à 50 mètres. « Peu d'hommes, dit Pline, pouvaient embrasser le pouce de cette gigantesque statue. » Ce noble chef-d'œuvre, qui avait coûté 12 ans de travail, fut renversé par un tremblement de terre ; il resta pendant 900 ans à peu près, jusqu'en 672 de notre ère, dans l'endroit où il était tombé, lorsque Maowias, 6e calife des Sarrasins, en vendit le cuivre à un juif, qui en chargea 900 chameaux.—Rien n'existe maintenant de cette merveille du génie et de la patience de l'homme ; tout a disparu, excepté son souvenir.

Naxos.

Cette île porta plusieurs noms dans l'antiquité ; entre autres, Dia, du culte qu'on y rendait à Jupiter ; celui de Dionysias lui vient de Bacchus, qui y prit naissance ; enfin celui de Naxos, qui lui est resté jusqu'à ce jour, de Naxius, fils d'Apollon et d'Acacallis.

C'est la plus grande île des Cyclades ; elle formait autrefois une république puissante, maîtresse de la mer du temps des Perses. Les îles de Paros et d'Andros, qu'elle possédait, étaient tout à la fois les chantiers et les arsenaux de ses flottes. Elle contribua par ses vaisseaux au gain de la bataille de Salamine. Sans cesse exposée aux invasions des Perses, elle appartint successivement aux Ioniens et aux Athéniens. Pisistrate la posséda à son tour. Elle tomba au pouvoir des empereurs grecs, et ensuite des Turcs et des Vénitiens, et enfin des Grecs modernes.

Naxos est à 9 milles (16 kil. 1/4) de Paros ; elle a environ 120 kil. de tour ; sa forme est ovale dans la direction du nord au sud. Sa population, qui est de 10,000 habitants, est renfermée dans une quarantaine de villages et une ville principale de son nom, défendue par un château, ouvrage des Vénitiens.

Il y a quelques restes d'antiquités qui méritent de fixer l'attention du voyageur : un bloc de marbre au bas de la montagne, avec une inscription à Jupiter, protecteur des troupeaux ; une grotte où l'on prétend que les Bacchantes célébraient leurs orgies ; et près du château, sur un écueil, on voit les restes du temple de Bacchus.

Cette île est couverte d'orangers, de citronniers, d'oliviers, de grenadiers, de figuiers, de mûriers, de cèdres, etc. ; elle possède de belles sources et de nombreux cours d'eau ; on y rencontre de beaux sites et de riantes vallées ; son commerce

consiste en orge, vin, huile, figues, coton, et en émeri, qu'on tire des mines situées près de *Perato.*

Paros.

Paros (*Pactie, Minoïs, Démétrias, Zacinthe, Hélyessa*) est l'une des plus célèbres parmi les Cyclades; riche, populeuse, influente sur le sort des îles voisines. Elle est renommée dans l'histoire pour le courage de ses habitants. Elle ne put néanmoins résister à Miltiade, et fut conquise par Thémistocle pour les Athéniens, se soumit à Mithridate, et subit le sort des possessions de cet ennemi des Romains. Après la chute de l'empire grec, elle devint le partage des Vénitiens; et, sous Soliman II, Barberousse la conquit pour les Turcs.

Située à 16 kil. au sud de Naxos, elle a, en proportion, plus de terres cultivables que cette île, quoiqu'elle soit plus petite. Toute sa partie intérieure est montagneuse. Les marbres qu'on tirait du mont Capresso (*Tarmessus*) étaient estimés les plus beaux du monde; leur blancheur et leur finesse, le superbe poli qu'ils prenaient, les faisaient rechercher pour les principaux chefs-d'œuvre de la Grèce. Mais ces fameuses carrières sont aujourd'hui abandonnées, ou couvertes de décombres qui empêchent de les exploiter.

La circonférence de l'île, qui est de 48 kil., présente de tous côtés des abris sûrs et des ports excellents. Le port de *Naussa,* situé au nord, au bas du village de ce nom, est un des plus grands et des plus commodes de l'Archipel. A l'est et en face de Naxos, on trouve celui de *Sainte-Marie,* qui est bien abrité; au midi, celui de Trio, défendu par trois îlots; et vers le milieu, celui de *Marmara,* quoique plus ouvert, fournit un bon ancrage. On voit près de ce port le fort St-Antoine (*Kephalo*), que le prince vénitien Venieri défendit avec la plus grande intrépidité contre Barberousse, et qu'il ne rendit que par famine.

Cette île, si peuplée autrefois, est bien déchue; à peine y compte-t-on aujourd'hui une population de 1,000 habitants.

Paros est couverte des débris de la magnificence des anciens; ces précieux restes de l'antiquité ont servi à la construction des chétives maisons de l'île. *Paréchia,* son bourg le plus considérable, est bâti sur les ruines de l'ancienne *Paros.*

Le monument le plus curieux était la fameuse chronique écrite 263 ans avant Jésus-Christ, et qui comprenait l'espace

de 1,300 ans. Le comte d'Arundel l'emporta en Angleterre, et ses descendants en firent présent à l'université d'Oxford, où elle se trouve encore aujourd'hui.

Délos.

Délos. A ce nom, qu'on a donné aux deux îles situées à l'ouest de Mycone, on se représente le berceau d'Apollon et de Diane. Les Grecs modernes appellent ces deux îles *Dili*, et les navigateurs les désignent sous le nom d'Isdile. La première, qui est la plus célèbre, est en face de *Prasso-nisi*. C'est elle, s'il faut en croire la fable, qui sortit du fond des eaux à la prière de Latone. Ce fut autrefois une île opulente, remarquable par le temple du dieu de la poésie et les nombreux monuments qui l'embellissaient. Les temples ne sont plus aujourd'hui qu'un désert encombré de ruines. C'est ici qu'existait le temple de la chaste Diane, là celui d'Apollon; un gymnase, un théâtre, un portique, des statues mutilées, des marbres, des porphyres, des granits ornés de bas-reliefs et d'inscriptions, excitent une admiration qu'attristent de pénibles réflexions sur la gloire déchue de ces lieux si florissants autrefois, et maintenant silencieux et sauvages.

La petite Délos n'a que deux ou trois lieues de circonférence.

La grande, appelée aussi *Rhénée*, n'est séparée de la première que par un canal d'un quart de lieue de largeur.

Mitylène.

Mételin ou *Mitylène*, l'ancienne *Lesbos*, île importante de l'Archipel, qui doit intéresser le voyageur; elle est séparée de la côte d'Asie par un large bras de mer. La ville de *Castro* ou Mételin, autrefois Mitylène, située sur une presqu'île, possède deux ports défendus par un château bâti par les Génois, lesquels occupèrent cette île jusqu'en 1462, que les Turcs s'en emparèrent. Il y a un grand chantier pour la marine; on y fait un commerce considérable avec Smyrne. C'est le chef-lieu de l'île, ainsi que d'un sandjiak qui dépend du capitan-pacha; on dit que l'île compte 40,000 habitants.

Lemnos.

Lemnos ou *Stalimine*, île volcanique ayant environ 20

lieues carrées (80 kil.), faisant partie du sandjiak de Mételin; elle est située au nord de la mer Égée, et célèbre dans la fable par les forges de Vulcain, et son labyrinthe fameux qui doit exciter la curiosité du voyageur. Elle est habitée par 8,000 Grecs, qui profitent d'un excellent port pour exporter leur vin et autres denrées.

Ténédos.

Ténédos. C'est la première des îles de l'Asie-Mineure, connues sous le nom de Sporades; elle n'est située qu'à une lieue et demie de la Troade ou rivage de l'ancienne Troie, et à 4 lieues (16 kil.) de l'entrée des Dardanelles. Son ancien nom de Leucophrys fut changé en celui de Ténédos, dérivé de celui de Ténès, fils de Cycnus, roi de Colone, qui y amena une colonie. On prétend que les Grecs vinrent se réfugier dans son port, lorsqu'ils résolurent d'abandonner le siége de Troie. Cette île fut l'une des premières conquêtes des Perses. Elle tomba successivement sous la domination des Athéniens, des Lacédémoniens, des Romains et des empereurs grecs. Les Turcs s'en rendirent maîtres sur les Vénitiens en 1656, et ils en sont encore en possession. Elle prétend à l'honneur d'avoir été le lieu de naissance d'Agamemnon.

Cette île est très-importante par sa situation près des Dardanelles; elle a un port appelé *Besicka-Bay*, défendu par deux châteaux garnis de batteries.

Cape-Baba, ville forte, l'ancien promontoire de Lectos, et qui est aujourd'hui presque déserte.

Cette île dépend du sandjiak de Mitylène; elle est célèbre pour son vin muscat, le plus estimé de tout l'Archipel; elle a une population d'environ 6,000 habitants, tant Grecs que Turcs, qui sont dans une condition misérable, malgré la beauté du climat et les productions de l'île, à cause des exactions de la Porte-Ottomane.

Chio.

Scio ou *Skio*, autrefois *Chios*, sur la côte de l'Asie, à 10 lieues (40 kil.) de Mételin. Après cette dernière île, c'est la plus considérable de cette mer; elle a reçu l'épithète de paradis du Levant, à cause de la beauté de son climat. — La ville de *Scio*, chef-lieu de l'île, s'attribue l'honneur d'avoir donné naissance à Homère, et le voyageur ira sans doute voir un

rocher à une lieue nord de la ville, où l'on prétend que ce poëte illustre venait réciter ses vers et donner des leçons. Les ruines d'un temple que l'on croit avoir été consacré à Neptune se voient à Cordomilla, non loin des îles Spalmadares; et à quelque distance de Pyrgi, au N.-E., on trouve les ruines de l'ancienne Phanum. Cette île comptait avant l'insurrection 110,000 habitants; mais les Turcs y ont exercé une si terrible vengeance par le massacre de 1822, que sa population est maintenant réduite à environ 8,000 habit.; en sorte que Scio, qui possède un petit port, a été presque entièrement détruite. Les principales productions de l'île, outre son vin qui a toujours été très-renommé, sont la laine, le fromage, les figues, la soie dont on faisait des velours d'une grande beauté.

Samos.

Samos, l'une des plus considérables des Sporades, ancienne rivale de Chio et de Métélin, peut avoir 10 lieues de longueur sur 4 à 6 de largeur, avec une circonférence de 30 lieues et une population d'environ 20,000 habitants, composée en partie de l'émigration de Candie et des autres îles et des côtes de l'Asie-Mineure. Le canal qui la sépare de la côte de l'ancienne Ionie n'a qu'un quart de mille (450 mètres) de large; il est appelé par les marins le petit *Boghaz*. Le grand *Boghaz* sépare l'île de Samos des îles *Nicaria* et *Fourni*. C'est le passage le plus fréquenté des Dardanelles en Egypte. Sa plus grande ville est Vathi, située sur la côte N.-E., avec un bon port.

Antiquités. — Cette île doit être visitée par le voyageur pour ses antiquités; elle était consacrée à Junon, et se glorifiait d'avoir donné le jour à cette déesse, à laquelle on avait élevé un temple magnifique dont il n'existe plus que quelques vestiges, les plus beaux restes de l'antiquité du Levant. Samos, qui est entièrement détruite, s'étendait depuis le port de Tigani, à une lieue de Cora, jusqu'aux rives de l'Imbrassus. C'est non loin de ses ruines qu'est bâti le principal bourg, appelé *Mégalichora*, dont le petit port, défendu par un bon château, fait face au cap Sainte-Marie, à l'extrémité du mont Mycale.

Samos fut le berceau du sage Pythagore, du fameux peintre Timanthe, du poëte Chérile; Hérodote, fuyant la persécution, y composa les premiers livres de son Histoire.

Stancho.

Stancho, l'ancienne *Cos*, comme l'appellent encore les Grecs. Cette île est l'une des plus intéressantes de l'Archipel; comme Patmos, elle est mise au rang des Sporades, bien que son extrémité septentrionale soit à peine à une distance de quatre milles (7 kil.) de la côte de l'Asie-Mineure. Elle est située à l'entrée du grand canal qui conduit vers ce continent, et qu'on appelait anciennement le golfe Céramique; il porte maintenant le nom de golfe de *Boudroun*. Elle a environ 25 milles (45 kil.) de long et 85 m. (144 kil.) de large. La fertilité de son territoire a toujours été remarquable, même dès le temps de Strabon, qui fait mention des fruits délicieux qu'elle produisait. Il y a encore des plantations considérables d'orangers et de citronniers jusqu'auprès de la ville de Cos, et les fruits que l'on exporte en grande quantité dans la plupart des îles de l'Archipel forment une des principales branches du commerce de cette île. Les figues et les grenades n'y sont pas moins abondantes, ainsi que d'excellents raisins dont on fait un vin qui a toujours été très-renommé. Malgré tous les dons dont la nature l'a favorisée, cette île se trouve dans la condition la plus misérable de toutes les îles de l'Archipel, si ce n'est Chypre. La population, qui était autrefois de 20,000 habitants, a été réduite à 10,000 à la fin du dernier siècle; et depuis vingt années elle a encore subi une diminution qui l'a portée à 8,000 habitants environ, dont 5,000 Turcs, 3,000 Grecs et 50 Juifs, et l'on prétend qu'actuellement elle n'est plus que de 4,000. Cette île est célèbre dans l'antiquité pour avoir donné naissance à deux grands génies dont peut s'honorer l'humanité : l'un est Hippocrate, le père de l'art de guérir et le prince des médecins; l'autre est Apelles, le plus grand peintre de la Grèce. La mémoire du premier s'est conservée dans la fontaine qui fournit de l'eau à la ville, et qui porte encore le nom d'Hippocrate.

Cos était renommée dans l'antiquité par le temple d'Esculape, et par le plus bel ornement de la ville, Vénus sortant de la mer, le chef-d'œuvre d'Apelles, qu'Auguste fit transporter à Rome, où il le consacra à César.

La ville de Cos présente un aspect misérable : il y avait en 1815 à peu près 2,000 maisons dans toute l'île, dont la plupart tombaient en ruines; et l'on doit attribuer ce désastre moins à l'influence de la température qu'à la mauvaise administration des Turcs. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le platane de la place publique, le plus grand peut-être qui existe au monde. M. Turner, qui l'examina en 1815,

dit qu'il a 33 pieds 4 pouces de circonférence, que ses branches couvrent un espace de 37 pas d'une extrémité à l'autre, s'étendent horizontalement d'une manière surprenante et abritent une quarantaine de boutiques.

Le port, qui forme un cercle dont le diamètre est d'un huitième de mille (1/4 de kil.), est complétement encombré, en sorte que les canots les plus petits ne peuvent même y entrer.

Patmos.

Patmos, appelée St-Jean-de-Patimo par les navigateurs du Levant, est une île située à 40 milles (72 kil.) du cap de Samos; le plus haut point de l'île s'appelle *St-Elijah*. Les bords dentelés de cette île renferment de bons ports protégés par des caps, et son principal port, *la Scala*, est l'un des meilleurs et des plus sûrs des Sporades. Cette île a 12 milles (11 kil.) de longueur, 6 (5 kil.) de largeur et 28 (51 kil.) de circuit. Elle était chez les Romains un lieu d'exil, et ce fut dans cette île que saint Jean écrivit ses révélations ou l'Apocalypse, pendant le bannissement auquel l'empereur Domitien l'avait condamné pour avoir prêché l'évangile. Saint Jean, pendant son séjour à Patmos, habita, dit-on, dans une grotte appartenant maintenant à un vaste monastère situé sur une montagne de l'île; les moines désignent le lieu où l'apôtre entendit la voix de Dieu qui lui communiqua le don des révélations. Sa population est de 4,000 habitants très-pauvres.

Tinos.

Tinos, ou Tine, l'ancienne Ténos, île importante des Cyclades, située au sud-est d'Andros, dont elle est séparée par le petit canal de *Pikola*. Elle fut soumise et cédée aux Turcs en même temps que la Morée, en 1718. Elle a 60 milles (108 kil.) de circuit. Le surnom d'*Hydrussa*, que lui avaient donné les anciens, atteste qu'elle était arrosée, comme elle l'est encore, par un grand nombre de sources. Elle produit des vins blancs et rouges qui sont renommés, surtout le malvoisie, le meilleur qu'on puisse trouver. On exploite des carrières de marbre célèbre d'un blanc d'albâtre avec des veines bleuâtres, qu'on appelle *parkino*, et des marbres verts d'une qualité remarquable. La population s'élève à environ 29,000 habitants, dont une grande partie est constamment en émigration à Constantinople et à Smyrne, qu'elle fournit de maçons,

de cordonniers, de menuisiers, de domestiques et d'hommes de peine.

San-Nicolo ou *Tinos*, capitale de l'île, sur la côte méridionale. Elle a une bonne rade avec environ 4,000 habitants. Vue du port, l'aspect de la ville, qui se déploie en amphithéâtre, est d'un effet pittoresque. Elle est bâtie sur l'emplacement de l'ancienne *Ténos*. Sur le bord de la mer, à un quart d'heure de la ville, près du cloître de Panagia, l'on voit une colonne encore debout avec quelques débris du fameux temple de Neptune, qui était un asile dont Tibère avait réglé les droits. Il reste aussi quelques murs de l'ancienne cité, où l'on a découvert des fragments de colonnes et de sculptures, ainsi que des inscriptions qui sont conservées dans un muséum que les ecclésiastiques de l'endroit ont formé.

Cette île, après Naxos, est la plus agréable, la plus fertile et la mieux cultivée de l'Archipel. On y compte 52 villages.

SANTORIN.

Santorin ou Théra. Cette île est la plus méridionale des Cyclades; elle a une superficie de 8 lieues carrées, et compte une population de 15,000 habitants. Elle est l'une des îles les plus fertiles, les plus riches et aussi les plus peuplées de l'Archipel. Il paraît qu'elle avait aussi une grande importance dans l'antiquité. Elle est toute couverte des restes de monuments remarquables. Les plus considérables sont les débris de l'ancienne ville d'*Oea*, que plusieurs auteurs confondent avec *Théra*, où l'on voit des restes de murs et des fragments de colonnes.

Phira, l'ancienne Théra, dont elle porte aussi le nom, est la capitale de l'île; elle est située sur la côte occidentale, dans une grande baie où elle possède un excellent port.

Pyrgos, au sud de l'île, est un grand bourg, l'un des plus anciens de l'île, dont le principal produit est le vin de *Santo*, qui est fort renommé.

ANDROS.

Andros. Cette île est la plus grande et la plus septentrionale des Cyclades ; elle paraît être une continuation de l'île de Négrepont, dont elle est séparée par le canal *Silota*. Elle a

une superficie de 9 lieues carrées, et une population de 15,500 habitants.

Le chef-lieu est Andros, située sur la côte orientale de l'île, où il y a un port assez spacieux, mais peu profond, et qui ne peut recevoir que de petits navires. La population est évaluée à 6,000 habitants.

Une chaîne de montagnes traverse toute l'île, qui possède d'ailleurs de belles plaines bien arrosées, très-fertiles et bien cultivées.

VOYAGE EN ÉGYPTE ET EN SYRIE.

> « Je vous salue, ruines solitaires, tombeaux saints, murs silencieux! C'est vous que j'invoques; c'est à vous que j'adresse ma prière. Oui! tandis que votre aspect repousse d'un secret effroi les regards du vulgaire, mon cœur trouve à vous contempler le charme des sentiments profonds et des hautes pensées. Combien d'utiles leçons, de réflexions touchantes et fortes n'offrez-vous pas à l'esprit qui sait vous consulter! »
>
> VOLNÉY, *les Ruines*.

Après la Grèce, la première contrée que le voyageur doit visiter, c'est l'antique et merveilleuse Egypte! Cette Egypte si puissante sous les Pharaons, si riche sous les Ptolémées, et maintenant si intéressante encore sous les rapports historiques et archéologiques; c'est elle qui doit maintenant être l'objet de nos investigations. C'est cette même Egypte qui, mère des sciences et des arts, instruisit la Grèce; la Grèce à son tour forma les Romains, qui plus tard nous servirent de modèle. — Après avoir, pendant plus de mille ans, éclipsé les plus glorieux empires; après avoir, sous Sésostris, subjugué une grande partie de l'ancien monde, l'Egypte a fini par devenir le jouet des Perses, des Romains, des Arabes et des Turcs; la tyrannie et les fléaux qui l'accompagnent, l'ont dépouillée de son antique gloire; mais son nom seul ébranle encore l'imagination, et les souvenirs de *Thèbes*, de *Memphis* et d'*Alexandrie*, les noms du lac *Mœris* et du *Labyrinthe*, les *Pyramides* et les *Obélisques*, traverseront les siècles!

Le spectacle que va nous offrir la terre des Pharaons est bien différent de celui que nous venons de quitter; tout sera nouveau, hommes, mœurs, coutumes et religion; la nature elle-même est changée : ce ne sont plus les riantes collines de la Grèce que nous allons admirer, mais une longue et étroite vallée qu'arrose et fertilise un des plus nobles fleuves du monde; des mers d'un sable brûlant, parmi lesquelles la nature, par une sagesse infinie, a semé des îles d'une verdure et d'une fraîcheur admirables, appelées *oasis*.—Le soleil aussi va changer de caractère : ce n'est plus ce bel astre à la douce influence qui embellissait toutes les scènes de l'Hellade; c'est un météore brûlant dont on fuit les rayons comme on fuit un mauvais génie. Les restes de l'antiquité ne nous offriront pas non plus ces formes gracieuses, cette pureté de style, cet art dans l'arrangement des matériaux, que nous avons admirés dans les monuments de la Grèce ancienne; mais le grandiose de leur ensemble, leurs constructions hardies et gigantesques, nous frapperont d'étonnement et d'admiration !

Quant aux habitants de cette terre antique, nous n'avons, pour les connaître, qu'à suivre le savant M. Jomard : « Nous les voyons jeter loin d'eux le bandeau du fanatisme et de l'ignorance; nous voyons leurs enfants venir dans notre heureuse et belle France chercher l'instruction des arts et des sciences, cet aliment de l'homme intellectuel, et retourner répandre parmi leurs concitoyens ce que des maîtres habiles et de profonds philosophes leur ont enseigné, et contribuer, par leur savoir et leurs discours, à former cette nouvelle société dont le vaste génie de Mohammed-Aly est la cheville ouvrière : car c'est par ses soins et sous ses auspices que des écoles en tous genres florissent sur les différents points de son empire; que l'imprimerie et des machines à vapeur fonctionnent; que des steamers fendent les ondes des canaux et du Nil aux eaux fécondantes; qu'un code de lois, des administrations civiles et militaires s'organisent comme celles de l'Europe, et en général toutes les améliorations des sociétés de notre Occident.

» N'est-ce pas un spectacle tout à la fois consolant et beau, que de voir un peuple secouant la vieille poussière des préjugés, marcher d'un pas ferme vers une ère nouvelle, et vouloir redevenir ce que l'antiquité l'avait fait? — Le génie du vice-roi est grand sans doute, mais le génie d'un seul homme ne suffisait pas pour opérer de tels changements; il fallait que le peuple eût une prédisposition pour tout ce qui est bon et utile. — Cependant il faut le dire, la première impression que l'on éprouve en débarquant à Alexandrie est presque toujours pé-

nible. L'Européen est comme ivre d'étourdissement au milieu de ce monde nouveau, dont les récits des voyageurs ne lui avaient fait concevoir qu'une idée vague, confuse, imparfaite. Le panorama qui se déploie sous ses yeux froisse tous ses préjugés : des rues sales et étroites ; des maisons mal bâties, irrégulières, aux fenêtres rares et grillées, semblables à des prisons ; des bazars étroits, aux boutiques exhaussées, où les marchands, assis sur des tapis au milieu de leurs marchandises, fument indolemment leur longue chibouque ; une population misérable aux pieds nus, à peine vêtue de quelques haillons, et au milieu de laquelle passent dédaigneusement, suivis de leurs esclaves, quelques dignitaires au brillant costume, montés sur des chevaux richement caparaçonnés ; un assemblage d'étrangers de vingt nations différentes, tous diversement habillés ; une légion errante de chiens hargneux et dégoûtants qui harcèlent les passants ; des femmes drapées comme des fantômes, dont on ne voit que les yeux, à la démarche traînante, ou perchées sur des ânes couverts de coussins et de tapis ; un cortége nuptial dont la gaîté se manifeste au milieu du bruit des tambours ; un convoi funèbre sans pompe religieuse ; de hideux chameaux portant sur leurs flancs abrupts d'énormes outres remplies d'eau : tel est le spectacle qu'offre Alexandrie. »

En quittant la Grèce, le voyageur peut prendre le steamer de l'administration des postes françaises, qui touche à *Syra* ; la distance est de 155 lieues marines, et le prix, comme nous l'avons déjà indiqué, est :

Pour les 1res	places,	1 fr.	» cent.	par lieue.
2es	*idem*	»	60	*idem.*
3es	*idem*	»	40	*idem.*
4es	*idem*	»	25	*idem.*

S'il part de Marseille, les steamers de la même administration le conduiront également à Alexandrie en passant par Malte, et au prix ci-dessus. (Voir Navigation à la vapeur sur la Méditerranée, page 25.)

Avant d'introduire le voyageur dans l'ancien royaume de Sésostris, nous allons lui indiquer sommairement les choses dont la connaissance lui est indispensable pour qu'il ne soit pas tout à fait étranger au pays qu'il vient visiter.

MONNAIES.

Monnaie d'argent. — On compte maintenant en Égypte

par *piastres* de 40 *fud'dahs*, environ 25 centimes. Il y a des pièces de 5, de 10 et de 20 *fud'dahs;* cette dernière est une demi-piastre, environ 12 cent. 1/2. Ces diverses pièces sont faites d'un métal composé de cuivre et d'argent.

La *monnaie d'or* consiste en pièces de 5, de 10 et 20 piastres, 1 fr. 25, 2 fr. 50, et 5 fr.

La monnaie de Constantinople a cours en Egypte, mais perd beaucoup au change.

Le dollar espagnol et la pièce de 5 francs française passent au *Caire*, le premier pour 21 piastres, et la dernière pour 20 piastres.

Le *keer* ou *bourse* est une somme de 500 piastres (125 fr.).

Le *khuz'neh* ou *trésorerie* est une somme de 1,000 bourses (125,000 fr.).

Mal'ackah ou lieue égyptienne. Dans la basse Égypte, une lieue égyptienne équivaut à une heure de marche environ, ou 4 kil. 3/4; dans la haute Egypte, c'est une heure 1/2 ou 7 kil. 1/4.

PRIX DES PRINCIPAUX OBJETS DONT LE VOYAGEUR PEUT AVOIR UN BESOIN JOURNALIER, D'APRÈS LE PRIX DU CAIRE EN 1843.

	Piast.	Fodda.	Fr.	C.
Pain, le rottolo (431 grammes),	0	7	0	5
Beurre, *dito*,	1	20	0	38
Lait, *dito*,	0	6	0	7
Blé, l'ardeb (182 litres),	34	0	8	50
L'orge, *dito*,	16	0	4	0
Miel, le rottolo,	1	10	0	32
Riz, l'oke (un kilogramme),	3	0	0	75
Maïs, l'ardeb,	17	0	4	25
Sel marin, le rottolo,	0	10	0	7
Sel gemme, *dito*,	0	12	0	10
Sucre, *dito*,	2	0	0	50
Dito, première qualité,	4	0	1	0
Café, *dito*,	6	0	1	50
Tabac, l'oke,	17	0	4	25
Qualité inférieure, *dito*,	2	30	0	66
Savon, le rottolo,	2	0	0	50
Chandelles, l'oke,	2	0	0	50
Bougies, *dito*,	10	0	2	50
Tarboosh (bonnet rouge),	25	0	6	25

Tapis, depuis 10 piastres (2 fr. 50 c.) jusqu'à 1,000 piastres (250 fr.).

				Piast.	Fodda.	Fr.	C.
Nattes, 14 pieds sur 8,				18	0	4	50
Embouchure de pipe d'ambre,	de 50 p.,	12 fr.	50 c.,	à 500 p.,		125 fr.	0 c.
Raisins, l'oke,				3		0	75
Abricots secs, *dito*,				4		1	0
Noix, *dito*,				3		0	75
Amandes, *dito*,				5		1	25
Cordes, *dito*, de				2 à 4		50 c. à 1 f.	
Eau de rose, le litre,				4		1	0
Chevaux, de	500 p.,	125 fr.	0 c.,	à 3,000 p.,		750 fr.	0 c.
Anes, de	15	3	75	200		50	0
Mules, de	800	200		2,500		625	0
Vaches, de	50	12	50	300		75	0
Chameaux et dromadaires,	200	50	0	2,000		500	0
Veaux,				90		22	50
Moutons, de	9	2	25	25		6	0
Buffles,				250		62	50
Chèvres, de	5	1	25	15		3	75
Oies, de		30 fodda	18 c.	à 2		piastres	50 c.
Volailles,		50	25				
Pigeons, la paire,		30	18				
Œufs, 60,				1 piastre,			25 c.
Bœuf, le rottolo,				15 fodda,			10 c.
Veau, *dito*,				15			10
Mouton, *dito*,				20			13
Charbon, *dito*,				30			18
Bouteilles en cuir pour contenir de l'eau,				15 p.		3 fr.	75 c.
Dattes, le rottolo,				10 fodda,			7 c.
Huile à brûler,				1 piastre,		0 fr.	25 c.
Huile d'olive,				5		1	25
Habillement turc (brodé), environ				650		162	50
Selle turque en velours,				450		112	50
Bride,				100		25	0

Pour compléter le tableau ci-dessus, nous donnons au voyageur le prix des divers objets de consommation qu'on trouve dans les principales villes de la haute Egypte.

	Piast.	Fodda ou Paras.	Fr.	C.
8 gâteaux de belle farine et au beurre, suffisants pour déjeuner,	1	0	0	25
32 œufs frais,	1	0	0	25
1/2 boisseau de beaux oignons,	2	0	0	50
8 citrons,	0	10	0	6

	Piast	Fodda.	Fr.	C.
Mouton, 1/2 kilog.	0	25	0	17
Sucre ordinaire, *dito*,	1	0	0	25
Rhum très-bonne qualité, la bouteille,	2	20	0	63
4 pigeons vivants,	1	0	0	25
41 beaux oignons,	0	8	0	6
Lait, le litre,	0	8	0	6
Bœuf, 1/2 kil.,	0	15	0	11
Beurre, *dito*,	0	20	0	13
20 petits pains,	1	0	0	25
Tabac, 1/2 kilog.,	3	0	0	75
Café moka, *dito* (monopole du gouvernement).	8	0	2	0

La viande, le pain et les autres nécessités de la vie sont dans la même proportion. Quant au prix des fruits plus communs, et des excellents légumes qui abondent dans le pays, il est si peu élevé, que nous n'avons pas cru devoir en grossir cette liste. Le voyageur qui est amateur de l'eau en trouvera de la plus pure, et pour rien. C'est un pays admirable pour les économistes!

Nous croyons aussi faire une chose tout à la fois utile et agréable au voyageur, en lui donnant une petite phraséologie française-arabe, contenant les expressions dont il a le plus besoin dans ses premiers rapports avec les habitants du pays qu'il vient visiter. Car comment faire comprendre à des hommes dont on ignore les premiers éléments du langage, qu'on vient de loin pour sympathiser avec eux, pour étudier leurs mœurs, leurs coutumes, leurs arts, leur agriculture, et surtout admirer ce qui leur reste des temps de leur ancienne splendeur?

Les mots arabes, écrits en caractères français, donnent la prononciation aussi rapprochée que possible.

VOCABULAIRE USUEL.

A l'égard de, concernant,	*Houalay'n.*
Au-dessus de,	*Fôk'* ou *foke.*
Abondance,	*Zeéadeh.*
Injures, mots inconvenants,	*Chitimeh.*
Par accident,	*Ghusbinânic.*

Le compte, ce qu'on doit,	*El-hesâl.*
Adorer (verbe),	*Abed.*
Après, ensuite,.	*Bâd* ou *Baad.*
L'âge, âge,	*Omr.*
Son âge,	*Omrou.*
Il y a longtemps,	*Zîman.*
Air (l'), ou air,	*Aoua* ou *aoueh.*
Envie (vivant),	*Sâheh.*
Tous, toutes,	*Koulou.*
Du tout, pas du tout,	*Ouasel.*
Amande (fruit),	*Loze.*
Aloès (arbre et médecine),	*Subbâra.*
Aussi,	*Lâker. — Gazalik.*
Hauteur,	*Ertifâh.*
Toujours,	*Daïmane.*
Ambre,	*Kahramâne.*
Amérique,	*Yengêe dounêa.*
Ancre,	*Helbeh, mârseh.*
Ancien,	*Godîme, antîka.*
Et (conjonction),	*Oû.*
Colère,	*Gahr, Gudil.*
Affamé (avoir faim),	*Gehâine, remgan.*
Angle,	*Zaôu, Yeh.*
Animal,	*Hy-oûan.*
Une réponse,	*Go-uab.*
Répondre (verbe),	*Roût* ou *roudd.*
Il paraît que,	*Baine* ou *baïne.*
Arabique,	*Arabîe.*
Arabe du désert,	*Bed do-ouie.*
Chef arabe,	*Shekh el arab.*

PETITES PHRASES USUELLES.

Conduisez-nous,	*Eddina.*
J'y consens,	*Rbhit.*
Volontiers, de tout mon cœur,	*Ala rassi* ou *aîni.*

La chose est facile, *Ed-daoûa sahla.*
Je suis à votre service, *Rani béin ieddik.*
Cela est impossible, *Had ech-chi mouhhal.*
Voulez-vous m'en donner? *Thhabb chi tâthini had ech-chi?*
Je vous l'offre de bon cœur, *Athison lek qalbi.*
Je vous remercie, monsieur, *Iketter khirek ia, sidi.*
Prêtez-moi ce livre, *Sellef li had el-ktab.*
Non, impossible, *La mouhhal.*
Pardonnez-moi, excusez-moi, *Es mahh li.*
Dites-moi, *Qoul li.*
Je vous en prie, *Ou rassek.*

VOCABULAIRE USUEL.

Arche (de pont), *Gantara.*
Des armes, *Sill'ah.*
Un artichaut, *Oûahed, khar shouf.*
De la cendre, *Roûmâd.*
Un âne, *Homâr*, pluriel *hamiir.*
Demander, *Saal, essaal.*
S'éveiller, *Sâheh.*
Une hache, *Bôlta* ou *bâlta.*
Bras (d'un homme), *Drah.*
Le dos, *Dahr.*
Mauvais, *Radî, ouaikeche.*
Un sac, *Kîsis.*
Le bord d'une rivière, *Gerf.*
De l'orge, *Shay-èer.*
Un baril, *Burmeïl.*
Un panier de branches de palmier, *Mugtaf.*
Un bain, *Hammam.*
Une bataille, *Harb.*
Une chauve-souris, *Hoûat houât.*
Beau, superbe, *Gnéi is.*
C'est la vérité, *Hada hon el-hhaqq.*

C'est une chose avérée,	*Had ech-chi mhhaqqaq.*
Battre (verbe),	*Idrab.*
Un lit,	*Fersh.*
Parce que,	*Deibbub.*
Une abeille (mouche),	*'Nahl.*
Avant,	*Gublee.*
Vous avez raison,	*El-hhaqq ma-âk.*
Il n'y a pas de doute,	*Ma fih chekk.*
Je vous le jure devant Dieu,	*Ou Allah.*
Cela n'est pas vrai,	*Had ech-chi kdeb.*
Le commencement,	*El-ôwel.*
Un mendiant,	*Shahât.*
Derrière,	*Ouarah.*
Je ne crois pas,	*Ana ma aseddeg-hee.*
Cela ne se peut pas,	*Had ech-chi mouhhal issir.*
Une cloche,	*Gelgil.*
Le ventre,	*Botn.*
Outre, en outre,	*Ghayr.*
Excepté,	*Illa.*
Le meilleur,	*El-ahsan.*
Meilleur,	*Ah-ahsan.*
Un pari, une gageure,	*Rahaneh.*
Un petit oiseau,	*Asfoôr.*
Mordre,	*Aod.*
Amère,	*Moor.*
Noir,	*Asouïd.*
Couverture de laine,	*Herâm.*
Aveugle,	*Amiane.*
C'est étonnant,	*Had-ech-chi âdjib.*
Au secours! au secours!	*El-ghit! el-ghit!*
S'il plaît à Dieu,	*In cha Allah.*
Le sang,	*Dum.*
Souffler,	*Umfookh.*
Un soufflet (sur la joue),	*Kuff.*
Un bateau,	*Felôukah.*
Batelier,	*Marakebie.*
Un corps,	*Beddan.*

Un os,	*Adm.*
Bouillie (eau),	*Mug'lii.*
Un livre,	*Ketab.*
Une bouteille,	*Guexas, gexas.*
Boîte,	*Sendouk.*
La petite vérole,	*El-beh.*
Garçon,	*Wûlled.*
Le temps est clair,	*El-hhal dhaoui.*
Le temps est affreux,	*El-hhal mebouez.*
Il fait chaud,	*El-hhal skhoun.*
Chaud,	*Skhoun.*
Pluie,	*Matter, ech-cheta.*
Il pleut,	*Rahi tssob, ech-cheta.*
Le tonnerre,	*Er-reâd.*
Il tonne,	*Touassi er-reâd.*
Le vent,	*Er-rihh.*
Il fait beaucoup de vent,	*Er-rihh bez-zaf.*
Le vent est froid,	*Er-rihh rah bared.*
Acheter,	*Ishterree.*
Eau-de-vie,	*Araguie.*
Du pain,	*Radgif.*
De la bière,	*El-bira.*
Donnez-nous de la bière,	*Athina el-bira.*
— du pain,	*Athina el-radgif.*
Le café,	*Bonn* ou *el-qahoua.*
Le café est bon,	*El-qahoua mlihha.*
Moutarde,	*Khardel.*
Rompre,	*Eksii.*
Rompu,	*Maksour.*
Le sein, la poitrine,	*Sudr.*
Du beurre,	*Ribdeh* ou *ez-zebdah.*
Le dîner,	*El-yhudda* ou *el-âcha.*
Le dîner est servi,	*El-yhudd rahi ouadjeda.*
Un pont,	*Quantara.*
Donnez-nous du beurre,	*Athina el-rîbdeh.*
Je puis, je ne peux pas,	*Ana-ag-der, ma-ag-der shee.*
Bougie (chandelle de cire),	*Chemma.*

Donnez-nous une bougie,	*Athina ouâhed chemma.*
Bonnet blanc,	*Tagëeh.*
— rouge,	*Tarboosh.*
Petit tapis,	*Segadeh.*
Charbon,	*Fahm.*
Fromage,	*Gibn.*
Pipe,	*Chebbouk.*
Tuyau de pipe,	*Chebbouk kesays.*
Combien vendez-vous la pipe?	*Qaddachc tbie el-chebbouk?*
Quarante-cinq piastres,	*Khamsa ou arbain piastres.*
Combien la pipe?	*Qaddach el-chebbouk?*
Venir (verbe),	*Iggie.*
Venez ici,	*Taal hennee.*
Je viens,	*Ana gye.*
Bouchon de bouteille,	*Ghûtta.*
La vache,	*Boogar.*
Crocodile,	*Temsah.*
Danger,	*Khof.*
Le jour,	*Yam*, pluriel *iy'am.*
Aujourd'hui,	*El-yom.*
Venez aujourd'hui,	*Taal el-yom.*
Je compte sur vous,	*Rani touek kelt âlik.*

DE LA SEMAINE.

Dimanche,	*El-hadd.*
Lundi,	*El-ethneen.*
Mardi,	*El-thelât.*
Mercredi,	*El-erba.*
Jeudi,	*El-hamées.*
Vendredi,	*É goomâ.*
Samedi,	*É sebt.*

PETITES PHRASES USUELLES.

Le temps,	*El-hhal.*

Il fait beau temps,	*El-hhal mlihh.*
Le temps est chaud,	*El-hhal skoun.*
Le temps est froid aujourd'hui,	*El-hhal bared el yom.*
Bon,	*Mlihh.*
Il pleut,	*Ragi tssob ech-cheta.*
Le vent est froid,	*Er-rihh rah bared.*
Le vent est nord, est,	*Er-rihh rah, shémal, chargi.*
Sud, ouest,	*Qabli, gharbi.*
Sale, malpropre,	*Oussukh.*
Les nuages,	*Es-Sehhab.*
La grêle,	*Et-tebrouri.*
La neige,	*Et-teldj.*
Il a beaucoup neigé cette nuit,	*Had el-lila ssobb et-teldj bez-zaf.*
La nuit,	*El-lila.*
L'hiver, le printemps, l'été, l'automne,	*Ech-chetsa, kharif, sayf de-meerch.*
Le soleil,	*Ech chems.*
La lune,	*El-gumr.*
Dieu,	*Allah.*
Boire,	*Ichrob.*
Voulez-vous boire?	*Ida-thhab tocherob?*
Légumes,	*Khodhar.*
Aimez-vous les œufs, les légumes?	*Thabb chi el-bayd, el-khed-har?*
Beaucoup,	*Bez-zaf.*
Bonsoir,	*Mer se koum.*
C'est bien,	*Mlihh.*
Non, monsieur,	*La ia, sadi.*
Vous mangez très-peu,	*Rak takol chouiia.*
L'œil,	*El-ayn.*
La figure,	*El-ouidj.*
L'estomac,	*El-mâda.*
Souffrez-vous de l'estomac?	*El-mâda toudjeek?*
Combien y a-t-il d'ici?	*Gud-ay min hénnee?*
Faites-moi cette faveur, monsieur,	*Tefod', del-sadi.*

Quel jour part le courrier pour la France?	*Ach-men nhar iemchi chegaf en-nar mtâ Franssa?*
Tous les samedis,	*Koul sebt.*
Il part donc aujourd'hui?	*Irouhh immala el youm?*
Oui, monsieur, dans une heure,	*Ihia sadi, fi ouahed, es-saâ men ezzeman.*
Donnez-moi, mon ami, une plume, un encrier et du papier,	*Athini ia, habibi qlem, ou douaïa, ou chouïa kagheth.*

VOCABULAIRE USUEL.

Heure,	*Saâ.*
Le feu,	*El-nar.*
Figue,	*Tin.*
Poisson,	*Saï-ad semmâk.*
Volaille,	*Faroûg.*
Pardonnez-moi,	*Sud mâlêch.*
Plume d'oiseau,	*Richa.*
Don, présent,	*Bak-cheech.*
Fille,	*Bint.*
Gouverneur,	*Hâken.*
Grec,	*Roumee.*
Un guide,	*Kheb eeree.*
Cousin (insecte),	*Namoôs.*
Chèvre (quadrupède),	*Anzeh.*
Oie (oiseau),	*Ouize.*
Lièvre (animal),	*Erneb.*
Cheval,	*Hossân.*
Encre,	*Hhbar.*
Poudre à canon,	*Baroot.*
Mouchoir,	*Mâ rama.*

PETITES PHRASES USUELLES.

Je vous remercie,	*Ikettar khirek.*

Il est bientôt dix heures,	*Rahi alista à chéra.*
Comment vous portez-vous, monsieur?	*Zay-ak, sadi, ach enta?*
Combien y a-t-il de journées d'ici à....?	*Qaddach tâmel men nhar men knal?*
La route est-elle belle?	*Eth-thriq mliħha âfia?*
Il y a six jours de marche,	*Sett iiam mehi.*
Bonsoir, bonne nuit,	*Msa el-khir.*
Soyez le bienvenu,	*Ahla ou sahla.*
Asseyez-vous un peu,	*Oq-ôd chouiia.*
Prenez une chaise,	*Khoud korsi.*
Impossible,	*Mouhhal.*
Qu'avez-vous? vous êtes donc bien pressé?	*Ache bik rak mghaouel?*
Portez-vous bien,	*Ebqa âla khir.*
Vous pouvez disposer de moi,	*Tendjem tettssarref fiia.*
Je suis à votre service,	*Rani béin ieddik.*

VOCABULAIRE.

Cheveux (de la tête),	*Ohar.*
La chaleur,	*El-ha, es-skhana.*
Chaud, brûlant,	*Ha mii.*
Affamé, avoir faim,	*Gayân.*
Infidèle,	*Kâfer.*
Juif,	*Yahoudie.*
Paresseux,	*Tumbal.*
Paresse,	*Ta chooućch.*
Dans, dedans,	*Goûa, at fiia.*
Voyage,	*Saffer.*
Ile, lac,	*Gazéerch, béerkeh.*
Clef,	*Muftà.*
Couteau,	*Sekeen.*
Lampe,	*Quandeel.*
Lanterne,	*Fanôus.*
Fusil	*El-mkohhla.*

Les bottes,	*Et-lezma.*
Souliers,	*Ssbabeth.*
Allumez la chandelle,	*Oulla i chem'ma.*
Il est fort tard,	*Meha el-hhal bez-zaf.*
Emportez la lumière, éteignez-la.	*Eddi edh-dhou mâak, ethfih.*
Vous pouvez vous retirer,	*Tendjem trouhh.*
C'est bien,	*Mlihh.*
N'oubliez pas de m'éveiller demain de bon matin,	*Ma tanza chi adji ghadda in châ allah ess-esbahh bekri qüemni.*
Marché (où on vend),	*Bazar.*
Viande,	*Lahm* ou *lhham.*
Légumes,	*Khedhar*, *khodhar.*
Lait,	*Lubbun.*
Voilà de la viande délicieuse,	*Had el-lahm mlihh bez-zaf.*
De la moutarde,	*Khardel.*
Huile d'olive,	*Zayt-zaytoon.*
Huile douce,	*Zayt-ty-eb-heloua.*
Huile à brûler,	*Seerig.*
Orange,	*Pôrtagan.*
Papier,	*Ouarag* ou *kagheth.*
Médecine,	*Dooueh.*
Plume,	*Gullum* ou *glouma.*
Crayon,	*Gâlam rosass.*
Pigeon,	*Haman.*
Pomme de terre,	*Qolqas frangii.*

PETITES PHRASES USUELLES.

Combien le pigeon?	*Qaddach el-haman?*
Un fodda,	*Ouahed fodda.*
C'est bien cher. — Non, monsieur,	*Ghali bez-zaf.—La ia, sidi.*
Prêtez-moi ce crayon,	*Sellef li had-el gâlem rosas.*
Accordez-moi cette faveur,	*Ouassi li had-el mziia.*

Indigo,	*Neelch.*
Y a-t-il?	*Fee khan chi?*
Il n'y a pas d'indigo,	*Ma feech neelch.*
Chaudron (pour faire cuire quelque chose),	*Bick-rag.*
Lime (outil),	*Geer.*
Marbre,	*Ro-kham.*
Natte (de lit),	*Hasséerch.*
Avez-vous un appartement à louer?	*Andek chi meskenlelkra?*
Chambre,	*Oda, hit.*
Oui, monsieur,	*Ih ia, sidi.*
Cette cheminée fume-t-elle?	*Had el-mdkhana tdakh-klen oulla la la?*
La cheminée,	*El-mdkhana.*
Quel est votre prix?	*Qadduch es-souma?*
Quarante-deux francs,	*Ethneen ou arbâin frank.*
C'est fort cher,	*Entâ ghali bez-zaf.*
Soit, je l'accepte,	*Alla irebbah rani qbelt.*
Y a-t-il un bon traîteur près d'ici?	*Khan chi ouahhed el-oukanda mlihha qrib lehna?*

ÉPOQUES DE LA JOURNÉE.

La pointe du jour,	*Feqqer, feqr.*
Matin,	*Sâbah.*
Lever du soleil,	*Télât é chems.*
Avant midi,	*Dà-hah.*
Midi, milieu du jour,	*Dôhr.*
Après midi,	*Asser.*
Coucher du soleil,	*Mûgh-reb.*
Il est minuit,	*Noss el-lil.*

PETITES PHRASES USUELLES.

Bonjour, monsieur,	*Sabah koom, sidi.*

Venez dîner avec moi demain,	*Adji ghadda in cha allah te-lach-cha maaï.*
Je vous remercie,	*Ikettar khirek.*
Je vous donnerai un filet contre les cousins,	*Thaal henie nâthik wahed na-moûsêïh.*
Il faut que vous,	*Lazeme.*
Il est nécessaire,	*Lazemé.*
N'y faites pas attention,	*Malêch, ma-annôueh.*
Adieu,	*Ebqa âla khir.*
Je vous salue,	*Salamou alaïkoum.*
Asseyez-vous un moment,	*Oq-od chouiia.*
Oui, monsieur,	*Ih ia, sidi.*
Avez-vous des souliers? Oui,	*Andked chi ssbabeth ou mer-koob? Ih.*
Quel est votre prix?	*Qaddach es-souma?*
Quatre piastres,	*Erbâ, piastres.*

VOCABULAIRE USUEL.

Les ongles,	*Mesmâr.*
Le nez,	*Mono-kheïr.*
Un gouvernail,	*Duf-feh.*
Une rame de (bateau),	*Mugdâf.*
L'Océan,	*El-bahr el-malch.*
La Méditerranée,	*El-bahr el ebiad (mer Blanche).*
Un Persan,	*A'gemie.*
Un pèlerin,	*Hag.*
Pilule (médecine),	*Hab.*
Epingle,	*Dabous.*
Caille (oiseau),	*Sôuman.*
Carrière à pierres,	*Mugta haggar.*
Promptement,	*Gaouam.*
Domestique,	*Khdimi.*
Un rat,	*Far.*
Un voleur,	*Hâramii.*
Une route,	*Derb, sikkab.*

Une corde,	*Habbel.*
Des ruines,	*Benai gardiim.*
Selle pour cheval,	*Serg.*
— pour dromadaire,	*Ghabiil.*
Gris, noir,	*Rmadi, ekhhal.*
Voici un cheval noir,	*Hahou âoud eûhhal.*
C'est un très-beau cheval,	*Hada âoud mlihh.*
Cheval,	*Aoud.*
Mouton (animal),	*Ghunnum.*
Du sucre,	*Soûker.*
Les chemises,	*El-qmaïdj.*
Les gilets,	*Edj-djlikat.*
Des bas,	*Tcheqatcher.*
Trois paires de gants,	*Thelata zouadji gouantes.*
Quatre mouchoirs,	*Erba mhharem.*
Deux pantalons,	*Ethniine ou zoudj sraouel.*
Plissez mes chemises,	*Kemmchi li el-qmaïdj.*
Taisez-vous,	*Oskoût.*
Je suis fâché,	*Isâab alây.*
Sel,	*Melh.*
Nager. — Je nage comme un poisson,	*Oûm.—Neôum kiilhhoutsa.*
L'épée,	*El-sayf.*
La Syrie,	*Ê-Sham.*
La table,	*Eth-thabla ou soffra.*
Allons prendre le café,	*Iia nechorbou el-qahoua.*
Fermez les fenêtres,	*Gghloq eth-thouaqi.*
Mes souliers sont-ils décrottés?	*Ssobbati ou merkoub memsouhh?*
Je suis un peu indisposé,	*Rani choiia mridh.*
Qui est là?	*Men hou?*
Un temple,	*Burbek.*
Un télescope,	*Nadara.*
Une tente,	*Khaim.*
Ceci, cela, ceux, ceux-là,	*Dii, diika, dikka, dôle.*
Une dent,	*Sin.*
Une serviette,	*Ouhaed foûtta ou serbilithat.*

Une ville,	*Belled.*
Une grande ville,	*Béender.*
Une vallée,	*Oüadii.*
De l'eau,	*Is giie.*
Eau fraîche,	*Môie heloua.*
Melon d'eau,	*Ba-tikh.*
Un parapluie,	*Chimeiih.*
Un puits,	*Biir.*
Du vin,	*Nibiit, charab.*
Que dites-vous?	*Betgoûlay?*
Qu'est-ce qu'il y a?	*Girâ aie ter?*
Quel est le prix de ceci?	*Be kam dii?*
Que faites-vous?	*Bi têmel aïe?*
L'année,	*Senna.*
La saison,	*Fssal.*
Cette année l'air est lourd,	*Had el-âm el-houa tqil.*
Pas encore,	*Lissa.*
Quelle heure est-il?	*Esaa fii kam?*
Il n'est pas tard,	*Mazal el-hhal.*
Il est midi et demi,	*Rahi el-tnache ou noss.*

NOMS DE NOMBRES.	EL-EDDUD.
Un,	*Ouaed.*
Deux,	*Atsiin.*
Trois,	*Thelàta.*
Quatre,	*Er-bâ.*
Cinq,	*Khamsa.*
Six,	*Sitteh, setta.*
Sept,	*Sébâ.*
Huit,	*Themanieh.*
Neuf,	*Tesâ ou tessà.*
Dix,	*Achéra.*
Onze,	*Adheche.*
Douze,	*Etnacheur.*
Treize,	*Theletacheur.*

Quatorze,	*Esbâtacheur.*
Quinze,	*Khamstacheur.*
Seize,	*Sittacheur.*
Dix-sept,	*Sébâtacheur.*
Dix-huit,	*Themantacheur.*
Dix-neuf,	*Tesâtacheur.*
Vingt,	*Acheriin.*
Vingt-un,	*Ouaïed ou acheriin.*
Trente,	*Thelâtiin.*
Quarante,	*Erbâiin.*
Cinquante,	*Khamsiin.*
Soixante,	*Settiin.*
Soixante-dix,	*Sébâiin.*
Quatre-vingts,	*Themaniin.*
Quatre-vingt-dix,	*Tésaiin.*
Cent,	*Meia.*
Cent un,	*Meia ou ouaied.*
Cent vingt,	*Meia ou acheriin.*
Mille,	*Elf.*
Onze cents,	*Elf ou méia.*

PHRASES USUELLES.

Servez le déjeuner,	*Ouedj-djet el-ftour.*
Venez déjeuner,	*Adji tefthar.*
Voici le beurre,	*Hahi ez-zebda.*
Apportez le sucre,	*Djib cs sokkor.*
Votre thé est très-bon,	*El-atsay mtaek mlihh bez-zaf.*
La salade,	*Ech-cheladha.*
Prenez de la salade,	*Khoud ech-cheladha.*
Il est temps d'aller se coucher,	*Hada ouaqt er-rqad.*
L'amadou,	*El-qaou.*
Bonne nuit,	*Tmessa âla khir.*
Apportez-moi une chemise.	*Djib li ouaèd el-qmedj-djà.*
Mes souliers sont-ils décrottés?	*Ssobbati memsouhh?*
Où est mon chapeau?	*Faïn rahi berrith-ti?*

Bonjour,	*Salamou alaïkoum.*
J'ai besoin d'une paire de souliers,	*Rani djitsek bache tfassal li zouïdja ssbabeth.*
Quel est votre prix?	*Qaddache es-souma?*
Neuf francs,	*Tesa frank.*
Avez-vous soif, monsieur?	*Rak atchan, sidi?*
La poste (aux lettres),	*El-bouchetha.*
Mars (mois de),	*Maghres.*
Nous sommes au 7 mars,	*Rana sab fi maghres.*
Qui êtes-vous?	*Ache koun?*
Comment voyage-t-on?	*Kache essafrou?*
Je voyagerai à pied, afin de mieux voir le pays,	*Nrouh âla redjli bache ne-chouf el-blad.*
Je louerai une mule,	*Nekri ouaed el-baqhla.*
Quand partez-vous?	*Ache men nhar temchi?*
Quel âge a-t-il?	*Qaddache ômrou?*
Où demeure-t-il?	*Faïn ieskon?*
Que dit-on?	*Ache rahoum iqoulon?*
Où est le capitaine du steamer?	*Faïn rah raïs ech-cheqaf en-nar?*
Vous partez pour Tunis?	*Enta msafar Itounes?*
Oui, monsieur,	*Ih ia, sidi.*
Quel est votre prix?	*Qaddache hhaq el-khra?*
C'est trop cher,	*Ghali bez-zaf.*
Je demeure rue ***, n°. 44,	*Ana neskon fzenqet ***, noumrou erbiin ou erba.*
J'ai mal aux dents,	*Sin ou snani ioudjeoûni.*
La mer est agitée,	*El-bahr âmel el-monedj.*
Est-ce la terre que nous voyons?	*Hadak el-berr rah idéhar?*
A quelle heure arriverons-nous?	*Ache men sâa tqoul nousslou?*
Dans deux heures.	*Fi saâtsein.*
Le bagage,	*El-qache.*
Allons à la chasse,	*Iia les-siada.*
Un fusil à deux coups,	*Mkohhla bzoudj.*
Voici une belle journée,	*Nhar el-youm mlih bez-zaf.*
Où irons-nous?	*Faïn nrouhou?*

VOCABULAIRE.

Les fleurs,	*En-nouar.*
Jasmins,	*El-jasmin.*
Tubéreuses,	*Mesk er-roumi.*
Œillets,	*El-qronfel.*
Giroflées,	*El-khili.*
Roses,	*El-ouard.*
Violettes,	*Bounefsedj.*
Des fruits,	*Ghalla.*
Des pommes,	*Teffah.*
Des poires,	*El-endjass.*
Des oranges,	*El-tchina.*
Des grenades,	*El-romman.*
Des figues,	*El-karmous.*
Des prunes,	*El-aïn.*
Des amandes,	*El-louz.*
Du raisin,	*El-ânele.*
Des pêches,	*El-khoukh.*
Le jardin,	*Edj-djenan.*

PETITES PHRASES.

De quel pays êtes-vous?	*Ache men blad entaya?*
Quel âge avez-vous?	*Qaddache men sna andek?*
Savez-vous écrire?	*Taraf tektele?*
Combien demandez-vous de gages?	*Qaddache thhable idjartek?*
Êtes-vous d'Alger?	*Entina men el-Djezaïr?*
Oui, madame,	*Ih ia, lalla.*
Non, madame,	*La ia, lalla.*
Que savez-vous faire?	*Ache tarfi tkhadmi?*
Otez mes bottes,	*Nahhi li et-tezma.*
Le bain est trop chaud,	*El-hamman rah skhoum bez zaf.*
Massez-moi bien,	*Dellekni mlihh.*

Vous me faites mal,	*Rak oudjatni.*
Savonnez-moi la tête,	*Aghsel li rassi bess saboun.*
Essuyez-moi,	*Emsah li.*
Donnez-moi une pipe,	*Djib shebouk ou sebsi.*
Où est mon chapeau?	*Ouain chachiitsi?*
J'oubliai ma montre,	*Nsit nakhod sâatsi.*
Il y a environ trois mois,	*Idji thelata chechour.*
Quand vous voudrez,	*Ouaqt elli thabb.*
Vous pouvez compter sur moi,	*Illa ettekal aliia.*
Où allez-vous?	*Faïn rak machi?*
Quel est le chemin de *** ?	*Ache men djiha thriq *** ?*
Conduisez-nous,	*Eddina.*
L'eau est-elle bonne à boire?	*Kan chi isqii ou ma mlihh lech-cherib?*

ÉGYPTE.

Situation et population.—L'Egypte occupe la partie nord-est de l'Afrique; elle est bornée au nord par la Méditerranée, à l'est par la mer Rouge, au sud par la Nubie, et à l'ouest par les déserts de la Libye. La longue et étroite vallée qui forme l'Egypte s'étend du 24ᵉ presque jusqu'au 31ᵉ degré de latitude nord, dans une longueur d'environ 190 lieues (ou 607 kilom.), et une largeur de 5 à 7 lieues (ou 20 à 28 kilomètres). L'Egypte doit sa fertilité au phénomène annuel du débordement du Nil, qui coule au milieu de cette vallée du sud au nord, à peu près parallèlement à la mer Rouge, jusqu'au Caire, où il se partage en deux branches qui forment avec la Méditerranée un triangle de soixante lieues de base et de cinquante de hauteur, composé de terres d'alluvion apportées par le fleuve, et par conséquent très-fertiles. Les trois angles du Delta possèdent trois villes: le Caire, où commence le Delta, Rosette et Damiette, à chacune des embouchures du Nil sur la Méditerranée. Le port d'Alexandrie lui sert d'entrepôt, ainsi qu'à toute l'Egypte. La superficie de la vallée du Nil équivaut à un sixième de la France, et ne contient aujourd'hui que 2,213,015 hab. Dans ce nombre, les Fellahs ou Arabes cultivateurs comptent pour 1,800,000; les Bédouins ou nomades, répartis en 30 tribus, pour 200,000; les Coptes, descendants des anciens Egyptiens, pour 145,000; les Turcs pour 32,000, les Européens pour 5,000. Le reste

se compose de Nubiens, de Grecs, Syriens, Arméniens, Juifs, etc. On prétend que la population de l'Egypte s'élevait dans les anciens temps à 15 millions.

DIVISION PHYSIQUE. — On divise l'Egypte en haute, basse et moyenne région. On y ajoute les oasis, qui sont les parties du désert où l'on trouve un peu de végétation. La haute Egypte s'étend du Caire à la Nubie; la moyenne comprend le Caire et les provinces latérales; la basse se compose du Delta, dans le voisinage de la Méditerranée.

DIVISION POLITIQUE. — ÉGYPTE PROPREMENT DITE.

Basse Égypte.

Provinces.	Chefs-lieux et villes remarquables.
LE CAIRE.	LE CAIRE (El-Kahira), *Boulaq* (vieux Caire), *Suez*.
KELYOUB.	*Kelyoub*, Choubra, El-Khancah, Abou-Zabel.
BELBEYS.	*Belbeys*.
CHIBEH.	*Chibeh*, Tell-Bastah, Hébydeh.
MIT-CAMAR.	*Mit-Camar*.
MANSOURAH.	*Mansourah*, Tmay-el-Emdid.
DAMIETTE.	*Damiette*, Menzaleh, Farescour, Sân, etc.
MEHALLET-EL-KEBIR. .	*Mehallet-el-Kebir*, Abousyr.
TANTAH.	*Tantah*, Zefti.
MELYG.	*Melyg*, Chibyn-el-Koum.
MENOUF.	*Menouf*.
NEGYLEH.	*Negyleh*, Terraneh, Omm-Dynar, Wardân.
FOUAH.	*Fouah*, Rachyd ou *Rosette*, Deyrout.
DAMANHOUR (*Bahyreh*).	*Damanhour*, Rahmanyeh Kourat.
ALEXANDRIE.	ISKANDERYEH (ALEXANDRIE), Aboukir (Canope).

Moyenne et haute Égypte.

DJYZEH.	*Djyzeh*, Myt-Rahynêh (MEMPHIS), (Pyramides).
ATFYH.	*Atfyh*.
BENY-SOUEYF.	*Beny-Soueyf*, Bouch, Fechn, Ahnâs.

MONFALOUT. . . . . . *Monfalout*, Sanabou, El-Cousyeh.
FAYOUM. . . . . *Medynet-el-Fayoum*, Begyg.
MINYEH. . . . . *Minyeh.*
SYOUT. . . . . *Syout*, Aboutig, Sadfeh, Tahtah.
DJIRDJEH. . . . . . . *Djirdjeh*, Hon, Akhmyn, Qaou, Denderah.
KÉNEH. . . . . *Kéneh*, Cous, Keft (THÈBES), Qoceyr, Louqsor, Karnak.
ESNÉ. . . . . *Esné*, Edfou, Assouan (*Syene*), El-Kab, El-Sag (*Éléphantine*), El-Heif (*Philæ*).

Ses dépendances politiques sont : à l'orient, les vastes solitudes qui s'étendent jusqu'à *Suez* et *Qoceyr ;* à l'occident, les oasis de *Khargeh ;* au sud, la *Nubie*, le *Kordofan*, l'*Abyssinie;* et vers l'est, l'*Arabie.*

La crue périodique du Nil, dont le limon fait de l'Égypte, en hiver, un jardin délicieux, commence vers la fin de juin, et acquiert sa plus grande élévation en septembre. Il reste permanent plusieurs jours, puis il décroît avec lenteur. Ce fleuve, par ses débordements, répare l'inclémence du climat, toujours brûlant en été, et dispense l'habitant de la plus pénible culture; il apporte aux citernes l'eau nécessaire à l'usage de la vie. L'inondation, toujours désastreuse pour d'autres contrées, comme on le voit par celle du Rhône, est en Egypte, au contraire, la cause de l'abondance. Si cette crue est suffisante, elle répand la fertilité; si elle est au-dessous de ce qu'exige le sol, alors la stérilité prend le dessus, et le pays devient malheureux, ainsi que les cultivateurs qui sont Arabes, et qui forment la masse principale de la population. On les trouve, sous la désignation de *Fellahs*, appliqués soit à la culture des terres, ou bien exerçant les arts industriels. Dans les premiers temps de leur présence en Egypte, ils passaient pour être très-instruits, civilisés, et doués de vertus guerrières. Mais aujourd'hui, c'est un peuple misérable, ignorant et superstitieux, dégradé et avili. Les plus éclairés, ou plutôt les moins ignorants, sont les *mouftis*, les *cadis* et les *malems*, c'est-à-dire les prêtres, les juges de paix et les écrivains. Les Turcs sont au premier rang de cette population, moins par le nombre, qui est d'environ 32,000, que par leur autorité, leurs emplois et leurs richesses.

Malgré sa misère, rien n'empêche le pauvre *Fellah* de croître vigoureusement, de se développer sous l'influence d'une atmosphère protectrice; rien ne peut l'empêcher de former un peuple poétique, sensible à la puissance du rhythme et des sons. Ainsi des villages bâtis en boue séchée au soleil prendront, sous l'on ne sait quelle influence se-

crête, un aspect noble ou gracieux. Les femmes, malgré un travail pénible, conservent dans la délicatesse de leurs formes une grâce naturelle. La plus pauvre fille arabe, à peine vêtue de sa chemise bleue en lambeaux, donnerait, dit M. Lenormant, à la plus belle paysanne de France, des leçons de bonne grâce et presque de coquetterie. Les plus pauvres ne portent qu'une chemise bleue avec un voile de même couleur, dont elles tiennent un coin dans la bouche en passant devant les hommes, et surtout devant les Français; tandis qu'un grand masque de taffetas noir, qui ne laisse à découvert que les yeux et le front, couvre la figure des plus riches. Des boucles d'oreilles, plusieurs colliers en coquillages, en pâte de verre, entremêlés d'amulettes d'argent ou de cuivre poli, des bracelets variés, le menton tatoué en bleu, ainsi que les mains et une partie des bras, les cils peints en noir, tels sont les traits qui caractérisent la parure d'une dame arabe, et qui, malgré leur bizarrerie apparente, forment un ensemble original et gracieux.

Origine des habitants. — Beaucoup d'opinions ont été émises sur l'origine de l'ancienne population égyptienne. Les uns l'ont regardée comme anéantie, les autres ont cru la retrouver dans les Coptes modernes; tandis que d'autres l'ont considérée comme ayant son origine dans la Nigritie, ceux-là comme éthiopique pure; d'autres encore l'ont fait venir de l'Inde. Il paraît que l'antique race n'est pas éteinte entièrement; les Coptes pourraient prétendre à cette origine, mais ils ne sont point les seuls qui peuvent avoir des titres à cette prétention. La population de l'Egypte n'étant point nègre, le sang éthiopien n'y est entré que pour une faible part. Mais elle existe encore intacte aux limites de l'Egypte supérieure, et elle n'est autre que la race qui peuple l'Arabie orientale et méridionale. L'Arabie a été de tout temps et elle est encore l'aliment de la population égyptienne. Dans cette immense zone qui du golfe Persique et de la mer Rouge s'étend jusqu'au désert de Sahara, il n'y a de terres susceptibles d'une culture productive que la vaste vallée du Nil, qui est le territoire fertile par excellence. Dès l'époque où il a été habité et cultivé, il est devenu abondant en céréales; il a été, comme dit M. Mengin, le rendez-vous des populations arabes. Aucun obstacle ne s'opposait à leur marche; elles trouvaient partout sur la route un sol conforme à celui de leur pays natal. Le chameau asiatique trouvait aussi à l'occident de la mer Rouge le même terrain qu'il était habitué à fouler à l'orient. Et ce mouvement d'émigration existe encore; il n'est que la suite de celui qui avait commencé à une époque immémoriale.

Le voyageur qui examinera attentivement le caractère de la

figure des Fellahs à *Esné*, à *Edfou*, à *Ombou*, ou qui aura considéré les cheiks des villages dans une très-grande partie de la haute Egypte, sera frappé du type arabe empreint sur leur physionomie. Le visage ovale, allongé, le front haut et large, découvert et un peu saillant, le nez prononcé, droit ou un peu aquilin, le sourcil long et droit, l'œil noir, enfoncé et brillant, les pommettes saillantes, la bouche grande et régulière, la lèvre légèrement bordée, le menton carré, les cheveux assez ordinairement frisés, mais non laineux, le cou fort, la peau sèche, enfin la taille médiocre et le corps souvent grêle : tels sont les Arabes *Beny-Ouasel* et les Arabes de la *Nubie* et de toutes les tribus. Cependant ce type se trouve plus rare au Caire et parmi les Egyptiens du pays inférieur, mais non tout à fait absent. Les plus anciennes familles des ulémas et des cheiks le portent encore visiblement; et ce caractère est identique avec celui qui distinguait les anciens Egyptiens. Ils ont transmis leur histoire par leurs arts dans les monuments qui existent encore dans la vallée du Nil. L'altération de ce type ancien n'existe profondément que dans la basse Egypte, là où les Occidentaux et d'autres races se sont établis.

Plusieurs auteurs ont prétendu que les Coptes représentaient les anciens Egyptiens. Les Coptes ont la tête large et écrasée, le front bas au lieu d'un front large et élevé, le nez ordinairement camus. L'on rencontre aussi le type de cette physionomie sur des monuments, sans que l'on puisse attribuer cette altération à des causes autres que celles du mélange des races de différents peuples qui ont peuplé la basse Egypte dès la plus haute antiquité; tandis que les traits du caractère arabe se sont mieux conservés dans la haute Egypte, comme étant moins exposée aux incursions des peuples d'un autre type.

Résumé historique. — L'Egypte est un des pays les plus anciennement civilisés du monde. Ses grandes pyramides ont plus de quarante siècles d'existence. Lorsque ces monuments gigantesques furent élevés dans la basse Egypte, on voyait depuis longtemps des constructions colossales et d'une grande magnificence dans l'Egypte supérieure, dont Thèbes et Memphis étaient les villes principales. La haute Egypte contenait une population nombreuse qui, d'après Hérodote, cultivait déjà les arts et les sciences avant que le Delta égyptien fût sorti du sein de la mer pour devenir une des parties les plus fertiles du globe.

Après l'extinction des nombreuses dynasties indigènes qui avaient gouverné pendant tant de siècles la haute et la basse Egypte, et auxquelles ce pays était redevable de ses

sages institutions et de ses plus beaux monuments, le sort de cette partie de l'Afrique devint très-malheureux par suite des invasions des armées étrangères, qu'attiraient sur les lieux la fertilité et la richesse du vaste bassin du Nil.

Après la destruction de l'empire des Perses, Alexandre le Grand fut pour l'Egypte un second fondateur de la monarchie égyptienne. Il répara les anciens canaux, en creusa de nouveaux; il fit élargir et curer les grands réservoirs construits par les dynasties égyptiennes, et fonda la ville qu'il honora de son nom.

L'emplacement d'Alexandrie fut si bien choisi par ce conquérant, qu'elle devint en peu de temps le centre du plus grand commerce de l'univers. Mieux située que l'ancienne Tyr, qu'Alexandre venait de détruire après un long siége, la nouvelle cité, qui communique au Nil par un canal, attira à elle le commerce de l'Afrique, de la Perse, de l'Arabie et de l'Inde.

Sous le règne des Ptolémées, l'Egypte s'était élevée à un haut degré de prospérité qui fut favorisée par la domination des Romains. Elle ne fut interrompue que par l'irruption des sectateurs de Mahomet, qu'on appela les Sarrasins, qui la soumirent à leur joug fanatique, en détruisant les monuments des arts, ainsi que le christianisme, qui y avait fait de bonne heure de grands progrès. L'Egypte devint une des premières prises de ces farouches conquérants, qui ne révéraient que le Koran. On connaît cette réponse d'un de leurs premiers khalifs, Omar, à son lieutenant, qui, lui ayant demandé de quelle manière il devait disposer de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, lui dit : « Si elle contient autre chose que le Koran, il faut la détruire; si elle ne contient que ce qui est prescrit dans ce livre sacré, elle est inutile. » Et ce précieux dépôt des connaissances humaines fut condamné à devenir la proie des flammes. Tous les chefs-d'œuvre des arts furent détruits en même temps; il n'échappa que ceux qui étaient, pour ainsi dire, indestructibles, et que les anciens Egyptiens semblaient avoir construits pour l'éternité.

Enfin l'Egypte, en passant successivement sous la domination des Soudans, des Mameluks, et ensuite des Turcs, lorsque Sélim Ier réunit cette province à l'empire ottoman, fut sans cesse opprimée par ces barbares conquérants, qui la considéraient comme un apanage de leur autorité, et qui la dépouillaient au gré de leur avidité.

La fameuse expédition de Napoléon en Egypte a été la cause première de la nouvelle prospérité et de la civilisation de cette célèbre région. Tout ce que la France renfermait alors d'hommes illustres dans les arts, les sciences et les

lettres, accompagna le jeune vainqueur de l'Italie dans cette grande et périlleuse expédition ; l'armée française reporta vers leur berceau les arts les sciences que l'Europe avait reçus de cette antique contrée, et de ce moment date la destruction du pouvoir militaire et anarchique de ce corps de Mameluks qui avaient si longtemps ravagé l'Egypte par leurs exactions.

Ce fut ainsi que Napoléon fraya le chemin à la domination de Mohammed-Aly qui, avec ses Albanais, extirpa les restes des Mameluks, et fonda en Egypte sa domination, qui fut pour ce pays un véritable bienfait. Une ère nouvelle a commencé pour l'Egypte avec le règne du vice-roi, dont l'esprit éclairé a senti la nécessité d'y encourager les arts et l'industrie de l'Europe, afin de lui restituer une partie de sa première splendeur.

Dernier événement occasionné par la politique de l'Angleterre.

Le vice-roi avait reçu pour compensation de l'expédition en Morée, sous le commandement d'Ibrahim, au lieu du pachalik de St-Jean-d'Acre qui lui avait été promis, l'île de Candie, dont la France aurait pu avoir dans ce temps la possession. Il convoitait depuis longtemps ce pachalik, ainsi que toute la Syrie, dont il demandait au sultan l'investiture. Déclaré rebelle par la Porte, après la prise de St-Jean-d'Acre, Ibrahim répondit à cette espèce d'excommunication par la célèbre victoire de *Flonn*, qui eut lieu le 8 juillet 1832. Une seconde bataille devait décider du sort de la Syrie; elle fut donnée le 21 décembre de la même année, sous les murs de la ville de Koniah. Le trône du sultan était ébranlé ; le vainqueur n'était plus qu'à six journées du Bosphore, la route lui en était ouverte ; il n'avait plus d'armée turque à combattre, et toutes les populations se déclaraient en sa faveur ; dans Constantinople même, Mohammed-Aly avait un parti puissant. Si les puissances d'Occident n'étaient intervenues, c'en était fait de l'empire ottoman. Tremblant au milieu de son sérail, le Grand Seigneur implora du secours, et la puissance qui en était la plus à portée courut à son aide : une escadre russe parut dans le Bosphore, avec 8,000 hommes de débarquement. Le vice-roi n'accepta point les conditions qui le limitaient à la possession des pachaliks d'Acre, de Tripoli et de Seyd ; elles lu semblaient incompatibles avec la gloire de ses armes. Ibrahim Pacha était à Kiutayé, et s'avançait toujours vers le Bosphore

La France et l'Angleterre pressaient la conclusion du traité; mais le sultan ne voulait céder que la moitié de la Syrie, lorsque cette province avait été conquise par Ibrahim : il fut obligé de la céder tout entière avec le district d'Adana. De son côté, le vice-roi se reconnut vassal de la Porte, et s'engagea à lui payer ce que lui payaient les pachas de Syrie. Cette paix, conclue définitivement le 14 mai 1833, fut appelée la paix de *Kiutayé*, du nom du lieu où se trouvait Ibrahim-Pacha au moment où le traité fut signé.

Mais ce traité ne fut pas de longue durée : l'Angleterre, jalouse de l'influence que la France exerçait en Egypte, et de l'industrie que celle-ci déployait, ainsi que de sa puissance maritime, conclut, le 20 juillet 1840, la quadruple alliance des quatre grandes puissances, de la Russie, de l'Angleterre, de l'Autriche et même de la Prusse, sous le futile prétexte de maintenir l'intégrité de l'empire ottoman, et de forcer le vice-roi à rétrocéder toute la Syrie, excepté le district d'Adana. La France refusa d'entrer dans cette alliance. Mohammed-Aly s'étant refusé d'obtempérer à des conditions aussi péremptoires que dures, les hostilités commencèrent pour expulser Ibrahim-Pacha et son armée égyptienne de la Syrie. Les opérations sur terre eurent peu d'importance; l'Angleterre fut la plus active sur mer, où elle bloqua et attaqua tous les ports de la Syrie. La prise de la forteresse de St-Jean-d'Acre, par l'escadre de l'amiral Stopfort, mit un terme à cette guerre de circonstance politique, en démontrant au vice-roi l'inutilité de ses efforts pour résister plus longtemps aux puissances alliées; il fut obligé de souscrire à toutes les conditions qu'elles lui imposèrent. Il lui fut ordonné de réduire ses forces de terre et de mer, et de restituer l'escadre turque qui s'était réfugiée à Alexandrie. Il fut seulement reconnu en sa faveur qu'il aurait pour lui et ses descendants la possession perpétuelle de l'Egypte et de ses dépendances en Afrique. Ainsi la puissance égyptienne, restreinte dans une sphère plus étroite, mais aussi plus paisible, n'excite plus autant la jalousie de la Porte-Ottomane ni d'aucune autre puissance; et la paix générale a été rétablie en Orient par le traité du 15 juillet 1841, auquel la France a pris part en rentrant ainsi dans l'union des grandes puissances, qui ont aussi reconnu le droit du Grand Seigneur d'interdire, comme autrefois, aux grands vaisseaux de guerre le passage des Dardanelles.

L'Egypte, civilisée et devenue puissante, doit tous les avantages dont elle jouit au gouvernement ferme et éclairé du vice-roi, dont le caractère et la vie entière méritent d'être connus; la biographie de cet homme illustre satisfera sans doute le voyageur qui aura occasion de lui être présenté.

Biographie de Mohammed-Aly-Pacha, vice-roi d'Egypte.

Mohammed-Aly est né l'an de l'hégire 1182 (1769), à Cavalla (Cowalah), petite ville de la Romélie, où son père était officier des troupes du gouverneur. Quoique son éducation ait été entièrement négligée, il a donné de bonne heure des preuves d'un génie subtil et pénétrant, ainsi que d'une imagination active et d'un esprit entreprenant, qui semblaient présager les hautes destinées auxquelles il était appelé. Il eut dans sa jeunesse l'occasion de manifester son courage et sa prudence, en faisant rentrer dans leur devoir les habitants d'un village qui s'étaient révoltés contre les autorités de Cavalla. Cette action lui gagna la confiance de ses chefs, et l'attachement d'une dame avec laquelle il se maria dans la suite, et dont il eut, durant la vie de son premier mari, trois fils, Ismaïl, Toussoum et Ibrahim. Une circonstance particulière le plaça à la tête d'un corps de 300 hommes que le district de Cavalla envoyait en Egypte, par l'ordre du Grand Seigneur, contre les Français qui en avaient pris possession. Il n'eut pas plutôt joint l'armée turque, qu'il se distingua par sa bravoure, dont il donna des preuves successives dans les différents combats où il se trouva engagé contre l'armée française. Sans entrer dans tous les détails de sa vie militaire et de sa promotion aux différents grades de l'armée, nous nous transportons au moment où il fut nommé gouverneur de l'Egypte (le 14 mars 1805) par une députation des shekhs. Le pays se trouvait alors en proie à toutes les horreurs des dissensions intestines, fomentées par une multitude de petits tyrans connus sous le nom de beys ou de mameluks. Il déjoua leurs projets d'opposition, et deux mois après son élection (le 9 juillet 1806), il fut reconnu par la Porte-Ottomane pacha d'Egypte. Les Anglais ne virent pas sans un secret mécontentement la tranquillité se rétablir, par l'énergie d'un seul homme, dans un pays dont ils convoitaient depuis longtemps la possession. Ils se déclarèrent ouvertement contre Mohammed-Aly, et l'ambassadeur anglais à Constantinople demanda son éloignement; en conséquence, la Porte donna l'ordre au pacha d'Egypte d'abandonner ce pachalik pour prendre possession de celui de Salonique. Mais il chercha à gagner du temps sous divers prétextes, jusqu'au moment où ses services engagèrent le Grand Seigneur à le laisser en Egypte, comme le seul homme en état de la gouverner dans un moment si critique, et de la conserver à l'empire ottoman. La défaite que les Anglais éprouvèrent à Rosette, à l'époque de leur malheureuse expédition en 1807, et leur

expulsion de l'Egypte, la destruction des Mameluks, les guerres contre les Wahabites, la conquête de l'Hedjaz, du Kordofan et de Sennaar, furent dans la suite autant de titres qui le recommandaient à la faveur et à l'estime du sultan.

Mohammed-Aly réunit à un grand courage l'art de commander aux hommes; il est doué d'un vaste génie, et de la connaissance des principes de la diplomatie européenne; il a une persévérance à toute épreuve, qu'il porte jusqu'à l'opiniâtreté et à la violence, quoiqu'il ne manque pas d'un certain sentiment d'humanité. Il a reçu à sa cour un grand nombre de sujets révoltés contre la Porte, qu'il a traités avec bienveillance, et qu'il n'a jamais voulu rendre. Pendant la révolution de la Grèce, il a pris sous sa protection les Grecs qui se trouvaient en Egypte, et les a comblés de ses faveurs. Il est affable, et il a des manières engageantes. Sans préjugés, il sait apprécier le mérite des Européens; il affecte même d'imiter leurs usages, et il blâme les grands de sa cour qui ont conservé de fausses idées au sujet des nations de l'Europe. Son coup d'œil est plein de feu; il est constamment agité, et il ne dort que fort peu. Pendant la nuit, deux femmes veillent alternativement à côté de son lit pour arranger les couvertures, qu'il renverse continuellement pendant son sommeil. Dès le premier abord, il est communicatif et très-curieux, surtout à l'égard de tout ce qui peut concerner l'Europe. En un mot, comme individu, il possède des qualités estimables : il est bon père, fidèle ami, tempéré et régulier dans ses habitudes et dans ses mœurs.

L'administration, et l'on pourrait dire la puissance de Mohammed-Aly, repose entièrement sur la propriété des terres, qui sont considérées comme domaine de l'État : l'Egypte est redevable à ce système de la prépondérance qu'elle a acquise dans les affaires d'Orient. Et c'est aussi celui que la sagesse de Joseph avait adopté. Toutes les terres, à l'exception de celles des prêtres, relevaient de Pharaon (Gen., XLVII). Joseph donnait la semence, et l'on cultivait la terre pour le monarque égyptien ; quatre cinquièmes appartenaient aux cultivateurs, et l'autre cinquième au roi.

La politique du vice-roi a élevé l'Égypte à un haut degré de splendeur; en effet, quel est l'État qui, depuis 20 ans, a fait comparativement de plus grands progrès? Son administration était entourée d'écueils de toute espèce, au milieu desquels il fallait manœuvrer avec habileté pour ne pas faire naufrage. Il devait d'abord chasser ou exterminer les Mameluks, se faire respecter des Turcs et les tenir constamment en échec ; tenir les Arabes sous le joug comme des vaincus, et pourtant les faire concourir à ses projets, comme formant le corps de

la nation et les plus en état d'agir ; il devait se servir des Coptes comme des instruments indispensables, et les éloigner des emplois comme des ennemis irréconciliables ; il devait se concilier l'amitié des Grecs, et les engager à coopérer à ses entreprises, en ménageant l'orgueil et les préjugés des Musulmans ; il devait surtout favoriser les Francs, les soutiens de sa puissance, et dont les connaissances lui étaient nécessaires, en les tenant néanmoins éloignés des principaux emplois, pour ne pas trop heurter les préjugés ou l'antipathie de ses sujets envers les chrétiens.

Plus qu'aucun autre pays, l'Egypte a besoin de civilisation ; sans civilisation, elle devient un désert. Mais aussi quels immenses ouvrages n'ont pas été entrepris et achevés depuis une vingtaine d'années par le pacha d'Egypte ! De grands travaux hydrauliques qui font la richesse du pays ont été exécutés depuis les côtes de la mer jusqu'aux cataractes du Nil : on a construit le canal *Mahmoudyeh* et celui d'*Abu-Neschabe* sur la rive gauche ; le canal Ibrahim et celui de *Belbeis* sur la rive droite du Nil, dans la basse Egypte ; le grand canal pour l'irrigation de la province Garbich, et plusieurs autres dans le Delta ; les belles écluses de Sauwatsch dans la province de Dachirdich : enfin, le grand nombre de digues, d'écluses, de sas, de coupures pour le passage des eaux, de ponts en pierre qui sont répandus dans tout le pays, ont pour auteur le vice-roi.

Le coton était la principale production de l'Égypte au temps des Ptolémées ; mais depuis des siècles la culture en avait été abandonnée, et cette contrée si fertile en tirait des pays voisins. Aujourd'hui, grâce aux soins du vice-roi, non-seulement l'Égypte produit et fabrique des étoffes de coton pour en vêtir toute sa population, mais elle en exporte aussi annuellement pour la valeur de plusieurs millions de piastres. On y cultive aussi avec succès de l'indigo, des oliviers, et l'on se livre à l'éducation des vers à soie ; en sorte que l'Égypte est devenue un État avec lequel toute ses puissances maritimes font un grand commerce.

Mohammed-Aly a su se former une armée redoutable, et le camp du Caire a été l'école militaire où, sous l'inspection d'officiers européens, elle a reçu cette discipline et cette instruction qui lui ont fait vaincre les Turcs et assuré la victoire en Syrie.

GOUVERNEMENT DE L'ÉGYPTE.

Le gouvernement de l'Égypte et de ses dépendances est

dévolu à Mohammed-Aly, qui a le titre de vice-roi. Par ses conquêtes, il a réuni à cette vaste possession la haute et basse Nubie, l'Hedjaz, le royaume de Sennaar, le Kordofan, enlevé au roi de Darfour, et l'île de Candie; mais la Syrie, depuis 1840, ne fait plus partie de ses domaines.

Depuis 1805 que Mohammed-Aly est vice-roi de l'Egypte, il a doublé l'étendue des terres en culture; de 1,186,000 hect. il les a portées à 2,400,000. N'est-ce donc rien que d'avoir doté l'Egypte d'un si grand nombre de cultures et de fabriques de coton, de soie, d'indigo, d'oliviers et d'autres productions? N'avait-il pas entrepris le barrage du Nil, un des travaux gigantesques qu'avait rêvés Napoléon, et qui n'a été interrompu que par la peste?

A l'oligarchie, ou plutôt à l'anarchie militaire des Mameluks, qui désolait l'Égypte, il a substitué une centralisation puissante. La vallée du Nil a été divisée en 5 gouvernements généraux, subdivisés en départements, arrondissements et cantons. Le *mandiz* ou gouverneur général reçoit les ordres du vice-roi, et veille à ce qu'ils soient exécutés par les *memours* ou chefs de département, qui sont en rapport avec les *nazirs*, espèce de sous-préfets qui ont sous eux les *kachefs* ou chefs de canton. Un *Cheik-el-Beled*, qui remplit dans chaque village des fonctions analogues à celles de nos maires, et connaît de certaines causes, complète cette organisation.

Revenus.

L'administration des finances est confiée à deux *khaznadars* (trésoriers), le *djeadié* militaire et le *mirié* civil ; ces deux fonctionnaires sont responsables de tout le mouvement des fonds. Les payements se font au *kaziré* (trésor) en numéraire ou en assignations délivrées par les khaznadars. Les sources du revenu consistent dans l'impôt personnel, qui varie de 15 à 500 piastres (de 3 f. 50 à 125 f.) : cet impôt rapporte 70,000 bourses (la bourse vaut 500 piastres, ou, selon le cours, environ 125 fr.) ou 7,700,000 fr.; et le *karatch* ou capitation imposée sur tous les non-musulmans : cet impôt rapporte 400 bourses ou 50,000 fr.; l'impôt foncier, qui varie de 17 pataques (le pataque vaut 90 paras) à 28 pataques par feddan, rapport estimant l'étendue des terres cultivées à 1,867,320 feddans, soit 2,400,000 hectares, 96,633,860 piastres ou 21,259,339 fr.; enfin l'impôt établi sur certaines cultures : ainsi le dattier paye la taxe foncière, plus 2 piastres par chaque pied d'arbre, et l'on en compte environ 5,000,000.

L'Égypte est soumise aussi à un régime de contributions indirectes : telles sont la douane d'Alexandrie, affermée 6,750 bourses ; celles de Damiette et du Caire, affermées 8,500 bourses ; l'inspection des voleurs, filles publiques, escamoteurs du Caire, affermée 4,000 bourses : à Sagout, dans la haute Égypte, le même impôt rapporte 40,000 piastres; enfin, tous les *apaltes* créés par le génie fiscal du pacha, et qui consistent dans l'affermage du privilége de la vente de certaines marchandises.

Système de fiscalité. — Tout ce système de fiscalité, quelque vexatoire qu'il paraisse, peut bien se retrouver jusqu'à un certain point dans quelques autres pays ; mais ce qui ne se rencontre nulle part, c'est le système du monopole universel que Mohammed-Aly a su organiser, et en vertuduquel il est devenu l'unique propriétaire foncier et l'unique négociant de l'Égypte. C'est lui qui loue aux Fellahs la quantité de terres qu'ils désirent mettre en culture. Sur cette quantité ils sont obligés d'en cultiver une certaine partie, et la meilleure, en coton, indigo, lin, opium, canne à sucre, suivant l'ordre qu'ils reçoivent à cet égard du nazir, qui a seul le privilége de vendre les produits au commerce. Pour les terres qui ne trouvent pas de fermier, le vice-roi les donne aux Cheik-el-Beled, qui les font cultiver à un prix qu'il détermine : ce n'est pas un contrat volontaire, c'est un ordre qu'il faut exécuter.

A l'époque de la récolte, tous les produits sont apportés dans les magasins du gouvernement. On y établit le décompte du cultivateur, et, après avoir déduit de son avoir l'impôt personnel, le *miry*, impôt foncier, et tous les autres droits, on lui donne pour solde un *teskeré* (mandat) à long terme sur le trésor ; puis, quand vient l'échéance, on le paye en toiles ou autres produits manufacturés.

Système industriel. — Le pacha s'est également réservé le monopole de la production industrielle; il possède, ou pour mieux dire il a créé trente fabriques de cotonnades où se confectionnent plus de 1,200,000 pièces de tissus. La principale imprime tous les ans plus d'un million de pièces d'indiennes. Deux fabriques de draps confectionnent 1,800 pièces; une autre, à Damhour, 120,000 aunes. On compte dans la haute et basse Egypte 30,000 métiers propres à tisser la toile de lin, 6,000 métiers pour les toiles de coton, 4,000 métiers pour tisser les étoffes de laine qui servent à vêtir les Fellahs. On trouve au Caire une fabrique de soierie qui emploie 160 métiers, on y met en œuvre 70,000 kilog. de soie ; dix fabriques d'indigo, une fabrique de bonnets ou *fezz*, des filatures, des fabriques de poudre, une fabrique d'armes, une raffinerie de sucre. Tous les ouvriers de ces fabriques sont mal payés et

aussi malheureux que les Fellahs. Mais les fabriques, comme l'observent MM. Cadalvène et Breuvery dans leur ouvrage sur l'Égypte et la Syrie, sont pour le pacha des théâtres où il va de temps à autre prendre quelques délassements. Dès son arrivée, toutes les roues tournent, toutes les machines sont en mouvement; cela fait bien du bruit, et il s'en amuse. C'est au Caire que sont fabriqués tous les appareils nécessaires aux filatures, et déjà l'on commence à imiter avec une grande exactitude les machines tirées de l'extérieur. Le pacha possède une fonderie de canons, une belle manufacture de fusils, de pistolets et d'armes à feu de tout calibre.

Différentes cultures. — Indigo. La culture de l'indigo a pris dans le Delta une grande extension; il se fait dans tous les terrains jusqu'à sept coupes de cette plante. Dix fabriques ont été établies pour la préparation de l'indigo. La récolte annuelle peut se monter à 77,300 okes ou 125,000 kil., dont le sixième est réservé pour la consommation du pays. L'indigo est l'importation étrangère qui a le mieux réussi; l'administration s'en est réservé le monopole; la culture du café et de la cochenille a échoué, et le vice-roi y a renoncé.

Garance. Depuis une dizaine d'années l'on cultive en Égypte la garance que l'on tirait autrefois de l'île de Chypre. La récolte est toute destinée aux besoins des fabriques; rien n'est exporté ni vendu dans le pays.

Soie. L'éducation des vers à soie a été poussée activement; on a confié ce soin à plus de cinq cents Syriens, et le produit s'est élevé à 15,000 kilog. On peut évaluer à 3 millions le nombre de pieds de mûriers plantés en Égypte.

Lin. La culture du lin ayant été sacrifiée à celle du coton, sa production annuelle, qui s'élevait naguère à 100,000 k., se trouve réduite à 4,000, que le pacha conserve pour les besoins de ses fabriques de toile. Il en est de même du chanvre, dont toute la récolte est absorbée pour le service de la marine.

Coton Jumel. Depuis plusieurs années, la prédilection du pacha s'est portée sur le coton dit *Jumel* ou *Maho*, et ce qui explique cette faveur, ce sont les profits que lui a rapportés cette production, qui a longtemps grossi son trésor, et se trouve pour une grande part dans le succès qui a couronné ses entreprises. On connaît l'histoire de cette plante, qui végétait ignorée dans les jardins d'un Turc du Caire, nommé *Maho*. Ce fut M. Jumel qui, l'ayant aperçue le premier, la signala au pacha avec tout le parti que l'on pouvait en tirer; il s'empressa d'en profiter. Les premières plantations, qui en 1821 avaient donné 947 quintaux, furent portées en 1823 jusqu'à près de 259,000. En peu de temps, le coton arbuste couvrit les plaines de l'Egypte. La culture des autres produits

fut quelque temps négligée. Rivaux des cotons du Bengale et de ceux de l'Amérique, les cotons d'Égypte allèrent livrer leur lainage blanc et soyeux aux machines à filer de France et d'Angleterre; au bout de quelques années, l'Égypte put en verser dans la consommation 400,000 quintaux. Ce phénomène étonna l'Europe; les cotons en laine éprouvèrent une baisse successive sur tous les marchés. Mais, depuis cette époque, la récolte a diminué d'une manière sensible, ce que l'on a attribué à l'expédition de Syrie et à la dépopulation de l'Égypte; car ce ne sont pas les terres qui manquent en Égypte, mais bien les bras pour les cultiver. Depuis Assouan jusqu'à la Méditerranée, il y a plus d'un million de seddans incultes.

Il a été planté en 1826 une nouvelle espèce de coton, dite longue soie, que les Anglais appellent Sea-Island; mais cette espèce est moins recherchée que le Jumel sur les marchés d'Europe.

Opium. L'opium est encore une culture assez importante que le vice-roi a voulu introduire en Egypte, se rappelant que celui de la Thébaïde jouissait autrefois d'une réputation méritée. Pour parvenir à ce but, il fit venir de Smyrne des Arméniens pour la culture; et après divers essais qui donnèrent des résultats satisfaisants, la culture fut faite sur une grande échelle, et la récolte s'est élevée en 1833 à 14,500 okes, que le gouvernement a vendues 110 piastres l'oke.

L'opium de la Thébaïde est meilleur que celui de l'Asie-Mineure; il obtient sur les marchés de l'Europe un avantage de 20 p. 0/0.

Eau de rose. Une autre culture et une fabrication lucrative n'ont pas échappé au monopole; ce sont la culture des rosiers et la fabrication de l'eau et de l'essence de roses, d'un si grand usage chez les Turcs. On évalue ce produit à environ 40,000 livres d'eau de rose ou d'essence de différentes qualités.

Autres productions. — Les autres productions de l'Egypte sont le blé, le riz, l'orge, le maïs, les féves, le lin, le colza, le carthame, le sucre et le tabac. Les blés du Delta sont très-beaux, mais ils ne se conservent pas; le riz est très-savoureux, quoique vilain de malpropreté. Les lins de Boulac et de Rosette sont d'une qualité supérieure. Le carthame, dont les tiges séchées servent de combustible, et dont les fleurs contiennent une très-belle matière colorante livrée au commerce sous le nom de *safranon*, sous la forme de petits pains ronds et aplatis, est une des plantes les plus avantageuses de l'Egypte. Le carthame le plus pur est celui du Tahata; on le falsifie quelquefois. On cultive les cannes à sucre dans

la haute Egypte ; on a établi plusieurs raffineries : on évalue l'exportation à 16,000 quintaux. On élève une grande quantité de bestiaux, et surtout des pigeons, dont les colombiers sont innombrables dans toute l'Egypte, et s'élèvent au-dessus de la toiture des maisons. On fait éclore les poulets dans des espèces de fours construits exprès, ce qui les multiplie à l'infini. Et comme la journée d'un cultivateur ou d'un ouvrier n'est que d'environ 40 centimes, toutes les productions sont à bon marché. Le prix moyen d'un hectolitre de blé n'est que de 4 fr. 50 c. à 5 fr., tandis qu'en France ce prix est de 15 à 20 fr.; ceci fait une grande différence pour la main-d'œuvre : ce qui doit faire donner la préférence aux productions de l'Egypte.

De l'arsenal et de ses dépendances. — Il y a dix ans que l'arsenal était peu de chose, aujourd'hui il est immense ; ses vastes ateliers occupent une partie de la citadelle. Dans les ateliers de la manufacture d'armes il y a 600 ouvriers ; on y confectionne 600 à 650 fusils par mois. Dans un atelier séparé on fabrique les briquets pour l'infanterie, les sabres et les lances pour la cavalerie. Les gibernes, les baudriers, et tout ce qui compose l'équipement du fantassin et du cavalier, sont fabriqués dans le même lieu, ainsi que les brides et les selles avec leurs garnitures. Les caissons et les affûts occupent un grand emplacement. Mais le plus important de tous les ateliers est celui de la fonderie de canons : chaque mois on confectionne trois à quatre pièces de 4 et de 8 ; quelquefois on fond des mortiers de 8 pouces et des obusiers de 24 pouces de diamètre. Il n'y a rien moins que 1,500 ouvriers employés dans ces ateliers. Le vice-roi, avec une armée nombreuse et un matériel d'artillerie considérable, devait avoir un tel arsenal, muni de tout ce qui est nécessaire à un grand déploiement de forces.

Arsenal de la marine. — La marine du vice-roi et son arsenal ont été créés depuis peu d'années par le zèle et le talent remarquable de M. de Cérisy; le nombre des vaisseaux était de dix, dont un à trois ponts de 136 canons; celui des frégates était de six, des corvettes quatre, des bricks huit.

Cet arsenal était pourvu de tous les objets nécessaires aux constructions; cinq à six mille ouvriers travaillaient dans toutes les parties de ce vaste établissement à confectionner le matériel des vaisseaux, tandis que les officiers européens s'occupaient de l'instruction des marins dans la théorie et la pratique.

Intendance de santé et lazaret. — La direction de cette intendance est confiée au corps des consuls. On a établi une

commission sanitaire composée de cinq membres ; ils sont spécialement chargés de prendre toutes les dispositions que commandent les circonstances, lorsque la santé publique est compromise. L'inspecteur du lazaret fait exécuter ponctuellement leurs décisions. Le lazaret est placé au port neuf d'Alexandrie ; il est organisé comme celui des ports de la Méditerranée.

Le Nil et sa navigation. — Le Nil sera sans doute difficile à maîtriser. Son cours est extrêmement mobile : tantôt il se gonfle, et roule un volume d'eau dont la rapidité est effrayante ; tantôt il n'est plus qu'un vaste ruisseau que le Fellah passe à gué ; son lit varie à chaque instant. Le Nil forme en quelques heures des îles de sable qui disparaissent du soir au matin. Comme la fertilité ou l'aridité de l'Egypte dépend de l'inondation ou arrosement des terres cultivables, les Français, à peine maîtres de l'Egypte, avaient songé à construire des digues aux deux embouchures du Nil, afin de faire refluer les eaux sur toute la superficie de la vallée ; depuis, on a formé le projet d'un barrage de ce fleuve pour produire le même effet, que les circonstances ont empêché de mettre à exécution. Le vice-roi en avait chargé M. Linant-Bey, son ingénieur en chef.

Lorsque l'armée française occupait l'Egypte, il n'y avait que 700 barques de diverses grandeurs qui naviguaient sur le Nil dans toute l'étendue du Saïd, depuis Assouan jusqu'au Caire ; on portait à 900 le nombre des barques destinées à la navigation aux environs de la capitale, et sur les deux branches de Rosette et de Damiette jusqu'aux embouchures du fleuve. — Actuellement on compte dans la haute et basse Egypte 3,100 barques, dont 800 appartiennent au gouvernement : les autres sont des propriétés particulières. On divise ces barques en plusieurs classes : les unes naviguant dans le temps de l'inondation, telles que les grands bateaux qui descendent du Saïd ; les *maaches* de haute portée, qui servent aussi, à cette époque, au transport des marchandises ; les dahabyehs et les canges sont réservées aux voyageurs ; les premières, avec les *kaïasseh*, tirant peu d'eau, sont aussi employées pour le commerce lorsque le fleuve est dans son étiage. Parmi ces barques il y a environ 100 djernes de diverses grandeurs qui naviguent de Rosette à Alexandrie ; elles vont aussi de Damiette au delà du Boghaz porter des marchandises aux navires en rade. En été, ces djernes vont à Chypre et dans les ports de la Syrie.

Canaux. — Aucun pays n'a plus besoin de canaux que l'Egypte, semblable à la Hollande, pour l'écoulement des eaux de l'inondation, mais qui demandent un entretien con-

tinuel pour les rendre utiles et propres à l'irrigation des terres. Le vice-roi a senti la nécessité de creuser des canaux, curer ceux qui existent, rétablir les digues et en faire de nouvelles, jeter des ponts sur les canaux et pourvoir à l'irrigation; il l'a fait, quoique son ouvrage soit resté incomplet. Voici ceux qui ont été exécutés depuis 1822 dans la basse Egypte, pour augmenter les moyens d'irrigation et la culture des terres : dans le Delta, on a creusé à Tantah un canal qui se joint à celui de Kafr-el-Cheykh, à l'ouest de Defrageh; sa longueur est d'environ 52 kilom., sur une largeur de 16 mètres; le canal de Bouseyeh, le même que le canal Bessarady, qui a sa prise d'eau dans la branche de Damiette, au nord de Dacadous; le canal de la province de *Bahireh*.

Le canal le plus important est celui de *Mahmoudyeh*, qui a 20 lieues (80 kilom.) de longueur, 30 mètres de largeur et 6 mètres de profondeur, si utile à la navigation, et qui a tant coûté d'hommes et d'argent; il n'est plus navigable que pendant l'inondation. Il est à sec pendant huit mois de l'année depuis son embouchure jusqu'à Atfé, où il se joint au Nil. En 1833, M. Pascal Coste soumit un projet pour le rétablissement de ce canal, d'après un système qui assurait la navigation pendant toute l'année. Le vice-roi l'avait ajourné à cause des travaux du barrage.

Les canaux de la haute Egypte sont tout à fait négligés; aussi l'agriculture y est-elle moins prospère que dans le Delta; il y a beaucoup de terres incultes, et la population y est plus clair-semée.

Depuis que le cotonnier arbuste couvre les champs de la basse Egypte, le vice-roi a ordonné que l'on y établît un grand nombre de puits à roue, pour donner en tout temps l'eau nécessaire aux plantations. On en compte dans le Saïd 8,000; dans la moyenne et basse Egypte, 26,000, et pour les rizières, 16,000 tobouds; en tout, 50,000.

Commerce de l'Égypte.— Avant que les navigateurs eussent trouvé une route nouvelle pour arriver aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, le commerce avec cette partie de l'Asie se faisait par Ormus, sur le golfe Persique, et par la mer Rouge. Tyr, Peluse, et depuis, Alexandrie, devaient leur opulence aux riches entrepôts qu'elles formaient de toutes les marchandises qui, du port d'Arsinoé, aujourd'hui Suez, se rendaient dans les ports de la Méditerranée, d'où elles se répandaient en Europe. Vingt-trois lieues environ séparant la Méditerranée de la mer Rouge, cet espace était franchi par de nombreuses caravanes, dont les chameaux pesamment chargés transportaient d'une mer à l'autre

les denrées précieuses venues des bords de l'Indus ou de la Taprobane. L'Égypte était alors florissante, tenait le sceptre du commerce; elle était le temple des sciences et des arts. Les souverains de l'Egypte signalèrent leur règne par des travaux d'utilité publique, ou bien leur faste et leur orgueil par des monuments gigantesques. Le Nil, objet de l'adoration du peuple, était aussi le principe de la fécondité. Nileus, l'un des successeurs de Mendès, donna son nom à ce fleuve, appelé jusqu'alors *Egyptus*, en mémoire des grands travaux qu'il fit pour le contenir. Ptolémée réunit le Nil à la mer Rouge par un canal qui communiquait à la branche de ce fleuve nommée *Pélusiaque*, aujourd'hui comblé, et qui établissait ainsi la jonction des deux mers. Mœris s'était aussi illustré en retenant les eaux du fleuve dans un lac qu'il fit creuser, afin de fertiliser la campagne en distribuant les eaux dans les canaux d'arrosement.

Mais aujourd'hui que les chemins de fer peuvent remplacer si avantageusement les canaux pour les communications par terre entre les différentes mers et les fleuves, il serait facile d'en établir un à travers l'isthme de Suez, qui n'a que 70 milles ou environ (126 kil. de longueur), et ce trajet pourrait se faire alors en quelques heures. Le pacha avait eu l'intention d'en établir un que les circonstances lui ont fait sans doute abandonner.

Ancienne voie de communication par Alexandrie et la mer Rouge. — Cette voie du commerce entre l'Occident et l'Orient, par Alexandrie et la mer Rouge, était celle qui avait d'abord enrichi Tyr, et ensuite Alexandrie, qui lui avait succédé dans ce grand commerce. Venise en a profité pendant le moyen-âge pour s'élever à ce degré d'opulence qui excita une si grande émulation parmi les Etats d'Occident, qui végétaient obscurément dans l'oubli et l'abjection, lorsqu'un grand prince, Henri de Portugal, animé du désir de rendre sa nation puissante, et voyant que c'était au commerce de l'Inde, que les Vénitiens faisaient par la voie de l'isthme de Suez et le golfe Arabique, qu'ils étaient redevables de leur prospérité, conçut le projet d'ouvrir une route directe vers cette région par le cap de Bonne-Espérance et à travers le grand océan Indien. Cet essai réussit parfaitement à l'amiral portugais Vasco de Gama, qui, parti de Lisbonne avec une petite escadre, arriva à Calicut, sur la côte de Malabar, le 22 mai 1488, dix mois et deux jours après son départ des rives du Tage. Les Portugais ne furent pas les seuls qui s'intéressèrent à cet événement; toute l'Europe y prit part. Les immenses avantages du trafic de l'Inde, auquel s'étaient enrichies toutes les nations anciennes et modernes qui l'avaient

fait, firent juger que la découverte de cette nouvelle route vers l'Orient allait nécessairement produire une grande révolution non-seulement dans les rapports de commerce, mais dans le système politique de l'Europe.

C'est ce qui eut lieu effectivement; car Venise et Alexandrie perdirent leur importance, ainsi que le commerce de la Méditerranée. Aujourd'hui, par une réaction nécessaire, il s'agit de ramener le commerce avec l'Inde dans cette ancienne voie, ce qui augmenterait considérablement la prospérité de l'Egypte, ainsi que celle d'Alexandrie, et serait d'autant plus opportun, que les bateaux à vapeur, dont ce port est une des principales stations, en faciliteraient le moyen, ainsi que le chemin de fer que l'on établirait à travers l'isthme de Suez, qui est le plus grand obstacle qui s'oppose à cette communication, cependant suivie par les voyageurs anglais qui se rendent dans l'Inde, ou qui en viennent, comme on en trouvera la route tracée ci-après dans la description du voyage de l'Egypte en Orient.

Tout porte à croire que la navigation à vapeur va probablement rendre à l'Egypte l'ancienne direction si avantageuse du commerce de l'Inde; car, partis des ports de Suez et de Cosséir, sur la mer Rouge, et de ceux de Dafaz, de Mascate et d'Aden, en Arabie, les bateaux à vapeur n'ont qu'une médiocre distance à parcourir pour arriver à Bombay, sur la côte du Malabar, dans l'Indostan.

L'expérience a prouvé qu'il est presque impossible d'établir une ligne suivie de bâtiments à vapeur depuis l'Europe jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et depuis cette pointe méridionale de l'Afrique jusqu'à la presqu'île de l'Inde en deçà du Gange, c'est-à-dire jusqu'à Calcutta, qui est le grand entrepôt de son commerce, à cause des immenses distances qui séparent ces stations, et par suite de l'impossibilité d'approvisionner ces navires d'une quantité suffisante de charbon de terre en sus de leurs cargaisons de marchandises.

En supposant qu'un chemin de fer fût établi à travers l'isthme depuis le Caire jusqu'à Suez, les bateaux à vapeur sur la Méditerranée jusqu'à Alexandrie pouvant faire leur trajet en 8 à 10 jours, et ceux sur la mer Rouge, depuis Suez jusqu'à Bombay, aussi en 8 à 10 jours, ou si l'on veut 20 jours, l'isthme étant franchi en 3 ou 4 heures, tout le voyage pourrait se faire en quatre, cinq ou six semaines au plus, et par conséquent avec une grande économie de temps et de dépense. Cette nouvelle voie de communication serait surtout favorable aux ports français situés dans le bassin de la Méditerranée, tels que celui de Marseille, et aussi à Alexandrie.

Commerce entre l'Egypte, l'Arabie et l'Abyssinie. — Le commerce de l'Egypte est encore considérable ; il se compose des riches productions de l'Arabie et de l'Abyssinie, ainsi que de celles de l'Asie-Mineure. On transporte de Lattoki, en Syrie, une grande quantité de tabac à Damiette, qui se vend en échange de riz et de tabac. Beyrouth envoie aussi au Caire, par la voie de Damiette, les produits, soit agricoles, soit industriels, des Druses et des Maronites du mont Liban, consistant en coton et en soie que l'on échange contre du café moka. Le commerce qui se fait par le Nil et par les caravanes de la Nubie et de l'Abyssinie, du pays de Sennaar et de Darfour, est aussi d'une assez grande importance. Il en vient des cotons et des dattes, et on prend en retour du tabac, du *durrah* et plusieurs sortes de tissus. *Esneh,* dans la haute Egypte, en est l'entrepôt. On envoie d'*Assouam* au Caire des dattes, des feuilles de séné; les retours consistent en tabac et en café. Les trois tribus d'Arabes du mont Tor (l'ancien mont Sinaï et Horeb) conduisent en Egypte des chameaux et des chèvres, et apportent de la gomme qu'ils cueillent dans le désert. Alexandrie est l'entrepôt de tout le commerce de l'Egypte.

Le voyageur arrive à Alexandrie par les bâtiments à vapeur, soit de Marseille, soit de Syra ou de Malte, et même de Constantinople.

Avant de descendre du vapeur, il faut faire prévenir le maître de l'hôtel de l'Orient (hôtel français) d'envoyer la voiture vous chercher; il fait toujours cela gratis.

Se rappeler de faire demander au maître d'hôtel le drogman Olivier ; c'est un Français, drogman excellent et brave homme. On fait les arrangements que l'on juge convenables avec lui.

Il est indispensable d'avoir un drogman.

Alexandrie, capitale de la basse Egypte, fondée l'an 531 avant l'ère chrétienne, par Alexandre le Grand, est située sur une langue de terre sablonneuse en forme d'isthme, à l'ouest du Delta du Nil, et entre le grand lac Mariaut (*Maréotis*), le beau port de l'île de *Pharos* sur la Méditerranée, et le bord du grand désert de la Libye. Le *canal Rhamanyeh* fait communiquer cette ville avec le Caire par la branche du Nil qui débouche à 5 milles (9 kil.) au-dessous de Rosette.

Vue du port, cette ville a l'apparence d'une ville européenne ; mais cet aspect s'évanouit aussitôt que le voyageur y est entré. A l'arrivée du bâtiment à vapeur, les maîtres des différents hôtels viennent ordinairement à bord pour solliciter le patronage des voyageurs; dès qu'ils ont fait leur choix,

le maître de l'hôtel prend soin de leur bagage et de tout ce qui les concerne.

Hôtels : l'hôtel d'Orient et l'hôtel d'Europe, situés sur la grande place. Le premier est le meilleur hôtel d'Alexandrie ; la dépense pour la table et le logement, sans extra, dans l'un ou l'autre hôtel, est de dix francs par jour.

La ville moderne d'Alexandrie est entourée d'un mur en pierre d'une assez grande hauteur renforcé par un fossé, et ayant quatre portes ; l'intérieur de la ville, à l'exception du quartier des Francs, n'est qu'une série de ruelles étroites, sales, sans pavement, où l'on est à chaque instant bloqué par un grand nombre de chameaux, d'ânes, de porteurs d'eau, de mendiants, et de meutes de chiens sauvages et féroces. Cependant les Alexandriens sont fort affables envers les étrangers et très-obligeants ; le costume européen n'y excite aucune surprise ni aucune injure, comme dans les autres places du Levant, et le voyageur n'a pas besoin d'en changer, comme au Caire et ailleurs.

Le courrier part d'Alexandrie pour le Caire tous les lundis, les mercredis, les vendredis et samedis, à sept heures du matin, et revient du Caire les mêmes jours et aux mêmes heures.

Alexandre, après la prise de Tyr, qui lui avait opposé une grande résistance, et lui donna une haute idée de la puissance qu'une cité pouvait acquérir par le commerce, résolut de lui enlever le riche commerce de l'Orient, la principale source de son opulence et de sa richesse. En conséquence il fonda une ville près de l'une des embouchures du Nil, qu'il honora de son nom, et il en choisit l'emplacement avec un si grand discernement, qu'Alexandrie devint la ville la plus considérable du commerce de l'ancien monde, et que, malgré les changements continuels de domination, elle ne cessa point d'être pendant dix-huit siècles le principal siége du commerce de l'Europe avec l'Inde. Ptolémée, aussitôt qu'il eut pris possession de l'Egypte, établit à Alexandrie le siége de son gouvernement. Il nous a laissé une preuve frappante du grand intérêt qu'il attachait aux affaires maritimes, dans le fanal de l'île de Pharos, bâti à l'embouchure du port d'Alexandrie, ouvrage qui, par sa magnificence, a mérité d'être mis au nombre des sept merveilles du monde. La colonne connue sous le nom de colonne de Pompée subsiste encore ; mais celles qui l'entouraient ont été jetées dans la mer du temps de Saladin, sultan d'Egypte.

Alexandrie, malgré l'ouverture de la route directe de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, qui devait tarir la source de sa richesse ainsi que celle de Venise, n'en continua pas

moins d'être un des principaux ports de la Méditerranée et l'entrepôt du commerce entre l'Occident et l'Orient; et elle est encore aujourd'hui l'une des places de commerce les plus importantes du Levant, et l'une des principales stations des paquebots à vapeur qui correspondent avec l'Inde.

Alexandrie est aussi l'entrepôt de tout le commerce ainsi que des productions de l'Egypte, et du commerce avec tout l'Archipel, Constantinople, la Syrie, la mer Noire et la mer Rouge, par son heureuse situation sur la Méditerranée; ce qui lui attire un grand concours de voyageurs de toutes les nations commerçantes, qui y ont des consuls, d'autant plus que c'est le meilleur port que l'on puisse trouver sur tout l'immense littoral des côtes de l'Afrique depuis Tunis jusque sur la côte de la Syrie.

Ancienne Alexandrie.—L'ancienne Alexandrie, c'est-à-dire celle fondée par Alexandre, avait une circonférence de 5 lieues (20 kil.), avec une population de 300,000 habitants et autant d'esclaves. Une rue magnifique, qui avait 2,000 pieds (632 mèt.) de longueur, traversait toute la cité depuis la porte sur la mer jusqu'à la porte Canopique, ayant de chaque extrémité, soit la vue sur la Méditerranée, soit sur le lac Maréotique; et une autre d'une longueur égale la coupait à angle droit.

Après trois siècles de prospérité, Alexandrie passa avec le reste de l'Egypte sous la domination des Romains; et pendant la guerre de César, une partie du quartier du Brochion fut brûlée, et une foule de monuments réduits en cendres, parmi lesquels se trouvaient la grande bibliothèque et le musée. Cependant, une fois soumise à l'empire romain, 29 ans avant Jésus-Christ, Alexandrie redevint florissante jusqu'au temps de l'invasion des Sarrasins, et sous le kalifat d'Omar elle suivit le sort du reste de l'Egypte. Son lieutenant, après un siége longuement soutenu, pénétrant dans ses murs, demeura frappé de tant de grandeur et de magnificence: cette ville, disait-il dans son rapport, compte 4,000 palais, 4,000 bains, 400 places publiques, 40,000 juifs et 12,000 magasins. Il est fort problématique que la bibliothèque ait été incendiée, comme quelques auteurs le prétendent, par les ordres d'Omar, parce qu'elle l'avait déjà été par César.

Que trouve le voyageur maintenant? Une vaste plaine sillonnée de tranchées, perforée de puits, divisée par des murs en ruines, couverte d'anciennes colonnes, de tombes modernes, qu'ombragent des palmiers et des nopales; pas une créature vivante ne s'offre à son œil attristé, si ce n'est des hiboux, des chauves-souris et des chakals. Au milieu de la ruine totale de cette ancienne grandeur, que de réflexions

s'offrent à l'esprit! Pourquoi cette florissante cité a-t-elle été détruite? Pourquoi son antique population ne s'est-elle point reproduite et perpétuée?

La ville moderne, déchue de son ancienne importance, est reléguée sur l'étroite langue de terre qui unit l'île du Phare au continent; elle se compose, comme toutes les villes du Levant, de rues étroites et obscures, et de maisons avec des toits en terrasse.

La population, réduite à 25,000 habitants, se compose de Turcs, d'Arabes, de Coptes, d'Africains, de chrétiens et de juifs adonnés aux différentes branches du commerce. Le langage nommé *mauresque*, mélange d'arabe, d'espagnol et d'italien, est le plus généralement en usage par suite des intérêts du commerce. Elle est le siége des consulats des diverses puissances européennes.

Dans la moderne Alexandrie, le voyageur visitera avec intérêt le *nouveau palais*, la *douane*, la *mosquée des mille et une colonnes*, et surtout les *fortifications* et l'*arsenal de la marine*, constructions les plus importantes des temps modernes; ne pas oublier le *canal de Rahmanyéh* ou *Mahmoudyéh*, qui fait communiquer cette cité avec le Caire par la branche du Nil qui débouche à 5 milles (9 kilom.) au-dessus de Rosette.

L'Aiguille de Cléopâtre. — Le voyageur qui visite Alexandrie ne doit pas négliger d'aller voir deux superbes obélisques formés d'un seul morceau de granit rouge, couverts de tous côtés d'hiéroglyphes; leur hauteur est d'environ soixante-quatre pieds (21 mètres), et huit pieds carrés (2 mètres 1/2) à leur base. Ils furent apportés de Memphis pour servir d'ornement au palais de Ptolémée; l'un d'eux est couché sur le sol; l'autre est encore debout, on l'appelle vulgairement l'Aiguille de Cléopâtre.

Colonne de Pompée.—C'est le nom que l'on donne ordinairement à la magnifique colonne érigée par Pompée, gouverneur de la basse Egypte, en l'honneur de l'empereur Dioclétien. Sa hauteur, en y comprenant le piédestal et le chapiteau d'ordre corinthien, évidemment d'une date plus moderne, est d'environ cent pieds (33 mèt); le pilastre est de granit rouge remarquable par sa taille, mais sans hiéroglyphes. Elle fut amenée de la haute Egypte par Alexandre le Grand, lorsqu'il fit d'Alexandrie la capitale de son empire. De sa base on a une vue magnifique, qui s'étend depuis le littoral de la Méditerranée jusqu'au lac Mareotis, qui formait l'ancienne limite de la cité.

Les Catacombes.—On a exagéré beaucoup leur importance dans la description que l'on en a donnée; elles sont déci-

dément bien inférieures à de semblables excavations de la haute Egypte. Leur entrée primitive est toujours inconnue; l'entrée actuelle est fermée par une forte porte dont la clef est confiée à un Arabe, qui, moyennant une petite rétribution, fournit de la lumière et sert en même temps de guide. Le voyageur est d'abord conduit dans un passage large et voûté, et se terminant à une chambre circulaire avec des tombeaux de tous côtés creusés dans le roc : ce qui le mène dans un labyrinthe sans fin, et dans d'autres enclos tous creusés également dans le roc. La plupart sont tellement recouverts de sable et de décombres, qu'il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de pouvoir les explorer.

Bains de Cléopâtre. —A une petite distance des catacombes, et près du bord de la mer, on voit des ouvertures dans les rochers, où, suivant la tradition, cette reine si renommée pour sa beauté était dans l'habitude de venir prendre des bains chaque jour. Plus loin, le long de la mer, on trouve un enclos carré, plein de ruines que l'on prétend avoir été celles du palais de Cléopâtre.

Amusements. — Alexandrie possède un excellent cabinet de lecture avec une bibliothèque assez ben fournie de bons livres sur le Levant; il est situé au coin de la grande place.

Pendant le carnaval on donne un grand nombre de bals, et des casinos sont ouverts où l'on en donne également. Un théâtre d'amateurs est aussi ouvert et bien fréquenté; on y représente surtout des vaudevilles français.

Le voyageur fera bien d'aller aussi visiter la superbe collection des antiquités égyptiennes de M. Harris.

Canal du Nil. —Le canal du Nil, déjà mentionné précédemment, a son embouchure à environ 70 pas de la colonne de Pompée. Au sommet de la hauteur, il y a une tour où est placée une sentinelle chargée d'annoncer le pavillon des vaisseaux qui se dirigent vers le port.

Anciens réservoirs.—Le voyageur doit aller voir les anciens réservoirs qui servaient à fournir de l'eau à la ville, quoique les catacombes méritent, aux yeux de bien des personnes, la préférence; ces dernières commencent à l'extrémité de l'ancienne cité, et s'étendent sur un certain espace le long de la côte, formant ce qu'on appelait la *Nécropolis* ou la ville des morts. Elles consistent en petites grottes sépulcrales taillées dans le roc, dont nous venons de donner la description.

Colonne Dioclétienne.—Elle est à environ un demi-mille (900 mètres) à l'est des catacombes, en dedans des murs de l'ancienne cité; elle s'élève sur un piédestal imparfait d'environ 12 pieds (4 mètres) de hauteur: la colonne, d'environ

90 pieds de haut (30 mètres), est surmontée d'un chapiteau d'ordre corinthien d'environ 10 pieds(3 mèt. 30 cent). La colonne est d'un seul bloc de granit rouge, de 9 pieds (3 mèt.) de diamètre, sans aucun hiéroglyphe et admirablement bien taillée.

ROUTES D'ALEXANDRIE AU CAIRE.

Il existe trois routes qui conduisent d'Alexandrie au Caire ; la plus fréquentée est celle par le Nil. On s'embarque à Alexandrie sur le grand canal de Mahmoudyéh, que Mohammed-Aly a fait rétablir, et de là, en remontant le Nil, jusqu'au Caire.

ROUTE Ire.

PAR LE CANAL DE MAHMOUDYÉH.

La première route dont nous nous occuperons est celle par le canal de Mahmoudyéh. Cette utile et belle communication peut avoir 60 milles (108 kil.) de longueur, environ 90 pieds (29 mètres) de largeur sur 18 pieds (6 mètres) de profondeur : tel est l'avantage du terrain, que dans tout son parcours on ne rencontre pas une seule *porte-écluse.* — Quelques auteurs prétendent que plus de 150,000 personnes furent occupées à son creusement primitif, et que l'ouvrage fut terminé dans une année.

D'Alexandrie on doit aller avec le drogman au port du canal de Mahmoudyéh, et là on prend un patron de barque. On va s'embarquer, et le drogman se charge d'acheter tout ce qui est nécessaire pour la route, tel que vins, liqueurs, pain, etc., etc. Il a ordinairement avec lui un grand panier contenant tous les ustensiles de cuisine et de table.

Le passage d'Alexandrie à Atfich (lieu où le canal se joint au Nil) se fait presque toujours en seize, vingt ou vingt-quatre heures; cela dépend du vent.

Les barques du canal ne sont pas chères : pour trois voya-

geurs, deux drogmans en sus de l'équipage, 80 piastres égyptiennes, valant à peu près 20 fr.

A Atfich on est obligé de changer de barque, et d'aller, aussitôt arrivé, sur le port du Nil, en louer une. Elle coûte environ 260 piastres, valant 65 fr. Ce prix ne varie pas, quel que soit le temps que l'on est en route.

Si l'on est fatigué à Atfich, il y a un hôtel français où on peut coucher; mais il est mauvais, et on dort mieux dans les barques.

Des porteurs transportent les bagages d'une barque dans l'autre à peu de frais.

Arrivé à Boulac, port du Caire, il faut se rendre au Caire, qui en est loin d'une lieue (4 kil.), sur des ânes, et les bagages vont sur des chameaux.

Au Caire il y a maintenant un excellent hôtel français, appartenant au maître de l'hôtel d'Orient à Alexandrie : demandez donc l'adresse à Alexandrie; il est situé sur la place de l'Esbequeck, au Caire.

Au Caire, on est obligé de garder son drogman pour acheter des provisions dans les bazars et pour aller voir les environs.

Au Caire, on va dans les rues toujours à âne; pour faire les promenades aux environs, cela se fait à âne ou à cheval.

Si on préfère un hôtel plus modeste que celui de la place de l'Esbequeck, il y a dans le quartier franc l'hôtel français, tenu par Domeck; il est bon aussi; il coûte environ 35 piastres égyptiennes ou 7 fr. 50 c. par jour.

En quittant Alexandrie, nous avons parcouru le *canal Mahmoudyéh* dans toute sa longueur au milieu d'une plaine unie et fertile; arrivés à *Atfich*, nous entrons dans le *Nil*, que les Arabes aiment tant, et dont les Musulmans disent que si Mahomet avait goûté de ses eaux, il aurait prié pour que son immortalité terrestre durât jusqu'à la fin des siècles. Au moment, dit un voyageur, où nous entrâmes dans le père des fleuves, ses ondes avaient atteint une grande hauteur; notre navigation n'était pas seulement facile, mais tout ce qui nous entourait était animé et pittoresque. Cette élévation des eaux répandues sur une plaine immense, et qui, dans nos contrées septentrionales, n'offriraient que l'image de la désolation et de la misère, servent ici à féconder le sol qu'elles semblent avoir bouleversé. C'est que la nature, dont la prévoyance est infinie, a voulu que le fleuve sortît une fois chaque année de son lit, pour venir rafraîchir et fertiliser ces belles contrées desséchées par un soleil brûlant. Ainsi rien ne peut empêcher le pauvre *Fellah* (laboureur arabe) de croître

dans toute la vigueur d'une race favorisée, de se développer sous l'influence d'une atmosphère protectrice, d'ouvrir son âme aux impressions riantes dont l'air paraît imprégné; rien ne peut l'empêcher de former un peuple poétique, sensible à la beauté des formes, à la puissance du rhythme et des sons, jouissant enfin de l'organisation complète qui n'appartient qu'aux peuples du Midi, et que compense bien faiblement pour nous le travail de l'intelligence. Ainsi des villages bâtis en boue séchée au soleil prendront, sous je ne sais quelle influence secrète, un aspect noble et gracieux; présenteront des lignes heureuses, des réminiscences frappantes des plus beaux monuments de l'antiquité. Ainsi les femmes, dont l'habitude d'un travail pénible a pourtant respecté le développement, conserveront dans la délicatesse de leurs formes, dans la juste complexion de leurs membres, une grâce naturelle que rehausse encore un genre de parure simple et frappant. La plus pauvre fille arabe, à peine vêtue de sa chemise bleue en lambeaux, donnerait à la plus belle paysanne de France des leçons de bonne grâce et presque de coquetterie. Une jolie femme arabe est l'idéal d'une danseuse de l'Opéra; c'est de même une nature un peu grêle, mais juste de proportions: des membres fins et bien attachés, des pieds très-petits et d'une forme charmante, des mains si délicates que les bracelets de l'avant-bras peuvent passer par-dessus sans s'ouvrir; des yeux de gazelle, auxquels la peinture noire des cils ajoute à la fois de la douceur et de l'éclat. Les plus pauvres ne portent qu'une longue chemise bleue, avec un voile de même couleur, dont elles tiennent un coin dans la bouche en passant devant les hommes, et surtout devant les Francs. Un grand masque de taffetas noir qui ne laisse que les yeux et le front découverts couvre la figure des plus riches. Des boucles d'oreilles, plusieurs colliers en coquillages, en pâte de verre, entremêlés d'amulettes d'argent ou de cuivre poli; des bracelets également variés et multipliés; le menton tatoué en bleu, ainsi que les mains et une partie des bras; la peinture noire des cils: tels sont les traits qui complètent la parure d'une Arabe, et qui, malgré leur bizarrerie apparente, forment un ensemble original et gracieux. Il faut dire pourtant que cette description est faite au point de vue poétique, en faisant abstraction de bien des imperfections, et surtout de l'aspect rebutant de la misère et de la saleté.

Arrivés à *Atfich*, village dont la seule importance est dans sa position à la jonction du canal et du Nil, nous commençons une navigation nouvelle: notre bâtiment vogue rapidement sur le fleuve, qui étale à nos yeux étonnés sa nappe d'eau magnifique; à droite et à gauche, de nombreux villages aux

formes arabes semblent sortir du sein des eaux, et nous offrent un tableau des plus curieux, auquel nos yeux n'étaient pas encore accoutumés. C'est une nature tout à la fois imposante et nouvelle pour nous. Nous arrivons ensuite à

BOULAC, bourg considérable sur le Nil, avec des établissements importants, et que l'on peut regarder comme le port du Caire, qui n'en est qu'à 2 milles (3 kil. 1/2) environ. Il est d'une apparence médiocre. Il faut pourtant en excepter le palais d'Ismaël-Pacha, qui présente un singulier mélange d'architecture italienne, grecque et arabe. Le reste consiste en maisons qui occupent le bord du fleuve où se trouve le port; elles sont toutes d'un à deux étages, et sont presque entassées les unes sur les autres. Néanmoins cette ville est en progrès d'amélioration, et paraît devoir devenir en peu de temps une place d'assez grande importance pour le commerce.

Nous conseillerons aux voyageurs de continuer leur route jusqu'au Caire sur des ânes (c'est un voyage de quelques minutes), et de laisser leurs bagages aux soins de leur drogman, qui les fera conduire sur des chameaux, aussitôt qu'ils auront été visités par la douane. Quoique cette formalité ne soit que de pure forme, puisque le bagage du voyageur est exempt de tous droits, cela n'en exige pas moins un assez long espace de temps, que le voyageur curieux peut employer d'une manière plus agréable et plus intéressante pour lui.

ROUTE II.

D'ALEXANDRIE AU CAIRE, PAR ROSETTE ET LE DELTA, SUR DES ANES.

1re journée, au caravansérai, près le lac d'Edko.
2e dito, à Rosette.
3e dito, à Fouah.
4e dito, à El-Kodabé.
5e dito, à Tookh-el-Nassera.
6e dito, à Bershaum.
7e dito, au Caire.

En partant d'Alexandrie pour prendre la voie de Rosette,

ou ce qu'on appelle la porte Canopique, on passe à travers des dunes de sable et des décombres; ensuite on entre dans le désert, où l'on ne trouve souvent aucune trace de végétation; après cinq heures de marche, on arrive à l'ancienne *Canope*. Le voyageur alors passe le village d'Aboukir, défendu par une forteresse, où se donna, en 1798, la célèbre bataille du Nil, si glorieuse dans les fastes militaires de la France. La route, pendant plusieurs milles, se prolonge sur la côte méridionale de la baie d'Aboukir, où l'on arrive à l'une des petites branches du Nil. On la traverse dans une barque. Le voyageur atteint le caravansérai, où il doit passer la nuit. En partant à la pointe du jour, on suit la route qui longe la côte pendant plusieurs lieues, ayant pour guide des piliers noirs qui servent à tracer le chemin jusqu'à

ROSETTE. Le nom arabe de cette ville est *Al-Raschid*, et rappelle le souvenir et le nom du calife Haroun, le héros de ces charmants contes arabes qui ont fait les délices de notre jeune âge. L'origine de cette ville est incertaine, mais, suivant le géographe arabe Edrissi, qui vivait dans le XII[e] siècle, elle était située à l'embouchure du fleuve : elle en est actuellement éloignée de plus de six milles (10 kil. 3/4), et d'un accès très-difficile par eau.

La vue de cette ville du côté du désert est singulièrement belle; elle est entourée de murs très-bas; les maisons sont en briques; un grand nombre ont cinq étages, avec des fenêtres qui se projettent en avant en forme de petites tourelles gothiques. Les mosquées sont spacieuses et d'une belle apparence, ornées de hauts minarets ayant trois à quatre galeries les unes au-dessus des autres.

On trouve à Rosette une mauvaise auberge, tenue par un Italien; mais comme c'est la seule qui existe dans la ville, on y rencontre quelquefois des compagnons de voyage d'une agréable compagnie.

Les célèbres jadins de Rosette sont situés à une petite distance au sud, sur le chemin du couvent *Abou-Mandour*, sur le sommet duquel le vice-roi a fait construire un télégraphe. Du haut de la tour on jouit d'une superbe vue sur le cours du Nil, et sur les jardins, qui consistent en plantations de grenadiers, bananiers, limoniers, citronniers, orangers, entremêlés de quelques palmiers et sycomores. La promenade favorite des habitants est une grande place située entre la cité et le fleuve, où les bâtiments qui peuvent arriver jusque-là débarquent leurs marchandises. Ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville, ce sont les tanneries et les magasins (*shounah*) du pacha, où de grandes quantités de riz se trouvent entassées.

En partant de bon matin, le voyage se continue à travers le désert, le long de la rivière, jusqu'auprès d'une tour des Sarrasins, où la scène change subitement, et où le voyageur se trouve au milieu de belles prairies arrosées par de nombreuses nappes d'une eau limpide. Après plusieurs heures de marche, le voyageur atteint le village de Tifeny, situé sur les deux rives du Nil, qu'il traverse dans une barque pour entrer dans le Delta, dont il peut dès cet endroit admirer la grande fertilité.

Fouah, où le voyageur passe la troisième nuit, est une grande ville située sur la rive droite du Nil. Il y a plusieurs mosquées et des bains, avec des manufactures. Les maisons sont élevées et construites en briques, et quelques-unes ont même des fenêtres avec des vitres de verre. Il y a une grande manufacture de *tarbouches*, qui sont des bonnets rouges de Tunis, en usage dans tout le Levant, et de *zabouls*, qui sont de grossiers manteaux de laine. Le caravansérai est au milieu du bazar; c'est là que le voyageur peut passer la nuit.

La route du lendemain se fait sur le bord du Nil, qui est plus large ici qu'à Rosette, et dont le lit est parsemé de plusieurs petites îles fort agréablement couvertes de bois épais; les villages sont en grand nombre dans cette partie du Delta, et donnent plus de variété au voyage. Dans le cours de l'après-midi, le voyageur passe par le grand village de Deïr-Ibrahim, remarquable comme ayant été l'ancienne *Naucratis*, la place où les Grecs qui commerçaient avec l'ancienne Egypte devaient s'arrêter, comme les Européens qui font le commerce avec la Chine sont obligés de faire à Canton. De ce village, qu'on appelle aussi *Ed-Desoug*, le voyageur arrive à *Sal-el-Hajjar*, près duquel était située la magnifique ville de *Saïs*, jadis la capitale de la basse Egypte; et à une petite distance plus loin, se trouve *El-Kodabé*, où l'on doit passer la quatrième nuit. On doit s'adresser au *sheik-el-beled*, ou chef du village, pour se procurer une chambre à coucher. Le lendemain matin, le voyageur, en partant à l'heure ordinaire, à environ sept heures, traverse le *canal d'El-Fersak*, il passe ensuite par le village de *Beir*, et arrive sur le midi à *Cafr-Diami*, où l'on voit des plantations d'orangers et de citronniers et un beau gazon. Les chemins, si on peut les appeler ainsi dans tout le Delta, ne sont rien autre que des sentiers étroits, et, dans plusieurs endroits, traversent des champs labourés séparés par des fossés. Il y a aussi un grand nombre de canaux que l'on traverse dans des barques, ou sur de beaux ponts en pierre que le pacha a fait construire dans plusieurs endroits. A *Toukh-el-Nassera*, le voyageur doit de nouveau demander une chambre au

sheik-el-beled pour y passer la cinquième nuit. En partant à six heures du matin le jour suivant, et en disant adieu aux rats et aux insectes de *Toukh-el-Nassera*, trois heures après environ on traverse un grand canal; toute la contrée d'alentour est magnifique, unie et verte comme la plus belle prairie, et embellie de plantations d'arbres entremêlés de palmiers et de sycomores. Après avoir passé par deux ou trois petits villages, on atteint *Shibin-el-Kom*: c'est une place de quelque importance où le pacha a établi une grande factorerie. Un peu plus loin au nord, le canal de *Tanta* se joint à celui d'*Harinen*, et le voyageur poursuit son chemin le long de ce beau cours d'eau, qui offre tout l'agrément d'une rivière, et dont les bords ondulés sont ornés d'orangers et de limoniers, d'une verdure qui contraste avec le jaune d'or des champs qui couvrent la superbe plaine située entre le canal de *Menouf* et *Damiette*, formant une branche du Nil, laquelle, malgré son extrême fertilité, renferme de pauvres villages. Le voyageur passe la sixième nuit à *Bershaum*. En partant peu après le lever du soleil, le lendemain, afin d'arriver de bonne heure au Caire, il suit la route qui longe la branche du fleuve qui va à Damiette, traverse le Nil à *Shubr-es-Shawich*, et il entre dans le riche pays de *Goshen*, célèbre pour avoir été le séjour des enfants d'Israël en Égypte.

Vers midi, vous arrivez à *Kilioub*, le chef-lieu du district, où il y a un petit café, dans lequel vous pouvez prendre des rafraîchissements et quelque repos. De cet endroit vous apercevez distinctement les massives pyramides. A *Shoubra* on entre dans une grande avenue d'arbres qui conduit au Caire; la route a ici au moins de 90 pieds (30 mètres) à 100 pieds (33 mètres) de largeur, bordée de chaque côté d'une rangée de sycomores, d'acacias et d'autres arbres, dont les branches se joignant forment un ombrage délicieux contre les rayons ardents du soleil. A l'extrémité de cette grande avenue, cette belle voie s'unit avec celle de Boulac. Rien n'est plus pittoresque que le grand nombre de jardins que l'on rencontre, remplis de bosquets d'orangers et de citronniers qui répandent un agréable parfum. Après avoir traversé une grande place et deux ou trois rues étroites, le voyageur atteint une porte par laquelle il entre dans le quartier des Francs.

ROUTE III.

DU CAIRE A ALEXANDRIE, PAR LE DÉSERT.

Si le voyageur, à son retour de la haute Égypte, n'avait pas l'intention de visiter la Palestine et la Syrie, il pourrait dans ce cas ou traverser le désert de Suez, en prenant le chemin de *Salihiyeh* et d'*El-Arish*, ou prendre une barque à Damiette dans la saison la plus favorable de l'année. Il peut aussi avoir l'occasion de retourner par une troisième route à Alexandrie.

Le voyage du Caire à Alexandrie à travers le désert peut s'entreprendre par la voie de *Niguillah*, le long de la branche occidentale du Nil, de là continuer jusqu'à *Damanhour,* grande station militaire; ensuite par *Keraoum*, le long du canal de *Mahmoudyéh*, jusqu'à *Alexandrie,* ou bien le long de la rive orientale du fleuve, par la voie de *Shalakaum*, de *Shabor* à *Damanhour*, et de là jusqu'à Alexandrie. On peut faire aisément le voyage en trois jours à cheval, ou en quatre jours sur un chameau.

Damiat ou Damiette, chef-lieu de la province ou préfecture, est située sur la branche *Phatnitique* du Nil, à 5 milles (9 kil.) de son embouchure, sur une langue de terre qui sépare la rivière du lac *Menzeleh.* Cette ville est renommée pour son riz, que l'on estime comme le meilleur de l'Égypte; elle est aussi célèbre par le débarquement de l'armée française en 1218 et 1249, lors de l'invasion de l'Égypte pendant la croisade.

Des petits bâtiments font le commerce de ce port avec la Syrie. Aujourd'hui cette ville, quoique bien déchue et peu importante, est encore une des mieux bâties et des mieux situées de l'Égypte; sa population, jadis si nombreuse, ne s'élève pas aujourd'hui à plus de 20,000 âmes.

Le voyageur verra avec intérêt les vastes et beaux magasins à riz construits par le vice-roi, ainsi que quelques mosquées. De cette ville, le voyageur qui voudrait aller en Syrie, et qui craindrait l'ennui et la fatigue d'une marche à travers le désert, pourra s'embarquer sur un des nombreux vaisseaux qui commercent avec Jaffa: ce voyage ne dure jamais plus de 3 ou 4 jours; il est parfaitement sûr et ne coûte que quelques dollars (5 fr. 25 c.).

Arrivée du voyageur à Boulac par la voie du Nil. Per-

spective du Caire.—Dès le matin, en arrivant à Boulac, on aperçoit de plus de huit lieues les sommets des pyramides qui se détachent avec majesté sur un fond de vapeurs brillantes. A mesure que le voyageur approche du Caire, ces beaux et énormes monuments semblent avancer de son côté, de façon que vers trois heures de l'après-midi on a devant soi, au milieu des palmiers et des sycomores, le village d'Embabeh, où commença la fameuse bataille des Pyramides; à gauche *Chaubia*, maison de campagne du pacha; en face est le *Mokatam*, et au-dessous la citadelle et les édifices les plus élevés du Caire.

Les pyramides, placées au fond du paysage, la chaîne libyque elle-même, complètent ainsi le plus magnifique spectacle que l'imagination puisse concevoir. Les autres accidents du sol qui surviennent dans ce tableau ne font qu'ajouter à sa beauté, jusqu'à ce que les minarets des mosquées du Caire se soient éclipsés derrière les dunes factices qui enceignent la ville, et qu'enfin l'œil n'aperçoive plus à notre gauche que les murailles blanches de la longue douane de Boulac, et les toits contournés du palais abandonné d'*Ismaël-Pacha*, fils du vice-roi d'Égypte, qui périt dans l'expédition de la Nubie.

« C'était une grande affaire, dit un voyageur, que de débarquer tout notre bagage, et de nous installer dans une maison qui n'avait exactement que les quatre murs; aussi nous décidâmes-nous à ne partir pour le Caire que le lendemain soir. Je me chargeai d'aller préparer les logements, et je fus ainsi le premier à entrer dans cette autre Babylone. Il faisait ce jour-là une chaleur étouffante; en sentant le soleil tomber à plomb sur ma tête, je me rappelai le supplice de *Rayer* allant chez *Logistite;* mais, à tout ce que je voyais, j'aurais pu croire que j'approchais plutôt du palais d'*Alcine*. La fête du jour avait fait reprendre à cette ville autrefois si florissante une partie de son ancien éclat; la beauté des costumes, les vives couleurs des banderoles, les cris joyeux de la population, joints au style bizarre des monuments, à la fraîcheur de la végétation, donnaient à la place d'*Esbékicé*, et à la belle nappe d'eau qui la couvre dans cette saison, un aspect digne des *Mille et une nuits*. L'intensité de la chaleur ne pouvait empêcher ce peuple de se livrer à ses amusements avec une ardeur que tempérait à peine leur gravité orientale. Ce fut donc plutôt portés que marchant, mon âne et moi, que nous traversâmes toute la partie de la ville occupée par la fête, pour nous engouffrer dans les rues étroites qui donnent au Caire l'aspect d'un labyrinthe. Peu à peu la foule diminuait; le calme reparut dans ces noires avenues;

et quand, après avoir passé cinq ou six portes, suivi cinq ou six allées, je me trouvai vis-à-vis de la maison qui nous était destinée, je pus me croire dans les solitudes de la Thébaïde. »

Le Caire est depuis longtemps la capitale de l'Egypte moderne. Il se divise ordinairement en trois parties : celle que les voyageurs appellent le Grand-Caire; celle de Boulac, et celle de Tosthath ou le Vieux-Caire. Ce fut Am-bemel-As qui, dirigeant l'expédition d'Afrique, sous le kalifat d'Omar, fonda sur les bords du Nil une ville qu'il appela *Tosthath* (c'est-à-dire tente de poil de chèvre), à l'endroit même où il fit dresser ses tentes. Elle demeura longtemps la capitale de l'Egypte, et reçut aussi le nom de *Misy* ou *Masy*, ou de Grande-Ville. Lorsqu'en 969 de notre ère, D'janhar, général de Moaz, premier kalife Fatimite, eut soumis l'Egypte à sa domination, il fonda une ville à quelque distance de Tosthath, et l'appela *Kaira*, la Victorieuse, nom emprunté de celui de la planète Mars, *el Kair*, alors en conjonction avec le soleil. Le kalife lui-même, quatre ans après, vint y établir sa résidence, et ses successeurs l'ont successivement embellie par des édifices qu'ils ont fait construire; les principaux, surtout les établissements utiles, l'ont été par les princes Ayoubites, le sultan Saladin et les Mameluks. A mesure que la nouvelle ville prenait de l'accroissement, Tosthath se trouva abandonnée; de sorte que les Européens l'ont appelée le Vieux-Caire, pour le distinguer.

Le Grand-Caire est situé entre la haute et la basse Egypte, à environ 5 lieues (20 kilom.) de la pointe du Delta, sur la rive orientale du Nil, dont il est éloigné d'environ 800 mètres. — *Hôtels*. L'hôtel de famille de Hill est décidément le plus confortable du Caire; la dépense par jour, pour le logement et la table, est de 14 fr. 50 c., ou 12 shellings anglais, sans le vin et les extras. L'hôtel de Giardino est tenu par un Italien ; la dépense y est moins forte qu'au précédent hôtel, et l'on y est très-obligeant. La maison de pension de Mme Wasilikée est également fort recommandable, et, suivant le capitaine Crawfort, on peut y vivre à meilleur compte que dans les hôtels. Le voyageur, en y arrivant du côté du nord, rencontre, avant de l'atteindre, la ville de Boulac, et en venant du côté du midi, celle de Tosthath. Le Caire est à peu près rectangulaire, et après Constantinople, c'est la ville la plus étendue de l'empire ottoman ; elle a près de 24,000 mètres de circonférence. Elle est séparée dans sa longueur en deux parties par un canal qui vient du Nil, dont les eaux, à l'époque de l'inondation, s'introduisent dans les citernes de la ville : la largeur de ce canal est de 5 à 10 mèt., et il n'est point bordé de quais. La beauté de la ville, comme

dans les autres villes musulmanes, consiste plutôt dans les mosquées et dans les édifices isolés, que dans l'ensemble de la ville, qui n'offre aucune symétrie. Dans cette cité encore plus qu'ailleurs, à cause des chaleurs excessives, les rues sont irrégulières et extrêmement étroites, composées d'embranchements en zigzag et d'un grand nombre d'impasses : ce sont pour la plupart des ruelles qui n'ont que 5 pieds de large, et les avancements des maisons opposées se touchent souvent. Les nombreuses ramifications des rues sont fermées par des portes, ouvertes et fermées au gré des habitants; on en compte 71. En général, l'aspect de la ville est sombre et monotone. On ne voit que très-peu de fenêtres donnant sur les rues, et les maisons ont fort peu d'apparence à l'extérieur, quoiqu'il y règne à l'intérieur du luxe et de la richesse. Les toits sont en terrasses, sur lesquelles les habitants passent les nuits dans les grandes chaleurs, ce qui est cause des ophthalmies si communes en Egypte. Les rues ne sont pas pavées et sont constamment obstruées par des caravanes de chameaux, de cavaliers sur des ânes et des chevaux, allant bon train, sans égard pour les piétons, qui sont en petit nombre; mais elles sont tenues dans une extrême propreté.

Aussi, dans les rues marchandes, on ne peut avancer qu'avec beaucoup de précautions, et toujours au risque de se faire renverser par les dromadaires, ou de se couper les genoux contre les fers tranchants des étriers turcs. Les maisons, construites la pluplart en belles pierres de taille, sont souvent d'une hauteur prodigieuse; et comme elles se rejoignent par le haut, et qu'à cet obstacle on ajoute presque toujours des tentes ou des nattes, le soleil ne pénètre jamais dans ces profondeurs (les rues); mais l'on y jouit constamment d'une fraîcheur agréable. C'est aussi un effet singulier et frappant, que celui de ces énormes mosquées, près desquelles on passe sans en voir autre chose que les minarets élancés et les murailles bariolées, sans pouvoir saisir une idée de l'ensemble, un plan, une régularité quelconque. J'ai souvent éprouvé que les monuments, et surtout ceux du moyen-âge, produisaient plus d'impression ainsi vus de près dans ces espaces très-resserrés, qu'avec ces grandes places que nous autres modernes exigeons impérieusement, et le Caire m'a produit de nouveau cet effet.

Jamais ville peut-être n'a été décorée avec plus de magnificence que le Caire, tant qu'elle a eu des souverains nationaux; le goût qui a été déployé dans les constructions est aussi remarquable, à tous égards, que celui d'aucun autre peuple organisé pour les arts. Comment croire, après cela, que les souverains les plus absolus n'auraient pas pu

ordonner des rues au cordeau, comme ils commandaient des places et des palais, s'ils en avaient eu la moindre envie, senti le moindre besoin? On ne peut juger ce pays qu'en se faisant un autre homme, en se transportant autant que possible au milieu des idées auxquelles il a dû son développement et sa civilisation. Je sens tout ce qui me manque pour un pareil travail : ignorant presque complétement les langues de l'Orient; étranger, par mes études, à l'histoire et à la philosophie de ce pays, je ne puis saisir, sur ce que je vois, que des aperçus. Quant aux monuments, je suis tout à fait dans mon centre; ils sont ici en grande abondance et du meilleur choix. J'ai pu, pour la première fois, apprécier à leur juste valeur ce que les Arabes ont fait dans leur plus beau temps, et la place qu'ils doivent tenir dans la grande histoire des arts; et véritablement j'ai été émerveillé. Ce qui appartient au second et au troisième siècle de l'hégyre m'a surtout frappé par un caractère de grandeur et de simplicité dont rien de ce qu'on nous donne pour de l'architecture arabe ne fournit l'idée. Il semble que le voisinage des grands monuments de l'Egypte ait inspiré leurs artistes; au moins est-il certain qu'à l'époque où la mosquée *Toulocca* et la porte de la *Victoire*, les deux plus beaux édifices du Caire, ont été construites, les admirables monuments de Memphis subsistaient encore dans leur entier. Quoi qu'il en soit, il y a là matière à bien des réflexions que je me hâte de recueillir, effrayé de l'impatience de Champollion à quitter cette ville, où j'aurais des mois à passer.

Je ne finirais pas si je voulais vous transmettre toutes les réflexions que cette belle ville m'inspire. Il faudrait vous transporter avec moi dans tous les lieux, à tous les instants, vous faire contempler du haut de la citadelle cette vue merveilleuse où la beauté sauvage et triste du désert lutte avec le charme du plus riant paysage dans la magnifique vallée du Nil, et où la main de l'homme, en élevant les pyramides, paraît avoir vaincu le désert et la vallée.

La plus grande place est celle appelée *Birket-Eskebbekich,* formant un vaste carré irrégulier, que l'on doit traverser pour pénétrer dans l'intérieur de la ville, et qui est ornée de quelques beaux édifices. A la droite sont situés les palais d'Ali-Pacha, d'Amet-Pacha et d'autres grands personnages; et aux alentours, les dômes des mosquées et des minarets s'aperçoivent par-dessus. Une grande porte de bois conduit au quartier des Francs, où se trouvent trois hôtels, dont l'un est celui de l'ambassadeur d'Angleterre.

Le château est à l'extrémité orientale de la ville, sur un contre fort du mont Mekettam, et par derrière, sur une pente plus élevée, un fort carré a été construit par le pacha actuel; il

peut contenir une garnison de 400 hommes. L'intérieur de la citadelle a 1 lieue (4 kil.) de circonférence, et présente la plus belle vue que l'on puisse avoir sur les ruines de l'ancien Caire, les faubourgs de Boulac et de Dijzah, sur Memphis, les grandes pyramides, l'obélisque d'Héliopolis et les ruines de Maleka, les pyramides de Sahhara et le Nil éternel.

Parmi les antiquités qui méritent d'être vues par le voyageur, on doit remarquer le puits de Joseph, creusé dans le roc à la profondeur de 270 pieds (90 mèt.), où l'on a ouvert une fontaine d'eau saumâtre, de niveau avec le Nil, dont elle dérive. La salle de Joseph est un bel appartement, quoiqu'en ruine, le toit, qui s'écroule, étant étagé par d'énormes colonnes de granit rouge chacune d'un seul bloc.

La promenade le long des remparts est l'une des plus belles que l'on puisse s'imaginer, et d'où l'on a une des plus belles perspectives de tous les côtés, comprenant une immense quantité d'objets tant anciens que modernes.

On prétend que le Caire contient 240 principales rues, 46 places, 11 bazars, 140 écoles primaires, 300 citernes publiques, 1,166 cafés, 65 bains publics, 400 mosquées.

Jardins. — Les principaux habitants ont des jardins hors de la ville. Un des plus beaux est celui de Kacim-Bey, où se réunissaient les membres de l'Institut pendant l'expédition française. Ces jardins consistent en bosquets touffus d'orangers et de citronniers, en berceaux de vignes; le figuier, le sycomore, le dattier, le bananier, y sont plantés confusément les uns à côté des autres. Indépendamment des cimetières à l'intérieur, il y en a de très-vastes à l'extérieur. Comme à Constantinople, une grande quantité de chiens errants infestent les rues. La peste y fait souvent des ravages, et l'ophthalmie y est la maladie régnante, ainsi que les fièvres endémiques. La population, d'après les calculs faits durant l'expédition française, était de 265,700 habitants, non compris celle de *Boulac* ni celle de *Tosthath*. La première de ces deux villes a environ 24,000, et la seconde 10,000 habitants.

Marché des esclaves. — Ce marché est situé au centre de la ville; c'est un grand et vieux bâtiment renfermant une grande place, ayant des chambres tout autour, tant au rez-de-chaussée qu'au-dessus. De cinq à six cents esclaves, la plupart de Dongolah et de Sennaar, sont tous noirs, tandis que les Abyssiniens sont en petit nombre et d'une complexion jaunâtre; les Nubiens sont très-noirs, mais avec des figures douces et agréables.

La description suivante de l'intérieur du marché des esclaves au Caire est extraite d'un ouvrage fort remarquable d'un officier anglais :

« Nous nous arrêtâmes devant un grand bâtiment, et en

» entrant nous nous trouvâmes dans une cour d'une dimen-
» sion moyenne, entourée de tous côtés de petites chambres
» dont les portes étaient ouvertes, et qui avaient l'air sombre
» et misérable. En dehors se trouvaient de petits groupes
» d'esclaves du sexe féminin, assises ou debout, et j'aperce-
» vais dans l'intérieur les yeux et les dents blanches de celles
» qui craignaient l'ardeur du jour. La longue chevelure de
» ces jeunes filles était blanchie par la graisse dont on
» l'avait frottée, et cette graisse donnait également des tons
» luisants à la peau de leur visage, de leurs bras et de leur
» sein. Au-dessus du rez-de-chaussée il y avait aussi un
» grand nombre de petites pièces, et en avant une espèce de
» balcon sur lequel étaient inclinées d'autres esclaves. Tout
» retentissait, dans cette enceinte, de bruyants éclats de
» rire; car ces infortunées éprouvent une vive satisfaction
» quand on les expose pour les vendre. La cabane, le pays
» où elles sont nées, le sein qui les a nourries, la main qui
» a dirigé leurs premiers pas, ne sont pas oubliés; mais elles
» sont résignées à ne plus les revoir, et il leur semble qu'elles
» les ont laissés dans un autre monde. Les peines et les dan-
» gers du désert, la nourriture grossière et insuffisante
» qu'elles y recevaient, la douleur de leurs pieds gonflés par
» la fatigue des marches, le fouet, les imprécations de leurs
» guides, toutes ces impressions s'effacent; elles pensent
» qu'elles vont avoir pour maître ou pour maîtresse un être
» doux et compatissant; peut-être aussi pourront-elles ga-
» gner le cœur d'un enfant qui leur sera confié, par les soins
» et les caresses qu'elles lui prodigueront. Quelques-unes se
» flattent de l'espoir d'être mères, et de voir tranquillement
» s'écouler leur vie dans la paix d'un harem. Toutes vous
» sourient, et plusieurs cherchent même à vous agacer par
» des regards lascifs; mais combien ces sourires rap-
» pellent de larmes! car c'est pour échapper au traitement
» cruel de leur gardien basané et à l'air farouche, qu'elles
» s'efforcent de vous plaire. »

Les Walmés.—Les walmés, par leurs danses, forment le spectacle le plus intéressant et le plus remarquable de la capitale moderne de l'Egypte. Ces danses sont le plus grand amusement et comme l'opéra des Orientaux. Le monde de tous les rangs, des deux sexes, jeunes et vieux, prend le plus grand plaisir dans ce spectacle, et les dames du harem, instruites dans l'art des walmés, s'adonnent à ce genre de danse pour l'amusement de leurs familles.

On ne permet pas à ces danseuses d'habiter le Caire; elles vivent séparées du reste du monde dans le village de *Sha-Arah* (l'Eleusis de la moderne Egypte), à environ une de-

mi-lieue (2 kil.) de la capitale. Plusieurs de ces filles sont très-jolies; elles sont toutes jeunes; aucune n'est âgée de plus de 20 ans; la plupart n'ont que de 10 à 16 ans.

Bazars.—Le Caire étant le grand entrepôt du commerce de l'Afrique orientale, les bazars méritent d'être désignés à l'attention du voyageur. Ils se distinguent par les richesses qu'ils renferment, ainsi que par la grande variété de marchandises de toute espèce et celle des langages des commerçants. Ces bazars sont mieux fournis que tous les autres de l'Orient, à l'exception de ceux de Constantinople.

Manufactures. — Le pacha s'est surtout appliqué à encourager la fabrication d'un grand nombre de produits que l'Egypte était autrefois obligée d'importer de l'Europe, en sorte que beaucoup de manufactures ont été fondées au Caire, ainsi que dans d'autres villes de l'Egypte. Le Caire possède 9 filatures de coton, 10 ateliers de tissage de soie et de coton, 13 fabriques de draps, 14 imprimeries sur calicot, 15 blanchisseries, 16 fonderies en fer par Galloway, 17 ateliers de tisseranderie par Galloway, 18 teintureries.

Climat et saisons. — Durant les mois de l'hiver, il tombe souvent des averses au Caire, quoique moins fréquentes que dans la haute Egypte; même à Thèbes, des pluies d'orage se manifestent en certaines saisons. Les nuits de l'hiver sont froides partout près du Nil. Il règne pendant les mois de juillet, jusqu'en novembre inclusivement, des vents du nord qui sont généralement favorables au pays ainsi qu'au voyageur; mais les fortes rosées qu'ils amènent de la surface de la Méditerranée font qu'il serait dangereux de passer la nuit en plein air, ou d'y demeurer sans être chaudement vêtu, par le changement subit de la température après le coucher du soleil.

Hygiène. — C'est à la négligence de ces précautions qu'il faut attribuer les fièvres et la dyssenterie, dont les voyageurs éprouvent en Egypte tôt ou tard les fâcheux symptômes. C'est aussi à cause de cette particularité du climat que l'on a construit les rues du Caire aussi étroites et tortueuses, pour les abriter des vents froids des nuits et des chaleurs excessives du jour, et les bazars en sont également préservés par de grandes nattes étendues par-dessus.

Durant les mois d'avril et de mai, le vent chaud du midi, appelé en arabe khaniseen, c'est-à-dire cinquante, est dominant, attendu qu'il souffle généralement pendant cinquante jours; les malades en attendent avec impatience le terme. Il n'y a alors aucune rosée dans la nuit. Le sable du désert, desséché, se réduit en une poudre impalpable, remplit toute l'atmosphère, et pénètre partout, ce qui produit des

ophthalmies, des maladies de la peau et du foie. On a remarqué que ce vent en hiver, et après l'inondation du Nil, est très-froid, ce qui provient de quelque changement dans les montagnes de l'Afrique centrale. En hiver les vents sont variables, on ne peut y compter, ce qui occasionne beaucoup de retards sur le fleuve.

Une mesure prise par le vice-roi depuis peu d'années contribuera beaucoup à la propreté et à l'amélioration sanitaire de la moderne capitale de l'Egypte : il est enjoint à chaque locataire de balayer le devant de sa maison. Les ordures sont réunies en petits tas, et sont enlevées par 400 charrettes traînées par de jeunes taureaux ; les poussières ainsi recueillies sont passées au crible, et la paille et les feuilles de végétaux qui s'y trouvent sont employées pour le chauffage. Le résidu, au lieu d'être, comme autrefois, amoncelé, est destiné à remplir les cavités qui se trouvent dans les environs. De plus, les anciens amas de décombres sont nivelés, et leur emplacement forme maintenant de beaux jardins et de riantes plantations d'oliviers.

Forêt d'Agathe.—Le voyageur ne doit pas quitter le Caire sans aller visiter la forêt d'Agathe, qui se trouve dans le voisinage et sur la limite de la vallée *d'Egarment*. On sort du Caire par la porte de la citadelle, on traverse le grand cimetière des Mameluks, et bientôt on pénètre dans un enfoncement de rocher couvert de fragments de cristaux et de vastes lits d'huîtres fossiles. C'est ici l'entrée de cette vaste vallée qui s'étend jusqu'à la mer Rouge. Bientôt le voyageur arrive au milieu des pétrifications qu'on trouve en larges blocs de formes variées ; l'aspect de ces pierres est des plus curieux et des plus variés. Ce qui n'attire pas le moins l'attention, ce sont des arbres énormes, dépouillés de leurs branches, renversés et convertis en pierres brillantes.

Mais le voyageur n'a pas encore fini avec cette capitale de l'Egypte ; car voir le Caire sans avoir vu le *Sheyhh Abb-el-Ckadir El-Mugh'rebée*, le célèbre magicien, ce serait voir Rome sans avoir vu St-Pierre. « Je ne voulus donc point quitter cette capitale, dit M. Usborne, sans avoir jugé par moi-même jusqu'à quel point cet homme méritait la haute réputation dont plusieurs Européens avaient bien voulu le gratifier. Je désespérais de satisfaire ma curiosité, lorsque le capitaine Anstruther, sa femme, et sir Charles Malcolm, m'invitèrent à prendre le thé dans la soirée, me disant qu'ils attendaient le grand Egyptien vers les huit heures. Effectivement il vint à l'heure indiquée. — Nous vîmes un homme grand et fortement constitué, avec des yeux pleins d'expression, mais qui ne me disposaient pas beaucoup en sa faveur;

sa figure était en partie cachée par une grande barbe noire, et sa tête entourée d'un turban vert, en sa qualité de descendant du prophète.

» Son premier soin fut de faire apporter dans la chambre un réchaud plein de charbon allumé; ensuite il demanda une plume de roseau, de l'encre, une feuille de papier et une paire de ciseaux. Ayant coupé une longue bande de papier, il écrivit dessus plusieurs mots symboliques, dont voici à peu près la traduction : *Descends! descends! sois présent! Où sont allés le prince et ses troupes? Soyez présents! etc.*

» Après avoir écrit ces mots, le magicien coupa le papier en six bandes, et garda dans sa main celle sur laquelle était le charme qui devait ouvrir les yeux de l'enfant d'une manière surnaturelle, afin que sa vue pût pénétrer dans le monde invisible; et il nous assura que les seuls êtres qui puissent lire dans le miroir magique sont un jeune garçon avant l'âge de puberté, une jeune fille, une négresse esclave et une femme enceinte. Les domestiques introduisirent alors un jeune garçon qu'ils trouvèrent dans la rue; le magicien le fit asseoir, et plaça le réchaud entre lui et l'enfant, ayant soin de jeter sur le charbon ardent une certaine quantité de parfums aromatiques; ensuite il prit la main droite de l'enfant, et traça dans la paume un carré magique, et dans les angles de ce carré des caractères arabes. Alors, prenant un peu d'encre qu'il versa au centre du carré, il ordonna à l'enfant d'y regarder et de lui dire si sa figure se réfléchissait dans cette encre; le jeune garçon répondit qu'il voyait sa figure très-distinctement. Le magicien tenait toujours la main de l'enfant, il lui recommanda de continuer à regarder dans l'encre très-attentivement; alors il prit une des petites bandes de papier sur laquelle il avait tracé les signes symboliques, et la laissa tomber dans le feu avec un peu d'encens. Pendant cette opération, il prononça des paroles auxquelles nous ne pûmes rien comprendre; puis il plaça le charme qu'il tenait dans sa main sur le front de l'enfant, auquel il demanda s'il voyait quelque chose dans l'encre. Celui-ci répondit qu'il y voyait un nègre qui balayait la terre. — Quand il aura fini de balayer, dites-le-moi. — Il vient de finir, dit l'enfant. — Alors ordonnez au nègre d'apporter un drapeau. L'enfant dit que le drapeau était apporté. — De quelle couleur est-il? demanda le magicien. — Bleu, répondit l'enfant. Les trois drapeaux qui suivirent étaient tous blancs, et les trois drapeaux qui vinrent à la fin étaient de différentes couleurs. Ensuite il commanda à l'enfant de dire: — Apportez la tente du sultan et plantez-la. — Elle est plan-

tée, répondit le jeune garçon. — Maintenant, dit le magicien, ordonnez aux soldats de venir et camper autour de la tente du sultan. Le magicien jeta de nouveau une des petites bandes de papier dans le réchaud, puis il ordonna à l'enfant de dire à quelques soldats d'amener un taureau. — Je vois un taureau; il est rouge. Alors il ordonna qu'on tuât le taureau, qu'on le dépiéçât et qu'on le fît cuire. — Il est cuit, dit l'enfant. — Alors dites aux soldats de le manger. L'enfant dit qu'ils le mangeaient. Après, le magicien lui ordonna d'appeler le sultan. — Je vois le sultan, dit l'enfant, monté sur un cheval blanc.

» La séance en était là, lorsque Mme Anstruther désira qu'on fît venir deux personnes qu'elle désigna. La description que l'enfant en donna fut assez exacte. Une personne de notre société demanda ensuite lord Abercorn. L'enfant dit qu'un messager venait d'amener un jeune homme très-petit, qui avait des cheveux roux, une jaquette blanche et des pantalons noirs; mais ne put nous dire s'il était marié. Dès ce moment, toutes les descriptions de ce jeune garçon devinrent si confuses, que nous demandâmes au magicien de le remplacer par la petite fille de l'hôtel Hill, qui prit alors la place du garçon. Avec elle, l'apparition du sultan et de ses troupes eut lieu comme je viens de le raconter. La personne que nous demandâmes ensuite refusa de paraître, nous dit la jeune fille, et elle ajouta que le miroir magique devenait de plus en plus obscur, et les figures demandées moins distinctes.

» Tel est, dit M. Usborne, le récit d'une séance qui a déjà été racontée avec beaucoup de détails par divers écrivains; et tout ce que je puis dire, c'est qu'elle ne fut pas pour les personnes présentes tout à fait à l'avantage du magicien; de sorte qu'il serait difficile de décider si réellement il existe au fond de tout ceci des choses que l'on puisse attribuer à des causes surnaturelles. »

ROUTE AUX PYRAMIDES PAR LE VIEUX-CAIRE, RHODA ET DJEESA.

Cette excursion se fait toujours sur des ânes dont les maîtres servent de valets de pieds ou de coureurs, et en prennent soin quand il plaît au voyageur d'en descendre.

Avant de partir du Caire, le voyageur doit se pourvoir d'une provision d'eau, d'une ou deux bouteilles de vin, de quelques bougies, d'une lanterne, de quelques couvertures de laine, et d'une provision de poulets froids pour au moins deux jours. M. Hills, le maître d'hôtel du Caire, pour la commodité des voyageurs, a fait dresser une tente près des pyramides, où ils peuvent se faire servir à dîner. Ils peuvent aussi avoir une chambre à coucher dans l'un des grands tombeaux en face. On fera bien de faire monter la garde pendant la nuit par un Arabe, ce qu'il fera pour une bagatelle, afin de n'être pas dépouillé par l'un de ses nombreux confrères.

Une promenade aux pyramides coûte, par tête, tout compris, vins, ânes, guides, 19 fr.

On peut coucher aux Pyramides; il y a un Abyssinien qui demeure dans un ancien tombeau où on couche très-bien; il faut seulement emporter des manteaux, des couvertures et des coussins.

En partant du Caire par la porte de *Boulac*, et traversant une série de beaux jardins, le voyageur peut atteindre dans une marche d'une demi-lieue Masrel, Atteck, le Vieux-Caire, que l'on suppose être sur le même lieu que la Babylone égyptienne, bâtie par les successeurs de Cambyse, qui lui donnèrent le nom de leur ancienne métropole. Elle est située sur le bord du grand canal qui sépare l'île de Rhoda du continent. Une grande partie de la ville est occupée par des jardins, des plantations de palmiers et des berceaux de vignes. L'aqueduc hors de la ville mérite d'être vu, ainsi que la maison d'eau, jadis un palais des Sarrasins. Un manége de bœufs fait tourner les roues, garnies de pots de terre en guise d'aubes. *Le grenier de Joseph* est un grand bâtiment où l'on dépose le blé que l'on donne comme une taxe au Grand-Seigneur; on montre aussi la maison où Joseph et Marie et l'enfant Jésus demeurèrent pendant leur séjour en Égypte.

Sur le côté opposé au Vieux-Caire, on remarque l'île de Rhoda, où le pacha possède plusieurs beaux jardins, que l'on considère comme les plus magnifiques de l'Égypte, et que le voyageur fera bien d'aller voir, ainsi que le Nilomètre. Rhoda est célèbre dans la sainte Écriture, comme étant l'endroit où la fille de Pharaon recueillit l'enfant Moïse, flottant sur ce fleuve dans son berceau. En arrivant à Djeesa, sur la rive opposée du Nil, et d'où la pyramide a emprunté son nom, on doit profiter de cette occasion pour aller visiter près de ce village l'un des fours où l'on fait éclore les poulets artificiellement.

Fours de Djeesa pour faire éclore les poulets.

Le bâtiment qui sert à ce procédé s'appelle, dans la basse Égypte, *Ma'amal-el-fira-'kh*, et dans la haute Égypte, *Ma'-amal-el-furroug*. On en compte dans la première environ une centaine, et dans la seconde division la moitié de ce nombre. L'entrée est si basse qu'il faut se traîner sur ses genoux et ses mains pour arriver dans une chambre voûtée : sur l'un des côtés se trouvent les fours où les œufs demeurent dix-sept jours, et le dix-huitième les poulets sortent de leurs coquilles; sur deux mille œufs on peut calculer qu'on a toujours mille poulets qui réussissent. La chaleur qu'on y maintient ordinairement est de 100 à 104° de Fahrenheit (38 à 40° centigrades); néanmoins la volaille ainsi que les œufs que l'on obtient par ce procédé sont de beaucoup inférieurs, soit pour le goût, soit pour la grosseur, à ceux qu'on élève naturellement en Europe.

Voici un tableau statistique publié par ordre du gouvernement dans un journal égyptien :

	Basse Égypte.	Haute Égypte.
Nombre des établissements pour faire éclore les œufs.	105	59
Nombre des œufs déposés dans les fours.	19,325,600	6,878,900
Nombre de ceux qui n'ont pas réussi. . . .	6,255,867	2,529,660
Nombre de ceux qui sont éclos.	13,069,733	4,349,240

LES PYRAMIDES DE DJEESA.

Les pyramides sont à 1 lieue 1/2 (6 kilom.) du village de Djeesa, dont elles portent le nom. La route qui y conduit passe dans un pays fertile jusqu'auprès du désert, sur l'extrême bord duquel elles sont situées. Elles sont au nombre de quatre, savoir : celle de Chéops, la plus grande; de Céphrènes, de Mycerinus et de Philista. Indépendamment de ces grandes pyramides, il y a des tumuli sans nombre de la même forme, et les ruines de nombreux édifices et de mausolées, qui du sommet de la grande pyramide paraissent comme des pierres sépulcrales autour d'une église. L'on voit

non loin du Sphinx les restes d'un édifice qui, d'après sa surprenante dimension, était probablement un temple. Les pierres qui ont servi à sa construction sont d'une dimension encore plus gigantesque que celles employées aux pyramides. Cette énorme nécropolis semble avoir été ceinte de hautes murailles dont on voit encore les traces. Je ne sache pas qu'aucun auteur ait encore fait mention de ce monument. Si l'on pouvait découvrir l'étendue exacte que ces murs renfermaient, on pourrait peut-être assigner le site de Memphis, sur lequel on a si longtemps discuté.

Pyramide de Chéops. — C'est la plus grande des quatre; elle forme un carré de 746 pieds (248 mèt. environ), et sa hauteur perpendiculaire est de 461 pieds (133 mètres), étant de 24 pieds (8 mètres) plus élevée que la coupole de St-Pierre à Rome, et de 117 pieds (39 mètres) plus haute que celle de St-Paul à Londres.

Montée de la grande pyramide. — Cette montée n'est ni dangereuse ni difficile, et peut se faire dans un quart d'heure ou vingt minutes.

Nolens volens, deux Arabes doivent accompagner le visiteur de chaque côté, en conséquence d'un ordre que donna le pacha à la suite d'un accident qui arriva à un Anglais en descendant cette montée, et qui lui coûta la vie. Il y a 206 rangées de marches en pierre, dont la hauteur moyenne est de 2 à 3 pieds. Vers le centre les degrés sont en grande partie rompus, mais se sont conservés parfaitement entiers aux angles; ils sont disposés de façon à former des séries de degrés, que la personne la plus timide peut monter sans aucun danger. La quantité de pierres employées dans la construction de cette seule pyramide est estimée à six millions de tonneaux, et l'on prétend que cent mille hommes y ont travaillé. Les quatre angles correspondent aux quatre points cardinaux de la boussole. Le sommet comprend une aire d'environ 30 pieds carrés (10 mètres), tellement couverte d'inscriptions, qu'il serait fort difficile pour le voyageur de trouver une seule place pour y inscrire son nom, sans détruire celui d'un précédent visiteur.

La perspective que l'on a du sommet a quelque chose de si solennel, de si mélancolique, que l'on ne peut l'envisager sans indifférence. D'un côté l'on aperçoit le vaste et terrible désert, l'emblème du silence du tombeau, avec ses collines et ses rochers stériles de sable, interrompus seulement par les traces de quelques caravanes, dont plusieurs ont péri dans ces déserts sans bornes; tandis que d'un autre côté, comme en compensation de cette affreuse stérilité, le Nil éternel répand dans son cours à travers la haute Égypte la fertilité

parmi les champs de blé et les pâturages, parsemés de villes et de villages entourés de palmiers, de sycomores, d'orangers et de citronniers. Dans le lointain vous apercevez les dômes des mosquées du Caire, avec ses jardins, et la chaîne du Mokaltam s'élevant par derrière; au sud, les pyramides de Sakkara, à l'est desquelles s'élèvent de petits monuments de même genre. Vers le sud est la statue gigantesque du Sphinx, au-dessous de laquelle est immédiatement une rangée innombrable de tumuli et de ruines d'où s'élèvent trois autres pyramides inférieures.

Intérieur de la grande pyramide. — L'entrée se trouve sur le côté du nord; elle est remplie de pierres et de décombres jusqu'au seizième degré. Après avoir grimpé par-dessus, on gagne un passage étroit d'environ 3 pieds et demi carrés, garni en entier de granit poli, et qui descend dans l'intérieur par un angle de 27 degrés. Au lieu de suivre le passage jusqu'où il a été creusé, le voyageur tourne à droite jusqu'à ce qu'il arrive à une montée rapide presque perpendiculaire, où l'on a pratiqué une fausse entrée, qu'il grimpe avec l'assistance de ses deux guides arabes, et il se trouve de nouveau dans le passage naturel qui a environ 5 pieds (1 mèt. 66 centimèt.) de hauteur et 100 de longueur (33 mèt. 30 centimèt.), formant une montée continuelle jusqu'à ce qu'il atteigne une sorte de palier, dans un coin duquel est l'entrée du puits mentionné par Pline. En allant droit en avant dans un passage étroit, on arrive à la chambre de la Reine. On trouve, immédiatement au-dessus, jointe par un plan incliné de 120 pieds de longueur (60 mètres), la chambre du Roi, qui a 37 pieds 3 pouces (12 mèt.) sur 17 pieds 2 pouces (5 mèt. 70 centim.), et environ 20 pieds de hauteur. Comme tous les passages, cette chambre est garnie entièrement de granit poli. Il y a à l'extrémité de cette chambre un grand sarcophage en marbre sans couvercle. Immédiatement au-dessus de la chambre du Roi, il y en a trois autres plus petites, où l'on monte au moyen d'échelles. Elles ont été découvertes en 1838 par le colonel Vyse; elles portent les noms de Nelson, Wellington et Campbell, gravés sur les murs. On pourra encore en découvrir quelques autres centaines, dans un massif aussi considérable que cette pyramide. Le voyageur doit visiter toutes ces chambres, ainsi que celle de Davidson.

Le puits. L'objet le plus intéressant qui vient ensuite est le puits dont Pline fait mention, et qui a 86 pieds cubiques de profondeur (28 mètres). La descente commence par un creux de 22 pieds de profondeur (7 mètres); à 8 pieds de celui-ci il y a une autre descente perpendiculaire de 5 pieds, et à 4 pieds 10 pouces de celle-ci, il y en a une troisième.

Après avoir descendu un peu plus bas, on trouve une grotte de 14 pieds sur 4 à 5, assez élevée pour se tenir debout. De ce point, le puits va en pente; la profondeur totale des trois creux est de 155 pieds (53 mètres environ), 30 de plus que la mesure de Pline. Au fond du puits il y a un chemin à gauche qui conduit dans le passage principal. Le voyageur a alors le choix de sortir de la pyramide par le même endroit par où il est entré, ou de pousser plus loin son exploration. Malgré toutes les recherches, la chambre de son royal fondateur n'a pas encore été découverte. Suivant Hérodote, elle est située dans un endroit isolé, qu'il appelle une île au centre de l'édifice, et l'eau qui la protége y vient par un canal qui communique au Nil. Si ce récit est exact, cette chambre et l'île doivent être à plus de 30 pieds au-dessous de la base de la pyramide, et doivent avoir été creusées à une profondeur considérable dans le roc.

LA PYRAMIDE DE CÉPHRÈNES.

Cette pyramide se trouve sur un sol plus élevé que celle de Chéops; elle est construite de la même pierre et jointe avec le même ciment. Il est très-difficile d'y monter; cependant beaucoup de voyageurs sont parvenus à son sommet; sa base a 684 pieds (227 mèt.), et sa hauteur est de 456 pieds (152 mètres).

Hérodote rapporte que cette pyramide n'avait point de chambres; mais il paraît qu'elles ont été bien connues des Sarrasins, sinon des Grecs et des Romains, lorsqu'ils étaient en possession du pays.

Mais elles furent inconnues des voyageurs modernes jusqu'au 28 mars 1816, que Belzoni, après des travaux immenses, découvrit la véritable entrée. Ce passage a 4 pieds (1 mètre 30 centimètres), de large, 3 pieds 1/2 de hauteur (1 mètre 15 centimètres) et descend vers le centre sur la longueur de 104 p. 5 pouces sous un angle de 26 degrés. Ce passage, comme celui de la pyramide précédente, est doublé de larges blocs de granit poli; vient ensuite un chemin semblable au premier, au bout duquel il y a une pente perpendiculaire de 15 pieds (5 mètres) qui conduit dans un autre passage qui descend sous un angle de 26 degrés vers le nord. Le visiteur monte ensuite un plan incliné vers un passage horizontal qui conduit à une chambre centrale d'environ 46 pieds 3 pouces (15 mèt.) sur 16 pieds 3 pouces (5 mèt. 30 cent.), ayant 23 pieds 1/2 de hauteur (7 mèt. 75 cent.),

taillée dans le roc solide du bas en haut. Un autre passage, avec une descente de 26 degrés ayant une direction à l'ouest, mène à une chambre semblable qui a 32 pieds sur 9 pieds 9 pouces (10 mètres sur 3 mètres) et une hauteur de 8 pieds 1/2 (3 mèt.). Jusqu'à présent on n'a pas découvert d'autre chambre dans cette pyramide.

La pyramide de Mycérinus n'a que 162 pieds (54 mèt.) de hauteur sur une base de 280 pieds (95 mètres). Elle était autrefois revêtue de granit rouge, dont on voit de grandes masses entassées tout autour.

LA PYRAMIDE DE PHILISTA, *ou la quatrième grande pyramide.*

Elle est située à peu près sur la même ligne que les autres, mais un peu plus à l'ouest. Elle est de 100 pieds (33 mèt.) plus petite que la troisième pyramide; mais elle est pareillement sans revêtement. Le sommet se termine par une seule pierre d'une grande dimension qui paraît avoir servi comme de piédestal. Ni cette pyramide ni celle de Mycérinus n'ont encore été explorées par des voyageurs modernes, quoiqu'il soit plus que probable qu'elles ont été l'une et l'autre ouvertes par les Sarrasins.

LE SPHINX.

Cette surprenante statue est taillée dans le roc solide, justement en face de la pyramide de Céphrènes, avec laquelle elle communique par un passage souterrain. Son intérieur est creusé en forme de temple. Malgré les grands travaux de Caviglia et du colonel Vyse, elle est encore tellement couverte de sable, qu'il est difficile de pouvoir reconnaître la grandeur de ce gigantesque monument. Ses épaules, son col, sont encore encombrés. Quoique sa figure soit usée par le temps, et qu'elle soit rompue en plusieurs endroits, on reconnaît qu'elle est douce et bénigne; les lèvres ont quelque chose d'agréable dans leur expression. Les traits sont décidément nubiens. Il y a des personnes qui supposent que c'est une figure allégorique, et qu'elle est relative au culte du soleil, ou bien qu'elle est un emblème astronomique du passage de cet astre de Leo dans Virgo, pendant lequel le Nil continue à croître.

En outre de ces pyramides, il existe un grand nombre

d'édifices en ruine, des tumuli, etc., et une grande file de catacombes creusées dans le roc vif. Dans beaucoup de ces ruines, les murs sont couverts de stuc et ornés de peintures descriptives des mœurs et coutumes des anciens Egyptiens. Dans un grand nombre de chambres, les couleurs ont conservé leur ancienne fraîcheur.

LE TOMBEAU DE CAMPBELL.

Avant de quitter les pyramides, le voyageur ferait bien de visiter le tombeau de Campbell, ainsi nommé d'après le consul général d'Angleterre qui fut présent à sa découverte. Peu de personnes ont eu l'occasion d'en voir l'intérieur. La descente est sur l'un des côtés, au moyen d'une échelle de corde; elle conduit dans une série de galeries qui communiquent ensemble dans l'intérieur par un profond souterrain. On a découvert dans la chambre centrale deux superbes sarcophages, l'un desquels a été enlevé. On a supposé que cet espace formait le fondement d'une cinquième grande pyramide qui n'a jamais été mise à exécution. Un grand nombre de ces passages souterrains n'ont pas encore été explorés.

Nous croyons ne pouvoir mieux terminer cette esquisse du panorama général de l'antique Egypte, qu'en donnant l'extrait d'un lettre de M. Ch. Le Normand, lors de l'expédition scientifique dans cette contrée des Pharaons.

« Beni-Hassan, 23 octobre 1828.

» Je reprends ma relation où je l'ai laissée dans ma dernière lettre datée du Caire. C'était le 11 octobre au soir que nous quittâmes cette ville. Nous dîmes tous un adieu solennel à Memphis et aux pyramides, et nous fîmes voile gaîment vers les ruines d'une autre antique et belle capitale. Le premier jour tout alla le mieux du monde; les rives étaient encore riantes comme aux environs du Caire, et le paysage, animé par mille accidents de lumière et de végétation, démentait la réputation de monotonie dont l'Egypte est en possession depuis un temps immémorial. Peu à peu, néanmoins, la vallée se resserrait, les arbres devenaient plus rares, les crêtes des deux chaînes de montagnes plus tristes et plus pelées; enfin, le calme nous prit dans l'endroit où pour la première fois l'Egypte nous apparaissait sous un vilain

aspect : l'éclat vraiment merveilleux de la lumière pouvait seul nous consoler de la nudité du paysage. Nous changions en vain tous les jours de position , une rive n'était pas moins triste que l'autre; seulement, vers le coucher du soleil, le ciel faisait à lui seul un tableau magnifique, et parait cette pauvre nature de manière à lui créer encore des beautés. Le 17 , le vent tournant à l'est nous permit d'approcher du village de *Beni-ed-Deis*, assez pittoresquement situé au milieu de dattiers. A notre droite commençaient à s'étendre les vastes plaines maintenant inondées de l'*Heptanomis*, terminées dans le lointain par le canal de Joseph et la chaîne libyque; à gauche, la chaîne arabique, toujours remarquable par sa disposition en terrasse, descendant jusque dans le Nil, formait comme une épaisse muraille toute percée de grottes et de carrières. Telle est la disposition générale de cette Egypte intermédiaire, dont *Hermopolis Magna*, aujourd'hui *Achmouneïn*, était considérée comme la capitale. Les anciens en avaient tiré un parti singulier que les Arabes ont suivi jusqu'à présent. Dans la plaine, tout entière occupée par la culture, couverte d'ailleurs presque complétement par l'inondation annuelle, étaient les villes, les villages et tous les vivants. La rive arabique appartenait presque exclusivement aux morts, dont on découvrait de loin les lugubres demeures ouvertes dans les flancs de la montagne. »

VOYAGE DANS LA HAUTE ÉGYPTE.

PRÉPARATION POUR LE VOYAGE, PROVISIONS ET BARQUE.

Le voyageur fera bien de louer une barque confortable, telle qu'une kandjia, qui peut contenir deux personnes et leurs domestiques, et tout ce qui est nécessaire pour le voyage; elle peut coûter de 500 à 1,000 piastres (de 125 fr. à 250 fr.) par mois, suivant sa grandeur et le nombre des bateliers. Le voyageur doit faire sa provision, pour deux mois au moins, de thé, café, sucre, farine, riz, du charbon pour purifier l'eau, du vin, de l'eau-de-vie, de la bière, du sel,

du poivre, du fromage, des patates, des oranges, des limons, une quantité suffisante de pain, des biscuits.

Quant à la bibliothèque, elle peut se composer d'Hérodote, des Lettres de Champollion, de la Thèbes de Wilkinson, de l'Egypte de St-John, de l'Egypte de Madden, de l'Atlas du colonel Leak, le Voyage de Volney et de Savari : tels sont les ouvrages les plus intéressants sur l'Egypte.

Une convention doit être écrite en arabe avec le reis de la barque, et souscrite par lui par-devant témoins. On doit aussi se procurer un firman pour voyager dans la haute Egypte, par l'organe du consul. La barque doit être enregistrée, et le patron doit être en quelque sorte responsable de la sûreté du voyageur. Il doit avoir le soin, avant de partir, de visiter la barque, et de voir si les cordes sont en bon état pour tirer le bâtiment contre le courant du fleuve. On doit observer une grande tempérance dans son régime de vie; le riz cuit avec de la volaille en pilau vaut mieux que de la viande de boucherie, qui est difficile à digérer par une température de 100 degrés de Fahrenheit à l'ombre (38° centigrades). Il ne serait pas prudent de prendre des bains d'eau froide; mais, après une journée fatigante, on peut prendre un bain à vapeur, que l'on peut avoir dans toutes les villes. Dans le désert l'eau est putride ou saline; la poudre de charbon corrigera l'une, et quelques gouttes d'acide sulfurique remédieront à la mauvaise qualité de l'autre. Il faut faire attention de ne point s'exposer, autant que possible, aux rayons du soleil à midi, et à la rosée du matin ou du soir; lorsque cela est inévitable, comme dans le désert, on doit bien se couvrir la tête et les reins, pour éviter les accidents qui pourraient en résulter pour la santé, et qui se manifestent soit par la dyssenterie, l'ophthalmie ou la fièvre, qui proviennent d'une transpiration arrêtée.

COMMENCEMENT DU VOYAGE.

Le voyageur s'étant pourvu de tout ce qui est nécessaire pour sa tournée, comme nous venons de l'indiquer, commencera son voyage par se placer le plus commodément possible dans sa kandjia, avec ses livres et son atlas devant lui, faisant route sur le Nil pour *Thèbes* et la *haute Égypte*.

El-Massura. Après avoir passé Djeeseh et les pyramides, déjà décrites, le premier objet d'intérêt qui se présentera aux yeux du voyageur est le village *El-Massura*, à l'est duquel se trouvent les vastes carrières d'où l'on suppose que furent

extraites les pierres qui servirent à la construction des pyramides, et qui ne le cèdent en grandeur qu'à celles de *Hijar-Silsilis*, dans le Saïd. On peut louer des ânes pour aller les visiter ainsi que d'autres lieux, et l'on s'en procure aisément tout le long du Nil.

PYRAMIDES D'ABOUSIR.

C'est un petit et misérable village situé sur la rive occidentale du fleuve et sur le bord du désert, où se trouvent trois grandes pyramides et quantité de tumuli. Auprès d'Abousir est la fameuse catacombe des oiseaux sacrés des anciens Égyptiens, que le voyageur doit aller voir. L'entrée est par un puits de 22 pieds (7 mètres) de profondeur, au fond duquel est un passage horizontal d'environ 60 pieds (20 mèt.) de long, presque entièrement obstrué de sable et de jarres rompues, le long duquel on est obligé de se traîner sur les mains et les genoux. Après avoir tourné à droite, le passage est assez haut pour marcher la tête droite. De chaque côté sont de grandes chambres où sont déposées les jarres contenant les oiseaux sacrés.

Pour aller visiter ce lieu, on fera bien de se pourvoir d'une lanterne de poche et d'allumettes chimiques, en cas d'accident.

MÉTRAHÉNY, *l'ancienne Memphis*. A 1 lieue (4 kilom.) de *Saccara*, sur le même côté de la rivière, on rencontre le grand village de *Métrahény*, que l'on suppose devoir occuper le site de *l'ancienne Memphis*.

Toura, *l'ancienne Troja*. Sur la rive opposée, presque en face d'Abousir, est le village de *Toura*, l'ancienne *Troja*, fondée par une colonie de Troyens de l'Asie-Mineure.

PYRAMIDES.

Le pays, plat et rocheux entre *Abousir* et *Dashour*, est couvert de pyramides dont la plupart sont de petites dimensions, et qui probablement ne renferment rien qui puisse dédommager de la peine que l'on prendrait à les explorer.

PYRAMIDE DE SACCARA.

Une des plus remarquables est la grande pyramide de Sac-

cara ; cette pyramide est construite en briques d'Asyches.

La fausse pyramide de Méduun, où elles se terminent, est la pyramide située le plus au midi. On en trouvera une ample description dans l'estimable ouvrage du docteur Richardson sur l'Égypte, et d'autres auteurs.

Peu de temps après avoir passé Dashour, le Nil se partage entre sept petites îles, lesquelles, étant couvertes de grands roseaux et d'autres plantes aquatiques, présentent une vue très-pittoresque.

Près de ces îles, sur la rive orientale, est le village d'*Essouf*, à l'ouest duquel se trouvent les ruines supposées d'*Ailabéchis*.

El-Wuddi, le *Wodan* de Bruce, est situé en face de la troisième de ces îles, tout près du fleuve; et à quelques centaines de mètres au nord, mais dans les terres, se trouve le village d'*Iksoor*, situé dans un beau bocage de dattiers; il est habité par une tribu de Bédouins sédentaires : on y trouve quelques restes de débris du style sarrasin qui se trouvent ensevelis dans la terre.

Après avoir passé *El-Wuddi*, le voyageur arrive à ATFIEH, l'ancienne *Aphroditopolis*. Elle est toujours une ville considérable, quoique peu visitée par les voyageurs à cause de l'absence d'antiquités.

Maimoun, *Béni-Ali* et *Zeiton*, sur la rive occidentale du fleuve, sont les seules villes que le voyageur peut visiter jusqu'à ce qu'il arrive à

BÉNI-SOUEF, le chef-lieu du district, et ville la plus importante de la haute Egypte. Tout le pays d'alentour est fertile et bien cultivé, et considéré comme l'une des contrées les plus riches et les plus productives en blé de toute l'Egypte. Cette ville renferme plusieurs belles mosquées et édifices publics, un grand bazar bien fourni de toutes sortes de marchandises. Il s'y tient un grand marché par semaine, le mardi. Les rues sont étroites, sans être pavées ; les maisons sont construites en torchis ou briques séchées au soleil, et surmontées de grands colombiers blancs, ce qui a lieu dans presque toutes les villes et tous les villages jusqu'à la première cataracte, dont la distance du Caire est d'environ 120 kilom.

Bien que les Arabes ne mangent presque jamais de pigeon, ils les élèvent pourtant seulement pour leur fumier, avec lequel ils engraissent leurs jardins. Ils conservent également le fumier des autres animaux, qu'ils brûlent, et du résidu duquel ils font le sel ammoniac : les Egyptiens furent les premiers peuples qui découvrirent l'art de faire ce sel.

Le voyageur qui voudra aller visiter *Médinet-el-Fayoum* et le lac *Mœris* laisse son bateau à Béni-Souef, pour faire

cette excursion sur des ânes. Il doit prendre son fusil, attendu qu'il y a une grande quantité de gibier et d'oiseaux qu'il pourra chasser.

La distance de Béni-Souef à Médinet-el-Fayoum est d'environ 8 lieues (32 kilom.), en grande partie à travers un pays très-fertile et bien cultivé, diversifié de temps à autre par des bouquets de palmiers et d'autres arbres fruitiers.

Si le voyageur a la peau délicate, qu'il se garde le plus qu'il pourra de coucher dans des habitations arabes, lesquelles sont ordinairement remplies de reptiles et d'insectes très-importuns; il vaut beaucoup mieux qu'il s'abrite sous sa tente et se couche sur son tapis.

MÉDINET-EL-FAYOUM, la capitale du district de son nom, est devenue célèbre par le site qu'elle occupe en grande partie de l'ancienne Crocodilopolis, appelée ensuite Arsinoé par Ptolémée Philadelphe, en l'honneur de sa sœur. Il ne reste plus que des tas immenses de décombres et de fragments de colonnes rompues, qui indiquent l'emplacement de cette ancienne cité.

La ville moderne a une apparence pittoresque de loin, quoiqu'à l'intérieur elle ne diffère en rien des autres villes égyptiennes. Elle est partagée en deux parties par un bras du Bahr-Yousuf, traversé par cinq ponts. La population a été en décroissant pendant ces cinq dernières années; elle peut s'élever maintenant de 5 à 6,000 habitants. Les roses, pour lesquelles elle a toujours été renommée, et une grande variété de fruits, sont cultivés avec succès dans les environs.

LE LAC MŒRIS (Birket-el-Kéroun).

Le lac Mœris, qu'on appelle actuellement *Birket-el-Kéroun*, a beaucoup diminué en grandeur depuis le temps d'Hérodote; sa plus grande longueur, de l'E.-N.-E. à l'O.-S.-O., n'excède pas à présent 11 lieues (44 kil.), et sa plus grande largeur environ 2 lieues (8 kil.). Les ingénieurs, durant la période de l'occupation française de l'Egypte, estimèrent, d'après l'apparence et la nature du sol, que ce lac devait avoir anciennement 20 lieues (80 kil.) de longueur et 4 lieues (16 kil.) de largeur, avec une circonférence de 60 lieues (240 kil.), ce qui confirme le témoignage d'Hérodote.

L'ANCIEN LABYRINTHE. Belzoni, ainsi que bien d'autres voyageurs, ont vainement cherché l'endroit où pouvait se trouver l'ancien labyrinthe. Probablement que ses ruines sont ensevelies par l'accumulation de la vase et de la terre

qui a successivement rempli le lac, ou bien il aura été entièrement submergé, conjointement avec les restes d'autres antiquités, sur le bord oriental du lac, qui sont presque entièrement sous les eaux. Hérodote, dans le chapitre CXLVIII, E. 11, donne une description pompeuse de ce labyrinthe construit par douze rois, ainsi que celle du lac Mœris, dans les termes suivants :

« Les rois, voulant laisser un monument public de leur règne, bâtirent un labyrinthe dans la cité des Crocodiles, un peu au-dessus du lac Mœris. J'ai vu ce monument, et l'ai trouvé bien supérieur à sa réputation ; il renfermait 12 cours entourées de murs, et autant de portes, 6 ouvrant au nord, et 6 au midi. La partie supérieure de l'édifice contient 1,500 chambres, et un nombre égal sous terre. J'ai visité toutes les chambres de l'étage supérieur, et je ne parle que de ce que j'ai vu ; mais quant aux appartements inférieurs, je ne les connais que par information, car les Égyptiens chargés de leur garde ne voulurent point me permettre d'y descendre, parce qu'ils renfermaient les tombeaux des saints crocodiles et ceux des rois qui bâtirent le labyrinthe.

» Toute la partie que j'ai visitée avec le plus grand soin, m'a paru surpasser tout ce que l'art humain peut enfanter, tant par le nombre des passages, la variété des détours, la disposition des chambres et des salles, que par la manière dont elles sont ornées. A l'angle où le labyrinthe finit, se trouve une pyramide de 80 mètres de hauteur, ornée de sculptures représentant des figures colossales. »

Il est certain, d'après Strabon, Ptolémée et Hérodote, que le labyrinthe était situé au delà de la ville d'Arsinoé, du côté de la Libye et sur les bords du lac Mœris.

Ce lac n'est plus que l'ombre de ce qu'il était autrefois. L'on y pêche toujours une grande quantité de poissons qui approvisionnent le marché de Fayoum avec une grande abondance.

A l'opposé de Béni-Souef est *Beyjadie*, habité par des chrétiens, et près de cet endroit il y a une interruption dans la chaîne Arabique qui forme la vallée d'Araba, terminée par le Djebel-Kolson, où se trouvent les grottes des patriarches cénobites saint Antoine et saint Paul; au-dessus sont les restes de deux monastères du haut desquels on voit le mont Sinaï.

Entre *Beni-Souef* et *Minyeh*, le voyageur traverse les villages de *Beni-Amrous*, *Halabieh*, *Malakha*, *Baranga* et *Beni-Maadi :* ce dernier est renommé pour ses dindes. Dans l'*île de Bibbé* se trouve un petit village, mais que votre œil ne peut apercevoir, tant il est caché par de beaux bouquets

d'arbres. — Un peu plus loin vous rencontrez *Schment-Arab*, *Feshn*, anciennement *Finchi*, *Shëikh-Embarak* et *Mattaï :* dans tous ces villages, et dans beaucoup d'autres dont nous ne parlons pas, la principale occupation des habitants est de filer de la laine et du coton.

Après avoir passé *Semelud*, grande ville bien peuplée, avec une belle mosquée, le bateau s'approche du Gebel-el-Téir (la montagne des Oiseaux), comme suspendu sur le Nil. Un peu plus loin sont les ruines d'*Oxyrinchus*, jadis la capitale d'un fertile district, remplacée par un méchant petit village, Behnesch, qui décroît continuellement par l'empiétement du sable du désert.

MINYEH, *l'ancienne Cynopolis*, est une grande et belle ville avec de belles rues et de solides maisons. On y remarquait autrefois le temple d'Anubis, dont on ne trouve plus aucune ruine.

BÉNI-HASSAN. A environ 3 lieues (12 kil.) plus loin, en remontant le fleuve, on arrive au village de Béni-Hassan, près duquel se trouvent des grottes remarquables dont un grand nombre sont ornées de peintures dont les couleurs sont aussi vives que si elles étaient faites d'hier. Celle qui mérite le plus d'être visitée est celle située le plus au nord; dans une de ses chambres est un zodiaque pareil à ceux de Thèbes et de Lycopolis.

ANTINOÉ, deux lieues plus loin, a été fondée par l'empereur Adrien, en honneur de son favori Antinoüs, qui se noya dans le Nil. Le pacha, qui ne paraît pas un grand amateur d'antiquités, en a détruit un grand nombre pour faire de la chaux. Néanmoins on peut encore voir les restes d'un magnifique arc de triomphe avec les ruines d'un théâtre et de trois temples.

AL-RAIRAMOUN, grand village sur le bord occidental du fleuve. Le pacha y a établi une manufacture de sucre qui est d'une qualité inférieure. Il y a dans les environs de grandes plantations de cannes à sucre qui y viennent très-bien.

OSHMUNEIN, l'ancienne *Hermopolis Magna*, située au sud-ouest du précédent village, était jadis la capitale de la province. La décadence de cette ville date de la fondation de la ville d'Antinoé, bâtie par Adrien. Les ruines d'Hermopolis couvrent un territoire de près d'une lieue (4 kil.) de circuit.

A dix lieues (40 kil.) plus loin d'*Oshmunein*, et à peu de distance de la rive occidentale du fleuve, se trouve

MANFALOOT, grande ville, le siége d'un évêque copte. Le pays d'alentour est très-fertile, très-riant, et abonde en toutes sortes de fruits, même en pommes, qu'on ne trouve que fort rarement dans les autres parties de l'Égypte. Sur la rive

orientale du Nil, à 2 lieues (8 kil.) environ, se trouve le village *Amabdie*, près duquel on rencontre des grottes contenant des momies de crocodiles, qui mériteraient la visite du voyageur; mais l'air y est en quelque sorte pestilentiel, au point que les Arabes ne veulent guère servir de guides. Cependant plusieurs personnes les ont visitées, entre autres M. Henniker et Legh; mais deux de leurs guides y perdirent la vie.

SIOUT, l'ancienne Lycopolis, peut être maintenant considérée comme la capitale de la haute Egypte; elle est située à environ une demi-lieue (2 kil.) de la rive occidentale du Nil; un ancien canal, le dernier qu'on trouve dans la haute Égypte, baigne les murs de cette ville, et, après avoir arrosé les villages des environs, va se jeter dans le fleuve. Les rues ne sont pas pavées, et sont fort étroites et irrégulières. Les maisons, construites de briques qui ne sont pas cuites, ressemblent à toutes celles des autres villes du Nil. A une petite distance de la ville, on voit le palais et les jardins d'Ibrahim-Pacha, qui méritent d'être visités par le voyageur. Dans la ville on remarque le palais du gouverneur, qui est un bel édifice. La population est estimée à 22,000 habitants.

A environ 11 lieues (44 kil.) plus loin, au sud, on rencontre les villages du Kau oriental et occidental, ou Gau, qui occupent, à ce que l'on suppose, le site de *Diospolis Parva*.

Les ruines du superbe temple d'Antœopolis, sur la rive droite du fleuve, ont été emportées par le courant de l'eau. Quelques pierres indiquent seulement le site.

La contrée sur la rive gauche du Nil s'élargit considérablement, et se développe en riches plaines bien cultivées. A une lieue et demie de Kau est situé, sur la rive occidentale, *Taahta*, grand village avec plusieurs mosquées; à une lieue (4 kil.) plus loin, sur le même côté, se trouve le village de Souama, où commence la province d'Ikhmin.

Tandis qu'à Réjeyhna, sur le côté opposé, est la démarcation du commencement de la province de la Thébaïde; plus loin, à quelque distance du même côté, est

MARAGA, jolie ville située dans une délicieuse plaine qui produit le meilleur froment de l'Égypte. Après avoir passé une île d'environ une lieue (4 kil.) de longueur, le voyageur aperçoit le *Djebel-Hérédi*, ainsi appelé d'un saint mahométan que les Arabes croient exister toujours sous la forme d'un serpent; reste de l'ancienne superstition égyptienne. Dans la montagne voisine on trouve un grand nombre de grottes sépulcrales. A l'ouest est le monastère blanc ayant l'apparence d'un temple égyptien. A 5 lieues sud (20 kil.) de *Djebel-Hérédi*, le voyageur atteint

IKHMIN, capitale de la province de son nom, une des

plus anciennes villes de l'Égypte ; la volaille y est excellente et à très-bon marché. Ikhmin est situé sur le site de l'ancienne Panopolis ; le territoire est très-fertile, mais l'air y est malsain à cause des eaux stagnantes. Les montagnes voisines contiennent des grottes qui méritent d'être vues. En face d'Ikhmin est Mounshiet, qui, à ce que l'on suppose, occupe le site de l'ancienne Ptolemaïs Hermii, dont il ne reste d'autre vestige qu'un vieux quai.

Djirjeh. A environ cinq lieues au S.-E. de Mounshiet, sur la rive occidentale, est Djirjeh, la ci-devant capitale de la haute Égypte ; c'est maintenant une ville moderne qui ne renferme rien de remarquable. Au delà de cette place est la province de Farshout, où l'on récolte la plus grande quantité de sucre. Les crocodiles commencent à se montrer plus souvent. Le voyageur devrait débarquer à Djirjeh, et monter sur un âne pour aller visiter Abydos, qui porte maintenant le nom d'Arabat-Matfouner, et qui envoie ses bateaux à *Bellianeh*.

Abydos ou *Arabat-Matfouner* était, suivant Strabon, la capitale du grand *Osymandyas* ou *Ismendes,* que l'on prétend avoir régné en 2276 avant J.-C. Le monument le plus remarquable est celui que le même auteur a décrit comme un *memnonium*, singulier édifice consistant en plusieurs arches parallèles ou arcades conduisant, dit-il, à une fontaine maintenant cachée. Les arches ne sont pas maçonnées, mais coupées dans de grandes masses de pierre. Ce monument fut commandé par Osiris, le père de Sésostris, et achevé par son fils.

Au nord du Memnonium est le petit temple d'*Osiris,* bâti ou du moins fini par Ramsès second, remarquable par son sanctuaire d'albâtre, et pour avoir renfermé la fameuse table des Rois, laquelle, jointe à la pierre de Rosette, a été d'un si grand secours pour ceux qui étudient les hiéroglyphes. La nécropolis a été enlevée pour former la collection de Salt, Drouetti et autres.

Plus loin, en amont du fleuve, sur le même côté, est How, que plusieurs auteurs prétendent occuper le même site que Diospolis Parva, quoique par erreur. A *Kasr-es-Saïad* sont quelques ruines peu reconnaissables de Chœnobiscum. A quelques lieues plus haut, le voyageur arrive aux magnifiques ruines de Tentyra, qui s'appelle maintenant

Dendera. Ce n'est pas seulement le premier temple que le voyageur peut contempler en remontant le Nil, mais c'est encore le plus beau et aussi le mieux conservé de toute l'Égypte. Il fut bâti pendant le règne du premier Ptolémée. Les Romains paraissent, par les inscriptions qu'on trouve

dans l'intérieur et dans d'autres parties du temple, l'avoir réparé, altéré et orné jusqu'au temps des Antonins, ce qui explique l'état de conservation où il se trouve, en comparaison des autres temples plus anciens situés plus loin en haut du Nil, et qui, par leur massive construction, auraient pu exister tout en entier, n'eût été la rage destructive des conquérants babyloniens et persans.

Les ruines de Dendera sont à environ une demi-lieue du fleuve, sur le bord du désert; elles occupent un espace d'environ une lieue de circonférence.

La cité était dédiée à Isis ou Junon, et non pas à Aphrodite, comme quelques-uns l'ont supposé. Le nom égyptien qu'elle portait était *Ta Noscher*, qui signifie un vautour de mer, sous le symbole duquel Isis était adorée par les anciens Égyptiens. La ville, en ruine, a été bâtie en partie de briques cuites et en partie de briques non cuites; le temple même, enterré dans le sable, forme le centre d'un village arabe.

Le premier objet qui attire les yeux du voyageur est un petit bâtiment carré ayant quatre colonnes; il paraît ne pas avoir été achevé, et n'a point d'hiéroglyphes. A plusieurs centaines de mètres plus loin, le voyageur, marchant par-dessus des masses de ruines de bâtiments, arrive à un passage couvert de sculptures et d'hiéroglyphes, surmonté du globe avec des serpents ailés, emblème du soleil dirigeant sa course par la sagesse éternelle de la Divinité. Cet ornement est commun à presque tous les temples égyptiens. On remarquera aussi les figures d'Osiris, Isis et Horus, avec des prêtres et du monde qui leur rendent hommage. En avançant par-dessus les ruines du village arabe, qui fut abandonné, en 1834, par ses habitants en corps, sans qu'on en sache la cause, le voyageur atteint le temple de Dendera : l'espace intermédiaire s'appelait le *dromos* ou cour; ensuite vient le *pronaos,* qui est le portique du temple, où se trouve le globe ailé avec le vautour sacré tenant dans chaque serre un sceptre de plume. Il y a vingt et une figures le long du plafond, commençant et finissant par le vautour, le génie conservateur des rois et des héros de l'Egypte. Il y a de chaque côté trois rangs chacun de trois colonnes, formant ensemble dix-huit colonnes qui occupent l'espace du portique. Le magnifique zodiaque qui ornait autrefois le temple a été transporté à Paris; on peut le voir dans la galerie des antiquités égyptiennes.

Quoique ce temple soit encombré de pierres et de sable, il n'en est pas moins parfaitement conservé; rien ne peut surpasser sa magnificence; il est aussi riche en sculptures, hiéroglyphes et peintures mythologiques, que les plus grands

amateurs des antiquités peuvent le désirer. Le passage qui conduit au grand escalier est d'un accès un peu difficile, à cause du sable qui l'obstrue ; mais, une fois qu'on l'a passé, la montée est d'une belle largeur, et sur chaque côté sont de grandes figures d'Osiris, Isis, de prêtres, de bateaux sacrés, supérieurement sculptées, qui en font l'ornement. Après avoir passé à travers une succession de ruines jusqu'au haut du temple, on arrive à une chambre supérieure, sur le plafond de laquelle était peint ce que l'on prétend être un zodiaque circulaire. A droite du parvis par lequel on entre dans ce temple, il y en a un plus petit, que Strabon appelle *Typhonium*, où se trouvent sculptés, sur les murs, la tête de Typhon et de sa femme, le Cynocéphale, parmi lesquels est représenté Horus assis sur un lotus, ayant les doigts sur la bouche, emblème du silence et de la méditation qu'on doit observer dans le temple.

Khenneh, l'ancienne Cœnopolis, est située sur la rive orientale du Nil, un peu au-dessus de Dendera. Les maisons sont construites en briques non cuites; les rues sont sales et étroites. Cette ville est le principal entrepôt des marchandises du pays et du commerce qui se fait entre le Caire et Jedda, et où l'on change le blé d'Egypte pour la gomme de l'Arabie. Des caravanes traversent le désert depuis cette ville jusqu'à Cosséir; il y a aussi un bateau qui fait un service régulier entre Khenneh et Thèbes, qui est à une distance d'environ 68 kil. 1/3, tandis qu'un plus petit bateau va et vient entre Dendera et Khenneh. Les bazars de cette ville méritent d'être vus, notamment après l'arrivée des caravanes. Ses poteries sont depuis longtemps renommées, surtout les jarres, qui ont l'avantage de tenir l'eau fraîche.

Koptos. A environ 6 lieues (24 kil.) plus haut, en montant le fleuve, se trouve Koft-Rou, misérable village arabe. Du temps de Ptolémée-Philadelphe, Koptos (ainsi appelé du nom d'un vautour) doit avoir été une place considérable, une route ayant été construite par ce monarque depuis cet endroit jusqu'à Bérénice, à travers le désert, dont la distance est d'environ 336 kil. Quelques faibles ruines de deux à trois temples et d'une ancienne église de chrétiens, et plusieurs amas de décombres, sont les seuls restes de son ancienne grandeur.

Apollinopolis Parva. Encore plus loin vers le sud est la ville de Kous, l'ancienne Apollinopolis Parva, et qui ne contient qu'environ deux cents familles chrétiennes qui ont une église. Les seuls restes d'antiquités consistent dans un magnifique portique qui est en ruines.

Les caravanes s'assemblent toujours dans cette place pour

passer le désert jusqu'à Cosséir, et rejoindre ensuite celles de Khenneh et d'Esneh. A environ 1 kilom. 1/2 à l'est de Kous, il y a un passage étroit qui conduit dans la même vallée que celle dans laquelle passe la route de Koptos, mais qui se divise bientôt après en différentes directions; une suite de ravins conduit à Cosséir, formant la ligne actuelle de communication entre l'Egypte et l'Arabie, tandis qu'une autre conduit au site de Bérénice, l'ancien entrepôt du commerce de la mer Rouge.

MAXIMIANOPOLIS ou NEKARDI. Presque à l'opposé de Kous, sur la rive occidentale du fleuve, est Nekardi ou Nagada, l'ancienne Maximianopolis, renfermant plusieurs mosquées, mais n'ayant aucun reste d'antiquités, ni aucun autre objet pouvant intéresser le voyageur, qui doit se hâter d'arriver à Thèbes.

ITINÉRAIRE DU CAIRE A THÈBES.

Du Caire à Benisouef,	26 l.	104 kil.
De Benisouef à Minyeh,	27	108
De Minyeh à Antinoé,	9	36
D'Antinoë à Siout,	18	72
De Siout à El-Sharkie,	12	48
D'El-Sharkie à Girgé,	19	76
De Girgé à Khenneh,	9	36
De Khenneh à Thèbes,	13	52

Distance du Caire à Thèbes, 133 lieues communes de 25 au degré (532 kil.).

THÈBES.

Quelle cité jadis a couvert ces collines?
—Thèbes, répond mon guide. — Eh quoi! ces murs déserts,
Quelques pierres sans nom, des tombeaux et des ruines,
Voilà Thèbes!... et sa gloire a rempli l'univers!

CASIMIR DELAVIGNE.

Les magnifiques ruines de cette célèbre et antique cité de la haute Egypte occupent un immense espace sur les deux rives du Nil, qui, dans cet endroit, a une largeur considérable, ayant 1,300 pieds (433 mètres) d'une rive à l'autre.

Ces superbes ruines s'étendent sur neuf districts des environs; mais les plus remarquables se trouvaient à Médinet-Habou, Gournah et Karnak.

Le temple de Gornou et le village de ce nom. Le voyageur, en débarquant sur la rive occidentale du Nil, après un quart de lieue de marche, arrive au village de Gornou, situé au milieu d'un bosquet de palmiers où le territoire cultivé se joint au sol rocheux. A cet endroit, la route tourne à droite vers le tombeau des rois.

CASR-EL-GORNOU. Ce temple se trouve dans un tel état de ruine, qu'il est difficile de pouvoir se former une idée de ses dimensions originelles. La principale entrée paraît avoir été du côté du sud; on trouve dans cette direction un rang de huit colonnes. On voit sur la porte les ornements ordinaires, c'est-à-dire le serpent ailé, etc. D'après les dispositions des chambres, qui sont différentes de celles des autres temples, on prétend que cet édifice a été destiné à un palais aussi bien qu'à des objets sacrés. Les chambres sont petites, et si remplies de pierres et de décombres, que l'on court quelque danger à les explorer.

Ce temple était dédié à Jupiter Ammon.

Le temple appelé le Dair du Nord. En quittant le temple précédent, le voyageur poursuit son chemin à l'ouest, le long du bord d'un sol rocheux et uni, pendant à peu près un quart de lieue, puis entre dans une avenue de sphinx, et s'avançant, par cette avenue, à une distance d'un autre quart de lieue, en passant sur des tas de décombres répandus dans toutes les directions, il atteint le front du rocher, où sont les restes d'un ancien temple appelé le DAIR DU NORD. Il est situé exactement dans le roc vif, avec des corridors de granit poli, et qui sont tellement remplis pour la plupart de décombres, qu'il y en a très-peu qui soient accessibles, si ce n'est avec beaucoup de travail et de peine.

Le Memnonium. En retournant par la même avenue au bord du territoire rocheux, on se dirige vers le sud, et en peu de minutes on atteint le Memnonium, qui fait face à l'orient, et qui a pour front un superbe propylon qui est encore debout, et qui a 234 pieds de longueur, situé sur le bord du sol cultivé. L'aire du dromos par derrière est égalisée avec le roc solide, sur lequel tout le temple a ses fondements. Un escalier conduit de chaque côté au propylon, d'où plusieurs passages se divisent pour conduire dans un certain nombre de chambres ruinées. Il y a entre le propylon et le front du temple un espace de 56 pas, et qui a dû, dans un temps, former très-probablement le dromos : c'est maintenant la voie publique entre *Gornou* et *Médinet-Habou*. Les seuls restes d'antiquités qui existent à présent sont le piédestal et les fragments d'une magnifique statue de granit,

que l'on suppose être celle d'*Osymandyas,* souvent confondu avec Memnon.

Le mur du front du temple est très-délabré, et le corridor a été abattu. Les colonnes du front du mur, formant la piazza, sont ornées à l'ordinaire et représentent des héros et des divinités, tandis que leurs figures sont transformées en statues représentant Osiris, avec un rang d'hiéroglyphes au bas du front. Derrière le rang oriental de ces statues sont des fragments de beaucoup d'autres en granit noir. C'est là qu'on peut voir le piédestal et les restes du corps du jeune Memnon, dont la tête se trouve au Muséum britannique. L'espace autour de ce temple est borné par de petites niches semblables à des siéges dans un mur, construites en briques séchées au soleil.

Le voyageur, continuant à se diriger vers le sud sur le bord du sol rocheux, arrive à une grande place carrée, dont trois côtés sont taillés dans le roc, faisant face à l'orient; elle est percée de chaque côté d'un grand nombre de portes qui donnent accès dans des maisons ou dans des tombeaux : car elles peuvent avoir été destinées à l'un et à l'autre usage par les anciens habitants. En allant un peu plus loin, dans la même direction, on arrive en face de deux statues colossales; celle qui se trouve le plus au nord est la fameuse statue parlante ou vocale de Memnon. Les Arabes appellent ces deux statues SHAMY et DAMY. Ces deux statues sont presque égales en grandeur, ayant environ 52 pieds de hauteur, étant à une distance de 40 pieds l'une de l'autre. Le tronc sur lequel elles reposent a 30 pieds de longueur, 18 de largeur et de 7 à 8 pieds de hauteur. Elles font face à l'orient dans la direction du temple de Luxor. L'une et l'autre ont souffert de grandes dégradations, particulièrement celle de Memnon, qui a été réparée avec des pierres communes. Ces énormes statues paraissent avoir fait partie de la magnifique avenue des sphinx et des statues colossales conduisant à l'entrée d'un autre superbe temple découvert par M. Salt.

BIBAN-EL-MELOUK. Le portail des Rois est situé dans une vallée déserte et étroite, à environ un quart de lieue de Gornou. Ces tombeaux ne sont pas seulement les plus anciens, mais aussi les plus intéressants des antiquités de Thèbes. Leurs principaux caractères sont les mêmes que ceux connus généralement par la description de celui de Belzoni, le plus parfait qui ait été encore découvert.

TOMBEAU DÉCOUVERT PAR BELZONI. Un escalier de trente degrés conduit en bas, à l'endroit de l'entrée où le passage est large et haut et sans aucune sculpture; il mène par une pente rapide à la chambre sépulcrale; le côté droit est couvert

d'hiéroglyphes. Un autre escalier succède, dont les murs sont couverts de figures marchant en procession solennelle à la région des morts. Cet escalier conduit à un troisième passage sur lequel est une figure de Bonto, la déesse de l'obscurité; en avançant vers le corridor suivant, on voit les murs couverts de figures et de bateaux, et de différents emblèmes mystérieux des principaux dieux de l'Égypte. Dans le compartiment du bas est la représentation de Thoth conduisant l'âme à Hades ; plus loin sont des figures sur le chemin de l'Élysée, et sur le mur opposé est représentée la Descente aux enfers. On arrive enfin au fond de la descente ; on entre dans la première chambre, où l'on remarque la continuation des mêmes séries de peintures mystérieuses. Le second appartement est orné de quatre colonnes massives, carrées, couvertes, comme les murs, d'hiéroglyphes. En retournant dans la grande chambre, et en descendant un escalier de dix-huit degrés, on entre dans la suite du corridor, sur les murs duquel sont représentées les principales actions du monarque décédé. Un autre escalier conduit à une chambre plus basse, couverte, comme les autres, de sculptures. En passant d'une salle à l'autre, on arrive à une chambre voûtée très-haute dont la peinture est fort altérée; à gauche se trouve un superbe appartement très-spacieux, orné de deux colonnes, ayant un banc de pierre élevé qui fait tout le tour de la salle. Les chambres que Belzoni découvrit, en perçant une entrée à travers un mur de maçonnerie solide, sont de beaucoup supérieures en grandeur et en magnificence à celles du premier rang. Les autres tombeaux des rois, quoique moins parfaits, sont pourtant d'un assez grand intérêt pour qu'on aille les visiter.

CIMETIÈRE DU SINGE ET TOMBES DES REINES.

Environ à 2 kil. 1/3 au nord-ouest de *Médinet-Habou*, se trouve le *Gabbanet-el-Qerood*, ou cimetière du Singe, ainsi nommé d'après les momies de cet animal qu'on trouva dans les ravins du torrent qui roule dans le voisinage.

A 3/4 de kilom. vous arrivez à la vallée des *Tombeaux de la Reine :* bien qu'inférieurs à ceux de Biban-el-Melouk, ils méritent cependant la visite du voyageur.

Après avoir satisfait sa curiosité, le touriste traverse le canal et rejoint la route pratiquée sur le bord d'un terrain rocheux; ensuite il tourne à gauche, et après une course de 400 à 500 mètres, il arrive à *Médinet-Habou*, grand village, mais abandonné maintenant.

Le temple de Médinet-Habou. En entrant par un passage qui donne dans une cour, le voyageur se trouve en face d'un grand portique construit avec les ruines de quelque autre édifice beaucoup plus ancien, ce qui le conduit dans un propylée d'une moindre dimension; après l'avoir traversé, l'on entre dans une cour basse et carrée qui contient les ruines d'une église chrétienne. Le temple, à quelques pas plus loin, est un grand édifice de forme carrée orné d'un certain nombre de colonnes. Dans la cour située au milieu du temple, est une grande chambre isolée ouverte à ses deux extrémités. Sur le côté nord du temple est une fontaine, tandis que sur le côté du sud est un magnifique palais à trois étages, tout couvert d'hiéroglyphes tant en dedans qu'au dehors. Ce palais semble avoir servi de principale entrée au grand temple. A 350 pieds (117 mètres) environ, dans une ligne directe, à l'ouest de ce passage, est le portique du grand temple, d'environ 180 pieds de longueur (60 mètres). Le temple même a 510 pieds (170 mètres) de longueur; le front est entièrement obstrué de ruines de maisons et de huttes entassées les unes au-dessus des autres à une grande hauteur.

Cet édifice paraît être le plus moderne et le plus parfait de tous les temples de Thèbes; l'espace occupé par les ruines qui en proviennent, peut avoir environ un quart de lieue (1 kil.) de circuit. Il existe au coin méridional des ruines un autre temple plus petit qui paraît n'avoir jamais été achevé.

Au sud-est de ce temple est le village d'*El-Barat*, situé au côté est d'un contre-fort considérable de terre de 500 pieds d'épaisseur et de 40 de hauteur, renfermant un espace de plus de 2,000 pieds carrés, destiné jadis à retenir les eaux du Nil comme dans un réservoir : cet enclos est aujourd'hui cultivé; sur le côté occidental sont les restes d'un canal ayant également une digue contre le fleuve.

Le temple du Dair méridional. Un peu plus loin dans le désert, sont les ruines d'un autre temple appelé le Dair méridional, également riche de sculptures et d'hiéroglyphes. Le voyageur ne doit pas oublier d'explorer les défilés de la montagne, où il y a des cavernes d'une grande étendue, couvertes de peintures et d'hiéroglyphes des plus brillantes couleurs.

En continuant sa route vers le nord par la base de la montagne, on arrive à un autre temple d'Isis, presque à l'opposé de celui de Memnon, mais qui se trouve caché par une espèce de rempart élevé qui s'interpose entre l'un et l'autre : ce temple se nomme

Le Dair el Médinet. En dedans comme en dehors, les murs sont couverts d'hiéroglyphes qui surpassent de beaucoup en beauté et en variété ceux de quelque temple que ce soit de Thèbes, et ayant une grande analogie avec ceux des tombeaux.

On trouve des traces de beaucoup d'autres temples plus anciens dont les murs ont été mis de niveau avec le sol, la plus grande partie des matériaux ayant été emportés ou employés dans d'autres constructions, et qui probablement pourraient être les restes des temples détruits par Nabuchodonozor, roi de Babylone, et Cambyse, le monarque persan, auxquels plusieurs passages de l'Ancien Testament font allusion.

Luxor (El-Aksor). C'est le port de la Thébaïde, sur la rive orientale du fleuve. Son temple ruiné n'est pour ainsi dire qu'un squelette. La plupart des colonnes dans l'intérieur sont encore debout, ainsi que le temple intérieur; mais les murs extérieurs ont été abattus et les matériaux emportés. Le portique ou propylée existe encore dans un état passable de conservation, et autour sont bâties les maisons qui forment le village actuel.

OBÉLISQUES DE LUXOR.

Derrière le propylée se trouve le dromos, grande cour ouverte, d'environ 300 pieds de long sur 160 de large, entourée d'un double rang de colonnes couvertes de sculptures. C'était devant l'entrée de cette cour que se trouvaient les deux magnifiques obélisques qui pendant 3,000 ans ont résisté à l'action destructive du temps et à celle encore plus destructive de la main des hommes. L'un de ces obélisques a été transporté, avec beaucoup de peines et d'art, à Paris, où il fait le plus bel ornement de la place de la Concorde.

Les ruines de ce fameux temple se terminent tout près des bords du Nil.

Luxor se trouve éloigné de Karnak d'environ trois quarts de lieue (3 kil.) On y remarque les restes d'un rang de sphinx qui ornaient toute la longueur de la route, large d'environ 60 pieds et ombragée par des palmiers.

Grand temple de Karnak. — La route se termine par le temple d'Isis, tout près du village de Karnak. Ce temple appartenait à une série de plus petits temples qui communiquaient avec celui généralement connu sous le nom de grand temple de Karnak. Néanmoins l'approche de ce

temple est beaucoup plus à l'est; elle est également bordée par deux rangs de sphinx, presque entièrement couverts de sable, et passe à travers quatre grands propylées. La galerie de granit poli est couverte de sculptures et d'hiéroglyphes, ornée d'un grand nombre de figures colossales placées de distance en distance à 4 ou 5 pieds les unes des autres. Ce temple, tel qu'il existait, devait avoir environ 1,200 pieds de long et 420 de large. Indépendamment de cette entrée qui conduit à Luxor, il y en avait une autre à l'ouest en face du Dair du Nord, sur l'autre côté du fleuve. Il y avait une avenue de sphinx qui passait à travers un magnifique propylée de 400 pieds de long et de 40 pieds d'épaisseur; une grande colonnade, qui s'étend au delà du propylée, termine de ce côté le temple, sur les murs extérieurs duquel sont sculptés deux grands bateaux.

On peut se former une idée parfaite de ces ruines intéressantes en se figurant que le grand temple de Karnak était au centre d'une série de plus petits temples et de propylées, avec des avenues de sphinx et de statues colossales qui rayonnaient autour.

Madamoud. A environ trois quarts de lieue de Karnak est Madamoud, qui paraît avoir été un grand faubourg de la cité sacrée, habité vraisemblablement par les classes inférieures. A en juger par les ruines, qui occupent un grand espace, cette place devait être considérable. Quelques corridors et des colonnes sont les seuls restes de son ancien temple.

Ici se terminent les explorations des antiquités de Thèbes.

Animaux et reptiles à Thèbes et dans les environs. — Il y a un grand nombre de reptiles parmi les ruines de Thèbes, particulièrement des scorpions et des centipèdes d'une grandeur extraordinaire, qui pullulent surtout en été, et dont les piqûres sont aussi dangereuses que celles des scorpions; la tarentule, d'une grande dimension, est très-venimeuse, et se trouve dans les catacombes; un nombre immense de lézards dans toute l'Egypte, parmi lesquels on distingue le gigantesque lézard du désert.

Les crocodiles sont très-nombreux et très-grands dans cette partie du Nil; les Arabes les tuent pour les empailler, ou en vendre la peau aux voyageurs.

Il y a un grand nombre d'hyènes dans les environs de Thèbes, et leurs cris perçants réveillent pendant la nuit le voyageur. Les loups et les renards sont plus rares, mais ils sont beaucoup moins à craindre que les chiens sauvages de Thèbes, qui surpassent en férocité les chiens de tous les autres pays de l'Egypte.

Excepté durant les chaleurs, on rencontre peu de serpents,

dont quelques-uns sont très-venimeux, et d'autres nullement dangereux; c'est cette espèce, dit-on, qui fut adorée par les anciens Egyptiens. Les habitants appelés Psylli, qui forment une classe à part, ont l'art de les prendre et de les apprivoiser; on croit même qu'ils ont le secret de les charmer; ils descendent sans doute des anciens Psylli dont parlent Pline, Celse et d'autres auteurs, et dont il est fait mention dans la sainte Écriture (Eccl. XII, 13).

HERMONTHIS. Après avoir passé Thèbes, le premier objet qu'on aperçoit est Erment, l'ancienne Hermonthis, sur la rive occidentale, avec un temple ou une église primitive des chrétiens.

TUPHIUM. Sur la rive orientale est Tuot, l'ancienne Tuphium, renfermant un temple ruiné du temps des Ptolémées.

Asphynis. Asfoun est le site de l'ancienne Asphynis. La ville se trouve à environ un quart de lieue du fleuve, dans la partie la plus étendue de la plaine d'Esneh; elle ne contient que quelques colonnes de granit apparemment d'origine romaine, et point d'autres antiquités.

LATOPOLIS. Esneh, sur la rive occidentale, l'ancienne Latopolis, est une ville où se tient un grand marché, célèbre par ses manufactures de beaux tissus de coton et de châles. Les restes de son temple occupent le milieu de la ville; il est bâti en pierres sablonneuses, et ressemble au temple de Dendera; mais il est beaucoup plus petit, et les sculptures sont moins belles. Il contient un zodiaque, un beau portique et un quai.

Contra-Laton. En face d'Esneh est ce qu'on appelle Contra-Laton, contenant un autre petit temple ruiné, et d'une construction plus ancienne que celui d'Esneh; il ne vaut pas la peine d'être visité.

A 28 kil. 3/4 d'Esneh on trouve, sur la rive orientale, *El-Kab*, l'ancienne *Eileithuias*, ville en ruine dont les temples ont été dernièrement détruits. Dans les montagnes du voisinage se trouvent des grottes très-curieuses, et à quelque distance dans la vallée sont trois petits temples. Eileithuias, ou la cité de Lucina, avait un autel sur lequel on immolait des victimes humaines. C'était évidemment une place d'importance; il existe encore des traces de la route qui communiquait avec Bérénice et les mines d'émeraudes.

Apollinopolis Magna, actuellement Edfou, est une ville qui contient une population d'environ 2,000 habitants, qui possède des manufactures de tissus bleus de coton et de jarres. C'est la dernière ville de l'Egypte où l'on trouve des Coptes. Le temple est situé à l'autre extrémité nord du village, sur une éminence, du sommet de laquelle on jouit d'une jolie vue sur cette partie de la vallée du Nil, et dans le

lointain, des montagnes de l'Arabie. Bien qu'inférieur sous le rapport de l'exécution à celui de Dendera, et d'une dimension moins considérable que celui de Karnak, ce temple peut cependant encore, sans exagération, être cité comme magnifique. Le propylée est l'un des mieux proportionnés de tous les monuments de l'Égypte : de la porte d'entrée, de beaux escaliers conduisent aux différentes salles et au sommet de l'édifice. Dans l'intérieur se trouve le dromos, ou grande cour entourée de hautes murailles couvertes de sculptures. Ce noble édifice peut avoir 145 mètres sur 70.

La grande quantité de cabanes arabes qu'on a bâties autour de ce temple, en rend l'approche difficile.

Ombos. Les superbes ruines d'Ombos, sur la rive orientale du fleuve, font face à l'occident, ce qui paraît extraordinaire, tous les autres temples de l'Egypte faisant face à l'orient. Il n'y a ni propylée ni dromos au front du temple; mais le portique est magnifique, et présente une façade imposante de 83 pieds de longueur sur le fleuve. Les colonnes sont d'une grande épaisseur, couvertes de sculptures et d'hiéroglyphes, avec des chapiteaux qui ressemblent à l'ordre corinthien. Le reste du bâtiment a environ 120 pieds de longueur. On y voit un grand nombre de figures de crocodiles, et il paraît que les habitants adoraient Osiris sous cette forme.

La vallée continue d'être très-resserrée, mais elle est bien cultivée et abonde en palmiers. Dès que nous atteignons *Djebel-Howa*, les montagnes de l'ouest prennent un aspect plus hardi; sur le bord oriental, la montagne s'abaisse, la vallée devient plus large et mieux cultivée. La vue, vers le cours supérieur du fleuve, est bornée par un rocher escarpé de granit, que couronnent les murs et les maisons ruinées de l'ancienne *Syène.*

ASSOUAN, l'ancienne Syène, est la dernière ville de l'Egypte ; l'Ethiopie commence immédiatement au-dessous de la cataracte. Assouan contient les ruines d'un petit temple romain avec quelques colonnes de granit, et plusieurs carrières de granit, d'où furent extraits la plupart des matériaux qui servent d'ornement aux édifices de Thèbes.

L'ILE D'ELÉPHANTINE, le *Djeziret-el-Zahir* ou l'île fleurie; elle a environ 2,000 pieds de longueur et 600 de large. A une petite distance au nord, se voient six magnifiques colonnes d'un ancien temple. On trouve dans une autre partie de l'île la statue en granit d'Osiris, très-défigurée, et près de laquelle on voit un petit temple de 36 pieds de long sur 29 de large, ayant 7 colonnes de chaque côté ; au sud-ouest de ce temple, on trouve les traces d'un propylée pyramidal qui

appartenait sans doute à un temple plus magnifique. Toute l'île est habitée par des Nubiens, qui sont entièrement noirs, sans aucune ressemblance avec les nègres.

Au côté opposé des rochers d'Assouan, est le nilomètre, qui consiste en un escalier dont les degrés portent des inscriptions grecques relatives à la crue du Nil.

A l'extrémité nord de la cataracte est l'île de Schayl, où se trouvent des vestiges d'un temple avec des tables d'hiéroglyphes gravées sur le roc. Le voyageur pourrait se rendre d'Assouan à Schayl dans un bateau, et aller à cheval à Philœ, où se trouvent plusieurs temples intéressants et des ruines. A l'opposé de Philœ est l'île de Beggeh, où l'on voit encore des tables gravées et les restes d'un temple.

Toutes ces îles sont couvertes de palmiers, d'acacias, de mûriers, de dattiers, ce qui leur a fait donner le nom de jardin tropical.

Dans les environs d'Assouan, les habitants font de beaux paniers de jonc, et des nattes qui servent de tapis : ces ouvrages offrent des modèles d'art et de goût.

BÉRÉNICE, située dans une vaste plaine presque entièrement entourée de montagnes, est la partie la plus méridionale du grand désert de la Thébaïde, qui s'étend depuis la vallée du Nil jusqu'à la mer Rouge; c'est l'emplacement de l'ancienne Bérénice. On peut encore voir les traces de ses principales rues; au milieu est un petit temple presque tout à fait enterré dans le sable. De trois puits qu'on y trouve, il n'y en a pas un qui fournisse de l'eau potable; cette eau étant d'une excessive amertume, augmente la soif au lieu de l'étancher. Cette ville possédait anciennement un port assez bon; mais le sable qui s'y est accumulé a rendu la barre impraticable, même pour les plus petits bâtiments. La route ordinaire pour Bérénice partait de Koptos; mais il y en a une autre qui communique avec le Nil par Eileithuias et Edfou. Les mines d'émeraudes sont plus au nord, dans le cœur du désert; mais celles qu'on y trouve maintenant sont en petit nombre et de qualité inférieure.

DES OASIS.

Les *oasis* peuvent être considérées comme des îles vertes et fertiles séparées du reste du monde par un océan de sable brûlant et de vastes déserts. Elles sont généralement entourées de terrains élevés, ce qui explique la présence des sources qui les arrosent et y entretiennent une douce fraî-

cheur. Sous les Romains, les oasis servaient parfois de lieu de bannissement; le premier exilé célèbre dans l'histoire de ce peuple fut le poëte Juvénal. Après la chute de l'empire romain, elles devinrent indépendantes, et maintenant elles appartiennent au vice-roi d'Egypte.

Le nombre des oasis d'Egypte se monte à quatre, savoir : l'*oasis Magna* ou grande oasis; l'*oasis Parva* ou celle d'*El-Kassar*; l'*oasis du Nord* ou celle de *Siwah*, et la grande *oasis de l'Ouest*, découverte par Edmondstone en 1819.

L'OASIS DE SIWAH.

Cette oasis est à 15 jours de marche environ d'Alexandrie, et 13 jours du Caire; sa partie fertile peut avoir de l'est à l'ouest 10 kil. 3/4 (6 milles géographiques), et du nord au sud environ 7 kil. 1/4. La plus grande partie du terrain est occupée par des dattiers, et dans les jardins on cultive avec succès le grenadier, le figuier, l'olivier, la vigne, les abricotiers, et même le pommier.

La capitale de cette île au centre d'un continent s'appelle SIWAH-KEBRI; elle est bâtie sur un rocher escarpé; ses rues sont étroites et tortueuses, et rendues si obscures par la projection des étages supérieurs des maisons, que les habitants sont obligés de se servir de lampe en plein midi. La plupart des maisons ont de trois à quatre étages et quelquefois plus; car, au mariage de chacun de ses enfants, le père bâtit un logement au-dessus du sien pour son fils et sa nouvelle famille, de sorte que cette ville s'agrandit journellement en hauteur. Elle est divisée en deux parties : la haute ville, qui est habitée seulement par les gens mariés, les veuves et les enfants; la basse ville par les hommes veufs et les jeunes gens, à qui il n'est pas permis de pénétrer dans l'autre partie de la ville après le coucher du soleil, sous peine d'amende. La population de cette capitale peut s'élever à 2,500 habitants, et celle de toute l'oasis à 8,000 environ.

Outre sa capitale, cette belle île du désert contient trois villages, qui sont : *Siwah-Sargieh*, *Siwah-Garbieh* et *Menshijeh*.

A six kil. environ de la ville, vers le sud-est, le voyageur trouvera les ruines du célèbre temple de *Jupiter Ammon*, qui ressemblent beaucoup au *typhonium* d'Edfou; mais celles-ci sont sur une plus grande échelle. A un kil. sud-est de ces ruines, vous trouvez la *fontaine du Soleil* dont parle Diodore de Sicile; elle est située au centre d'un bouquet de

palmiers, et peut avoir environ 30 mètres de longueur sur 20 de largeur, et 12 mètres de profondeur.

Dans les environs de *Siwah*, vers l'ouest, se trouvent les ruines d'un temple appelé *Amoudein*, et non loin se trouve *Deir-Roum*, autre temple d'un fini parfait. A deux jours 1/2 de marche de *Siwah*, nous trouvons dans une vallée entourée de deux montagnes le *lac d'Arashieh*, au milieu duquel est située une petite île qui contient, d'après la tradition populaire, l'*anneau*, l'*épée* et la *couronne* du grand magicien Soliman.

L'OASIS PARVA OU EL-KASSAR.

Belzoni partit, pour visiter cette oasis, de *Sedmin-el-Djebel*. A deux heures de ce village, on trouve quelques ruines dont on ignore l'histoire, et une heure 1/2 plus loin vous arrivez à

Rawajie-Toton, le site d'une ville ancienne et considérable. On y voit quelques débris de colonnes qui attestent son antique splendeur. Le second jour de marche conduit au milieu des ruines d'une grande cité ensevelie dans des sables profonds, et vers le soir on arrive à

Regen-el-Kassar, petite oasis ayant une étendue d'environ 5 kil., couverte de dattiers et de belles sources d'eau fraîche. Le troisième jour, la route traverse une vaste plaine de sable, sur laquelle se trouvent beaucoup de tumuli qu'on suppose avoir été élevés sur les restes de l'armée de Cambyse, qui périt dans ce désert. Les quatrième et cinquième jours de marche se font à travers une plaine unie, couverte de galets blancs. Le sixième jour on atteint enfin l'oasis, dont le premier village qu'on rencontre est *Zabro*, qui produit avec abondance des fruits, du riz et d'excellents pâturages; enfin trois jours de marche de plus conduisent le voyageur à

El-Kassar, principal village de l'*oasis* de ce nom; il est entouré de palmiers et de rochers remplis d'excavations, mais sans hiéroglyphes. A trois jours de marche vers le sud-ouest, le voyageur atteint

L'oasis d'*El-Haïx*, île fertile d'environ 36 kil. de longueur; vers son extrémité se trouvent les restes d'une ancienne ville dont on ignore l'histoire.

LA THÉBAIDE OU GRANDE OASIS.

C'est le premier lieu de halte des caravanes du *Dar-Four*, qui ordinairement se réunissent à *Siout*. Cette oasis consiste dans un grand nombre de petits terrains fertiles et bien cultivés, séparés les uns des autres par le désert, et s'étendant sur une ligne parallèle au cours du Nil, ayant environ 144 kil. de longueur. *El-Karjeh*, la capitale, ne renferme rien qui soit digne de remarque; mais ses environs montrent trois beaux temples et une singulière *nécropole* découverte par Calliaud en 1818. Le premier temple est à 2 kil. 1/2 environ au nord d'El-Karjeh; les habitants l'appellent *El-Nadéra;* il est presqu'en ruines. Les hiéroglyphes, bien qu'effacés en partie, laissent encore voir un grand fini d'exécution. A une petite distance vers le nord-ouest, se trouve le grand temple, situé au milieu d'un riche bois de palmiers, d'acacias et autres arbres, arrosé par un joli cours d'eau; un peu plus loin vers le nord, sur un terrain élevé, se trouve la nécropole, contenant environ 300 habitations de différentes grandeurs et la plupart ornées de dômes et de minarets. A trois heures sud-ouest de cette ville, le voyageur trouvera un village arabe ruiné, bâti dans l'enclos d'un grand temple, qu'on appelle *Cézar-el-Goetta ;* et à 40 minutes sud-est de ce lieu, vous voyez les ruines de plusieurs anciens édifices en briques, et un petit temple très-élégant appelé *Cézar-el-Zean*. Une inscription grecque nous fait connaître que ce temple fut élevé à la mémoire de l'empereur César, et qu'il fut restauré l'an de notre ère 140. Au village de *Genau*, on trouve une source chaude fortement imprégnée de soufre et de fer.

WADY-DAKHELL OU L'OASIS DE L'OUEST.

Cette oasis fut découverte pour la première fois en 1819 par sir Archibald Edmondstone; elle est éloignée d'*El-Karjeh* d'environ deux jours de marche, et de *Siout*, par la route directe, de 320 kil. 1/3; elle contient douze villages ayant chacun leur bocage de palmiers et d'acacias : ceux-ci atteignent une grosseur prodigieuse. Sir Archibald en mesura un qui avait 18 pieds (6 mètres) de circonférence. La capitale de cette oasis est *El-Kazar*, dans une riante et jolie position; elle est située sur une éminence au pied d'une ligne

de rochers qui s'élèvent brusquement derrière elle, et au centre de beaux et vastes jardins couverts de palmiers, de citronniers, d'acacias, etc. On trouve dans la ville une source sulfureuse. Cette oasis est la dernière place habitée vers l'ouest.

Dans l'hiver, la température est extrêmement variable dans toutes ces oasis ; quelquefois la pluie y tombe par torrents ; dans d'autres saisons, on n'a ni pluie ni rosée. Les vents violents dominent dans ces contrées, et le terrible *kampseen* souffle fréquemment dans les mois de mai et de juin ; cependant la peste y est inconnue, mais pendant les grandes chaleurs les fièvres sont générales. Les lions et les hyènes ne sont pas rares dans ces districts, mais les autruches en ont tout à fait disparu. Les jardins sont couverts de limons, de citrons et de divers autres fruits. On y fabrique l'indigo ; le sol est fertile et produit en abondance de l'orge et du riz ; les sources ne tarissent jamais, mais elles sont toutes plus ou moins chargées de fer et de soufre; comme elles sont chaudes à leur naissance, il faut laisser refroidir l'eau avant de pouvoir s'en servir.

Tel est l'aspect général de ces oasis, de ces vertes et délicieuses retraites, séjour du calme, du bonheur et de la solitude.

Nous allons donner une description succincte de la route à travers le désert, depuis Luxor et Khenneh jusqu'à Cosséir, sur la mer Rouge.

ROUTE A TRAVERS LE DÉSERT,

DEPUIS COSSÉIR JUSQU'A LUXOR ET KHENNEH.

Cette route présente un grand avantage sur celle entre Suez et le Caire, en ce qu'on y trouve plusieurs sources à des distances convenables. La première est à Ambagée, à environ deux lieues de la côte ; l'eau en est saumâtre et n'est potable que pour les bestiaux. La place de repos est une étroite vallée bordée de chaque côté par des rochers. La route, en partant de Cosséir, passe dans une succession de vallées stériles et d'un lugubre aspect ; mais elle est ferme et large, et propre pour les voitures. Entre Ambagée et Beer-Inglese, elle devient plus sablonneuse. Après avoir contourné un rocher, le voyageur arrive au puits de Beer-Inglese, dont l'eau est d'une meilleure qualité que celle d'Ambagée. Ensuite la

route se dirige au sud-ouest, et continue, en serpentant à travers des vallées rocheuses, jusqu'à ce qu'elle prenne une direction opposée.

Il y a entre Beer-Inglese et Syalut-Aboo-Hoodada, un rude défilé, défendu anciennement par un fort carré aujourd'hui en ruines. Après avoir passé ce fort, la route monte considérablement et devient plus tortueuse; il y a quelques acacias et des buissons que les chameaux et les ânes mangent avec avidité. La route continue d'être excellente jusqu'à Sycœ-Hanjie-Sooleimaun, où l'on trouve de l'eau excellente provenant des montagnes voisines : il y a en cet endroit un fort en ruine. Plus loin, la route prend sa direction au sud-est pendant peu de temps, puis continue entre deux rangs de collines où l'on voit encore des tours d'observation en ruine. La route prend alors sa direction vers le nord-ouest, en montant toujours jusqu'à un plateau, d'où elle descend vers Hummamaut. Au delà de cette place, la route se dirige à travers un autre défilé, près duquel sont les ruines d'un fort considérable et d'une ville; le pays est plus ouvert et le sable augmente. On aperçoit un autre rocher à droite; le voyageur trouvera cette journée une des plus pénibles de la route; les privations se terminent néanmoins à Lagayta, où l'eau devient bonne et abondante. On rencontre souvent sur la route des troupeaux de chameaux, dont les conducteurs ont ordinairement des melons d'eau, des dattes et d'autres végétaux à vendre. On trouve dans ce désert des gazelles, des perdrix, des bécasses et des pigeons ramiers ou bleus. Lorsqu'une caravane de chameaux n'est pas sous le contrôle particulier d'un voyageur, les chameaux marchent continuellement depuis le lever du soleil jusqu'au coucher, et souvent pendant une grande partie de la nuit, à la marche moyenne de trois quarts de lieue par heure. Les conducteurs fument autant que possible; leur nourriture ordinaire se compose de pain et d'œufs durs. A chaque halte, on allume promptement du feu avec le fumier de chameau qu'on trouve sur les lieux; chacun pétrit ses gâteaux de farine dans un vaisseau de cuir qu'on porte exprès; les cendres chaudes sont séparées du sable sur lequel on met les gâteaux, et les cendres replacées, l'alimentation de l'Arabe est bientôt prête.

Voici la distance des places de repos entre elles, pour la commodité des voyageurs; mais, si l'on était pressé, le voyage pourrait se faire avec la moitié moins de temps :

1re journée,	de Cosséir à Beer-Inglese,	3 lieues	3/4
2e —	à Syalut-Aboo Hoodada,	7	
3e —	Waud-el-Gush,	6	
4e —	Najaub-el-Loghaut,	5	1/2
5e —	Lagayta,	5	
6e —	Hujazi,	5	
	Luxor,	5	3/4
	Ensemble,	38 lieues.	

Après six heures de marche de Lagayta, on aperçoit la vallée cultivée du Nil; et à Hujazi, qui en est éloigné de 5 lieues (20 kil.), le voyageur a la satisfaction de voir que l'on a passé le désert. Cet endroit est situé sur son extrême limite, et rien n'est plus fortement marqué que la ligne de stérilité d'un côté et celle de fertilité de l'autre. L'on voit d'un côté, aussi loin que l'œil peut porter, de vastes déserts, et de l'autre une riche culture.

Le village de *Hujazi* est situé au milieu d'un massif de feuillage; ses pâturages sont couverts de troupeaux et de beau bétail, et ses champs de moissons luxuriantes; ajoutez à cela le bruit des eaux causé par le mouvement des roues de plusieurs moulins, le gazouillement des oiseaux, le murmure des voix qui s'élèvent de la plaine, et vous aurez un contraste frappant avec cette solitude de mort d'où vous venez de sortir.

De Hujazi, la route à Khenneh se dirige vers le nord, presque parallèle avec le fleuve, tandis que celle vers Karnak et Luxor prend une direction au sud-ouest. On compte de Hujazi à Luxor environ 6 lieues (24 kil.); la route traverse un riche pays couvert de dattiers, de cannes à sucre, de champs de blé et de maïs. Khenneh est à 10 lieues 1/2 (42 kil.) de Thèbes, la ville aux cent portes, l'ancienne capitale de l'Égypte, dont les ruines sont répandues sur les deux rives du Nil à une distance de plus de 3 lieues (12 kil.) le long du fleuve, et qui s'étendent sur une vaste contrée de plus de 9 lieues (36 kil.) de circonférence tant à l'est qu'à l'ouest.

DEPUIS LE GRAND-CAIRE JUSQU'A SUEZ.

Le voyageur, arrivé au Grand-Caire par l'une des routes décrites précédemment, page 323, d'Alexandrie à Boulac et au Caire, fera ses dispositions pour continuer son voyage jusqu'à Suez, pour s'embarquer sur le bâtiment à vapeur de la

compagnie qui fait le service depuis cette dernière place jusqu'à Bombay.

Le voyage depuis le Caire, à travers le désert, jusqu'à Suez, n'est que de 28 lieues communes (112 kil.); il se fait aujourd'hui avec la plus grande facilité, et l'on peut dire que, malgré sa stérilité et son lugubre aspect, la terreur du désert n'existe plus par suite des dispositions prises par l'agence de MM. Waghorn et compagnie, qui ont établi tout le long de la ligne, dans le désert, des reposoirs où le voyageur peut trouver tous les rafraîchissements désirables. Ces reposoirs sont à la distance de trois à quatre lieues les uns des autres. Aux stations nos 2, 4 et 6, on peut se procurer des lits et des aliments, tandis que les stations nos 1, 3, 5 et 7, sont destinées principalement à servir d'écuries pour les chevaux. Il n'y a point de puits près de ces stations; l'eau y est transportée du Nil.

Il y a trois manières de faire le voyage à travers le désert : 1° ce voyage peut se faire en vingt-quatre heures en prenant une place dans le petit chariot sur ressort de M. Hill, le maître des hôtels d'Alexandrie, du Caire et de Suez, et qui a la direction des stations et de ces chariots, qu'on appelle omnibus. Un chameau porte le bagage, et il est compris dans le prix de 6 livres sterling, ou 150 francs, que le voyageur doit payer avant de partir à M. Hill ;

2° Par des ânes portant des litières dans lesquelles repose le voyageur, ou par des ânes servant de monture, pour chacun desquels on doit payer environ 16 shellings ou 20 francs. Ces animaux peuvent supporter une grande fatigue, et font facilement le voyage en 40 à 50 heures ;

Et 3° par des chameaux légers qui font ce voyage dans 20 à 30 heures, et qui coûtent chacun de 8 à 10 shellings ou de 10 à 12 francs.

Toutes les personnes qui veulent faire usage des stations, et elles ne peuvent s'en passer, doivent en outre payer à M. Hill, avant leur départ, une livre sterling ou 25 fr. pour l'entretien de ces lieux si utiles.

M. Hill aussi bien que M. Waghorn ont établi des hôtels à Suez pour y recevoir les voyageurs, qui y sont très-bien traités. Le premier accompagne ordinairement la caravane indienne à travers le désert.

A Suez, les voyageurs qui vont par la voie de l'agence de Waghorn et compagnie ont droit à un appartement gratis, et ont la jouissance d'autres services le long de la ligne du désert.

SUEZ, ville qui donne son nom à l'isthme qui sépare l'Asie de l'Afrique, et aussi la Méditerranée de la mer Rouge.

Elle est située par les 29° 58' 10" de latitude nord et par les 30° 15' 5" de longitude est, sur la mer Rouge, sur la côte de l'Egypte. Le rivage de cette mer étant très-plat et l'eau peu profonde, on ne peut l'approcher de très-près ; aussi la rade de Suez est-elle à une grande distance de Suez. La ville a une misérable apparence ; les maisons sont bâties en bois et en torchis ; et comme elle a pour limite d'un côté la mer Rouge, et de l'autre le désert, on ne voit pas un seul arbre ni aucune verdure qui puisse recréer le voyageur. Autour de cette ville on ne trouve aucune fontaine ; de grands marais d'eau salée, remplis d'eaux stagnantes qu'y portent les marées, y corrompent l'air.

Le commerce y est considérablement tombé, tant à cause de l'encombrement de son port que par les difficultés de la navigation du golfe, sur lequel cette ville est située ; et cependant c'est par ce port que se fait presque tout le commerce de l'Arabie, de l'Inde, par la voie de la mer Rouge.

On pourrait remédier à cet inconvénient et aux dangers de la navigation du golfe de la mer Rouge, au nord du Pas-Mohammed, même pour les bateaux à vapeur, en choisissant pour point de départ et d'arrivée du bâtiment à vapeur l'Indiana

Cosséir, sur la côte occidentale de l'Arabie, qui sert aujourd'hui de communication entre l'Égypte et l'Arabie. La distance de Suez à Cosséir, par la mer Rouge, est de 90 lieues (270 milles); et celle de Cosséir au Nil, jusqu'à Genneh, par la route, est d'environ 40 lieues, ou seulement de 36 lieues jusqu'à Koptos ; en sorte que, si l'on établit un bateau à vapeur sur le Nil, comme tout le porte à croire, la différence de la distance entre le voyage de Suez et de Cosséir ne sera pas un objet d'une grande importance.

La distance sur le Nil depuis Koptos jusqu'à Boulac est de 159 lieues (636 kil.), et de là à Rosette 51 lieues (204 kil.), ou jusqu'à Alexandrie, par le Nil et le grand canal, 62 lieues (248 kil.).

Le bâtiment à vapeur l'Indiana fait un service régulier sur la mer Rouge entre Bombay, une des résidences des établissements anglais dans l'Inde, et Suez, en touchant à Cosséir et d'autres places le long de la côte de cette mer, pour entretenir une communication entre les possessions anglaises de l'Indoustan et l'Angleterre, par la voie d'Alexandrie, que l'on préfère aujourd'hui à celle par le cap de Bonne-Espérance. Le voyage par Alexandrie peut se faire dans l'espace d'environ six semaines à deux mois au plus, tandis que l'autre dure ordinairement quatre mois au moins, et il est plus dispendieux et aussi bien plus ennuyant.

Voici l'itinéraire du voyage depuis Alexandrie jusqu'à Bombay, par le Nil, le Caire et l'isthme de Suez et Cosséir, avec les distances, d'après l'excellente carte de M. Wild :

	Lieues.	Kilom.
D'Alexandrie à Rosette,	10	40
De Rosette au Caire,	46	184
Du Caire à Suez,	30	120
De Suez à Genneh,	46	184
De Genneh à Cosséir,	32	128
De Cosséir à Juddah,	129	516
De Juddah à Moka,	160	640
De Moka à Aden,	50	200
D'Aden à Socotra,	146	584
De Socotra à Mascate,	117	468
De Mascate à Bassorah,	246	984
De Bassorah à Bombay,	529	2,098

Par la mer Rouge par le bâtiment à vapeur.

D'Alexandrie au Caire,	2	journées.	
Du Caire à Suez,	2	—	
De Suez à Juddah,	8	—	1/2
De Juddah à Moka,	4	—	1/2
De Moka à Aden,	1	—	
D'Aden à Bombay,	10	—	1/2
Total,	28	journées	1/2

Suivant M. Waghorn.

D'Alexandrie au Caire,	3	jours	1/2
Du Caire à Suez,	2	—	1/2
De Suez à Aden,	11	—	
D'Aden à Bombay,	7	—	
Total,	24	jours.	

VOYAGE EN SYRIE ET PALESTINE,

PAR LA MECQUE ET LE LITTORAL ORIENTAL DE LA MER ROUGE.

Après avoir, du haut des minarets d'*Alexandrie*, de *Rosette* et de *Damiette*, admiré cette riche vallée du Delta, qui nous apparaissait comme une mer d'or gracieusement ondulée; après avoir observé dans la capitale de l'Egypte moderne cette masse compacte d'édifices plus ou moins remarquables, qui sont comme des débris de la race humaine mêlés et confondus, où l'opulence et la misère se touchent du doigt, où la civilisation et l'industrie d'Europe chassent devant elles la barbarie et l'indolence; après avoir admiré le génie de l'homme qui gouverne ce pays, et dont tout Français n'a qu'à se louer, nous avons contemplé l'étroite et fertile vallée qu'arrose le vieux Nil de la moyenne et de la haute Egypte; nous avons pénétré dans le sein de ces monuments massifs que recouvrent les sables du désert; nous avons admiré leurs formes gigantesques, interrogé leurs ruines; et si, comme on le présume, ces monuments séculaires furent destinés à recouvrir quelques cendres orgueilleuses, avouons que la sagesse de l'Orient a failli dans cette occasion. En effet, combien de noms nous ont-ils transmis? Pas même ceux de leurs fondateurs! — Enfin, nous avons exploré cette ancienne et célèbre capitale de l'Egypte, cette ville aux cent portes, Thèbes, dont les ruines magnifiques couvrent une étendue de terrain considérable, et dont l'aspect est si imposant; Thèbes dont les ruines disent l'histoire, l'opulence passée, la gloire et les malheurs; Thèbes, enfin, dont le sort est commun à toutes les splendeurs d'ici-bas. — Après cette exploration du plus haut intérêt, la première contrée qui doit attirer notre attention est sans nul doute la Syrie. Si notre œil n'est plus ébloui par les vastes constructions de l'industrie humaine, notre âme éprouvera de nouvelles sensations, tout à la fois douces et pieuses, en visitant les lieux qui virent naître et mourir le Rédempteur de l'humanité; chaque pas que nous ferons sur cette terre sanctifiée nous rappellera sa morale si pure et si libérale, et nous portera à considérer les hommes nouveaux que nous allons visiter comme nos frères de la grande famille; nous leur dirons alors ces tolérantes paroles de

M. de Lamartine : « Je ne prie pas comme toi, mais je prie avec toi le maître commun de l'univers, le maître que tu crois et que tu veux reconnaître et honorer, comme je veux le reconnaître et l'honorer moi-même sous une autre forme : ce n'est pas à moi à rire de toi ; c'est à Dieu de nous juger. »

D'Egypte, le voyageur a plusieurs voies pour se rendre en Syrie. Nous avons déjà indiqué au touriste qui craint de traverser le désert qui sépare l'Egypte de la Palestine, la voie des bateaux qui commercent entre *Damiette* et *Jaffa ;* mais cette voie n'est pas la plus agréable ; il vaut mieux prendre les steamers soit français, soit autrichiens, qui partent d'*Alexandrie* par *Beyrouth*. La troisième voie est celle-ci, que nous conseillons au voyageur qui veut explorer ces contrées si nouvelles pour lui et si pleines de monuments historiques : ainsi, après avoir visité Thèbes, au lieu de redescendre le Nil jusqu'au Caire, nous le conduirons de *Khenneh* à *Cosséir*, et de là par la mer Rouge à la *Mecque*, et, remontant la côte occidentale de l'Arabie, nous gagnerons la Palestine. Si, au contraire, le voyageur veut retourner au Caire, et de là aller à Suez par le désert, que l'on peut traverser en poste, et ce qui coûte environ 130 fr. par personne, tout compris, ce chemin le conduira, comme celui que nous allons suivre, au *mont Sinaï*.

Préparatifs de voyage. — Le voyageur qui aura passé six mois à explorer l'Egypte aura senti l'avantage d'avoir à sa disposition une tente, une cantine, un lit, une selle ; néanmoins, s'il est animé comme il doit l'être de l'amour d'un voyage rapide, qui doit être chez lui une seconde nature, il devra hésiter à porter avec lui un pareil bagage sur le dos de plusieurs chevaux, dans un pays aussi désert que celui de la Syrie, qu'il se propose de parcourir maintenant. Comme la célérité du voyage ne peut jamais excéder plus d'une lieue environ par heure, à moins qu'il ne veuille prendre ni guide ni domestique, il fera bien de se débarrasser de tout le bagage qui lui serait inutile, et de ne conserver que ce qui est absolument nécessaire pour son voyage. La meilleure manière de voyager en Syrie, et même dans toute l'Asie-Mineure, excepté dans la partie du désert qui sépare l'Egypte de la Palestine, où les chameaux sont absolument nécessaires, c'est à cheval ou sur des mulets. Le prix de louage est de 16 à 20 piastres turques par journée (4 à 5 fr. environ), et en outre une gratification pour le moukarai ou guide qui prend soin des chevaux.

Si le voyageur a l'intention de parcourir tout le pays, et d'y faire par conséquent de longues courses, il fera bien d'a-

cheter deux ou trois chevaux au prix d'environ 1,000 piastres (250 fr.) chacun; de sorte qu'il évitera les retards occasionnés par les débats sur le prix du louage et les heures de départ, et, s'il a un bon domestique pour les soigner, il fera une grande économie.

Monnaie.—La monnaie courante est la même que celle en usage en Egypte; mais le cours du change est plus élevé; la piastre d'Espagne a cours pour 23 piastres du pays. Beyrouth, qui est une place de commerce qui a des relations avec l'Europe, est celle où le voyageur doit se procurer les fonds nécessaires au voyage qu'il veut entreprendre.

Endroits pour passer les nuits.—Dans les endroits habités par des chrétiens, qui sont en assez grand nombre en Syrie, le voyageur doit se rendre en droiture au monastère ou à la demeure du chef du village, où il est d'usage de faire un petit présent, sans qu'on le demande. Dans les districts mahométans, le voyageur ira loger dans les caravansérais ou khans, qui sont de grands bâtiments renfermant une cour au centre avec une fontaine, où l'on attache les animaux; les chambres sont vides, et l'on ne peut se procurer que du bois et de l'eau, pour lesquels on donne un petit présent au gardien.

Firman. — C'est un passe-port que l'on doit se procurer par l'organe du consul d'Alexandrie, ou d'une autre place où l'on arrive. Ce firman est nécessaire pour la sûreté du voyageur, et contribue souvent à l'agrément de son séjour, et a la considération dans les villes et les autres endroits où il va rendre visite aux autorités.

Avant d'entrer dans les détails du voyage, il est bon d'avoir une courte description du pays que le voyageur se propose de visiter.

DESCRIPTION DE LA SYRIE.

La Syrie ou *Sorestan*, ou Cham, est une grande province de la Turquie d'Asie, située entre l'Euphrate et la Méditerranée. Elle est bornée au nord par le mont Taurus et ses différentes branches, qui la séparent de l'Anatolie ou Asie-Mineure; au sud, par la Palestine, qui fait partie de la Syrie; à l'est, par un grand désert qui confine aux provinces perses du Koudistan et de l'Irak-Arabi; et à l'ouest, par la Méditerranée. La grande chaîne du mont Liban s'étend le long de cette mer du sud au nord, et celle de l'Anti-Liban borde à l'est le désert de Syrie. Ces montagnes renferment des vallées

d'une extrême fertilité favorisées par le plus heureux climat. La Syrie a environ 155 lieues (620 kil.) de longueur sur 68 (272 kil.) dans sa plus grande largeur.

La Syrie renferme trois régions différentes sous le rapport du climat : les cimes du Liban, couvertes de neige, rafraîchissent l'air dans le centre, tandis que les parties maritimes, plus basses, éprouvent des chaleurs humides, et que les plaines voisines de l'Arabie déserte ressentent en été des chaleurs sèches d'une grande intensité.

Les saisons et les productions varient en conséquence. Dans les montagnes, le climat est presque semblable au climat du centre de la France : le printemps et l'automne y sont doux, et l'été fort agréable. Dans les plaines, dès que le soleil passe l'équateur et monte vers le nord, on ressent des chaleurs excessives jusqu'au mois d'octobre ; en récompense, l'hiver y est si doux, que les orangers, les dattiers, les bananiers, les oliviers, croissent en pleine terre.

Il est peu de pays aussi célèbres que la Syrie, qui comprenait anciennement la Syrie séleucienne, la Syrie euphratésienne, la Phénicie, la Céléphénicie, la Palmyrène et une partie de l'ancienne Palestine.

Résumé historique.—Dès les premiers temps de l'histoire des Hébreux, elle formait un puissant État dont *Damas* était la capitale. La Phénicie, que le commerce éleva à un si haut degré de splendeur, en faisait partie. A la mort d'Alexandre, la Syrie fut érigée en un royaume indépendant, où régna Séleucus, son successeur. Sous Antiochus elle résista victorieusement aux légions romaines. Antioche, sa capitale, ne le cédait alors en richesse et en étendue qu'à Rome et Alexandrie. Plus tard elle retomba au pouvoir des Sarrasins, et devint le théâtre des exploits des croisés. Depuis qu'elle fut soumise à la domination de la Porte-Ottomane, au nombre des événements les plus remarquables est l'expédition de Napoléon, en 1798, qui fit le siége de Saint-Jean-d'Acre, qu'il ne put prendre par les obstacles que lui opposa l'amiral sir Sydney-Smith. Viennent ensuite les victoires qu'Ibrahim-Pacha remporta à Koniah sur l'armée turque, en 1838, pour soumettre la Syrie au vice-roi d'Egypte, qui en eut la possession jusqu'en 1840, que se forma la fameuse coalition des quatre grandes puissances, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse, à l'exclusion de la France, et qui, à l'excitation de l'Angleterre, sous le prétexte de défendre l'intégrité de l'empire turc, avait principalement pour objet l'expulsion de l'armée d'Ibrahim de la Syrie et d'en déposséder le vice-roi d'Egypte, ce qui eut lieu après la reddition de St-Jean-d'Acre, attaqué par l'es-

cadre anglaise, au succès de laquelle les bateaux à vapeur ont le plus contribué.

La population est évaluée à environ deux millions et demi; elle est composée de Grecs, d'Arabes, de Turcs, de Druses, de Maronites chrétiens, qui sont, par leur rivalité, la cause des troubles et même de la guerre que se font ces différentes sectes.

La capitale est Damas. La Syrie se divise en quatre gouvernements ou pachaliks, qui sont ceux d'*Alep*, de *Tripoli*, d'*Acre* et de *Damas*. La Palestine est l'un des pays les plus intéressants de la Syrie.

ROUTE DE GENNEH A LA MECQUE, PAR COSSÉIR ET LA MER ROUGE.

En partant de *Genneh*, la route incline un peu vers le sud, puis prend une direction est à travers une de ces vallées qu'on rencontre parfois dans le désert. Bien que la végétation soit rare dans ces vallées, la traversée de cette partie du désert est bien préférable à celle du Caire à Suez; ici du moins, nous trouvons des sources d'une eau limpide que la nature semble avoir disposées tout exprès pour la commodité du voyageur, au lieu que dans l'autre traversée celles que le voyageur rencontre sont souvent chargées de sel.

La route que nous suivons est excellente, ferme sous le pas des chevaux et des chameaux, et bordée de chaque côté par une série de collines stériles, il est vrai, ce qui ne les empêche pas de renfermer des gazelles, des perdrix, des bécasses et des pigeons rouges. On y rencontre aussi des troupes de chameaux chargés de dattes, de melons d'eau et de légumes, destinés à être vendus au voyageur qui en a besoin, et cinq ou six villages où l'on peut se reposer. Ce voyage ne ressemble donc que faiblement à celui du désert, et ce trajet, malgré la monotonie du sol, offre encore quelques jouissances.

La manière la plus ordinaire est de faire la route sur des chameaux, qui peuvent marcher depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, et font environ 2 milles 1/2 par heure (3 kil. 3/4); et comme nous avons environ 119 milles (190 kil. 1/2), c'est à peu près 70 heures de marche, sans compter les haltes.

Voici les endroits où le voyageur s'arrête ordinairement pour prendre son repos du jour : à *El-Egheita*, petit village sur le penchant d'une colline;

Nujaub-el-Loghaut, dans la vallée ;
Oaud-el-Ghush ;
Syalut-Aboo-Hooda ;

Beer-Inglèse, sur le versant de la colline. De là vous êtes bientôt à *El-Ambigi*, où se trouve une excellente source, et deux heures 1/4 après on arrive à

Qoceyr ou *Cosséir*, sur la mer Rouge, que quelques voyageurs ont décoré du titre de ville, qui pourra le devenir par la suite, à mesure que la navigation à la vapeur prendra de l'extension sur cette mer, mais qui n'est maintenant qu'un village renfermant quelques maisons et beaucoup de magasins occupés par les marchands des caravanes de *Kous* et de *Khenneh*. Son port est petit, mais bon et commode, et sert maintenant de station aux steamers anglais qui font le service de l'Inde. Sa population peut se monter maintenant de 14 à 1,500 habitants.

Quelques heures après notre arrivée à Cosséir, nous nous embarquerons sur un steamer qui, parvenu au milieu du canal de ce vaste golfe, voguera majestueusement; et, si la marée nous favorise, nous avancerons rapidement. A l'aide de nos lunettes, nous distinguerons facilement les nombreuses îles arides qui tapissent les rivages de cette mer. Quelques collines s'élèvent à l'horizon sur les côtes de la Nubie, et rompent d'une manière agréable l'uniformité du tableau qui se déroule à nos regards, à mesure que nous approchons du terme de notre navigation ; enfin, après une traversée de 370 milles (666 kil.), nous débarquons à

JUDDAH OU DJIDDAH. En entrant dans cette ville, nous sommes frappés de l'activité qui règne sur le port, du nombre de bâtiments marchands qui entrent et sortent, de la régularité des rues, de l'aspect des habitations et du style gracieux et original de plusieurs de ses mosquées, avec de hauts minarets d'où la vue s'étend sur la mer et sur les campagnes d'alentour, offrant un aspect assez stérile, bien que le sol soit cultivé. Cette ville peut être considérée non-seulement comme le port de la Mecque, mais comme le grand entrepôt maritime du commerce de l'Egypte, de l'Inde et de l'Arabie. Les fortifications de Djiddah nous parurent dans un bon état de défense; sa nombreuse garnison se compose de troupes égyptiennes, commandées par un pacha nommé par le vice-roi d'Egypte. La religion, les mœurs et les coutumes sont tout à fait celles des Arabes qui habitent l'Egypte. Sa population peut s'élever aujourd'hui de 15 à 18,000 habitants.

De Djiddah à la Mecque, il faut compter deux bons jours de marche à travers un pays peu accidenté, brûlé par

un soleil ardent, et n'offrant qu'une végétation chétive et rabougrie. Le cheval, mais plus encore le chameau, est la monture ordinaire du voyageur, qui, après avoir passé plusieurs petites bourgades de triste apparence, arrive le soir du second jour de marche dans un vallon stérile entouré de montagnes à la tête nue, au milieu desquelles se trouve assise

La Mecque, qu'on peut considérer non-seulement comme la capitale du grand chérifat de son nom, mais bien comme de toute l'Arabie. Ses rues sont en général assez régulières; ses maisons sont de pierres; elle n'a point de murailles, mais trois citadelles la protégent et lui donnent l'apparence d'une ville forte. La Mecque avait beaucoup perdu de sa splendeur à la suite de l'occupation des Vahhabites, et sa population qui, de plus de 100,000 âmes était tombée à 18,000, peut se monter maintenant, pendant le pèlerinage ou *hadji*, à 80,000. — Pendant ce temps-là, dit M. de Larenaudière, la Mecque offre l'aspect d'une grande et belle foire, avec prières du jour, prières du soir, illumination de la grande mosquée, illuminations des tentes des pachas et des seigneurs, courses à l'*Arafat*, jeux et divertissements, feux d'artifice et nombreuses salves d'artillerie. Alors, si les gens pieux font leurs affaires avec le ciel, d'autres gens, et ce n'est pas le plus petit nombre, font leurs affaires avec la terre. Les Hindous, les Malais musulmans, les Cachemiriens, les hommes de Boukhara, de Samarcande, de la Tartarie, de la Perse, des côtes de Mélinde, et de tous les points de l'Arabie, se mettent en rapport avec les hommes de l'Occident, avec les peuples de l'Afrique, avec les Egyptiens, avec les Turcs, les Albanais, toute l'Asie-Mineure, et même avec les Grecs et les Arméniens, qui se mêlent partout. Il faut reconnaître qu'aujourd'hui les spéculations lucratives du commerce sont le principal mobile du voyage du *Hedjaz*.

La Mecque est célèbre pour avoir donné le jour à Mahomet, et pour avoir été le berceau principal des traditions musulmanes. Si vous voulez croire les chroniques populaires, elles vous diront que c'est à la Mecque qu'Adam et Ève, après leur péché et leur pénitence, obtinrent leur pardon de Dieu; que c'est aussi à la Mecque qu'Ismaël, fils d'Abraham, fuyant avec sa mère Agar la jalousie de Sara, vint s'établir, et fut la souche de la tribu d'où Mahomet descendait.—Ecoutez les bons musulmans, ils vous affirmeront qu'Abraham y vint plusieurs fois visiter son bien-aimé fils (Mahomet), et y éleva le *temple de la Kaaba*, objet de la plus grande vénération des fidèles. *La Kaaba* est un édifice presque carré,

pouvant avoir 34 pieds de haut sur 27 de large, situé au milieu de la superbe mosquée d'*El-Hamram*, et couvert d'un immense tapis de soie noire sur lequel on a brodé en lettres d'or cette profession de la foi musulmane : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est l'envoyé de Dieu.* Les portes de la Kaaba ne s'ouvrent que trois fois par an : une fois pour les hommes, une autre fois pour les femmes, et enfin pour la nettoyer. Dans un des angles extérieurs se trouve la fameuse *pierre noire*, et tout autour de l'édifice le *puits de Zemzem*, où les pèlerins viennent se purifier avant d'être admis dans le sanctuaire. Outre le temple d'*El-Hamram*, qui renferme cette *maison du prophète*, la Mecque possède encore plusieurs jolies mosquées que le voyageur doit visiter, ainsi que le fort *Sckebel-Shad*, dans une position presque imprenable.

La Mecque n'a pas d'industrie proprement dite; la seule occupation des habitants est de faire des chapelets. Son sol ne lui procure aucun des besoins de la vie; toutes les provisions lui arrivent du dehors, telles que viande, blé, poisson, fruits, légumes, et jusqu'à l'eau. — Le fameux baume de la Mecque, si renommé, ne vient pas dans ses environs, mais est apporté par les caravanes de l'intérieur de l'Arabie Pétrée. Son climat, bien que brûlant, est généralement sain. —Le voyageur trouvera à la Mecque des caravansérais bien tenus et à des prix raisonnables; s'il n'a point de monture à lui, il pourra louer un cheval ou un âne pour visiter les lieux les plus curieux des environs. A une petite distance de la ville, il trouvera le *mont Arafat* et *la vallée de Mina*. L'aspect de ces deux endroits n'offre rien de pittoresque ni de gracieux, mais ces lieux sont sanctifiés par la religion. C'est là que les pèlerins sont obligés de faire des stations, de réciter des prières. Un peu plus loin est la *montagne de Héra*, masse de roches calcaires où se trouve une caverne dans laquelle le prophète avait coutume de se retirer pour méditer sur les choses célestes, et où l'ange Gabriel lui apparut pour la première fois.

N'ayant plus rien à faire à la Mecque, on prend la route de la Palestine, qui depuis *Rabigh*, petit village situé sur la rive nord d'une petite baie peu profonde que l'on passe à gué, suit le rivage de la mer, qui se trouve à gauche du voyageur, tandis qu'à droite l'œil est fatigué par l'aspect d'un sol uni et sablonneux. Ce paysage imprime à l'âme un sentiment de tristesse qui ne se dissipe que lorsqu'on atteint

YAMBO, petite ville située sur les bords de la mer, et regardée comme le port de *Médine*, qui n'en est éloignée vers l'E. que de 100 kilom. environ. Bien que peu profond dans

les basses eaux, son port est néanmoins commode et très-fréquenté; il est défendu par un château assez fort, et la vue du mouvement qui règne dans cette petite localité fait éprouver le plaisir qu'on ressent lorsqu'on se retrouve, après une course solitaire, au milieu de la société. Cette ville possède plusieurs mosquées, et une population évaluée à 4 ou 5,000 habitants. Ici le voyageur pourra renouveler ses provisions ou se procurer celles qui lui manquent, car il ne doit compter que sur ce qu'il emporte avec lui dans ce long pèlerinage.

En suivant toujours la même route vers le N.-O., ayant toujours à gauche le rivage de la mer, dont les eaux sont peu profondes, et à notre droite des plaines sablonneuses que limitent à l'horizon des collines d'un aspect plus sablonneux encore, nous atteignons, après avoir passé *Haouara*, *Ekre*, misérables villages où se trouvent quelques caboteurs et des pêcheurs,

Calaat-el-Voudje, petite ville avec un port très-fréquenté, et dont le commerce paraît assez actif; mais rien, ni dans ses environs ni dans ses édifices, ne commande l'attention. Continuant notre route, nous rencontrons parfois quelques vallées d'un aspect assez champêtre, principalement près des petits cours d'eau que nous sommes obligés de traverser. Tout le rivage de la mer, que nous longeons alors, est couvert d'une quantité prodigieuse d'îles, si on peut donner ce nom à des masses d'alluvion n'offrant qu'une mince végétation, à quelques exceptions près. Nous atteignons enfin

Calaat-Eztem, petit port sans grande importance, mais où le voyageur peut se rafraîchir et se reposer d'une manière assez confortable. A environ 25 lieues (100 kilomètres), on trouve

Calaat-el-Moïlah, petite ville fortifiée, avec un port à l'entrée du golfe *Bahr-el-Agabah*. De ce lieu le voyageur pourrait louer un bateau, traverser l'embouchure du golfe, qui peut avoir 12 lieues (48 kilom.), et, parcourant les profondes solitudes qui se trouvent dans cette presqu'île de l'Arabie Pétrée, il se trouverait au pied des monts *Sinaï* et *Horeb;* mais la route n'est ni sûre ni commode; il vaut mieux suivre celle qui longe la rive orientale du golfe, qui se trouve toujours à gauche; sur la droite, une chaîne de montagnes nous suit jusqu'au fond du golfe, où nous trouvons

Calaat-el-Akabah, misérable petite ville, près de laquelle était située la célèbre *Asiongaber* de l'Ecriture sainte. C'est de son port que les vaisseaux de Salomon partaient pour aller à *Ophir;* c'est aussi par cette ville que les Phéniciens faisaient le commerce avec l'Inde et l'Arabie. Il

ne reste plus maintenant de cette ancienne splendeur qu'un petit port sans importance, quelques milliers d'habitants, et le passage annuel des pèlerins musulmans qui se rendent à la Mecque, venant de l'Egypte, de l'Asie-Mineure et même de Constantinople. *De Calaat-el-Akabah à Suez*, il faut compter 40 ou 42 heures de marche en suivant la caravane, manière la plus sûre et la plus commode de faire ce trajet.

Mais, avant de quitter cette contrée, il reste encore quelque chose que le voyageur voudra visiter sans doute : c'est le MONT SINAÏ et le MONT HOREB. Ces deux noms réveillent en nous des souvenirs bibliques : c'est sur le sommet de ce dernier que Dieu ordonna à Moïse d'aller délivrer les Juifs du joug égyptien, et c'est sur le Sinaï qu'il lui donna les Tables de la loi.

D'Akabah, pour atteindre ces deux monts aux pieux souvenirs, la route est longue et parfois difficile ; mais, une fois arrivé à leur sommet, fatigues et peines sont vite oubliées. Ces deux hautes formations présentent des fronts élevés, dont les vallées sont autant d'affreux précipices bordés d'énormes rochers à pic dont l'aspect glace d'effroi. Pour atteindre le point culminant du Sinaï, il faut compter plusieurs heures de marche à travers un sentier escarpé et taillé dans la roche en forme de degrés, dont le nombre est de plus de 3,000 ; mais, parvenu à la cime, un vaste et magnifique panorama se déploie aux regards étonnés : la mer Rouge vers le sud ; à droite, les vastes déserts de l'Egypte ; et à nos pieds, les sombres vallées que nous avons traversées pour y arriver. A la base de cette montagne se trouve

Le *couvent de Ste-Catherine*, semblable à une petite citadelle, dit Burkhardt, et un des plus célèbres de l'Eglise grecque. La partie principale est celle de la grande église, pavée en marbre et ornée d'un grand nombre de lampes d'or et d'argent; elle fut bâtie, ainsi que tout le reste, par l'empereur Justinien, et depuis réparée plusieurs fois ; mais on y voit encore l'autel et la coupole primitifs, ainsi que le portrait de Justinien et celui de sa femme Théodora, et le tableau de la Transfiguration. Tout l'édifice est en pierres de taille, et il peut avoir 120 pieds de long sur autant de large. Le nombre des moines est de 25 à 30 ; ils sont peu savants, mènent une vie très-austère, et reçoivent avec bienveillance les rares étrangers qui viennent les visiter. Ils possèdent deux petites pièces de canon, et sont bien fournis d'armes pour se défendre contre les Arabes ; leur bibliothèque, relativement au pays, peut passer pour riche.

Avant de quitter cette région élevée, le voyageur doit visiter plusieurs endroits que la tradition vulgaire a rendus

célèbres, et où il trouvera sans doute de pieux chrétiens, des juifs et des mahométans, qui y viennent en dévotion : tels sont les lieux où fut érigé le *serpent de bronze;* les *tombeaux de Moïse et d'Aaron;* la *grotte où vécut saint Athanase;* la *chaire de Moïse*, et *l'empreinte du pied de la jument de Mahomet* lors de son ascension au ciel. — A part les souvenirs religieux, les monts Horeb et Sinaï offrent un vaste champ d'observations au naturaliste et au géologue.

Ayant regagné nos chevaux et nos chameaux, nous nous dirigeons vers Suez, et de là, par le désert, à **El-Arish**, ville située sur la frontière de la Palestine.

La **Palestine**, appelée anciennement le pays de *Chanaan*, la *Terre promise*, le pays des *Israélites*, la *Terre sainte*, fait partie de la Syrie; elle a 57 lieues (228 kil.) de longueur, sur une largeur qui varie depuis 7 jusqu'à 19 et 20 lieues environ (28, 76 et 80 kil.).

Josué la divisa entre les 12 tribus des Israélites : *Juda*, *Benjamin*, *Siméon*, *Dan*, *Ephraïm*, *Zébulon*, *Issachar*, *Asher*, *Nephtali;* une partie de *Manassé* reçut en partage le territoire situé à l'ouest, appelé ordinairement en deçà du Jourdain, tandis que *Rubens* et *Gad*, avec le reste de Manassé, obtinrent le pays situé à l'est et au delà du Jourdain. Le pays de Chanaan renfermait un grand nombre de villes et de villages à l'époque où il fut envahi par les Israélites; dans la suite il fut encore plus peuplé. Du temps de David, le nombre des combattants dans le royaume d'Israël s'élevait à onze cent mille hommes, ce qui suppose une population de 8 millions. Elle est aujourd'hui réduite à peu de chose, et se compose de Turcs, d'Arabes, de Grecs, de juifs et de chrétiens. Chaque ville renferme un ou plusieurs couvents avec un grand nombre de moines. On y remarque encore des villes intéressantes que le voyageur visitera avec d'autant plus d'intérêt qu'elles rappellent des événements remarquables de la vie de Notre-Seigneur. Jérusalem en est la capitale.

ROUTE I.

D'EL-ARISH A JAFFA, PAR GAZA, ASKELON ET ASHDOD.

	Jours.		Jours.
D'El-Arish à Sheikh-Juide,	1	De Barbara à Ashdod,	1
— Dair,	1	— Jaffa,	1
— Barbara,	1		5

Description de la route.—L'aspect général de la Palestine, quoique triste, ne répond pas à l'idée qu'on se fait de sa brûlante fertilité. On peut aisément juger, par la richesse de sa végétation spontanée, que si cette terre était cultivée avec soin, elle mériterait, comme jadis, d'être appelée le Jardin du Seigneur.

El-Arish, l'ancienne *Rhino-Colura,* est la première ville qu'on rencontre sur le côté du désert de Suez, en arrivant de l'Égypte, et qui sert de frontière à la Palestine. C'est une place misérable, bâtie sur une roche calcaire qu'entoure un sol sablonneux, et où les provisions sont fort chères et l'eau mauvaise.

Entre El-Arish et Sheikh-Juide, la route parcourt un sol ondulé, sur lequel l'herbe et le sable se disputent la priorité. La *tombe du Sheikh*, qui donna son nom au village et à la vallée, est tout ce qui reste maintenant; elle est éloignée de 26 milles (46 kil. 3/4) d'El-Arish; ensuite la route s'améliore en approchant de Refah, à 10 milles (18 kil.) au delà, mémorable par la bataille entre Antiochus, roi de Syrie, et le quatrième Ptolémée d'Égypte. A environ 4 milles (7 kil. 1/4) plus loin, on arrive à Dair, le premier village du pachalik de Gaza; ensuite le voyageur traverse le torrent d'El-Wadi-Gaza, toujours à sec en été: le pays d'alentour est bien cultivé et couvert de bestiaux. Après avoir monté une colline en tournant un peu à gauche, une légère descente le conduit dans la plaine de Gaza, où Bétis, qui défendait cette place contre Alexandre le Grand, ayant été tué, son corps fut traîné en triomphe autour des murs de cette ville.

Gaza. L'approche de Gaza est extrêmement pittoresque; la route traverse une série de jardins embellis de sycomores qui donnent un ombrage agréable en été. On n'y trouve aucun reste d'antiquités; les rues sont étroites, et la plupart des

maisons sont au milieu des jardins, sans aucun vitrage ; les provisions sont abondantes et à bon marché. Cette ville est à 3 milles (5 kil. 1/3) environ de la mer, à une journée et demie de Jaffa, et à deux grandes journées de *Jérusalem*.

De Gaza, en descendant vers la plaine, le voyageur traverse pendant environ trois quarts d'heure un vaste champ d'oliviers, laissant à sa droite le petit village de *Bet-Hanoon;* ensuite il traverse le torrent d'*Escol*, et puis atteint le village de *Beeresnait*. De ce lieu, si le voyageur veut visiter les ruines d'*Ascalaan* (Askelon), il doit prendre à gauche et suivre le cours du torrent, sur le bord duquel elles sont situées. De Beeresnait, pour y parvenir, il faut compter environ 9 milles (16 kil. 2/4).

ROUTE II.

DE GAZA A ASCALAAN OU ASKELON, OU ASHDOD.

En descendant dans la plaine, le voyageur traverse un grand territoire couvert d'oliviers, et, après avoir monté une éminence, il aperçoit distinctement les ruines d'Askelon, où il arrive après avoir passé un torrent : il reste encore des maisons ruinées, des pans de murs au milieu de petits jardins ; au centre de la ville on voit les restes d'un théâtre, et près de la mer ceux d'un couvent d'Askelon, lieu de naissance d'Hérode le Grand. Quant aux prophéties concernant cette cité et Gaza, voyez Zach. IX, 6, et aussi Zeph. II, 4.

En quittant Askelon, le voyageur traverse les collines jusqu'au village de *Mezdel* (El-Majdal), éloigné d'environ 4 milles (7 kil. 1/4) ; ici il rejoint la grande route d'Ashdod. Ensuite il atteint le village ruiné de Toukrair, l'ancienne *Ecron,* situé sur le sommet d'une colline, et, une demi-lieue plus loin, il arrive à Ashdod; le site de l'ancienne cité d'Askelon est à gauche de la ville moderne, sur la pente d'une hauteur verdoyante. Psamméticus, roi d'Egypte, ne prit cette ville, 1124 ans avant Jésus-Christ, qu'après un siége de 29 ans. Ce fut dans cet endroit que les Philistins portèrent l'arche sainte qu'ils avaient enlevée aux Israélites, et la déposèrent dans le temple de Dagon, leur dieu.

Route d'ASHDOD A JAFFA. Le voyageur, après avoir fait

2 milles (5 kil. 1/3) depuis Ashdod, traverse une rivière près des ruines d'un pont romain; il voit sur la rive opposée la tombe du shcikh Rubin, entourée d'un mur carré où se trouvent renfermés quelques arbres. A trois heures et demie environ de cet endroit, est *Yabne*, l'ancienne *Jabneh*, qui fut prise par Uzziah, roi de la Judée (2 chron. XXVI, 6), village considérable, à peu près à 4 heures de Jaffa.

JAFFA, l'ancienne Joppa dont il est fait mention dans l'Écriture (2 chron. II, 16; Jonah, I, 3; Act. IX, 36, 42), est bâtie sur une éminence qui domine la mer, entourée du côté de terre par de hautes murailles flanquées de tours. Les maisons s'élèvent en terrasses au bord de la mer, et offrent du côté de la terre un singulier aspect. La plupart des rues sont garnies d'escaliers à cause de l'inégalité du terrain. Jaffa est le port de Jérusalem, et les pèlerins qui s'y rendent y entretiennent le seul commerce qui s'y fait. Toutes les puissances y ont des consuls. C'est à Jaffa qu'était le fameux hôpital des pestiférés de l'armée de Bonaparte, lorsqu'il faisait le siége de Saint-Jean-d'Acre. Ce fut dans ce port que Judas Macchabée incendia la flotte des Syriens.

Nous ne croyons pas devoir quitter *Jaffa* sans donner la description que fait M. de Géramb de cette ville, dans son *Pèlerinage à Jérusalem* : « Jaffa, dit-il, est une ville bâtie en amphithéâtre, d'un assez triste aspect. Son premier nom était *Joppé*, et c'est celui que lui donne l'Écriture, qui en parle souvent. Quelques auteurs profanes ont prétendu qu'elle fut ainsi appelée de *Jope*, fille d'Eole et femme de Céphée. On croit communément qu'elle est une des plus anciennes villes du monde, et qu'elle doit sa fondation à Japhet, second fils de Noé. Ce fut là que Jonas s'embarqua pour aller à *Tharsis*. Hiram, roi de Tyr, y faisait arriver les vaisseaux chargés de bois et de marbre qu'il envoyait à Salomon pour la construction du temple. Saint Pierre y demeurait lorsqu'il eut une vision au sujet de Corneille, et qu'il ressuscita Tabithe. Josèphe rapporte que les Romains ruinèrent cette ville de fond en comble pendant le siége de Jérusalem.

» La rade de Jaffa est fort périlleuse, très-redoutée des navigateurs, qui doivent toujours y être sur leurs gardes.

» Rien de plus beau, de plus fertile, que les jardins qui entourent la ville. Les citronniers et les orangers, dont les fruits sont très-renommés, s'y trouvent en telle quantité, que les feuilles permettent à peine de distinguer la tige et les branches qui les portent.

» C'est ici que le voyageur commence à rencontrer les femmes toutes voilées; quand je dis voilées, je veux parler

non d'un voile qui descend de la tête jusqu'au milieu du corps, mais d'une espèce de guimpe noire, ou d'un vert jaunâtre, presque collée sur la figure, de manière à ne laisser apercevoir que les traces du nez, du menton et des joues ; la bouche et les yeux ne paraissent point C'est affreux, c'est horrible, pour un Européen peu accoutumé à ce spectacle. »

ROUTE DE JAFFA A JÉRUSALEM.

La première partie de la route traverse des jardins bordés de haies de cactus indicus, et aboutit à la plaine de *Sharon*, célebre dans l'Ecriture pour sa fertilité et les belles fleurs qui y croissent spontanément. Cette plaine s'étend le long de la côte depuis Gaza, au sud, jusqu'au mont Carmel, au nord. La partie de l'est est bornée par les collines de Juda et Samarie. Toute la route parcourt un terrain avec ondulations, en partie cultivé et peu habité, et d'un aspect plus désert, en apparence, que la contrée des Philistins, que le voyageur vient de quitter.

A mi-chemin, entre Jaffa et Ramla, est un puits, et tout près un bois d'oliviers qui, suivant la tradition, fut planté environ du temps de Godefroy de Bouillon. Bientôt après, le voyageur voit le village de Séraphan, bâti sur une hauteur où est une citerne construite par l'impératrice Hélène, mère de Constantin. On y descend, dit M. de Géramb, par environ 30 marches ; l'intérieur est très-vaste ; on y compte 24 arcades, autrefois ornées de belles peintures que le temps a presque entièrement effacées. Le voyageur s'approche de Ramla, à trois heures de distance de Jaffa. Ramla est l'ancienne Arimathea, où résidait Joseph, qui descendit le corps de Notre-Seigneur de la croix pour le déposer dans son sépulcre.

Ramla ou *Rama*, dit M. de Géramb, « presque sur les confins de la plaine de *Sarons*, est dans une position délicieuse. La ville est fort mal bâtie ; les maisons sont de pierre grise et ressemblent à de grandes cabanes ; les rues sont horribles, et lorsqu'il pleut, on ne saurait faire quatre pas sans entrer dans la fange jusqu'aux genoux. »

Sur une hauteur à l'ouest de la ville est une tour ruinée, appelée la tour des Martyrs. Si le voyageur veut séjourner à Ramla, il peut aller dans le couvent latino-espagnol, qui sert de logement à tous les voyageurs chrétiens dans ce pays. A environ une lieue à l'est-nord-est, se trouve dans une plaine un misérable village appelé Loudd, où saint Pierre a guéri Æneas de la lèpre.

ROUTE III.

DE RAMLA A JÉRUSALEM.

En sortant de Ramla, on suit pendant trois heures une plaine hérissée de tertres rocailleux ; ensuite le voyageur s'engage dans les premières ondulations des montagnes de la Judée : les sentiers en sont si étroits, si raboteux, que les chevaux ont peine à s'y soutenir ; sur le sommet de ces monts est un village ruiné, appelé Latroun, ou le village du Voleur, ayant été le lieu de naissance du larron qui se repentit sur la croix, et en faveur duquel le Christ exerça son dernier acte de clémence. A une heure de là, on entre dans les montagnes où la route devient presque impraticable.

On évalue l'entière distance de Jaffa à Jérusalem à environ 15 l., que l'on pourrait parcourir en 15 ou 16 h. sur une route ordinaire, mais qui, à cause des sentiers et des rochers par lesquels on doit passer, exigent une journée et demie. Après avoir monté jusqu'au sommet le plus élevé de la chaîne des montagnes, le voyageur descend dans la vallée de Jérémie au village du même nom, appelé par les Arabes Kariet-el-Aneb, où il aura à payer un *caphar* ou tribut au scheik du lieu, auquel il devra montrer son firman. De la vallée de Jérémie il descend dans la vallée de Turpentine, qui est encore plus étroite et plus profonde que l'autre. Bientôt on arrive au ruisseau où le jeune David prit les cinq pierres avec une desquelles il tua le géant Goliath ; un pont de pierre traverse le torrent, le seul que l'on rencontre dans ce désert. Tout près à gauche se trouve le village de *Kaloni*. Après avoir passé le pont, le voyageur aperçoit le village de *Keriet-Lefta*, sur le bord d'un autre ruisseau desséché en été. On voit *El-Bire* à quelque distance, sur le sommet d'une montagne assez élevée sur le chemin de *Nablous*. La route passe maintenant à travers un désert où il n'y a d'autre trace de végétation que quelques oliviers, et toute verdure commence à disparaître. Le voyageur, après avoir monté pendant environ une demi-heure, arrive à une colline élevée du sommet de laquelle il aperçoit à quelque distance Jérusalem ; et après une heure faite à cheval à travers une plaine aride parsemée de pierres, il arrive au terme de son voyage.

Aspect de Jérusalem. Le voyageur qui du point de vue le plus élevé contemple cette célèbre et ancienne cité, la voit

environnée d'un amphithéâtre de rochers, qui embrasse une grande étendue, et rappelle les souvenirs les plus chers aux chrétiens. A l'est de la ville est la montagne des Oliviers. Entre elle et Jérusalem coulaient autrefois les eaux rapides du Cédron, torrent que grossissent encore les orages ou les neiges de l'hiver. A l'ouest on découvre la triste et sombre montagne du Calvaire; au midi, celle dite de Corruption, en mémoire des iniquités du peuple d'Israël. Mais c'est surtout du mont des Oliviers que l'on découvre Jérusalem dans son développement le plus considérable. On a alors devant soi la colline nommée Sion, qui comprenait autrefois la cité tout entière, et même la nation juive, avec ses lois, son culte et ses mœurs; mais Sion a perdu la sainte magnificence qui la décorait sous Salomon et ses successeurs. A la place du temple construit par Salomon, on voit maintenant s'élever une mosquée consacrée au culte d'Omar; et pour rendre encore plus frappant le contraste, non loin de ce temple mahométan, on trouve l'église du Saint-Sépulcre, le spacieux couvent des Arméniens, et les nombreuses colonnes qui furent dédiées à saint Etienne, et qui en conservent encore le nom.

Vu de quelque hauteur et à quelque distance, l'aspect de Jérusalem est imposant, même indépendamment des souvenirs attachés à chacun des lieux sur lesquels le regard s'arrête. Mais, quand on entre dans la ville, on est frappé de la voir entretenue avec si peu de soin. Les rues sont fort étroites, et offrent à chaque pas des indices de la pauvreté et de la triste condition des habitants. D'ailleurs la vue de la ville même n'est point le principal motif qui amène le voyageur à Jérusalem; c'est le saint Sépulcre vers lequel il dirige ses pas dès son entrée dans cette cité. C'est là que sont successivement venus en pèlerinage tant de grands personnages de toutes les nations de la chrétienté, parmi lesquels on peut citer M. de Châteaubriand, notre illustre poëte de Lamartine, M. de Géramb, et une foule d'hommes illustres que notre cadre ne nous permet pas de nommer.

Aucune cité de la terre n'a autant de droits que celle-ci à la vénération des hommes, et surtout des chrétiens. Elle est située au centre de la Palestine, une des provinces les plus fertiles de la Syrie, sous un des plus beaux climats de la zone tempérée.

Le voyageur entrera dans cette capitale de la Terre-Sainte par l'une des portes dont voici la nomenclature :

DESCRIPTION DE JÉRUSALEM.

Portes de la ville.

Bab-el-Ksalil, la porte des Bien-aimés, donne accès à l'ouest dans la ville. Elle aboutit aussi au chemin qui conduit à Bethléem, Hébron, et à Saint-Jean dans le désert : cette porte s'appelle aussi la porte de Jaffa, la porte des Pèlerins, et la porte de Damas.

Bab-el-Nah Dahoud, la porte du prophète David, est au sud, sur le sommet du mont Sion, presque en face du tombeau de David.

Bab-el-Maugrabé. Cette porte est située entre l'est et le sud, du côté de la vallée d'Annon, près du coin du temple, du côté opposé au village de Siloam. C'est la porte Sterquilinaria, à travers laquelle les Juifs conduisirent Jésus-Christ devant Pilate, apres l'avoir saisi au jardin des Oliviers.

Bab-el-Derahie, la porte Doreau, est à l'est, attenante à la cour du temple. C'est par cette porte que le Christ entra à Jérusalem, lorsque le peuple joncha devant lui le chemin de branches de palmier; mais les Turcs ont maintenant muré cette porte; ils ont une prédiction qui dit qu'un jour ou l'autre les chrétiens entreront par cette porte pour prendre la ville.

Bab-el-Sidi-Mariam, la porte de la sainte Vierge, est à l'est, opposée au mont des Oliviers; elle s'appelait au temps des Juifs la porte des Moutons.

Bab-el-Zahara, la porte de l'Aurore, est au nord, et conduit à la grotte des Lamentations de Jérémie.

Bab-el-Hamond ou *Bab-el-Cham*, la porte des Colonnes ou de Damas, est du côté du nord-est, et conduit aux sépulcres des rois, vers *Nablous*, à *St-Jean-d'Acre* et à *Damas*. Autrefois les pèlerins entraient par cette porte, mais aujourd'hui ils entrent par celle de Jaffa ou de Bethléem; c'est ce qui est la cause que le nom de la porte de Damas a été transféré à la porte de Jaffa ou la porte des Pèlerins.

Couvent latin du Saint-Sauveur. En entrant à Jérusalem par la porte de Jaffa, le voyageur va prendre son quartier dans ce couvent pendant son séjour dans cette cité. D'après les règles des franciscains, les femmes ne peuvent être admises dans l'enceinte du monastère, ni pour le visiter ni pour y résider. Mais, pour y suppléer, les moines ont fait construire un bâtiment commode de l'autre côté de la rue, entouré de

hauts murs et d'une porte solide, pareils à ceux de leur couvent, pour loger les dames que la curiosité ou la dévotion peuvent engager à visiter la sainte cité. Les pèlerins ou les voyageurs ne mangent pas avec les pères du couvent, comme à Jaffa ; ils ont leurs provisions à part, et peuvent faire la dépense qu'il leur plaît. S'ils sont pauvres, on leur fournit les aliments gratis ; s'ils sont riches, ils payent ce qu'on leur sert ; en sorte que le couvent n'en fait pas un objet de spéculation.

Néanmoins le logement, le coucher, la lumière et le feu, sont toujours fournis gratis, comme un tribut de l'hospitalité. On met jusqu'à un cuisinier à la disposition du voyageur; mais on ne sert jamais de la viande de bœuf sur la table. Les pigeons et le gibier sont en abondance et à très-bon marché ; le pain que l'on pétrit au couvent est excellent ; quant au vin de Jérusalem, il ressemble beaucoup à celui du Roussillon, soit pour le goût, soit pour la couleur. Les végétaux sont fort chers, étant apportés de Jaffa et des villages des environs.

Après avoir pris son logement dans le couvent, le voyageur a besoin de connaître les principales rues de Jérusalem, que voici :

Harat-bab-el-Hamond, la rue de la porte de la Colonne, traverse la ville du nord au midi.

Souk-el-Kebiz, la rue du Grand-Bazar, qui se prolonge de l'est à l'ouest.

Harat-el-Allam, la Via-Dolorosa, commence à la porte de la Vierge, passe par le Prætorium de Pilate, et se termine au Calvaire. Les autres six petites rues sont :

Harat-el-Muslmin : c'est la rue des Musulmans, c'est-à-dire des Turcs.

Harat-el-Nassara, la rue des Chrétiens, laquelle conduit depuis le saint sépulcre jusqu'au couvent latin.

Harat-el-Asman, la rue des Arméniens, située à l'est du château.

Harat-el-Youd, la rue des Juifs, où se trouve la boucherie de la ville.

Harat-el-Zahara, ou la rue des Rebelles et des mauvaises gens.

Harat-el-Magrabe, la rue des Maugrabins, descendants des Maures bannis de l'Espagne par Ferdinand et Isabelle.

Jérusalem est appelée par les Mahométans *El-Goutz*, la Cité bénie. Les rues, comme on l'a dit, sont étroites et désertes ; les maisons sont des masses carrées, très-basses, sans cheminées et sans fenêtres ; elles ont pour toitures des terrasses ou des dômes, et elles ont l'air de prisons ou de sé-

pulcres. Les principales rues ne sont pas pavées, et sont pleines de pierres inégales et sans cohésion entre elles, couvertes de poussière en été et de boue en hiver. Des toiles qui s'étendent d'une maison à l'autre pour intercepter les rayons du soleil, et des bazars couverts, bannissent la lumière de la ville. A peine voit-on une créature dans les rues, excepté par hasard quelque paysan errant dans l'obscurité, cachant sous son vêtement le fruit de son travail pour le dérober à la rapacité du soldat turc.

Résumé historique.—On attribue à Melchisédech la fondation de Jérusalem : elle était la capitale de l'ancienne Judée, et aujourd'hui elle l'est de la Palestine. On croit que c'est la Salem dont il est parlé dans la Genèse. David, après avoir pris possession du pays des Israélites, en fit la capitale de son royaume; il augmenta les fortifications, et construisit sur la hauteur qui la domine une citadelle destinée à la défendre en même temps qu'à être la résidence de ses rois; il en fit un somptueux palais à l'aide d'habiles architectes de Tyr. Mais l'humble piété du saint roi ne tarda pas à s'alarmer; il craignit d'être logé plus magnifiquement que l'image sacrée de Jehova elle-même. Dès lors il résolut de construire, pour l'adoration et le service divin du Seigneur, un temple dont la splendeur devait répondre à cette auguste et pieuse destination. Mais il ne fut point réservé à David de mettre à exécution le dessein qu'il avait formé. Ce fut sous le règne paisible de son fils Salomon que fut bâti ce temple célèbre, qui fit la gloire d'Israël et l'objet de l'admiration du monde entier. L'historien Josèphe en a donné une belle description qu'il serait trop long de relater ici.

Salomon, en succédant au trône, non-seulement fortifia, mais il agrandit encore cette nouvelle capitale; il l'entoura de murailles plus fortes et mieux construites que les anciennes; il embellit l'intérieur de ce temple si fameux dans l'antiquité. Lors de la séparation des royaumes, qui eut lieu après la mort de Salomon, Jérusalem devint la capitale de la Judée, et ne cessa de tenir ce rang jusqu'à l'année 417 avant J.-C., lorsque Nabuchodonosor emmena Joachim captif à Babylone, et plaça Zedeku comme son vice-roi. Ce prince ayant fait une tentative pour rétablir l'indépendance de son pays, Jérusalem fut prise de nouveau, rasée complétement, le temple démoli, et la population entière menée en captivité. La ville resta dans cet état abandonné jusqu'à la conquête de Babylone par Cyrus. Ce grand prince ayant envie de gagner l'affection des Israélites, encore nombreux, leur donna la permission de retourner dans leur patrie, et de rebâtir leur temple; et par leurs grands efforts Jérusalem ne tarda pas

à reprendre son antique splendeur : elle resta dans la dépendance de l'empire persan jusqu'à la conquête d'Alexandre, lorsque l'attachement qu'elle montra pour Darius lui fit courir les plus grands dangers de vengeance de la part de ce conquérant. Après la dissolution de l'empire d'Alexandre, la Judée qui supportait toujours impatiemment le joug de l'étranger, voulut rétablir son indépendance, qu'elle eut bien de la peine à conserver contre des voisins aussi puissants que ceux qui l'entouraient. Jérusalem fut surprise et pillée par Ptolémée, roi d'Égypte; elle fut en même temps exposée aux plus cruelles attaques de la part des rois de Syrie, qui avaient formé le projet de soumettre la Judée. Mais la valeur du peuple, jointe à la conduite héroïque des Machabées, parvint, après des luttes terribles, à repousser l'invasion. Néanmoins la Judée s'est soumise à l'empire romain, qui s'était étendu sur une grande partie de l'Asie. Mais les Romains se contentèrent de l'occupation militaire et d'une contribution, sans s'immiscer dans les rites religieux ou dans l'administration civile des Juifs. C'est dans cet état que se trouvaient ce peuple et Jérusalem, lors de la persécution et de la crucifixion de Notre-Seigneur. Sous le règne de Néron éclata une furieuse insurrection; les Juifs s'enfermèrent dans Jérusalem, qui était alors supérieurement fortifiée, et prirent la résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et Titus en fit le siége.

Destruction de Jérusalem et du Temple.

Les Juifs étaient extrêmement attachés à Jérusalem, ainsi qu'au temple magnifique qui en faisait l'ornement. Jésus-Christ leur en avait prédit la destruction; c'est ce qui s'est accompli sous les empereurs Titus et Vespasien, qui, environ 40 ans après cette prédiction, l'enfermèrent dans une muraille et la prirent la même année après un long siége : dans la destruction de la ville, le temple fut incendié et la population réduite en esclavage. Onze cent mille Juifs périrent dans ce siége, suivant le témoignage de Josèphe, que la Providence avait réservé peut-être exprès pour être le témoin et l'historien de la ruine de Jérusalem et des Juifs, l'an 70 de notre ère, l'un des événements les plus remarquables qui soient jamais arrivés dans le monde, et l'empereur Adrien éleva sur ses ruines une ville romaine qu'il nomma *Ælia Capitolina*. Elle conserva ce nom jusqu'à la conversion de Constantin au christianisme, qui devint la religion dominante

de l'empire romain. Jérusalem reprit alors son nom primitif, et devint un objet de vénération et de piété pour toute la chrétienté, ainsi qu'un lieu de pèlerinage. L'impératrice Hélène, à l'âge avancé de quatre-vingts ans, voulut visiter la sainte cité, et y fit construire l'église si renommée du Saint-Sépulcre, qui comprend tous les endroits relatifs à la crucifixion et à la sépulture de Notre-Seigneur.

L'empereur Julien, en 363, ayant voulu décréditer le christianisme et les prophéties, avait entrepris de reconstruire le temple; mais l'ouvrage fut arrêté, à ce que l'on prétend, dès le commencement, par une intervention surnaturelle. A mesure que l'empire se convertissait au christianisme, Jérusalem devint de plus en plus un objet de vénération, et s'enrichissait par la dévotion d'un grand nombre de pèlerins de tous les pays. Mais sa prospérité fut subitement interrompue par l'invasion des Sarrasins, et en 636 elle tomba au pouvoir du kalif Omar, qui était maître de toute la Syrie et de la Palestine, et qui, ne voulant pas perdre le profit des pèlerinages, permettait aux chrétiens de se rendre dans la Terre-Sainte, comme autrefois, moyennant un impôt considérable; ce qui dura jusqu'à l'irruption des Turcs, en 1076. Ils faisaient subir de si grandes avanies aux chrétiens, qu'ils ne pouvaient plus se rendre en sûreté en pèlerinage à Jérusalem.

Royaume de Jérusalem.—Les chrétiens, jaloux de reconquérir la Terre-Sainte e le Saint-Sépulcre, qui étaient au pouvoir des infidèles, se réunirent sous l'étendard de la croix (ce qui leur fit donner le nom de croisés, et à la guerre celui de croisade), et résolurent, au concile de Clermont, en 1096, de faire cette conquête. Tous les princes de l'Europe voulurent participer à une expédition aussi glorieuse pour le christianisme, et y envoyèrent des troupes sous la conduite de Godefroy de Bouillon, fils d'Eustache, comte de Boulogne.

Ce généralissime, à la tête de 60,000 hommes d'infanterie et de 10,000 chevaux, se rendit d'abord maître de Nicée en 1097, ensuite d'Edesse, où il érigea une principauté que les chrétiens conservèrent jusqu'en 1244. Enfin il s'empara pareillement de Jérusalem. Godefroy de Bouillon fut élu, en 1099, premier roi du nouveau royaume de Jérusalem. Ce prince ne tarda pas à soumettre peu à peu toute la Palestine. Ses descendants régnèrent dans cette contrée jusqu'en 1187, que Saladin, sultan d'Égypte et de Syrie, après avoir remporté plusieurs avantages sur les chrétiens, défit *Gui de Lusignan* à la bataille de Tibériade, et se rendit maître de Jérusalem. Telle fut la fin de ce royaume, qui avait duré 88 ans

sous neuf rois. Les Français y possédèrent encore quelques domaines le long des côtes de Syrie jusqu'en 1291, desquels Melec-Arafe, sultan d'Egypte, les chassa entièrement, après s'être rendu maître de la ville d'Acre, qui leur restait. Comme il est arrivé au vice-roi d'Égypte, la Palestine suivit le sort de l'Égypte : l'une et l'autre furent incorporées à l'empire ottoman en 1517; depuis lors Jérusalem en a toujours fait partie. Sous sa domination, cette cité paraît avoir été dans un état de décadence perpétuelle, exposée en même temps aux exactions des pachas et aux incursions des Arabes; elle n'a aussi pas moins souffert du refroidissement du zèle des chrétiens, qui n'ont plus visité en si grande quantité la Terre-Sainte.

Sous le gouvernement de Mohammed-Ali, les Francs, et particulièrement les Anglais, étaient traités avec civilité et respect. Les Anglais ont un consul à Jérusalem pour y maintenir l'autorité de l'évêque anglais qu'ils y ont établi. Depuis que cette région est passée de nouveau au pouvoir des Turcs, après la défaite de l'armée d'Ibrahim-Pacha en Syrie, et la prise de la forteresse de Saint-Jean-d'Acre par l'escadre anglaise, la Palestine a été placée sous la protection des puissances de la chrétienté.

Monuments les plus remarquables.— Un des édifices les plus remarquables de Jérusalem est la mosquée du kalif Omar, qui en magnificence surpasse tous les autres monuments. Cette mosquée est appelée par les Turcs *El-Sakhara;* elle est bâtie sur la pente méridionale du mont Moriah, sur le même emplacement où se trouvait le temple de Salomon. On peut dire que c'est le Saint-Pierre de Jérusalem; la pompe de toute l'architecture des Sarrasins s'y est développée; ses nombreuses arcades, son dôme magnifique et d'une vaste étendue, la grande variété des plus beaux marbres, sont autant d'ornements qui embellissent cet édifice, dans lequel aucun chrétien n'a la permission d'entrer. Le Haram-Schériff est le nom que l'on donne à tout l'espace autour de la mosquée, et qui signifie le grand recueillement de la dévotion. Au sud, et presque en face du Kob-el-Kebla, qui est la plus belle porte de la Sakhara, on voit la mosquée El-Aksar. Entre ces deux mosquées se trouve la fontaine Orange, ainsi appelée d'un amas d'orangers qui en fait l'ornement. La grotte de Sedn-Aisa, ou grotte de Jésus, est située au côté sud-est de la même place.

Parmi les sept synagogues que renferme Jérusalem, il n'y en a aucune de remarquable; cette sainte cité renferme plusieurs hôpitaux.

Description du Saint-Sépulcre.— L'édifice qui de tout

temps a fait l'objet du voyage des pèlerins chrétiens et d'autres voyageurs est la célèbre église du Saint-Sépulcre ; l'accès en est un peu difficile à cause des bâtiments qui l'entourent. Elle a été bâtie, comme on l'a dit, par l'impératrice Hélène, mère de Constantin. C'est un vaste monument de 300 pieds (100 mèt.) de longueur sur 200 (66 mèt.) environ de largeur, et qui renferme les scènes de tous les grands événements soit de la crucifixion, de l'enterrement et de la résurrection du Messie. On voit au-dessus de la porte un bas-relief représentant l'entrée triomphale du Sauveur dans Jérusalem. A gauche est une haute tour qui était l'ancien beffroi. Le premier objet, en entrant dans l'église, que l'on montre au voyageur, est une dalle de marbre blanc entourée d'une balustrade, et qui ressemble aux pierres sépulcrales des églises d'Europe ; c'est là, à ce qu'on prétend, que fut oint le corps de Notre-Seigneur par Joseph d'Arimathie, avant d'être déposé dans la tombe (St Jean, XIX, 39). En avançant quelques pas à gauche, on entre dans la nef, qui est de forme circulaire, entourée de seize colonnes qui supportent autant de galeries couvertes d'un vaste dôme. Il y a dans le centre une petite chapelle de marbre, surmontée d'une petite coupole qui repose sur des colonnes et couvre le sépulcre du Seigneur ; coupole d'épaisses dalles de cette belle pierre qu'on nomme vert antique. L'entrée, composée de la même matière, est inégale et raboteuse, à cause des morceaux qu'on en a détachés et emportés pour reliques. A l'entrée de la chapelle est un bloc de marbre blanc qui est la pierre sur laquelle l'ange annoncant la résurrection s'est assis (Mat. XXVIII). Des lampes brûlent sans cesse dans ce sépulcre, où le Seigneur fut déposé, après avoir été descendu de la croix par Nicodème (St Jean, XIX, 39, 42). Au delà du sépulcre, dans la même église, se trouvent deux caveaux l'un au-dessus de l'autre ; près du caveau inférieur sont les tombeaux de Godefroy de Bouillon et de Baudouin, les rois modernes de Jérusalem, avec des inscriptions latines en lettres gothiques. Près du vestibule est un autel en commémoration de la flagellation de Notre-Seigneur (St Jean, XIX, 1). Derrière le chœur est un autre autel érigé sur le lieu même où les soldats tirèrent au sort ses vêtements (St Jean, XIX, 23). A la droite on descend des escaliers qui conduisent dans la chapelle souterraine de Ste-Hélène ; en descendant quelques degrés plus bas, on voit dans un caveau taillé dans le roc les trois morceaux de la croix qu'on dit qu'elle a trouvés. En retournant à gauche, est un autel appelé *Impropere*, où l'on montre un bloc de marbre sur lequel Notre-Seigneur fut souffleté par les soldats (Matt., XXVII, 27 et vers. suiv.). De là le voyageur

monte par des escaliers étroits et obscurs qui le conduisent sur le roc du Calvaire, autrement appelé *Golgotha*.

Depuis l'incendie de 1808, qui consuma une grande partie de l'église, elle est tout à fait entre les mains des Grecs, qui firent la dépense de la rebâtir et de la réparer. Le sépulcre fut entièrement préservé. Au lieu d'être taillé dans le roc vif, il est composé de plusieurs morceaux mastiqués ensemble; mais la pierre que l'on suppose l'avoir recouvert ne s'y trouve pas ajustée. Du côté du nord est la chapelle de l'Apparition, où Notre-Seigneur apparut à Marie-Madeleine après sa résurrection. (St Marc, XVI, 7-9.)

Toutes les sectes chrétiennes ont leurs chapelles représentatives dans l'église du St-Sépulcre; mais la suprême direction appartient à l'Église latine.

Dans les galeries qui entourent l'église, ainsi que dans les petits bâtiments adossés à l'extérieur, sont des appartements pour la réception des pèlerins et des voyageurs. Ces bâtiments sont occupés par un grand nombre de moines de différentes nations qui se consacrent au service du St-Sépulcre.

Les gardiens du St-Sépulcre, qu'on nomme les frères de la *Terra santa*, vivent très-bien dans l'enceinte de leur beau couvent; ils ont une physionomie pleine de santé, bien différente de celle des frères de la Propagande, qui sont exténués par l'excessive fatigue de leur mission.

Le monastère grec consiste dans plusieurs petits établissements bien entretenus; celui des Arméniens est le plus considérable qui soit à Jérusalem; il est entretenu avec un degré de splendeur remarquable, et en même temps avec le plus grand ordre et dans le genre oriental. Le patriarche se présente dans une ample tunique de soie, et reçoit le monde avec une certaine cérémonie.

Le couvent des Latins est nommé St-Salvator, et appartient aux franciscains; c'est un grand édifice qui ressemble à une forteresse, et dans lequel on reçoit tous les pèlerins avec leurs équipages. Une grande portion de ce couvent est mise à leur disposition.

Le mont Sion. Le couvent arménien, avec son église et ses jardins, occupe toute cette partie du mont Sion qui se trouve en dedans des murs de Jérusalem, tandis que la plus grande partie se trouve à l'extérieur. La mosquée du prophète David, qui a été bâtie, à ce qu'on prétend, sur son tombeau, se trouve maintenant hors de la cité. Une partie de ce bâtiment renferme le lieu de la maison où Notre-Seigneur fit le dernier repas avec ses disciples. A la droite de cette mosquée, et entre le portail et celui de la ville, se

trouve une chapelle arménienne, bâtie sur le lieu même où était le palais de Caïphe. Quelques pas plus à l'ouest, est un cimetière des chrétiens; un peu au midi de cet endroit, on montre la place où la Vierge Marie expira; et au nord de la porte est l'endroit où l'on dit que le coq chanta à saint Pierre.

Environs de Jérusalem.—Si les environs de Jérusalem sont fort peu attrayants pour la vue, ils n'en sont pas moins intéressants par des souvenirs et des lieux chers aux chrétiens. On y remarque la vallée de Josaphat, arrosée par le *Cédron;* le mont *Tor*, ou montagne des Oliviers, avec la fameuse grotte où Jésus-Christ sua du sang. Enfin ces lieux renferment encore les tombeaux d'Absalon, Zacharie, Jérémie, ainsi que le tombeau de la Ste Vierge Marie; tandis qu'au nord sont les tombeaux des rois, dans des grottes creusées dans le roc.

EXCURSIONS AU DEHORS DES MURS DE JÉRUSALEM.

Ravin à l'ouest de la cité. — Le premier objet qui attire l'attention du voyageur est une citerne carrée d'une grande dimension, un peu au-dessous et au midi de la porte de Bethléem. Cette citerne est évidemment un ouvrage des Juifs. C'est l'étang dont il est fait mention dans le 3e chapitre du 16e verset du livre de Néhémiah. Au-dessus, vers le nord de cet étang, est le ravin appelé *la vallée de Gihon*, et plus bas la vallée du *fils de Hinnom.* En avançant vers le bas du ravin, le voyageur voit un grand nombre de sépulcres à droite en face de la cité; ils sont taillés dans le roc et sont bien exécutés; plusieurs ont une série de chambres communiquant les unes aux autres: ce sont les tombeaux dont parle le 3e chapitre de Néhémiah. Le voyageur arrive alors au côté sud-ouest du *mont Sion*, et où le ravin prend une direction à l'est; en suivant le ravin, il atteint le champ des Potiers (le prix du sang de Notre-Seigneur). Un peu plus loin est la cave où les apôtres se cachèrent après la crucifixion de Notre-Seigneur; et sur les bords du mont Sion, non loin du village de Siloa, on voit la place où le prophète Isaïe fut scié en deux parties par le commandement de Manassé.

Un peu plus en haut, le voyageur arrive à l'étang de Siloam; à peu près au côté opposé, sur la droite en montant sur le bord de la rivière, on voit deux monuments conservés presque en entier, qu'on appelle les tombeaux de Josaphat

et de Zacharie, et la colonne d'Absalon, et qui n'appartiennent, il est pénible de le dire, à aucun des individus dont ils portent les noms. Les deux premiers sont taillés dans le roc presque carrément, ornés de colonnes, et à trois étages, ayant leurs sommets ronds en forme d'une coupole. Ces monuments sont contigus les uns aux autres sur le bord de la *vallée de Josaphat*, qui s'étend entre le ruisseau de Cédron et le mont aux Olives, et est remplie de tombeaux creusés dans le roc, et où les Juifs continuent d'enterrer leurs morts comme anciennement.

Un peu plus en haut du torrent de *Cédron*, on montre l'empreinte du pied de notre Sauveur dans le roc, et l'endroit où il fut arrêté par les officiers du chef des prêtres. Un peu plus loin, le voyageur arrive à un pont d'une seule arche qui traverse le Cédron, et sur sa rive occidentale, au pied du *mont des Oliviers*, se trouvent les sépulcres de la Ste Vierge et des patriarches. Le caveau de la sainte Vierge est le plus grand des environs de Jérusalem; on y descend par un escalier de cinquante marches en marbre, construit par l'impératrice Hélène. Dans l'intérieur s'élève une grande voûte qui renferme, à ce qu'on prétend, les tombeaux de Joseph, d'Anne et de Caïphe, ayant chacun une chapelle particulière. Les sépulcres des patriarches sont au nombre de quatre; ce sont aussi des ouvrages magnifiques. En passant le Cédron au nord, et traversant les champs vers l'ouest, le voyageur arrive, dans environ un quart d'heure, aux tombeaux des rois, par un chemin taillé dans le roc, dont l'entrée est par une porte pareillement taillée dans le roc. On entre dans une profonde excavation découverte en haut, d'environ cinquante pieds de longueur sur quarante de largeur, et à peu près de vingt pieds de profondeur. Des amas de sable sont sur les côtés, et le tout a plutôt l'apparence d'une carrière de sable : il paraît que l'extrémité occidentale a été ornée avec grand soin. On passe par une porte étroite et basse pour arriver dans une série de chambres, dans chacune desquelles il y a un certain nombre d'excavations taillées dans le roc pour recevoir les morts, semblables à celles de Malte près de son ancienne capitale Citta-Vecchia.

On montre près des murs de la ville, au nord, ce qu'on appelle la prison de Jérémie (Jér., XXXVIII).

LA VALLÉE DE JOSAPHAT, ou, comme on l'appelle dans le XIXe chapitre de Jérémie, vallée du fils de Hinnom, ou la vallé de Thophet. Elle consiste dans un rocher plat recouvert çà et là de quelques portions de terre : elle s'étend depuis le petit village de Siloa, vers le nord, entre le Cédron et le mont des Oliviers, à l'est de Jérusalem. Elle a environ

un quart de lieue de largeur depuis le Cédron jusqu'au mont des Oliviers, et à peu près la même longueur depuis Siloa jusqu'aux jardins de Gethsémane. La route du mont des Oliviers, Béthany, Jéricho, de la mer Morte et de la rivière du Jourdain, passe à travers cette vallée; elle est remplie d'anciens tombeaux taillés dans les rochers.

Gethsémane. Les jardins de Gethsémane, tant célèbres dans l'Ecriture, sont à présent dans une misérable condition. Quelques oliviers très-anciens, des murs en forme de haie, sont tout ce qu'il en reste. On voit près de là la grotte dans laquelle Notre-Seigneur se retira dans son agonie, après avoir laissé à ses disciples le soin de veiller à leur sûreté commune. On montre dans cette vallée le tombeau de la Vierge Marie, dont on a donné précédemment la description, en approchant de ces jardins, quoiqu'il soit bien connu qu'elle est morte à Ephèse, et qu'elle y a été inhumée.

Le mont des Oliviers. C'est une belle colline ronde couverte de verdure, de champs de blé, avec des bouquets d'oliviers à différents endroits. A mi-chemin de la colline sont les ruines d'un monastère bâti sur le lieu où Notre-Seigneur, se tournant vers Jérusalem, pleura sur sa destinée, prévoyant sa destruction et la dispersion de ses habitants.

Bethléem, le lieu de naissance de Notre-Seigneur, est un petit village à environ 2 lieues de Jérusalem, ou à 2 heures de marche. On montre au voyageur l'écurie (une grotte taillée dans le roc) dans laquelle se fit cette mémorable naissance. Au-dessus de cette grotte se trouve la chapelle de la Nativité, dont l'intérieur est richement décoré, et les vases qui ornent l'autel doivent être d'un grand prix.

Les étangs de Salomon. A quelques heures de distance de Bethléem, vers le midi, sur une route raboteuse et incommode, sont les étangs de Salomon, situés à l'extrémité méridionale d'une petite vallée, communiquant les uns aux autres. Ils contiennent un grand volume d'eau qu'ils versent dans un petit aqueduc qui la conduit à Jérusalem; les fontaines et les aqueducs portent les marques d'une haute antiquité.

St-Jean dans le désert. En partant de Jérusalem par la porte de Bethléem, et tournant à droite, le voyageur traverse un ravin qui a sa direction à l'occident. Dans dix minutes il arrive à une citerne que l'on dit être la fontaine supérieure de Gihon; elle est creusée dans le roc de la même manière que les étangs de Salomon. C'est là que Zadok le prêtre, et Nathan le prophète, ont oint Salomon, roi d'Israël. Ensuite le voyageur passe près des tombeaux des Machabées, situés sur le sommet d'une haute colline à droite,

et en une heure de voyage à cheval depuis son départ de Jérusalem, il arrive au couvent de St-Jean, bâti, à ce que l'on prétend, sur l'endroit même où Jean-Baptiste était né. Après environ vingt minutes faites à cheval depuis ce couvent dans cette partie de la vallée de Turpentine (la vallée d'Elah), il atteint le lieu où David tua le géant Goliath, comme il a déjà été fait mention dans le voyage de Jaffa.

EMMAUS. A environ deux heures de distance de Jérusalem, vers le nord-ouest de Modin, on arrive dans la contrée de Samuel, dont le lieu de sépulture est beaucoup révéré des Turcs, et couvert par une mosquée. On voit à l'ouest d'Emmaüs les montagnes de *Gibéon* et la vallée d'*Ajalon*, où le soleil et la lune s'arrêtèrent à la prière de Josué, le fils de Nan, ou plutôt Josué et son armée furent témoins du miracle qui leur inspira de la confiance, et de la terreur à leurs ennemis.

HÉBRON ou El-Chalil est une ville grande et florissante de la Palestine. Après avoir quitté les étangs de Salomon, les seuls endroits que traverse le voyageur sont les villages d'*Hallul* et *Schehid*. Toute la route se fait au milieu des montagnes, et tous les sites qui entourent Hébron ont un caractère sauvage et pittoresque. Elle est principalement célèbre pour être près de Machpelah, le lieu de sépulture d'Abraham et de Sarah, d'Isaac et de Jacob. Le château d'Abraham est situé à environ 3 lieues de distance, à gauche de cette ville ; il est tout en ruine, et porte les marques d'une haute antiquité. Hébron est éloigné d'environ 7 heures de marche de Bethléem, à travers laquelle passe la route de Jérusalem, et à environ 9 heures de cette dernière place. A 7 lieues de Hébron, on trouve l'ancienne Beersheba, à l'extrémité méridionale de cette partie de la Terre-Sainte, le lieu où Abraham fit alliance avec Abimelech, roi de Gérar (Gen., XXI, 32).

ROUTE IV.

DE BÉTHANY A JÉRICHO ET LE JOURDAIN.

Après avoir traversé la vallée de Josaphat et une partie du mont des Oliviers, en une demi-heure le voyageur arrive

au petit village de Béthany (St Jean, xi, 18), sur la route de Jéricho. Ce fut dans ce village que le Sauveur ressuscita Lazare (St Jean, xi, 25); son tombeau, également dans une grotte, les maisons de Simon le lépreux, de Marie-Madeleine et de Marthe, et le figuier maudit par Notre-Seigneur, font partie des curiosités que les moines font remarquer au voyageur.

Il y a deux routes par lesquelles le voyageur peut retourner de Béthany à Jérusalem : l'une passe par le mont des Oliviers, l'autre tourne à l'est de cette montagne; elle est la plus facile et la plus courte.

Après son départ de Béthany, le voyageur descend dans une étroite vallée, au commencement de laquelle se trouve une source appelée source des Apôtres. Continuant son voyage pendant deux heures à travers un pays aride et inculte, le voyageur arrive dans le désert montagneux où le Seigneur fut conduit par le mauvais esprit qui le tentait pour le mal. Du sommet de ces hauteurs de désolation, on a une belle vue sur les montagnes de l'Arabie, de la mer Morte et les plaines de Jéricho. Bien que le voyage de Jérusalem à Jéricho ne demande pas plus de 6 heures de marche, il est peu de districts dans la Palestine qui puissent offrir autant de souvenirs bibliques que cette route. C'est dans ces lieux que s'est passée la scène de la parabole du bon Samaritain (Luc, x, 36).

Jéricho. La place de cette ancienne cité est occupée par un misérable village arabe que ses habitants ont abandonné. Un beau ruisseau coule auprès, et va se jeter dans le Jourdain, dont il est éloigné d'environ une lieue; le seul objet d'intérêt qui se présente dans le village est la maison supposée de Zacharie. En partant de Jéricho, le voyageur doit aller visiter le Jourdain aux eaux saintes, ainsi que la mer Morte, et il peut retourner à Jérusalem par le pays désert de Zeph et le couvent de St-Saba, qui ressemble beaucoup à celui du Sinaï, étant construit comme celui-ci au milieu de précipices sur le bord d'un rocher au bas duquel coule le Cédron.

ROUTE V.

DE JÉRUSALEM A NAZARETH, PAR NABLOUS, BISAN, TIBÉRIAS, ETC.

	Jours.		Jours.
De Jérusalem à Khan-Leban,	1	Bisan,	1
Sébasti,	1	Tibérias,	1
Jenin,	1	Nazareth,	1
			6

Description de la route. — En trois heures et demie, le voyageur peut arriver à Béer, le *Michmash* de l'Écriture (1 Sam., XIV, 5). Jotham s'enfuit dans cette place pour se soustraire à la vengeance de son frère Abimelech (Jug., IX, 21). Il y a un puits d'une eau excellente d'où dérive son nom moderne. On trouve auprès les ruines d'un khan, et sur le sommet de la hauteur les traces d'un couvent ruiné. A une petite distance de Béer, il y a deux routes ; l'une à droite est la route de Nablous, à deux heures de marche de de Béer, lorsque le voyageur passe par le village *Einbroot*, situé sur le sommet d'une colline qui se trouve sur la gauche. La vallée qu'on traverse est bien cultivée, et les pentes qui la bordent sont couvertes d'oliviers, de vignes et de figuiers. Huit heures après son départ de Jérusalem, le voyageur arrive à Khan-Leban, agréablement situé dans une petite vallée, où l'on voit les ruines d'un ancien khan, et la source d'une eau remplie de petits vers. Ici le voyageur doit dresser sa tente pour passer la nuit; le village de *Leban* est à l'autre extrémité de la vallée. Le second jour de marche, le voyageur suit la vallée qui serpente, et la route prend alors une direction nord. Ici le sol est riche et bien cultivé; mais au delà du village de *Zanio*, la route, pendant assez longtemps, traverse une série de montagnes et un sol aride; ensuite elle descend dans une riante et fertile vallée, où le voyageur passe par trois villages pittoresques, savoir : Cousa, Anabous et Couara; de ce dernier village jusqu'à Nablous il y a encore deux heures et demie de chemin. En continuant sa route, il rencontre à la droite le tombeau du patriarche Joseph, dans la plaine au-dessous; c'est à présent une chapelle turque. Bientôt après il passe tout auprès du puits de Jacob, un peu à l'écart de la route. Après avoir

traversé un cours d'eau, le reste de la route est à travers un bois d'oliviers jusqu'à la ville de

NABLOUS (nom altéré de *Neapolis*), la Shechem de l'ancien et la Sychar du nouveau Testament, l'une des plus anciennes villes de la Palestine. Elle est située dans une étroite vallée entre le mont *Ebal* et le mont *Gérizim*, ayant le premier au nord et le dernier au midi. Ce fut dans ce lieu que les commandements de Moïse furent mis en pratique par Josué. La cité moderne consiste en deux longues rues se prolongeant à travers le centre de la vallée, interceptées par plusieurs autres rues plus petites. Le bazar est assez grand pour la ville et bien fourni de toutes sortes de marchandises en usage dans le Levant. Les environs sont ornés de jardins bordant les rives de la rivière qui arrose la vallée.

Après trois quarts d'heure de marche depuis Nablous, le voyageur peut se rendre à une source abondante, appelée Beer-Sheba, et de là dans un quart d'heure il arrive à Sebasté.

SEBASTÉ (nom grec qui a remplacé celui d'Augusta). Suivant le 15e livre des Antiquités juives de Josèphe, c'est le nom qu'Hérode donna à l'ancienne cité de Samarie, lorsqu'il la rebâtit et qu'il la fortifia. Elle se trouvait, selon lui, à un jour de marche de Jérusalem (manière de calculer les distances dans la Palestine). Cette ville est située sur une colline isolée, entourée d'une large et profonde vallée, qui est elle-même entourée de quatre hauteurs cultivées en terrasse jusqu'au haut. Le village actuel est petit et misérable, mais ses environs sont riches en antiquités.

Cependant c'est en cet endroit qu'était située l'ancienne capitale du royaume d'Israël, et qui, après avoir été gouvernée par dix-neuf mauvais rois l'espace de deux cent soixante-dix ans, fut finalement prise par Shalmanezer, roi d'Assyrie; les dix tribus furent toutes emmenées en captivité, et dispersées parmi les villes des Mèdes. Le sort de ce peuple infortuné, quoique coupable, a souvent fait un objet de doute, et son existence même était problématique, lorsqu'un voyageur récemment arrivé de l'Inde en a trouvé la trace dans la partie centrale de l'Asie, sur les frontières de la Chine.

En quittant *Sébasté*, le voyageur passe ensuite par *Bet-Améreen*, petit village, près d'un ruisseau aux ondes limpides. Après avoir quitté cette vallée, il traverse la montagne vers la gauche, et au bout d'une heure, en suivant un ravin rude et pierreux, il atteint le village de *Gibba*, entouré d'oliviers et de grenadiers. De Gibba, il suit la vallée jusqu'à

Sannour, forteresse construite sur une montagne isolée, qui jaillit du centre de la vallée.

A quelques kilomètres plus loin, vers la droite, se trouve *Abala*, riant village, situé comme Gibba au milieu d'oliviers et de grenadiers.

En continuant sa route, le voyageur traverse une autre montagne sur la gauche, et descend ensuite dans la belle vallée d'Ezdraëlon, à l'entrée de laquelle est située la ville de

Jenin, ville frontière de Samarie, sur les limites de Galilée. On suppose qu'elle est la Jezréel de l'Ecriture, où les rois d'Israël avaient un palais, où Naboth fut assassiné, et Jézabel précipitée d'une fenêtre et dévorée par les chiens. Elle contient des ruines, mais aucune d'une date fort ancienne. Le voyageur qui poursuit sa route arrive en six heures de Jenin au misérable village de

Bisan, la Scythopolis des Grecs et des Romains, et la Bethshean de l'Ecriture (Josué, XVII, 11). Ici les Philistins attachèrent le corps de Saül au mur, après la bataille du mont Gilboa, où il fut tué (1 Sam., XXXI). Avant d'atteindre ce village, sur la gauche de la route le voyageur peut voir les restes d'une forteresse romaine et d'un théâtre, avec une grande quantité de voûtes et de colonnes.

Le voyageur, en poursuivant sa route dans la belle plaine du Jourdain, arrive sur les bords de ce fleuve, près duquel il y a un grand khan, et plus loin se trouve le lac de Tibérias ou la mer de Galilée, qui a environ 4 lieues (8 kil.) de longueur et 2 lieues (4 kil.) de largeur, où est située la ville de

Tibérias, qui a une imposante apparence; mais la ville en elle-même est misérable; un tiers de l'espace en dedans des murs n'est point occupé par des maisons ou des bâtiments. Il y a un collége de Juifs. A environ un mille de la ville et sur le bord du lac, sont des thermes renfermés dans un petit bâtiment carré surmonté d'un dôme. Tibérias était anciennement l'une des principales villes de Galilée; elle fut bâtie par Hérode le Grand, et reçut le nom de l'empereur romain Tibère, dont elle était la ville favorite.

Le voyageur suit une route à travers un pays montagneux, mais dont le sol de bonne qualité a de bons pâturages; après une heure et demie de marche, il atteint l'endroit où le Christ a alimenté la multitude avec cinq pains et deux poissons. Au bout de deux heures, il passe près du mont *Hermon* et du mont *Tabor*; à une distance considérable à gauche, le pays est bien habité et supérieurement cultivé. A environ cinq heures et demie de Tibérias, on parvient à Couvercane ou Carne-Galil, la Cana de Galilée, où Notre-Seigneur fit son premier miracle en changeant l'eau en vin (St Jean, II, 11). En continuant la route et traversant une autre montagne sur la gauche, on descend dans la délicieuse vallée de Nazareth,

renfermée de chaque côté par de hautes et arides montagnes.

Nasra, *l'ancienne* Nazareth, est située dans la plaine d'Esdrelon, dans une position romantique, avec une population d'environ 2,000 habitants moitié chrétiens. Les voyageurs sont reçus dans un couvent espagnol assez vaste et bien entretenu; l'église est bien décorée, et possède un bel orgue; sous le pavé du sanctuaire est un caveau avec un autel magnifique : on y montre la place où l'ange Gabriel vint saluer la sainte Vierge et lui apporter la joyeuse nouvelle de la rédemption. A quelque distance au nord de l'église était la maison de Joseph, et tout auprès, l'école où Notre-Seigneur venait avec les enfants de son âge faire éclater sa divine sagesse. Plus loin est exposé à la vénération des fidèles un bloc de quatre pieds de haut sur cinq à six pieds de long, qu'on dit avoir servi de table à Jésus pendant un dîner avec ses disciples. Le paysage qu'offrent les environs de Nazareth est d'une majesté silencieuse et sombre. Une vallée profonde, qu'une végétation sauvage couvre d'une verdure presque perpétuelle, où règne un éternel silence, tel est l'asile où le législateur chrétien devait se plaire à venir méditer dans un saint recueillement. A une demi-lieue au sud se trouve le Sein ou précipice dans lequel les Juifs voulaient précipiter Notre-Seigneur.

Le couvent des franciscains sert de logement très-confortable au voyageur; comme les dames n'y sont pas admises, un bâtiment qui en est près leur est réservé.

Cana. Ce bourg, qui a 300 habitants, est situé sur le penchant d'une montagne à l'est de Nasra. Il est devenu célèbre par les noces auxquelles Jésus-Christ assista, ainsi que par le miracle de l'eau transformée en vin (saint Jean, II). Les urnes de pierre dont parle l'Evangile sont encore en usage, et la beauté des jeunes Cananéennes s'est perpétuée jusqu'à ce jour.

Non loin de là s'élève le mont *Tabor*, célèbre par les merveilles de la révélation de Notre-Seigneur, et aussi par une victoire éclatante de Napoléon. Ce mont, dont le sommet est couronné par un bois épais qui le rend plus pittoresque, est à deux lieues de Nazareth.

Turan, village dans le voisinage duquel l'on montre au voyageur le champ où les disciples ont glané, et la montagne *Kern-el-Halli*, où Jésus-Christ a fait ses prédications de la montagne.

Beil-el-Ham ou *Bethléem*, située sur une montagne couverte d'oliviers, où l'on voit un couvent grec avec la fameuse grotte où Jésus-Christ est venu au monde, où l'on a bâti la belle église de Ste-Marie.

Kali ou *Hlalil*, l'ancienne *Hébron*, ville située sur une montagne. Elle renferme une mosquée avec les tombeaux d'Abraham, de Sara, d'Isaac, de Jacob, ainsi que celui de Joseph, mort en Égypte.

Ain est un village où se trouve le couvent de St-Jean et où naquit St Jean-Baptiste.

ROUTE VI.

DE NAZARETH A DAMAS.

	Jours.		Jours.
De Nazareth à Mensura,	1	De Nazareth à Caton,	1
Yallabé,	1	Damas,	1
Hasbia,	1		5

Le voyageur retourne sur ses pas pour prendre la route de Tibérias, et près du village de Magara il prend un chemin qui le conduit au village de *Mensura*, qui a une superbe vue sur le lac de *Génésareth*, près duquel il entre dans un champ ouvert, où l'on suppose que Joseph fut vendu par ses frères. Un peu plus loin on arrive au *Gib-Yousouff*, ou puits dans lequel Joseph fut jeté; il y a un grand khan pour la commodité des voyageurs, et d'excellente eau.

La route continue le long du bord du Jourdain, à travers une belle plaine légèrement ondulée; la rivière est bordée de chaque côté par un rang de montagnes. La vallée d'*Hasbia* est couverte de belles plantations de mûriers, et l'on y élève des vers à soie en grande quantité. Toute cette contrée se trouve sous la domination du prince des Druses; et bientôt après avoir vu le village nommé Caton, on entre dans le grand enclos d'un cimetière, et après avoir passé une plantation de noisetiers, le voyageur aperçoit avec plaisir Scham-Damaschk, entourée de beaux jardins.

Damas, la capitale de la Syrie, entourée d'un mur, avec des tours et une citadelle. On y compte 500 mosquées, 8 synagogues, 4 églises et un grand nombre de palais, avec une population de 140,000 habitants, la plupart turcs et arabes, 8,000 juifs et 20,000 chrétiens. Les rues sont étroites et irrégulières; les bazars sont en grand nombre et bien fournis de toutes sortes de marchandises; chaque genre de com-

merce a son bazar particulier ; ils sont mieux éclairés et ont une plus belle apparence que ceux du Caire et même de Constantinople. Il y a un grand nombre de cafés qui sont fort élégants, ayant des colonnes qui supportent le plafond, et situés souvent sur un cours d'eau, avec des jardins sur le derrière.

Comme il n'y a point d'hôtels à Damas, le voyageur doit aller prendre son quartier dans le couvent des franciscains, où, en s'adressant au séïd Ali, chancelier du consulat britannique, ils pourront lui procurer deux chambres à 10 piastres turques par jour, et où il ne se trouve aucun meuble. Un grand changement s'étant opéré à l'égard des Francs depuis l'occupation de Damas par Ibrahim-Pacha, personne ne peut les insulter impunément.

Curiosités. Parmi les objets qui intéressent un voyageur chrétien, se trouve un petit caveau que l'on prétend être la maison de Judas, dans laquelle Ananias fit recouvrer la vue à Saül. A un quart de lieue de la porte de l'Orient est un endroit que l'on montre comme ayant été le lieu où s'est opérée sa conversion miraculeusé. Non loin de là on remarque encore la portion du mur du haut duquel St Paul descendit de nuit dans un panier pour se soustraire aux Juifs, qui l'attendaient à la porte de la ville pour le tuer. Les moines franciscains montrent encore plusieurs autres endroits relatifs aux lieux dont il est fait mention dans la sainte Ecriture.

Sous le gouvernement actuel, on ne fait plus aucune difficulté de vous accorder une escorte pour aller visiter les superbes ruines de Palmyre.

Il part régulièrement des caravanes de Damas pour Bagdad; le voyage dure environ trois semaines, et se fait en toute sûreté. D'autres caravanes partent également deux ou trois fois par mois pour Alep.

ROUTE VII.

DE DAMAS A ALEP.

Damas à	Kteifa,	1 jour.	Damas à	Hamah,	1 jour.
—	Kusta,	1	—	Marrah,	1
—	Kara,	1	—	Sermein,	1
—	Hassiah,	1	—	Alep,	1
—	Homs,	1			
—	Restan,	1		Total,	10

En partant de Damas, la route prend sa direction au N.-E.; elle est pavée l'espace de deux lieues, et traverse de grands jardins et des plaines bien cultivées. Après avoir atteint *Tonna*, où les caravanes s'arrêtent quelquefois pour y passer la première nuit, la scène change subitement; les beaux jardins de Damas ont disparu, et sont remplacés par des chaînes basses de montagnes à quelque distance et des plaines arides. Le voyageur s'approche alors du pays des Bédouins; ensuite on arrive à

Kteifa, petit village où se termine la première journée de marche. A quelque distance se trouve un khan pour la commodité des voyageurs. De ce dernier endroit à

Kusta il y a une demi-journée. On peut s'y procurer des œufs, du lait et de la viande à des prix modérés. A deux heures de là est

Nephta, qui contient un château et un caravansérai. L'endroit où l'on arrive ensuite est

Karu, à 7 heures de *Hassiah*, situé sur le bord du plateau qui se prolonge jusqu'à Palmyre, dont il est éloigné de deux journées.

Homs, l'ancienne Emésa, est une ville considérable située à mi-chemin entre Damas et Alep. Elle était jadis célèbre pour son temple magnifique, dédié au soleil, dont il ne reste aucun vestige. Il y a au dehors un grand khan pour les voyageurs. On traverse ensuite un pont en pierre près de Restan, l'ancienne Aréthusa, petit village situé sur une colline, à 4 heures de Hams; au-dessous du village le voyageur trouve un khan (auberge) assez important, dont l'*Oronte* baigne les murs; on traverse cette rivière sur un beau pont de pierre de plusieurs arches, ensuite on arrive à

HAMAH, l'ancienne Epiphanéia, située à quatre journées

de Restan, dans une vallée étroite arrosée par l'Oronte. Cette ville, dont les maisons sont richement décorées, est située au milieu de beaux jardins où croissent toutes sortes de fruits et de fleurs en abondance. Elle renferme plusieurs belles mosquées et d'autres bâtiments remarquables. On a découvert des ruines très-étendues dans le voisinage. Sa population est évaluée à environ 20,000 habitants. Sept lieues plus loin on arrive à *Sermein*, un autre petit village, qui se trouve à 10 lieues d'Alep, et où l'on peut passer la nuit, si le voyageur ne peut atteindre Alep assez de bonne heure le jour suivant. Une grande partie de la route est sur le bord du désert, et, à l'exception des stations mentionnées précédemment, on trouve à peine quelques villages ou même quelques maisons sur cette longue route de dix journées : les caravanes en emploient onze.

Alep, que les indigènes appellent Haleb-el-Shabha (la *Berrea* des anciens), fut jadis la capitale de la Syrie; son commerce et sa richesse ont été transférés à Damas, quoiqu'elle soit toujours une ville importante. Elle est située dans une grande plaine limitée par les collines. Indépendamment des faubourgs, elle a 6 kilom. 1/2 de circuit. Elle est ceinte d'anciens murs sarrasins très-élevés, entourés d'un fossé occupé maintenant par des jardins et des décombres des maisons détruites par les tremblements de terre. Neuf portes conduisent dans la ville; les rues sont propres et bien pavées, avec des trottoirs pour les piétons. Les maisons sont belles, construites en pierre, excédant rarement deux étages, avec des plates-formes pour toits, sur lesquelles les habitants passent les nuits en été. Les maisons des gens riches sont rangées autour d'une cour ayant une fontaine au milieu et des jardins sur le derrière. Il y a neuf mosquées dont plusieurs sont de beaux édifices. Les khans pour les voyageurs sont de grands bâtiments qui ne sont pas beaucoup fréquentés, à cause de la décroissance du commerce. Le climat est très-salubre ; les habitants sont très-polis envers les étrangers, et leur nombre n'excède pas 70,000. Le voyageur qui voudrait se pourvoir d'un bon cheval à Alep, se règlera sur le prix d'environ 2,000 piastres ou 500 fr.

ROUTE VIII.

D'ALEP A ANTIOCHE, PAR TARSUS.

D'Alep à Tamine,	1 jour.	Antioche,	1 jour.
— Kareim,	1		3 jours.

Le seul objet de curiosité qu'on rencontre dans le pays entre Alep et Tamine, l'endroit où l'on passe la première nuit, est la crête d'un volcan. Dans la journée suivante on voyage dans une grande vallée entourée de collines, sur plusieurs sommets desquelles on voit des villages en ruines qui offrent des vestiges curieux d'antiquités. Les plus considérables sont celles de *Dana*, qui contiennent beaucoup de catacombes et de belles chambres taillées dans le roc. Après avoir traversé une chaîne de collines calcaires, on descend dans le pays des Ryhanlée-Turkmans, qu'Ibrahim avait soumis à sa domination. En descendant dans la plaine le jour suivant, on traverse plusieurs torrents profonds; et après quatre heures de marche on arrive à *Nahr-el-Aazy* (l'Oronte), que l'on traverse sur un pont de pierre. Après avoir suivi la route au sud-ouest par une plaine inculte, le voyageur atteint le Bab-Boulos (la porte de St-Paul) de l'ancienne cité d'Antioche; mais *Antiki*, la ville moderne, est à un quart de lieue plus loin. Djorjas-Dib, l'agent général des Européens, s'emploiera pour procurer des chambres garnies et tout ce qui sera nécessaire au voyageur qui voudra visiter Tarsus, située dans le voisinage.

Tarsus ou Tarsous, *Tarse*, ville et port sur la droite du Carasou (Cydnus), qui se jette dans une espèce de golfe à l'extrémité N.-E. de la Méditerranée. Cette ville, qui possède 30,000 habitants, fait un grand commerce avec l'Egypte et la Syrie. La France y entretient un consul. Cette ville, qui, suivant Josèphe, portait le nom de Tharsia, de Tharsis, petit-fils de Japhet, fut successivement soumise aux rois d'Assyrie et aux successeurs d'Alexandre. Pompée la réunit à l'empire romain. Elle fut visitée par Alexandre le Grand, qui manqua d'y périr en prenant un bain dans le Cydnus. Elle prit aussi le nom de *Juliopolis*, en l'honneur de César, qui s'y arrêta lors de son expédition contre Pharnace. Etant devenue l'objet des faveurs d'Auguste et d'Adrien, Tarse devint la rivale d'Athènes, d'Antioche et même d'Alexandrie, par ses ri-

chesses et sa magnificence, aussi bien que par la culture des lettres et des sciences.

Ce qui a mis le comble à la renommée de cette ville, c'est qu'elle a été la patrie de l'apôtre saint Paul, et l'une des premières cités de l'Asie-Mineure qui reçurent la lumière de l'Evangile.

Tarse, saccagée plusieurs fois depuis la chute de l'empire romain, conserve à peine quelques vestiges de son antique splendeur. La ville moderne n'occupe que la quatrième partie de l'emplacement de l'ancienne. Un nombre infini de petits canaux tirés du Cydnus l'arrosent; mais le fleuve lui-même, qui, au temps de Cyrus et d'Alexandre, traversait la ville, en est aujourd'hui à plus de 400 mètres vers l'orient.

Ainsi cette ville, par des souvenirs aussi mémorables, mérite d'être visitée par le voyageur, d'autant plus qu'elle se trouve sur la route d'Alep à Antioche.

ANTIOCHE, ANTIOCHIA. Avant la conquête des Macédoniens, cette ancienne cité s'appelait *Riblath;* mais Séleucus Nicator, l'ayant choisie pour le siége de son gouvernement, lui a donné le nom de son père Antiochus. Sa grandeur et sa magnificence lui méritèrent le nom de reine de l'Orient. Antioche et Alexandrie promenaient avec dédain leurs superbes regards sur une multitude de cités soumises à l'empire romain, et osèrent résister à ces conquérants du monde. Sous le règne de Théodose, et lorsque le christianisme fut devenu la religion de l'empire, Antioche reçut le nom de *Théopolis,* la cité de Dieu.

Antioche est dans une situation agréable qui doit y attirer le voyageur; elle est construite sur une éminence qui des bords escarpés de l'Oronte se prolonge jusqu'aux montagnes; elle domine sur un territoire rempli de sites pittoresques et fertiles, couverts de plantations d'oliviers et de lauriers. Au sud-est et au sud, la ville et la vallée de l'Oronte sont bordées par une chaîne de hauteurs boisées qui s'étend jusqu'au mont Cassius. Cette ville a souffert plus qu'aucune autre de tout l'Orient des tremblements de terre, ce qu'attestent les ruines de son ancienne magnificence et l'état misérable de ses habitants.

Ce fut saint Barnabé qui alla prendre saint Paul à Tarse, et l'amena à Antioche, où ils demeurèrent un an; ce fut pendant leur séjour, qu'ayant instruit et converti un grand nombre de personnes, les fidèles commencèrent à être nommés chrétiens. Saint Pierre, qui se rendit aussi à Antioche, en fut le premier évêque.

ROUTE IX.

D'ANTIOCHE A ISKENDEROUN, OU SCANDEROUN, OU ALEXANDRETTE.

En partant d'Antioche par le pont sur l'Oronte, la route, pendant un certain temps, passe à travers une plaine riche et fertile. Au bout de cinq lieues, le voyageur entre dans les montagnes de *Beilan*, célèbres dans l'histoire pour avoir été la route suivie par l'immense armée de Darius, depuis les plaines de l'Assyrie jusqu'aux côtes de la Cilicie, quelques jours avant la fameuse bataille d'*Issus*. On voit à l'entrée de ce défilé un khan ruiné, et un village, appelé Karamout, abandonné par ses habitants. Le château pittoresque de Bagras, situé sur un précipice, s'offre à la vue, et à demi-lieue de Karamout commence une route pavée conduisant par-dessus les montagnes de la ville de Beilan, que l'on atteint après deux heures d'une montée fatigante. Cette ville est située dans la vallée d'une haute montagne du haut de laquelle on a une belle vue sur la Méditerranée et les environs. En descendant le Beilan, le voyageur traverse une succession de collines couvertes d'une belle végétation, et après trois heures de marche il arrive à Iskenderoun, méchant village occupant le site de l'ancienne Alexandria, à Issum, la dernière ville de la Cilicie, et appelée pour cette raison par les Francs Alexandrette.

ISKANDEROUN ou *Scanderoun*, soit *Alexandrette*, a l'avantage d'être le port d'Alep, dont elle est éloignée de 28 lieues environ. La ville n'est qu'une masse de ruines. Son bazar ne consiste qu'en une demi-douzaine de boutiques, où le voyageur peut se procurer une tasse de café et remplir sa pipe de tabac. M. Fornetti est le seul agent européen qui demeure sur les lieux.

Le golfe de Scanderoun a 6 lieues (24 kilom.) d'ouverture ; son mouillage est le meilleur de toute la côte de Syrie, mais le pays est insalubre depuis mai jusqu'en septembre.

ROUTE X.

D'ANTIOCHE A LATAKIA OU LATAKIEH.

D'Antioche à El-Ourdi, 1 jour. | Latakia, 1 jour.

Après être parti d'Antioche, on arrive en trois heures de marche au petit village de Douaire, caché en partie par des arbres, et que l'on prétend être le site de l'ancienne Daphné, fondée par Séleucus. Mais son célèbre temple d'Apollon et les bois qui lui furent consacrés n'existent plus; ils furent détruits, ainsi que les autels, les bains et les statues, par le zèle trop ardent et inconsidéré des premiers chrétiens, sous le règne de l'empereur Julien. A 4 lieues de Beit-el-Ma, le voyageur atteint Scheckh-Keny, village bien bâti ayant un vaste khan et une fontaine de bonne eau. Après avoir passé ce village, la route descend en tournant, et conduit dans une plaine élevée au bout de laquelle est un petit lac. De là on descend dans une riche vallée au sud de Djebel-Okrab, et vers la fin du jour on se trouve au petit village d'El-Ourdi, l'ancienne Bacchais. Après quatre heures de marche par une route ennuyeuse à travers des ravins formés par des monticules, et traversés pendant la saison des pluies par des torrents, on arrive au petit village d'*El-Haki*, habité seulement par des Anzeyrys, dont on doit se méfier (*la vallée de la Lampe*). Dans la forêt près de cet endroit il y a beaucoup de gibier et de sangliers. Après trois heures de marche on est au village de Wadi-Kandil et à la rivière de son nom, qui est desséchée en été, quoique en hiver ce soit un cours d'eau assez considérable, passant par le joli village de Besnlada; dans une autre heure de marche on atteint

LATAKIA (Latakieh, Latakié), l'ancienne Laodicea, située sur une pointe de terre élevée, appelée cap Ziaret. C'est encore un des ports d'Alep, à la même distance de cette ville que Scanderoun. Le port, à moitié comblé, est défendu par un château fort assez vaste; mais l'entrée du port est étroite, et il n'y a que des navires de 100 tonneaux qui puissent y trouver un mouillage sûr. Sa population est d'environ 6,000 habitants. Les maisons sont au milieu de jardins et de plantations, surtout celles dans le nouveau quartier. Le commerce qui s'y fait est bien tombé; la principale exportation est le tabac, qui croît dans les environs, et que l'on estime l'un des meilleurs de l'Orient. Le coton, les noix de galle, la soie, la

cire, sont au nombre des autres articles de son commerce. La France, l'Angleterre et l'Autriche y entretiennent des consuls.

Parmi le peu d'antiquités qu'on y trouve, on remarque un arc de triomphe situé au S.-E. de la ville moderne, sur la route de Tripoli. Il fut élevé en l'honneur de Septimus Severus, natif de la Syrie. Non loin de cet arc on voit quatre colonnes corinthiennes qui formaient une partie du portique d'un ancien temple. Il y a sans doute encore d'autres ruines cachées sous les décombres, ou enfouies dans la terre.

ROUTE XI.

DE LATAKIA A TRIPOLI (PAR MER).

La route par terre est peu fréquentée par les voyageurs, à cause du grand nombre de rivières, de torrents et de montagnes dont elle est traversée. Il y avait autrefois de beaux ponts en pierre sur ces rivières, dont la plupart sont détruits, et plusieurs de ces rivières ne sont pas guéables. Ainsi le voyageur s'épargnera beaucoup de fatigues à faire ce voyage par mer. De petits bâtiments naviguent sans cesse entre Latakia, Tripoli et Beyrouth, qui sont les principaux ports de mer de la Syrie. Ainsi le voyageur arrive à Tripoli presque toujours par mer des autres échelles du Levant.

Tripoli, ville importante de la Syrie, ainsi nommée par les marins, et Tarabolas par les Arabes, chef-lieu du pachalik de son nom. Elle est située à un quart de lieue du bord de la mer, au pied du contre-fort de la chaîne du Liban, et sur la Nahr-Abou-Ali, qui la partage en deux parties inégales, dont la partie méridionale est la plus considérable. Elle est entourée d'un mur très-bas, presque entièrement dérobée à la vue par les jardins et les plantations d'orangers, de citronniers, de mûriers, qui forment une promenade agréable pour les habitants. Les maisons sont construites en pierre, avec des plates-formes. Les bazars sont bien fréquentés et fournis de marchandises. La ville est divisée en haute et basse, avec un faubourg près de la mer, que les Francs appellent Marine, devant lequel s'étend la rade où mouillent les vaisseaux; elle ne possède pas de port. Il y a plusieurs mosquées, une église maronite, deux églises grecques, plu-

sieurs caravansérais. Le commerce d'exportation consiste en soie écrue, coton, fruits secs, eau de fleurs d'orangers, éponges, noix de galle. La France y a un consul et trois comptoirs.

Cette ville, autrefois importante, a joué un grand rôle dans les croisades. L'air y est malsain en été par les exhalaisons de marais. On n'y compte qu'environ 16,000 habitants.

ROUTE XII.

DE TRIPOLI A BEYROUTH OU BAYROUTH.

De Tripoli à Djebail,	1 jour.	Beyrouth,	1 jour.
Bérommar,	1		
Antoura,	1		4

Description de la route.

Cette route, depuis Tripoli jusqu'à Djebail, suit presque toujours la côte ; on atteint d'abord le village de *Kalomone*, et, à l'exception du couvent grec, appelé Belmont, situé au sommet du *Bas-el-Shakka*, on ne remarque aucun autre endroit digne d'attention jusqu'à

Djebail ou *Gibyle*, l'ancienne *Byblus*, misérable endroit n'ayant d'autre produit que le tabac. Il y a quelques antiquités, principalement romaines. Le voyageur pourra aller prendre son gîte au couvent maronite. Il pourra, la seconde nuit, aller prendre ses quartiers au couvent de Bérommar, situé au plus haut sommet des monts Kersrouan, une branche du Liban méridional. La troisième nuit, le voyageur sera bien reçu au couvent d'*Aontura;* il trouvera excellent le *vino d'Oro* du Libanon, qu'on lui fera boire dans ce couvent. A quelques lieues de là, il passera la Nahr-el-Kelb sur un joli pont de six arches. La route longe ensuite le rivage de la mer, et bientôt après avoir passé la rivière, on quitte le *Kesrouan*. Le seul produit de ce district est la soie, et les mûriers sont excessivement abondants. On remarque des traces de la route construite par l'empereur Antonin; en continuant sa route vers Beyrouth, on traverse le Nahr-el-Liban sur un ancien pont romain de six arches. Après avoir passé

par une série de plantations de mûriers, un peu plus loin, on arrive à la chapelle de saint Georges, le destructeur du dragon, suivant la légende de l'Eglise grecque, et le saint patron de Guillaume d'Aquitaine, qui mourut en combattant pour le saint sépulcre. Le mariage de sa fille Eléonore avec Henri II, roi d'Angleterre, a placé le léopard d'Aquitaine dans les armes des Plantagenets, et a fait de saint Georges le saint tutélaire de l'Angleterre. A une heure et demie plus loin, le voyageur se trouve à

BEYROUTH ou BAYROUTH, principale ville maritime de la Syrie, située au bord de la mer, à l'embouchure du Bahr-Bayrouth, à l'extrémité d'une langue de terre qui s'avance dans la Méditerranée, où les navires jettent l'ancre en été, le port ayant été comblé par les sables, tandis qu'en hiver ils vont mouiller dans une petite baie voisine extrêmement sûre. La ville est fortifiée du côté de terre par une haute muraille flanquée de tours. Les rues sont comme celles de la plupart des villes du Levant, étroites et irrégulières, avec des trottoirs de chaque côté; un cours d'eau limpide coule au milieu, et répand une agréabe fraîcheur en été, ce qui contribue en même temps à la propreté et à la salubrité de la ville. Les bazars sont vastes et bien fournis de toutes sortes de marchandises d'Europe et des Indes.

Beyrouth est l'une des principales échelles du Levant, et des plus fréquentées par les différents pavillons de l'Europe. Elle est située sur le même site que l'ancienne Berytus; mais il ne reste aucune trace de son ancienne magnificence.

La population se compose principalement de chrétiens maronites, et d'un petit nombre de Grecs et d'Européens, occupés du commerce; on l'estime à 20,000 habitants.

Pendant les événements de 1840, elle a été un des foyers de l'insurrection des Maronites contre la Porte-Ottomane, et exposée aux hostilités des Anglais, ainsi que de leurs alliés, pour expulser le pacha d'Egypte et l'armée d'Ibrahim de la Syrie.

SAIDE ou SEIDE, l'ancienne Sidon, située dans une île admirable, entourée de vergers et de jolies chaumières. Le port actuel est petit et presque encombré de sable, et l'ancienne magnificence de cette ville, qui fut jadis la reine de la Méditerranée, avant Tyr qui lui succéda, n'existe plus; elle est encore considérée comme un des ports de Damas, et il s'y fait un commerce assez important. La France y a un consul. On n'y compte qu'environ 8,000 habitants.

SAUR, l'ancienne *Tyr*, est aujourd'hui une ville fermée, peuplée de 2,000 habitants. La nouvelle Tyr renferme quel-

ques ruines, mais beaucoup moins qu'on le supposerait. De la cité qu'assiégea Alexandre, il ne reste plus que l'île où elle s'élevait; mais la chaussée établie par le conquérant macédonien et son ancienne magnificence, tout a disparu. Les Tyriens actuels sont en général misérables, mais hospitaliers, et font peu de commerce.

JAFFA est le port de Jérusalem, et aussi celui où débarquent un grand nombre de pèlerins qui se rendent à la Terre-Sainte et dans cette ancienne capitale du monde chrétien, pour y visiter le saint sépulcre et d'autres lieux devenus célèbres par la sainte Écriture. C'était dans cet endroit qu'était l'hôpital des pestiférés, lors de l'invasion de l'armée française en Egypte.

Cette ancienne *Joppé* possédait, avant le tremblement de terre de 1837, une population de 4 à 5,000 habitants; son port passe pour un des plus anciens du monde; la tradition y fait construire l'arche de Noé, et la Bible nous apprend que le prophète Jonas s'y embarqua pour aller à *Tarchich,* et que c'est par ce port que Salomon recevait les matériaux employés à la construction du temple.

SAINT-JEAN-D'ACRE (*l'Écho des Hébreux*, *et l'ancienne Ptolémaïs*), ville forte située sur l'angle nord de la baie de son nom. Le port est étroit et peu profond; c'est pourtant le meilleur de tous ceux de la côte. Cette forteresse est mémorable par la résistance qu'elle opposa à Napoléon, et par sa reddition à l'escadre anglaise, sous les ordres de l'amiral Stopford, au succès de laquelle les bateaux à vapeur ont le plus contribué, et d'autant plus remarquable que Saint-Jean-d'Acre était considérée comme le boulevard de la Syrie.

Les rues de cette ville, comme celles de presque toutes les villes de l'Orient, sont étroites et ne brillent pas par la propreté; les bazars cependant sont grands et bien fournis de toute sorte de marchandises. Les voyageurs reçoivent une honorable hospitalité au couvent latin; tout le monde mange à la même table, dans le réfectoire, avec les membres de la communauté; on est servi en vaisselle d'étain, et les viandes ne sont placées sur la table qu'après avoir été coupées par portions dans la cuisine.

D'Acre le voyageur trouvera deux routes qui le conduiront à la Cité sainte: l'une par *Césarée* et *Jaffa*, en suivant la côte; c'est celle que St Paul suivit à son retour de Macédoine; l'autre, beaucoup plus courte, mais moins fréquentée, est par Nazareth.

ROUTE XIII.

DE TRIPOLI A DAMAS, PAR LES CÈDRES ET BALBEC.

A Ehden,	1 jour.	Balbec,	1 jour.
Kanobin,	1	Zebdeni,	1
Bishirai,	1	DAMAS,	1
Deir-el-Akmar,	1		7 jours.

En quittant Tripoli, le voyageur monte le *Wady-Kadesha*, sur le sommet duquel se trouve le tombeau d'*Abou-Naszer*; et sur le côté sud de la rivière, un peu plus haut que la citadelle, est le célèbre *couvent de derviches*, entouré de beaux arbres. Après une marche d'environ 2 heures 1/2 dans une riante vallée, le voyageur atteint le petit et romantique village de *Sgarti*, situé au pied du *Liban*. A peine a-t-on quitté cette jolie localité, qu'on arrive à la chaîne du *haut Liban*. La route que suit alors le voyageur monte en zigzag sur les flancs escarpés de la montagne; elle est raboteuse et difficile, et jusqu'à Ehden ce n'est qu'une montée continuelle.

EHDEN est un véritable paradis pendant les mois d'été; ses promenades, son air pur et salutaire, ses courants d'eau limpide, la verdure luxuriante de ses bois et de ses jardins, en font le lieu le plus agréable de toute la contrée du Liban. Il serait bon que le voyageur se procurât une lettre de recommandation pour le sheikh du village; il est chrétien, et plusieurs membres de sa famille parlent bien le français et l'italien.

C'est du village d'Ehden qu'on part généralement pour aller visiter *les cèdres*; la distance n'est que de 6 milles (10 kil. 1/3).

Après une route de 2 heures, le voyageur atteint le bord du ravin au fond duquel se trouve, dans une situation tout à fait romantique, le *couvent de St-Antoine* (Kashheya). Des roches escarpées que recouvre la plus riche végétation s'élèvent au-dessus de ce monastère; et tout près de là, un torrent qui vient des montagnes se précipite de rochers en rochers avec un grand fracas, et produit, en se brisant sur les roches, des nuages d'une écume blanche comme la neige, ce qui donne à cette scène un aspect tout à la fois sauvage et pittoresque. Toute la route que le voyageur suit alors est

difficile et parfois dangereuse; c'est pour cette raison qu'il vaut mieux se servir de mules que de chevaux dans ces contrées alpines ; les mules ont aussi l'avantage de coûter moins cher de loyer. — Le voyageur ne doit pas oublier que les portes du couvent de *Kanobin* se ferment avant le coucher du soleil ; il devra donc calculer sa marche pour y arriver de bonne heure; sans quoi il se trouvera réduit à ses propres ressources, soit pour un lit, soit pour la table. — Cependant nous dirons, avec un sentiment d'orgueil bien légitime, que partout où il y a des chrétiens dans ces districts montagneux, l'étranger trouve toujours la porte ouverte et l'hospitalité la plus généreuse.

La vallée de *Kanobin* est entourée de hauts rochers escarpés d'où se précipitent, dans l'hiver et le printemps, de nombreux torrents qui couvrent de leurs eaux impétueuses le fond de la vallée ; le couvent est bâti contre les parois de la roche, vers le milieu de sa hauteur totale ; peu d'endroits présentent un aspect aussi imposant et aussi magnifique que ce point de la route. Ensuite le voyageur reprend sa direction jusqu'à *Bishirrai* ou *Bécherra*, riche et beau village, que personne n'a jamais profané, dans sa terrible position sur le penchant d'une roche escarpée; ses habitants sont chrétiens maronites. En quittant cette solitaire et romantique localité, on commence à gravir la ramification supérieure du Liban ; après une demi-heure de marche sur la gauche, vers la plaine de *Balbec*, se trouvent les célèbres *cèdres du Liban*. « C'est un bois, dit un moderne voyageur, d'environ deux ou trois arpents de pins et de cèdres plus ou moins vieux. Au milieu se trouvent neuf troncs d'arbres décrépits, énormes, ébranchés et sans grâces ; ils ne résistent aux éléments destructeurs que par leur force d'inertie ; ils sont si gros et si durs, qu'ils défient les meilleurs outils, et exigeraient pour les abattre un temps considérable ; sans cela, ils auraient déjà disparu de la Syrie, comme bien des plantes antiques. » Quelque décrépits qu'ils soient, ils n'en sont pas moins d'un profond intérêt pour le voyageur européen qui veut les saluer, en ramasser quelques fragments, écrire son nom sur leur dure écorce, et prendre son repas du jour sous l'ombrage de la jeune végétation qui les entoure.

En quittant les *cèdres*, on reprend la direction de Balbec en atteignant un des plus hauts sommets du Liban, d'où l'on jouit d'une vue magnifique : vers la droite, notre œil contemple la chaîne stérile du haut Liban, sur un des plateaux de laquelle se trouve un beau lac ; non loin de là, le paysage est parsemé de chênes-verts et de houx, puis de ruisseaux qui se précipitent du haut des montagnes ; au-dessous

de ce premier plan vous apercevez le *bocage des cèdres*, qui apparaissent comme des arbrisseaux, tant vous êtes au-dessus d'eux; vers le sud, dans la direction de Tripoli, votre œil plonge dans les vallées de *Kanobin* et d'*Abou-Aly*, dans lesquelles se précipitent des cascades de 2 à 300 pieds de hauteur: tout le sol de ce riche et brillant panorama est cultivé et planté; sur les sommets des rochers sont de petits monastères, et les replis de ces ramifications alpestres sont occupés par de nombreux et riants villages qu'habitent des chrétiens.

Alors la route longe la vallée de Balbec, atteint le village abandonné d'*Ainette*, près duquel se trouve une jolie cascade; çà et là vous rencontrez quelques Arabes, dont la vue n'est pas toujours très-rassurante; mais le plus souvent chacun passe son chemin en se faisant le salut ordinaire, *salem alak um*. Deux heures après *Ainette*, vous trouvez le *lac Yemouni* (le Léman de l'Orient), qui mérite bien que le voyageur se dérange un peu de sa route pour lui faire une visite. — Bientôt le pays devient moins accidenté, et après une marche de trois heures vous arrivez au village de *Deir-el-Akmar*, dont les habitants sont maronites. A trois heures de là vous arrivez à

Balbec, l'ancienne *Héliopolis* ou *la cité du Soleil*. Les modernes habitants de Balbec sont *moslems* (*musulmans*), *chrétiens* et *grecs;* les premiers ont une mosquée en ruine, garnie de trois rangs de colonnes, dont quelques-unes sont en granit rouge, d'autres d'un très-beau marbre blanc, avec des chapiteaux corinthiens, toutes provenant des ruines du temple voisin; dans l'enceinte extérieure on admire quatre morceaux de porphyre d'une grande beauté. Balbec possède encore aujourd'hui un bazar couvert, un bain et une manufacture de calicot; toute l'industrie des habitants est tournée vers l'agriculture. La ville, qui ne présente pour ainsi dire qu'une suite de ruines, est agréablement située au pied de l'*Anti-Liban*, à l'extrémité est de la vallée; elle est arrosée par un ruisseau aux eaux abondantes et limpides, entourée de beaux arbres et de champs bien cultives; les vents frais qui soufflent du sommet neigeux des montagnes qui l'environnent y répandent la vie et la fraîcheur. Les femmes de cette contrée sont en général belles, bonnes et hospitalières; leur costume favori est la robe bleue et le tablier rouge, comme dans les villages à l'ouest de Damas, avec un voile blanc, et un autre de mousseline de couleur transparent, pour cacher leur figure quand cela leur plaît.

Les ruines de Balbec consistent en deux grands temples: le plus petit, et le mieux conservé, est dédié au Soleil (Baal);

le plus grand, aux *dieux d'Héliopolis*. L'entrée principale du grand temple était formée d'une colonnade d'ordre corinthien, à laquelle on parvenait par une belle série de degrés. — Un mur de date beaucoup plus moderne, flanqué de tours carrées, a été ajouté à l'édifice, sans ajouter à sa beauté primitive. — C'est au milieu des colonnes renversées, des corniches, des piliers et de vastes fragments de l'édifice, épars çà et là dans une triste confusion, que le voyageur se fraye un chemin pour pénétrer dans une cour octogone tout à fait en ruine; il entre ensuite dans une autre cour quadrangulaire d'une vaste dimension, autour de laquelle se trouvaient les chambres des prêtres, soutenues par des colonnes magnifiques; et sur toute la longueur des murs vous admirez des niches ornées de sculptures de la plus grande beauté, et qui contenaient jadis les statues des dieux. Au centre de la cour se trouvait le sanctuaire dans lequel on accomplissait les rites les plus mystérieux de Baal, et où nul, excepté les grands prêtres, n'était admis : — il ne reste maintenant de cet édifice que les murs extérieurs. — En continuant son examen vers l'ouest, le voyageur pénètre dans une autre cour d'une plus petite dimension; au côté sud s'élevait une colonnade magnifique d'ordre corinthien; six seulement de ces colonnes existent encore, et forment l'objet le plus intéressant des ruines : c'est à juste titre qu'on les appelle la *gloire de Balbec*.

Le *temple du Soleil* est situé au sud du grand temple. Quatre piliers ornés de riches corniches sont tout ce qui reste des ruines du portique; — au-dessus de ces nobles débris on a élevé une tour de construction sarrasine. — Là, traversant une petite porte basse, le voyageur se trouve en face de ce portail magnifique; il est bâti dans le style le plus riche de l'architecture corinthienne; la clef de la voûte a été déplacée, probablement par quelque tremblement de terre, catastrophe à laquelle la Syrie est malheureusement exposée; au-dessus du fronton on aperçoit un aigle sculpté tenant un caducée dans ses serres et des guirlandes dans son bec. Enfin l'ensemble de ces restes de l'antiquité est grandiose; il frappe et saisit d'étonnement. C'est surtout en voyant les pierres des soubassements de l'enceinte du temple que l'admiration redouble; les unes ont 60 pieds, les autres 30 ou 40 de longueur sur une épaisseur de 12 pieds.—On voit à quel point de perfection était parvenu l'art de bâtir à cette époque si reculée. — Vers le sud-est on trouve une construction du temps des Sarrasins; ces ruines, assez remarquables d'ailleurs, ont été converties en magasins par Ibrahim-Pacha.

Sur le côté sud de la rivière vous apercevez, au milieu de bouquets d'arbres, un temple circulaire d'ordre corinthien; c'est un des édifices les plus élégants de toute la Syrie. Malheureusement il a, ainsi que beaucoup d'autres temples, considérablement souffert des tremblements de terre.

Non loin de Balbec, le voyageur commence à suivre les pentes occidentales de l'Anti-Liban, qui ne présentent que l'image d'un désert et de la stérilité; mais, à mesure qu'il approche de Zebdeni, le pays s'anime, des vergers garnissent les versants des montagnes, et tout prend un aspect plus riant; puis, au milieu de belles plantations de mûriers cultivés pour la nourriture des vers à soie, nous arrivons au grand village de *Zebdeni.* « Le *sheick Abhallah*, Metuali » (dit un voyageur moderne), nous reçut avec toute l'hos- » pitalité possible sous un platane immense, nous fit fumer » le narguillé, et nous traita en émir. » La route que nous suivons alors est charmante; nous arrivons bientôt dans une vallée qu'arrose la rivière *Barrada,* formant dans son cours supérieur plusieurs belles cascades : le pont jeté sur ce joli cours d'eau s'appelle le *Djissir-el-Souk.* Ici la route prend une forme sauvage et pittoresque; sur la droite on aperçoit dans le roc des excavations qui ont été successivement la résidence des vivants et des morts. Au-dessous de ces espèces de catacombes se trouvent les restes d'un petit temple, et un quart d'heure plus loin vous traversez un grand village où se tient un marché toutes les semaines. A une heure environ de là, le voyageur arrive à *Husseene*, et puis à *Souk-Barrada*, villages séparés par la rivière; ensuite deux heures de marche de plus le conduisent au village de *Djadida*, bâti sur le penchant d'une montagne. Ici la rivière, après avoir serpenté dans la vallée, se dérobe à la vue, et nous ne la retrouvons qu'en traversant le beau pont de deux arches de *Djissir-Dumar*. De ce pont nous atteignons en peu de temps le sommet d'une colline sur lequel se trouve le tombeau d'un saint mahométan. De ce lieu, appelé l'*El-Kabat-el-Nasr* (l'Arc de la Victoire), la vue est très-belle, s'étendant sur la ville et sur les plaines de Damas.

EXCURSIONS DANS LE HAOURAN ET DANS QUELQUES CONTREES AU SUD DE DAMAS.

ROUTE XIV.

DE DAMAS A EZRA.

Damas à El-Kessoue,	1 jour.	Ezra,	1 jour.
— Shaara,	1		3 jours.

En quittant Damas de bonne heure dans l'après-midi, le voyageur peut aisément atteindre *El-Kessoue* avant la nuit, et prendre son quartier de repos dans un des petits cafés que renferme ce village; et, comme le confort n'est pas du premier ordre, on part de bonne heure le matin; on traverse les villages de *Meshdie*, de *Deir-Ali*, et une demi-heure après celui de *Soghba*. Plus loin se trouve le village ruiné de *Merdjan*, situé à la base des montagnes. A trois heures de là, le voyageur regarde avec intérêt les ruines de l'ancienne *Phænesus*, maintenant le village *Missema;* elles consistent en un temple élégant et bien conservé, ainsi qu'en plusieurs autres édifices presque entiers, mais n'offrant rien de très-remarquable. Environ deux heures après ces ruines, on arrive pour prendre le repos du soir à *Shaara*, jadis cité opulente, bâtie de chaque côté d'une vallée déserte; elle contient plusieurs anciens édifices, mais tous en ruines, au milieu desquels on remarque une tour qu'on dit avoir servi au culte du feu; sa hauteur primitive peut avoir été de 40 à 50 pieds. Dans la haute ville se trouve un monument qui a été converti en mosquée; sur la porte se lit une inscription grecque. Ces deux dernières localités ont été abandonnées par leurs habitants, bien que les maisons se trouvent encore dans un bon état de conservation. La plupart des rues sont coupées dans la roche vive, comme cela se voit dans plusieurs villes du sud de l'Espagne. Ensuite vient une route étroite et coupée de précipices qui conduit le voyageur à *Khabeb;* deux heures plus loin, il arrive à *Méhadge*, à l'est duquel il trouve les ruines de *Sour* et d'*Aasim;* enfin, encore une heure de marche dans un laby-

rinthe de montagnes qui n'est connu que des Arabes, et il atteint

Ezra, l'ancienne *Zarava*. Les ruines de cette cité des temps passés peuvent avoir trois ou quatre milles (5 kil. 1/3 ou 7 kil. 1/4) de circonférence. Les nouveaux habitants continuent d'occuper les anciennes habitations, qui sont en général bien conservées. Les ruines les plus remarquables se trouvent au S.-E. de la nouvelle ville et vers le N.-O.; elles consistent en plusieurs grands bâtiments que les naturels appellent *Seraye-Malek-el-Anfar* (Palais du Roi Jaune), et autres édifices publics, tels que temples, églises, etc. Au milieu de la partie habitée de cette ville on voit un vaste édifice, jadis orné de plusieurs rangs de belles colonnes doriques dont quelques-unes existent encore aujourd'hui. Contiguë au bâtiment se trouve une tour de 50 pieds de hauteur, dont les fenêtres sont au sommet. Sur beaucoup de maisons on remarque des inscriptions qu'il est impossible de déchiffrer, tant elles ont été maltraitées par le temps.

ROUTE XV.

D'EZRA A BOSZRA.

Ezra à Sedjen,	1 jour.	Soueida,	1 jour.
Shohba,	1	Aaére,	1
Shakka et revenir à Shohba,	1	Boszra,	1
			6 jours.

Le pays que le voyageur parcourt maintenant ressemble à celui qu'il a parcouru dans la route précédente. Le premier village qu'il rencontre est *Bousser,* habité par les Druses; plus loin se trouve *Baara*, également habité par les Druses; ensuite il arrive au monastère ruiné de *Deir-el-Kouat*, et de là à *Sedjen,* où il passe la nuit. Après avoir traversé plusieurs petites localités sans importance et le couvent tout à fait en ruines de *Deir-el-Liban* (monastère de lait), dans une situation pittoresque, il arrive, par une route solitaire et pierreuse, à *Shohba,* situé au pied du *Tel-Shohba*, et qui sert de résidence à plusieurs des principaux sheiks druses. Cette ville présente les ruines les mieux conservées de toutes

celles qu'on rencontre dans le Haouran. Les murs d'enceinte sont pour ainsi dire entiers; on y remarque huit portes d'où partent des chaussées pavées qui conduisent dans la ville. Les rues sont larges et régulières, et plusieurs des maisons sont dans un état aussi parfait que lorsqu'elles furent construites. Au centre de la ville on voit cinq colonnes d'ordre corinthien dans leur état normal; jadis elles appartenaient à un temple magnifique qui a disparu entièrement. Au milieu d'une masse d'édifices plus ou moins bien conservés, se remarque le théâtre, bâti sur un sol légèrement incliné, entouré d'un mur de huit pieds d'épaisseur dans lequel se trouvent neuf entrées voûtées conduisant dans l'intérieur. On y compte dix rangs de siéges presque dans un état parfait. Vers le sud-est de la ville se trouvent les restes d'un aqueduc dont six arches sont encore debout, et tout près on aperçoit des bains, mais entièrement en ruines. Shohba possède des manufactures de coton.

De Shohba le voyageur est obligé de regagner *Mourdouk*, et de là à *Saleim*, village abandonné, il y a une heure de marche. A peu près à la même distance se trouve *Souéida*, située sur le sol élevé d'une des pentes du *Djebel-Daouran*. C'est la résidence du principal sheikh des Druses; ses alentours produisent une assez grande quantité de tabac et de coton. Les ruines de Souéida s'étendent sur une circonférence de quatre milles au moins (7 kil. 174). Dans une des principales rues, qui est très-droite, les maisons sont encore debout; les autres antiquités qu'on rencontre sont toutes dans un état complet de destruction.

En quittant Souéida, le voyageur ne trouve sur sa route que des villages abandonnés, si ce n'est *Ezzehhoue*, où les habitants font des mortiers à café avec des troncs de chênes, qu'ils vendent 25 piastres chaque (6 fr. 25 cent.), et *Aaeré*, résidence du second chef des Druses. C'est au milieu de ces localités dépeuplées qu'il arrive à

Boszra. Parmi cette masse de villes ruinées que renferment la Palestine et la Syrie, Boszra est peut-être celle qui présente le plus d'intérêt tant sous le rapport classique que biblique. Dès le VIIe siècle, époque où elle fut prise par les Sarrasins, elle était appelée le marché de la Syrie, de l'Irak (Mésopotamie) et de l'Hedjaz. De cette haute splendeur que reste-t-il maintenant? un tas de ruines! On peut encore çà et là suivre la trace de quelques rues, mais c'est tout. Au lieu de cette florissante population d'autrefois, vous ne rencontrez aujourd'hui qu'une poignée d'habitants nomades, perdus au milieu de l'immensité des ruines! Ses vignobles, ses plants d'oliviers, si célèbres du temps des Romains, ont

entièrement disparu ! Rien ne peut égaler la désolation et la solitude qui règnent dans ces lieux jadis si opulents et si pleins de vie. N'est-ce pas ici le cas de se rappeler les prophéties funestes de Jérémie ? Elles ne se sont, hélas ! que trop littéralement accomplies !

Le premier objet qui frappe l'attention du voyageur est le château, situé hors des murs, un peu au sud de la ville : c'est un édifice immense du temps des Sarrasins, construit autour d'un théâtre romain de la plus grande beauté ; le parterre est rempli de bâtiments qui communiquent avec la forteresse, qui se trouve à l'extérieur, par les anciennes galeries du théâtre ; les divers rangs de siéges étaient commodes et ornés de colonnes doriques dont quelques-unes existent encore. Parmi les autres débris, on remarque la colonnade de la mosquée d'Omar, dans un assez bon état de conservation ; mais l'intérieur ne présente qu'une masse de ruines. Au delà de cette mosquée se trouvent deux ou trois anciennes églises dans un mauvais état. Le voyageur doit visiter le minaret, d'où il jouira d'une vue très-étendue et fort belle.

De la grande mosquée, se dirigeant vers le sud, le voyageur arrive aux ruines d'un temple situé le long de la principale rue de la ville. Rien ne reste de ce monument que le mur de derrière avec deux piliers et une colonne d'ordre corinthien, ornés de riches sculptures ; presque en face du temple se trouvent quatre colonnes magnifiques, les plus beaux restes d'antiquités du Haouran ; il n'existe aucune trace de l'édifice dont ces colonnes faisaient partie.

Non loin du temple se voit un arc de triomphe presque entièrement conservé. La partie nord-ouest de la ville renferme aussi des ruines intéressantes, telles que mosquées, arcs de triomphe, etc.

Que de réflexions viennent assiéger notre âme attristée, en parcourant ces débris des grandeurs humaines, au milieu desquelles croissent et fleurissent de superbes rosiers dans l'état sauvage, ce qui donne à ces ruines un aspect encore plus mélancolique et plus pittoresque ! Toute cette contrée est vraiment une contrée de désolation, puisque sur le versant oriental du *Djebel-Haouran* on compte plus de 200 villes en ruines, éloignées les unes des autres d'une heure de marche au plus !....

Ici finit notre excursion dans la Palestine et la Syrie. Nous avons conduit le voyageur dans la terre de Chanaan, berceau de l'antique foi de nos pères ; il s'est reposé sur les gras pâturages d'Ebrom, qui lui ont rappelé la vie pastorale des premiers patriarches. Sion, les rives du Jourdain, Jérusa-

lem, ont rempli son âme des plus nobles sentiments; Tyr, Sidon, et les cent villes en ruines qu'il a parcourues, lui ont montré l'instabilité des prospérités humaines. Une autre contrée réclame actuellement son attention : l'*Asie-Mineure* va lui offrir une nature nouvelle, d'autres hommes, et une richesse de végétation à laquelle son œil n'est pas encore tout à fait accoutumé.

Pour aller dans cet immense jardin de l'Asie, deux voies s'offrent au choix du voyageur: la première, la plus courte, la plus directe et la plus économique, est par les steamers qui font le service entre les deux pays; l'autre voie, beaucoup plus longue, beaucoup plus chère et bien moins fréquentée, mais infiniment plus intéressante, est d'aller par terre à Smyrne, en traversant cette vaste et riante péninsule dans presque toute sa longueur; voyage du plus haut intérêt pour l'homme qui veut faire connaissance non-seulement avec les produits du sol, mais avec les mœurs, les usages des hommes qui le couvrent.

ASIE-MINEURE.

ROUTE I.

DE SAINT-JEAN-D'ACRE A SCALA-NUOVA, A SMYRNE, PAR ÉPHÈSE.

Par les bateaux à vapeur.

Scala-Nuova, l'ancienne *Néapolis*, est un petit port qui, avec une petite dépense, pourrait devenir un des plus beaux havres de cette côte. La ville est en partie située sur un rocher, et présente à quelque distance le plus bel aspect; mais l'illusion cesse bientôt lorsque le voyageur parcourt ses rues étroites et malpropres. Les bazars sont assez bien approvisionnés de fruits secs, de riz et d'autres productions. Elle avait dans un temps un commerce assez considérable; mais, depuis la révolution de la Grèce et le massacre de 1820, il a été entièrement ruiné.

Il n'existe point d'hôtels dans cette ville; les voyageurs doivent s'adresser aux vice-consuls de leur nation, qui leur procureront des logements; la population est estimée à environ 6,000 habitants.

Scala-Nuova est à une distance environ de quatre lieues d'Éphèse, ou une journée de trois heures; et, dans le cas où le Meinder, l'ancien Cayster, ne serait pas guéable, cequi arrive rarement, il y a une route qui conduit à Éphèse à travers les montagnes.

Cette route n'offrant rien de remarquable, il serait inutile d'en donner une description; le voyageur doit se procurer le firman du bey et avoir un Tartare pour guide, qu'on obtient par l'organe du consul, et l'on arrive sans obstacle à Éphèse.

ÉPHÈSE. Suivant Héraclide, les Amazones, après beaucoup de sollicitations, obtinrent d'Hercule la permission de fonder dans ce lieu une ville.

Résumé historique.—Éphèse fut assiégée et prise par Crésus, roi de Syrie; elle tomba ensuite sous la domination des Perses, jusqu'à ce que Hégéséas, le gouverneur de cette nation, fut expulsé par Alexandre le Grand, qui y établit la démocratie. Après sa mort, elle passa au pouvoir de Lysimachus, qui fit démolir l'ancienne cité pour en construire une nouvelle à sa place, qui, par sa grande opulence et la magnificence de ses édifices, fut longtemps considérée comme la métropole de toute l'Asie-Mineure. Après la mort de Lysimachus, elle devint le patrimoine des rois de Syrie jusqu'à l'époque où elle fut rendue à la liberté par les Romains, dont les Ephésiens furent de fidèles alliés; mais, ayant suivi le parti de Mithridate, roi de Pont, ils massacrèrent sans distinction tous les Romains, et en furent sévèrement punis par Sylla.

Éphèse continua à être une ville florissante sous le règne des empereurs romains, qui y ajoutèrent plusieurs superbes temples et augmentèrent considérablement la circonférence de la ville. Lorsque le christianisme commença à fleurir sous les auspices de Constantin et de Théodose, en devenant la religion dominante, un grand nombre d'églises furent construites sur les ruines des temples du paganisme. Ce fut sous le règne de l'empereur Alexis, père d'Anne de Comnène, que les Sarrasins se rendirent maîtres d'Ephèse; elle fut reprise par les Grecs en 1206, et définitivement perdue en 1283, en sorte que depuis le commencement du XVe siècle elle a formé une partie de l'empire ottoman.

Tel est le résumé historique de l'une des plus magnifiques villes du monde, et dont le site véritable n'a pu être retrouvé qu'avec beaucoup de difficulté jusqu'à ce jour.

Ruines d'Ephèse. — *Ephèse* paraît avoir été bâtie dans

une étroite vallée entre les *monts Prion et Corissus*. Tout ce territoire est tellement couvert de ruines, qu'il est impossible de se méprendre sur sa localité. Le temple de Diane, pour une plus grande sécurité, fut bâti dans les marais au pied de la montagne en face de la ville. Il reste à peine des ruines des magnifiques colonnes qui en firent l'ornement; la plupart furent transportées à Constantinople pour embellir le grand nombre d'édifices publics de cette capitale. Néanmoins on voit encore deux ou trois colonnes de granit rouge qui formaient évidemment une partie de cet ancien temple, et de grandes masses de maçonneries qui sont répandues autour des ruines, ainsi que des arches sur lesquelles le temple était construit; mais ces ruines souterraines sont d'un difficile accès, à cause de la profondeur de l'eau et de l'accumulation du sol qui les ont comblées. On aperçoit à une petite distance des murs de la cité les ruines d'un plus petit temple, que l'on suppose avoir été incendié par Eratostrate, le jour de la naissance d'Alexandre le Grand. Il y a du côté opposé au centre de la ville, au delà d'un petit pavé en pierres plates, un petit sanctuaire élevé sur seize colonnes, avec un escalier conduisant au sommet. En face de la cité, dans la direction de Scala-Nuova, il y a une colline à angles droits, en forme d'amphithéâtre, sur laquelle était située Ephèse; plus loin on voit des ruines d'une grande étendue, qui paraissent avoir été l'un des faubourgs.

A vingt minutes de distance d'Ephèse, on trouve le village turc d'*Ajasaluk*, qui, par le grand nombre de fragments de marbre rompus et d'autres ruines, paraît avoir formé un autre faubourg de l'ancienne cité. Il n'y a de remarquable qu'une belle mosquée et un grand château abandonné. Près de ce village est un petit cafénet ou khan, bâti en torchis, où le voyageur peut se procurer du café et des pipes, et rien autre chose.

Ephèse est éloignée d'environ une journée de quinze heures de Smyrne; la route y conduit à travers un pays montagneux et sauvage, où l'on rencontre de petits khans où le voyageur peut s'arrêter pour se rafraîchir, et faire reposer ses chevaux et leur donner des aliments.

Le voyageur peut aussi arriver à Smyrne par les bateaux à vapeur de l'administration des postes, qui partent de Marseille les 1, 11 et 21 du mois, et qui, après avoir touché aux différentes stations de la ligne, relâchent à Syra, où il rencontre un autre paquebot à vapeur qui le transporte à Constantinople, d'où il part pour se rendre à Smyrne, où il arrive en 36 heures. Le débarquement se fait par des canots, n'y

ayant point de môle auprès duquel les vaisseaux peuvent mettre les passagers à terre.

Hôtels. Le meilleur hôtel est le grand hôtel de Smyrne ; l'hôtel naval de Salvo, sur la Marine, ayant une belle vue sur la mer ; la pension suisse de Marco, ou celle de Mme Maracem, qui tiennent table d'hôte à un prix modéré. L'on peut y loger moyennant un dollar par jour pour le logement et la nourriture. Le lieu ordinaire de débarquement pour les voyageurs est le quai en face du consulat britannique.

Smyrne, la reine des cités de l'Anatolie, dont les anciens ont fait le panégyrique en l'appelant la couronne de l'Ionie, l'ornement de l'Asie, a été dix fois relevée de ses ruines avec une nouvelle splendeur. Les Eoliens s'en emparèrent avant la naissance d'Homère. Brûlée par les Lydiens, elle fut rebâtie par Alexandre pour accomplir un rêve. Quels que soient les fondateurs de cette ville, sa plus grande gloire est d'avoir donné naissance à Homère. Au-dessus de l'ancienne ville était le fameux temple de Cybèle. Quelques auteurs prétendent que Smyrne fut fondée par Lysimaque, et qu'elle occupe encore aujourd'hui la même étendue de terre sur le penchant d'une colline. Mais il n'y a plus ces beaux portiques, ces magnifiques péristyles qui, suivant Strabon, excitaient l'admiration des voyageurs. Cette ville est cependant le Paris du Levant, et renferme encore de beaux restes d'antiquités, tels que ceux du temple de la Fortune, de celui de Jupiter, d'un théâtre, etc. Possédée tour à tour par les Romains, les empereurs grecs, sous le règne desquels elle était florissante, les Latins, les chevaliers de Rhodes, les Génois, et prise d'assaut et saccagée par Tamerlan en 1402, elle fut prise par les Turcs sous Amurat II en 1426. Depuis cette époque elle a toujours été sous la domination de la Porte Ottomane.

Tout est volcanique dans ses environs ; aussi a-t-elle été détruite trois fois par des tremblements de terre ; la première fois en 178 de l'ère chrétienne, la deuxième en 1688 : le plus terrible fut celui de juillet 1778 ; et au commencement de 1443, un grand incendie en a détruit une grande partie.

Cette ville, située au fond du golfe de son nom, qui a 12 l. (48 kil.) de profondeur et de 2 à 5 de largeur, est bâtie en amphithéâtre sur le penchant du mont Pagus, où le site du temple d'Esculape a été découvert, et où Polycarpe a souffert le martyre. Comme la plupart des villes de la Turquie, elle présente un coup d'œil magnifique de loin, tandis que l'intérieur ne répond pas à cette magnificence qu'offrent les belles rangées de maisons qui s'étendent l'espace d'environ une lieue le long du golfe, la ville ayant une forme elliptique. Le quartier des Francs est le plus beau de la ville ; le

reste se compose de rues étroites et sales, dont la plupart des maisons sont construites en bois, sans cheminée, et n'ayant qu'un seul étage; néanmoins les magasins sur la Marine sont tous blanchis à la manière turque. Les maisons des chrétiens se distinguent de celles des Turcs en ce qu'elles sont en pierre, et souvent renfermées dans une cour au milieu de laquelle se trouve une fontaine. Le quartier des Francs et des Grecs s'étend le long des quais, et contient un grand nombre de magasins, de boutiques et de cafés. Les Arméniens occupent un quartier plus élevé, et celui des Turcs comprend toute la partie supérieure et le côté occidental de la colline. Les Juifs sont renfermés dans deux étroites ruelles entre les quartiers des Turcs et des Arméniens.

Toute la population est évaluée à 150,000 habitants, dont 80,000 Turcs, 40,000 Grecs, 15,000 Juifs, 10,000 Arméniens, et 5,000 Francs. Chaque nation a son consul.

On remarque parmi les édifices deux grands caravansérais ornés de belles coupoles qui présentent un coup d'œil agréable. De l'acropolis on a une vue très-étendue à l'E. sur un pays traversé par la rivière Hermes, et vers le S., où l'on voit la Mélès dont Homère fait mention, que traverse un aqueduc. Toutes les mosquées de Smyrne sont ouvertes aux giaours (chrétiens), à condition qu'ils soient déchaussés et respectueux. Le pont Caravan est l'endroit où se terminent les travaux de la journée. Le dimanche, c'est le rendez-vous des chrétiens. Il y a un grand nombre de cafés sur les bords de la Mélès, où la scène devient pittoresque par la beauté et la variété des costumes de chaque nation.

Pendant la saison des fruits tout est en activité. On voit arriver des files de 50 à 100 chameaux qui viennent de l'Asie-Mineure, et qui déposent leurs charges dans les cours des marchands, qui, après leur avoir fait subir une préparation, les font transporter à bord des bâtiments pour l'exportation.

Excursions aux environs.—Les environs de Smyrne sont fort agréables. On peut faire des excursions aux villages de Bournabat, Bugéa et Sédicni, où sont situées les maisons de campagne des consuls et des négociants. On peut aussi faire des courses à cheval à travers le pays des moulins à vent jusqu'à Bournabat, la plaine d'Hadjilar, les bains de Diane, les bains d'Agamemnon, etc. Les restes de l'ancienne cité consistent dans les murs de l'ancien château, qui occupe le site de l'acropolis sur le sommet du mont Pagus; dans quelques restes du temple de Jupiter, où l'on prétend que Polycarpe a souffert le martyre. On rencontre des traces de théâtres dans d'autres endroits de la montagne, un grand

nombre de colonnes, de bustes, de corniches et d'entablements, que l'on voit bâtis dans les murs dans toutes les parties des hauteurs des environs de Smyrne.

Parmi les principales villes de l'empire ottoman, Smyrne se distingue, depuis plusieurs années, par une certaine émulation à prendre part aux progrès de la civilisation qui se manifestent dans d'autres contrées. L'esprit d'association y a prévalu sur les difficultés qu'une situation particulière semblait rendre insurmontables. Cette impulsion a été suivie par les Grecs; il en est résulté un certain nombre d'institutions favorables au développement de l'industrie, une sorte de mouvement général, qui ont valu à Smyrne le surnom de Paris du Levant. Si la prospérité du commerce eût secondé ces dispositions, elles auraient sans doute fait faire un pas plus rapide à la civilisation dans cette partie intéressante de l'Asie-Mineure. Toutefois l'état actuel des affaires commerciales n'a point ralenti le zèle de quelques hommes généreux.

De Smyrne le voyageur peut se rendre facilement, soit à Constantinople, soit à Alexandrie, ou à Syra, et de là à Malte et à Marseille, par les paquebots à vapeur qui forment un service régulier entre ces différents ports de mer.

De Smyrne le voyageur peut aussi, en s'embarquant dans un bateau qu'il peut louer, aller visiter les ruines de la Troie d'Alexandre, et la ville d'*Eslhi-Stamboul*, l'une des premières villes maritimes sous l'empire romain; et avant de passer le détroit des Dardanelles, qui a 30 lieues (104 kil.) de largeur, il ira rendre une visite à l'antique site de Troie, dont il reste peu de ruines, et aux hauteurs classiques du mont Ida; et à cet effet il pourra aussi mettre pied à terre à *Channah-Kalesi*, d'où, en louant des chevaux, il pourra se rendre en une journée dans la fameuse plaine de Troie, où l'agha expliquera toutes les localités classiques, qu'il connaît parfaitement; et de là le voyageur poursuivra sa route à Constantinople.

ASIE-MINEURE OU TURQUIE D'EUROPE.

ROUTE II.

D'ALEP (Syrie) A SCUTARI (sur le détroit de Constantinople), PAR ALEXANDRETTE, KONIEH, SHUGSHUT ET ISNIK.

D'Alep à Antioche (Syrie; *v.* route 8), 3 jours.

D'Antioche à Iskenderoum (Alexandrette), 1 jour.

	Heures.		Heures.
Alexandrette à		Arkut-Khan,	12
Baias (Asie-Mineure),	6	Ak-Shehr,	7
Karabolat,	2 1/2	Bulwudun,	11
Kara-Cape,	3 1/2	Kosru-Pacha-Khany,	12
Kastanle,	2 1/4	Seid-el-Ghazi,	7
Messis,	6	Eski-Shehr,	9
Adana,	6	Shugshut,	10
Tarsus,	8	Vizir-Khan,	8
Pyléa-Ciliréa,	12	Lefka,	4
Erakli,	29	Nicée (Isnik),	6
Karabunor,	12	Khizderwent,	5
Yeshil,	10	Ghebse,	9
Konieh,	9	Kartat,	5
Yorgan-Ladik,	9	Scutari,	4

D'Alep à Iskenderoum (*voyez* Syrie, routes 8 et 9).

D'Iskenderoum ou *Alexandrette*, le voyageur suit le rivage du beau golfe de ce nom, jusqu'à

BAIAS, situé dans une petite plaine au pied du *mont Amanus*, qui s'élève graduellement depuis l'extrémité du golfe. Cette ville possède un petit port défendu par un château, et était encore, il y a peu d'années, une cité riche et peuplée. Elle servait de résidence au rebelle Kutshuk-Ali, qui pillait les caravanes d'Alep à Constantinople, et mettait à contribution tous les districts du voisinage; mais la Porte, irritée d'une telle audace, dirigea contre ce forban une expédition qui prit la ville et la détruisit presque complétement; elle a beaucoup de peine à se relever de ses ruines.

Au sortir de Baias, le voyageur a toujours le beau rivage du golfe à sa gauche, à sa droite une plaine que couronne une chaîne de montagnes, ramification des *monts Amanus;*

et, après avoir traversé un petit cours d'eau, il arrive, après 2 heures 1/2 de marche, à

Karabolat, petite localité avec un petit port.

A partir de ce point, nous quittons les bords azurés de cette belle partie de la Méditerranée; bientôt nous entrons dans un étroit défilé qui nous conduit à *Kara-Cape*, ou *Porte-Noire,* probablement l'ancienne porte de la *Cilicie*, destinée à défendre l'entrée du passage.

Le voyageur quitte cette espèce de petit fort par une chaussée étroite bordée de rochers; la route continue dans un district fortement ondulé; mais, avant d'arriver à Kastanle, elle débouche dans une vallée étroite, couverte de bois et de vergers.

Kastanle est une petite ville ruinée, située sur l'emplacement de l'ancienne *Castabala*, dont on ne retrouve nul vestige; elle est habitée par quatre ou cinq familles turques.

La route que va suivre le voyageur, pendant à peu près 20 milles (36 kil.), n'est ni gaie ni pittoresque; elle court presque entièrement à travers un sol sablonneux et mal cultivé jusqu'à

Messis, grand village dont les cabanes sont en terre, élevées sur de petites éminences de sable et de décombres formées par les ruines de l'ancienne *Mopsuestia*, qui soutint un long siége contre Jean Zimisces et Nicéphore Phocas, et qui finit par être prise et détruite. Ce village est situé sur la rive droite de la *Ghihoum*, l'ancienne *Pyramus*, belle rivière qui se jette dans le golfe d'Iskenderoum, à 22 milles au S.-E. (39 kil. 1/2 environ); il est habité par une bande de maraudeurs turcs tributaires du pacha d'Adana.

En quittant ce lieu peu sûr pour les voyageurs en petit nombre et mal armés, la route passe à travers des plaines fertiles, mais mal cultivées, excepté aux approches d'Adana, où le pays prend un aspect plus champêtre et se couvre d'une belle végétation. Huit heures de marche nous ont conduits aux portes de

Adana. Cette ville conserve encore son ancien nom; elle est située sur la rive occidentale du *Sihoun*, l'ancien *Sarus*. C'est encore aujourd'hui une ville considérable, capitale du pachalik. Après *Tarsus*, c'était une des villes les plus florissantes de la Cilicie, et la même destinée frappa ces deux cités.

La ville moderne est située sur une pente douce, entourée de tous côtés par de riants bocages, des arbres fruitiers et de beaux vignobles. Adana est une ville grande et bien bâtie, et possède une population qu'on évalue à 30,000 habitants, bien que cette ville soit presque déserte pendant l'été; tous

les habitants sont Turcs ou Turcomans. On y remarque le pont en pierre jeté sur le Sihoun, qu'on dit avoir été construit par Justinien, et tout près se trouvent un aqueduc et un château qui peut avoir 1/4 de mille de circuit (450 mètres), et qui paraît être l'ouvrage des Mahométans.

La route traverse alors une contrée fertile et bien cultivée, et conduit le voyageur à Tarsus.

Tarsus était une riche et ancienne cité, dont la ville moderne conserve encore le nom. Il reste fort peu de chose de sa première magnificence, et son étendue n'est que le quart de celle qu'occupait autrefois la cité romaine. Le *Cydnus*, rivière aux belles eaux, qui, du temps de Cyrus et d'Alexandre, la traversait, coule maintenant à 1/2 mille (900 mètres) à l'est de ses murs. On n'y trouve ni inscriptions ni monuments des arts de quelque importance. Les maisons ont rarement plus d'un étage; leurs toits sont en terre, et elles sont construites en pierres de taille provenant des anciens édifices. Une portion de cette ville est entourée d'un mur, et tout près se trouve le château qu'on dit avoir été bâti par Bajazet. Il y a dans le voisinage de Tarsus les ruines d'un vaste édifice circulaire, et non loin les restes d'une belle porte dans un bon état de conservation. Cette ville possède deux bains, plusieurs mosquées assez jolies, et des caravansérais, ainsi qu'une petite église qui porte les marques d'une grande antiquité, et dont la tradition attribue la fondation à saint Paul. On fait remarquer au voyageur un arbre qui fut planté par cet apôtre dans le cimetière de la ville. La population, pendant l'hiver, est évaluée à 30,000 âmes; sur ce nombre il y a environ 200 familles arméniennes, 100 familles grecques, et le reste se compose de Turcs ou Turcomans. La plus grande partie de cette population va habiter les montagnes pendant les chaleurs de l'été, pour échapper à l'air malfaisant qui règne dans la plaine et dans les vallées, malgré la pureté d'un beau ciel; calamité qui naît du peu de propreté et de l'incurie des habitants. Le commerce de Tarsus consiste en cuivre venant de *Maden*, et en noix de galle provenant des montagnes; elle reçoit du riz et du sucre de *Damiette*, du café de l'*Yemen*, et de la quincaillerie de *Malte*.

L'ancienne Tarsus était renommée pour les lettres et les sciences, qui y étaient portées à un tel point, qu'on disait d'elle qu'elle était la rivale d'Athènes et qu'elle surpassait Alexandrie. Ce fut dans cette cité qu'Alexandre manqua mourir pour avoir pris un bain dans le fleuve, dont les eaux sont renommées par leur excessive froideur. Ce fut là aussi que Marc-Antoine eut sa première entrevue avec Cléopâtre.

En quittant Tarsus, le voyageur se dirige vers le nord ; quelques heures de marche à travers une contrée fertile le conduisent au passage de *Pyléa-Cilicéa*, dont l'aspect est tout à la fois et des plus sauvages et des plus romantiques. Au sortir de ce défilé, le sol continue d'être très-accidenté ; et bientôt on atteint un sommet de montagne sur lequel se trouve un petit village composé de tentes sous lesquelles habitent des Turcomans avec leurs troupeaux et leur bétail. L'air de cette haute et solitaire habitation est froid, mais sain, et les sources limpides qui jaillissent du sein des roches donnent à cette scène l'aspect le plus pittoresque. Ensuite la route redescend, et au milieu de belles plaines, de forêts, de jardins couverts d'arbres à fruit, le voyageur arrive à

Erakli, petite ville dans une situation très-agréable, et qu'on suppose être l'ancienne *Archalla.*

Le pays que va parcourir le voyageur ressemble à celui qu'il vient de quitter, et après une marche de 12 heures il arrive à

Kara-Bignor, petite ville n'offrant qu'une réunion de cabanes construites en terre, mais possédant un khan très-confortable et une assez jolie mosquée près de laquelle on trouve des fragments de colonnes d'albâtre. Cette petite localité possède aussi une manufacture de poudre à canon, et les femmes font, avec une grosse laine, des chaussons très-forts et très-chauds, et beaucoup estimés des voyageurs, surtout dans l'hiver ; ils coûtent ordinairement 8 ou 10 paras, 32 ou 40 centimes la paire.

Le premier endroit où le voyageur doit prendre son quartier pour la nuit est

Yeshil, village situé sur une petite éminence d'où la vue s'étend sur une vaste plaine très-fertile, mais presque inculte et sujette aux inondations.

La route continue au travers de vastes plaines jusqu'à Konieh, que le voyageur atteint après une marche de 9 heures, souvent par un soleil ardent.

Konieh (*Iconium*), situé dans une plaine riche et bien arrosée. Ses murs, au delà desquels sont les faubourgs, peuvent avoir une circonférence de 2 à 3 milles (3 kil. 1/2 à 5 kil. 1/2); ils sont forts et élevés, et flanqués de tours carrées ; ils ont été construits des débris de l'ancienne *Iconium*, et renferment de nombreux fragments d'architecture, de sculpture, et plusieurs inscriptions grecques qui paraissent y avoir été placées à dessein.

Le sérail est situé sur le côté du palais des anciens sultans d'Iconium, et contient quelques restes de l'architecture élégante des Arabes. L'édifice le plus remarquable de Konieh

est le tombeau d'un saint en grande vénération dans toute la Turquie, appelé *Hazret-Mevlana*, le fondateur du couvent des derviches. Son tombeau, où les Musulmans viennent en pèlerinage, est surmonté d'un dôme ayant pour base une tour cylindrique d'une couleur verte très-brillante. La ville fourmille de derviches, qui vous accostent à chaque coin de rue, et vous demandent, avec la plus grande insolence et du ton le plus haut, quelques paras (pièces de 4 centimes). Les bazars ainsi que les maisons de Konieh n'offrent rien à la curiosité du voyageur. Cette ville est le siége d'un évêque grec; mais, pour le service divin dans les églises, on ne se sert pas de la langue grecque; les quatre évangiles et les prières sont imprimés en langue turque.

Konieh est entouré de beaux jardins couverts d'arbres à fruit, et ses campagnes produisent avec abondance du grain et du lin; elle possède des manufactures de tapis et de cuirs jaunes; elle expédie pour Smyrne, par les caravanes, du coton en laine et des peaux.

Iconium était la capitale de la *Liconie;* Xénophon, Cicéron, Strabon et le livre des Apôtres en parlent, mais non comme d'une cité de haute importance. Sa population est évaluée à 30,000 âmes.

De Konieh la route va toujours en montant. A l'extrémité S.-E. de la plaine, vous remarquez une montagne isolée très-curieuse, appelée *Kara-Dagh* (montagne Noire), et vers le N.-E. s'élèvent majestueusement les chaînes du *Hasan-Tagh*. Arrivé au point culminant de cette montée, en vous retournant, la fertile plaine de Konieh avec son joli lac étale à vos yeux ses riches moissons. Ensuite la route redescend, incline un peu vers l'ouest, et conduit, après une marche de 9 heures, à

Yorgan-Ladik, grande localité renommée pour sa manufacture de tapis, et renfermant une grande quantité de marbres, d'autels, de colonnes, de frises, de corniches et autres débris de Laodicea, *Katakecaumené*, jadis la ville la plus florissante de toute cette partie de la province.

En quittant cette ville industrieuse, le voyageur passe par *Kadun-Kini*, traverse un fort cours d'eau, et arrive à

Ilgun, grand et misérable village, contenant quelques fragments d'antiquités. De là on traverse de nouveau un petit torrent, et l'on arrive à

Arkut-Khan. La route que suit alors le voyageur traverse une contrée peu ondulée, fertile et d'un riant aspect. Sept heures de marche le conduisent aux portes de

Ak-Shehr, ville assez considérable située au pied des montagnes. Elle est entourée de jardins charmants, mais ses

rues sont étroites, sales, encombrées de mosquées et de maisons en ruines. A une petite distance ouest de la ville se trouve le *sépulcre* de *Nureddin-Hoja*, saint turc dont la tombe est l'objet d'un pèlerinage : c'est un monument en pierre entouré d'une colonnade ouverte sur laquelle repose le toit ; toutes ces colonnes ont été tirées de quelque édifice grec. Le cimetière d'Ak-Shehr est assez curieux par le grand nombre de débris d'architecture grecque convertis en mausolées turcs, ce qui donne la certitude que cette ville occupe l'emplacement de l'ancienne *Philomelium*, cité grecque, jadis d'une grande importance.

Au delà de cette ville le voyageur suit une chaussée au milieu d'un pays marécageux ; à environ 5 milles à sa gauche (9 kil.), se trouve le beau lac d'*Ak-Shehr;* ensuite vient une grande plaine qui le conduit à

Bulwudun, grande ville située au milieu de la riche plaine de son nom, et dans les murs de laquelle on trouve des ruines du temps de Constantin.

La route continue toujours au milieu de vastes plaines jusqu'à l'approche de *Kosru-Khan*, où le pays devient montagneux et offre des traces de carrières de marbre d'où provenaient les fameux marbres phrygiens. De là vous entrez dans une vallée couverte de bois qui vous conduit à

Kosru-Khan. Pour gagner Seid-el-Ghazi par la route directe, il faut compter 7 heures de marche; mais le voyageur devra s'imposer un détour d'environ 9 milles (16 kil. 1/4), pour aller visiter la belle et intéressante vallée de *Doganlu*, où il trouvera des débris magnifiques des monuments de l'art chez les Phrygiens. On remarque entre autres choses une vaste salle sépulcrale ornée de deux colonnes formant un portique, coupée dans une roche vive de grès rouge. Tout près se trouve, sur le roc, l'inscription suivante : *Au roi Midas*. Ce monument paraît remonter à 740 ou 750 ans avant Jésus-Christ. La petite plaine qui forme le plateau de la vallée est entourée de beaux arbres, et couverte de rochers qui s'élèvent perpendiculairement au-dessus du sol à une grande hauteur, et affectent des formes de tours et de châteaux en ruines. Rien n'est plus solitaire et plus romantique que cette vallée, et plus imposant que ces hardis ouvrages de la nature. Quelques-unes de ces formations bizarres ont plus de 50 mèt. de haut, et une ou deux, qui se trouvent tout à fait isolées, ont été creusées pour servir de catacombes, ayant des portes, des fenêtres et des galeries construites d'une telle manière qu'on a toutes les peines du monde à se persuader que ce sont réellement des roches naturelles, et non des tours et des monuments élevés par la main de l'homme. En pénétrant dans

l'intérieur, on remarque que les salles ont dû servir autrefois de sépulcres; elles contiennent des excavations dans les parois de la roche destinées sans nul doute à recevoir des cercueils, et au-dessus sont pratiquées des niches pour des urnes cinéraires. En suivant la vallée dans la direction du S.-E., on arrive à d'autres chambres sépulcrales, mais creusées avec beaucoup plus d'art, ayant un portique orné de deux colonnes au-dessus duquel se trouve une corniche d'une forme singulière; la roche à laquelle on a donné cette forme extraordinaire s'élève à plus de 35 mètres au-dessus de la plaine.

Tout porte à croire que ce que nous venons de visiter a servi, dans les temps anciens, de lieu de sépulture; la position de la vallée, entourée de profondes forêts, son écartement de la route fréquentée, son aspect silencieux et romantique, toutes ces circonstances réunies répondent parfaitement aux lieux que choisissaient les anciens habitants de l'Asie-Mineure pour y déposer les restes des personnes qui leur étaient chères.

C'est l'esprit rempli des hautes pensées que cette vallée a fait naître en lui, que le voyageur arrive à

Seid-el-Ghazi, pauvre village ruiné dont quelques débris antiques témoignent encore l'ancienne importance.

Le pays que suit le voyageur traverse une chaîne de montagnes peu élevée, à la base de laquelle se trouvent encore des chambres sépulcrales taillées dans la roche, et des fragments d'architecture antique épars çà et là. Ensuite une vaste plaine le conduit à

Eski-Shehr, ville située au pied d'une colline. Cette place est actuellement renommée pour ses bains d'eau chaude naturelle, et on ne doute pas qu'elle n'occupe l'emplacement de l'ancienne *Dorylæum*, dont les auteurs byzantins citent souvent la plaine comme le lieu où se réunissaient les armées de l'empire d'Orient dans leurs guerres contre les Turcs.

A 6 milles environ (10 kil. 3/4) d'Eski-Shehr, se trouvent quelques ruines grecques.

A l'extrémité de la plaine, la route traverse plusieurs montagnes couvertes de bois, au sortir desquels nous atteignons bientôt

Shugshut, ville de 900 maisons environ. Sur une colline voisine se trouve le tombeau d'*Ali-Osman*, le fondateur de la dynastie ottomane. Cette ville fut donnée à Ertogrul, père de ce même Osman, par le sultan de Konieh, en récompense de ses services dans les armées, et elle devint la capitale d'un petit État d'où Osman étendit bientôt ses conquêtes sur *Nicée* et *Pruse*, et ensuite sur toute la *Bithynie* et la *Phrygie*, posant ainsi les fondements de la grandeur ottomane. Le

tombeau d'Osman, dont nous venons de parler, est construit comme le sont les plus beaux et les plus anciens monuments funèbres de Constantinople; il est au milieu d'un bocage de cyprès et de chênes, et son aspect inspire un religieux recueillement.

Au sortir de Shugshut, et après avoir suivi une jolie vallée, nous franchissons une chaîne élevée de montagnes, ramification du *Kerchieh-Tagh* (Olympe); et de là nous redescendons dans une verte vallée qui nous conduit à *Vizir-Khan*, où nous nous reposons pour continuer ensuite notre route à travers une autre vallée non moins riante que la précédente, et richement cultivée, laquelle nous amène, après 4 heures d'une marche agréable, aux portes de la propre et jolie petite ville de

Lefke, dont les maisons sont construites en briques cuites au soleil.

Non loin de cette ville, à l'extrémité de la vallée arrosée par la *Sakaria*, que nous traversons, nous entrons dans un ravin qui bientôt après nous conduit à

Isnik (*Nicée*). Les anciens murs et les tours de cette antique cité sont encore dans un bon état de conservation; leur construction ressemble à celle des murs de Constantinople; dans beaucoup d'endroits ils sont formés de couches de tuiles romaines qui alternent avec d'autres couches de grandes pierres carrées et jointes par un ciment d'une grande épaisseur; dans quelques endroits, on y a inséré des colonnes et d'autres fragments d'architecture, débris d'édifices plus anciens. Les ruines des mosquées, des bains et des maisons, sont dispersées dans les jardins et les champs de blé qui occupent maintenant l'espace compris dans l'enceinte des fortifications grecques, et prouvent que l'Isnik des Turcs, maintenant sans aucune importance, était jadis une ville considérable, mais qui n'égala jamais, ni en grandeur ni en opulence, la *Nicée* des Grecs.

Le voyageur, en quittant Isnik, traverse les anciennes portes de Nicée, suit les bords pittoresques du lac *Ascanius*, qu'entourent de trois côtés de jolies pentes couvertes de bois au feuillage luxuriant, et derrière lesquelles s'élève la chaîne du mont Olympe. Cinq heures environ après avoir quitté Isnik, nous atteignons

Khizderwent (le Passage de la Fille). C'est une petite ville située dans une partie retirée de la vallée, près de la source de la rivière, entourée de belles plantations de mûriers dont les feuilles nourrissent ces vers qui fournissent une soie si renommée dans le commerce; les pentes de ces collines sont couvertes de vignobles qui donnent un vin

passable. Cette petite localité n'est habitée que par des Grecs.

La route qu'on suit alors traverse de jolies contrées, fertiles et bien cultivées, jusqu'à

Ersek, petite ville sur le golfe où le voyageur traverse ce joli bras de mer dans un bac. Ce passage, qu'on appelle le *Dil*, peut avoir 2 milles de large (3 kil 1/2), et vous conduit au village de *Malsam*. De ce point, la route suit une direction parallèle au golfe, et, au milieu des plus belles scènes de la nature, on arrive à

Ghebsé, l'ancienne *Lybysie*, où mourut Annibal. C'est maintenant une ville turque ayant quelques habitations grecques, une belle mosquée de marbre blanc, et de jolis bains, lesquels, ainsi que la mosquée, furent construits par Mustapha-Pacha, grand visir de Sélim Ier, à l'époque de la conquête de l'Egypte.

La route se rapproche du golfe, passe à *Tuzla*, où se trouvent des salines, puis à *Pandikhi*, à *Kartat*, petites localités sur les bords du golfe; et bientôt vous suivez le riant rivage de la mer de *Marmara*, et vous arrivez à

Iskiodar (*Scutari*) qu'on peut considérer comme un des faubourgs de Constantinople.

ROUTE III.

DE SMYRNE A CONSTANTINOPLE, PAR SARDES ET BROUSSE.

	Heures.	Lieux où on loge.
Ephèse,	14	Khan (auberge).
Thyria,	8	*Dito*.
Supetram,	7	Cabane turcomane.
Sardes,	6	Dans un moulin.
Acsa (Thyatira),	9	Agent consulaire anglais.
Galembic,	5	Khan.
Ghurlghurt,	5	
Mandahora,	10	Maison d'un Grec.
Sonsourlich,	10	— d'un Turc.
Illibat,	7	Couvent grec.
Chatalorghul,	5	Maison d'un Grec.
Brousse,	6	Khan,
Modania,	6	Dans le café.

La route entre Smyrne et Ephèse est trop longue pour être faite dans un jour ; il vaut donc mieux partir un peu plus tard, et s'arrêter à

Sedicui, 2 heures 1/2 de marche : c'est un village délicieux, situé au pied d'une chaîne de vertes collines où plusieurs des consuls et des négociants ont des villas.

Près de ce village, le voyageur entend dans les montagnes :

« The jackals' troop in gathered cry
Bay from afar complainingly,
With a mixed and mournful sound,
Like crying babe or beaten bound. »

BYRON.

A 5 heures de Sedicui, le voyageur trouve les restes de *Métropolis*, qui fut jadis une cité considérable ; ils consistent en quelques débris de murs et de tours n'offrant qu'un médiocre intérêt. A 2 heures de marche plus loin, la route serpente autour de jolies collines; ensuite elle passe sous des roches perpendiculaires, et nous conduit bientôt au bord de la riante rivière *Cayster*, que nous traversons sur un pont, une demi-heure avant d'entrer à Ephèse.

On trouve sur cette route 3 ou 4 *cafinets*, espèce de petits cafés, où l'on peut espérer de trouver un abri contre la chaleur et de bonne eau ; mais vous n'y rencontrez ni villes ni villages.

EPHÈSE. (Voyez route I.)

Le voyageur suit pendant quelque temps les bords du Cayster, qui coule au milieu d'une belle vallée, riche et fertile, mais mal cultivée, et dont l'aspect est des plus pittoresques; elle est bornée par des chaînes de montagnes, couvertes de belles plantations depuis leur base jusqu'à leur sommet. La route continue d'être agréable jusqu'à

TYRIA, où nous arrivons après une marche de 8 heures. C'est une grande ville turque, située sur la pente du *mont Tmolus*, d'où la vue est très-vaste, s'étendant sur une belle plaine. La ville occupe une grande étendue sur le versant de la montagne; chaque maison est isolée ou au milieu d'un jardin; on y voit beaucoup de mosquées, avec leurs légers minarets et leurs coupoles entremêlées d'arbres au riche feuillage; l'ensemble de ce magnifique aspect donne à Tyria une apparence de richesse et d'importance qu'elle ne possède pas. Sa population est musulmane.

En quittant Tyria, la route se dirige vers le N.-E. à travers de vastes vignobles, au centre desquels s'élèvent des plates-formes avec des tours d'observation pour empêcher les chakals d'approcher.

Ensuite le voyageur parcourt la plaine, traverse plusieurs fois le Cayster, et arrive à

ODÈMES. Quoique inférieure en étendue à Tyria, cette ville la surpasse en activité commerciale, par la grandeur de ses bazars et par la qualité des marchandises qui y sont exposées; elle possède aussi un *khan* d'importance et plusieurs *cafés*.

C'est au sortir d'Odèmes que nous commençons l'ascension du *mont Tmolus :* il faut pour atteindre le sommet 3 heures d'une marche pénible dans un sentier taillé dans la roche; de ce point notre vue s'étendra sur un riche panorama dont la vallée occupe le centre, et la grande chaîne de *Messogis* l'extrémité. Continuant notre marche, nous arriverons bientôt à

SUPETRAM, vaste plaine formant le plateau du mont Tmolus, couverte d'une riche verdure, de beaux chênes, de superbes marronniers aux têtes arrondies, de luxuriants noyers, donnant à cette vallée l'apparence d'un parc anglais, moins le ciel couvert de brouillard. Ce paysage est varié par des prairies et des jardins; un cours d'eau assez considérable se précipite vers le centre de la plaine, et de nombreux troupeaux paissent sur ses bords.

Une tribu de bergers turcomans nomades sont les seuls habitants de ce délicieux séjour; ils sont hospitaliers, toujours disposés à bien recevoir l'étranger et à partager avec lui leurs provisions.

Pendant 2 heures la route continue dans la plaine en suivant les bords de la rivière; alors une descente rapide conduit, après six heures de marche, à

SARDES (appelée aujourd'hui *Sart*). Cette ville est dans une très-belle situation, mais la contrée d'alentour est pour ainsi dire déserte. Cette célèbre capitale de l'ancienne Lydie se résume maintenant dans quelques chaumières de bergers, et dans un moulin dont le fameux *Pactole* fait tourner les roues. Le maître de ce moulin est le seul chrétien qui habite une ville où jadis fut fondée une des églises primitives et où se tinrent plusieurs conciles. Les ruines de Sardes consistent en un théâtre, un *stadium* et plusieurs temples; ses murs annoncent que son étendue était autrefois considérable. On y remarque aussi un vaste édifice dans un très-bon état de conservation, qu'on appelle le *Gerusie* ou la maison de *Crésus*.

A 1 mille (1800 mètres) de la ville, sur les bords du *Pactole*, se trouvent les ruines du temple de Cybèle; il ressemble dans ses proportions au temple d'Agrigente : mais il ne reste maintenant de cet édifice colossal que deux colonnes ioniques

et les débris de quatre autres, ce qui suffit cependant pour donner une idée de sa dimension primitive. On ne sait pas positivement s'il fut jamais terminé; mais on est fixé sur l'époque de sa fondation, qui eut lieu avant la conquête de Sardes par les Perses, 575 avant notre ère.

La fondation de Sardes est si ancienne qu'elle se perd dans la nuit des temps. Elle devint capitale de la Lydie, sous le célèbre Crésus, si renommé pour ses richesses; ce fut une des villes les plus florissantes de la terre. Elle passa ensuite sous la domination des Perses, et après le passage du *Granique* par Alexandre, elle tomba dans les mains de ce conquérant; ensuite Antiochus la céda aux Romains. Les Turcs s'en emparèrent dans le XI[e] siècle, et le célèbre Tamerlan la prit et la détruisit sous le règne de Bajazet. Ainsi on peut lui appliquer ces paroles de l'Écriture : « Tu as un nom qui annonce que tu vis, mais tu es morte. »

En quittant Sardes, il faudra passer à gué la rivière *Sarabat;* mais, son approche étant fort dangereuse à cause des marais qui bordent ses rives, le voyageur devra s'assurer d'un guide qui connaisse bien les localités. Cette rivière est large et profonde, et demande beaucoup de précautions lorsqu'on la traverse. Le pays que le voyageur parcourt ensuite est couvert des *tumulus* des rois et des peuples de la Lydie; ils sont recouverts de gazon, conservent toujours leur forme conique, et varient en grandeur d'après le rang du défunt. Celui d'*Alzates*, père de *Crésus*, est encore comme l'a décrit Hérodote il y a 2200 ans : « La Lydie, dit-il, possède un monument d'art qui n'est inférieur qu'à ceux des Babyloniens et des Egyptiens; c'est le sépulcre d'Alzates. »

Après avoir quitté ces demeures du silence éternel, vous passez près du lac *Gygean*, dont les bords marécageux n'offrent rien de remarquable. Le premier endroit que vous rencontrez ensuite est

MARMORA, grand village grec, à 5 heures de Sardes. Dans son cimetière se trouvent des fragments de colonnes et d'autres restes d'antiquités qui annoncent l'existence passée d'une ancienne cité. Trois heures de marche de plus nous conduiront à

ACSA (*Thyatira*), une des sept églises primitives. Cette ville ne présente qu'une masse de riches débris d'une ancienne et splendide cité, mais on ne retrouve nulle trace de l'emplacement des antiques édifices. La plupart des rues sont pavées de pierres sculptées, de débris de colonnes, et toutes les fontaines sont bordées de fragments de belles colonnes corinthiennes.

La route continue toujours à travers la plaine, et après

deux heures de marche environ, vous trouvez sur le côté d'une des montagnes des grottes sépulcrales taillées dans le roc. Ensuite vous passez près de plusieurs cimetières; mais vous n'apercevez ni ville ni villages autour de vous jusqu'à

Galembie, grand village turc qui n'offre rien de curieux.

La route, après quelque temps de marche, traverse une haute montagne pierreuse dont la longue descente vous conduit à

Ghurlghuet, beau village situé au milieu d'une vaste plaine.

Le pays que traverse le voyageur prend de plus en plus un aspect alpin, et deux heures de marche le conduisent aux ruines d'un vaste édifice entouré de beaux arbres; il fut construit, dit-on, par douze derviches qui s'y établirent; ils étaient tous jeunes et renommés pour leur sainteté, leur vertu, leur grand savoir, leur profonde sagesse et l'austérité de leur vie. On les citait aussi pour avoir opéré divers miracles. Ils possédaient de plus un secret pour guérir de la stérilité, infirmité considérée en Turquie comme une des plus grandes disgrâces qui puissent frapper une femme. Aussi recevaient-ils la visite d'une multitude de jolies pèlerines, qu'ils gardaient dans leur couvent jusqu'à ce que les charmes dont ils se servaient eussent opéré; mais, avant de renvoyer les patientes, ils leur faisaient jurer de garder le plus profond secret. Ce train de choses dura pendant quelque temps; mais l'une d'elles ayant informé son mari de certaines particularités, celui-ci, poussé par la jalousie, alla trouver le pacha, lui raconta tout ce qu'il connaissait de ce mystérieux remède; d'autres dames qui avaient aussi visité le couvent furent appelées, et confirmèrent, bien qu'à regret, toutes les circonstances de cette affaire. Or le pacha, avec un fort détachement de soldats, marcha vers la montagne, s'empara des douze derviches, les fit pendre au grand noyer qui se trouve près du couvent, et détruisit le monastère. Mais tout n'était pas encore terminé à l'égard de ce couvent; plus d'un mari, se croyant déshonoré, fit mettre sa femme dans un sac et la fit jeter à la mer; d'autres maris firent enterrer leurs femmes vivantes. Telle est la légende qu'on raconte au voyageur, bien que les gens de la campagne ne croient pas à ce récit, et tiennent encore aujourd'hui même la mémoire des derviches en grande vénération, et les considèrent comme des saints et des martyrs.

En quittant les montagnes, la route traverse une grande plaine en partie cultivée qui conduit le voyageur à

Mandahora. A deux heures plus loin, un spectacle nouveau frappe l'œil du voyageur; une colonie de taupes se sont établies sur le penchant d'une colline, qu'elles ont sillonnée de trous semblables à ceux que font les lapins dans une garenne, et elles ont tellement ravagé le sol, qu'il est maintenant tout à fait nu.

Le premier endroit que l'on rencontre ensuite est

SOUSOURLICH, grand village sur les bords de la large rivière de son nom.

De cet endroit, une marche monotone sur une immense plaine marécageuse conduit le voyageur à

ILLIBAT OU LUPATHRON (anciennement Lapadium). Ce fut jadis une grande ville entourée de murs et de tours qui sont encore sur pied, mais dans un état de ruine, et qui servent maintenant d'habitation aux chauves-souris, aux hiboux et aux cigognes; le peu de maisons qui existent encore tombent en ruine comme les murailles. La plus grande partie de l'espace compris dans l'enceinte des murs est remplie par des vignobles et des jardins. A l'exception de deux familles turques, tous les autres habitants sont grecs et ont un aspect livide et misérable. La position malsaine de la ville, qui est située sur les bords d'une grande rivière, ayant d'un côté un lac et de l'autre un marais, donne à cette localité l'apparence du malaise et de la pauvreté.

Le lieu où logent ordinairement les voyageurs est un grand couvent grec qui maintenant tombe en ruine et n'est occupé que par trois moines, seuls restes d'une nombreuse communauté. Ni ces moines ni les Grecs de la ville n'entendent leur propre langue, bien que le service se fasse dans cet idiome.

Après avoir quitté cette ville, on traverse la rivière *Illibat* (l'ancienne Rhyndacus) sur un pont de bois qui tremble sous les pas des chevaux; alors la route suit une belle plaine le long des bords du joli lac *Appolonia.* Ce lac, dont les bords sont des plus pittoresques, est entouré de montagnes; son aspect est rendu varié par la grande quantité d'îles dont ses eaux sont couvertes, et sur une desquelles s'élève une ville assez importante.

Le premier endroit que vous rencontrez ensuite est

CHATALORGHUL, beau village, d'où on jouit d'une belle vue du *mont Olympe.* Tous les habitants de ce village sont des fermiers grecs qui portent l'agriculture à un haut degré de perfection.

Toute la contrée prend l'aspect le plus champêtre: une plaine magnifique, cultivée avec soin, de superbes forêts qui grandissent à mesure que nous approchons de Brousse, tel

est le paysage que nous parcourons avant d'entrer dans cette ancienne capitale des rois de *Bithynie*.

Brousse (*Prusa*), à l'extrémité S.-O. d'une vallée magnifique de 20 milles (36 kil.) de long sur 4 milles (7 kil. 1/5) de large environ. Les maisons occupent le front de la montagne, ayant une très-belle vue sur la plaine; elles sont presque toutes de bois, comme celles de Constantinople; plusieurs ont des croisées vitrées; mais l'incendie qui eut lieu vers 1801 ou 1802 détruisit une moitié de la ville, qui a été en partie reconstruite. Ses rues sont dans quelques endroits si étroites, qu'on peut facilement sauter d'une maison dans celle d'en face; mais il y règne la plus grande propreté. Son château est situé sur un roc perpendiculaire au centre de la ville, et ses murs offrent une grande solidité.

Les principaux ornements de Brousse sont ses mosquées, dont on porte le nombre à 365; les plus remarquables sont celles d'*Ouloudjami* (mosquée cathédrale), vaste édifice du *sultan Orkhan*, avec son tombeau et un collége très-fréquenté, et celles des *sultans Othman*, *Murad* et *Bayazid*.

Les bains sont d'une belle structure, contenant un grand nombre d'appartements, et alimentés par des sources chaudes et froides. Celui qu'on appelle *Kaptutcha-Hamman*, au delà de la porte N.-O., est très-vaste et très-commode; sa source est légèrement sulfureuse, ayant une température d'environ 100° Fahrenheit. Il y a une espèce de petit étang d'environ 25 pieds de diamètre, pavé de marbre blanc et garni de tuiles coloriées; l'eau de ce bassin a près de quatre pieds et demi de profondeur; c'est là que la jeunesse de Brousse s'exerce à la natation. Il y a encore deux autres appartements, au centre desquels se trouve une somptueuse fontaine en marbre donnant un courant d'eau froide aussi pure que le cristal et très-bonne à boire. Près de ces superbes bains il s'en trouve un semblable destiné aux femmes.

Brousse possède de nombreux *khans* ou caravansérais, et des colléges très-bien tenus; ses bazars sont vastes et remplis d'une grande quantité d'étoffes de soie et de coton fabriquées dans la ville et ses environs.

Le coup d'œil que présentent la verte plaine et la ville de Brousse, avec ses dômes, ses minarets, etc., contraste singulièrement avec les escarpements et les sommets neigeux du mont *Olympe*, qui brillent à travers les forêts qui s'élèvent majestueusement derrière la cité. L'ensemble de ce tableau est sublime au plus haut degré. « Il peut être égalé, mais jamais surpassé, » dit M. Kinneir.

Les manufactures de soie de Brousse sont très-actives, et leurs produits fort estimés dans l'Orient, et même en Eu-

rope. On estime que plus de 30,000 personnes sont occupées dans la ville et les environs, soit pour recueillir la soie, soit pour la culture du mûrier et les soins à donner aux vers qui produisent la soie.

La population de cette importante cité a été évaluée depuis 50,000 jusqu'à 80,000 habitants; dans ce nombre on compte environ 10,000 Arméniens et 5,000 Grecs; mais comme on ne fait aucun recensement de la population dans les villes turques, il est très-difficile de donner un chiffre exact.

Le voyageur peut de Brousse faire très-facilement l'ascension du mont Olympe, à moins que le temps ne soit pas favorable; la fatigue du voyage se trouve grandement compensée par la magnificence de la vue dont on jouit, une fois qu'on est arrivé au sommet : pour cette excursion, le voyageur peut louer des chevaux à Brousse à raison d'un dollar par cheval (5 fr. 27 c.). Le moment le plus favorable pour commencer cette ascension, est de partir dans l'après-midi; on couchera non loin du sommet, afin d'atteindre le point culminant au lever du soleil; alors on pourra regagner Brousse vers midi.

De Brousse la route conduit le voyageur à travers une belle plaine unie, et après 5 heures d'une promenade agréable, nous arrivons à

MODANIA, beau village grec situé le long du rivage de la mer de Marmara; les environs de cette riante localité sont beaux et richement cultivés.

Modania est un lieu d'embarquement pour Constantinople. Le prix ordinaire d'un bateau est d'environ 100 piastres (5 fr.); mais, selon les circonstances, ce prix peut varier. Le voyage peut se faire à la rame, sans l'assistance du vent, en 10 heures, et avec une légère brise favorable en 6 heures; mais, comme les caïques sont des bateaux très-légers et incapables de marcher contre le vent, le temps de la traversée est très-incertain.

Les îles des Princes se trouvant sur la route, nous conseillons au voyageur de les visiter; ce sont de riantes et belles îles, couvertes de villas appartenant à de riches habitants de la métropole, qui viennent y chercher un abri contre la peste, quand ce fléau désole la capitale.

ROUTE IV.

DE CONSTANTINOPLE A TRÉBISONDE, PAR TOKAT.

	Heures.		Heures.
Scutari à		Hadji-Humza,	5 3/4
Isnikmid ou Isnik,	11 1/2	Osmanjook,	4 1/2
Sabanja,	4 1/2	Massivan,	8
Khan-Dag,	6	Amassie,	4 3/4
Doozchi,	7 1/4	Turkal,	7 1/2
Boli,	6 1/4	Tokat,	6
Garidi,	6	Niksar,	9
Hummumloo,	5 1/4	Koyla-Hissar,	14
Karajular,	6 1/4	Kara-Hissar,	12
Karajorem,	4	Ulehsheran,	16
Kajasir,	4 1/4	Gumich-Khaneh,	12
Tosia,	5 1/2	Trébisonde,	18

En quittant *Ismid* (voir route II), la route traverse une belle plaine arrosée par plusieurs torrents; à mesure que vous avancez, la scène s'embellit; à l'est se détachent majestueusement une vaste chaîne de montagnes, couvertes de sombres forêts, et entrecoupées de collines richement cultivées.

Après avoir dépassé *Sabanja*, village sans importance, la route côtoie les bords d'un petit lac, et pénètre ensuite dans des forêts qu'on parcourt pendant environ 5 heures. On arrive ensuite à

KHAN-DAG, village romantique situé au milieu de la forêt, entouré de jardins et d'arbres fruitiers.

La route se continue dans la forêt, passe près des ruines d'un aqueduc et d'un temple, traverse *la Mandaris* sur un pont, et, toujours sans quitter la forêt, on traverse ensuite une rivière profonde qui se jette dans la Mandaris, qu'il faut traverser une seconde fois, mais à gué.

DOOZCHI est une petite ville située au centre des forêts. Tout le pays que nous parcourons ensuite est fort pittoresque et très-bien boisé, mais la route est des plus mauvaises jusqu'à

BOLI, beau village au milieu d'une plaine riche et peuplée, arrosée par la jolie rivière du même nom. Notre route monte au sein des forêts; nous passons devant des restes d'architecture grecque et plusieurs cimetières; à la fin

nous entrons dans un pays diversifié par des collines, des rivières, des villages et des lacs. Tout ce district est très-peuplé et bien cultivé.

Garidi, village dans une belle situation : toujours des forêts et des vallées, jusqu'à ce que nous atteignions une chaîne de montagnes dont la descente nous conduit à Chirkiss, jolie petite ville, mais ruinée.

Karajular, village propre et bien bâti, mais en bois, avec une jolie mosquée.

La scène a changé; de pittoresque et d'alpestre qu'elle était, elle devient découverte et sans intérêt.

Karajorem, petite ville propre, mais au milieu des mêmes scènes monotones que nous avons parcourues.

Kajasir. L'aspect du pays qui entoure ce village commence à s'animer ; quelques montagnes avec leurs manteaux de verdure se laissent apercevoir, et rompent cette uniformité qui nous avait fatigués pendant plusieurs heures; nous passons un corps de garde, et bientôt nous sommes à

Tosia, petite ville qui n'offre à la curiosité que ses minarets élancés et quelques vieux édifices chrétiens; son commerce consiste en maroquin vert, et en camelot fait avec la laine d'Angora.

En quittant cette ville, nous passons devant une succession de fontaines qui bordent la route, et bientôt nous arrivons dans une jolie vallée couverte de riz ; nous longeons ensuite les belles rives du *Kizzil-Irmak*. De l'autre côté de ce fleuve aux ondes limpides, s'élève majestueusement une chaîne de montagnes dont les versants sont couverts de villes et de villages nombreux qui offrent à l'œil un spectacle ravissant, et d'où se détache

Hadji-Humza, petite ville propre et entourée d'arbres fruitiers. De ce point la route monte en suivant une voie coupée dans le flanc de la montagne, puis redescend dans une pittoresque vallée, traverse le *Kizzil-Irmak* sur un pont de 15 arches, et bientôt nous conduit à

Osmanjook, ville et fort situés sur la rive droite du *Kizzil-Irmak*.

Nous voyageons maintenant dans un pays riche et fertile, couvert de jardins et de vignobles; nous traversons une chaîne de collines dont les entrailles renferment beaucoup de minéraux. A ces collines succèdent des vallées délicieuses qui nous conduisent dans un défilé, et de là au village de *Hadji*, renommé pour sa fabrique d'étriers. Dans les montagnes des environs on trouve des mines d'argent.

Massivan est une vaste plaine où l'on trouve, de chaque côté de la route, d'élégantes fontaines de marbre placées à

de petites distances les unes des autres ; bientôt nous traversons un pays élevé et romantique, puis nous descendons dans une plaine où se trouve la ville de

Amassie, célèbre pour avoir donné naissance à Mithridate et à Strabon. La situation de cette ville est on ne plus pittoresque ; elle est perchée sur l'extrémité supérieure d'une plaine étroite et fertile qu'arrose une belle rivière, et entourée de tous côtés par des montagnes.

Près de la rivière, au centre de la ville, se trouve une superbe mosquée avec son dôme doré et ses minarets, qui s'élèvent splendidement du milieu de quelques ruines. — Les bords de la rivière sont couverts de nombreux moulins qui fournissent de l'eau aux jardins dont la ville est entourée.

La route que nous suivons maintenant tourne autour d'une chaîne de montagnes pittoresques, pénètre dans une grande plaine, ensuite traverse une forêt, et nous conduit à

Turkal, petite ville avec un vieux château bâti sur un roc au centre de la ville.

La route continue au milieu des collines, traverse un beau pont de pierre, et conduit à

Tokat, naguère ville d'une grande importance commerciale, située sur le bord d'un petit cours d'eau et à l'entrée d'un défilé ; elle est entourée de trois côtés par des montagnes qui rendent la chaleur de l'été insupportable. Cette ville est grande ; ses rues sont étroites, mais bien pavées ; elle possède un archevêché arménien, plusieurs fabriques de toile, d'étoffes, de soie, de coton, de tapis, et surtout de vaisselle de cuivre : elle est de plus le point central de beaucoup de caravanes ; mais tout cela n'est que l'ombre de son ancienne importance. Tokat renferme 6,730 familles ; dans ce nombre on compte 1,500 familles arméniennes, 30 catholiques, 150 grecques et 50 juives. Quelques auteurs, tels que M. Fontanier, qui a visité cette ville il y a plusieurs années, lui donnent 18,000 maisons, ce quipourrait porter sa population à près de 100,000 âmes.

Le pays entre Tokat et Niksar renferme des chaînes de montagnes bien boisées.

Niksar, petite ville de 1,000 habitations, est située sur le côté oriental d'une riche plaine qu'arrose le *Char-Shambah* ; les alentours présentent une véritable forêt d'arbres fruitiers d'un aspect ravissant. On y trouve quelques ruines romaines.

Au delà de Niksar, la route traverse une très-haute chaîne de montagnes dont le sommet s'élève bien au-dessus de la région des arbres, et qui doit avoir au moins 6,000 pieds de hauteur; ensuite elle se dirige, au milieu de collines moins élevées, jusqu'à ce qu'elle redescende vers

Koyla-Hissar, sur la rivière *Char-Shambah*, dont on suit les bords pendant plusieurs heures; ensuite une montée vous conduit bientôt à

Kara-Hissar, ville située dans une position très-élevée, contenant 2,500 maisons, et faisant un commerce considérable avec la côte et dans l'intérieur. Sur le sommet de la montagne isolée autour de laquelle la ville est bâtie, vous apercevez un vieux château qui semble perché dans les airs.

Près de la ville se trouvent de vastes mines d'alun de roche, d'où cette localité prend aussi le nom de *Shebb-Khaneh*.

Suivant alors une luxuriante vallée, nous traversons sur un pont de pierre la rivière *Kara-Boulac*, ou *Kirisoum;* puis nous entrons dans une région alpine, d'où l'on tire une grande quantité d'alun et de poix qu'on expédie pour Constantinople par la voie de Trébisonde. Nous rentrons bientôt dans un pays coupé de vallées et de forêts jusqu'à

Ulehshéran, petit village dans le district de *Shirvan*. Jusqu'ici la route et les chevaux ont été bons; mais, de cet endroit jusqu'à Trébisonde, chevaux et route ne valent rien.

C'est à *Ulehsheran* que nous quittons la grande route qui conduit à *Erzeroum* et à *Van;* celle que nous suivons incline vers le N., et traverse des montagnes escarpées et très-difficiles jusqu'à

Gumich-Khaneh, village situé sur les bords de la rivière *Karshat*. Cette localité s'est élevée au milieu des mines de plomb argentifère qui se trouvent dans son voisinage, et d'où l'on tirait autrefois une assez grande quantité d'argent. Le produit de ces mines est maintenant insignifiant. On a compté jusqu'à quarante fourneaux en pleine activité dans ce village; maintenant il n'y en a plus que deux.

Tout ce district, qui est très-alpin, abonde en minerais de plomb et de cuivre; mais peu de ces mines sont exploitées.

De ce lieu nous devons compter 18 heures de marche dans un pays très-montagneux pour arriver à

Trebisonde, ville considérable située sur le rivage sud de la mer Noire; elle est bâtie sur la pente d'une colline qui fait face à la mer. Une partie est entourée de hautes murailles au pied desquelles se trouvent de profonds ravins remplis de jardins et traversés par de longs ponts. La citadelle est, pour ainsi dire, démantelée; elle domine la ville, et se trouve à son tour dominée par les hauteurs voisines. Les portes de la ville sont tous les jours fermées au coucher du soleil.

On ne trouve dans cette cité aucuns restes qui remontent au delà de l'ère chrétienne. Sans compter les 20 églises qui servent maintenant au culte grec, presque toutes les mosquées ont été autrefois des églises. La plus belle de toutes est

sans contredit celle de Ste-Sophie, située à 1 mille (1 kil. 3/4) O. de la ville. Son extérieur est encore dans un bon état de conservation; mais, bien qu'elle soit convertie en mosquée, les Musulmans la fréquentent très-peu.

Trébisonde n'a pas de port pour recevoir les vaisseaux; une petite baie ouverte sert d'ancrage pendant l'été, et pendant la mauvaise saison les bâtiments turcs et européens s'abritent à *Platana*, bonne rade située à 7 milles (12 kil. 1/2) à l'O. de cette cité. Il y a cependant au-dessous de la ville un petit port, mais qui ne peut recevoir que des bateaux à rames.

Vue de la mer quand les arbres ont leurs feuilles, la ville ne paraît que comme une vaste forêt; les maisons n'ayant pour la plupart que le rez-de-chaussée, et chacune d'elles étant entourée d'un jardin, deviennent, par cette disposition, presque invisibles, lorsqu'on les regarde de loin. La population de Trébisonde est estimée à 30,000 habitants, dont 20,000 à 24,000 sont mahométans : eux seuls habitent la partie de la ville ceinte de murailles; la population chrétienne, les bazars, et les khans (auberges) se trouvent en dehors de l'enceinte. Les naturels, quelle que soit leur secte, détestent les Européens; ils sont ignorants et fanatiques.

Le commerce de Trébisonde consiste en exportation de miel, tabac, cire, de noisettes, beurre, féves, etc.; les montagnes voisines abondent en minerais de plomb très-riches, et en veines de cuivre; mais leur mauvais mode d'exploitation empêche le développement de cette source de la richesse nationale.

Ce fut à Trébisonde que Xénophon s'embarqua, lors de sa fameuse retraite avec ses 10,000 guerriers, après la défaite et la mort de Cyrus, tué à la bataille de *Cunaxa*, en Mésopotamie.

VOYAGE DANS LA TURQUIE D'EUROPE.

L'empire ottoman ou des Osmans a reçu son nom de son fondateur, dont la mémoire est toujours révérée des Turcs. Ils ont reçu ce nom d'Ottoman, fils d'Ortogroul (décédé en 1288), satrape des Turcs. Quant à eux, ils étaient d'une tribu d'origine tartare qui habitait les steppes qui s'étendent depuis l'*Atlaï* jusqu'à la mer Caspienne. Volney a borné la

domination des Turcs à ceux qui se sont rendus maîtres de Constantinople, et qui ont succédé aux Grecs de l'empire d'Orient, en réservant le nom de Turcomans aux autres tribus du Turkestan, le pays de leurs ancêtres. Soliman fut le premier prince ottoman qui passa l'Hellespont, et s'empara, en 1355, de Gallipoli, sur la côte d'Europe, et en 1360, d'Andrinople, où Amurat I[er] établit sa résidence, après avoir fait la conquête de la Thrace, de la Macédoine, d'une partie de la Servie et de l'Albanie. Il institua le corps si célèbre des janissaires.

Le véritable fondateur de l'empire ottoman est Mahomet II, qui fit la conquête de Constantinople en 1453, et renversa l'empire grec d'Orient. Il continua le cours de ses victoires, et soumit en 1460 la Servie, la Grèce et la Morée, auxquelles il accorda de grands priviléges, mais que ses successeurs n'ont pas observés.

Le premier échec que reçut la puissance des Turcs fut la victoire que remporta don Juan d'Autriche sur leur flotte, au célèbre combat naval de Lépante, en 1571, non loin des parages du *cap Actium*, où Antoine et Auguste avaient autrefois disputé l'empire du monde.

Le grand visir Achmet-Kouprogli comprima pendant quelque temps l'ardeur anarchique des janissaires. Les Turcs, après un siége de 25 ans, s'étant rendus maîtres de Candie en 1667, enhardi par ce succès, son successeur, Cara-Mustapha, pénétra en Hongrie, assiégea Vienne en 1683, qui fut délivrée par le vaillant roi de Pologne, Jean Sobieski.

Ce fut le terme de la grandeur de l'empire ottoman, que les victoires du prince Eugène, au commencement du XVIII[e] siècle, achevèrent d'humilier en donnant aux puissances de la chrétienté une plus grande sécurité. Depuis le règne de Mustapha III, c'est-à-dire depuis cette époque, les sultans cessèrent de paraître à la tête de leurs armées; ils préférèrent les délices du sérail aux victoires qui avaient fait la gloire de leurs ancêtres, et porté les limites de leur empire depuis l'Adriatique jusqu'au golfe Persique. Ils avaient soumis une partie de la Perse, ravagé la Hongrie, la Pologne, une partie de l'Allemagne, et donné un souverain aux Tartares. Les visirs furent seuls chargés du commandement des armées, et l'énergie des troupes ottomanes ne fut plus la même; ils étaient plutôt animés de l'esprit de pillage que de l'esprit de conquête. L'insubordination s'introduisit dans les *ortas* des janissaires. Le règne de Mahmoud II sera à jamais mémorable par la destruction de ce corps célèbre et l'introduction de la tactique européenne parmi les troupes turques. Au commencement de son règne, voulant adopter le système de

réforme qui avait été si funeste à Sélim III, il excita contre sa personne et contre l'infortuné Baraictar une émeute des janissaires, dont ce dernier fut la seule victime. Satisfaite de cette cruelle vengeance, cette soldatesque arrogante vint se prosterner aux pieds du fier sultan, qui méditait déjà d'en tirer un jour une terrible punition ; ce qui eut lieu le 16 juin 1828, où fut détruite l'autocratie de cette troupe de prétoriens qui avait impitoyablement assassiné en 1821 les Grecs du *Phanas*, et avait mis fin aux jours de l'infortuné Sélim et de Mustapha.

C'est un spectacle vraiment extraordinaire dans les annales de l'Orient, de voir le despote le plus absolu abandonner l'état stationnaire auquel l'islamisme semblait avoir condamné pour toujours l'empire ottoman, le régénérer en adoptant le système progressif des chrétiens. On a vu l'autocrate le plus absolu du monde, réunissant en sa personne le pouvoir spirituel et temporel, entreprendre, comme Pierre Ier, la réforme dans les mœurs et le système militaire, moins par la persuasion que par le glaive et la terreur dans des esprits peu éclairés d'un peuple esclave et superstitieux.

L'empire des Osmans a succédé à celui des califes, ainsi qu'à l'empire des Grecs d'Orient. Ils ont étendu leur domination dans ces trois parties du monde : en Europe, en Asie et en Afrique. Mais la guerre que la Russie leur a déclarée en 1827 leur a été aussi funeste. Depuis le traité de paix de 1829, que la Porte a conclu à Andrinople pour sauver Constantinople, que d'événements se sont passés qui ont été tous au désavantage de la Porte! Les Albanais, et ensuite la Bosnie, ont été en pleine révolte; la Servie s'est affranchie de son joug, ainsi que la Grèce, dont l'indépendance a été reconnue à peu près en même temps que la destruction de la flotte turque au fameux combat naval de Navarin ; le premier événement du 6 juillet, et le second du 20 octobre 1827. Le vice-roi Méhémet-Ali était devenu le plus dangereux rival du sultan, dont l'armée avait été défaite en Syrie; et sans l'intervention des puissances alliées, Constantinople serait tombée au pouvoir d'Ibrahim. Mais, vaincu au fameux siége de St-Jean-d'Acre, en 1840, par les flottes réunies d'Angleterre, d'Autriche et de Russie, qui combattaient pour l'intégrité de l'empire de Turquie, grâce à leur intervention, l'Egypte ainsi que la Syrie sont rentrées sous sa domination, quoique la France n'ait pas voulu participer à ce combat désastreux, qui n'a procuré aucun avantage réel au Grand Seigneur.

Depuis longtemps l'attention de toute l'Europe est fixée sur cet empire de Turquie, autrefois si formidable et aujour-

d'hui si faible, et qui ne se soutient, pour ainsi dire, que par l'intervention des trois grandes puissances, la France, l'Angleterre et la Russie, les plus intéressées à sa destinée, mais aussi avec des vues différentes. L'habileté de la diplomatie de la Porte Ottomane consiste à tirer le parti le plus avantageux de cette puissante intervention.

L'époque de la décadence de cet empire remonte au fameux combat naval de Lépante, où don Juan détruisit la flotte turque, et mit un terme à leurs déprédations sur mer; tandis que sur terre le prince Eugène triompha des efforts de la Porte, qui se vit, dès le commencement du XVIIIe siècle, réduite au rôle d'une puissance très-secondaire en Europe, malgré l'étendue de sa vaste domination, qui s'étend aujourd'hui, comme dans le siècle de sa plus grande splendeur, en Europe, en Asie et en Afrique. La réunion de tous ces pays donne à l'empire ottoman une immense surface et en fait un des plus grands empires du globe, et qui n'est inférieur qu'à celui de la Russie : il n'a pas moins de 210,000 lieues carrées de superficie.

DIVISION DE L'EMPIRE DE TURQUIE.

1° En Turquie d'Asie, qui comprend l'Asie-Mineure, et s'étend des rives du Bosphore et ce qu'on appelle l'Archipel jusqu'aux frontières de la Perse; elle a sur les îles une superficie de 57,292 lieues carrées, avec une population de 10,548 habitants.

2° En Turquie d'Afrique, qui comprend l'Egypte, les régences de Tripoli et de Tunis, et autrefois celle d'Alger qui appartient maintenant à la France. On peut évaluer l'étendue de ce vaste territoire à 36,297 lieues carrées; quant à la population, celle de l'Egypte est évaluée à 2,488,000 habitants; quant à celles des régences de Tripoli et de Tunis, celle de la première est estimée à 1,500,000 hab., et celle de la seconde à environ 3,500,000 habitants. Comme ces régences ne reconnaissent que nominativement la suzeraineté de la Porte, on ne peut comprendre leurs populations dans la division de cet empire.

3° En Turquie d'Europe. Elle se compose de cette grande péninsule qu'arrosent le Danube et ses affluents, ayant pour limites de trois côtés la mer Noire, l'Adriatique ou la mer Ionienne, l'Archipel ou la partie orientale de la Méditerranée qui baigne les côtes de l'Asie-Mineure; les Dardanelles, la

mer de Marmara et le Bosphore, qui la séparent de la Turquie d'Asie.

Population. — Voici le tableau de la population de l'empire de Turquie, d'après les renseignements les plus authentiques que les voyageurs ont pu se procurer dans un pays où les recensements sont inconnus, et où il existe une si grande diversité de races d'hommes, de religions et de castes politiques différentes ; ces recherches sont celles des voyageurs les plus distingués, tels que les Wilkinson, Holland, Pouqueville, Clarke, Hobhouse, Ivan, Kamenskoi, etc.

	Hab.	Hab. par lieue carrées.
Turquie d'Europe, sans la Grèce,	7,800,000	470
— d'Afrique, l'Égypte seulement,	2,488,000	1,750
— d'Asie avec les îles,	10,548,000	180
Total,	20,836,000 hab.	

Cet empire occupe encore les pays les plus célèbres et les plus fertiles qui étaient parvenus au plus haut degré de civilisation, tels que les empires d'Assyrie, des Mèdes, de Babylone, de Syrie, etc. Il s'étend dans la partie méridionale de la zone tempérée, l'espace de 34 degrés et demi de longitude et de 20 degrés et demi de latitude.

Division administrative. — Sous le rapport de l'administration, l'empire de Turquie est divisé en 25 *ejalets* ou gouvernements, subdivisés en 290 *sandjaks.*

La Turquie d'Asie comprend 21 ejalets, et la Turquie d'Europe 4, indépendamment des territoires des deux villes capitales, Constantinople et Andrinople, qui sont sous l'autorité immédiate du Grand Seigneur, et des deux principautés de la Valachie et de la Moldavie, sur lesquelles elle exerce son protectorat conjointement avec la Russie, s'étant réservé le droit de nommer les hospodars ou gouverneurs.

Le *dchesair* ou gouvernement du capitan-pacha, depuis l'indépendance de la Grèce, de l'île de Négrepont, ainsi que d'autres îles de l'Archipel qui ont été annexées à ce royaume, ne comprend plus que 4 sandjaks, l'île de Candie ayant été cédée à l'Egypte.

1° Le sandjak de Gallipoli, renfermant la Thrace chersonèse, avec son littoral et l'extrémité nord-est de la Macédoine.

2° Le sandjak de Midilly ou Lesbos, 3° le sandjak de Nachsia ou Naxos, 4° le sandjak d'Andra ou Andros, îles de l'Archipel qui font partie de la Turquie d'Europe.

TURQUIE D'EUROPE.

Limites et étendue. — La Turquie d'Europe comprend les pays anciennement connus sous les noms de la Thrace, de la Macédoine, de la Bosnie, de l'Albanie ou l'Illyrie, de la Servie, de la Thessalie, de la Moldavie, de la Valachie. Elle a, sans la Grèce, une superficie de 16,128 lieues carrées, 310 lieues de longueur sur environ 250 de largeur. Elle est située entre les 14° et les 37° 50' de longitude est, et entre les 39° 40' et les 48° 18' de latitude nord. Elle occupe le vaste territoire que l'on a déjà décrit, ayant pour limites l'Adriatique au S.-O., la mer Ionienne et la Méditerranée au S., la Croatie hongroise, l'Esclavonie, la Transylvanie et la Bukowine au N.-O., et la Moldavie et la Russie au N.-E., la mer Noire au N., et les Dardanelles, la Propontide et le Bosphore à l'E.

Ces frontières sont en grande partie tracées par le cours de la Drave, du Pruth, du Danube, et par les montagnes de la Transylvanie.

La population, évaluée, comme on l'a marqué précédemment, à 7,800,000 habitants, se compose d'environ 2,280,000 Turcs, 3,000,000 de Grecs, d'Albanais, 300,000 Juifs, 80,000 Arméniens, et de quelques autres races.

VOCABULAIRE DES TERMES LES PLUS USITÉS.

Voici quelques termes dont les Turcs font usage dans leur manière de saluer, qu'il est nécessaire à un voyageur de connaître.

Un Turc, en voyant une personne, lui dira *salaam*, paix ou bienvenue; *salaam aleikoum*, la paix ou la prospérité soit avec vous. La réponse est *aleikoum salaam*. Et ensuite :

Ehoshgelding, *sefai gelding*, soyez bienvenu.

Exclamations. Mashallah, au nom de Dieu. *Inshallah*, plaît à Dieu. C'est la seule expression affirmative qu'on puisse obtenir d'un Turc.

Allah-kérim! Dieu est grand et miséricordieux.

Staférillah, Dieu garde. *Backallum*, nous verrons.

Après avoir bu, en vous saluant :

Afiert-olsun, bien vous fasse.

Allah-raz-olsun, que Dieu vous aide.

Une preuve de la tendance religieuse de l'islamisme est sa

déférence, dans toutes les occasions, à Dieu, et que ses sectateurs n'ont aucun terme pour exprimer je vous remercie; on le remplace en disant :

Shookier-Allah, Ev-Allah, Allah-raz-olsun, Allah-bereket-versin; que Dieu vous récompense, louange à Dieu, que Dieu vous reçoive, vous bénisse. Ces termes expriment leur gratitude.

Haidee, chabouk, qui veut dire vite, hâtez-vous, que l'on dit au *surrojee*, postillon.

Grush, piastre. *Katch-grush?* combien de piastres, ou quel est le prix?

Mouskir, conseiller. *Visir,* vice-roi ou gouverneur en chef; son rang est celui d'un pacha à trois queues. *Pacha*, vice-roi ou gouverneur d'une province; ils varient en rang, suivant le nombre des queues qu'ils portent sur leurs étendards.

Le *Grand Visir* était, jusqu'au règne du dernier sultan, le premier et le plus important de tous les ministres; mais son pouvoir a été bien circonscrit. Il est le président du divan au conseil des ministres.

Le *Kaïmakan* est le représentant du visir en son absence.

Le *Seraskier-Pacha* est le commandant en chef de l'armée; il a un grand pouvoir.

Tophdgi-Pacha, commandant en chef de l'artillerie.

Capudan-Pacha, commandant suprême de la marine, ou grand amiral de l'empire de Turquie.

Tersana-Emini, ministre de la marine.

Reis-Effendi, secrétaire d'État des affaires étrangères, et grand chancelier de l'empire.

Tafterdar-Effendi, ministre des finances.

Kiaja-Bey, ministre de l'intérieur.

Chiaoush-Bashi, ministre de la justice, le ministre qui conduit un ambassadeur à l'audience du sultan.

Stamboul-Effendi, chef de la police de Constantinople.

Musselem, gouverneur d'une ville.

Sheikh. C'est un titre que les Turcs donnent par respect à un savant.

Bey, un officier de haut rang.

Aga, officier inférieur au premier.

Effendi. C'est un titre que portent en Turquie les savants, les hommes de loi, etc.

Kadi-Askar, chef de la justice.

Kadi, *mollah*, juge; *mufti*, docteurs de la loi.

Hakim, un médecin.

Drogman, que les Turcs appellent *Tiezziman* ou *Terziman*, sont les interprètes de toutes les affaires entre la

Porte et les étrangers, et plusieurs sont attachés à chaque ambassadeur.

Barber-Bashi, barbier en chef.

Seraffs, banquiers; *hadji*, pèlerins de la Mecque; *giaour*, infidèle; *rajah*, chrétien sujet du sultan : c'est ainsi que les Turcs appellent les Grecs.

Hanoum, femme ou dame; *bayuh-anoum*, première femme, ou chef du harem.

Alme, danseuse ou chanteuse.

Padishah. C'est le premier titre du sultan; il signifie le père de tous les souverains de la terre.

Kadines, nom des femmes du sultan; leur nombre excède rarement sept; elles sont choisies parmi les odalisques du harem impérial. On ne fait aucune cérémonie de mariage, et le sultan les répudie quand il lui plaît. La mère du sultan porte le titre de la sultane Validé.

Odalisque, fille ou femme esclave du harem.

Harem, appartement des femmes, où aucun homme ne peut entrer que le maître.

Yasmac, le voile de mousseline blanche que portent les dames turques; il s'attache sous le menton; il y a des ouvertures pour les yeux.

Feridjee, le manteau qui enveloppe les dames lorsqu'elles sortent.

Ramazan, carême turc qui dure 28 jours.

Bairan, fête de trois jours qui succède au Ramazan, et pendant laquelle toutes les mosquées sont illuminées.

Courban-Bairam, la fête des sacrifices, célébrée par des réjouissances.

Ismani, chef de la foi.

DES ULÉMAS ET DES MUFTIS.

Uléma. Sous ce nom on désigne la classe savante, judiciaire, doctorale et ecclésiastique. Ce corps comprend : 1° les juges, *kadi*; 2° les muftis, dépositaires de la loi; 3° les prêtres, *ismani*, et dans son acception la plus étendue, les descendants du prophète, les émirs et les moines ou derviches.

Le chef de cette puissante corporation est le *Sheik-Islam*, ou le grand mufti de la capitale, qui est la dignité suprême spirituelle, comme le grand visir est le chef suprême temporel. Il est le patriarche suprême pontife de l'empire ottoman; il est, à proprement parler, l'oracle de la loi, qui est le Coran.

Fetwa. Ces oracles du mufti sont ce qu'on appelle *fetwa*. Le sultan n'ose rien entreprendre, soit une déclaration de guerre ou la paix, ou quelque autre disposition dans le gou-

vernement, sans un *fetwa*. Le mufti assemble un conseil des principaux ulémas; alors cet oracle est décidé dans le sens des votes de la majorité qui le souscrivent. Quoique le mufti soit le grand pontife, le chef de la hiérarchie des ulémas, il n'exerce aucune fonction sacerdotale, si ce n'est à l'avénement au trône du Padishah, qu'il ceint du sabre sacré d'Othman, fondateur de l'empire, et à ses funérailles il récite les prières d'usage.

Sérail du Grand Seigneur.—Le sérail du Grand Seigneur est situé sur un promontoire qui s'avance dans la Propontide; c'est un palais d'une étendue immense et d'une forme irrégulière. Il est entouré de hautes murailles qui se réunissent à leurs deux extrémités avec l'enceinte de la ville, le long du port et du côté de la Propontide. L'ancienne Byzance ne s'étendait pas au delà de cet espace. L'entrée du port le sépare de Galata, tandis que le Bosphore le sépare de Scutari en Asie. Il renferme une ville particulière d'une grande étendue, et une agglomération de bâtiments, de jardins, de cyprès et de kiosques magnifiques, et dont la principale entrée s'appelle porte Impériale (*Babi-Homayoun*), à laquelle les Européens ont donné le nom de *Sublime-Porte*. C'est à cette porte que l'on plante les têtes des condamnés pour crimes d'Etat. Après avoir franchi cette porte, on entre dans une vaste cour irrégulière, et pour aller dans la seconde cour on passe par la porte *du Salut* (*Bab-us-Selam*). Alors deux allées de cyprès forment deux routes divergentes qui conduisent au *Courtbey-Hatné*, où le grand visir assemble le divan. Dans les jours de représentation, on se rend dans la cour du Trône, qui occupe une partie de la troisième cour. Pour y arriver, il faut passer par la troisième porte, qu'on nomme *Bab-us-Seadet*, porte de Félicité. La salle du trône est magnifiquement décorée. On voit d'un côté le palais du sultan, et de l'autre les bâtiments des femmes du harem, ceux des eunuques noirs préposés à la garde des femmes; l'on voit les bains du sultan avec les 32 salles revêtues de marbre, le *Khazné* ou trésor impérial; plus loin, le corps de logis consacré aux eunuques blancs, qu'habitent les pages ou *oghlani*. A présent, si l'on se figure un grand nombre de kiosques surmontés de dômes remarquables par l'éclat de leurs dorures, et dont les sommets sont décorés de croissants, des bosquets charmants et de lugubres cyprès, on pourra se former une idée de ce délicieux séjour.

L'intérieur de ce mystérieux séjour n'est pas moins extraordinaire. Le *Kislar-Aga*, chef des eunuques noirs, est en même temps un des grands officiers de l'empire. C'est lui qui fait connaître aux odalisques le choix de son maître. Il a la

prééminence sur le chef des eunuques blancs, qui se nomme *Capou-Agassi*.

Les *Bostandchis* n'étaient dans le commencement que des jardiniers; ils forment à présent un corps nombreux (10,000), chargé du service intérieur du sérail. Leur chef, Bostandchi-Bachi, est la seconde personne du sérail. Il a sous sa surveillance le palais et les jardins du Grand Seigneur, ainsi que la police intérieure et extérieure de Constantinople et du Bosphore jusqu'à la mer Noire; il tient le gouvernail du caïk à 13 rameurs du sultan, et il l'accompagne à cheval lorsqu'il sort en cérémonie; en cas d'incendie, il est obligé de se rendre sur les lieux où est le feu avec ses bostandchis. Il est l'un des quatre grands officiers, *Rikah-Agaleri*, du sérail. Les *Icoglans* sont des espèces de pages qui reçoivent leur première éducation dans le sérail, où ils habitent une des quatre salles qui leur sont destinées, sous les ordres du chef des eunuques blancs. Chacune de ces salles porte un nom particulier. La première, la salle du Seigneur, contient 40 pages pour le service du Grand Seigneur; la deuxième renferme un plus grand nombre de pages; elle sert de laboratoire pour la confection des confitures, du sorbet, etc., pour Sa Hautesse et les sultanes; la troisième est celle des guerriers, où les pages s'occupent d'exercices militaires, à tirer des flèches, à manier le sabre et la lance; le Grand Seigneur s'y rend fréquemment. La quatrième salle est celle du trésor : les pages qui y sont attachés en sont les gardiens sous les ordres du chef des eunuques. Il y a 40 muets attachés au sérail; plusieurs sont au nombre des favoris du sultan, qui les charge de ses ordres secrets, et de porter le fatal cordon pour étrangler les grands auxquels Sa Hautesse fait l'honneur de l'envoyer. Les *Capidchés* sont en quelque sorte les gentilshommes du sérail; ils font partie du cortége du Grand Seigneur lorsqu'il se rend à la mosquée. La garde de la grande porte extérieure du sérail leur est confiée; leur chef porte le nom de *Mice-Alem*, qu'on a souvent confondu avec le Capidchis-Bachi, chargé d'exécuter les ordres du Grand Seigneur, soit d'aller couper la tête de quelques rebelles, soit de porter la distinction ou nomination de quelque pacha, ou d'aller recueillir les successions des grands officiers de l'empire.

Le Harem. Parmi les esclaves réservées dans le sérail aux plaisirs de Sa Hautesse, il ne doit y en avoir que sept qui, après avoir joui plus ou moins longtemps de ses faveurs, sont élevées à un rang supérieur, et qui, en devenant ses favorites, acquièrent souvent une grande influence; on leur donne le nom de *Kadines*. Celle qui donne naissance à un garçon est

appelée *Hasseki* ; elle obtient un palais particulier et des esclaves pour la servir.

Odalisques. Les autres esclaves se nomment *odalisques*, du mot *oda*, chambre, parce qu'elles sont distribuées par chambres qui forment autant de classes.

Toutes les femmes du harem sont divisées en cinq classes :

1° Les *Kadines* sont les favorites du Grand Seigneur ou ses femmes proprement dites ; il en a ordinairement quatre, pour se conformer au Coran, qui n'accorde que quatre femmes mariées aux musulmans. Lorsqu'une esclave a eu le bonheur de plaire à Sa Hautesse, elle est conduite dans son appartement par la *Kehaga-Kadine*. On lui donne des appartements particuliers et de jeunes esclaves pour la servir.

2° Les *Kedeklis* sont les esclaves du service particulier, ou pour mieux dire les filles de chambre du sultan ; parmi elles il y en a douze des plus jolies qui occupent des emplois honorifiques : ce sont les plus belles femmes du harem. C'est parmi elles que le sultan choisit ses kadines, ou remplace celles qui meurent ou qu'il répudie en les envoyant dans le vieux sérail. En attendant, elles servent à satisfaire son inconstance, et, suivant la faveur dont elles jouissent, elles reçoivent le titre de *ikbale*, favorite, ou de *chasse-odalik*, fille de chambre de sultan. Celles qui deviennent enceintes sont mises au rang des kadines. Amurat III avait plus de 40 favorites à la fois et plus de 300 enfants.

3° Les *Ustas* sont les filles de service auprès des sultanes mères, des kadines et de leurs enfants ; elles sont divisées en compagnies de 20 ou de 30.

4° Les *Schahgirdennes* sont des jeunes filles esclaves qui entrent à l'âge de 10 à 13 ans dans le harem pour y recevoir leur éducation, et remplacer, suivant leur beauté, les autres classes de femmes au service du Grand Seigneur.

5° Enfin les *Djargé*, ou esclaves proprement dites, sont celles qui sont chargées des plus bas emplois, et qui en sortent rarement.

Toutes les femmes du harem, au nombre de 5 à 600 de différentes nations, d'Europe, d'Asie, d'Afrique, sont sous la surveillance de la grande maîtresse de la cour, la *Kehaga-Kadine*, que le sultan choisit parmi la plus *âgée des Kedeklis*.

INSTRUCTION POUR LES VOYAGEURS.

1° *Manière de voyager dans la Turquie.* — Le voya-

geur qui a l'intention de visiter la Turquie a besoin de quelques instructions préliminaires pour se préparer à faire cette tournée sans les inconvénients auxquels il s'exposerait s'il négligeait de prendre les précautions nécessaires.

Passe-ports.—Il y a trois classes de passe-ports en Turquie, le *firman*, le *bujourdee* et le *theskeré*. Le premier ne peut être accordé que par le sultan ou un pacha, et ne peut s'obtenir à Smyrne, le gouverneur n'étant qu'un officier subalterne; mais il peut accorder les deux derniers, qui rempliront le même objet; le bujourdee est plutôt un ordre de fournir des chevaux. Mais le voyageur est rarement dans l'obligation de faire usage de son passe-port; personne ne le demandera, si ce n'est lorsque quelque difficulté l'obligera de s'adresser aux autorités. Il est néanmoins dans l'usage, lorsqu'il rend visite au gouverneur, que son interprète le fasse voir à S. Ex. ou à son interprète.

Tout se paye en Turquie tant par heure, et l'on compte par heures la distance entre les relais de poste. Dans l'intérieur, on paye pour un cheval une piastre par heure, ainsi que celui du *surroudjée* ou conducteur. Sur la grande route d'Andrinople à Constantinople, c'est deux piastres par cheval. On doit montrer le *theskeré*, ou l'ordre d'avoir des chevaux de poste, à chaque station. Le maître de poste, dans une ville de Turquie, est un homme de quelque considération. Les stations de poste sont chacune de la distance de 12 à 18 milles (21 kil. 1/2).

Tartares.—On a beaucoup insisté sur le service d'un Tartare dans les voyages en Turquie. Ils se chargent de fournir des chevaux, des aliments et des logements à un prix fixe. Ils ne servent qu'à procurer des chevaux sans délai, et ajoutent à la considération du voyageur; en arrivant à un khan, ils laissent leur maître s'arranger comme il peut. Ils sont très-dispendieux, et ne sont utiles que pour la célérité du voyage.

Quoiqu'un domestique ne soit pas absolument nécessaire, néanmoins on peut recommander de s'en procurer un qui sache parler le grec, le turc et la langue bulgare. On doit éviter d'employer un drogman de profession. Dans la plupart des grandes villes il y a des marchands qui parlent l'italien.

2° *Des khans, logements des voyageurs.*—Les *khans* ou *caravansérais* ont été bâtis par l'ordre de plusieurs sultans ou par la munificence de personnes pieuses, pour servir de logement aux voyageurs. Ce sont de vastes bâtiments entourés d'une cour au milieu de laquelle il y a ordinairement une mosquée ou une fontaine. Les chambres sont pe-

tites, donnant sur une galerie. Quoique ces khans soient généralement occupés par les marchands voyageurs, qui en font usage pour y déposer leurs marchandises, néanmoins ils sont à la disposition des étrangers de toutes les parties du monde, de quelque rang ou état qu'ils soient, et quelque religion qu'ils puissent professer, qui peuvent s'y installer gratuitement. On ne leur demande rien à leur départ que le petit cadeau qu'ils veulent faire au gardien. La fermeture de ces khans se fait aussitôt après le coucher du soleil, en sorte qu'un voyageur qui a l'intention d'y passer la nuit doit faire en sorte d'y arriver avant ce temps, n'étant pas facile d'y être admis après. La plupart sont pourvus d'écuries pour les chevaux, les chameaux et autres animaux. Le voyageur ne trouve rien autre chose dans ces khans qu'une natte propre, et tout le reste, il doit l'avoir à sa disposition ou se le fournir. Ces khans sont très-multipliés. On en trouve sur la route à toutes les trois ou quatre heures de distance; ils sont en général mauvais dans la Turquie d'Europe, excepté dans les grandes villes. Dans les villes de l'Asie-Mineure on peut s'en accommoder pour une ou deux nuits. Si l'on était obligé de rester plus longtemps, il vaudrait mieux louer une chambre dans une maison particulière. On doit aussi avoir l'attention de renouveler ses provisions dans les grandes villes où l'on passera. On trouve aussi dans toute l'Asie-Mineure ce qu'on appelle des *caffinets* ou des reposoirs ruraux, où l'on vend du café. Ils sont convenablement établis à mi-chemin des villes, et sont confortables pour s'y reposer pendant les plus grandes chaleurs du jour; on y trouve quelquefois des œufs, du pain, du lait, du sorbet et du *yaourt*.

Dans toutes les villes de commerce sur la côte de l'Asie-Mineure, les agents consulaires reçoivent les voyageurs dans leurs maisons; mais étant des chrétiens du pays, ne recevant aucun salaire pour leur service, on ne peut exiger qu'ils fournissent le logement sans aucune rétribution. Il y a également dans l'intérieur du pays des Grecs et des Arméniens qui reçoivent des étrangers, et aussi des couvents où l'on est bien venu.

3° *Présents*.—Dans ce pays il est d'usage de faire des présents aux habitants qui ont rendu ou peuvent rendre quelque service au voyageur. Ce ne sont pas ceux qui ont la plus grande valeur intrinsèque qui sont les plus agréables, mais ceux qui consistent en objets les plus rares ou les plus difficiles à se procurer, tels que de la poudre à tirer, du papier à écrire, des crayons, une petite boussole pour diriger les musulmans dans leurs prières. Un petit assortiment de

coutellerie fine, d'aiguilles, de ciseaux et autres articles pour les harems, sont reçus comme des objets précieux.

Des backsheesh.—Le voyageur apprendra bientôt la valeur du mot *backsheesh* dans toute la Turquie. Il signifie une gratification qu'un Turc attend toujours, pour quelque service que ce soit, même le plus minime. Le bagage d'un voyageur est transporté immédiatement à son logement, au seul mot *backsheesh;* s'il arrive à une ville ou à un khan dont les portes sont fermées, elles sont à l'instant ouvertes par le pouvoir magique de ce mot.

CONSIDÉRATIONS SUR L'EMPIRE OTTOMAN.

Le voyageur qui considère sur une carte géographique la vaste étendue de l'empire ottoman, qui occupe les contrées les plus belles et les plus célèbres de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, pourrait s'imaginer de parcourir un des États les plus puissants de l'une de ces parties du monde. Mais, à mesure qu'il pénètre dans la Turquie d'Europe ou d'Asie, il revient bientôt de son illusion en ne voyant partout que désordre, anarchie, faiblesse, ainsi que tous les symptômes d'une prochaine décadence. Même l'impression que la vue magnifique de Constantinople pouvait avoir faite au premier abord se dissipe bientôt lorsqu'on parcourt l'enceinte de cette capitale, que la nature semblait avoir destinée à être la reine des cités. On n'y aperçoit que des physionomies où se peignent la sombre mélancolie de l'âme ou le sot orgueil des tyranniques personnages qui ont le pouvoir en main. Mais l'on ne voit nulle part cette franche gaîté qui est le fruit d'une heureuse aisance, de la liberté personnelle, et la garantie du droit sacré de la propriété.

On ne trouve nulle part une aussi grande variété de races d'hommes de différentes origines; et sous ce rapport Constantinople offre un spectacle aussi agréable qu'instructif à l'observateur de l'espèce humaine.

L'excès de l'oppression a fait révolter les Serviens, dont le pays forme un État indépendant gouverné par un prince particulier. La Grèce a enfin conquis son indépendance, et elle forme un nouveau royaume sous la garantie des trois grandes puissances, la France, la Russie et l'Angleterre. On peut diviser en cinq classes les différentes nations qui habitent la Turquie d'Europe : ce sont les Turcs, les Grecs, les Albanais, les Esclavons et les Valaques. Les deux premières races sont suffisamment connues; mais les autres, qui occupent les pro-

vinces septentrionales de l'empire depuis l'Adriatique jusqu'au Pont-Euxin, le sont beaucoup moins. En effet on connaît peu cette vaste étendue de territoire, qui s'étend le long de la Save et du Danube, au nord de la grande chaîne des monts Hémus, aujourd'hui le Balkan. Cette partie de l'Europe est peu fréquentée des voyageurs.

VOYAGE A CONSTANTINOPLE PAR MER.

Dans l'Europe chrétienne, le voisinage de la capitale d'un État se fait remarquer généralement par une population plus serrée. En Turquie c'est le contraire. Voici comme s'exprime le docteur Walsh en entrant dans la plaine qui entoure Constantinople : « La première et la plus frappante impression que j'éprouvai fut celle de la solitude complète qui régnait partout. Nous n'étions qu'à quelques centaines de pas des murs d'une métropole immense peuplée de 700,000 habitants; mais quand même nous aurions été à la même distance des murs de Palmyre, nous n'aurions pu nous attendre à plus de silence et de désolation ; nous n'apercevions pas ces maisons de campagne ordinairement éparses près des faubourgs; nous ne rencontrions pas cette foule qui se presse à leur approche. Une couple de buffles traînant un Arabe, ou un cavalier solitaire à peine visible à l'horizon, étaient les uniques objets qui indiquassent l'existence de la vie sociale tout près d'une grande cité. Cette circonstance est peut-être ce qui marque le mieux l'indolence et l'inactivité du caractère turc. »

Le voyageur arrive à Constantinople soit par la mer Noire et le Bosphore, lorsqu'il a descendu le Danube jusqu'à ses embouchures dans cette mer, soit par les Dardanelles, lorsque le bateau à vapeur entre dans ce détroit en traversant l'Archipel ou la mer Blanche, venant de Syra, qui est le point central de la navigation à vapeur dans le Levant. La première ligne de voyage à Constantinople par le Bosphore sera décrite lorsqu'on fera mention de la navigation à vapeur sur le Danube depuis Vienne jusqu'à Constantinople. A présent le voyageur qui arrive dans cette capitale par la voie des Dardanelles a le plaisir de jouir de l'aspect pittoresque des deux rives de ce fameux détroit, dont voici une description.

Les DARDANELLES (l'ancien *Hellespont*), fameux détroit qui sépare l'Europe de l'Asie, et réunit l'Archipel à la Propontide ou mer de Marmara, et de là, par le Bosphore à la mer Noire, Constantinople se trouvant située entre ces deux détroits sur les bords de la mer de Marmara, qui se développe

devant elle. Ce détroit a environ 11 lieues (44 kilom.) de longueur. La violence du courant, qui prend sa direction du nord au sud du détroit pour se jeter dans l'Archipel, ralentit la marche des bâtiments soit à voiles, soit à vapeur et encore, plus lorsque le vent est contraire, ce qui arrive fréquemment à son entrée dans la ville célébrée par Homère. Troie n'existe plus que dans l'histoire. On aperçoit plus loin le château des Dardanelles, qui défend le passage de ce fameux détroit contre une escadre qui voudrait pénétrer jusqu'à la mer de Marmara. En arrivant dans cette mer, on trouve à droite l'embouchure de l'ancien *Granique*, qu'Alexandre traversa pour aller conquérir la Perse et l'Inde.

C'est la ville de *Chanak-Kalessi* qui est l'endroit qui s'appelle proprement dit les *Dardanelles :* c'est une misérable ville de 2,000 habitants, située sur un territoire plat où s'arrêtent les paquebots à vapeur de Marseille sur leur route pour se rendre à Constantinople.

Les châteaux de *Chanak-Kalessi* ou *Sultanie-Kalessi*, sur la côte de l'Asie, et ceux de *Chélit-Bawri* ou *Kelid-Bahar*, sur la côte d'Europe, sont appelés par les Turcs *Bogaz-Hissarleri*, et par les Francs les anciens châteaux d'Anatolie et Romélie. On a prétendu que ces châteaux occupaient le site de Sestos et Abydos; mais c'est une erreur. Au N.-E. de Chanak-Kalessi, l'Hellespont forme une longue baie d'environ 3 à 4 milles (5 à 6 kil.), terminée par une langue de terre nommée Nagara-Burnu, ou pointe de Pesquies : c'est l'endroit où était situé Abydos. C'est à l'endroit opposé, sur la côte de la Thrace, que devaient aboutir les ponts que fit dresser Xerxès pour le passage de son armée, d'autant plus que l'Hellespont paraît beaucoup plus étroit dans cet endroit, qui n'est pas moins mémorable par le passage de l'armée d'Alexandre d'Europe en Asie. Ce fut aussi le lieu où le croissant ottoman parut pour la première fois sur le rivage de l'Europe, sous Soleiman, fils d'Orchian, en 1360. C'est aussi de cet endroit que Léandre traversait à la nage l'Hellespont pour aller voir son amante Héro. Un fameux poëte, Byron, l'a traversé aussi en une heure et dix minutes.

Le promontoire de Chalcédoine, *Mouda-Bournou*, se présente au voyageur; mais cette antique cité n'est plus que le misérable village de *Kadi-Kénin*; l'on n'y découvre aucune trace de son ancienne magnificence. Elle est fameuse pour avoir été le lieu où Mithridate lutta contre la puissance des Romains, où Constantin triompha de Licinius, son rival, et s'assura la possession du pouvoir suprême, où s'élevait le magnifique palais de l'épouse de Justinien, l'impératrice Théodora.

L'embouchure du détroit a 5 milles 1/2 de largeur; elle est défendue par les nouveaux châteaux bâtis par Mahomet IV, en 1659, pour mettre sa flotte à l'abri des insultes des Vénitiens. Le courant qui en sort est très-rapide; mais, lorsque le vent du sud souffle, il l'est beaucoup moins, et même souvent imperceptible. Le détroit paraît se rétrécir beaucoup plus au cap Berbieri qu'aux châteaux des Dardanelles.

Gallipoli est à l'entrée de la mer de Marmara, située sur le détroit des Dardanelles, qui se termine à cet endroit sur la côte d'Europe, dans la Chersonèse de Thrace, à environ 108 milles (180 kil. environ) sud-ouest de Constantinople : c'est la première place où les Turcs s'établirent en Europe, et d'où ils étendirent si rapidement leur domination.

En avançant plus loin vers le nord dans le détroit, on traverse la Propontide, et, après avoir laissé à droite le pittoresque archipel des îles des Princes, et dépassé sur la gauche le château des Sept-Tours, cette ancienne bastille de la Turquie, *Tophana*, ce premier degré de l'immense amphithéâtre de Constantinople, s'offre à la vue du voyageur; bientôt les murs du sérail apparaissent dans leur vaste étendue. A droite l'on aperçoit, sur la côte de l'Asie, le faubourg de *Scutari*, l'ancienne Chrysopolis. Un phare placé sur un rocher isolé, que l'on nomme la *tour de Léandre*, s'élève près de là au-dessus des flots, et le bâtiment à vapeur arrive à l'entrée du port de Stamboul.

L'aspect que présente Constantinople en arrivant par les Dardanelles dans la mer de Marmara est magnifique; il ne peut être comparé à aucune autre ville du monde, si ce n'est à Naples qui en approche le plus, quoiqu'elle n'offre pas une vue aussi imposante ni aussi variée par le grand nombre de dômes dorés et de minarets qui font l'ornement des mosquées de cette ancienne capitale de l'empire grec, et qui, abandonnée de toute la chrétienté, est devenue la proie des Turcs, ce qui a été la cause que pendant trois siècles l'Europe orientale a été le théâtre des guerres les plus sanglantes.

DESCRIPTION DE CONSTANTINOPLE.

Situation.—Constantinople, *Istambol* ou *Stamboul*, ainsi nommée par les Turcs, est située par le 41e degré de latitude nord et le 26e degré 39 minutes de longitude est, du méridien de Paris au sérail même. Cette capitale est assise sur des collines qui s'étendent depuis Eyoub, au delà du port, jusqu'à la pointe du sérail, que baignent les eaux de Marmara.

Ces collines, au nombre de sept, lui donnent une ressemblance avec l'ancienne Rome, à laquelle elle succéda en richesse et en puissance, lorsque Constantin y eut établi, en 328, le siége du Bas-Empire. Constantinople est à 280 lieues sud-est de Vienne, à 300 à l'est de Rome, et à 500 sud-est de Paris.

Constantinople forme un immense triangle qui s'étend à plus d'une lieue sur chacune de ses faces, entourée de vieilles et épaisses murailles, flanquée de tours où le canon de Mahomet II a laissé des traces. L'un de ces angles est formé par le château des Sept-Tours, baigné par la mer de Marmara; l'autre s'avance par la pointe du sérail, dans le confluent de cette mer et du Bosphore; le troisième s'étend depuis l'entrée du port de la Corne-d'Or jusqu'au fond du golfe qui sert de port, terminé par le faubourg de Cassim-Pacha, où se trouve l'arsenal maritime de Tophana, remarquable par les grands vaisseaux que l'on y construit; c'est aussi l'arsenal de l'artillerie. Près de là se trouve le quartier appelé le Fanar, habité par les familles princières des Grecs.

On évalue à plus de 500,000 âmes la population de Constantinople, et le nombre des maisons est d'environ 88,000.

Elle porta longtemps le nom de Byzance que lui avait donné son fondateur Byzas, fils de Neptune; il y avait conduit une colonie d'Argiens. Elle ne commença à devenir puissante et célèbre que depuis que Constantin y établit le siége de l'empire d'Orient et lui donna le nouveau nom qu'elle porte encore aujourd'hui. On la désigna d'abord sous le nom de la nouvelle Rome (*Nea Roma*), auquel on substitua celui de *Constantinou-Polis*, et ensuite, par abriéviation, Constantinople; les Turcs, qui ont changé tous les anciens noms, l'appellent *Stamboul*. Le circuit est de près de six lieues; mais c'est l'histoire à la main qu'il conviendrait de suivre ces hautes et vieilles murailles. Trois rangées de murs solides, flanqués de grosses tours carrées en pierres de taille, formaient l'enceinte principale; il y avait des fossés larges et profonds qui défendaient l'approche des murs, et maintenant comblés de débris.

La capitale de l'empire d'Orient a payé bien cher l'avantage de sa superbe situation entre l'Europe et l'Asie, entre deux détroits qui donnent accès à trois mers, la Méditerranée au midi, la mer de Marmara au centre, et la mer Noire au nord, situation unique qui ne se trouve point dans tout l'univers. Mais peu de villes ont été sujettes à autant de vicissitudes. Il serait trop long de rapporter toutes les cir-

constances des événements dont elle fut le théâtre. Elle fut 29 fois exposée aux horreurs d'un siége, depuis 477 avant J.-C. jusqu'en 1453. Elle fut conquise 8 fois ; le croissant en resta en possession après que Mahomet II eut mis fin à l'empire grec d'Orient, le 29 mai 1453.

Mahmoud II, le précédent empereur, décédé en juillet 1839, naquit le 20 juillet 1785. Il en a été le 32e padishah ; il a eu pour successeur son fils aîné, Abdul-Medgigd, âgé de 17 ans, qui est encore le sultan régnant.

Portes. — Le nombre total des portes de Constantinople est de 28 ; la plus célèbre est celle appelée *Top-Kapussi*, ci-devant porte St-Roman ; c'est celle où le dernier des empereurs grecs, Paéologue, tomba en combattant vaillamment pour la défense de son trône et de la religion. La porte d'Or, *Aurea*, était la dernière, quoique la première en rang, étant celle par laquelle les empereurs grecs faisaient leur entrée triomphale dans la capitale, depuis le règne de Théodose le jeune, qui l'avait bâtie. La porte *Achor-Kapussi* est ainsi nommée à cause du voisinage des écuries impériales ; c'est à cet endroit que les murs de la ville se joignent à ceux du sérail, qui a trois portes qui ne sont pas comprises parmi les portes de la ville. Quatorze portes se trouvent du côté du port. Une rue, appelée la rue du Divan, se prolonge sur le sommet des deux versants sur lesquels se dessinent les sept collines sur lesquelles repose Constantinople. Cette élévation va en diminuant jusqu'à l'angle le plus saillant du triangle, à l'extrémité duquel est situé le sérail ou palais impérial du Grand Seigneur ; en face du sérail est la mer de Marmara, où viennent se réunir les Dardanelles du côté du midi, et le Bosphore du côte du nord, qui forme le port qui sépare Constantinople de Galata.

Le port appelé la *Corne-d'Or*. Ce port, l'un des plus spacieux et des plus commodes qui existent au monde, depuis les temps les plus anciens porte le nom de la Corne-d'Or. Il est formé par les eaux du Bosphore, qui coulent entre les deux promontoires qui séparent Constantinople de Galata et de Tophana. C'est un golfe long qui a environ 5 milles (9 kil.) de longueur et 2,000 mètres à son ouverture, qui se rétrécit graduellement vers son extrémité à l'ouest, du côté de la hauteur d'Eyoub et des eaux douces, où il reçoit les eaux du Lycus. Il peut aisément contenir jusqu'à 1,200 bâtiments. Il a assez de profondeur pour que des vaisseaux de ligne puissent y entrer et y jeter l'ancre en toute sûreté.

Une quantité innombrable de bateaux légers qu'on appelle *caïks* parcourent dans tous les sens la surface des eaux des environs de Constantinople, et ajoutent à la grande variété de

la scène magnifique qui s'offre de toutes parts aux voyageurs. De grandes barques sortent souvent de Scutari et de Tophana pour transporter des passagers dans les différents villages le long du Bosphore.

Aspect de Constantinople.—Cette ville merveilleuse offre de loin un coup d'œil enchanteur au voyageur, par les dômes brillants des palais, des mosquées avec leurs minarets, des kiosques grandioses, des bazars ornés de coupoles, d'aqueducs à longues galeries, de bains, de fontaines de marbre, de cafés délicieux, de débarcadères sans nombre où l'on s'embarque, où l'on débarque, où la circulation est continuelle, où tous les costumes, toutes les langues, toutes les religions, toutes les mœurs, le commerce de toutes les parties du monde, viennent se réunir comme à un centre commun, pour de là se répandre sur toutes les mers qui l'environnent.

Intérieur.—Cependant l'intérieur de la ville est loin de répondre à cette magnificence extérieure vue de loin. La plupart des rues sont étroites et obscures; il y règne un air triste et abandonné, par l'absence de ces boutiques et de ces brillants magasins qui dans les villes d'Europe donnent tant d'animation et d'éclat aux quartiers les plus fréquentés. Les rues ne sont point éclairées pendant la nuit. L'illumination de Constantinople n'a lieu que pendant le grand carême, auquel le jour est consacré suivant la loi du Coran, tandis que la nuit est destinée à jouir des fruits de Cérès et de Bacchus. Alors les riches musulmans illuminent leurs maisons, et les hauts minarets sont ornés de lampions de différentes couleurs. Alors cette ancienne capitale d'Orient, située sur sept collines, offre un spectacle magnifique à la considérer du côté de la mer, en sorte qu'on se croirait transporté dans quelque lieu enchanteur décrit dans les contes arabes, où les fées exercent leur pouvoir magique. Une grande partie de la population se trouve alors répandue dans les cafés et autres lieux publics situés sur le Bosphore, et une autre partie vogue sur la surface tranquille de ce canal, dans de jolis caïks ornés de fleurs qui exhalent le plus doux parfum.

Ces rues étroites, où trois hommes à peine peuvent se croiser, offrent un pavé dégradé, inégal, fangeux, obstrué de chiens lépreux et sauvages; des échoppes obscures et ruinées, mystérieuses au dedans, malpropres au dehors; une mosaïque curieuse de population diversement costumée, cheminant à pied, à dos d'âne ou à cheval, et se heurtant à chaque pas; des convois de chameaux lourdement chargés qui vous barrent la voie, et vous assourdissent par l'aigre carillon de leurs sonnettes; d'interminables files de bazars où le jour pénètre à peine, et qui regorgent de marchandises et d'acheteurs.

D'ailleurs chaque culte comme chaque nationalité a ses couleurs en propre. Ainsi les maisons peintes en noir sont celles des Juifs; les Arméniens doivent se tenir au pourpre et au violet; celles des Grecs sont assujetties au rouge foncé; les Turcs seuls peuvent colorer la facade de leurs maisons de nuances tendres; par conséquent le jaune, le blanc, le gris, le vert, le bleu, le rose, appartiennent aux musulmans. Il en est de même pour les costumes, ce qui ajoute une grande bigarrure au charme de ce vaste panorama, qu'il faut voir aux brillants rayons du soleil, car les rues de Constantinople n'étant point éclairées de nuit, chacun doit se retirer au coucher du soleil dans son gîte. Deux heures après le coucher du soleil personne ne doit circuler dans les rues qu'avec une lanterne de papier allumée, sans laquelle les patrouilles à cheval vous arrêtent, et l'on vous fait coucher au corps de garde. Le pont qui traverse la Corne-d'Or, et qui relie Constantinople avec Galata et Péra, est intercepté pour tout le monde. Aussi n'y a-t-il aucun théâtre ou quelque spectacle où l'on puisse aller se divertir la nuit, pendant laquelle il règne un profond silence, si ce n'est les hurlements des chiens errants, qui sont en grand nombre dans tous les quartiers, et vont assaillir les passants d'une manière fort incommode, surtout les étrangers. Ce silence est aussi observé pendant le jour, car on ne fait point usage de voitures, excepté celles appelées *arabahs,* attelées de buffles, dans lesquelles des femmes vont se promener dans les faubourgs ou à la campagne. Puis des cafés remplis d'oisifs turcs qui savourent le moka, fument le narghilé ou l'opium, ou se font raser la tête devant le public. De temps en temps des corps de garde pittoresques, où le soldat s'occupe à tricoter des bas, à tourner dans ses doigts un fuseau chargé de laine, si même il n'est endormi nonchalamment sur son fusil.

Voilà quel est l'intérieur de cette ville, qui semblait de loin un écrin de perles orientales que la baguette de Pérès aurait précipité du ciel pour commander l'admiration de la terre.

Constantinople proprement dite est divisée en seize grands quartiers. Il y en avait un qui s'appelait le quartier des Janissaires avant la destruction de cette milice turbulente; un autre, nommé *Kum-Kapi*, est l'ancien quartier des Arméniens, qui en possèdent maintenant un nouveau. Le *Balat* est le principal quartier des Juifs, et le *Phanos* est l'endroit où réside l'aristocratie grecque. On jouit dans tous ces quartiers d'une grande tolérance pour les cultes. Seulement les églises des Grecs et des Arméniens (les seuls chrétiens qui habitent l'enceinte de Constantinople) ne peuvent y avoir de cloches.

Quant aux monuments, cette ville est celle de toutes les capitales qui en possède le moins, si l'on en excepte les mosquées, les khans, les bains, les fontaines. Toutes les maisons sont construites en bois; c'est ce qui rend les incendies si fréquents et si terribles. Les Turcs disent eux-mêmes qu'ils ne font que camper en Europe.

Des maisons.—Les maisons ne se composent jamais que d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage; la toiture presque plate, en tuiles rouges, ressort fortement sur la rue et intercepte presque entièrement les rayons du soleil; les fenêtres sont nombreuses, mais petites et toujours recouvertes d'un treillage en fines baguettes. Chaque maison possède extérieurement, à l'étage supérieur, une grande cage en saillie qui ressemble à un balcon fermé et couvert, ou bien à une espèce d'alcôve appliquée contre la façade; c'est la place favorite du maître, qui s'y accroupit sur un divan, le dos tourné aux fenêtres qui regardent la rue, mais pouvant à droite et à gauche plonger l'œil sur la voie publique par les fenêtres de côté.

La distribution intérieure est uniformément la même dans toutes les maisons turques. La porte extérieure donne entrée sur un vestibule; un marteau, ou plus ordinairement un anneau fixé sur la serrure, sert à annoncer votre visite. La porte, qui a presque partout deux battants, s'ouvre, mais à demi, avec précaution, avec crainte, et aussitôt entr'ouverte se referme avec précipitation. Vous voilà dans le vestibule, où déjà apparaissent les deux grandes divisions qui partagent invariablement le domicile. L'arrière, qui est toujours fermé d'une seconde porte, forme le *harem* ou quartier des femmes. Le devant, qui par un escalier donne accès à l'étage supérieur, constitue le *selamlik* ou habitacle des hommes. Dans ce vestibule règne on ne sait quoi de claustral, de mystérieux, de sombre. Jamais nul bruit de joie ni de tristesse, tout est réserve, silence et terreur. En avant sont les appartements des femmes, qui prennent jour sur le jardin entouré de hautes murailles. Il ne reste qu'à gravir l'escalier qui conduit au salon du maître. Là vous trouvez un parquet recouvert d'un tapis ou d'une natte, suivant l'opulence de l'hôte, des divans sur trois faces de l'appartement, et devant la porte un espace séparé du reste de la chambre par une balustrade, derrière laquelle l'esclave immobile veille aux besoins de son maître. Pas de meubles ni de glaces, pas de tableaux, et encore moins de statues, que proscrit l'islamisme, pas de lustres ni d'étagères chargées de brillants colifichets, pas même de lit, car le divan le remplace. Sur les murs, ni tentures ni papier; mais dans les coins et par terre,

un ou deux coffrets incrustés d'ivoire ou de nacre pour contenir les bijoux de l'hôte, des pipes et des narghilés avec plus ou moins de luxe, une aiguière au long col, et un étincelant bassin pour faire les ablutions ; enfin un tabouret moins élevé que le divan, qui est recouvert d'un plateau étamé, et fait l'office d'une table à l'heure du repas. Voilà le *selamlick* du mahométan.

Les incendies ne sont pas trop à craindre à Constantinople, à cause du peu de valeur des maisons, du mobilier peu considérable qu'elles contiennent, et aussi sous le rapport hygiénique. Un quartier bien vieux entretient-il la peste et la variole, le feu vient l'épurer en l'anéantissant; il n'y a pas d'autre moyen d'assainir ce repaire : un nouveau quartier le remplace bientôt comme par enchantement. Dans tous les temps, un tiers au moins de l'enceinte des murs est dépourvu de constructions : ce sont les parties boisées où, sous les cyprès, blanchissent des milliers de marbres qui sont autant de tombeaux. On ne détruira pas ces cimetières, mais on attendra qu'ils en aient perdu tout l'aspect avec le temps. Le Turc ne détruit jamais rien, et à plus forte raison il respecte l'asile des morts; mais s'il ne détruit rien, jamais il ne relève ou ne répare. On voit dans les murs de Constantinople d'immenses pâtés de maisons toutes abandonnées à cause de leur vétusté ; les portes et les fenêtres sont fermées comme si la maison attendait un nouveau locataire, laissant au temps à renverser les débris chancelants.

Lorsque Mahmoud eut envie d'utiliser les voitures européennes que l'Angleterre lui avait envoyées en cadeau, la ville impériale n'avait que deux rues carrossables. Alors il fallut bien invoquer l'incendie pour balayer le terrain. Une grande et belle rue s'étendit bientôt depuis le pont qui traverse le port jusqu'à la place du Séraskier; une ou deux autres rues nouvelles ont encore été tracées et déblayées par cet étrange mode d'expropriation forcée; mais les autres sont demeurées étroites, tortueuses, grimpantes, et semées de rares et informes pavés. Toujours des montées et des descentes, toujours des coudes et des angles, toujours d'obscurs embranchements en zigzag qui aboutissent à des impasses innombrables. Point de noms aux rues qui ne sont point éclairées la nuit; pas la moindre trace de ruisseaux pour l'écoulement des eaux; mais des trous d'un pied et plus de profondeur creusés au centre de la voie par les chiens errants qui s'y établissent en dominateurs. Privés de maîtres comme de noms, ces animaux n'ont pas d'autre repaire. Ils vivent là des débris et des ordures que les maisons jettent chaque matin sur la rue. Mal affranchis d'une domesticité qui

était dans leur nature, ils se réunissent en tribus et se partagent les divers quartiers de la ville; mais jamais ils ne dépassent les limites assignées à chaque horde, sans qu'un combat à mort fasse justice des infracteurs. Ils tiennent du loup bien plus que du chien; ils sont d'une taille médiocre, ils ont le poil fauve et hérissé, le caractère extrêmement perfide et taquin, surtout à l'égard des chrétiens qu'ils reconnaissent à leur costume, qu'ils poursuivent de leurs aboiements et qu'ils mordent au talon. Les Turcs les protégent; ils trouvent en eux une sauvegarde contre les tentatives de vol, une police vigilante campée jour et nuit, et un corps organisé de balayeurs publics qui se charge gratuitement de l'enlèvement des immondices; mais ils ne les admettent jamais dans leur domicile; ils bornent leur charité, envers ces parias de rue, à recueillir à côté de leur porte, dans un panier qui n'a pas d'autre destination, les nichées qui pourraient être foulées aux pieds des chevaux ou maltraités par les passants.

Mahmoud, qui sut détruire les janissaires, ces éternels rivaux de la puissance impériale et du kalifat, ne réussit pas aussi complétement quand il voulut purger et débarrasser sa capitale de ces autres meutes indisciplinées. Il en fit empoisonner secrètement quelques milliers; mais les Turcs murmurèrent, alléguant le Coran : on fut réduit à les traquer vivants pour les déporter dans la mer de Marmara; le navire fit naufrage, et l'expédition manquée fut déclarée impie et sacrilége. Dès lors, le pavé des rues redevint comme un véritable fief inféodé aux chiens, dont le nombre s'élève, dit-on, à plus de 50,000. Imaginez-vous quels hurlements sinistres, quelles immenses clameurs dans tous les quartiers à la fois, quand au milieu de la nuit un incendie éclate, et vient réveiller de ses terribles lueurs tous ces quadrupèdes inquiets.

Dès que l'obscurité règne, il est défendu de paraître dans les rues sans être muni d'une lanterne allumée; les Turcs vendent dans toutes les rues de petites lanternes en papier, n'ayant que trois pouces de diamètre, se repliant sur elles-mêmes pour être mises en poche. Des patrouilles à cheval se croisent partout dans la ville pour arrêter les malveillants. Un garde de nuit, nommé *Bektchi*, fait incessamment le tour de chaque quartier pour veiller aux incendies.

Le château des Sept-Tours.—Le château des Sept-Tours, l'*Heptapurgon* des Grecs ou le *Yedi-Kulé* des Turcs, est un autre débris de la puissance des empereurs. C'est une construction lourde et sévère, qui, fut commencée par Zénon et terminée par les Comnènes, et qui, plongeant du pied dans la mer de Marmara, forme l'un des angles de la ville au sud,

du côté des Dardanelles. C'est de là que partent les grands murs crénelés qui formaient encore l'ancienne enceinte qui s'étend à l'ouest, du côté du quartier d'*Eyoub*. Deux colonnes corinthiennes brisées désignent encore l'endroit où Théodose fit élever des portes d'or ou arches triomphales en mémoire de sa victoire sur Maxime. Près de là, au lieu des portes d'or, se trouvent la porte *Yeni-Kapoussi* et les quatre autres portes qui donnent entrée dans la ville, à travers la longue muraille de trois milles qui se prolonge jusqu'auprès du port sur la mer de Marmara. Mahomet II, à son entrée victorieuse, choisit le château des Sept-Tours pour y mettre en sûreté ses trésors; mais ses successeurs rendirent au vieux donjon sa destination antérieure, et c'est là qu'on détenait les ambassadeurs des puissances européennes auxquelles on déclarait la guerre. Cet usage contre le droit des gens fut abandonné par Mahmoud, le dernier sultan réformateur.

Murs d'enceinte de la ville.—Il faut presqu'un jour pour faire le tour extérieur de l'ancienne Constantinople, qui est encore palpitante dans la nouvelle. Le circuit, à ce qu'on prétend, est de près de six lieues. Pas une pierre ne paraît y avoir été enlevée ou ajoutée, depuis les agressions successives des Sarrasins, des croisés et des Turcs. Trois rangées de murs solides, flanqués de grosses tours carrées en pierre de taille, formaient l'enceinte principale; il y avait des fossés larges et profonds qui défendaient l'approche des murs : maintenant comblés de débris, ils offrent d'admirables terres, pleines d'une belle végétation. La plupart des tours sont lézardées, d'autres penchées et croulantes. A partir du château des Sept-Tours jusqu'aux collines d'Eyoub, les anciennes portes conservent encore des inscriptions grecques en l'honneur des empereurs qui les ont élevées.

C'est entre les deux portes suivantes, celle des Canons (*Top-Kapoussi*) et celle d'Andrinople (*Edrène-Kapoussi*), qu'on remarque les brèches qui livrèrent entrée aux croisés latins, vers les premières années du XIIIe siècle, et aux Turcs vers le milieu du XVe. Cet angle de la ville touche d'une part au village d'Eyoub, et de l'autre aux quais étroits qui longent le port. D'Eyoub jusqu'à la pointe du Sérail qui forme le troisième angle, la ville n'est garantie que par une seule rangée de murs défendus par 200 tours crénelées : cette partie de Constantinople, vers le fond du port, constitue le quartier de *Khanar*, habité par les grandes familles grecques.

C'est au pied de ces mêmes murs que vinrent se placer les 80 bâtiments, de 50 hommes d'équipage chacun, que Maho-

met II fit transporter par terre, et à force de bras, du Bosphore jusqu'à l'extrémité du port sur un chemin de planches, au travers d'un vallon qui ne compte pas moins d'une demi-lieue de largeur, coupé par un ravin de cent pieds de profondeur. L'intrépide Mahomet vint planter son étendard devant la porte des Canons, alors nommée porte Saint-Romain, où il réussit à renverser une des tours qui la défendaient.

L'Hippodrome ou At-Meïdani.

At-Meïdani, l'*Hippodrome* des Grecs, était une immense plaine entourée de portiques, où la jeunesse venait déployer sa bravoure aux combats du cirque, et son habileté dans la course des chars; vaste musée où se voyaient, dit-on, plus de dieux et de demi-dieux que n'en possédaient alors vingt temples de Rome, et qui s'enorgueillissait de posséder la Pallas de Scyllis, la Junon de Lysippe, la Vénus de Praxitèle, et surtout le Jupiter olympien de Phidias, colosse de 50 coudées de hauteur, ciselé dans l'ivoire et dans l'or. L'Hippodrome est aujourd'hui l'At-Meïdani, où naguère les Icoglans se divertissaient à la course du *Djérid*, et où maintenant les nouvelles milices du sultan s'exercent aux manœuvres européennes. Cette place montre encore, comme un souvenir de sa splendeur antique, l'obélisque de Théodose, que les Latins ne réussirent pas à renverser, gigantesque bloc de granit rouge placé sur un beau socle de marbre, orné de trophées et d'inscriptions, pour indiquer le milieu du stade.

La colonne de Constantin Porphyrogénète s'élève près de là, pilier carré formé de grosses pierres réunies par des crampons de fer. Entre ces deux monuments, une troisième colonne mutilée, appelée la colonne Serpentine, sort de terre à hauteur d'homme; espèce de tronçon d'airain, formé de serpents entortillés dont les têtes se dressaient en forme de chapiteau pour recevoir, dit-on, le fameux trépied d'or enlevé au temple de Delphes, et que les Grecs avaient consacré à Apollon après la défaite de Xerxès à la bataille de Platée.

On se trouve devant la mosquée du *sultan Achmet*, l'une des plus belles et des plus remarquables que possède Constantinople. Vu de loin, surtout des hauteurs de la Propontide, ce temple, mieux situé que Sainte-Sophie, offre un merveilleux coup d'œil par des séries de demi-dômes fuyant sous le regard; cette coupole qui s'élève gracieusement dans les

airs, ces flèches élancées, tout cela produit un effet magique dont le voyageur ne saurait négliger la jouissance. Cette mosquée est la seule qui ait six minarets à trois galeries. Si le voyageur obtient la permission de monter dans ces tourelles, il pourra jouir de la plus belle vue de la capitale.

Nulle autre place à Constantinople et dans le monde entier que celle de l'Hippodrome ne rappelle de plus mémorables souvenirs. C'est là qu'au temps de l'empire d'Orient, Bélisaire le Grand, général de Justinien, rentrant en triomphe à la tête de ses phalanges, venait déposer aux pieds de l'empereur les dépouilles de ses ennemis vaincus; et c'est là que, peu d'années plus tard, Bélisaire aveugle et malheureux, victime de l'ingratitude et de la calomnie, demandait l'aumône aux soldats qu'il avait tant de fois conduits à la victoire.

Massacre des Janissaires.

Aujourd'hui l'At-Meïdani des Turcs n'offre plus en étendue que la moitié de l'ancien Hippodrome. D'un côté, il est encadré dans toute sa longueur par la grande mosquée d'Achmet, dont les dépendances s'étendent fort au loin, ornée de superbes colonnes de granit, de portes de bronze, de dentelles de marbre, et de six minarets d'une hardiesse merveilleuse. En face s'élève un superbe hôpital turc, dont l'architecture moresque offre un ravissant contraste avec les masses écrasantes de la mosquée. Le reste est occupé par d'humbles constructions particulières, au milieu desquelles est un emplacement où des débris calcinés jonchent encore le sol et indiquent aux passants l'endroit où s'élevait, en 1826, la grande caserne des janissaires, où s'opéra la destruction complète de ce grand corps militaire et aussi la plus mémorable vengeance qu'un sultan ait tirée de la révolte et de la sédition.

Cette milice factieuse, créée par le belliqueux Orcan, et régularisée par son successeur Amurath Ier, jouissait depuis cinq siècles de priviléges si exorbitants, qu'elle avait fini par se montrer plus redoutable au dedans qu'au dehors. Lorsque Mahmoud, le dernier sultan, entreprit de se débarrasser de ce contrôle de violence, les janissaires ne comptaient pas moins de 196 *ortas* ou légions, composées chacune de 1,000 hommes. Ils étaient alors à Constantinople ce que les prétoriens avaient été dans l'ancienne Rome, ce que les strélitz avaient été en Russie, ce que les mamelouks avaient été en Egypte; une milice qui menaçait sans cesse le trône

par ses exigences et ses mécontentements, faisant et défaisant les empereurs à leur gré, et s'opposant constamment par la révolte à toutes les innovations que le temps rendait nécessaires. — Mahmoud avait vu ses deux prédécesseurs arrachés du trône et sacrifiés à la haine aveugle des janissaires. Sélim III et Mustapha IV, son oncle et son frère, avaient payé de leur couronne et de leur tête les sages tentatives de réforme qu'ils avaient hasardées. Il médita longtemps les mesures pour la destruction de ce corps redoutable ; ce qui eut lieu le 16 juin 1826 sur l'At-Meïdani. Mais l'empire de Turquie n'en a pas moins perdu un corps qui avait été son plus ferme soutien, et qui par le prestige de l'islamisme avait été consacré par les mains vénérables du derviche Hadgi-Bethtaché. Il était considéré comme la milice du prophète, et pouvait encore rendre les plus grands services à l'Etat. Jusqu'à présent les nouvelles troupes n'ont pas répondu à l'attente du dernier sultan, dont les armées n'ont pu résister à celles du vice-roi d'Egypte en Syrie.

La Colline du sérail, quartier principal de l'ancienne Byzance, où du temps des Paléologues l'on admirait l'*Augustéon*, le *Sygma*, les *thermes de Zeuxippe*, ceux d'*Achille*, ceux d'*Honorius*, et le fameux *milliaire d'or*, n'offre plus aujourd'hui le moindre vestige de ces splendides monuments. Leurs colonnes de marbre renversées, brisées, converties en moellons, servirent à relever les murs d'enceinte de la ville, et les grilles en bronze qui entouraient la basilique de Sainte-Sophie furent refondues en canons et employées à l'armement des remparts. Le tombeau même de Constantin, du plus illustre des empereurs, gît vide, abandonné dans la cour de la mosquée de Bajazet. Le palais des anciens césars, situé au bout de la ville, dans le voisinage de la porte d'Andrinople, n'est plus qu'une lourde masse de ruines foulées aux pieds chaque jour avec l'indifférence de l'oubli ou la profanation de l'ignorance. Partout le flot destructeur de la conquête est venu recouvrir de cendres et de débris la couche primitive de la civilisation grecque et romaine.

Aqueduc de Valens.—Cet aqueduc, construit par l'empereur Valens en 366, et que les Turcs appellent *Bozdo-Gham-Kemeri*, réunit la troisième et la quatrième colline de Constantinople. Il offrait autrefois deux rangs d'arcades; mais la galerie supérieure a été détruite en partie, ce qui n'empêche pas que les eaux trouvent passage dans ce qui reste pour alimenter la ville et le sérail impérial. Ce monument devait avoir 600 toises (1,200 mètres) de long ; aujourd'hui il n'en a que 314 (628), et une hauteur de 70 pieds (23 mèt. 33 c.). La situation de cet édifice, héritage des empereurs

romains, ajoute encore à sa beauté : sis sur la hauteur où s'élève la mosquée du Conquérant (Mohammedigé), où repose son tombeau, sur lequel les nouveaux sultans, ceints du glaive sacré à Eyoub, viennent se prosterner en invoquant le génie du vainqueur de Constantinople, il ajoute à l'intérêt du panorama, que le voyageur ne doit pas négliger d'aller visiter.

Citernes.—Quant aux fameuses citernes bâties par les empereurs, et qui servent en même temps de fondements à d'immenses palais, ce ne sont aujourd'hui que des ruines curieuses qui portent encore le cachet de la grandeur romaine. L'une d'elles, construite par Constantin, possède une voûte admirable soutenue par 32 grandes et belles colonnes de marbre; elle est encore alimentée par les eaux du Cydaris, apportées par l'aqueduc de Valens.

Celle de *Kiloscénos*, connue sous le nom de citerne *aux Mille et une Colonnes*, bien qu'elle en compte à peine 300, paraît supérieure à la célèbre *Cloaca Maxima* de Rome par l'élévation, la majesté de ses voûtes et les belles proportions de ses colonnes. Ces citernes étaient de somptueuses constructions bien dignes de la splendeur grecque.

Parmi les fontaines, le voyageur remarquera la superbe fontaine devant la grande porte du sérail : c'est un bel édifice; l'eau coule avec abondance par quatre côtés; il porte des inscriptions en or sur un champ d'azur. Il y a d'autres fontaines, telles que celle du *sultan Achmet*, près la porte de fer du sérail, celle de la *sultane Seineb*, celle de *Top-Kana*.

Bains. — On compte dans Constantinople environ 130 bains dispersés dans différents quartiers de la ville. Plusieurs sont en marbre. L'extérieur n'offre rien d'extraordinaire; ils se composent à l'intérieur d'un certain nombre de salles circulaires éclairées d'en haut par des coupoles, et assez spacieuses pour recevoir un bon nombre de baigneurs. Les Francs peuvent y entrer les jours qui ne sont pas réservés pour les femmes, dont les bains font en Turquie une des plus grandes récréations.

Mosquées.—Constantinople contient 346 mosquées grandes et petites. Parmi ce nombre, on en compte 13 dites impériales : ce sont celles de *Ste-Sophie*, *Sultan-Achmet*, la *Souleimaniyé*, l'*Osmaniyé*, la mosquée de *Mahomet II*, celle de *Bajazet II*, celle de *Sélim Ier*, d'*Eyoub*, de *Laléli* ou des *Tulipes*, de la *sultane Validé*, mère de Mahomet IV, d'une autre *Validé*, mère de Mustapha II et d'Achmet III, de *Chah-Zadé* et d'*Abdoul-Hamid* en Asie. *Ste-Sophie* et la mosquée de *Sultan-Achmet* sont au premier rang.

Entre toutes les ruines, Sainte-Sophie, la merveille de l'Orient, est seule encore debout aujourd'hui, toujours magnifique et majestueuse, comme pour prouver combien il avait fallu de solidité pour résister à toutes les révolutions des siècles.

Le voyageur, après avoir admiré l'intérieur de ce beau monument, fondé par Constantin le Grand, doit aller rendre visite à la mosquée de *Nour-Osmanée*, qui n'est pas moins intéressante par le sarcophage d'une gigantesque dimension qu'elle renferme, et dans lequel furent déposées les dépouilles de Constantin, le fondateur de l'empire d'Orient.

Sur la colline opposée on aperçoit la mosquée de Chah-Zadé, en face de laquelle étaient situées les vastes et belles casernes des janissaires, détruites dans la révolution qui a anéanti ce corps de milice redoutable; en avant, à quelques pas, sur le versant méridional de la hauteur qui domine la mosquée du Conquérant, on arrive devant la colonne de Marcien, appelée *Kyz-Tachi* par les Turcs. Ce débris de l'art des Grecs se trouve dans l'enceinte d'une maison particulière. On croit que le bloc qui s'aperçoit sur le chapiteau contient les cendres de Marcien; la hauteur du monument, y compris le piédestal, est de 35 pieds (12 mètres).

A gauche de l'*Osmaniyé* l'on voit un *besestein* et plusieurs *khans*. Les besesteins sont des bâtiments spacieux qui servent de magasins pour les marchandises précieuses et surtout pour les étoffes; ces édifices, construits à l'épreuve des incendies, offrent plusieurs dômes de forme assez élégante.

Les khans sont des espèces d'entrepôts dans lesquels les négociants de passage se logent avec leurs marchandises. Les caravansérais ou hôtelleries prennent aussi le nom de *khans*. Celui de la sultane Validé, le dernier sur la gauche, est situé tout auprès d'*Eski-Sérail*, ancien palais impérial bâti par les ordres de Mahomet II; après avoir été consacré à recevoir les femmes des sultans décédés et les kadines répudiées, il est devenu, comme on l'a dit précédemment, la résidence du séraskier, ou généralissime des troupes ottomanes.

Le voyageur ne doit pas négliger d'aller voir l'*Et-Bazari*, ou marché aux chevaux, situé aux environs de la Mohammedigé, où les selliers et autres ouvriers travaillant sur acier exposent les produits de leur industrie aux regards des visiteurs, et des ouvrages où le luxe le dispute à l'élégance.

Bazars. — Il y a un grand nombre de bazars à Constantinople; chacun d'eux est destiné à un commerce particulier ou à une branche d'industrie; par exemple, les boutiques des joailliers occupent un quartier, et celles des orfévres un autre.

Les bazars sont de longues constructions en pierres de taille, élargies en voûtes puissantes, étayées çà et là d'épaisses colonnes moresques, et ornées de petites coupoles vitrées qui laissent échapper vers le bas une lumière affaiblie très-propre à l'étalage des marchandises. A droite et à gauche, tout le long des murs intérieurs de ces galeries, s'élèvent des boutiques en bois qui ne sont profondes que de cinq ou six pieds, et larges de six à sept seulement. Ce sont comme de grandes armoires, car elles se referment le soir par deux grandes portes qui ne s'ouvrent point à gauche ou à droite, mais bien par le milieu, de haut en bas et de bas en haut, de manière que la partie supérieure intercepte fort à propos les rayons du soleil, tandis que la partie inférieure, repliée à l'extérieur sur des appuis solides, forme une espèce de comptoir où le marchand est assis sur un tapis, les jambes croisées, et fumant son *tchibouk* en attendant les acheteurs. Que le voyageur fende la foule qui circule incessamment dans cet océan de richesses de tout genre, et qu'il examine de près l'une de ces mille boutiques de bois si chétives en apparence, mais qui ont donné l'idée des passages de Paris et de Londres, peut-être moins somptueux dans leurs approvisionnements.

Le Turc, à l'approche de l'étranger, l'invitera, par un signe muet, à prendre place sur son comptoir, où il sera moins coudoyé par les flots des passants; puis il vous présentera la pipe, que l'on doit accepter comme préliminaire, et enfin il frappera dans ses mains pour avertir son esclave ou son fils qu'il ait à prendre au *kahvé* voisin de quoi vous offrir le moka de rigueur. Pendant que s'accomplit le cérémonial usité, le voyageur passe en revue tous les objets du magasin ; il examine les étoffes, les broderies ; il se parfume les moustaches pour essayer les essences ; il goûte de toutes les sucreries et des innombrables sortes de confitures pour lesquelles ces bazars sont si renommés. Il n'y a rien là que de très-ordinaire, et l'on peut se retirer sans avoir rien acheté, et sans que cela paraisse indiscret.

Il y a un bazar général pour tous les produits persans, et un autre pour tous les produits égyptiens ; ensuite viennent les bazars de la sellerie, des tapis, des teintures, des épiceries, des pipes, des meubles en écaille et en nacre, celui des perles fines et des pierreries, celui des matières d'or et d'argent, et puis enfin le *besestein* ou grand bazar : celui-ci sort des proportions ordinaires par sa grande élévation, par son aspect plus imposant, par son caractère plus original et plus pittoresque que tous les autres. On y vend les objets les plus précieux de l'Orient.

En Turquie, la loi permet à un homme d'épouser quatre

femmes, et toutes quatre sont légitimes ; mais raremen t ils contente d'un nombre si peu élevé, et l'usage est d'en ajou ter un supplément qui se borne chez les pachas à une trentaine. C'est là assurément un fait profondément immoral- mais de toutes les ignominies la plus grande, c'est la vente des femmes, dont le marché est à quelques centaines de pas des ambassadeurs.

Bazar ou marché aux esclaves. — Le bazar des esclaves est absolument distinct des autres. Après avoir franchi la porte d'entrée, que les sentinelles interdisent aux Européens qui ne seraient pas appuyés de quelque protection, on arrive dans une cour spacieuse, irrégulière, ornée de beaux platanes au large ombrage, et de quelques fontaines qui répandent la plus agréable fraîcheur. Autour de cette cour s'élèvent des pavillons en bois qui se composent d'un simple rez-de-chaussée, et dont la toiture ressort de cinq ou six pieds sur la façade pour défendre l'intérieur des rayons du soleil. Quelques-uns de ces pavillons sont entr'ouverts, d'autres demeurent fermés avec soin ; mais tous ont de petites fenêtres étroitement grillées, derrière lesquelles on voit quelques têtes de femmes voilées. Sous les fenêtres en dehors règne une espèce de stalle ou large banquette traversée de colonnettes de sapin qui soutiennent la saillie du toit, et défendue à gauche et à droite par une petite balustrade qui semble faite pour se transformer en divan : c'est la place ordinaire du vendeur. C'est ce lieu qui excite le plus la curiosité du voyageur. Les femmes ainsi exposées en vente appartiennent à deux classes : l'une se compose de celles qui sont vendues pour être les femmes ou les concubines des acheteurs, et l'autre pour être leurs domestiques. Les premières appartiennent aux plus grandes familles de la Géorgie et de la Circassie ; elles sont destinées aux harems des grands de la Turquie. Ce lieu n'a rien de lugubre ou d'indécent; on n'y voit ni chaînes ni indécence, ni larmes à sécher, ni regrets à consoler, ni brutalité à réprouver. Aujourd'hui il n'existe plus d'actes de violence pour enlever de jeunes Grecques ou des Géorgiennes et des Circassiennes, fût-ce même pour le harem du sultan ; la Russie s'opposerait à l'enlèvement de ses sujets de la Géorgie ou de la Circassie, et elle a depuis longtemps prohibé le marché des esclaves d'Anapa sur la mer Noire. Les jeunes vierges de ces contrées qu'on trouve à Constantinople y ont été conduites par leurs parents qui les ont destinées à cette carrière, et ils les confient à des matrones pour leur donner une éducation convenable, et qui leur apprennent la langue du pays, leur enseignent à danser, à faire de la musique, à broder, à confectionner des sucreries, des pastilles de senteur, à se présenter avec grâce, et à porter le

costume avec cette élégance nonchalante qui est l'attrait suprême des femmes d'Orient.

Les femmes vivent dans la retraite dans des harems, et lorsqu'elles sortent, elles portent un voile qui couvre toute la figure et n'a que deux petites ouvertures pour les yeux. Les Turcs et les Arméniens, quoique généralement d'un caractère jaloux, aiment tendrement leurs femmes, et leur refusent rarement ce qu'elles désirent. Les femmes musulmanes et arméniennes aiment à leur tour leurs maris avec une grande affection; elles leur sont entièrement dévouées; elles n'ont d'autre occupation que de leur plaire, et d'élever avec le plus grand soin leurs enfants. Ces qualités rendent, en Turquie, le sexe si respectable, que malgré la grande autorité que la loi accorde aux époux sur leurs femmes, celui qui les persécuterait injustement se rendrait méprisable et exciterait l'indignation générale.

Les femmes grecques jouissent d'une plus grande liberté, et leurs mœurs ne sont pas toujours irréprochables. Leur éducation, qui est en général peu soignée, ne leur enseigne pas des principes de morale propres à résister à la séduction à laquelle leurs grâces et leur beauté les exposent souvent; et les maris, qui manquent souvent des égards qu'ils devraient avoir envers le sexe en général, en maltraitant leurs épouses, donnent eux-mêmes occasion à leur infidélité.

Les juifs qui, proscrits de l'Espagne, sont venus se réfugier avec leurs trésors et leur industrie en Turquie, y ont conservé la religion et les habitudes de leur ancienne patrie; mais ils s'y rendent souvent méprisables par un intérêt ou une avidité qui dirige uniquement toutes leurs actions.

Les Francs (sous ce nom l'on comprend tous les Européens) vivent à Constantinople comme s'ils étaient dans leur patrie, et n'ont rien à redouter ni des lois ni des autorités du pays, étant protégés par leurs ambassadeurs et par des capitulations qui les font respecter non-seulement des Turcs, mais de la Porte-Ottomane même, à qui les victoires des Russes ont appris à avoir de la considération pour les chrétiens.

Le faubourg de Péra, qui est la résidence ordinaire des ambassadeurs des puissances européennes, présente l'assemblage de tous les peuples et l'aspect de tous les costumes : on y parle toutes sortes d'idiomes, tant de l'Europe que de l'Asie; les boutiques et les magasins sont ornés et disposés comme à Londres et à Paris. Les Autrichiens, les Français, les Anglais, les Russes, les Italiens, les Hollandais, etc., évitent soigneusement de manifester leur haine, leur jalousie ou leurs préjugés; ils se fréquentent, ils se font des visites, et vivent ensemble comme s'ils étaient des frères. En voyant, dans un

aussi petit espace, un accord aussi parfait parmi des individus de tant de peuples divers, on pourrait dire que Péra est une île où règne la civilisation au milieu de l'océan de la barbarie asiatique.

Des mariages et de l'odalisme. — Dès qu'un nouveau pacha se trouve appelé à l'investiture, il faut, pour l'honneur et la dignité de son ambition, qu'il épouse une femme légitime. Celle-ci doit être la fille d'un homme de son rang, ainsi l'exigent les convenances; mais, jeune ou vieille, laide ou belle (car il n'est pas admis à la voir dépouillée de son voile avant le mariage), l'épouse se prend avant tout pour le nom qu'elle porte, pour le crédit et l'influence qu'elle peut transmettre à l'époux.

Le lendemain il aura besoin d'esclaves de prix pour la servir et la récréer; peut-être le mari lui-même, pour affermir sa réputation de richesse ou satisfaire ses envies de sensualité, prétendra-t-il au luxe d'un harem nombreux où il puisse rencontrer dans ses odalisques la beauté physique dont sa femme est dépourvue. C'est alors que la jeune Circassienne lui est proposée par intermédiaire et à peu près dans les formes qu'on emploie chez nous pour procurer le placement d'une demoiselle de compagnie. Le plus souvent c'est l'épouse légitime qui va visiter l'odalisque proposée, et conclure un marché qui, chose étonnante, flattera son amour-propre par l'idée d'avoir à son service une esclave si distinguée, bien plutôt que d'alarmer sa jalousie par le danger de se donner une rivale inévitable. Tel est le pouvoir de l'odalisme, dont l'influence est plus puissante que celle du mariage qui en est affaiblie. C'est que chez les Turcs et dans tout le Levant, la suprématie de la beauté physique a un règne absolu et partout sanctionné ; en sorte que toute autre beauté inférieure doit abdiquer, parce que, dans ce pays, la passion veut des jouissances avant tout.

Voilà pour le haut parage. Pour les harems du bas étage, le marché des esclaves s'approvisionne des jeunes négresses nubiennes ou abyssiniennes, des jeunes filles des Fellahs d'Égypte, que les parents sont obligés de vendre aux marchands d'esclaves pour s'en débarrasser; et ils le font sans crainte, sans horreur, et l'on peut dire même sans regrets, car ils savent que leurs filles partent pour la capitale de l'empire où elles iront dans le harem servir les femmes, élever les enfants, plaire à leurs maîtres peut-être, et vivre d'une existence plus heureuse que celle qu'elles auraient dans leurs pays. Aussi ces jeunes esclaves, exposées en vente au marché, s'évertuent-elles à être préférées ; elles considèrent la vente de leur personne comme un acte transitoire à un meilleur

sort. Telles sont les sources qui alimentent le *harem* des Turcs; l'Europe, l'Asie et l'Afrique y contribuent : le mahométan aime la beauté du sexe, de quelque pays qu'il soit, peu lui importe.

Faubourgs. — Constantinople est divisé en 8 faubourgs, dont quelques-uns pourraient passer pour des villes même assez considérables.

Ces faubourgs sont appelés *Mahallés*, et sont les suivants : 1° *D'Youb*; 2° de *Khasskoei*; 3° de *Kasim-Pacha*; 4° de *Galata*; 5° de *Péra*, demeure des ambassadeurs; 6° de *Tophana*; 7° de *Foundouklu*; et 8° de *Scutari* : ce dernier est situé en face de Constantinople, sur le littoral de l'Asie-Mineure.

Commerce de Constantinople.

Constantinople n'est pas précisément une ville exclusivement commerçante; mais, comme elle est si avantageusement située pour faire le commerce des trois anciennes parties du monde, l'Europe, l'Asie et l'Afrique, qui l'entourent, et que d'ailleurs on y importe une immense quantité d'objets de ces diverses régions, dont elle est un des grands entrepôts, on peut la mettre au rang des villes de commerce du premier ordre. Les nations qui y entretiennent les relations les plus importantes sont les Français, les Anglais, les Hollandais. Les principaux articles d'importation sont les draps légers des plus belles qualités et des couleurs les plus brillantes; les couleurs les plus demandées sont le violet, le pourpre, le vert, le cramoisi, l'écarlate, le bleu de ciel, couleur de chair de l'Italie et de France et de cannelle. Il y arrive une grande quantité d'étoffes de soie, de brocart d'or et d'argent, du papier qui vient de France et de Venise. L'Angleterre et la Hollande y portent de l'étain, de l'acier, du bronze, du sucre, des épiceries, du camphre, du plomb, du mercure, de la cochenille, de l'indigo, des bois de teinture, etc. Les articles d'exportation sont en petit nombre en comparaison; ils ne consistent qu'en laine, coton, peaux de buffle, de bœuf, poil de chèvre ou de chameau, cire jaune, etc. Il se fait un grand commerce en fourrures entre la Russie et la Tartarie par la voie de Constantinople, mais il est entièrement concentré entre les mains des Grecs.

La situation de Constantinople est la plus avantageuse de l'univers pour le commerce; aussi y est-il immense : il semble que le canal des Dardanelles et celui de la mer Noire aient été faits pour amener les richesses des quatre parties du

monde. Celles du Mogol, des Indes, du Nord le plus reculé, de la Chine, du Japon, y viennent par la mer Noire; on y fait passer par le canal des Dardanelles les marchandises de l'Arabie, de l'Egypte, de l'Ethiopie, de la côte d'Afrique, des Indes occidentales, et tout ce que l'Europe fournit de meilleur. Les Anglais, les Français, les Vénitiens, les Hollandais, sont les peuples de l'Europe qui fréquentent le plus le port de Constantinople. Les marchandises qu'ils en tirent sont des soies, du coton en laine et filé, des toiles de coton des Indes, des toiles peintes et indiennes, des laines, du poil de chèvre, du poil de chameau, des cuirs de buffle et de bœuf, des maroquins, des basanes, des chagrins, de la pelleterie et des fourrures; du storax, de l'alun, du salpêtre, de la tutie, de l'encens, de la myrrhe, de l'anis, de la rhubarbe, de l'opium, du safran, du séné, des cendres de la mer Noire, des noix de galle, des éponges, de la cire jaune, du thé, du café moka, de la garance, et toutes sortes d'épiceries et drogues des Indes orientales; des perles, des diamants, des pierres précieuses. Les marchandises qu'ils y portent sont des draps de première qualité, légers et de brillantes couleurs, des toileries de toute espèce, de l'indigo, de la cochenille, du vitriol, du verdet, des bois de Brésil et de Fernambouc, du sucre, de la cassonade, du café des colonies, du chocolat, du poivre, du gérofle, du gingembre, de la cannelle, de la muscade, du camphre, du quinquina, du soufre, de la salsepareille, des liqueurs, du cuivre, du fer, de l'acier, de l'étain, du plomb, du fer-blanc, du mercure, de la clouterie, de la quincaillerie, de la taillanderie, du papier, de la verrerie, des cristaux, de la faïencerie, de la mercerie, de la bijouterie, etc.

Monnaies.

Les étrangers tiennent leurs écritures suivant les usages de leur pays; quant aux Turcs, ils tiennent les comptes en piastres de Turquie de 40 paras ou de 100 *bons* aspres, ou de 120 aspres *courants* (25 centimes environ).

Une bourse d'argent (kefer) est de 500 piastres ou 125 fr.; une bourse d'or (kitze) est de 30,000 piastres ou 15,000 sequins. Le titre de la monnaie y est sujet à des variations continuelles.

Le cours du change sur Londres est 35 piastres pour 1 liv. sterl.; sur Amsterdam, 115 paras pour un florin courant; sur Livourne, 283 paras pour un pezzi da otto; sur Venise, 80 centimes pour une piastre; sur Vienne, 140 paras pour un florin courant.

Les poids sont : 1 quintal à 7 batmans 1/3, 44 okes, 100 rottoli 17,000 drachmes. Le quintal de coton est de 45 okes.

Le quintal de Turquie pèse 140 livres 6 onces. Le batman est le poids dont on se sert pour peser les soies de Perse ; il est de 6 okes ou de 2,400 drachmes, qui font 18 livres 12 onces (9 kil. 3/4) poids de France. Le toffé est le poids dont on se sert pour peser les soies de Bone ; il est de 610 drachmes, faisant 4 liv. 12 onc. de France. Le tcheki de laine de chevreau est de 800 drachmes ou de 2 okes qui font 6 liv. 4 onc. Le tecki d'opium est de 250 drachmes, faisant 2 liv. moins 6 drachmes. L'oke est de 400 drachmes, 3 liv. 2 onc. ; le rottolo de 130 drachmes ou 1 liv. 6 onc. 1/2.

Mesures.—Le fortin de grain de 4 kizloz pèse 240 livres d'Angleterre, et le kizloz ou quillet pèse, ainsi qu'à Smyrne, 56 livres poids de marc pour le froment, 52 pour le seigle, et 25 liv. pour l'avoine.

L'almud d'huile pèse 8 okes ou 22 liv. 1/2 anglaises.

La mesure de toute sorte d'étoffes s'appelle pic, qui se divise en archim et endrezch : celui-ci est de 3/100es de moins que le pic qui sert de mesure à toutes les étoffes de coton, et l'archim qui est le pic commun à celles de laine et de soie. 1 pic 3/4 font à peu de chose près l'aune de France ; 100 pics archims font 77 aunes 1/2 anglaises, et 100 pics endrezch font 74 aunes 1/2 anglaises. En général, on compte un pic comme étant les 3/4 d'une aune anglaise.

Galata. Ce faubourg est séparé de Constantinople au sud par le port de la Corne-d'Or, et il est situé entre Tophana et Péra, qui lui sert de limite au nord. Il fut embelli sous le règne de Justinien, et acquit une plus grande importance lorsqu'un pont construit sur le port de Constantinople le fit communiquer avec cette capitale. Il a été longtemps le boulevard de Constantinople, et les Vénitiens, qui l'occupèrent, l'ont vaillamment défendu contre Mahomet II, qui, par les obstacles qu'ils lui opposèrent, fut obligé de faire transporter par terre une partie de ses galères dans le port de Constantinople. Ce conquérant, pour se les attacher, leur accorda la liberté dans leur résidence, la faculté de commercer comme auparavant, l'inviolabilité de leurs propriétés et de leurs personnes, le maintien de leurs priviléges, et toute sécurité pour leurs enfants et leurs femmes.

Depuis cette époque, Galata a toujours été le séjour de commerçants étrangers qui viennent y tenter la fortune : ils sont logés, eux et leurs marchandises, dans des maisons en pierre, voûtées et garnies de volets de fer pour les mettre à l'abri des incendies. Ce quartier est entouré d'une muraille percée de 12 portes qui se ferment au coucher du soleil, ex-

cepté celle du côté de Péra. La douane est dans ce quartier, qui n'a que des rues étroites, sombres et d'une pente rapide. On y remarque la *tour de Galata* et deux couvents.

Péra. Ce faubourg est situé à un quart de lieue du port, sur le sommet d'une colline qui domine Galata. Ce faubourg n'est connu en Europe que depuis le traité de commerce conclu en 1535 par François Ier et le sultan Soliman. Il devint la résidence de l'ambassadeur de France et des Francs qui s'y établirent sous sa protection. Les ambassadeurs des autres puissances suivirent cet exemple, en sorte qu'il y a aujourd'hui des Francs (Européens) de toutes les nations, qui, avec les Juifs, les Arméniens et les Grecs, ont considérablement augmenté la population. On y compte jusqu'à 20,000 maisons; les ambassadeurs des diverses puissances ont bâti pour résidence de beaux hôtels en pierre. L'amour effréné des spéculations a engagé un grand nombre d'Européens à venir s'établir à Péra; d'où résulte une diversité de costumes, d'idiomes, qui en fait une espèce de tour de Babel. Le commerce est le principal objet de leur occupation.

Tophana. Le voyageur, après avoir visité Péra, doit désirer voir le rivage si fameux du Bosphore, dont la beauté remplit le monde entier de sa renommée en séparant l'Europe de l'Asie. C'est le faubourg de Tophana qu'il doit traverser en sortant de Péra pour atteindre ce rivage. Il contient l'arsenal de la marine militaire turque en dehors du port, qui est situé sur le Bosphore, où se trouvent la fonderie de canons et les superbes casernes de l'artillerie. Il y a en outre deux ou trois mosquées de troisième classe; l'ancien palais de Venise est aujourd'hui la demeure de l'internonce autrichien. Il en part deux fois par mois des courriers qui portent aux nations européennes les nouvelles de l'Orient. Une belle fontaine qu'ombragent de hauts platanes, le chantier de construction des vaisseaux et des caïks, voilà tout ce que le voyageur doit aller visiter.

Le quartier *Funduklou* peut être considéré comme une continuation de Tophana. Sur la rive du Bosphore, on arrive à *Dolmabaghdsche*, le premier palais impérial sur ce côté du Bosphore, tandis que près des jardins de ce palais est le palais d'été de *Beschiktasche*, que les sultans préfèrent dans la belle saison, à cause de sa situation pittoresque, et c'est un usage établi qu'au printemps ils quittent le sérail d'hiver de Constantinople pour aller habiter le palais d'été de *Beschiktasche*.

Le quartier d'*Eyoub*, où se trouve le village de son nom, est situé à l'ouest. Il est entouré de jardins et de cimetières

ornés d'un grand nombre de cyprès. Il prend son nom de *Job*, le porte-drapeau et le compagnon d'armes du prophète, qui fut tué au premier siége de Constantinople par les Sarrasins, en 668; il y fut enterré. Le lieu de sa sépulture ayant été révélé à Mahomet II dans une vision, il y fit bâtir un mausolée et une mosquée, où les sultans sont inaugurés en se faisant ceindre par le muphti le sabre d'Othman, le fondateur de la monarchie. Sous ce rapport Eyoub est fort intéressant.

Scutari (en turc *Ouskoudar*), quoique situé sur la côte de l'Asie-Mineure, est considéré comme un vaste faubourg de Constantinople. Il n'est séparé de l'échelle de Tophana que par une distance de deux mille mètres environ, à travers le Bosphore, que l'on peut franchir dans un temps calme en un quart d'heure. L'ancienne *Chrysopolis*, située en face de Constantinople, est devenue, sous le nom de Scutari, le principal entrepôt du commerce qui se fait par caravanes entre la Perse, la Syrie et la Turquie; c'est ce faubourg que traversent les caravanes qui se rendent dans l'intérieur de l'Asie. Le voyageur fera bien d'aller visiter les ruines de *Chalcédoine*. Les oracles rendus dans son temple d'Apollon y attirent une foule de personnages curieux de lire dans le livre du destin.

Scutari est dominé par une éminence d'où l'on jouit d'une superbe vue sur le Bosphore. Il y a un sérail bâti par Amurat, et une belle mosquée par Mustapha Ier. En face de la ville, dans un canal, se trouve un îlot formé d'un rocher sur lequel s'élève une tour appelée par les Turcs *Kiskula* (tour de la Vierge), et par les Francs tour de Léandre. Elle sert de fanal. Elle a été construite par Emmanuel Comnène pour placer une chaîne à travers le détroit.

Le voyageur connaît maintenant les principaux faubourgs de la capitale de l'empire ottoman; il ne nous reste plus qu'à décrire le Bosphore, qui fait communiquer Constantinople avec le Pont-Euxin ou la mer Noire, et les bouches du Danube, dont nous devons décrire le cours jusqu'à Vienne.

Le Bosphore. Une des chaînes du Balkan, mont Hémus, et une partie des montagnes de Bithynie, forment, en se rapprochant à l'entrée de la mer Noire, le long canal par lequel cette mer communique avec la Propontide. L'anse la plus considérable que dessinent les ramifications de ces montagnes en s'avançant vers le détroit, est celle dont un des côtés se termine à la pointe de *Yeni-Kent*, et l'autre à *Buiuck-Liman*, ou à l'embouchure de la mer Noire. Cette portion supérieure du détroit est plus particulièrement appelée *canal de la mer Noire*, tandis que le Bosphore de Thrace ou le détroit de

Constantinople désigne la partie comprise entre le golfe de Buiuckdèré et la pointe du sérail. Il y a un assez grand nombre de promontoires, soit sur la côte de l'Europe, soit sur celle de l'Asie, qui forment autant de baies que l'on désigne par des noms différents, et où des vaisseaux de toute grandeur peuvent jeter l'ancre.

Le Bosphore sépare l'Europe de l'Asie, et sert d'écoulement aux eaux de la mer Noire, qui coulent avec toute la rapidité d'un fleuve. Ce canal a une longueur de 30 kilomètres 1/2; sa largeur varie depuis 1,800 jusqu'à 3,900 mètres. Ses rives sont couvertes de villages, de maisons de campagne élégantes, s'allongeant en promontoires qui s'avancent hardiment dans les eaux limpides du canal. A son extrémité méridionale on aperçoit d'un côté *Scutari* sur la côte asiatique, et de l'autre Constantinople sur la côte d'Europe, où le canal va se joindre à la mer de Marmara. Ce canal est continuellement couvert de vaisseaux et de barques chargés de toute sorte de denrées pour Constantinople, ou destinées pour la mer Noire. La vallée de Buiuckdéré, où le canal s'élargit en se prolongeant vers la vallée de ce nom, sert de mouillage aux bâtiments qui doivent entrer dans la mer Noire, ou en sortent pour entrer dans le Bosphore. Ce canal est défendu près de son embouchure dans cette mer par les deux châteaux, l'un d'Europe et l'autre d'Asie, où se trouvent deux phares, sur les rives opposées, pour guider les navigateurs. Ces deux ports sont à 3,000 mètres environ l'un de l'autre, tandis que les nouveaux châteaux de *Boiraz* et de *Caribdje*, construits par le baron de Tott, ne sont séparés que par une distance de 1,000 mèt.; ils peuvent croiser leurs feux. Les forts de *Doumeli-Cavaï* ou Hissari et d'*Anatol-Cavaï* viennent ensuite, où Darius fit jeter le pont sur lequel passèrent les Perses pour repousser les hordes scythes. C'est sans doute l'endroit où le conquérant de Constantinople fit construire cette citadelle qui devait lui assurer la domination du Pont-Euxin, et que les Grecs nommèrent *Laïmocopas*. C'est aussi à cet endroit que les croisés s'embarquèrent pour aller conquérir la Terre-Sainte.

Excursion dans le Bosphore.—Le voyageur qui fera une excursion dans le Bosphore jouira de la vue d'une multitude d'embarcations de toutes formes et de toutes dimensions qui sillonnent sans cesse ce canal; les unes venant du littoral de l'Asie, les autres de celui de l'Europe. Ce *caïk* à sept paires de rames qui s'avance rapidement, c'est celui du Bostandgi-Bachi, chargé de la police du Bosphore et du port; ce grand canot qui remonte plus lentement le détroit à cause de sa forme moins élancée, est celui d'un ambassadeur; cet

autre, que des bras vigoureux peuvent à peine faire mouvoir, transporte sur les différents points du canal des denrées achetées au marché de Constantinople. Si le vent souffle du nord, l'on voit une foule de bâtiments, grands et petits, se diriger vers le port de Stamboul, sortis soit des ports de la Crimée, de Tangarog, d'Odessa ou des bouches du Danube, la plupart chargés de blé, de suif, de beurre, de fer, de bois de construction; des vaisseaux turcs ayant à leur bord des esclaves de la Géorgie et de la Circassie. Si le vent du sud gonfle les voiles des navires, ils sortent du port de la Corne-d'Or pour se diriger, comme une flotte, vers la mer Noire. Arrivé au village des Arnautes (*Arnaout-Keni*), le courant appelé *Cheïtan-Akindici* devient si rapide qu'il est dangereux. On aperçoit au village de Bekek, à l'entrée d'une délicieuse vallée, un palais peint en rouge de la sultane Validé, et le kiosque des conférences au milieu de platanes, de peupliers et de saules pleureurs, où le reis-effendi donne quelquefois audience aux ambassadeurs.

Après avoir passé le détroit où sont situés les deux forts qui défendent le passage dans cet endroit, en continuant la route on rencontre le port de *la Hachi* (*Balta-Limani*), baie spacieuse, célèbre comme l'endroit d'où Mahomet II fit transporter par terre une partie de ses vaisseaux dans le port de la Corne-d'Or fermé par une chaîne; ce qui décida du sort de Constantinople. On arrive au cap et au village de *Yeni-Keni*, où la résidence d'été de l'ambassadeur de France se présente aux regards du voyageur. Du haut de la terrasse verdoyante qui s'élève devant ce palais, on embrasse d'un seul coup d'œil les côtes d'Europe et d'Asie, le Bosphore et la mer Noire. Plus loin est situé *Thérapia*, et l'on arrive enfin à *Buiuckdéré*, bourg considérable, avec un long quai de 2 mille mètres sur le Bosphore, qui offre une promenade agréable. C'est dans ce délicieux endroit que la plupart des diplomates auprès de la Sublime-Porte passent la belle saison. On voit leurs résidences sur le rivage; on remarque surtout celle de l'ambassadeur de Russie. On trouve dans cet endroit un hôtel proprement tenu, où le voyageur peut loger à un prix assez modique. En sortant du golfe de Buiuckdéré, on entre dans le canal de la mer Noire, protégé par deux forts bâtis, à ce qu'on prétend, par les Génois. On entre dans cette mer par le cap Fanaraki ou *Fener-Koui*, où se termine cette excursion.

EXCURSION DANS LA TURQUIE D'EUROPE.

La Turquie est un empire qui tombe en ruine, et qui a

besoin de tout l'appui des grandes puissances médiatrices du nouveau royaume de la Grèce pour continuer sa pénible carrière. La fameuse milice des *yemcheri*, janissaires, exterminée par le dernier sultan, formait environ les deux tiers de ses armées; on ne peut guère savoir quelle est aujourd'hui sa force. La Porte a environ cent mille hommes de troupes régulières, qui n'ont quelque importance que comme une pépinière de recrues pour ses régiments de ligne. La cavalerie turque est forte d'environ douze mille hommes; elle est excellente. La faiblesse de cet empire a été évidente dans sa lutte contre le pacha d'Egypte, que le sultan n'a pu faire rentrer sous sa domination qu'avec le secours des puissances alliées.

Mais la Turquie excite encore un si grand intérêt, qu'elle mérite toute l'attention d'un voyageur, ce qui doit l'engager à visiter les principales villes de cet empire, parmi lesquelles l'une des plus importantes est Andrinople.

ROUTE V.

DE CONSTANTINOPLE A BELGRADE, PAR ANDRINOPLE ET SOPHIE.

	Heures.		Heures.
A Selivri,	4	Tartar-Bazaarjik,	13
Eski-Baba,	11	Sophie,	13
Andrinople,	5	Nissa,	15
Mustapha-Pacha,	3	Alexinitza,	2
Philippopolis, depuis Andrinople, 95 m. (162 kil.).		Jacodino,	7
		Belgrade,	15

La route que prend le voyageur en quittant Constantinople suit le rivage de la mer de Marmara pendant plusieurs heures, ensuite se dirige un peu vers le nord, traverse la haute chaîne des monts *Balkans* ou *Hémus*, grande barrière militaire de la Turquie, dans laquelle on ne trouve que deux passages, l'un conduisant à *Sélim* par *Belgrade*, l'autre à *Rothenthurm*, en Transylvanie. Le premier de ces voyages peut se faire en 12 jours, y compris un jour passé à *Andrinople* et un autre à *Nissa*. Le voyageur prend ordinairement six chevaux,

tant pour lui que pour son bagage et pour son Tartare. Ces chevaux sont changés régulièrement à tous les relais de poste, qui sont éloignés les uns des autres d'environ 15 milles (27 kil.). Avec ce nombre de chevaux, toute la dépense du voyage n'excédera pas 600 fr., même en comptant le backshish (pourboire), qui est ordinairement de 50 francs.

Le costume le plus favorable pour ce voyage (excepté dans l'hiver), c'est d'avoir un châle turc, une ceinture, un pardessus de laine, des pantalons de peau, deux ou trois grands mackintoshes, et de plus une paire de pistolets à la ceinture, plutôt pour se conformer à l'usage que comme but d'utilité.

La monnaie la plus commode dont le voyageur doit se charger sont les petites pièces d'or de 20 piastres (5 fr. environ). Il devra aussi se pourvoir d'un petit sac rempli de piastres d'argent, car les villages turcs sont si pauvres qu'on a de la peine à y changer une pièce d'or.

Quatre heures après avoir quitté l'antique Byzance, mais continuant de suivre les beaux et pittoresques rivages de la Propontide, le voyageur arrive à

Selivri, petite ville située sur les bords de la mer. Le khan (auberge), où vous pouvez vous rafraîchir, est petit, mais propre. Après quelques heures de marche vous atteignez une éminence d'où l'on jouit d'une vue magnifique de la mer, et dans le lointain vous apercevez le *mont Olympe*, dont les cimes s'élèvent majestueusement. La route parcourt alors un pays tout à fait alpin jusqu'à

Eski-Baba. On trouve dans cette petite localité un gîte commode et confortable tenu par un Grec.

Cinq heures de marche au milieu d'une belle contrée un peu ondulée, et parfois couverte d'une riche végétation, vous mènent aux portes de

Andrinople ou Adrianople (l'*Ederneh* des Turcs). Le khan ou auberge d'Andrinople est très-grand et salement tenu ; cependant on peut s'y procurer une chambre propre en glissant quelques petites pièces de monnaie dans la main du *khangée* (aubergiste) à titre de *backshish* (pourboire). Cette cité fut la première capitale de l'empire turc en Europe ; les sultans y ont résidé depuis 1366 jusqu'en 1453, époque où ils transférèrent leur résidence à Constantinople.

La distance entre Constantinople et Belgrade est de 627 milles anglais, ou 998 kil. 1/4. Les Tartares font ce voyage en sept jours ; mais il en faut ordinairement douze.

Andrinople est la seconde ville de l'empire, à 150 milles (270 kil.) ouest-nord-ouest de Constantinople, située au confluent de la *Tundja* et de l'*Arda* avec *la Maritza*, et sur

la rive orientale de la première de ces rivières. L'empereur Adrien, dont elle porte le nom, en fut le second fondateur.

Amurath II s'en est emparé en 1360. Après avoir subjugué la Romanie, la Thrace, depuis l'Hellespont jusqu'aux monts Hémus, il en fit la capitale de ses Etats en Europe. Plusieurs sultans, même après la conquête de Constantinople, l'ont préférée pour en faire leur résidence. Au centre de la ville est le château construit par les Grecs du Bas-Empire; ses murs tombent en ruines. Autour se groupent des faubourgs entourés de vieilles murailles flanquées de tours, défendues par une citadelle. Andrinople a onze portes, renferme deux sérails et quatre mosquées, vingt-huit caravansérais pour les voyageurs, vingt-deux bains publics, un arsenal, une fonderie, cinq ponts en pierre et huit en bois, un aqueduc qui alimente deux fontaines et seize réservoirs pour les incendies; elle a une population de 100,000 habitants, dont la moitié Turcs; le reste se compose de Grecs, d'Arméniens et de Juifs. Cette ville est en décadence, quoiqu'elle soit sur la route de Bucharest à Constantinople. C'est à Andrinople que le général Diébitsch établit son quartier après la bataille qu'il gagna au Balkan, et où fut conclu en 1829 le traité de paix qui termina la dernière guerre entre la Porte et la Russie. Elle est la résidence d'un consul anglais.

Parmi les nombreux édifices publics que nous venons d'énumérer, et qui décorent cette seconde capitale de l'empire ottoman, nous devons faire une mention particulière de la noble *mosquée de Sélim II*, regardée comme le temple le plus magnifique que l'on ait encore élevé à l'islamisme. On dit que son immense dôme, soutenu par des colonnes de porphyre, est de deux pieds plus haut que celui de Ste-Sophie à Constantinople. On arrive aux trois différentes galeries des minarets par des escaliers en spirale tournant les uns autour des autres sans la moindre communication entre eux. Il faut monter 377 marches pour arriver à la galerie supérieure de ses quatre minarets, d'où l'on jouit d'un coup d'œil superbe. Leur grande élévation, leur forme svelte et élégante, vous frappent et vous étonnent; vous admirez également la richesse des tapis qui couvrent l'aire de ce somptueux édifice, et la beauté des lampes et des œufs d'autruche qui pendent du dôme. Cette mosquée renferme plusieurs compartiments semblables aux chapelles latérales qu'on trouve dans les grandes cathédrales. Dans l'un des côtés vous remarquez une chaire fort élevée et élégante, à laquelle on monte par un escalier tout à la fois gracieux et hardi; au centre de ce noble monument se trouve une jolie fontaine circulaire. Le nombre des fenêtres de la mosquée est de 999; sa cour extérieure est

pavée de dalles de marbre, et les colonnes antiques qui ornent les cloîtres sont de différents ordres et de différentes dimensions, et toutes des matériaux les plus précieux.

Un second monument fait encore l'orgueil d'Andrinople; c'est le *bazar d'Ali-Pacha*, qu'on regarde comme l'un des plus beaux du monde. C'est un vaste édifice construit en briques, avec des voûtes en forme d'arches composées de briques blanches et rouges; on y entre par une porte qui se trouve à chacune de ses extrémités, et par quatre autres latérales. La longueur de sa haute galerie peut avoir 300 mètres. Le premier coup d'œil que vous jetez sur cette immense quantité de riches produits, tels que joaillerie, châles, mousselines, étoffes de soie et d'or, a quelque chose d'éblouissant et de magique que vous n'avez pas rencontré à Constantinople.

Le voyageur ne doit pas oublier de visiter aussi la *mosquée du sultan Bajazet II*, surmontée d'une belle coupole et de deux minarets, ainsi que celle du *sultan Mourad II*, dite aussi *Outch-Serfeli*, située au milieu de la ville, et ornée de neuf coupoles et de quatre minarets.

Hors des murs de la ville se trouve *Eski-Seraï*, ou l'ancien palais des sultans, situé sur les bords de la *Tundja*. Ce magnifique édifice, abandonné depuis longues années, a beaucoup souffert; sa tour octogone, entourée de beaux kiosques qui s'élèvent dans la vaste cour, et la porte par laquelle on y entre, sont maintenant les parties les plus remarquables de cette ancienne résidence impériale.

La plaine qui est devant cette ville est fameuse par la grande victoire qu'y remporta Constantin sur Licinius. L'empereur Valens y fut depuis vaincu par les Goths; porté blessé dans une cabane, il y fut brûlé vif par ses barbares vainqueurs.

Le voyageur ira voir dans les environs de cette ville les 400 beaux jardins qui sont arrosés par les trois rivières qui traversent la ville. Parmi les endroits de plaisance et célèbres les plus fréquentés est le superbe village *Hiselekun*, véritable jardin de roses, et où on fait aussi une immense quantité d'excellente essence de rose, pour laquelle Andrinople est renommée.

On compte trois jours de voyage depuis Andrinople jusqu'à Philippopolis: la route passe à travers le village de *Mustapha-Pacha*, sur la Maritza, et celui de Haoss-Keny; la dernière partie du voyage prend la direction vers le nord-ouest dans la vaste plaine de la Roumélie, ayant au nord le mont *Hémus* ou la *chaîne du Balkan*, et au sud-ouest la chaîne des *monts Rhodopes*, lesquelles, en s'unissant presque entière

ment, forment la porte de fer *d'Adrien*. Ensuite le voyageur aperçoit *les tours* et les minarets de

PHILIPPOPOLIS (*Filibé* des Turcs), grande ville de la Roumélie, située sur une petite île formée par la *Maritza*, qui est déjà navigable dans cet endroit. Cette ville possède plusieurs mosquées, dont une entre autres est très-pittoresque, plusieurs églises grecques et arméniennes. On lui donne 30,000 habitants; elle possède de bonnes fabriques de soieries, de draps et de toiles de coton : son bazar est bien assorti. Avant le tremblement de terre de 1818, qui la détruisit presque entièrement, Philippopolis était une cité florissante. Quand milady Montague la visita en 1717, elle y trouva une secte de chrétiens dite *Paulines* (de l'apôtre saint Paul); on montre encore une vieille église dans laquelle, dit-on, cet apôtre prêcha. Cette ville renferme peu de ruines antiques. — Le relais de la poste aux chevaux offrira au voyageur une auberge assez confortable.

Après 14 bonnes heures de marche, toujours à travers les belles plaines de la Roumélie, nous arrivons à

TARTAR-BAZAARJIK, petit village, mais dont le khan (auberge) contient deux ou trois chambres très-confortables.

Bientôt nous passons la chaîne du *Balkan* par la célèbre porte de Trajan, élevée par les Romains pour servir de barrière contre les incursions des tribus barbares de la *Dacie*. Ces montagnes ont un caractère imposant, et justifient ces deux vers de la *Dame du Lac :*

« The balkan cliffs like giants stand,
» To sentinel enchanted land. »

W. SCOTT.

Du sommet du passage, la vue présente un contraste frappant : d'un côté, vous admirez les plaines fertiles de la Bulgarie; de l'autre, votre œil se porte avec tristesse sur les champs désolés de la Thrace.

A peine avons-nous quitté cette barrière, protectrice imaginaire de l'empire ottoman en Europe, que déjà nous entrons dans un pays moins alpestre. Le sol s'aplanit, et de riches plaines nous conduisent à

SOPHIE (*Triaditza des Bulgares*), grande ville qui passe pour la capitale de la Bulgarie, située dans une vaste plaine arrosée par l'Isker, à 355 milles (548 kil.) nord-ouest de Constantinople, sur la route de cette dernière ville à Belgrade, et communiquant avec Saloniqne et Sérès. Elle fait un commerce actif; elle renferme 23 mosquées, plusieurs

églises grecques et catholiques; elle est la résidence ordinaire du béglerbey de Roumélie; elle est le chef-lieu d'un vaste sandjik qui s'étend des deux côtés du Balkan : l'Isker, la Maritza et d'autres rivières l'arrosent.

C'est l'une des plus belles villes de la Turquie d'Europe; on lui donne de 30,000 à 50,000 habitants turcs, grecs, bulgares, arméniens et juifs.

Sophie est la résidence d'un métropolitain grec et d'un archevêque catholique. — Le voyageur trouvera dans cette ville plusieurs maisons grecques particulières, où il pourra se loger très-confortablement.

De cet endroit, la route serpente d'une manière on ne peut plus pittoresque le long de la base du *mont Tésovitch*, qui forme l'un des angles saillants des Balkans; et avant d'arriver à *Nissa*, vous vous arrêtez devant une tour composée de crânes humains, érigée pour commémorer une victoire que les Turcs gagnèrent sur les Serviens.

Nissa, qui est à 15 bonnes heures de cette ville, était autrefois le chef-lieu de la Servie; elle est située dans une plaine riche et fertile, sur la rivière *Nissava*, affluent de la Morave orientale. Elle est protégée par un mur et un rempart. On y compte 7,000 habitants.

Le voyageur qui cherche des monuments et des souvenirs ne trouvera rien ici qui soit digne de son intérêt, si ce n'est la beauté du ciel. Mais l'observateur ne verra pas sans plaisir les progrès que fait dans ce pays la civilisation européenne; le christianisme a remplacé en grande partie l'islamisme, et la population mahométane commence à disparaître pour faire place aux Grecs chrétiens.

La route alors traverse la rivière *Mornoe*, sur le pont pittoresque de *Ravenatz*, qui, avec les ponts d'Andrinople et de Philippopolis, sont les seuls que l'on rencontre sur la route depuis *Stamboul* ou *Constantinople*.

Sept heures après avoir quitté Nissa, vous arrivez à

Jagodina. Rien de remarquable dans cette localité, si ce n'est un bon logement que vous trouverez dans la maison particulière d'un Servien.

Bientôt la route traverse des forêts qui offrent des scènes magnifiques, surtout près de *Hassan-Palanka* et de *Semendria*. Ici les campagnes vous offrent l'aspect de beaux parcs anglais. C'est des hauteurs qui dominent Semendria que vous apercevez le romantique et majestueux *Danube*, dont la vue est des plus belles.

A 8 milles (14 kil. 3/4) à droite de notre route, se trouve

SEMENDRIA (St-André), capitale de la Servie, sur la rive droite du Danube, au confluent de la Jassova avec ce fleuve,

à 40 kilom. sud-est de Belgrade, et 712 kil. nord-ouest de Constantinople. Elle fut prise par les Turcs en 1438, et reprise plusieurs fois par les Hongrois et par les Turcs, auxquels elle est restée; elle a une vieille citadelle, avec une population de 10 à 12,000 habitants. De là on arrive à

Belgrade, ville considérable et forteresse jadis importante de la Servie, mais n'offrant maintenant que des ruines pittoresques. Elle est au confluent de la *Save* et du *Danube*, sur la rive droite et méridionale de ces deux fleuves, à 627 milles (998 kil. 1/4) nord-ouest de Constantinople. La citadelle, bâtie sur un promontoire entre la *Save* et le *Danube*, était formidable sous le point de vue militaire.

Le voyageur pourra aller loger dans un khan très-beau et très-bien tenu. Il congédiera le Tartare qui l'aura accompagné, puisque de cette ville il entre dans l'Europe chrétienne.

La quarantaine de *Semlin* est de dix jours; elle est exercée très-sévèrement, et elle est très-dispendieuse; mais le logement est confortable.

La douane de *Sélim* est tracassière, et chaque employé ne se borne pas à attendre un salaire, mais il l'exige.

ROUTE VI.

DES ILES IONIENNES DANS L'ALBANIE.

ALBANAIS.

Comme le passage des barques des îles Ioniennes sur les côtes de l'Albanie est fréquent, le voyageur pourra s'y rendre facilement quand il voudra, surtout depuis que la quarantaine a été supprimée à Corfou, et qu'il existe une libre pratique entre le littoral de ces deux pays. On peut s'embarquer à Corfou, soit pour Seyados, village immédiatement opposé, soit pour Butrinto, Parga ou Prévesa, en en donnant avis au pacha. Peut-être que la meilleure voie serait aussi celle par la voie du bateau à vapeur qui part de Ste-Maure pour faire la traversée jusqu'à Prévesa, qui est à une distance de 12 milles (19 kil. 1/2).

Prévesa est située sur la côte nord du détroit qui réunit le golfe d'Arta avec la mer Ionienne; elle a une population de 3 à 4,000 habitants; elle est sur la frontière de la Turquie

du côté de la Grèce. On voit les ruines de *Nicopolis* à 3 milles nord de Prévesa, sur l'isthme qui joint la péninsule de son nom avec le continent. *Nicopolis* avait été fondée par Auguste, en commémoration de la bataille d'Actium. Ces ruines consistent en deux théâtres et une partie des murs de la ville, avec une arche, des bains, des voûtes et plusieurs inscriptions.

Le port de Prévesa est formé par une longue langue de terre qui s'avance dans la baie de son nom. Les rues de la ville sont étroites, inégales, et souvent non pavées; la plus grande partie des maisons sont en bois; le principal édifice est l'habitation du pacha, qui offre l'apparence d'un lieu abandonné. La forteresse et les autres ouvrages, construits par Ali-Pacha, existent encore.

ROUTE VII.

DE PRÉVESA A JANINA, PAR ARTA.

Arta,	4 heures.	Janina,	14 heures.

Jusqu'à Arta la distance est de 4 heures, et jusqu'à Janina de 14 heures.

ARTA est située sur le site de l'ancienne *Ambracia*, près de l'*Aractus*, à 14 lieues (56 kilom.) sud de Janina, dans une plaine fertile, sur la rivière de son nom, qui se jette dans le golfe d'Arta. L'approche de cette ville est très-pittoresque; ses environs sont embellis de jardins d'orangers et de vignobles, et avant d'atteindre la ville on traverse l'Aractus sur un pont d'une construction remarquable. Le port s'appelle Salagora. La population, depuis la peste de 1816, a été réduite à 5 ou 6,000 habitants, en majeure partie Grecs.

Le *golfe d'Arta* ou de Prévesa, formé par la mer Ionienne, a une entrée fort étroite, pénètre fort avant dans les terres, en sorte que son littoral a 30 à 40 lieues. De belles forêts le rendent très-pittoresque; il y a d'excellents ports. En face de Prévesa était situé le bourg d'Actium, célèbre par la victoire d'Auguste.

JANINA, capitale de l'Albanie et résidence d'un pacha, située dans une position magnifique. Le grand et pittoresque lac *Ackérusie* étend ses belles eaux le long de la base d'une haute montagne escarpée qui forme une des premières ramifications du *Pinde*, et peut avoir 2,500 pieds au-dessus

du niveau de la mer; à sa base se trouve une petite île, et vis-à-vis une péninsule sur laquelle s'élève une forteresse. — Janina est assez bien bâtie, mais ses rues sont étroites et mal pavées, à l'exception de celle du Bazar. Toute l'importance de cette ville vient d'avoir été la capitale d'Ali-Pacha, homme extraordinaire, qui de simple chef de Kleptes, parvint à se rendre maître non-seulement du sandjik de Janina, mais de plusieurs autres encore. Il éleva des palais somptueux, encouragea le commerce et l'industrie, créa des écoles élémentaires, un lycée, une bibliothèque publique, organisa une flottille et une armée de 20,000 hommes bien disciplinée. La population s'élevait alors à plus de 30,000 habitants; mais, ayant voulu secouer le joug du Grand Seigneur, il fut misérablement assassiné par Mohammed, pacha de la Morée, après s'être défendu vaillamment. — Ainsi se termina, le 5 février 1822, à l'âge de 82 ans, la carrière de cet homme extraordinaire. Avec lui ont disparu de Janina population, arts, industrie et commerce. La ville peut avoir maintenant 10,000 âmes.

ROUTE VIII.

DE JANINA A SALONIQUE, PAR LARISSE.

	Heures.		Heures.
Khan de Baldouni,	5 1/4	Katarina (Dium),	6
Metzovo,	8	Kitros (Pydna),	3
Khan de Malakassi,	4	Leutérochori,	1
Kalabaka,	7	Lebano,	2
Tricala,	4	Inge-Mauro (bac),	2
Zarko,	6	Mauro-Smack (bac),	3
Larisse,	6	Vardar (rivière),	3
Yan,	3 1/2	Tekale,	2
Ambelakia,	2 1/4	Salonique,	2
Platamonos (Héraclée),	6		

De *Janina* au *Khan de Baldouni*, 5 heures 1/2 de marche. La route longe alors le lac, tourne la colline dont nous venons de parler, et dont le sol présente une nuance ferrugineuse. Nous entrons ensuite dans une large vallée, à l'extrémité de laquelle nous montons à travers la chaîne du *Metzoukel*, sur le sommet duquel nous jouissons d'une vue magnifique :

d'un côté, c'est le lac de Janina, avec ses eaux bleues, et la riante vallée d'*Aractus*; de l'autre, les scènes alpestres du *Pinde;* au-dessous de cette chaîne, et à 12 milles (21 kil.) de Janina, se trouve le *khan* de Kyra ou *khan de la Dame*. La large route pavée que nous avons prise en quittant l'ancienne capitale d'Ali-Pacha nous conduit à

Metzovo. Cette ville, de 1,000 maisons environ, est comme suspendue sur l'escarpement d'une montagne séparée des *monts Zygos* et *Prosyllion* par de profonds ravins d'où la rivière Arta prend sa source. — Metzovo est le passage le plus important de toute la Roumélie; sa hauteur au-dessus du niveau de la mer peut être de 3,000 pieds. Le lit du torrent qui forme une branche de l'Arta divise cette ville en deux parties inégales; sa population est d'origine walaque.

Une particularité qui ne manque pas d'intérêt pour le voyageur, c'est que l'*Aspropotamo*, le fameux Achéloüs des anciens, prend sa source près de Metzovo; le *Pénée* ou *Salympria*, aux souvenirs poétiques, naît aussi sur le flanc est du Pinde, mont révéré de l'antique Grèce, un peu au-dessus de Metzovo; enfin le *Viosa*, l'ancien Aoüs ou Aias, prend également sa source dans les montagnes qui se trouvent au N. de Metzovo.

De Metzovo au *Khan de Malakassi*, 4 heures de marche. Ensuite la route monte la chaîne du Pinde, et suit le cours d'un torrent qui descend de la montagne; la montée devient alors très-escarpée jusqu'au sommet de la chaîne, qu'on atteint après deux heures de marche. De ce point votre œil s'étend sur les vastes plaines de la Thessalie, sur le Pénée de Tempé, jaillissant au-dessous de vous du flanc de la roche; le dernier plan de ce tableau magique vous montre une série de montagnes et de plaines, au milieu desquelles l'Olympe mythologique et d'autres hautes formations non moins célèbres dans l'antiquité élèvent leurs fronts majestueux. Mais au milieu de ce merveilleux panorama, la pittoresque chaîne du Pinde n'est pas le point le moins saillant du paysage.

De l'autre côté du Pinde la pente est plus douce, et à une petite distance vous arrivez au *khan de Malakassi*, situé au confluent de deux courants qui forment la jolie rivière *Salympria*. Sur le côté escarpé de la montagne, vous apercevez la ville de *Malakassi*, dont les habitations sont entremêlées d'arbres comme à Metzovo.

La route que nous suivons passe par un *khan* situé sur le vieux Pénée, et bientôt après dans une vallée qu'arrose l'importante rivière *la Klinovo*. Tout le pays que nous avons

parcouru depuis le sommet du Pinde était appelé par les anciens *Athamanie*.

La route devient alors excellente, et à mesure que nous descendons dans la vallée de Salympria (Tempé), les rochers singuliers de *Météora* (Hauts-Lieux) deviennent plus visibles. Ces bizarres formations s'élèvent à un mille environ (1 kil. 3/4) du Pénée, comme un groupe de masses isolées, affectant la forme de cônes et de piliers de roc d'une grande hauteur, dont la plupart sont perpendiculaires. Les profondes solitudes qui se trouvent entre ces pinacles sont couvertes de bois épais. Mais, à mesure que nous approchons, la scène s'agrandit, notre intérêt augmente en découvrant sur ces hauts pics plusieurs monastères grecs qui semblent tout à fait séparés du reste du monde.

La petite ville de *Kalabaka* est située au-dessous du plus élevé de ces pinacles.

Les monastères de Météora. Quatre de ces pieuses retraites sont situées sur le sommet de rochers séparés; on ne peut y pénétrer qu'au moyen de cordes ou d'échelles fortement fixées dans la roche.

Autrefois le nombre de ces monastères était de 24; maintenant on n'en compte que sept qui sont habités, savoir : *Météora* ou *Météoron*, *Aios Stéphanos*, *Barlaam*, *Aia Triada*, *Aios Nocholas*, *Rosaria* et *Aia Mone;* quelques-uns sont situés dans des grottes formées par la nature et par la main des hommes dans la paroi de la roche.

Lorsque vous arrivez au pied d'une de ces saintes retraites, si votre intention est de la visiter, vous appelez, et les moines, à votre demande, laissent tomber, à l'aide d'une forte poulie, un filet dans lequel vous vous placez. C'est dans ce frêle véhicule que vous faites, en 3 minutes et sans le moindre danger, une ascension de 150 pieds.

Les monastères sont dispersés d'une manière irrégulière sur le sommet de leurs roches respectives; leur apparence, tant extérieure qu'intérieure, n'offre rien de grand ni de riche.

De Kalabaka, la route tourne le plus haut de ces pinacles, qui peut avoir 1,000 pieds de hauteur, puis elle débouche dans la plaine de Tricala. Vous apercevez à droite le Pénée, à gauche Kalabaka, ombragé par le revers des rochers de Météora, qui de ce côté prennent un caractère alpin. A une certaine distance dans la plaine, s'élèvent orgueilleusement les tours de Tricala; sur le même plan à droite s'élance le Pinde, et sur la gauche se dessine une chaîne peu élevée de collines aux flancs dénudés.

Plus nous nous approchons de Tricala, et plus le pays présente l'aspect du confort, de l'activité et de l'aisance.

TRIKALA ou *Tricala*, l'ancienne *Tricca*, est située sur la pente d'une chaîne de collines. A l'extrémité de cette chaîne se trouvent les ruines d'un château, élevé probablement pendant la période des empereurs grecs.

La seule habitation digne de quelque remarque est celle du gouverneur; elle est composée de deux grands séraïs qui occupent les deux côtés d'un quadrangle.

Sa population est estimée à 12,000 habitants.

La culture du coton est arrivée au plus haut point de prospérité dans tout ce district.

Pour gagner Larisse, il faut compter 12 heures de marche; mais le voyageur peut diviser sa journée en deux parties, en s'arrêtant à

SARKO ou *Sarcho*, village en ruine qui se trouve à moitié route : — passé ce village, le pays n'offre que peu d'intérêt. Bientôt après, le voyageur traverse la Salympria près d'un village abandonné. Un peu plus loin il aperçoit sur une petite éminence des tombes turques et des ruines grecques : — c'est le site de l'ancienne *Larisse*. — Après quelques minutes de marche, vous voyez briller les minarets de *Larisse* ou *Yenicher*, au-dessus d'une oasis d'arbres et de verdure située au milieu d'une plaine de sable.

LARISSE est située sur une pente douce de la rive méridionale de la Salympria; c'était une des plus riches cités de l'ancienne Thessalie, et elle est encore aujourd'hui regardée comme la capitale de cette province.

Avant la dernière guerre, Larisse avait une population de 30,000 âmes; plusieurs fabriques de coton, de soie, de maroquin, et surtout ses fameuses teintureries en rouge, lui assignaient une place distinguée parmi les principales villes de l'empire. Larisse est le siége d'un archevêque grec. Son pont de dix arches est d'une construction très-remarquable, et mérite l'attention du voyageur.

La route suit maintenant l'ancienne voie militaire ou la plaine pélasgique, sur laquelle vous rencontrez de nombreux *tumulus;* ensuite elle traverse le *Palus Mesonis*, lac marécageux dont parle Strabon. De ce point l'Olympe se montre dans toute sa beauté, et vers le S.-E. vous apercevez le noble *mont Pélion*.

YAN, à 3 heures 1/2 de Larisse, est un lieu sans importance.

La route suit le cours du Pénée ou Salympria jusqu'à *Baba*, qui se trouve à l'entrée du val de Tempé. Baba peut bien avoir été l'ancienne *Gonnus*.

L'*Olympe* à gauche, et l'*Ossa* sur la droite, forment les deux côtés du défilé de Tempé, et dans le fond de la déchirure qui se trouve entre ces deux mythologiques montagnes, le Pénée roule ses eaux agitées.

C'est à l'entrée de ce défilé, du côté de la rivière, que se trouve *Baba*, et à droite de cette ville, sur une élévation considérable, vous apercevez *Ambalapia* sur le *mont Ossa*; la route qui y conduit est bien pavée. C'est de cette partie du mont Ossa que les anciens tiraient leur vert antique.

Ambelakia. Toutes les hauteurs qui entourent cette ville sont couvertes de vignobles qui produisent un vin approchant assez de celui de Bordeaux. Cette ville est située sur le versant de la montagne au-dessus du passage de Tempé; plusieurs habitants de cette place solitaire sont Allemands, bien qu'ils portent le costume oriental.

« Cette ville, dit M. Beaujour, qui la visita au commencement de ce siècle, ressemble plutôt à un bourg de Hollande qu'à un village de Turquie. Son industrie répandait dans toute la contrée le mouvement et la vie; son commerce unissait l'Allemagne à la Grèce. Sa population s'élevait alors à 4,000 âmes. Les vices et les soucis qu'engendre la paresse étaient inconnus dans cet heureux village. Les cœurs des Ambelakiotes étaient purs, et leurs figures calmes et sereines; l'esclavage, qui flétrissait la belle plaine qu'arrose le Pénée, n'était jamais monté jusqu'à eux; ils se gouvernaient, comme faisaient leurs ancêtres, par leurs protexeros (primats ou anciens). Deux fois les Musulmans de Larisse voulurent escalader leurs rochers, et deux fois ils furent repoussés par des mains qui laissaient tomber la navette pour prendre le mousquet. »

Le commerce d'Ambelakia s'étendait sur toute l'Allemagne; ses marchands étaient renommés pour leur zèle et leur probité; mais toute cette prospérité fut détruite par un événement politique : vint la révolution grecque, qui fit disparaître fabriques, commerce, industrie de cet heureux coin du monde.

D'Ambelakia la route redescend dans la vallée de Tempé, et regagne celle de Salonique.

Les scènes qu'offre alors le pays que nous traversons sont de la plus grande beauté. A droite et à gauche vous apercevez, sur les pics les plus élevés des roches perpendiculaires qui bordent le passage, les ruines d'anciennes forteresses, jadis le boulevard du défilé.

C'était avec les lauriers cueillis dans la vallée de Tempé qu'on couronnait les vainqueurs aux jeux pythiens. Les habitants de Delphes venaient les cueillir tous les neuf ans.

La contrée que parcourt le voyageur offre quelques beaux points de vue, surtout lorsqu'il s'approche du golfe de Salonique, du sein duquel sortent les îles de *Sciathus* et de *Scopalos*.

PLATAMONOS, à 6 heures de marche, occupe le site de l'ancienne *Héraclée*. La citadelle couronne un rocher qui fait face à la mer, et au pied duquel coule une jolie rivière. On trouve dans cette ville quelques restes d'antiquités, entre autres un aqueduc; le cimetière turc se trouve au-dessous du mur de la citadelle.

En quittant Platamonos nous traversons une petite rivière; à notre gauche se trouve *Scamnya*, village suspendu sur un des côtés de l'Olympe. De cette petite ville le voyageur peut gagner le sommet de la célèbre montagne en quatre à cinq heures.

Vers l'est, de l'autre côté du golfe de Therma, vous apercevez le *mont Athos*. Notre route continue de longer la base de l'Olympe; nous passons par un khan, puis nous traversons la rivière *Malathria* (l'*Enipée*), après avoir atteint la *via Militaris*, le *Sathis*, dont parle Tite-Live comme du seul passage qui conduisait en Macédoine.

Avant d'arriver à Katharina, il faut passer à gué les rivières de *Mauro-Nero* et la *Pelleia;* près de cette dernière se trouvent les ruines d'un temple dorique.

En tournant un peu à gauche de la route, nous atteignons un tumulus qui correspond parfaitement avec la description que fait Apollodore du tombeau d'Orphée.

KATHARINA, 6 heures de marche, est une petite ville entourée de bois, située dans une plaine étroite entre l'Olympe et la mer. De cet endroit la vue de l'Olympe est magnifique; tout porte à croire que Katharina occupe l'emplacement de *Dium*. L'ancien char pélasgique traîné par des bœufs est encore aujourd'hui en usage dans ces contrées.

En quittant Katharina, nous quittons aussi la contrée de l'Olympe; mais bientôt nous traversons une autre chaîne de montagnes qui forme aussi une barrière entre la *Macédoine* et la *Thessalie*. Ensuite la route gagne le haut d'une colline d'où la vue est très-belle dans la direction opposée au mont Athos et à Salonique.

Bien au delà de la ville on aperçoit une série de collines, et vers le N. une haute montagne couverte de neige, appelée *Maleskivo*, qui doit être le *Scomius* de Thucydide.

KITROS. A trois heures de marche est l'ancienne *Cydna* ou *Pydna*. C'est dans la plaine devant cette ville que se donna la bataille qui décida du sort de la Macédoine; les Romains, victorieux, en firent une province romaine. Une

tombe très-remarquable qui se trouve dans la plaine indique le lieu du combat.

C'est aussi dans ce lieu que Cassandre assassina Olympias, mère d'Alexandre le Grand, Roxane, sa femme, et Alexandre, son fils.

Une heure après, nous arrivons à

LEUTEROCHORI, ville située sur une éminence près du golfe. Elle occupe probablement le site de l'ancienne *Méthone;* ce fut au siége de cette ville que Philippe perdit l'œil droit.

La route suit la plaine à l'extrémité du golfe de Therma; elle vous conduit ensuite au bord de l'*Inge-Mauro*, grande rivière que l'on traverse dans un bac; et trois heures plus loin se trouve la *Mauro-Smack*, rivière que l'on passe de la même manière. Bientôt après vous apercevez à gauche le village de *Yamtza*. Marchant toujours dans un pays assez insignifiant, le voyageur arrive sur les bords de la rivière *Vardar*, qu'il traverse sur un pont de bois ayant un quart de mille (450 mètres de longueur). Cette rivière est l'*Axius*, qui séparait la *Mygdonie* de la *Bottiaé*; c'est dans ce dernier pays qu'était située *Pella*, lieu de naissance d'Alexandre. Deux heures de plus vous conduisent à TÉKALE ou TEKELLY, où vous trouvez quelques débris d'antiquités; la route traverse de riches campagnes pendant deux heures et nous mène au pied des murs de l'ancienne *Therma*.

SALONIQUE OU THESSALONIQUE, plus anciennement encore *Thermes*, grande ville de Macédoine, bâtie en amphithéâtre au pied du mont Hostach, au fond du golfe de Salonique ou golfe Thermaïque, formé par l'Archipel. Elle est située à 141 lieues de Constantinople, à 16 l. 1/2 de Sérès, à 23 nord-est de Larisse. Il y a des consuls de toutes les nations, et des caravanes apportent à Salonique les cotons, les tabacs et les maroquins. Elle a une population de 70,000 habitants, parmi lesquels il y a beaucoup de juifs. Le port est assez vaste pour contenir 800 vaisseaux. Des aqueducs amènent à la ville les eaux des montagnes. Il y a dix grandes mosquées, des églises grecques et des synagogues.

Cassandre changea le nom de Thermes, que portait la ville, en celui de Thessalonica, en l'honneur de sa femme, sœur d'Alexandre le Grand. Elle fut la résidence de Cicéron pendant une partie de son exil. Le propylée de l'hippodrome est une superbe colonnade de 5 pilastres qui supportent un entablement pour l'entrée dans le forum; il y a encore plusieurs autres monuments antiques qui méritent l'attention du voyageur.

La citadelle, qui se trouve sur le point le plus élevé du

bel amphithéâtre sur lequel cette ville est bâtie, est appelée par les Turcs *Jedi-Koulé*, et par les Grecs *Heptapyrgium*. Ces deux dénominations signifient également *les sept tours*. C'est l'ancienne acropolis, dans laquelle on trouve quelques débris de colonnes de vert antique, et un arc de triomphe érigé sous Marc-Aurèle.

Vers l'ouest se trouve la tour de *Namasie-Koulé*, qui tire son nom d'un torse colossal qu'on prétend être celui de la femme de Cassandre.

Le *Propylée de l'Hippodrome*, que les juifs espagnols qui résident dans ce quartier appellent *las Incantadas* (figures enchantées), et les Turcs *Sourti-Malek* (figures d'anges), est une magnifique colonnade corinthienne de 5 piliers supportant un entablement, avec quatre espaces vides entre les piliers qui servent d'entrées à l'hippodrome ou forum. Au-dessus de cet entablement se trouvent des figures en relief.

La *Rotonde* est bâtie sur le modèle du Panthéon de Rome; quelques auteurs prétendent que ce fut un temple consacré aux mystères des *Cabiris*, et qu'il fut construit sous Trajan. L'intérieur est recouvert de mosaïques, comme le dôme de Ste-Sophie à Constantinople.

L'hippodrome, espace magnifique, est situé entre la Rotonde et la mer.

Dans l'église de *Sainte-Sophie*, construite à l'imitation de celle du même nom à Constantinople, mais sur une plus petite échelle, on voit quelques colonnes et un *bema* (chaire) de vert antique. La tradition rapporte que saint Paul prêcha dans cette chaire lorsqu'il vint à Salonique; d'autres traditions disent que ce fut dans une église souterraine située au-dessous de la *mosquée de St-Demetrius*, qui était autrefois la métropole. La forme de ce temple est celle d'une croix; les murs de l'intérieur étaient garnis de marbre, et chaque côté orné d'un double rang de colonnes de vert antique.

La *mosquée d'Eski-Djami* fut jadis un temple consacré à *Vénus Thermes*. De chaque côté se trouvaient douze colonnes d'ordre ionique; les six colonnes du pronaos existent encore, bien que cachées par les murs. Il faudrait peu de travail pour rendre à ce beau monument sa forme primitive, et, après le temple de Thésée à Athènes, ce serait l'édifice le mieux conservé de tous ceux qui nous restent de l'antiquité.

Le voyageur doit visiter aussi *la Porte du Verdar*, ainsi appelée parce qu'elle mène à ce fleuve: c'était l'ancien *arc de triomphe d'Auguste*, élevé après la bataille de Philippi; cet arc se trouve à l'extrémité d'une rue qui traverse la ville de

l'est à l'ouest, tandis qu'à l'autre extrémité, devant la porte de Cassandre, vous apercevez l'*arc de Constantin*.

ROUTE IX.

DE SALONIQUE AU MONT ATHOS PAR CASSANDRE, ET RETOUR A SALONIQUE.

	H.	M.	Kil.
Battis,	3 $^1/_4$	10	18
Cardia,	3 $^1/_4$	10	18
Soufular,	1	3	1 $^1/_4$
Porta (Potidée),	2	»	» $^3/_4$
Atheta,	4	»	»
Valtos,	1	3 $^1/_4$	5 $^1/_2$
Furia,	1	3 $^1/_4$	5 $^1/_2$
Calandria,	1	3 $^1/_4$	5 $^1/_3$
(Revenir à Porta),	»	»	»
Agia-Mama,	1	»	»
Mecyberna,	1	3	5 $^1/_2$
Polygiro,	3	10	18

	H.	M.	Kil.
Roumelia,	3	»	»
Niket,	3 $^1/_4$	»	»
Agia-Nicola,	1	»	»
Ravanikia,	5	»	»
Gomati,	»	»	»
Ozeros (Acanthus),	»	»	»
Mont Athos,	»	»	»
(Retour à Salonique par Nizvaro),	»	»	»
Galatz,	»	»	»
Vasilico,	»	»	»

En quittant Salonique, la route que suit le voyageur traverse une contrée stérile; mais à 2 milles (3 kil. $^1/_2$), les collines se couvrent de beaux vignobles. Plus loin encore vous traversez une plaine que baigne la *Shabréas*, jolie rivière, et dans cette plaine vous ne trouvez pas un seul village, bien qu'il y ait peu d'années ce district fût connu sous le nom *des Villages*.

Battis, 3 heures $^1/_4$, était autrefois un village considérable, n'ayant maintenant qu'une vingtaine de maisons. Il appartenait à Youssouf-Pacha; mais depuis la confiscation des biens de ce dernier, il appartient maintenant au gouvernement.

La route traverse une contrée ondulée et pittoresque : à votre gauche se trouve une jolie série de collines; à droite, le golfe, avec l'*Olympe* qui s'élève majestueusement sur le rivage opposé; plus loin vous distinguez l'*Ossa* et le *Pélion*; sur la gauche, *Adeia*, village turc de 30 maisons; 3 h. $^1/_4$ de marche, et vous êtes à

CARDIA, Tchiftlik, ou ferme d'Achmet, bey de Salonique.

Les femmes de ce canton portent sur la tête des espèces de petits cylindres faits de carton-pâte, au-dessous desquels elles attachent un mouchoir ou voile blanc qui retombe sur leurs épaules.

Bientôt la perspective s'agrandit; la mer roule ses belles ondes au-dessous de vous; vers le nord s'élèvent des collines jadis célèbres par leurs riches minerais, et au milieu desquelles sont situés les 360 villages connus sous le nom de *Mademo-Chorio* et de *Sidero-Karps*. Ensuite le pays redevient stérile jusqu'à

Soufalar, 1 heure de marche. Rien de remarquable, si ce n'est les trois grandes tours carrées appartenant aux métochies (fermes) des monastères. Deux heures de marche vous conduisent à

PORTA (*Potidée*), située à l'entrée de la péninsule étroite maintenant appelée *Cassandre*, et jadis *Palleanea*. Il ne reste plus rien de cette ville autrefois riche et puissante, si ce n'est quelques blocs du mur garni de tourelles qui défendait cette cité d'un rivage à l'autre; un marais indique l'emplacement de son ancien port.

Dès qu'il entre dans cette péninsule, le voyageur traverse un sol couvert de buissons au bout desquels il atteint une éminence d'où sa vue s'étend sur le *golfe Toranique*. Le *mont Athos* paraît entre le promontoire de *Sithonie* et l'horizon, et vers la droite il a sous les yeux les forêts de *Pallenis*.

ATHETO, que le voyageur atteint après quatre heures de marche, est une petite ville renfermant des restes d'architecture grecque qui racontent sa puissance et sa splendeur passées.

Avant la révolution grecque, la péninsule de Cassandre contenait 700 familles, dont 600 étaient propriétaires, et 100 étaient fermières des métochies des monastères de l'Athos. Ces 700 familles possédaient environ 2,500 têtes de bœufs, sans compter les troupeaux et les autres bestiaux, dont le nombre se montait à plus de 30,000. La richesse de cette population surpassait celle de toutes les autres communautés du même genre dans la partie ouest de l'Europe, et de plus ces paisibles habitants jouissaient de droits civils et municipaux presque inconnus aux nations de l'Europe occidentale. Telle était la situation de cette heureuse péninsule, lorsque la révolte de la Moldavie parvint aux oreilles de ces peuples pasteurs. L'esprit de religion et d'indépendance les poussa dans le mouvement tracé par leurs coreligionnaires de Constantinople et des autres parties de l'empire; mais, jugeant bientôt que leur conduite était imprudente et leur révolte au moins prématurée, puisque les seuls de cette partie de l'em-

pire ils s'étaient mis en état d'insurrection, ils envoyèrent donc leur aga pour faire leur soumission et obtenir leur pardon. Malgré cet acte de repentir, Abdulabul entra dans la péninsule, passa tous les habitants au fil de l'épée, rasa toutes les habitations, et laissa le pays désert pendant environ deux ans. Après avoir quitté Atheto, vous marchez pendant environ une heure pour arriver à

Valtos; une heure après à

Furia, et ensuite à

Calandria. Près de ce dernier village, le voyageur trouvera sur un cap les restes d'une ancienne cité nommée *Posidium*.

De là le voyageur doit revenir à *Porta*, et une heure après il atteint

AGIA-MAMA, village caché au milieu de beaux bouquets d'arbres, mais derrière lesquels vous apercevez quatre tours blanches, liées par des murs d'argile : c'était, il n'y a pas encore longtemps, la ferme de Youssouf-Pacha. Les nombreux restes d'antiquités qu'on rencontre dans Agia-Mama, et la position même de ce village, ne laissent aucun doute que ce ne fût là l'emplacement de l'ancienne *Olynthe*.

A une petite distance d'Agia-Mama, vous apercevez, au milieu de plusieurs petites collines, une tour ruinée, de 30 à 40 pieds carrés sur 50 à 60 pieds de haut, sans fenêtres, mais bien crénelée, ayant un escalier dans l'intérieur. Le voyageur trouvera des tours semblables à Naxos et dans différentes parties de la Turquie d'Asie.

Après une heure de marche, vous passez à *Mecyberne*, appelé maintenant *Molibo-Pyrgo*. A trois heures plus loin se trouve

PALYGIRO. Ce fut un des premiers villages qui affermèrent les mines d'or et d'argent de la *Calcidice*.

A 3 heures de là, on arrive au joli village de

ROUMELIA, situé sur les confins d'une petite plaine très-riche.

La première place que nous rencontrons, après 3 heures de marche, est

NIKET, village situé à l'angle N.-E. du *golfe Toranique*. Ses habitations sont éparses sur la dépression d'une colline de sable qui s'appuie contre une roche d'un caractère bizarre, de l'apparence la plus singulière; sa base est formée d'un schiste brillant affectant les formes les plus grotesques; quelquefois elle est blanche, d'autres fois elle est d'un bleu claire. Sur le bord de la colline se trouve la limite d'un joli bois. Les ruines de 280 maisons se présentent à vos regards dans une situation tout à fait fantastique; les unes se trou-

vent sur des pentes escarpées, d'autres sur des espèces de terrasses, et enfin quelques-unes sont situées au fond de la vallée, cachées par des vergers. Sur le côté de la colline se voit un petit enclos au centre duquel s'élevait autrefois l'église; sept colonnes blanches sont tout ce qui reste de cet édifice.

Maintenant nous tournons vers le nord, et nous traversons une contrée tout à la fois belle et sauvage, qui nous conduit à

Ravanikia, 5 heures de marche. La petite plaine élevée sur laquelle cette petite localité est située semble avoir été le fond d'un lac; toute la surface du sol est unie et plane, bien que les collines qui l'entourent soient déchirées et escarpées. Cette petite plaine est couverte d'arbres fruitiers, ainsi que la montagne et la forêt.

Gomati est un joli village dont les habitations sont dispersées au milieu de jardins et d'arbres fruitiers, au centre d'une étroite et profonde vallée dont les côtés abrupts sont couverts de bois. Gomati possédait autrefois 230 maisons; maintenant on n'en compte que 130, dont 70 sont exemptes d'impôts.

De Gomati, la route descend à travers la vallée, et au bout de 2 heures 1/2 conduit le voyageur sur une éminence qui domine le *golfe Strimonique*, où une nouvelle perspective se déroule à ses yeux à chaque pas qu'il fait : ici ce sont d'énormes montagnes et des rochers aux formes pittoresques; à ses pieds il contemple la trace du canal au travers duquel passa la flotte de Xerxès; vers l'ouest s'élèvent les montagnes de la *Magnésie* et du *Piéria*, tandis qu'au nord et à l'est se trouvent le *Pangée* et les montagnes de la *Macédoine*. Ce panorama est admirable.

Sur un rocher qui se projette dans la mer vers l'est se trouve

Acanthus (site de l'ancienne *Ozeros*). Nous trouvons dans cette petite ville un grand nombre d'énormes blocs de granit taillés, et vers l'extrémité est, au-dessous du mur du château, les restes d'une ancienne fortification, avec plusieurs réservoirs souterrains destinés à l'approvisionnement des grains pour la ville et ses environs. Acanthus possède deux églises, dont une en ruine, ayant pour ornement des os et des crânes humains.

Au centre de l'isthme, s'élève une longue chaîne de collines à l'extrémité de laquelle se trouvent quelques ruines helléniques, probablement celles de *Sana*.

D'Acanthus, le voyageur continue sa route vers le mont Athos.

Le promontoire rocailleux du *mont Athos*, qui sépare le *golfe de Contessa* de celui de *Monte-Santo*, est la *Terre Sainte* de l'église grecque. Ce promontoire est joint au continent par une langue de terre très-étroite, à travers laquelle Xerxès, d'après quelques historiens, fit creuser un canal pour le passage de sa flotte d'une baie dans l'autre, afin de ne point doubler ce promontoire, qui fut si fatal à la flotte de Darius. M. de Choiseul et le savant et infortuné Dumont-Durville ont reconnu les vestiges de ce canal artificiel, qui a disparu par la suite des temps. Le golfe de Contessa est l'ancien *Sinus Strymonicus*, et celui de Monte-Santo, le *Sinus Singiticus*.

Du temps d'Alexandre le Grand, un architecte proposa de tailler cette montagne de manière à représenter un colosse qui tiendrait une ville dans sa main.

Voici ce qu'un savant géographe de nos jours dit en parlant du mont Athos :

« Cette montagne est nommée *Hagion-Oros* (Montagne-Sainte) par les Grecs modernes. Avant les troubles et les dévastations qui eurent lieu dans cette partie de l'empire ottoman à l'époque de l'insurrection grecque, cette montagne célèbre portait sur ses flancs plusieurs bourgades, 22 couvents, outre 500 chapelles, cellules et grottes qui servaient d'habitations à plus de 4,000 moines; ceux nommés ermites vivaient dans des grottes. Ces moines, entre leurs offices religieux, labouraient la terre, cultivaient des vignes et des oliviers, et élevaient un grand nombre d'abeilles qui les mettaient en état d'exporter annuellement de 36 à 40,000 okas (kilogramme)s de cire. Plusieurs fabriquaient beaucoup d'images saintes, de couteaux, de cuillers et autres objets en bois, qui formaient des articles importants d'exportation par le port d'*Alvara*, bourg fortifié sur la côte orientale de cette montagne, et habité par environ 500 moines. C'est encore là que se trouvaient le premier séminaire ecclésiastique grec, et son école de théologie, la plus célèbre, ainsi que les débris des fameuses bibliothèques qui fournirent, il y a quelques siècles, à l'Europe savante, les manuscrits de tant de chefs-d'œuvre de l'ancienne littérature grecque. » C'est la philosophie, dit Malte-Brun, qui a préparé à la piété cette demeure solitaire et romantique; car Philostrate nous apprend qu'un grand nombre de philosophes grecs avaient coutume de se retirer sur cette montagne pour y mieux contempler les cieux et la nature.

Pococke, qui a visité le *mont Athos* il n'y a pas longtemps, nous dit qu'il trouva sur le *Monte-Santo* 20 couvents, 10 au nord et 10 au sud, et la plupart situés près de la mer; seu-

lement deux se trouvaient sur le côté est, et trois à l'ouest, éloignés d'un mille (1 kil. 3/4) du rivage, le cap lui-même n'ayant pas 8 kil. de large. Plusieurs de ces couvents sont très-pauvres, bien que beaucoup aient des propriétés au loin. C'est une coutume parmi eux d'envoyer des moines recueillir des aumônes, et celui qui rapporte la plus forte somme est nommé *goumenos* ou abbé, poste qu'il occupe jusqu'à ce qu'un autre soit plus heureux dans sa quête en rapportant une somme plus considérable. On pense qu'ils sont obligés de donner l'hospitalité à tout venant; mais la vérité est qu'ils espèrent toujours quelques dons de ceux qui sont en état de donner. Leur manière de vivre ressemble beaucoup à celle des moines du *mont Sinaï;* ils ne mangent jamais de viande, et tandis qu'ils sont au réfectoire ils portent la robe noire et le capuchon sur leurs têtes. Pendant le repas, un membre de la congrégation fait en chaire des lectures en grec vulgaire. Chaque couvent renferme plusieurs chapelles; il s'en trouve aussi un très-grand nombre, avec des maisons, sur les différents points de leurs terres, qu'ils appellent *Kellia*, et qui étaient probablement autrefois des cellules d'ermite; mais elles sont habitées maintenant par un caloyer ou deux (moines) qui prennent soin des jardins et des vignobles d'alentour. Ces maisons, qui d'ordinaire se trouvent à quelque distance des couvents, sont nommées *métochies* (fermes ou chapelles.);

Ces moines mènent une vie douce et paisible, sont en général peu instruits, et jouissent d'une haute vénération parmi les moines des autres couvents grecs répandus sur le Sinaï, le Liban, à Antioche, à Alexandrie, à Damas, en Grèce, en Russie, etc., qui considèrent la Montagne-Sainte comme leur modèle et le lieu où la règle des moines est la plus parfaite et les cérémonies les plus saintes.

Les couvents sont bâtis autour d'une cour au centre de laquelle se trouve une église; au nombre des plus considérables et des plus riches se trouvent les quatre qui sont situés à l'est; et le premier de tous ces monastères est sans contredit celui de *Laura*, qui paraît avoir l'autorité sur tous les autres; les frères de ce couvent sont aussi plus instruits et plus polis.

En quittant *Ozeros*, le premier monastère que nous rencontrons est celui de *Kiliantari*, édifice massif, dans une belle vallée s'ouvrant vers la mer. Les moines de ce monastère sont Bulgares. Une demi-heure de marche conduit par une belle route à

Sphigmenu, monastère entouré de murs crénelés, situé au débouché d'une étroite vallée tout près du rivage de la mer; il possède de beaux jardins et de riches vignobles. La congré-

gation se compose de 47 caloyers tous Grecs ; mais ce couvent est si pauvre, que les moines ont été forcés de vendre leurs livres.

A deux heures ³/₄ de cette place, nous trouvons *Vatopedi*, vaste monastère fortifié, situé près du rivage à l'angle S.-E. d'une petite baie, d'où une riche vallée conduit en serpentant au milieu d'une chaîne de montagnes dont les sommets s'élèvent de 1,200 à 1,700 pieds au-dessus du niveau de la mer.

De *Vatopedi* une belle route ombragée par des arbres magnifiques nous conduit à

Pandokratora, misérable village, mais dans une belle situation sur un escarpement qui domine une assez vaste étendue de mer.

La route que nous suivons alors est très-mauvaise, mais très-pittoresque, traversant des bocages de buis, de lauriers, de ronces, de rosiers, que recouvrent des chèvrefeuilles sauvages. Elle nous conduit, après une demi-heure de marche, jusqu'à

Stévronikita, pauvre couvent, dans une riante situation.

Iviron est un vaste édifice quadrangulaire ; c'est un des plus grands monastères du mont Athos ; sa bibliothèque paraît être aussi la plus considérable et la mieux tenue de toutes celles que l'on rencontre dans les autres couvents.

Une route qui remonte la vallée nous conduit, après une heure de marche, à

Karyes. Ensuite, traversant un pont pittoresque jeté sur un torrent, nous passons devant le monastère de *Kutlumisi*, situé dans une contrée fertile ; c'est un petit établissement de 25 caloyers, tous Grecs.

La ville de KARYÈS, à l'extrémité supérieure de la vallée, faisant face à la mer, est presque entourée par un amphithéâtre de collines couvertes d'une riche masse de feuillage d'un vert luxuriant. C'est la résidence de l'aga, qui, avec son frère, sont les deux seules personnes turques qui habitent la péninsule. Toutes les semaines il se tient dans cette petite localité un marché qui offre un spectacle qu'on ne rencontre peut-être nulle part ; c'est une foire sans aucun bruit, et une foule assez considérable sans une seule femme. Mais ce n'est pas la seule singularité qu'on y observe : il est permis d'y vendre des chevaux, des taureaux, des béliers et des coqs ; mais quant aux animaux de l'autre sexe, la vente en est défendue. On y trouve aussi du blé, du vin et des ouvrages en fer qu'apportent les habitants du voisinage. Il y a également des boutiques pour la vente du caviar, du poisson

salé et pour les munitions. Trois ou quatre heures après le lever du soleil, les boutiques se ferment, et Karyès reprend sa tranquillité ordinaire. La population consiste en 200 Grecs, sans compter les moines.

De *Karyès* il faut revenir à *Iveron*, et de là nous continuons vers *Philoteu* dans un sentier très-raboteux, et qui serait dangereux s'il n'était bordé d'arbres le long du précipice. Nous passons par *Mylopotamo*, ancien monastère transformé maintenant en arsenal.

Karakalo, monastère de médiocre importance, situé à une demi-heure de la mer, à l'entrée d'une vallée escarpée qui commande une belle vue sur les îles de *Samothraki*, de *Lemnos* et de *Thasso*. La bibliothèque de ce couvent fut enlevée par 300 Turcs, qui y tenaient garnison pendant la révolution grecque.

Après 3 heures et demie de marche à travers une contrée alpine raboteuse et boisée, nous atteignons le point S.-E. de la péninsule, que les marins appellent *Capo-Zmyrna*, et les Francs *Capo di Monte-Santo*. C'est sur ce plateau qu'est situé le magnifique monastère de *Savra* ou *Saura*, au-dessus duquel s'élève brusquement le pic du mont Athos. C'est, comme nous l'avons déjà dit, le couvent le plus riche et le plus important de la montagne; il renferme deux églises dont les dalles sont incrustées de marbre, et 20 chapelles. Le réfectoire contient 24 tables de marbre; sa bibliothèque est bien tenue et choisie.

C'est de ce lieu que commence l'ascension du mont Athos; le sentier serpente autour du versant S. de la montagne à 600 pieds au-dessus de la mer. Au-dessous de vous se trouvent perchés sur des escarpements *Skiti* ou *cellules de Karasia* et de *Kapso-Kalivria*. Un sentier raboteux à travers une forêt de chênes, de marronniers et de pins, vous conduit ensuite en serpentant vers le côté N.-E. de la montagne, où commence une marche pénible sur des rochers escarpés, tandis qu'au-dessus de votre tête une large ceinture de feuillage étale sa riche verdure que domine le cône du mont sacré.

Trois heures de marche dans une gorge couverte de pins nous conduisent à la chapelle de *la Panagia* (la Vierge), située au-dessus de la région des bois, et au pied du cône stérile qui forme le sommet de la montagne. De ce point la route n'est plus praticable pour les mules, et la montée jusqu'au sommet devient fatigante et très-difficile; mais, une fois arrivé, vous jouissez d'une vue vaste et magnifique. La descente se fait vers *Lavra*, où le voyageur peut s'embarquer pour doubler le promontoire sud, qui est fort pittoresque et très-beau.

Entre la cellule de *Ste-Anne* et Lavra se trouvent les deux petits villages romantiques de *Kérasia* et de *Kapso-Kalivria*, habités par des caloyers indépendants.

Le premier monastère qu'on rencontre ensuite est celui de *St-Paul*. Ce côté de la péninsule est plus rocailleux et plus escarpé que l'autre. Entre St-Paul et St-Dionysius se trouve une pente très-remarquable de schiste sans adhérence, qui s'étend dans la mer jusqu'à une distance de 700 à 800 pieds.

Le couvent de *St-Dionysius* est à 1/2 heure du rivage ; sa situation sur un escarpement élevé qui domine la mer est des plus belles.

A 3 milles (5 kilomètres 1/3) en avançant dans le pays, on trouve *Simopetra*.

St-Grégoire est situé sur un rocher escarpé à l'entrée d'un sombre ravin.

Après 1/4 d'heure de marche sur une colline à pente rude, on arrive au couvent de

Xiropotamo, l'un des plus grands de ce canton, garni de hautes tours flanquées. De là nous nous dirigeons vers Karyès à travers un pays charmant, couvert de chênes, de marronniers et d'arbustes, et rendu varié par de jolies petites plaines d'une riche verdure.

Après 2 heures de marche sur une route pierreuse, nous atteignons

St-Russiki, monastère bâti en 1814 par un certain Callimachi, Grec de Constantinople. Il est assez vaste pour contenir 2,000 à 3,000 personnes.

Xenofu, 1 heure de route, couvent d'une grandeur ordinaire habité par des Bulgares : on trouve dans la vallée les ruines d'un aqueduc et d'un petit village.

Nous passons ensuite par les monastères de *Dokhiariu*, contenant 30 caloyers ; *Kastomonita*, près du rivage de la mer ; *Zografu*, riche couvent bulgare, dans une admirable situation au milieu de beaux bois de chênes, de marronniers, d'ormes et d'arbres de Judée ; il contient 30 Serviens et Bulgares.

Ici se termine notre pèlerinage aux monastères de la *Montagne-Sainte*, il ne nous reste plus qu'à reprendre le chemin de Salonique, où nous arriverons après avoir longé le rivage de la mer, passé sur l'emplacement du fameux canal coupé par Xerxès, mais dont nous ne pourrions apercevoir aucune trace. De ce point, après une longue marche, nous atteindrons *Galatz*, petite ville située sur le côté N. d'une riche vallée ; ensuite *Vasiliko*, puis enfin *Salonique*.

ROUTE X.

DE SALONIQUE A CONSTANTINOPLE.

	Heures.		Heures.
Chissèle,	7	Fairy,	5 1/2
Trana-Beshek,	2	Achooria,	4
Miera-Beshek,	1 1/2	Kishan,	4
Khan Erenderi-Bauz,	1 1/2	Bulgar-Kiew,	1
Orphano,	5	Malgara,	3
Khan Kunarga,	4	Develi,	5
Pravista,	2 1/2	Yenigick,	3
Cavallo (Néapolis),	3	Rhodosto,	4
Charpantu-Tcheflick,	2	Turkmale,	6
Passage de la Nestus ou Karasu,	2	Eski-Eregli,	3 1/2
		Sélivria,	3
Yeniga,	4	Crevatis,	2
Gymmergine,	8	Buyuk-Tchedmadjeh,	4
Tchafts-Tcheyr,	5	Kutchuk-Tchedmadjeh,	3
Kallia-Géderai,	1	Constantinople,	3
Shepshe,	3		
Perestésia,	1		107 1/2
Dervena,	1		

Le voyageur quitte Salonique par la porte d'Orient; la route qu'il suit passe près d'un vaste tumulus et de quelques restes d'antiquités; ensuite elle gagne un défilé au sommet duquel se trouvent les ruines d'une forteresse et celles d'un aqueduc. On traverse les plaines de *Lagadno* et de *Beleftchino*, et vers la droite se trouve le *lac de St-Bazil*. — Le pays devient alors un peu plus alpin, et 7 heures de marche conduisent aux portes de

Chissèle; la route traverse la fertile plaine de *Scraivastchi* ou *Gulvastchi*. Le géologue ne verra pas sans intérêt plusieurs roches s'élevant perpendiculairement du sein de la plaine, et qui ressemblent à des ruines cyclopéennes; après les avoir visitées, vous descendez vers le *lac de Bolbéa*, sur les bords duquel se trouve

Trana-Beshek (Grand-Beshek), joli village commandant une vue magnifique. En suivant toujours les rives du joli lac, nous arrivons à

Micra-Beshek (Petit-Beshek). Cette petite ville est située sur un promontoire d'où la vue est admirable, et rappelle parfaitement les beaux paysages de la Suisse.

En quittant le lac, la contrée devient tout à fait alpestre et boisée jusqu'au

Khan Erenderi-Bauz. De ce lieu, pour atteindre le *mont Athos*, il faut compter 16 heures.

La route suit alors le rivage de la mer, et, bientôt après avoir traversé la belle rivière de *Strymon*, vous passez au milieu des ruines d'*Amphipolis*, appelées *Eski-Kelch* et *Orphano.* Ces ruines consistent en maçonnerie plutôt romaine que grecque, dans les débris d'un aqueduc et dans quelques vestiges d'une acropolis.

Orphano est un pauvre village situé au pied d'une montagne, avec une petite forteresse; on y a trouvé beaucoup de belles médailles anciennes, ainsi que diverses pièces de monnaie. *Paléo-Orphano* se trouve sur le côté opposé de la montagne.

La route traverse alors la riche plaine de *Mestanée*, au milieu de laquelle vous apercevez plusieurs villages turcs et d'assez jolies fontaines. Quatre heures de marche vous conduisent au

Khan de Kunarga. Sur la gauche s'élève une masse de hautes montagnes non couvertes de neige. Le voyageur trouvera près de Kunarga des débris de colonnes, et à l'extrémité de la plaine, sur un petit espace de terrain, 6 ou 7 fontaines; à partir de ce point, une bonne route pavée conduit sur une colline d'où l'on jouit d'une belle vue de *Pravista*, de même que sur la vaste plaine de *Sérès*, qui étale à vos yeux ses riches récoltes de coton et de tabac.

Pravista, petite ville sale et misérable.

Bientôt la route nous conduit dans la plaine de *Sérès*, à gauche de laquelle s'élèvent les montagnes de *Néoroscope* et de *Drama.* C'est sur cette dernière chaîne que sont situées les ruines de *Philippi*, qui, malgré leur importance, n'ont encore été explorées par aucun voyageur moderne. Lorsque Belon les visita, il y remarqua surtout de grands tombeaux de marbre blanc, un amphithéâtre de forme circulaire, plusieurs statues, les restes d'un temple colossal élevé en l'honneur de Claude. C'est dans le voisinage de Philippi qu'eut lieu la mémorable bataille qui, pour la seconde fois, décida du destin de Rome. Cette ville offre aussi un grand intérêt sous les rapports religieux. C'est dans ses murs que l'Évangile fut prêché pour la première fois en Europe, et qu'on éleva le premier temple chrétien; c'est aussi à Philippi que St Paul écrivit ses *Epîtres* et qu'il fut emprisonné.

A 3 heures de là se trouve

Cavallo, l'ancienne *Néapolis*, où débarqua saint Paul après son retour de *Troas* et de l'île de *Samothrace.* Elle est

située sur un promontoire qui forme un port de chaque côté, ce qui donne une certaine importance à son commerce maritime, dont les principaux articles d'exportation sont le coton et le tabac que produit la contrée voisine. On trouve encore à Cavallo un grand aqueduc qui conduit l'eau du *mont Pagénus* à la citadelle; deux escarpements de cette montagne s'avancent si près de la mer, qu'ils forment deux défilés étroits défendus jadis par des murs fortifiés; à l'extrémité de l'un de ces *castagnas*, comme on les nomme dans le pays, se trouve l'île de *Thaso*, renommée pour ses beaux marbres blancs.

La route monte alors sur une des ramifications du *mont Pagénus*, d'où l'on jouit d'une belle vue de Néapolis. On redescend ensuite par une route pavée, et vers le sud-est vous apercevez l'île de Thaso; à l'est, le sommet élevé de Samothrace, et vers le sud, le mystique mont Athos.

En quittant la baie, nous traversons une autre montagne; puis nous passons par

Charpantu-Tcheflick, maison de campagne qui appartient à un Turc, située sur le penchant d'une colline au sommet de laquelle se trouvent les ruines d'une forteresse. Ensuite nous traversons le *Nestus* ou *Karasu*, et de là nous arrivons à la base d'une haute montagne où est située, dans une belle position, la petite ville de

KAIABUNAR. Sur le sommet de la montagne se trouve la résidence d'un Turc renommé par sa sainteté.

A 2 heures de ce lieu vous arrivez à

YÉNIGA, petite ville de 200 maisons environ.

Le pays que nous parcourons alors est très-pittoresque; nous passons près des ruines d'un vaste monastère appelé maintenant *Boar-Kalis* : c'était autrefois la citadelle de *Bistonia*, et le lac salé que nous avons vu était l'ancien *Palus Bistonis*. Vers la gauche nous apercevons la chaîne du *Rhodope*, et la plaine que nous traversons est celle de *Chouagelarkir*, dans laquelle se trouvent plusieurs cimetières et tombeaux de Turcs saints; ensuite nous traversons la rivière de *Kûrû-Teki* et une série de puits, curieux comme le sont presque tous ceux de la Thrace, consistant en une arche avec un escalier couvert de 10 ou 15 marches qui conduit au niveau de l'eau. A 1 heure 1/2 plus loin sont les ruines de *Mycena-Kalis*.

8 heures d'une marche continue amènent le voyageur à

GYMMERGINE, ville assez considérable de 1,000 maisons, et dont le commerce fort actif consiste en blé, tabac, coton, laine, etc.

La route traverse alors une plaine aride, passe sur deux ponts de 8 ou 9 arches, et arrive à

Tchafts-Tcheyr, petit village situé dans une plaine ; et, après avoir franchi une montagne, vous êtes à

Kallia-Gederai, village situé sur les hauteurs du *cap Serrium*, au milieu d'une contrée sauvage jadis habitée par les *Cicones*, peuples qui assistèrent Priam dans la guerre contre les Grecs.

Shepshe est à 3 heures. — Une heure de plus vous conduit à

Perestesia, et bientôt vous atteignez

Dervana, lieu qui marque la moitié de ce passage de montagne.

La route que nous suivons est l'ancienne *voie romaine* qui, partant de la capitale du peuple-roi, allait à Constantinople. Pendant cette partie de la route on jouit d'une belle vue sur la mer Egée, sur les îles de Samothrace, d'Imbros et de Lemnos. Cinq heures 1/2 de marche nous conduisent à

Fairy, petite ville située sur le côté est du *mont Serrium*. Cette ville, qui se trouvait dans le district des Cicones, fut brûlée par Ulysse. A 3/4 d'heure de là se trouve le

Maritza (Hébrus), grand fleuve qui arrosait la vaste plaine appelée *Doriscus*. C'est dans cette plaine que Xerxès passa la revue de son armée avant de fondre sur la Grèce.

Voyageant toujours dans la même plaine, nous passons par

Achooria, petit village; ensuite par

Kishan, situé à l'extrémité de la chaîne du *Rhodope*. Cette ville fait un commerce assez considérable avec l'intérieur.

Une route accidentée et pierreuse conduit à *Bulgar-Kiew* ensuite à

Malgara; et puis 5 heures de marche dans de tristes plaines vous conduisent à

Develi ou Devili. Toute cette partie de la Thrace ressemble aux steppes de la Russie méridionale; elle contient de grands tumuli semblables à ceux qu'on rencontre dans la Tartarie.

Un chemin aride et accidenté vous conduit à *Yenigick*. 4 heures plus loin, se trouve

Rhodosto ou *Tekirdagh* (l'ancienne Bisanthe), grande ville sur la Propontide ou mer de Marmara. Elle ne renferme aucune antiquité.

Tout le long de la route jusqu'à

Eski-Eregli, 9 heures 1/2, vous rencontrez des tumuli ; et 2 heures avant d'entrer à Eski, l'on voit à droite les ruines

et le port de l'ancienne *Perinthus*. Cet endroit s'appelle aujourd'hui *Buyug-Eregli*, et le port peut recevoir de gros vaisseaux.

En quittant Eski, l'ancienne route romaine pavée de marbre noir se trouve en plusieurs endroits dans son état primitif. Vous arrivez ensuite à

Selivria. Vous traversez un pont de 30 arches; alors la route longe le rivage de la mer de Marmara jusqu'à

Crevatis, situé sur le rivage. Ici nous passons encore un long pont de 30 arches, et 4 heures plus loin, sans perdre la mer de vue, nous sommes à

Buyuk-Tchedmadjeh, où la route passe sur quatre ponts en pierre. Le port de cette ville est très-beau. A 3 heures de marche se trouve

Kutchuh-Tchedmadjeh ou Petit-Pont, village situé sur le bord de la mer, et entouré de marais qui rendent le climat malsain. On y jouit d'une très-belle vue de la mer de Marmara.

De là jusqu'à Constantinople, 3 heures, vous ne perdez pas de vue les ondes azurées de la Propontide.

ROUTE XI.

DE CONSTANTINOPLE A BUCHAREST.

	Heures.		Heures.
A Kutchuk-Tchedmadjeh,	5	Dobralle,	4
Buyuk-Tchedmadjeh,	3	Chaligh-Kavack,	4
Crévatis,	4	Dragoela,	4
Selivria,	2	Shumla,	4
Kunneklea,	5	Tatchekeui,	3
Tchorlu,	3	Lazgarat,	6
Caristrania,	6	Torlach,	5
Burgaz,	4	Pisanitza,	2
Hasel-Balem,	6	Rustschûk,	5
Kirk-Klisie,	2	Bac sur le Danube à Giurgevo,	1/2
Hercelea,	4	Tiza,	2 1/2
Kanara,	4	Kapoka,	5 1/2
Fachi,	4	Bucharest,	4
Beymilico,	5		
Carnabat,	5		

Pour la première partie de cette route jusqu'à Sélivria, voyez route V de Constantinople à Belgrade.

Deux heures après *Sélivria*, nous quittons le rivage de la mer, et disons adieu à l'antique Propontide, pour nous diriger vers le nord, dans une vaste campagne découverte qui au bout de 5 heures de marche nous conduit à

Kunneklea, village sans importance, situé au milieu d'un sol gras, quoique sablonneux, où il faut employer jusqu'à 14 chevaux pour une seule charrue.

Le voyageur continue dans un pays de plaine, et 3 heures de marche le conduisent à

TCHORLU (la *Turullus* de l'antiquité), petite ville pavée de marbre noir. On y trouve les ruines de bains turcs; on remarque aussi sa mosquée avec ses minarets, assez joli édifice.

De là, la route que nous suivons traverse de grandes plaines stériles, à l'aspect triste et monotone, jusqu'à

Caristrania, petite localité sans importance qui se trouve sur le côté de la route. Le pays que nous parcourons est toujours triste jusqu'à

BURGHAZ, village de quelque importance par sa manufacture de bols en terre de pipe, et par la salaison de chevrettes, qu'on prend dans la mer Noire. Avant d'arriver à Burghaz, le voyageur voit pour la première fois la chaîne des *Balkans*, qui signifie « défilés difficiles parmi les rochers.» Toute la contrée qui entoure cette localité n'offre aucun signe de culture, mais le sol commence à perdre l'aspect dénudé qu'offrent les plaines de la Thrace.

Toujours dans une route monotone, le voyageur, après 6 ennuyeuses heures de marche, arrive à

Hasel-Balem, situé un peu en dehors de la route que nous suivons, et deux heures après nous atteignons

KIRK-KLISIE (*ou les* Quarante *Églises*), grande ville, mais misérable, située sur une pente près la base du Balkan, cependant ayant une certaine célébrité par ses conserves, composées de jus de raisin et de noix : elle fait aussi un commerce actif en vin et en blé.

Au sortir de cette ville, l'aspect du pays change; une série de collines bien boisées animent les scènes que nous traversons; tout a changé d'aspect, la nature a repris son empire en recouvrant le sol d'une végétation à laquelle notre œil n'était plus accoutumé depuis plusieurs heures. Les habitants de ce district sont une race mêlée de Bulgares et de Moldo-Russes.

Après 4 heures de marche, nous traversons

Herceléa, ensuite

Kanara. De là, la route traverse une contrée très-montagneuse et très-boisée, jusqu'à

Fachi, que le voyageur passe sans y faire attention; et 5 heures d'une marche dans un pays sans beaucoup d'intérêt le conduisent au misérable village de

Beymilico, mais dont les maisons sont propres, et la beauté des femmes remarquable.

La route nous conduit dans des plaines couvertes de taillis jusqu'à

CARNABAT, petite ville dont l'apparence, vue de dehors, est agréable et pittoresque; ses minarets ont quelque chose qui plaît à l'œil. Cette ville contient environ 200 maisons, et le pays d'alentour est bien cultivé.

Après avoir traversé la campagne de Carnabat, nous entrons dans une région alpestre, et ensuite redescendons dans un pays de plaines qui nous conduit à

Dobralle. De là, on entre dans le *Boccaze*, ou passage étroit *du Balkan*. Rien des scènes que l'on rencontre ordinairement dans les contrées alpines ne caractérise l'approche du *mont Hémus*, et aucune partie de cette chaîne n'offre ni grande élévation, ni sites d'une nature grandiose : c'est un défilé étroit entre une série de collines couvertes d'une forêt de chênes. Au milieu de ce défilé, le voyageur traverse une rivière très-rapide, et de là il continue dans le même pays, qui, bien que montagneux, n'offre rien de ces beaux aspects qu'on rencontre dans les *Alpes*, dans les *Pyrénées*, sur le *Caucase* ou sur le *Liban*. Le premier endroit que traverse le voyageur, en quittant le défilé, c'est

Chaligh-Kavack, grand village épars, situé entre deux montagnes. Alors le pays prend un aspect plus pittoresque; les scènes prennent un caractère alpestre plus prononcé, et de belles vues sur le Balkan s'offrent çà et là au voyageur à mesure qu'il redescend dans la plaine, à l'extrémité de laquelle se trouve

DRAGOELA, assez grand village de la Bulgarie. Ici une apparence d'industrie frappe le voyageur; les plaines sont riches et bien cultivées; les montagnes, de la base au sommet, sont couvertes de vignes. Quatre heures de marche à travers ce riant pays, et après avoir de nouveau passé la *Kamtchi-Su*, belle rivière au courant rapide, nous arrivons à

SHUMLA, ville considérable et bien fortifiée par ses remparts et ses doubles fossés. Sa belle situation au centre d'un territoire riche et fertile la met au premier rang des villes de la Bulgarie; elle commerce principalement en vins et grains. Il n'est pas impossible que Shumla occupe le site de l'ancienne *Marcianopolis*.

A 3 heures de là, nous traversons le village turc de *Tatchekeui*, et une marche de 6 heures dans un pays bien

cultivé nous conduit à LAZGARAT. Avant d'arriver à cette petite et ancienne ville, nous trouvons sur le côté de la route deux immenses tumuli sur lesquels croissent des arbres. Les alentours de Lazgarat contiennent plusieurs sépulcres semblables : ce sont peut-être les monuments de quelques grandes batailles qui eurent lieu soit dans l'expédition de Darius, fils d'Hystaspe, qui, lors de sa marche contre les *Scythes*, rencontra les *Gètes* avant d'atteindre l'*Ister*; ou bien dans l'expédition d'Alexandre, lorsqu'il se trouva en face des *Celtes* et des *Gaulois*.

L'aspect de la contrée que le voyageur parcourt n'a rien de pittoresque; mais son œil se repose avec plaisir sur la riche culture des plaines qu'il traverse pour arriver à

TORLACH, ville d'une étendue assez considérable, située au centre d'un district bien cultivé. 8 heures plus loin se trouve

Pisanitza, village dans une jolie situation sur le côté d'une riante colline.

A mesure que nous avançons, le pays devient plus plat enfin nous atteignons

RUSTCHUK, ville forte située sur la rive droite du Danube, avec de bons remparts, des fossés profonds et des ponts-levis, mais qui porte les marques de désastres récents. Vue de loin, cette ville présente un aspect des plus pittoresques; du sein d'une forêt d'arbres à fruits semblent jaillir ses cheminées blanches, ses mosquées et ses minarets. Mais la scène change lorsque le voyageur a passé ses portes; là il ne rencontre que rues étroites, sales et tristes; cependant le voyageur devra visiter plusieurs de ses mosquées. Rustchuk fait un commerce considérable avec Vienne en draps, indigo, grains et vins; sa population est estimée à 30,000 âmes, composée de Turcs, de Grecs, d'Arméniens et de Juifs.

Les Russes tentèrent vainement de s'emparer de cette ville en 1811, et l'échec qu'ils reçurent dans cette attaque fut tel, que l'empereur Alexandre ordonna de ne point redoubler l'assaut.

Au sortir de Rustchuk, le voyageur se trouve sur les bords du Danube, qui ne sont en cet endroit ni riants ni pittoresques. Ce fleuve peut avoir 2 milles (3 kil. 1/2) de largeur; mais son canal est couvert de bas-fonds et d'îlots qui, en divisant ses eaux, diminuent la grandeur de son cours. Une demi-heure nous suffit pour traverser ce roi des fleuves de l'Europe, et nous arrivons à

GIURGEVO, ville située sur la rive gauche du Danube, et considérée comme une des forteresses les mieux construites de

l'empire ottoman. En 1829, elle était la résidence d'un pacha qui la défendit contre les Russes jusqu'à ce qu'il ne restât pas une seule maison debout. Les Russes furent victorieux, mais cette victoire leur coûta 30,000 hommes.

Au sortir de Giurgevo commence une route à voitures; mais on y voyage lentement, à cause des fréquentes inondations qui couvrent le pays généralement plat, et de la boue qui encombre la route.

Tout le pays depuis le Danube jusqu'à Bucharest ne vaut guère mieux que les steppes de la Russie, et probablement est destiné à rester encore longtemps un désert.

Le premier endroit qu'on rencontre c'est *Tisa*, qui n'a conservé de l'ancienne *Tiasum* que le nom.

5 heures plus loin on traverse *Kapoga*, lieu insignifiant.

A mesure que nous approchons de la capitale de la Valachie, les montagnes au front neigeux de la Transylvanie se dessinent de plus en plus à nos yeux. Enfin le but de notre course est atteint; nous entrons à

BUCHAREST, grande ville fort sale, située sur la *Dumbovitza*, rivière qui arrose la vaste plaine marécageuse au milieu de laquelle cette ville est située. Le monument le plus remarquable, considéré comme antiquité historique, est une église construite sous les auspices de Charles XII; les murs du péristyle ont environ 450 mètres carrés. Cet édifice sert maintenant de maison de correction pour les femmes repentantes. On compte dans cette ville près de 60 églises grecques dont les tours s'élèvent au milieu de jardins fleuris; on y trouve un lycée, une bibliothèque et une société littéraire. Les *Khans* pour la réception des marchandises sont vastes et bien disposés; les boutiques sont grandes et garnies de diverses marchandises, de sorte que les marchés sont mieux approvisionnés que ceux de Constantinople même. Les rues sont droites, assez larges, et presque toutes garnies, au lieu de pavé, d'un plancher en madriers, sous lequel on a creusé de larges canaux pour recevoir les immondices; les maisons sont construites en briques enduites de plâtre et blanchies en dehors et en dedans. L'industrie de cette ville est très-petite, mais son commerce est très-actif; elle est la résidence d'un consul anglais et d'un russe, et passe pour une des cités les plus dissolues du monde. Population avant la dernière guerre, 80,000 h.

Ici finit notre excursion sur la partie continentale de la Turquie d'Europe.

DE PARIS A CONSTANTINOPLE,

PAR STRASBOURG, STUTTGART, AUGSBOURG, MUNICH, LINZ ET VIENNE,

Et par les steamers sur le Danube jusqu'à CONSTANTINOPLE.

De Paris, nous avons déjà conduit notre voyageur : 1° par *Marseille*, *Malte*, *Smyrne* et *Constantinople;* 2° *Marseille*, le littoral de *l'Italie*, *les îles Ioniennes*, *la Grèce*, *l'Égypte*, *la Palestine*, *la Syrie;* et de là, par les steamers, à *Scala-Nuova*, *Smyrne* et *Constantinople ;* 3° d'*Alep* en Syrie, à travers l'Asie-Mineure, jusqu'à *Scutari*, faubourg de *Constantinople.* Cette route, que nous lui avons fait prendre, est de beaucoup la plus longue, mais elle est aussi de beaucoup la plus intéressante. La voie que nous lui ferons suivre aujourd'hui n'est pas beaucoup plus longue que celle suivie par les bateaux à vapeur de l'administration des postes, mais elle demande plus de temps à être parcourue, temps que le voyageur ne regrettera pas en traversant les riches plaines de la Germanie, et en voguant sur les ondes du Danube aux rives romantiques.

De Paris à Strasbourg, 45 myr. 5 kil.

Pour la description de la route, voyez l'excellent *Guide du voyageur en France*, par Richard (1).

	Postes.	Kil.
De Strasbourg à Stuttgart,	21 1/4	159
(Voir le *Guide en Allemagne* de Richard).		
De Stuttgart à Augsbourg,	21	147
D'Augsbourg à Munich,	8 1/2	59
De Munich à Linz,	32	224
De Linz (2) à Vienne,	24 1/2	171
Total,	107 1/4	760

Navigation à vapeur du Danube depuis Vienne jusqu'à Constantinople, et vice versâ.

Le Danube, connu des Romains sous le nom de Danubius,

(1) Maison, quai des Augustins, à Paris.
(2) Pour la description de toutes ces villes, consultez l'excellent Guide du voyageur en Allemagne, de Richard — Maison, éditeur, quai des Augustins.

est un des plus grands fleuves de l'Europe. Ce fleuve est une des plus belles voies de communication ouverte entre trois grands États de l'Europe, l'Autriche, la Turquie et la Russie. A ces trois grands États se rattachent des États plus petits et plus faibles, tels que la Servie ou Serbie, la Valachie et la Moldavie, la Bulgarie, ainsi que la Hongrie, dont l'avenir dépend du Danube. Ce fleuve prend sa source près de Donauschingen dans la Souabe, par la réception de deux petites rivières, la *Brega* et la *Brigach*, formant le Danube, qui prend sa direction de l'ouest à l'est, et, après un cours de 400 milles géographiques (de 15 au degré), va se jeter dans la mer Noire par six bouches principales. Ce fleuve a plus de cent rivières tributaires qui, depuis sa source jusqu'à la frontière de la Hongrie, viennent y verser leurs eaux.

La navigation à vapeur, qui s'est introduite sur ce fleuve, a mis en communication les deux capitales de deux grands empires, Vienne et Constantinople. Elle a aussi ouvert une nouvelle voie commerciale de l'Europe centrale avec le Levant. Lorsque le canal de jonction entre le Danube et le Rhin sera achevé, cette communication s'étendra entre l'Occident et l'Orient depuis la mer du Nord jusqu'à la mer Noire, qui communique avec l'Asie.

Compagnie impériale-royale privilégiée de la navigation à vapeur du Danube.

C'est le comte Stephan de Szechengi, noble hongrois, qui, après de nombreuses difficultés, est enfin parvenu à introduire les bateaux à vapeur sur le Danube pour le transport des voyageurs de Presbourg à Galatz en Moldavie, de là jusqu'à Constantinople, et depuis cette capitale jusqu'à Smyrne. Une compagnie impériale-royale privilégiée autrichienne s'est formée à Vienne pour la navigation à vapeur du Danube. C'est en 1835 qu'elle a pris elle-même la régie de tous les bateaux à vapeur, qui sont déjà au nombre de sept, tous supérieurement construits et pourvus des meilleures machines anglaises; et cependant le capital de la société n'était que de 700,000 florins argent de convention. Avant la navigation à vapeur autrichienne, la Russie n'avait pas songé à établir des péages aux embouchures du Danube. C'est en vertu du traité d'Unkiar-Skeleski, qui a fermé aux vaisseaux de guerre des autres puissances l'entrée des Dardanelles et de la mer Noire, qu'elle s'est crue autorisée à établir de nouveaux péages à Ismaël, à l'embouchure du Danube, qui est

sous sa domination, droits que l'on exige même des bâtiments qui ne font que le commerce de transit. Cependant, sur les réclamations de l'Autriche, la Russie a dû modérer, sinon supprimer ses prétentions.

Une preuve de l'importance que l'Autriche attache à la navigation du Danube, c'est qu'il a été annoncé à l'assemblée générale des actionnaires que S. M. l'empereur avait donné l'ordre de former une commission centrale de la navigation à vapeur du Danube, sous la présidence du prince de Metternich. Cette navigation a eu le plus grand succès, d'après un rapport fait à cette assemblée; en 1835, le nombre des voyageurs n'avait été que de 17,727; ce chiffre s'était élevé en 1836 à 29,203, d'où était résulté un produit de 120,502 florins. Depuis cette époque cette navigation a pris un développement bien plus considérable.

Bateaux à vapeur de la Compagnie.

Voici les noms des bateaux à vapeur appartenant à cette compagnie, en activité à l'ouverture de la navigation de 1842, classés dans l'ordre de leur grandeur :

15 bateaux à vapeur pour la navigation du fleuve :

Erlis, bateau remorqueur,	140	chevaux de force.
Le Carl, à passagers et marchandis.,	100	*id.*
Le Samson, *id.*,	100	*id.*
Le Corpad, à marchandises,	80	*id.*
Le Zringl, à passagers et marchandis.,	80	*id.*
Le Marie-Anne,	76	*id.*
Le Stephan,	76	*id.*
Le Galathée,	60	*id.*
Le François Ier,	60	*id.*
Le Sophie,	60	*id.*
L'Argo,	50	*id.*
Le Nadar,	42	*id.*
Le Franz-Carl,	40	*id.*
Le Ludwig,	40	*id.*
L'Hermine,	40	*id.*

3 nouveaux bateaux entreront en ligne dans le courant de l'année.

7 bateaux à vapeur pour la navigation sur mer :

Le Stambol,	160	chevaux de force.
Le Metternich,	140	*id.*
Le Seri-Pervan,	140	*id.*
Le Crescent,	120	*id.*
Le Ferdinand Ier,	100	*id.*

Le Marie-Dorot,	70 chevaux de force.
Le Levant,	44 *id.*

L'on voit que la navigation à vapeur du Danube se partage en deux parties distinctes, d'abord dans la navigation fluviale avec des bateaux destinés à cette spécialité, et en navigation maritime de la mer Noire et du Bosphore, qu'il faut traverser pour arriver à Constantinople, ce qui se fait par des bateaux à vapeur d'une plus grande dimension et avec des machines d'une plus grande puissance. La navigation de ce fleuve se partage aussi en *aval* pour la descente des bateaux à vapeur, et en *amont* pour remonter le Danube.

Le voyageur qui est arrivé à Vienne pour faire le voyage par les bateaux à vapeur qui descendent le Danube jusqu'à Constantinople, doit se rendre dans le faubourg de Léopoldstadt, d'où partent et où arrivent les bateaux à vapeur, lorsque les eaux du fleuve le permettent; mais le plus souvent le départ se fait de *Presbourg*.

Le projet de la Compagnie avait été de prendre Vienne pour point de départ de ses bateaux à vapeur; mais on a trouvé un grand obstacle dans les sinuosités du cours du Danube depuis cette capitale jusqu'à Presbourg, où il faut parcourir 18 à 20 lieues sur ce fleuve, distance qui sépare ces deux villes, tandis que par terre le trajet se fait en 5 à 6 heures.

Des diligences partent tous les jours de Vienne pour Presbourg à 6 heures du matin, et arrivent vers les 7 heures.

Presbourg peut être considéré comme la principale station des bateaux à vapeur de la navigation fluviale du Danube.

Règlement.—La compagnie se nomme première Compagnie I. et R. privilégiée pour la navigation à vapeur du Danube. Le bureau de l'administration centrale est au Banernmarkt, nº 582, à Vienne; mais elle a des bureaux dans tous les endroits de relâche et de station, soit sur le Danube, soit à Constantinople et ailleurs, où ses bateaux à vapeur font le service.

Le voyageur doit connaître les principaux articles du règlement, qui sont très-nombreux, de cette navigation très-importante, et qui peut le devenir davantage lorsque le canal de jonction du Rhin au Danube sera achevé.

Les heures des départs des bateaux à vapeur étant rigoureusement observées, le voyageur doit s'y rendre au moins un quart d'heure avant l'heure prescrite.

Les voyageurs qui se rendent d'Autriche en Hongrie

doivent être munis des passe-ports et des lignes de passage, sans lesquels on ne les recevrait pas à bord des bateaux.

Les prix des places doivent être payés à l'embarquement; le voyageur reçoit une carte du payement de son passage jusqu'au lieu de sa destination; on ne restitue point l'argent payé pour les places, pour quelque cause que ce soit, à moins que le bateau ne parte point.

Les personnes affectées de maladies contagieuses ou incommodées ne sont pas reçues à bord.

Pour les voyages de long cours (entre Vienne, Pesth et Constantinople), les billets sont munis de coupons au moyen desquels les passagers peuvent prendre terre dans les principales stations, y séjourner, et continuer leur voyage quand il leur plaît.

Les enfants au-dessous de 10 ans ne payent que la moitié des places, ainsi que les militaires sans grade. MM. les officiers payent place entière, ce qui donne droit à un bagage du poids de 200 livres, franc de port, aussi bien de Vienne à Pesth que de Pesth à Galaz; pour le superflu, on paye un kreutzer par livre.

Il est interdit aux voyageurs de prendre des lettres à bord; il est défendu aux employés de rien exiger, sous quelque prétexte que ce soit, des voyageurs.

La contrebande est punie suivant toute la rigueur des lois.

Il est défendu aux hommes d'entrer dans les chambres des dames.

Tous les bateaux ont des restaurants dont les prix sont affichés sur des tarifs à bord.

Les bateaux qui naviguent de Pesth jusqu'à Constantinople sont fournis aux premières places de couchettes numérotées, avec matelas, oreillers et couvertures.

La traversée de Vienne à Constantinople s'accomplit, voie de Galaz, en 13 jours, et voie de Kustendjé, en 11 jours.

Le voyage de Constantinople à Vienne, en y comprenant la quarantaine de 10 jours à Orsova, dure environ 28 jours.

A Presbourg et à Pesth, les bateaux s'approchent du rivage pour faciliter l'embarquement ou le débarquement des voyageurs. Dans les autres endroits indiqués dans le tarif, cette opération a lieu au moyen de petites embarcations, et les voyageurs ne peuvent débarquer qu'aux endroits désignés dans le tarif, à moins que les directeurs ne le permettent, lorsqu'il n'y a point de danger.

LIGNE DE LA NAVIGATION A VAPEUR SUR LE DANUBE, DEPUIS CONSTANTINOPLE JUSQU'A VIENNE, D'APRÈS LE BULLETIN DE LA COMPAGNIE, EN AMONT DU FLEUVE.

Départs de Galaz pour Skela-Cladovi, de grand matin :

En mars.				En août,	8	19	29
avril,	1	13	25	septembre,		9	21
mai,	6	16	27	octobre,		3	16
juin,	6	17	27	novembre,		1	15
juillet,	8	18	29				

Départs de Czerna-Voda pour Cladosniza, de grand matin :

En mars.				En août,	4	14	25
avril,		7	19	septembre,	4	15	27
mai,	1	12	22	octobre,		9	22
juin,	2	12	23	novembre,			5
juillet,	3	14	24				

Jours de départ de Constantinople pour Vienne.

Voie de Galaz.

En mars,			28	En août,	4	15	25
avril,		9	21	septembre,	5	17	29
mai,	3	12	23	octobre,		12	26
juin,	2	13	23	novembre,			10
juillet,	4	14	25				

Voie de Küstendjé et Czerna-Voda.

En mars.				En août,	1	11	22
avril,	4	16	28	septembre,	1	12	24
mai,	9	19	30	octobre,		6	20
juin,	9	20	30	novembre,			3
juillet,		11	21				

Départs de Pesth pour Vienne tous les jours à 7 heures du matin.

Le bateau arrive ordinairement à Presbourg le second jour avant midi, y reste le temps nécessaire pour se fournir de charbon, et continue de là sa route pour Vienne.

Plus un bateau de charge une fois la semaine.

Départs de Drenkova pour Semlin :

En mars,			27	31
avril,	3	8	12	15

Et à dater du 20 avril jusqu'à mi-septembre, deux départs

par semaine, savoir, chaque dimanche et mercredi, à une heure après midi :

En septembre,				17	20	24	29
octobre,	3	6	10	14	18	24	28
novembre,	1	8	12	16	22	26	30

Le bateau s'arrête un jour à Semlin.

Départ de Semlin pour Pesth :

En mars,					29
avril,	2	5	10	14	17

A dater du 22 avril jusqu'au 13 septembre, deux départs par semaine, savoir, chaque mardi et vendredi :

En septembre,						19	22	26
octobre,		1	5	8	12	16	20	26	30
novembre,	3	10	14	18	24	28	(2 déc.)	

Départ au point du jour ; de plus chaque quinzaine un remorqueur.

Prix des places en florins M. de convention.

			1res pl.		2es pl.		3es pl.	
			fl.	cr.	fl.	cr.	fl.	cr.
De Constantinople ou Varna	à	Vienne,	100	»	70	»	50	»
De Galaz, Ibrala ou Czerna-Voda	à	*id.*	73	»	50	50	38	»
— Silistrie	à	*id.*	63	»	42	50	34	20
— Roustchouk ou Giourgevo	à	*id.*	58	»	39	20	32	20
— Viddin ou Calafat	à	*id.*	44	»	29	30	27	»
— Orsova	à	*id.*	33	»	22	»	»	»
— Drenkova	à	*id.*	29	»	19	20	»	»
— Semlin	à	*id.*	20	»	13	20	»	»
— Neusaz ou Peterwardein	à	*id.*	18	»	12	»	»	»
— Mohacs	à	*id.*	14	»	9	30	»	»
— Pesth	à	*id.*	8	»	5	20	»	»
— Presbourg	à	*id.*	2	30	1	40	»	»
			Dollars.		Dollars.		Piastres.	
De Smyrne	à	Constantinop.	15	»	10	»	105	»
— Salonique	à	*id.*	20	»	15	»	150	»
— Trébisonde	à	*id.*	30	»	20	»	150	»

LIGNE DE LA NAVIGATION A VAPEUR SUR LE DANUBE, DE VIENNE A CONSTANTINOPLE, EN AVAL DU FLEUVE.

Départs de Vienne pour Pesth, tous les jours après midi. —L'heure du départ est affichée dans les bureaux.

Le bateau passe la nuit à Presbourg, et continue pour Pesth le matin à 6 heures. Arrivée à Pesth le soir entre 7 et 8 h., sauf empêchement.

Plus un bateau de charge pour marchandises une fois la semaine; trajet en un jour.

Pour les voyages de Vienne à Constantinople et réciproquement, voyez les jours de départ ci-dessous.

Départs de Pesth pour Semlin et Drenkova:

En mars,	24	28	31	En avril,	5	9	12

A dater du 17 avril jusqu'au 8 septembre, deux départs par semaine, savoir, chaque dimanche et jeudi.

En septembre,			13	16	20	25	29
octobre,	2	6	10	14	20	24	82
novembre,		4	8	12	18	22	26

Départ de Pesth au point du jour; de plus chaque quinzaine un remorqueur.

SERVICE DU BAS DANUBE.

Rive gauche ou valaque.

Départs de Skela-Cladovi pour Galaz de grand matin :

En mars,			28	En août,	4	15	25
avril,		9	21	septembre,	5	17	29
mai,	2	12	23	octobre,		12	26
juin,	2	13	23	novembre,			10
juillet,	4	14	25				

Rive droite ou turque.

Départs de Cladosniza pour Czerna-Voda de grand matin:

En mars.				En août,		11	221
avril,	4	16	28	septembre,	1	12	24
mai,	0	19	30	octobre,		6	19
juin,	9	20	80	novembre,			2
juillet,		11	21				

Le départ de Galaz pour Constantinople a lieu quatre jours

après celui de Skela-Cladovi pour Galaz, et celui de Küstendjé trois jours après celui de Cladosniza pour Czerna-Voda.

Exemple : Départ de Skela-Cladovi, 28 mars, et de Galaz, 1er avril;

Départ de Cladosniza, 4 avril, et de Küstendjé, 7 avril; et ainsi de suite. Voir le tarif de Galaz.

Jours de départ de Vienne pour Constantinople.

Voie de Galaz.

En mars,			22	En août,	9	19	30
avril,	3	15	26	septembre,		11	23
mai,	6	17	27	octobre,		4	18
juin,	7	17	28	novembre,			2
juillet,	8	19	29				

Voie de Czerna-Voda et Küstendjé.

En mars,			29	En juillet,	5	15	26
avril,		10	22	août,	5	16	26
mai,	3	13	24	septembre,	6	18	30
juin,	3	14	24	octobre,		12	26

Les jours de départ ci-dessus indiqués s'entendent sans séjour à Pesth. MM. les voyageurs qui désirent visiter cette ville peuvent partir de Vienne quelques jours à l'avance. — Voir ci-dessus départs journaliers de Vienne pour Pesth.

Prix des places en florins M. de convention.

		1res pl.		2es pl.		3es pl.	
		fl.	cr.	fl.	cr.	fl.	cr.
De Vienne	à Presbourg,	3	»	2	»	»	»
Id.	à Pesth,	10	»	6	40	»	»
Id.	à Mohacs,	17	20	11	30	»	»
Id.	à Neusaz ou Peterwardein.	21	30	14	20	»	»
Id.	à Semlin,	24	»	16	»	»	»
Id.	à Drenkova,	33	»	22	»	»	»
Id.	à Orsova,	37	»	24	40	»	»
Id.	à Viddin ou Calafat,	48	»	32	10	30	»
Id.	à Roustchouk, ou Giourgevo,	62	»	42	»	35	»
Id.	à Silistrie,	67	»	45	30	37	30
Id.	à Ibraila, Galaz ou Czerna-Voda,	77	»	52	30	42	»
Id.	à Varna ou Constantinople,	125	»	85	»	56	»

		Dollars.	Dollars.	Piastres.
De Constantinople	à Smyrne,	15 »	10 »	105 »
Id.	à Salonique,	20 »	15 »	150 »
Id.	à Trébisonde,	30 »	20 »	150 »

Les stations principales sont seules indiquées ici. Pour les secondaires, voir les tarifs.

Tarif pour marchandises en florins M. de convention.

		En aval. fl.	cr.	En amont. fl.	cr.
Entre Linz et Vienne,		1	»	1	»
Vienne et	Pesth,	1	6	1	6
Id.	Semlin,	1	50	2	10
Id.	Giourgevo,	3	30	4	30
Id.	Galaz,	5	»	5	»
Id.	Constantinople,	6	»	6	»
Id.	Smyrne ou Salonique,	7	»	7	»
Id.	Trébisonde,	8	»	8	»

Les colis à la destination de Turquie qui pèsent moins de 200 liv. jouissent d'une réduction de 10 p. 0/0 sur le fret. Ceci s'entend pour des parties de marchandises et non pour des colis isolés.

Tarif pour cabines, chevaux, voitures, etc., en florins M. de convention.

		Cabine. fl.	Voiture. fl.	Chev. la pièce. fl.	Chiens. fl.	Surpoids. par liv. cr.
De Vienne	à Presbourg,	5	10	8	1	1
Presbourg	à Vienne,	10	8	8	1	1
Vienne	à Pesth,	15	20	25	2	2
Pesth	à Vienne,	30	20	25	2	2
Entre Vienne et	Semlin,	50	46	40	3	2
Id.	Drenkova,	60	52	50	4	3
Id.	Giourgevo,	100	70	70	6	4
Id.	Galaz,	110	80	80	6	4
Id.	Constantinople,	»	120	100	8	5

Tout passager peut porter avec lui 50 liv. de bagage franc. Le surpoids paye d'après le tarif.

Les personnes qui voyagent avec leur propre voiture et chevaux jouissent d'une réduction de la moitié du fret, mais sur les chevaux seulement.

Les voitures à deux roues, ou celles accompagnées de

quatre personnes au moins, ne payent que deux tiers du prix du tarif.

La même compagnie entretient encore une navigation à vapeur depuis Constantinople, qui en est la principale station, avec Smyrne, Salonique et Trébisonde. Il part tous les mardis pour Smyrne un bateau à vapeur ; pour Trébisonde, tous les vendredis, et pour Salonique, les 10, 20 et 30 de chaque mois.

DESCRIPTION DE VIENNE, CAPITALE DE L'AUTRICHE.

Point de départ de la navigation à vapeur du Danube.

Vienne est située dans une vaste plaine, sur la rive méridionale du Danube, et sur la petite rivière de Vienne, qui donne son nom à la ville et qui la sépare des faubourgs. Capitale de tout l'empire d'Autriche, elle est la résidence de l'empereur et des autorités supérieures. Elle est l'une des plus grandes villes de l'Allemagne ; elle est encore en partie fortifiée et entourée de remparts; elle possède 37 faubourgs, 8,150 maisons, et près de 300,000 habitants.

Cette ville compte un grand nombre d'édifices publics d'une belle architecture. Au premier rang est le palais impérial (appelé *Bourg*), où l'empereur fait sa résidence. C'est un vaste bâtiment irrégulièrement construit, qui contient la trésorerie ainsi que les insignes de l'empire, une collection d'histoire naturelle, le cabinet de médailles et d'antiquités. Immédiatement devant le Bourg est la belle place d'Armes, et à droite le beau jardin du Peuple, où l'on voit un beau groupe qui représente le combat de Thésée avec les Centaures, par Canova; à gauche, le jardin du palais impérial, dont la porte de granit est d'une beauté et d'une grandeur extraordinaires; la statue de l'empereur François. L'ancienne chancellerie de l'empire est un des plus beaux édifices de l'Allemagne, où s'assemblait jadis le conseil aulique.

Collection d'objets d'arts. — La belle bibliothèque de la cour impériale, qui contient plus de 300,000 volumes, et un grand nombre d'autres bibliothèques. On admire les collections de l'académie de l'empereur Joseph, les cabinets réunis d'histoire naturelle de S. M. impériale, la magnifique galerie de tableaux de Chabau de Belvédère, les collections d'objets d'arts du duc de Saxe-Teschen, celles du prince de Lichtenstein, de Kaunitz et d'autres seigneurs ; l'académie des arts du dessin; l'académie orientale pour l'enseignement des langues vivantes, l'école technologique et commerciale ; l'observatoire et un beau jardin botanique, et la collection

physico-mathématique. En outre on compte à Vienne 5 collections particulières d'insectes, 10 collections minéralogiques; la collection de préparation en cire de l'académie médico-chirurgicale de Joseph, dont il n'y a point de semblable en Europe (entrée tous les samedis; on s'adresse à quelque médecin connu); collections de l'université et d'autres instituts. Pour les botanistes, les serres et jardins à Schœnbrunn, sur le Rennweg, dans la rue des Hongrois (*C*); collections d'ouvrages d'art, historiques, etc.; le cabinet impérial-royal de médailles et d'antiques, célèbre par sa richesse en pierres taillées (entrée les mercredis, jeudis et vendredis, de 10 h. à midi); la trésorerie impériale-royale (entrée vendredi et samedi; on la demande d'avance); le cabinet d'antiquités égyptiennes (entrée lundi avant midi); la collection du château d'Ambras (entrée publique mardi et vendredi), et l'arsenal (entrée publique lundi et jeudi) : ces deux cabinets contiennent nombre de curiosités historiques et ethnographiques. Les principales galeries de tableaux sont : la galerie impériale (entrée publique, mardi et vendredi); celle du prince de Lichtenstein (entrée publique tous les jours, à l'exception du samedi); la galerie du prince Esterhazy, avec des ouvrages en sculpture de Thorwaldsen et Canova (entrée publique mardi et jeudi); les collections des comtes Czernin et Schœnborn; la collection d'estampes et de dessins de l'archiduc Charles; la collection optique et astronomique de l'observatoire, de l'université; la collection de modèles de l'université, de l'institut polytechnique et de l'académie thérésienne; la collection diplomatique-héraldique du roi de Hongrie; la collection généalogique-héraldique du baron de Bretfeld; le musée du baron Dietrich, etc. Il est permis à tout étranger de voir toutes ces collections; l'entrée est gratuite.

Palais. — Peu de villes en Europe contiennent un si grand nombre de palais, des plus vastes et des plus somptueux : tels sont ceux du prince de Schwarzenberg, du prince d'Esterhazy, autrefois le palais d'été du prince de Kaunitz, et son jardin à Marcabilfe; ceux du prince de Lichtenstein, du prince Charles, de l'archiduchesse Béatrix, des princes Lobkowitz, Lubowisky, Kinsky, Bathéany et Palfy dans la ville, et beaucoup d'autres, car l'on compte 122 palais dans Vienne, soit dans l'enceinte de la ville ou des faubourgs.

Eglises. — Les églises sont également en grand nombre. L'église métropole, consacrée à St Etienne, bâtie dans le XVe siècle, est un beau bâtiment gothique; elle a une tour qui, après celle de la cathédrale de Strasbourg, est la plus

haute en Europe: elle a 425 pieds de hauteur, elle penche un peu vers le nord; elle renferme 38 statues de marbre, plusieurs tombeaux, un trésor digne des curieux. L'église St-Pierre, une des plus belles de Vienne, bâtie d'après le modèle de celle du même saint à Rome, ornée d'un beau retable ou maître-autel, et de plusieurs bonnes peintures; l'église des Augustins, qui possède le plus grand ouvrage d'art moderne qu'il y ait à Vienne, et qui depuis 1630 est l'église de la cour, où l'on voit le monument de Léopold II, ceux du comte Daun et de l'archiduchesse Christine, chef-d'œuvre de Canova; l'église des Capucins, où sont les caveaux de la famille impériale; l'église des Jésuites, finalement celle de Ste-Marie, où est placé le monument de Schwarzenberg, exécuté par Thorwaldsen; l'église des Ecossais, avec le monument du comte de Stahremberg, qui en 1683 défendit Vienne contre les Turcs; la chapelle du château, où l'on entend le dimanche la meilleure musique d'église; l'église de l'Université, fort richement ornée, n'a qu'une seule coupole assise sur seize colonnes; la superbe église de Charles VI, une des plus belles de Vienne. Les églises nationales, où l'on prêche dans les différentes langues de chaque peuple; l'église des Minoristes pour les Slavons, celle de Maria-Stragon pour les Hongrois, etc. On compte deux temples pour les protestants, une jolie synagogue construite dans la ville, un superbe manége tout près les salles de redoute et salle de spectacle du Bourg, le joli palais de la garde hongroise noble, au faubourg St-Ulric; les magnifiques écuries impériales, au Spittelberg; au Schottenfeld, la salle d'Apollon et l'église de St-Laurent; dans la Josephstadt, le palais et les superbes jardins du prince Anersberg; nouvelle salle de spectacle, caserne pour la cavalerie, l'Augarten, le Prater à l'entour du Belvédère.

Ponts.—Le superbe pont du Danube, près de Léopolstadt: on l'appelle le pont Français; le pont neuf de Ferdinand, sur le canal du Danube; le nouveau pont de chaînes, tout près du palais du prince de Razoumowsky: ce pont établit la communication entre la grande route et le Prater.

Le voyageur ira voir l'arsenal impérial, le muséum d'histoire naturelle, le muséum Brasilien, le muséum Ambras, contenant une collection d'armures anciennes, les plus curieuses qui existent en Europe; la galerie impériale des tableaux: elle est très-considérable, et renferme des peintures d'un grand prix, dont un portrait très-ressemblant du jeune Napoléon.

Théâtres.—Celui du Bourg, pour les tragédies, les drames et les comédies; le théâtre de la Cour, près la porte de Carin-

thie, pour les grands opéras et ballets, dans les faubourgs; le théâtre neuf et magnifique situé sur la Vienne, pour les grands opéras, les pantomimes, les mélodrames et les pièces à grand éclat; le théâtre dans Léopoldstadt, pour les pièces amusantes, les pantomimes comiques; la salle de spectacle dans Josephstadt, pour les pièces du même sujet. Académie de musique, salle d'Apollon, casino, bains du Danube, promenades du Prater, d'Augarten, de la Brigittenane, remparts, les glacis, boulevards de Pawel, le jardin du Belvédère, celui du prince de Schwarzenberg. Le Prater est une magnifique promenade ornée de beaux arbres; c'est celle du monde élégant.

Industrie et commerce, fabriques et manufactures.—Le cabinet de productions des fabriques nationales, dans l'institut polytechnique (entrée tous les samedis); le cabinet technique du roi de Hongrie; l'exposition des ouvrages d'industrie dans la Schullerstrasse; la fabrique impériale et royale de porcelaine, qui occupe 500 personnes. Beau magasin sur la place Joseph. Objets principaux de l'industrie de Vienne; étoffes de soie, de laine, de coton, d'indienne, de toile peinte; ouvrages de passementerie et de fil d'or et d'argent, de joaillerie (le magasin du joaillier de la cour Biedermann), d'orfévrerie, surtout en vaisselle; d'ouvrages en acier et de bijouterie; de glaces, de verrerie; ouvrages en bronze (le magasin de Donninger); ouvrages de bois, surtout de Berchtesgaden; meubles (il y en a plusieurs magasins); instruments optiques (surtout des ouvriers du cercle de Voitgland en Saxe, établis à Vienne); carrosses, chaises (ouvrages de commande qu'on fait venir de Vienne à la distance de plusieurs centaines de milles; dans la seule rue de Jaegerzeille il y a près de cinquante selliers); de piano-forte (les meilleurs sont ceux de Leschen et Graf); ouvrages lithographiques (l'institut de lithographie de Trensenski); impression de musique (Haslinger, Diabelli); fleurs, plumes et objets pour la parure des dames en général (marchands de modes, Lannoy, Adèle, Haertel, etc.) La bourse impériale et royale est ouverte tous les jours de midi à 2 h.; 15 courtiers, sous la direction d'un commissaire et d'un adjoint, concluent les affaires; les marchés se font pour la plupart près du canal, où se trouvent les magasins, et dans les maisons par l'entremise de courtiers jurés) tous les jours à 4 heures on distribue le bulletin qui indique le cours du change, qui paraît le jour suivant dans les gazettes. Le café de Linser, dans la Gruenangergasse, où les spéculateurs se rassemblent avant et après midi, est appelé la *Petite-Bourse*. La réunion des marchands, où l'on s'entretient des affaires de commerce,

est dans un local très-élégant; on y trouve des journaux. Les membres de cette société payent 30 fl. par an; ils peuvent introduire des étrangers, qui payent 2 fl. par mois. Les hommes de lettres, les artistes, etc., reçoivent des billets d'entrée gratis.

Instituts, établissements littéraires et utiles.—L'université, en 1365. Les auditeurs qui ne veulent pas se faire examiner peuvent assister aux séances gratis. Les cours de médecine pratique et de chirurgie ont lieu à l'hôpital des malades; ceux de l'art vétérinaire, à l'institut de ce nom; ceux de botanique, au jardin botanique sur le Rennweg. Académie des beaux-arts, académie des langues orientales; académie médico-chirurgicale pour former des médecins militaires; institut polytechnique, dont l'empereur François II posa lui-même la pierre fondamentale en 1816; trois gymnases; école normale, écoles protestantes; institut des Israélites; pensionnat de Lœwenbourg; académie Thérésienne pour la noblesse; instituts d'éducation pour les jeunes militaires; académie des ingénieurs, académie militaire à Vienne-Neustadt, à trois postes de Vienne; institut d'économie forestière de Mariabrunn, à 1 l. 1/2 de Vienne; réunion musicale; institut de musique, où l'on enseigne gratuitement; pensionnat pour former des institutrices; établissement pour les domestiques, fondé par l'impératrice; pensionnat à Herrnhals pour les filles de pauvres officiers; école de natation pour les deux sexes; celle pour les hommes au Prater; manége de la cour, le plus beau en Europe; institut des aveugles (entrée le jeudi); institut pour les enfants de 2 à 6 ans; le premier sur le Rennweg, qui forme en même temps des maîtres pour les enfants. On trouve encore dans cette ville un grand nombre d'autres établissements philanthropiques, tels que : institut des sourds-muets (entrée pour le public les samedis), avec un cours pour former les instituteurs de sourds-muets; maison des orphelins; maison des enfants trouvés; hôpital général des malades; infirmeries des religieux et des religieuses de la Charité; hôpital des fous; établissement particulier pour le même but du docteur Georgen à Dœbling; plusieurs hôpitaux et conservatoires pour les infirmes; bains froids gratis pour les deux sexes; caisse d'épargne; maison générale des orphelins et des veuves; chambres d'assurances pour les dommages causés par la grêle et les incendies; maison provinciale de correction. Le pavé et l'éclairage de Vienne sont remarquables.

Amusements publics, spectacles. — Cinq théâtres, deux théâtres de la cour dans la ville, savoir : le Bourgthéâtre pour la comédie allemande, un des meilleurs théâtres d'Allema-

gne, et celui de Kaernthnerthor pour les opéras et le ballet; le théâtre an der Wien pour les comédies burlesques, le théâtre de la Léopoldstadt pour les pièces de circonstance, et le théâtre de la Josephstadt pour la comédie et l'opéra. Les redoutes du carnaval. Les bals publics et de société au Sperl, à l'Empereur-Romain, etc., qui sont très-fréquentés, vu que les maîtres de chapelle Strauss, Lannier et Morelli dirigent la musique tant en hiver qu'en été. Le beau monde se rassemble en hiver avant midi, surtout le dimanche, sur la Bastei, et l'après-midi au Prater, lieu le plus fréquenté entre Pâques et la Pentecôte. En été, le beau monde est à la campagne et aux bains, et surtout à Baden, ville voisine de Vienne. Dans la belle saison, on fréquente aussi beaucoup le petit jardin du Paradis, le jardin du Peuple, la promenade hors la porte de Caroline, où se trouve l'établissement pour prendre les eaux minérales; l'on y vend aussi du lait de chèvre, et beaucoup de personnes s'y rendent pour déjeuner, comme au jardin du Paradis. Les bastions et les glacis autour de la ville forment d'agréables promenades. Les jardins les plus dignes d'être cités dans l'intérieur de la ville sont: le superbe Augarten, fréquenté au 1er mai, jour de Ste-Brigitte, et les jours où Strauss y exécute sa musique; la Brigittenau, jardin vaste, remarquable surtout le jour de fête publique de Ste-Brigitte; le jardin du prince de Schwarzenberg, où il y a exposition de fleurs au mois de mai; les nombreux jardins des auberges, surtout le jardin de Sperl, un des plus intéressants lors des exécutions musicales de Strauss.

Environs de Vienne.

Aucune ville de l'Allemagne n'offre de si beaux environs; un été ne suffit point pour les voir. Nous n'en donnerons ici qu'un aperçu. A la distance de 3/4 à 1 l. 1/4 se trouvent: le château impérial de Schœnbrunn, avec un beau jardin et une très-belle vue du haut d'une colline où il y a un bâtiment appelé Gloriette, des serres et une ménagerie. Tivoli, non loin de là, avec un champ pour les courses. Hitzing, village très-fréquenté, avec le casino de Domeyer. St-Veit, jardin épiscopal avec un ermitage d'où l'on jouit d'un beau coup d'œil. Hetzendort, Lainz, Nussdorf, avec un café d'où l'on a une belle vue sur le Danube; Heiligenstad, Geinzing, Dornbach avec un grand et beau parc. La colline voisine, dite Gallizinberg, avec une vue très-agréable. Doebling, le retranchement remarquable des Turcs; Waehring, le cimetière avec les tombeaux de Beethoven et Schubert; Gersthof avec

une excellente vacherie (au jardin un bon café). Poetzleindorf avec le jardin de Geymuller.

A 1 l. 1/2-2 l. 1/2 de Vienne : Krapfenwall, Kobenzlberg, Himmel, Kahlenberg, Léopoldsberg, hauteurs d'où l'on jouit partout d'agréables et charmantes vues ; on trouve à Geinzing des ânes à louer pour arriver au sommet du Kahlenberg, qui est la plus haute de ces montagnes. Klosterneubourg, ville agréablement située sur le Danube; l'abbaye superbe avec ses curiosités; le chantier impérial-royal avec une collection de modèles : en automne, les manœuvres du corps des pontonniers. Weidling, près d'un ruisseau dans une situation romantique. Hutteldorf, Mariabrunn.—A 3-5 l. de Vienne, le château de Laxenbourg avec son très-beau parc, où l'on voit une imitation d'un vieux bourg du temps de la chevalerie et nombre d'antiquités intéressantes. Brunn, au pied des montagnes, avec le tombeau de Werner. Moedling et la Suisse viennoise, dite Bruhl, et les châteaux vieux et nouveaux superbement situés du prince de Lichtenstein. Plus loin on arrive à Hintenbrulh, à Sparbach et aux ruines de Johannesstein sur un rocher. Mauerbach, dans le voisinage de la montagne de Tulbinger-Kogel, d'où l'on a une vue sublime sur les environs de Vienne. Haimbach, Steinbach, Kalksbourg avec une belle église. Rodaun, Rothe-Stadel, Breitenfort, Hochrotherd, Kaltenleutgeben, Sulz, Heiligenkreuz avec une abbaye remarquable. — Excursions plus éloignées : Baaden, où l'on parvient en 2 à 3 heures sur une chaussée parfaitement bonne, dont la grande poussière est le seul inconvénient : c'est le séjour de la cour et de la première société de Vienne en été. On voit la ville, les bains, le parc, les plantations du Mitterberg. Dans les environs de Baaden, Vœslau, Lahsdorf, Merkenstein, Gaden, Waltersdorf.—Excursions à Alland, Fahrafeld, Guttenstein, Schneeberg. De Vienne à Presbourg on voyage avec le vélocifère en 6 h., et avec le bâtiment à vapeur en 2 h. 1/2.

Auberges, cafés, etc. — Les premiers hôtels de Vienne sont : l'Archiduc-Charles et l'Impératrice-d'Autriche, le Cygne, le Wild-Mann (Homme-Sauvage), le Roi-de-Hongrie, l'Empereur-Romain, la Ville-de-Londres, tous dans la ville. On est très-bien aussi et à beaucoup meilleur marché au Matschakerhof dans la ville, et à l'Agneau-d'Or dans la ville Léopold ; le dernier est très-fréquenté par les Anglais et les Prussiens. Dans les auberges du faubourg Landstrasse on rencontre beaucoup de marchands hongrois, et dans celles de la Léopoldstadt beaucoup de marchands de Bohême. Ceux qui désirent faire un plus long séjour dans cette résidence

feront bien de prendre une chambre garnie (Monatzimmer). On n'a qu'à lire les écriteaux qu'on voit aux portails des maisons; il y a des chambres avec et sans meubles de 3 à 30 fl. de loyer par mois. On donne congé 14 jours d'avance. On trouve aussi des maisons à louer, surtout pendant les mois d'été, congé 6 mois d'avance, et à la St-Georges et à la St-Michel. On peut faire meubler une maison à peu de frais et sur-le-champ par un fripier qu'on appelle Tandler. Un établissement nommé Phorus débite du bois tout coupé à des prix fixes, qui se vend par mesure d'un tiers de corde. Nulle part il n'est plus facile de se dispenser d'un domestique de louage qu'à Vienne. La complaisance des Viennois est très-grande; ils se font un plaisir de donner à l'étranger toutes les informations possibles. A Vienne on ne mange pas à table d'hôte, on dîne et soupe à la carte; on paye en papier-monnaie. La meilleure société se trouve à l'hôtel de l'Archiduc-Charles, de l'Empereur-Romain, au Steindl, au Jaegerhorn (Cor-de-Chasse), au Daum, à l'Agneau-d'Or, etc. Les tavernes ou cabarets à bière sont nombreux, et presque dans tous on peut faire un bon repas. On fume beaucoup; mais dans quelques-unes de ces maisons il y a des salons particuliers pour ceux qui ne fument pas, par exemple chez Wanner, sur la Brandstatt. Dans les tavernes comme dans les auberges des faubourgs, on mange à bien meilleur marché que dans la ville. Les cafés les plus élégants sont : Daum, près du marché aux choux (*Kohlmarkl*) : on y trouve des gazettes anglaises et françaises; Neuner, dans la Plankengasse, où il y a un salon pour les dames; Cuoti, sur la place Joseph. Les limonadiers, sur le Graben, ainsi que le confiseur Dehne, sur la place Michel, qui pourvoit aussi les théâtres, sont renommés pour les bonnes glaces qu'ils vendent. Chez Czermac, sur la place Michel, on peut avoir des poissons de mer et des huîtres fraîches.

Mélanges. — Pour changer des monnaies étrangères, on s'adresse aux bureaux des marchands en gros Zinner, place St-Etienne, et Wedt, au Prater. On distribue les lettres arrivées entre 11 et 2 h., elles partent à 7 h. 1/2. Il existe une petite poste aux lettres pour Vienne et les environs, et pour le même but nombre de boîtes dans la ville et les faubourgs. Cochers de louage : leurs chaises, qui ne se distinguent point des équipages, se louent par jour, par heure et par mois. Les gens de distinction préfèrent ordinairement des fiacres numérotés; il y en a 700. Mais, avec les uns comme avec les autres, il faut convenir du prix d'avance. On paye ordinairement pour un fiacre de 48 xr. à 1 fl. m. c. par h. Il faut faire prix avec les cochers des voitures Styrie (*Stey-*

rerwagen), de 2 à 4 places, qu'on trouve devant les barrières (*vor der Linie*), ce qui n'est pas nécessaire pour les voitures dites Zeiselewagen, de 10 à 12 personnes, qui conduisent à tous les environs à un prix très-modique. Ces voitures sont au nombre de 1,200. On se sert aussi de voitures de société (*Gesellschaftswagen*) de 9 à 12 personnes. On peut s'en procurer la liste à 20 xr. dans la boutique d'estampes de Bermann, sur le Graben. Ces voitures sont à bon compte. Il y a 3,000 équipages à Vienne. Pour apprendre à connaître le bas peuple de Vienne, on ne doit pas manquer de faire une partie de campagne avec un Zeiselwagen; on y parviendra encore plus facilement au printemps en fréquentant le Wurstelprater, la Brigittenau aux jours de fête, et les jardins des auberges au Champ-d'Alouettes (*Lerchenfeld*), où il faut se rendre les dimanches. A la fête-Dieu et le samedi saint, processions solennelles sur la place du Bourg. Pour conserver la santé à Vienne, il est nécessaire de s'habiller chaudement, vu que l'air est pénétrant et la température variable. Les maladies ordinaires sont les fièvres catarrhales, la phthisie et les scrophules. Le vin d'Autriche convient mieux à la santé des étrangers que celui de Hongrie. La bière bavaroise est la plus légère, et la bière en bouteille la meilleure. — Bibliothèques d'abonnement et cabinets de lecture de Tauer et Armbruster, où on loue des livres par jour ou au mois. Etablissement de musique de Maniger. On trouve des pianos à louer aux prix de 3 à 6 florins par mois. — En entrant dans les Etats impériaux on peut faire visiter ses effets; on reçoit un bulletin qu'il faut garder soigneusement pour pouvoir le montrer à la barrière de Vienne; ou bien on peut faire plomber ses malles et ses caisses pour les faire ouvrir à Vienne. Dans ce dernier cas on est tenu, aussitôt après son arrivée à Vienne, de se présenter au bureau général de la douane; il faut donc conserver ce plombage intact. Le tabac, les étoffes des manufactures étrangères, les cartes à jouer et les lettres cachetées, sont les objets le plus rigoureusement défendus. L'étranger doit encore, dans les premières 24 heures après son arrivée, se présenter de sa personne au bureau de police, où l'on déclare le but de son séjour; on y reçoit en même temps un permis pour un temps fixe. Les juifs se présentent au bureau appelé Judenamt; ils doivent payer tous les 15 jours 3 à 6 fl. m. c. Lorsqu'on a dessein de partir, il faut faire viser son passe-port et se procurer un Passirschein, sans lequel on ne peut se faire inscrire pour le vélocifère. Pour un voyage en extra-poste, on échange cette *légitimation* à la chancellerie d'Etat contre un billet de permission, pour commander des chevaux, qu'on n'obtiendrait pas sans cela.

Environs de Vienne. — Il y a aux environs beaucoup de sites remarquables, tels que les villages et les plaines de Wagram et d'Aspern, si mémorables comme ayant été le théâtre de la bataille de ce nom, où Napoléon remporta une si grande victoire.

Le palais impérial de *Schœnbrun*, à 1 mille d'Allemagne ou une 1/2 lieue de Vienne, doit attirer l'attention du voyageur. On lui montrera l'appartement qu'y occupait Napoléon lorsqu'il y établit son quartier général. Ce qui doit encore plus exciter l'intérêt, c'est le choix que le duc de Reichstadt fit de la chambre où Napoléon avait couché pour y finir sa carrière. Heitzing est un endroit où se rend le monde fashionable en été. Un grand nombre de nobles, ainsi que le prince de Metternich, y ont leurs châteaux de plaisance. Il y a des salons où l'on sert à dîner le dimanche, avec un orchestre de 100 musiciens qui jouent continuellement. On y donne souvent des bals.

Ceux qui veulent des détails plus circonstanciés n'ont qu'à se procurer les ouvrages suivants : Vienne, son histoire et ses curiosités, par Hormayr, 1818; l'excellente Description de Vienne, par Pezzl, 1825.

Hôtels : l'Archiduc-Charles, l'Empereur-Romain, le Cygne-Blanc, la Ville-de-Londres, le Roi-de-Hongrie. On loge fréquemment dans les maisons particulières.

Passe-port. Le passe-port du voyageur est envoyé dans les vingt-quatre heures au bureau de police, où le voyageur doit se présenter en personne. On s'informe des affaires qui l'amènent à Vienne, et de ses moyens financiers. Il paye deux florins pour la permission de son séjour; le passe-port reste déposé au bureau jusqu'à son départ; dans ce cas il doit se pourvoir d'un laissez-passer (*passirschein*), sans lequel il ne pourrait passer la frontière.

Annonce authentique et officielle du parcours des bateaux à vapeur et des prix des places.

La Compagnie impériale-royale privilégiée annonce qu'il part tous les 14 jours de Vienne un bateau à vapeur qui est en correspondance avec les bateaux à vapeur du Danube inférieur, qui touchent à Semlin, Orsova, Galaz, et qui ensuite communiquent avec les lignes de Constantinople, de Smyrne, de Salonique et de Trébisonde.

Le départ du bateau à vapeur de Vienne a lieu les 12 et 25 juillet.

Prix de la première place :

De Vienne à	Constantinople,	135 fl.
—	Smyrne,	185
—	Salonique,	175
—	Trébisonde,	195

Il part toutes les semaines	1	bateau à vapeur	de Vienne à Linz.
	2	*id.*	*id.* à Pesth.
	1	*id.*	de Pesth pour Semlin et Drenkova.
Tous les 14 jours,	1	*id.*	de Skela, Clodova, pour Galaz, sur la rive de la Valachie.
Id.	1	*id.*	pour la rive de la Servie et de la Turquie.
Id.	1	*id.*	de Galaz pour Constantinople.
Toutes les semaines,	1	*id.*	de Constantinople pour Smyrne.
Id.	1	*id.*	des Dardanelles pour Salonique.
Tous les 14 jours,	1	*id.*	de Constantinople pour Trébisonde, par la voie de Sinope et de Samsum.

DE VIENNE A PESTH,

PAR PRESBOURG, COMORN, MAROS ET PESTH.

Le voyageur qui ne veut pas prendre la diligence qui part de Vienne pour Presbourg tous les matins à six heures, et arrive dans cette ville à sept heures du matin (le prix est de 5 fr.), s'embarque sur le steamer qui part également le matin de Vienne ; la station est au *Prater*.

Le lit du Danube étant en grande partie sablonneux, il change souvent son cours par la force du courant. Divisé en un grand nombre de bras, il forme un grand nombre d'îles couvertes de broussailles et d'arbres, tandis que ses bords ne présentent par intervalle que deux chaînes de montagnes qui annoncent les frontières de la *Hongrie*. A gauche, c'est la fin

des Carpathes, et à droite, c'est la chaîne des monts Levithes. Sur le côté d'un palais impérial appelé *Theban*, on trouve quelques ruines romaines. On aperçoit à quelque distance les restes d'un mur qui de là se dirige vers le lac Neusiedlesee; il est gigantesque, et l'on suppose qu'il a été construit par les Germains pour servir de barrière aux incursions des Huns, des Tartares, et d'autres hordes asiatiques. Il y a à *Petronelli*, la *Carmentum* des Romains, les ruines d'un arc érigé par Auguste en l'honneur de Tibère, qui fit la conquête de la Pannonie. On prétend qu'elle était la station de la 10e légion romaine, dans le temps que deux autres étaient en garnison à Vienne sous Vespasien, dans l'année 70 de notre ère. De cet endroit on a une superbe vue du château des rois de Hongrie, situé sur une éminence. A notre droite, nous avons

Altemberg, qui possède deux thermes qui étaient connus des Romains. Un peu plus loin se trouve

Haimbourg, ville assez importante, avec 3,000 hab. La manufacture royale de tabac s'y trouve établie; elle emploie plus de mille ouvriers.

Wolfstal est à 3 milles (5 kil. 1/2) de distance de cette place; c'est l'endroit de la douane entre l'Autriche et la Hongrie. On y est très-sévère.

Peu de temps après avoir quitté cette ville, nous apercevons sur la rive gauche du fleuve s'élever la royale cité de

PRESBOURG. (*Hôtels*. Presbourg renferme beaucoup de bons hôtels et de maisons garnies à des prix très-modérés; les principaux sont : le Gruner, le Baun, le Sonne, etc.) Cette ville est une des plus jolies de la Hongrie; elle est située sur une colline dont le sommet, élevé de 30 mètres au-dessus du Danube, sur la rive gauche, est couronné d'un vieux château, vaste édifice, mais qui malheureusement tombe en ruines. A la base sud de la vallée, le fleuve se partage en plusieurs branches dont la plus considérable est traversée par un pont de bateaux d'environ 200 mètres de longueur, conduisant aux belles promenades publiques où se rassemble toute la haute société. Les faubourgs, qui ont remplacé les fortifications, sont beaux; les rues plus larges, et mieux bâties que celles de la ville, sont ornées de plusieurs jolies places. Quoique Presbourg ne soit plus le siége de la diète, il est toujours considéré comme étant la capitale de la Hongrie, et le lieu où se fait le couronnement des rois qui sont empereurs d'Allemagne.

Monuments : la *cathédrale*, dédiée à St Martin, remarquable par la hauteur de sa belle tour et sa noble architecture : c'est dans cette église que se fait le couronnement des rois de Hongrie; le *Landhaus*, le *Kammer*, l'*hôtel de ville*

(Ralhhaus), le *palais primatial*, la *halle aux blés*, les *deux places* avec leurs fontaines et une colonne érigée par Léopold Ier en l'honneur de la Vierge; le *théâtre* avec la *salle de redoute*, et la *caserne*.

INSTITUTIONS : *L'académie*, espèce d'université; l'*archigymnase*, fréquenté par plusieurs centaines d'étudiants; le *lycée évangélique*, l'*école nationale modèle* (*national muster schule*), le *séminaire*, la *bibliothèque publique*, et la *riche bibliothèque* que le comte d'Appony y a fait transférer de Vienne, dans un beau local construit tout exprès, afin de répandre dans sa patrie les lumières et l'instruction, premières richesses de l'homme. Le voyageur ne quittera pas Presbourg sans visiter la *Colline royale* (*Kœnigsberg*). C'est une espèce de tribune en pierre garnie d'une balustrade, au sommet de laquelle le roi, après son couronnement, monte en grand costume, à cheval, en brandissant l'épée de saint Etienne vers les quatre points cardinaux, pour indiquer qu'il défendra le royaume contre tous ses ennemis.

Commerce : manufactures de lainage, de soieries, de tabac, de tanneries, de vins et eaux-de-vie; les communications par le Danube, son voisinage de Vienne, sa riante situation, et surtout le bas prix des objets nécessaires aux besoins de la vie, entretiennent une population animée qui dépasse 41,000 hab.

Toute la contrée aux environs de Presbourg est fertile en blé et en vin; sur les pâturages bondissent une race de béliers aux belles cornes et un beau bétail.

Le Danube est d'une grande importance pour la Hongrie, qui trouve dans la navigation à vapeur de ce fleuve un moyen prompt et facile d'écouler la surabondance de ses productions; et, depuis l'ouverture de cette navigation, ce pays en a profité, et l'activité industrielle commence à y renaître.

En continuant depuis Presbourg à descendre le fleuve sur le bateau à vapeur, le voyageur remarquera sur la rive droite la *petite île de Schutt*, et sur la rive gauche la *grande île de Schutt*, fertiles en fruits et en herbage, mais exposées à des brouillards qui détruisent toutes les productions de la terre.

A l'extrémité de la petite île vous trouvez

RAAB, chef-lieu du comitat de son nom, située au confluent du *Raab* et de la *Rabnitz;* ville épiscopale et considérable, avec une université renommée et une population de 14,000 hab.

Non loin de cette ville, sur la même rive du fleuve, nous trouvons

GONIO, où le voyageur trouve une auberge passable, et un chemin de fer qui conduit à Vienne.

En suivant le noble fleuve, qui dans cette partie de notre route offre un beau cours d'eau, nous apercevons sur la rive gauche la ville royale de

COMORN, sur la pointe orientale de l'île de Schutt, et au confluent de la *Donau-Woag* et du Danube. Cette ville a une population de 12,000 habitants et une forteresse qui est imprenable. C'est l'un des boulevards de la monarchie autrichienne, et elle passe pour une des places les plus fortes de l'Europe, ayant toujours une nombreuse garnison. Comorn possède quatre églises, dont la principale, dédiée à St André, est assez jolie. Les rues sont bien percées; les quais spacieux, et les maisons, d'une bonne apparence, annoncent que le bien-être règne dans cette antique cité.

Non loin de Comorn, sur la rive droite du fleuve, est le bourg de *Szony*, où il existe encore des restes d'un mur romain, d'un aqueduc et d'autres antiquités romaines. Après avoir passé un grand nombre de moulins, le voyage devient plus intéressant. Non loin du Danube, est situé

NESMUHL, renommé pour l'excellent vin qui porte son nom, égal en qualité au vin du Rhin appelé Hock, et qu'on vend dans presque tous les hôtels 60 c. la bouteille. Bientôt on arrive à

GRAN, chef-lieu du comitat du même nom, situé sur la rive droite du Danube (à 12 lieues, 48 kil.) d'Ofen, et remarquable par les ruines d'un château; c'est une ville considérable, et le siége du prince archevêque qui est le primat et *legatus natus* de la Hongrie. Bien que dans un si petit pays, ce haut dignitaire jouit d'un revenu de 2,500,000 fr. par an. Sur un promontoire qui s'avance dans le fleuve se trouve la *cathédrale*, que cet archevêque fait construire à ses frais, et qui sera peut-être un jour un monument aussi spacieux que St-Pierre de Rome.

On trouve sur la rive gauche le bourg de Maros, dans le comitat de Honter, renommé pour son vin et l'excellent tabac qu'on y cultive. Peu de temps après avoir quitté cette riante localité, nous passons devant

WAITZEN, ville bien peuplée, sur la rive gauche du Danube, vis-à-vis l'île pittoresque et fertile de *Saint-André*. Sa magnifique cathédrale, construite sur le modèle de St-Pierre de Rome, est une des plus belles églises de la Hongrie.

De là jusqu'à Pesth nous voguons vers le sud sur une belle nappe d'eau que bordent de riches et riantes campagnes.

PESTH est à une distance de 140 milles de Presbourg; le bateau à vapeur qui en part à 6 heures du matin, après avoir parcouru la plus serpentine des rivières, arrive à peu près à la même heure le soir à Pesth. Elle est située sur la rive

gauche du Danube; elle est une des plus grandes et des plus belles villes de la Hongrie; elle est en grande partie bâtie dans un style moderne d'architecture. Plusieurs édifices publics et même des bâtiments particuliers sont superbes. Elle a une population qui s'élève à plus de 64,000 hab.; il y a un casino national. Elle est une des principales stations des bateaux à vapeur. Le *Pannonia*, de la force de 36 chevaux, fait le service entre Presbourg et Pesth.

Hôtels : le *Jagerhorn* est un bâtiment magnifique; la *Palatine* est ensuite le meilleur hôtel; mais ceux qui sont de l'autre côté de la rivière sont beaucoup à meilleur marché. Le casino se recommande pour le dîner.

Bud, ou comme les Hongrois l'appellent, *Ofen*, située sur le côté opposé du fleuve, est la capitale de la Hongrie, et est à une distance de 10 postes 1/4 de Vienne; elle a une popul. de 29,000 hab. Elle est le siége du gouvernement, la résidence du palatin du royaume, des autorités supérieures militaires et civiles, du général commandant. Elle se divise en six quartiers. Elle possède une forteresse sur une éminence qui renferme un château royal où l'on conserve la couronne du roi Stephan (Étienne), son sceptre, son cimeterre, son manteau, ses gants, ses souliers et une croix. Bud et Pesth ne font pour ainsi dire qu'une même ville, nous dit un voyageur moderne, communiquant ensemble par un superbe pont suspendu. Dans les rues, la vie est prodigieusement active, étrange, étonnante pour des Occidentaux; les quais sont à toute heure du jour parcourus par de brillants équipages, rendus d'autant plus remarquables que les domestiques, les postillons hongrois, ont conservé leurs costumes nationaux, ainsi que les *trabanks* et les *heydeks*, chamarrés d'or et d'argent, et armés de cimeterres turcs pendus à leur ceinture. Puis tout à coup apparaissent de grands troupeaux de bœufs arrivant des riches pâturages de la basse Hongrie, et débouchant comme un torrent sur les places, dans les rues et sur les quais. Tel est l'aspect de cette noble cité.

Bud et *Pesth* renferment beaucoup de monuments remarquables et d'institutions savantes que le voyageur devra visiter; les plus importants sont la *grande caserne* ou *hôtel des invalides*, où logent 3,000 personnes; le *Neugebande* (le nouveau bâtiment), le nouveau *théâtre*, l'*université*, le *musée national*, l'*école militaire*, et ses douze ou quatoze temples de différents cultes, plus ou moins intéressants.

Le voyage de Pesth à Constantinople se fait en onze jours; par exemple, le voyageur qui s'embarque le 14 du mois à 4 heures du matin, entrera dans le Bosphore le 25 à la même heure.

La distance de Pesth à Semlin est de 360 milles. Le bateau à vapeur en part à 4 heures du matin, et rencontre un grand nombre de moulins qui occupent jusqu'au centre du fleuve et entravent la navigation. La navigation est raccourcie de plusieurs heures par les canaux qui ont été creusés à travers une plaine stérile et transformée en un vaste étang par l'inondation du fleuve. Après avoir passé la Drave, qui forme en cet endroit sa jonction avec le Danube, celui-ci prend sa direction vers l'est.

Mohas ou *Mohacs* est un bourg du comitat de Baranyer, situé sur la rive droite du Danube, et où le bateau à vapeur jette l'ancre pour y passer la nuit. Ce bourg, qui est à la distance de 24 postes 1/2 de Vienne, et qui n'a que 4,000 hab., est célèbre par deux grandes batailles qui ont été livrées dans la plaine qui l'environne, l'une en 1526, où les Turcs remportèrent une grande victoire, et où le roi Louis II de Hongrie périt avec 28 magnats, 500 gentilshommes et 22,000 hommes sur le champ de bataille; l'autre, en 1687, fut gagnée par le fameux prince Eugène de Savoie, dont le nom devint l'épouvante des Turcs.

Après avoir quitté cette place, ordinairement à 4 heures du matin, on aperçoit dans le lointain les ruines du château d'*Elod*, sur la rive droite du Danube; on croit que ce sont les ruines de l'ancienne *Teulobungum*.

VUKOVAR, bourg de l'Esclavonie, situé sur la rive droite du fleuve, au confluent de la Vuka, est à une distance de 32 postes de Vienne, et possède une population de 6,000 habitants. De là, en passant la ville d'Illok, l'on voit les anciennes ruines de *Skarrengrad*, et en tournant, les restes d'un château romain commandant une vallée où se trouve un temple de Diane en ruines. Le Danube a dans cet endroit un mille de largeur.

PETERWARDEIN, sur la rive droite du Danube, à 60 lieues (240 kil.) de Pesth, située sur un promontoire de rocher élevé de 204 pieds au-dessus du fleuve, est une forteresse considérée comme le Gibraltar de la Hongrie; elle a une population de 4,000 habitants sans sa garnison, quoiqu'elle n'ait pu résister à l'armée du prince Eugène en 1716, qui remporta une grande victoire sur les Turcs, qui perdirent 30,000 hommes sur le champ de bataille, et le fameux Mustapha Kuprogli. Un pont volant de 272 mètres de longueur, défendu par une redoute, fait communiquer Peterwardein avec Neuzatz, sur l'autre côté du fleuve. Ce qui paraît chose assez extraordinaire, c'est qu'il est le seul pont que le voyageur rencontre de ce lieu jusqu'à la mer Noire. Du haut de la tour de l'horloge on a une superbe vue sur tout le pays des environs.

Carlovitz. A une lieue au-dessous de Peterwardein, sur la rive droite du Danube, est un bourg agréablement situé sur une des nombreuses collines couvertes de vignobles qui donnent l'excellent vin si justement renommé de Carlovitz. Il est le siége de l'archevêque du rit grec *pas unis* de toute la monarchie autrichienne, et qui porte le nom de *métropolitain*. Il y a un séminaire, une bibliothèque de l'archevêché, un gymnase; et sur une population de 5,300 habitants, on en compte 4,000 de Grecs du rit *pas unis*. Le territoire est sujet aux inondations, qui forment des marais insalubres. La cathédrale et le palais de l'archevêque *métropolitain* sont les principaux édifices.

Cet endroit est célèbre par le fameux traité de paix qui y fut conclu en 1699, par lequel la Porte céda à l'Autriche la Transylvanie, les provinces de Podolie et de l'Ukraine à la Pologne, et le port d'Azof à la Russie.

La quantité d'îles qui sont dans le Danube, depuis Carlovitz jusqu'à Semelin, rend la navigation des bateaux à vapeur difficile, et ne leur permet de franchir l'espace qui les sépare qu'en dix heures environ. On voit sur la rive droite, entre ces deux endroits, *Slankament*, qui est fortifié, et où était l'ancienne *Ritium* des Romains, en face de laquelle est l'embouchure de la Theiss dans le Danube. Ce lieu rappelle le souvenir de la grande bataille de 1691, que les Impériaux gagnèrent contre les Turcs, et qui fut le premier coup porté à leurs armes que l'on avait crues jusque-là invincibles. De *Belgeinsh*, où commencent des rives très-élevées, on a une vue brillante, et à O'Banovze, vis-à-vis d'une île, la Save va se jeter dans ce fleuve.

Semelin, où le bateau à vapeur jette l'ancre pour passer la nuit, est une ville fortifiée sur la frontière militaire de l'Esclavonie; elle a 1,200 habitants, et le voyageur y trouve un petit mais confortable hôtel. Elle est le siége d'un commandement (kommando) militaire de la frontière, d'un bureau de santé, d'un bureau supérieur des postes et des salines.

Quarantaine. — Semelin étant le dernier endroit de la Hongrie esclavonique sur la rive droite du Danube (sur la limite de la province turque de la Servie), le voyageur qui vient de la Turquie est obligé d'y faire une quarantaine de dix à douze jours, dans un établissement spacieux et bien dirigé, où il y a un intendant médical, une chapelle romaine catholique et une grecque, et un excellent restaurant : chaque personne a un appartement séparé; la dépense peut aller d'un à deux dollars par jour.

Le château de Jean *Hunyades*, le fameux champion de

la chrétienté dans le XVᵉ siècle, est en ruines sur la montagne voisine de Ziganka.

La Save, sur un grand coude formé par le Danube, le plus grand fleuve de l'Illyrie, en séparant la Hongrie de la Servie, sert de frontière entre l'Autriche et la Turquie.

BELGRADE, forteresse et capitale de la Servie, sur la rive droite de la Save et du Danube, et presque en face de Semelin, paraît de loin au voyageur sous un aspect magnifique avec ses brillantes mosquées, la blancheur de ses hauts minarets, les dômes de ses palais, les cyprès verdoyants de ses jardins; sa citadelle avec ses fortifications est sur une hauteur qui domine la ville pour la défendre. Elle a une population de 30,000 habitants, dont 6,000 Turcs et 2,000 Juifs. Elle est une des principales places de commerce du Danube et de la Turquie; elle consiste dans la citadelle, dans la ville proprement dite, dans la ville fluviale (*Wasserstadt*), et dans la Baitzenstadt. Cette forteresse, qui a été tour à tour au pouvoir des Autrichiens et des Turcs, qui s'en sont disputé la possession depuis 1521 jusqu'en 1789, a été définitivement cédée en 1791 à la Porte Ottomane, et elle est maintenant la résidence d'un pacha.

Au-dessous de Belgrade, la première station est Panscova. C'est le port où les Serviens embarquent ces nombreux troupeaux de cochons qu'ils expédient pour Vienne et dans toute l'Autriche. Chacun des bateaux affectés au transport de ce précieux animal peut en contenir de 500 à 1,000. Un steamer prend trois à quatre de ces bateaux à la remorque pour remonter le fleuve, et le fret ne revient qu'à 50 centimes enviviron par cochon. C'est dans ce pays un commerce très-florissant et susceptible d'être considérablement accru. Le prince Milosch et d'autres nobles Serviens y ont acquis des fortunes colossales.

Après un trajet assez agréable par la vue des montagnes couvertes de vignobles et de forêts, on arrive à la forteresse de

SEMENDRIA, dans la Servie, l'*Acireus mons* des Romains, consistant en 24 tours. La ville ayant cessé d'exister, la largeur du fleuve et l'agitation de ses eaux sont remarquables dans ce lieu.

Plus loin, les montagnes de chaque côté du fleuve deviennent plus imposantes, et rétrécissent ses bords de plus en plus jusqu'à

MOLDAVA, deux endroits tant vieux que nouveau qui portent ce nom, enfermés par une haute chaîne de montagnes du Banat, où des émigrants tyroliens exploitent des mines de

cuivre. Non loin de là, le fleuve forme le chenal appelé *Babakaly*, où commencent les rapides si dangereux qui rendent la navigation des bateaux à vapeur impraticable.

L'espace depuis Pesth jusqu'au vieux Moldava (Alt-Moldava) est parcouru par le bateau à vapeur François Ier, de la force de 60 chevaux, en dix jours, y compris les temps d'arrêt pour embarquer ou débarquer. Depuis Moldava jusqu'à l'endroit *Skela-Cladova* près d'*Orsova*, la navigation à vapeur est interrompue; et, comme l'annonce le bulletin de la Compagnie, les rapides et les brisants au-dessus et au-dessous d'*Orsova* empêchent les bateaux à vapeur de fréquenter régulièrement cette station. Le trajet s'opère au moyen de bateaux à rames, couverts, bien armés et équipés; ou par terre, au moyen de voitures préparées par les soins officieux de l'agent de la Compagnie, M. F. Popovics, à Orsova.

Drenkova est une autre station où l'on passe la nuit, et le bateau à vapeur qui a fait le trajet jusque-là est obligé de débarquer ses passagers le matin suivant, pour les consigner à un bateau couvert à quatre paires de rames. Après avoir passé le village de Berzasta, après une course de 14 milles, on arrive à Sivinitzka. Le lit du fleuve est formé de masses de rochers qui en rendent la navigation dangereuse, même pour un navigateur expérimenté; ces rochers continuent pendant l'espace de 15 milles (27 kilomètres).

Ce sont les Serviens qui guident les barques à travers les écueils; ils sont les pilotes naturels des cataractes, et gagnent à ce service 12 à 15,000 fr. par an.

Milanowitz est une nouvelle bourgade fondée par le prince Milosch; le Danube coule à l'est et ensuite au nord, et dans l'espace de trois milles forme les trois côtés d'un triangle. Après avoir couru 30 milles (54 kilomètres) avec le courant avec une rapidité extraordinaire dans les bateaux du pays, construits solidement à cet effet, le voyageur arrive à

Kaszan. Ce lieu a été choisi par la diète pour le dépôt de ses matériaux pour rendre le fleuve navigable aux bateaux à vapeur, et construire une nouvelle route à travers les rochers qui se prolongent depuis Moldava jusqu'à Orsova, et dont les dépenses ont été considérables.

Les montagnes de la Servie s'élèvent brusquement à une hauteur de 2,100 pieds, et présentent des scènes très-pittoresques, qui ressemblent beaucoup à celles du Rhin.

Caverne vétéranique.—C'est près de *Plavisovicza* où se trouve l'étroit défilé du Danube, à une demi-lieue au-dessous de *Kaszan* et à 22 kilomètres au-dessus de la forteresse turque d'*Orsova* sur la rive gauche du Danube, qui n'a dans cet endroit que 140 t. de largeur, qu'est la fameuse caverne

creusée naturellement dans le rocher et qui porte le nom de *Caverne vétéranique* (*Vétéranique Klæz*), qui pourrait contenir une garnison de 600 hommes, et qui protége la navigation des deux côtés du fleuve dans un long espace. D'après les inscriptions qu'on y a trouvées, il paraît que les Romains en ont fait usage militairement, comme l'atteste un fort romain qu'on y avait construit.

Table trajane.—A trois lieues au-dessous de cette caverne, sur la rive gauche du fleuve, près du village *Ogradena*, les rochers forment une espèce de terrasse en pente où se trouve une inscription en grandes et anciennes lettres romaines taillées dans le roc, formant une espèce de table supportée par deux génies, dont les ailes, avec un dauphin, entourent l'aigle romaine placée dans un champ au milieu : l'inscription latine, en partie effacée par le feu des pêcheurs serviens, porte encore les lettres que voici :

Imp. Cæs. D. Nervæ Filius, Nerva Trajanus Germ. Pont. Maximus.

C'était pour célébrer la première campagne de Trajan contre les Daces en 103, ainsi que la route qu'il fit construire le long du Danube, dont on voit encore des traces dans les rochers.

La distance de Drenkova à Orsova est de 30 milles de 60 au degré, ou 12 lieues communes ; celle d'Orsova à *Cladosniza* ou *Skela-Cladovi* est de 10 milles ou 4 lieues. La traversée est sans aucun danger.

A deux lieues et demie au-dessous d'Ogradena, est située, sur la rive gauche du Danube, la ville de

VIEUX-ORSOVA (*Alt-Orsova*), dans le Banat, et qui se trouve en face de la *Nouvelle-Orsova* (*Neu-Orsova*). La résidence d'un pacha est située sur une petite île protégée par le fort Elisabeth sur la rive servienne du fleuve, qui dans cet endroit n'a pas plus de 250 pas de largeur : c'est là que commencent les cataractes du fleuve, qui ont été de si grands obstacles à la navigation ; mais on est parvenu à les diminuer en partie néanmoins. Les voyageurs sont conduits jusqu'à *Kladova* dans des bateaux à rames qui font ce trajet dans l'espace de six heures. C'est là que commence le fameux passage appelé la *Porte-de-Fer*, qui finit à Skela-Kladova.

Le Vieux-Orsova est une petite ville militaire très-propre, où le voyageur trouvera un hôtel confortable, appelé l'Empereur-Romain (*Roman-Emperor*), où il sera bien traité, et à bon marché. Cette ville se trouve à l'extrémité sud-est de la Hongrie.

Comme le voyageur sera retenu un jour ou deux pour attendre l'arrivée du bateau à vapeur l'*Argo*, de retour de Galaz, il peut saisir cette occasion pour faire une excursion dans les environs, et visiter le territoire de quatre États différents : la Servie, la Valachie, la Hongrie et la Turquie.

Lazaret.—Il y a un lazaret pour la quarantaine que doivent faire les passagers venant du Levant : la quarantaine est réduite à cinq jours.

Le voyageur qui a descendu le Danube jusqu'à cet endroit, à travers le territoire de l'Autriche dans un espace de 600 milles, peut retourner s'il lui plaît ; mais s'il traverse la frontière pour un seul moment, il doit se soumettre aux règlements de la quarantaine.

Bains de Mahadia.—Ces bains sont à une distance de 12 milles et demi d'Orsova, situés au milieu de montagnes et de précipices de rochers escarpés, baignés par les eaux de la Czerna. Ces bains étaient connus des Romains sous le nom de *Thermæ Herculis;* ils étaient beaucoup fréquentés par les légions romaines stationnées dans la Dacie et la Valachie. Il y a huit bains ayant des qualités différentes, et que l'on prétend plus efficaces dans leur qualité minérale que toute autre eau minérale connue. Les sources sont au nombre de 22, et les eaux sont à 7 degrés de Réaumur ; elles guérissent les maladies chroniques, scrofuleuses, rhumatismales; la goutte, etc. Ces bains sont renommés et fréquentés par un grand nombre de malades et de voyageurs ; on y est très-bien traité, à des prix très-modérés.

Les deux rives du fleuve, dès cet endroit, appartiennent à la Turquie. Au-dessous du Vieux-Orsova, la rivière Czerna, qui a sa source en Valachie et traverse Méhadia, va se jeter dans le Danube ; un peu au-dessous, on remarque sur la rive droite la petite forteresse turque

SKELA-KLADOVA, dans la Servie, et qui, à en juger par les restes des murs et des fortifications, était un ouvrage des Romains.

Passage de la Porte-de-Fer. — Avant d'arriver à cet endroit, et à 2 kilomètres au-dessous de la Nouvelle-Orsova, entre cette forteresse et l'île de *Bamil,* se trouve le détroit ou passage du Danube, qui a une étendue de 7,200 pieds, où il fait une chute de 16 pieds; les Turcs l'appellent *Demir-Kapi*, *Porte-de-Fer* (*Eisernes Thor*). La largeur du fleuve dans cet endroit est de 600 mètres, et la vélocité du courant est de 5 mètres par minute. Il sort hors du fleuve même une quantité d'écueils contre lesquels les eaux viennent frapper avec violence ; il faut en outre passer par 23 tourbillons, à travers lesquels, aussi bien qu'à travers ces écueils, les pilotes

du fleuve, appelés *kormanos*, conduisent les barques avec courage et une grande adresse.

Ce passage dangereux a augmenté l'importance de *Skela-Kladova* (mot turc qui signifie lieu d'échange), où l'on s'occupe du transport des marchandises et des voyageurs, entre les deux stations des bateaux à vapeur, l'une avant et l'autre après ce fameux passage. C'est un lieu d'ancrage pour les bateaux à vapeur de la Compagnie, et d'où l'*Argo* doit transporter les voyageurs jusqu'à *Cyalatz*, qui est à une distance de 625 milles de Skela-Kladova.

Le gouvernement de Valachie a commencé d'établir un lazaret à cet endroit, où la Compagnie a l'intention de bâtir un hôtel pour la commodité des voyageurs, au lieu de les faire séjourner à Orsova.

A une distance d'environ deux milles (3 kil. 1/2) de Skela-Kladova, on voit les ruines d'une ancienne tour bâtie par *Septimus Severus*, dont elle porte le nom, et près de là se trouve le village *Sozoreny*, l'ancienne *Severinum*, où sont les ruines du

Pont de Trajan. Ces ruines consistent en onze pilastres que l'on voit encore, dans les basses eaux, au milieu du fleuve, qui a dans cet endroit 800 mètres de largeur, et les fondements de deux petits forts construits de chaque côté du pont pour en défendre le passage. Ce pont, suivant l'historien *Dio Cassius*, bâti par Trajan et détruit par son successeur Adrien, pour s'opposer aux incursions des Gètes de la rive gauche, avait 150 pieds de hauteur, 60 de largeur et 900 de longueur, et reposait sur 20 pilastres réunis par des arches.

Florentin. En continuant de descendre le fleuve, on passe par la frontiere de la Bulgarie; l'on a une superbe vue sur les monts Balkans, sur la rive droite de la Bulgarie; l'on voit les ruines d'un fort près du village Florentin, qui contient 2,500 habitants avec une forteresse.

PARANKA. Ce bourg de la Servie est renommé pour ses sources; neuf milles plus bas est un courant d'eau appelé *Timok*, qui forme la démarcation entre la Servie et la Bulgarie. On arrive enfin à

WIDDIN, ville forte sur la rive droite du Danube; elle est la résidence d'un gouverneur turc, avec 20,000 habitants, une citadelle et quelques fortifications. Widdin est une station des bateaux à vapeur, où ils s'arrêtent pour y passer la nuit. Des tours et des minarets donnent un coup d'œil agréable à la ville. Quoique la forteresse soit réputée la plus considérable de la Bulgarie, et la troisième en importance sur le Danube, néanmoins elle s'est rendue successivement aux Autrichiens en 1689, et aux Russes en 1828.

A dix lieues au-dessous de Widdin, sur la rive droite du Danube, est située dans une contrée fertile la ville forte de

NICOPOLIS (en allemand *Schiltan*), bâtie par les Romains dans la Bulgarie, célèbre par la première bataille entre les Turcs et les chrétiens en 1396, où Sigismond, roi de Hongrie, avec les Français et les chevaliers de Saint-Jean, fut vaincu par Bajazet. En 1828, l'aigle de l'empire de Russie flottait sur les tours de Nicopolis. Comme cette forteresse s'élève du fond d'un ravin sur une hauteur, cet étendard produisait un bel effet. La population s'élève à 20,000 habitants.

Vis-à-vis de Nicopolis, sur la rive gauche du fleuve, sur une hauteur, l'on aperçoit la forteresse de Valachie. Turnul, à l'embouchure de l'*Aheta* sur le Danube, qui en descendant acquiert la largeur au moins d'une demi-lieue; ses bords sont déserts et couverts de broussailles.

Le premier endroit que l'on rencontre ensuite, après une navigation de deux heures, est

SISTOW ou Sistova, ville forte de la Bulgarie, sur la rive droite du Danube; elle est célèbre par la paix conclue entre l'Autriche et la Porte en 1791. Elle a une population de 21,000 habitants, qui font un grand commerce. Dans cet endroit le fleuve a une largeur de 1,383 mètres.

Plus bas, le fleuve a une largeur de deux milles (3 kil. 1/2), et l'on trouve sur la même rive

ROUSTSCHOUCK, ville de la Bulgarie, avec des fortifications et une grande citadelle; elle est située sur une hauteur assez considérable, tout près de la rive droite du fleuve, au confluent des rivières réunies de l'*Ak-Lom* et du *Kara-Lom*. Elle a une population de 30,000 habitants, et l'on y fait un grand commerce.

Vis-à-vis, sur la rive gauche du fleuve, se trouve

GUIRGEVO, ville forte. Elle a une population de 18,000 habitants; la ville est vaste et ouverte; la forteresse est éloignée de quelques centaines de toises du rivage, et située dans une île qui communique avec la ville par un pont volant.

Le cours du fleuve que nous allons parcourir est couvert de beaucoup d'îles que tapissent de riants arbustes; et à travers cet archipel nous arrivons à

SILISTRIA, forteresse et chef-lieu d'un sandjack de la Bulgarie; elle est située sur la rive droite du Danube, au confluent de la *Dristra*. Elle se distingua par une grande résistance aux attaques de la Russie, et soutint un long siége en 1828, et après six mois elle capitula le 22 juin 1829. A la paix d'Andrinople, elle fut restituée à la Porte.

Le Danube, avant d'arriver à

Hirsowa, l'ancienne *Carsium*, ville forte avec une citadelle, décrit une courbe qui le fait remonter à l'ouest, contrairement à son cours naturel; les fortifications ont été détruites par les Russes.

Entre *Hirsowa* et *Braila* l'aspect du fleuve est triste et monotone, mais l'œil du voyageur se trouve souvent égayé par la vue des troupes de pélicans dont le nombre se monte jusqu'à cent.

Braila, ville forte et commerçante, située sur la rive gauche du Danube, entourée de murs et de fortifications régulières; elle a une grande citadelle avec sept tours, et un port important où se trouvent continuellement un grand nombre de bâtiments qui font le commerce avec les ports de la mer Noire et de Marmara. Elle a une population de 30,000 habitants. Braila a été plusieurs fois prise par les Russes, c'est-à-dire en 1711, 1770, et enfin en 1828, mais toujours avec une grande perte de troupes. Enfin on arrive à

Galatz ou Gallacz. C'est la principale ville commerçante de la Moldavie, située sur une hauteur de la rive gauche du Danube, dans la mer Noire; elle n'a qu'une population de 7,000 habitants, qui font un grand commerce avec la mer Noire en toutes sortes de productions du pays. Le port contient un grand nombre de navires, et la ville est la résidence d'un consul anglais et de consuls d'autres puissances.

Il n'y a point d'hôtels pour les étrangers, et l'intérieur de la ville est très-malpropre. C'est l'une des principales stations des bateaux à vapeur, et le *Ferdinand* transporte les voyageurs en dix heures jusqu'à l'embouchure du Danube, éloignée de 85 milles de Galatz. A une demi-lieue de cette place, le Pruth va se jeter dans ce fleuve en formant la frontière de la Bessarabie et de la Moldavie.

Reni. La petite ville de *Timarova*, appelée *Reni* par les Moldaviens, qui a une citadelle, est sur l'emplacement de l'ancienne *Dimogetia*.

Kartal. Dans cet endroit et près de *Kartal*, vis-à-vis de la petite ville de

Ischakcha, les Russes, dans leurs guerres contre les Turcs, sont dans l'habitude de jeter leurs pontons pour le passage de leurs armées sur le Danube, qui est fort rétréci dans ce lieu.

Golfe de Kagul. — A trois lieues au-dessous de Reni est le golfe Kagulique, où va se jeter la rivière Kagul, et deux lieues plus loin la rivière Jalbug forme le grand lac Jalbug, à l'extrémité septentrionale duquel est située la petite ville de

Tobak, bâtie des ruines d'une ancienne ville nommée Tint ou *Tintul.*

Les petites villes de la Bessarabie, *Kartal* et *Satunost*, sont situées entre les lacs Kagul et Jalbug. A une lieue au-dessous du lac Jalbug se présente la forteresse de

Ismail, que les Turcs appellent *Smir*, sur la rive gauche et le bras (*Kili*) septentrional du Danube. Cette forteresse est entourée de cinq bastions, et possède une population de 8,000 habitants qui font un commerce assez considérable par le port sur le Danube. Elle a été prise et incendiée en 1789 par les Russes; elle s'est un peu rétablie de ce désastre. Vis-à-vis de cette place est située

La forteresse de Bulgarie, *Tult-Cha* ou *Toult-Cha, Tults-Chin* (l'ancienne *Aegissa*), sur le bras méridional du Danube.

C'est de ce point que le Danube se partage en plusieurs bras, dont plusieurs sont fort larges, qui pénètrent tantôt fort avant dans les plaines près de ses embouchures, en formant des espèces de lacs, et tantôt par leur inondation forment des marais.

Embouchures du Danube appelées Bogasi. — Les différents bras du Danube portent les noms de leurs embouchures (que les Turcs appellent *Bogasi*) par lesquelles il se jette dans la mer Noire.

On compte ordinairement six embouchures du nord au sud.

La première est l'embouchure *Kili*, qui comprend le bras septentrional du Danube ainsi que les rivières de *Katlabuza* et de *Tass*, et qui conduit au milieu de beaucoup d'îles et de bancs de sable dans la mer Noire. Sur la rive gauche de ce bras, à deux lieues au-dessus de son embouchure, est située

Kilianova, en turc *Jenikilia*, ville commerçante, entourée de murs, ayant une citadelle bien fortifiée sur un rocher; elle a 6,000 hab.

Sur la rive droite de ce bras, vis-à-vis de Kilianova, est située

Eskikilia, petite ville bien fortifiée, connue depuis plusieurs siècles sous le nom de *Kilostoma.* Ces deux villes sont à trois lieues de distance du bras le plus méridional du Danube.

Immédiatement sur la mer Noire et sur la rive septentrionale du bras Kili, est située, sur une langue de terre, la ville de

Kilia, qui porte aussi le nom de *Lipoveni*, avec 6,000 habitants qui font un grand commerce en miel, cire, bes-

tiaux, colle de poisson, caviar, et font une grande pêche.

2e *embouchure* (*Bogas*), *Soulina*, que l'on prétend être la principale branche du fleuve. D'après le traité de 1817, la frontière de la Bessarabie s'étend jusqu'au chenal du *Bogas Soulina;* d'où il résulte que tout le bras *Kilia*, ainsi que les îles entre ce bras et celui de Soulina, sont sous la domination de la Russie.

La petite ville de SULINAM de la Bessarabie est située sur la rive gauche de l'embouchure de Souline-Bogas, tandis que la ville bulgare de

JENI-FANAL est située sur la rive droite de la même embouchure.

3e *embouchure*, *Kedrille* ou *Georgewskoy*, et enfin

4e, les trois *embouchures Jalovakutsuk*, *Portesca* et *Kunte*, qui sont autant de bras qui du lac *Ramsin* vont se jeter dans la mer Noire : ce dernier, qui forme le bras le plus méridional du Danube, s'appelle aussi la rivière Dunavecs (*Dunavecs Fluss*).

Sur la rive droite du bras *Kunte* et sur le bord de la mer Noire est située *Kara-Kerman*, ville très-commerçante, par laquelle on exporte la plupart des productions de la Bulgarie.

Ce fleuve, le plus grand de l'Europe après le Volga, coule avec une rapidité de 18,000 pieds dans une heure, dans un lit qui a, terme moyen, 600 pieds de largeur et 25 de profondeur; des digues naturelles l'accompagnent jusqu'à ses embouchures dans la mer Noire.

De *Toult-Cha* à *Soulina*, le fleuve est libre et sûr ; ce n'est qu'à son embouchure qn'il arrive fréquemment des accidents, attendu que les navires d'un fort tonnage, ceux qui tirent de 9 à 10 pieds d'eau, sont obligés de décharger sur des alléges une partie de leur cargaison, et d'attendre en rade qu'on la leur rapporte. S'il arrive des vents un peu forts de nord ou de sud lorsqu'ils sont à l'ancre dans la mer Noire, ils courent le risque d'être jetés sur la côte, où rarement on peut opérer un sauvetage complet; c'est surtout en automne que les sinistres ont lieu.

Depuis Galatz jusqu'à l'embouchure il n'existe pas de fanaux pour guider les navigateurs. Il s'était formé une société pour entreprendre le creusage du passage de Soulina par le moyen d'un bateau dragueur mû par la vapeur ; ce projet était appuyé par l'Autriche, fortement intéressée à cette entreprise.

Nouveau canal à construire.—Pour obvier à tous les inconvénients qui résultent de la prise de possession des bouches du Danube par la Russie, en vertu du traité d'Andrinople

(sous le prétexte d'une quarantaine, elle exerce à son gré un monopole sur la navigation et le commerce de ce fleuve), la Compagnie de la navigation à vapeur a demandé l'autorisation à la Porte de rendre praticable à ses frais un ancien bras du Danube dont on peut encore suivre les traces entre Tchernavoda et Kistendjih. Indépendamment de l'avantage immense que l'Europe centrale retirerait, par la navigation de ce bras du Danube, de l'affranchissement du monopole russe, les bénéfices immédiats qui en résulteraient pour le commerce et l'industrie en général seraient de la plus haute importance. La distance de Tchernavoda à la mer Noire est d'environ 8 milles d'Allemagne ou 16 lieues de France; en parvenant à raviver cet ancien lit du fleuve, la ligne de communication par eau de Vienne à Constantinople en deviendrait plus courte de 75 milles allemands (de 15 au degré). De plus la navigation du Danube, dans son état actuel, est sujette à des obstacles qu'il est souvent difficile de franchir. Aucun bâtiment d'un tirage de plus de 12 pieds d'eau ne peut remonter le fleuve, comme on l'a dit, sans décharger une partie de son chargment pour traverser les hauts-fonds; ce qui occasionne une perte de temps et des dépenses, expose les équipages à une grande mortalité sur les rives malsaines du Danube. D'ailleurs, comme la profondeur du lit des différentes embouchures varie continuellement avec les inondations, les bâtiments qui doivent remonter ce fleuve sont obligés de prendre des pilotes à bord pour les diriger, au lieu que par un grand canal ils pourraient s'en dispenser.

Le bateau à vapeur, en sortant par l'une des bouches du Danube, entre dans la mer Noire, en tournant à droite au sud, sur sa route vers le Bosphore, qui le conduit à Constantinople.

Environ 9 heures après avoir quitté l'embouchure du Danube, un grand nombre de mosquées, de minarets élèvent sur le rivage, à droite du voyageur, leurs constructions pittoresques, et tout annonce l'approche d'une forte position militaire et d'une importante cité : c'est

Varna, ville forte de la Bulgarie, sur la mer Noire, avec un bon port qui peut contenir de grands vaisseaux. Elle est entourée de murs; elle a un vieux château, douze mosquées, deux églises grecques et 16,000 hab. C'est auprès de cette ville qu'en 1444 Amurat défit le roi de Hongrie Wladislas VI, qui périt dans la bataille. Après une grande résistance elle fut prise d'assaut par les Russes en 1828. Varna a remplacé l'ancien Odessus; elle est à 41 lieues de Roustchouck.

Après un court séjour, le bateau continue sa route dans la mer Noire en doublant le cap Emineh qui termine la chaîne

du Balkan, et la pointe nord du golfe de Bourgas, qui a vingt milles de profondeur, avec un bon ancrage, où l'on remarque

Bourgas, ville forte, située au fond du superbe golfe de son nom, sur la mer Noire. La forteresse tombe en ruine ; une belle vallée bien cultivée se prolonge entre deux branches du Balkan : c'est là que le général Diebitsch établit son quartier général pendant l'hiver de 1828, avant de prendre Andrinople, dans la dernière guerre entre la Russie et la Turquie. Vient ensuite

Sizeboli, l'ancienne *Apollonie*, ville et port sur une presqu'île de la Romanie, à l'entrée du golfe de Bourgas, sur la mer Noire.

Il y a encore plusieurs autres petites places, telles que *Ignada*, *Mount-Papias*, *Prom-Media*, etc., sur la côte de la mer Noire, que l'on aperçoit de loin du bateau à vapeur, qui met 18 heures à faire le trajet de l'embouchure du Danube jusqu'à l'entrée du Bosphore.

Entrée du Bosphore. Ce détroit a environ 20 milles (36 kil.) de longueur, et conduit du *Pont-Euxin* à la *mer de Marmara*, en séparant l'Europe de l'Asie. L'entrée est défendue par des forteresses situées sur le penchant des montagnes de chaque côté, derrière lesquelles on en aperçoit d'autres plus élevées. A mesure que l'on approche de la *reine des cités*, les rives de l'Europe aussi bien que celles de l'Asie sont couvertes de villas, de palais et de jardins magnifiques qui offrent un aspect qui enchante le voyageur. A peine a-t-on perdu de vue un château fortifié qui par sa hauteur s'élevait jusqu'à l'azur des cieux, que d'autres batteries formidables indiquent l'approche de

Buyukdère ou la *charmante Vallée*, endroit délicieux que le corps diplomatique des puissances d'Europe a choisi pour sa résidence ; lorsqu'à une distance d'un mille plus loin d'autres batteries des deux côtés du rivage vous conduisent à

Therapia, superbe village en amphithéâtre, situé à l'entrée de deux petites vallées, et le long d'un bon port qui portait autrefois le nom de *Pharmaccia*. Il y a un palais royal, le rendez-vous favori des Osmanlis d'élite. On aperçoit sur une hauteur un aqueduc romain qui conduisait autrefois de l'eau d'une montagne à une autre et jusqu'à la grande cité ; tandis que sur la rive gauche on jouit de la belle vue de la vallée appelée Kurkaghadge, couverte de beaux feuillages et renommée pour ses nèfles.

En avançant, le navire entre dans une sorte de bassin dont l'issue se perd de vue, lorsque tout à coup plusieurs tours

blanches l'indiquent ; celles situées sur la côte d'Europe s'appellent *Roumilly-Hisar*, et celles sur la côte de l'Asie, *Anadaty-Hisar*, où l'on dit que Darius traversa le détroit sur un pont de bateaux en allant combattre les Scythes, et où l'on prétend que les croisés passèrent en Asie. L'objet qui frappe ensuite l'œil du voyageur est le nouveau palais impérial, qui consiste en une longue rangée de bâtiments richement décorés en or et en toutes sortes de couleurs ; plus haut, sur le sommet d'une colline, est une autre résidence impériale bâtie par le sultan Mahmoud pour son gendre Captan-Pacha, grand amiral et surintendant général de la flotte. Plus loin l'on voit le palais impérial de *Beschiktach*, et, le détroit s'élargissant en se confondant avec la mer de Marmara, l'on voit d'un côté *Thophana*, le grand arsenal de la marine et de l'artillerie turques ; non loin de là est l'entrée du port appelé la *Corne-d'Or*, qui a un demi-mille de largeur ; et en face, de l'autre côté, est situé le sérail avec ses portes d'or, où le Grand Seigneur fait sa résidence. C'est là que le Bosphore, s'unissant à la mer de Marmara, va se confondre avec cette mer à l'ancienne Propontide, qui baigne d'un côté la côte de l'Asie-Mineure, et de l'autre l'extrémité orientale de l'Europe, sur laquelle est située Constantinople. Le bateau à vapeur jette l'ancre dans son port, le plus beau et le plus vaste de l'univers. (Voyez le *Voyage à Constantinople*.)

VOYAGE EN ALGÉRIE.

L'Algérie, que nous allons parcourir, bien que située à peu près dans la même zone que la *Sicile*, la *Grèce*, la *Syrie* et la partie *sud de l'Asie-Mineure*, ne présente rien du climat de ces belles contrées ; le sol n'y est plus le même, et les hommes sont aussi différents que le sol. Là, notre œil ne va plus contempler ces gigantesques débris de l'antique Egypte, ces ruines élégantes de la poétique Grèce, et ces hauts et majestueux minarets de l'Asie-Mineure. C'est donc un nouveau pays que nous allons explorer, et de nouveaux hommes que nous allons visiter ; mais ce pays et ces hommes ne sont pas sans intérêt pour nous, et chaque pas que nous ferons dans cette belle colonie nous rappellera avec orgueil que ce sont les nobles enfants de la France qui chaque jour font pénétrer partout les arts et les sciences

des sociétés européennes, ayant pour cortége les progrès de l'agriculture, du commerce, et le bien-être général de l'homme.

Préparatifs du voyage. — Le voyageur, avant de partir, doit se prémunir d'une et même de plusieurs ceintures de flanelle, pour le préserver de l'humidité ou de la grande fraîcheur des nuits, et aussi d'un court manteau à capuchon, qui doit le préserver du froid dans les hautes régions. Il doit se rendre à Marseille ou à Toulon, pour s'embarquer, dans l'un ou l'autre de ces ports, sur l'un des paquebots à vapeur qui font le service des communications entre la France et l'Algérie.

Ordonnance pour la navigation à vapeur entre la France et l'Algérie.

Voici l'ordonnance royale du 14 juillet 1842, portant règlement de ce service, d'après l'Annuaire d'Alger de 1843 :

Article 1er. Afin de faciliter les relations commerciales entre la France et les possessions d'Afrique, il sera réservé à bord de chaque bâtiment un certain nombre de places pour les particuliers voyageant à leurs frais.

Service de Toulon à Alger.

Le service comprend trois lignes distinctes :
1° La ligne de Toulon à Alger et retour ;
2° La ligne d'Alger à Bône et retour ;
3° La ligne d'Alger à Oran et retour.

Départs de Toulon.

Art. 2. Les départs des bâtiments auront lieu de Toulon trois fois par mois, le 10, le 20 et le dernier jour de chaque mois, à 8 heures du matin.

Départs d'Alger.

Ces bâtiments partiront d'Alger pour Toulon le 5, le 15 et le 25 de chaque mois, à 8 heures du matin.

Art. 3. Le service sur la ligne d'Alger à Bône sera décadaire.

Les départs d'Alger auront lieu le 10, le 20 et le dernier

jour de chaque mois, à midi; ceux de Bône, le 4, le 14 et le 24 de chaque mois, à 8 heures du soir.

Art. 4. Les bâtiments partant d'Alger pour Bône relâcheront à *Bougie*, *Gigelly et Stora;* ils séjourneront trois heures seulement sur chacun de ces points.

Leur marche sera réglée de manière à arriver :

A Bougie, le 1, le 11 et le 21, à 6 heures du soir;
A Gigelly, le 1, le 11 et le 21, à 3 heures après midi;
A Stora, le 2, le 12 et le 22, à 8 heures du soir.

Ils toucheront aussi, à leur retour, à Stora, Gigelly et Bougie; leur passage sur chacun de ces points aura lieu, savoir :

A Stora, les 5, 15 et 25, au matin;
A Gigelly, les 5, 15 et 25, à 6 heures du soir;
A Bougie, les 6, 16 et 26, le matin au point du jour;
A Alger, les 7, 17 et 27, à quatre heures après midi.

Art. 5. Le service sur la ligne d'Alger à Oran, et réciproquement, sera hebdomadaire.

Les départs d'Alger auront lieu le mardi de chaque semaine, à 8 heures du soir; ceux d'Oran, le samedi à pareille heure.

Les bâtiments qui partiront d'Alger pour Oran relâcheront à Cherchell, où ils séjourneront deux heures; à Mostaganem, où ils resteront trois heures; et enfin à Arsew, où ils ne séjourneront qu'une heure.

On fera en sorte d'arriver sur ces points aux jours et heures ci-après :

A Cherchell, le mercredi à 5 heures du matin;
A Mostaganem, le jeudi matin à la pointe du jour;
A Arsew, le jeudi à une heure après midi;
A Oran, le jeudi à 8 heures du soir.

En retournant à Alger, ces navires toucheront à Arsew, Mostaganem et Cherchell; la durée du séjour sur chacun de ces points sera la même que celle qui a été fixée ci-dessus pour le voyage dernier.

Ils devront arriver :

A Arsew, le dimanche à 4 heures du matin;
A Mostaganem, le dimanche à 8 heures 1/2 du matin;
A Cherchell, le lundi matin au jour;
A Alger, le lundi à 4 heures de l'après-midi.

Art. 19. Huit bâtiments à vapeur sont exclusivement affectés au service de ces communications.

Art. 20. Trois de ces bâtiments sont spécialement destinés à desservir la ligne de Toulon à Alger.

Art. 26. Les passagers sont divisés en trois classes : la première, composée des officiers supérieurs ; la deuxième, des officiers ordinaires et des voyageurs ayant couchette ; la troisième, des sous-officiers et soldats, et des passagers civils de l'avant.

Art. 30. Ces passagers auront leur nourriture aux frais de l'Etat.

Art. 33. Les passagers voyageant à leurs frais devront pourvoir eux-mêmes à leur nourriture.

Prix du passage.

Art. 40. Le prix du passage (non compris la nourriture) à bord des bâtiments à vapeur de l'Etat est établi d'après le tarif ci-après :

	2e classe.	3e classe.
De Toulon à Alger, et réciproquement,	100 fr.	70 fr.
D'Alger à Bône,	56	37
D'Alger à Oran,	48	32
D'Alger à Bougie,	22	15
De Bougie à Bône,	33	22

Art. 41. Chaque passager sera admis à embarquer les effets à son usage, dont toutefois le poids ne devra pas excéder 100 kilogrammes.

Art. 42. Tout transport de marchandises, même sous forme de bagage, est formellement interdit, et les malles seront visitées par le capitaine d'armes.

Art. 43. La perception du prix de passage, augmenté de la rétribution allouée au pourvoyeur, sera faite avant l'embarquement par le directeur de l'administration des postes.

Communication entre Marseille et Alger, et réciproquement.

Indépendamment des communications réglées, comme il vient d'être dit, entre Toulon et Alger, les communications entre Marseille et Alger ont été réglées par une convention du 31 décembre 1841, entre le département de la guerre et la maison Ch. et Aug. Bazin, de Marseille.

Cette convention est faite pour deux ans, du 1er janvier 1842 au 31 décembre 1843, moyennant une subvention annuelle de 90,000 fr., dont 72,000 à la charge du département de la guerre et 18,000 à la charge du département

des finances. L'entrepreneur doit transporter de Marseille à Alger, et *vice versâ,* sans aucune rétribution, 612 passagers du gouvernement aux conditions stipulées dans la convention.

Le prix des places que l'entrepreneur fournit, à la demande de l'administrateur, en sus du nombre déterminé ci-dessus, est payé à l'entrepreneur à raison de 100 fr. pour les passagers de 1re classe, 70 fr. *id.* de 2e classe, et 30 fr. *id.* de 3e classe; y compris les 5 p. 0/0 de chapeau du capitaine et tous autres frais accessoires.

Ces prix comprennent en outre les frais de nourriture des passagers à fournir par l'entrepreneur.

Chaque voyage de Marseille à Alger et d'Alger à Marseille doit être effectué en 55 heures au plus, ledit délai calculé sur l'heure de la remise des dépêches au lieu de départ.

Service des correspondances entre la France et l'Algérie.

Jours de départ et d'arrivée des correspondances de Paris à Alger et d'Alger à Paris, d'après la nouvelle organisation du service alternatif établi, depuis le 1er février 1842, entre Toulon et Alger, par les bateaux à vapeur de la marine royale et par les bateaux à vapeur de la compagnie Bazin de Marseille.

Expéditions de Paris sur Alger.

Les départs de Paris sur Alger ont lieu par les malles-postes, à 6 heures du soir, les 2, 6, 12, 16, 22 et 26.

Les départs de France pour Alger ont lieu de Toulon, à 8 heures du matin, les 10, 20 et 30, et de Marseille, à 5 heures du soir, les 5, 15 et 25.

Durée du trajet. — Les paquebots partant de Toulon arrivent à Alger à 5 heures du soir le lendemain, et ceux partant de Marseille à minuit aussi le surlendemain.

Expéditions d'Alger sur la France.

Les départs d'Alger ont lieu, pour Toulon et Marseille, à 5 heures du soir, tous les cinq jours, les 5, 10, 15, 20, 25 et 30.

Les paquebots dirigés sur Toulon arrivent le quatrième jour de leur départ, vers 5 heures du matin, et sur Marseille le quatrième jour de leur départ, vers une heure du matin.

Le voyageur trouvera peut-être que quelques petits chan-

gements ont eu lieu, tant pour le prix du passage que pour les heures et les jours de départ; nos tableaux sont toujours pris du dernier règlement officiel, mais nous ne pouvons prévoir les mutations futures.

TARIF DES MONNAIES DE L'ALGÉRIE COMPARÉES A CELLES DE FRANCE.

Bien que la monnaie française soit en usage dans toute l'Algérie, il se trouve cependant quelques tribus qui ne veulent recevoir que la monnaie du pays, ou bien des *douros* d'Espagne, qui passent pour 6 fr. chez ces peuples, et que le voyageur trouvera dans les maisons de commerce d'Alger pour 5 fr. 58 cent. Néanmoins nous avons pensé faire une chose tout à la fois utile et agréable au touriste en mettant sous ses yeux le tableau suivant :

DÉNOMINATION DES MONNAIES.	RAPPORT DES DIVERSES MONNAIES ENTRE ELLES.	ÉVALUATION en ARGENT de France
Monnaie d'argent.		fr. c. mil.
Rial-boudjou, unité monétaire, pesant, terme moyen, 10 grammes.	3 pataques-chiques. Ou 4 rebiah-boudjou (pièce neuve). Ou 8 temins-boudjoux. Ou 24 mouzonnes.	1 86 »
Rebiah-boudjou (pièce neuv.)	3/4 de la pataque-chique Ou 1/4 de rial-boudjou. Ou 2 temins-boudjoux (demi-pièce neuve. Ou 6 mouzonnes	» 46 50
Temin-boudjou (demi-pièce neuve).	3/8 de pataque-chique. Ou 1/3 de rial-boudjou. Ou 1/2 rebiah-boudjou (demi-pièce neuve). Ou 3 mouzonnes.	» 23 25
Zoud-Boudjou, ou piastre d'Alger.	2 rial-boudjoux. Ou 6 pataques-chiques. Ou 8 rebiah-boudjoux (pièce neuve). Ou 16 temins-boudjoux (demi-pièce neuve). Ou 48 mouzonnes.	3 72 »
Pataque-chique, ou piécette ancienne.	1/3 de rial-boudjou. Ou 8 mouzonnes.	» 62 »
Mouzonne, monn. de compte.	1/8 de la pataque-chique. Ou 29 aspres-chiques.	» 7 75
Double mouzonne.	1/4 de la pataque-chique.	» 15 50
Demi-pataque-chique.	1/6 du rial-boudjou. Ou 4 mouzonnes.	» » 31
Billon. (Quaroub).	1/2 mouzonne	» 3 87 1/2

Pièce de 1 fr. vaut	12 mouzonnes 28 aspres. Ou 1 pataque-chique.
Pièce de 2 fr.	1 boudjou 1 mouzonne 28 aspres. Ou 3 pataques-chiques 1 mouzonne 28 aspres. Ou 25 mouzonnes 28 aspres.
Pièce de 5 fr.	2 boudjoux 16 mouzonnes 14 aspres. Ou 8 pataques-chiques 14 aspres. Ou 64 mouzonnes 14 aspres.
Pièce de 5 cent. (1 sou).	18 aspres 7/8.
Pièce de 10 cent. (2 sous)	37 aspres 3/4.
Piastre forte d'Espagne à colonne.	2 boudjoux 21 mouzonnes 16 aspres. Ou 8 pataques-chiques 5 mouzonnes 19 aspres. Ou 69 mouzonnes 19 aspres.

ALGÉRIE.

Résumé historique. — Cette région, devenue célèbre par la conquête que la France en a faite, ne l'était pas moins anciennement. Elle contient toutes les contrées qui composaient le royaume de Numidie sous le roi Jugurtha. Sous ce double rapport elle doit exciter l'intérêt du voyageur, d'autant plus que les moyens de communication avec ce pays sont faciles par les bâtiments à vapeur, qui partent régulièrement de Toulon pour Alger une fois par semaine, et qui font ce trajet dans environ 36 à 40 heures.

Ce malheureux prince (Jugurtha), se trouvant réduit à toute extrémité, après avoir soutenu avec gloire une lutte fort longue contre les Romains, offrit à son beau-père Bocchus, roi de la Mauritanie, de lui céder toute la partie occidentale de la Numidie, depuis l'Ampsagas (le Chélif actuel) jusqu'au Mulucha, s'il voulait réunir ses forces aux siennes pour délivrer leur pays du joug des Romains. Bocchus accepta sa proposition; mais, découragé par quelques revers, il prêta une oreille favorable aux sollicitations de Sylla, lieutenant de Marius, qui lui offrit la cession des mêmes pays au nom du peuple romain, s'il abandonnait et livrait Jugurtha. Bocchus ayant accepté ces conditions, il livra à Sylla l'infortuné Jugurtha son gendre, et fut mis en possession de la partie occidentale de la Numidie, ou du pays des Massiliens.

Juba, qui tenait le parti d'Auguste, réunit les deux Mauritanies. Claude fit des deux Mauritanies deux provinces romaines : l'une sous le nom de Mauritanie Césarienne, et l'autre sous celui de Mauritanie Tingitane. La Mauritanie Césarienne fait partie de la régence d'Alger; la Mauritanie

Tingitane est représentée par les royaumes de Fez et de Maroc.

Cyrta, la ville actuelle de Constantine, fut la capitale des rois numides, et la résidence d'un proconsul romain de la Numidie. Sous la domination des Romains, la Numidie et les deux Mauritanies ne tardèrent pas à se couvrir d'une population nombreuse, et à parvenir à un très-haut degré de civilisation et de prospérité. On y comptait déjà dans le IVe siècle près de 400 villes épiscopales dont les évêques figurèrent au concile de Carthage.

Toutes ces villes florissantes périrent par les ravages des Vandales. Parmi celles qui ont été rebâties par les Arabes à cause des avantages de leur position, on ne voit que des maisons mesquines à la place des palais et des somptueux monuments qu'elles avaient autrefois, et dont les restes excitent encore l'admiration.

Des tronçons de colonnes et un arc de triomphe consacré à Antonin, qu'on voit dans les environs du lac Schott, attestent que sous cet empereur les arts et la civilisation avaient déjà fait de grands progrès sur le haut plateau de la Gétulie.

Le voyageur n'admirera pas moins les ruines magnifiques et quelques vestiges d'architecture romaine qu'on remarque à Biskara et dans quelques villages du pays de Zad et du Ouadraglie dans le Bilédulgerid, ce qui donne lieu de croire que c'était par ces lieux que passaient les caravanes dont les opérations commerciales traversaient le grand désert de Sahara pour pénétrer dans l'Afrique centrale.

Les Maures, expulsés de l'Andalousie, vinrent se réfugier sur les côtes de Barbarie, où ils armèrent des corsaires qui harcelaient le littoral d'Espagne et de Portugal, pour se venger de leur expulsion.

Les Portugais avaient échoué en 1501 contre Mers-el-Kébir, lorsque don Diègue de Cordoue s'en empara pour les Espagnols en 1501, à la tête de 5,000 hommes de débarquement qui n'éprouvèrent que peu de résistance. Le cardinal Ximénès y joignit en 1509, par une grande expédition, la conquête d'Oran, effectuée avec un corps de 15,000 hommes qu'il commandait en personne. A la suite de ce succès, les Espagnols s'emparèrent, sur la côte de Barbarie, des villes d'Alger, de Bougie et de Tripoli, et les peuples de toute la côte devinrent leurs tributaires. Les habitants d'Alger appelèrent à leur secours Aroudj-Barberousse, fameux corsaire de Mytilène, qui s'empara de la ville en 1516, se fit souverain d'Alger, et jeta les fondements d'un nouvel

empire qui devait être pendant trois siècles la terreur des peuples de l'Occident dans la Méditerranée.

Dans son expédition contre Tlemcen, Aroudj fut atteint sur le Rio-Salado (l'Oued-el-Malah), en 1518, par le marquis de Gomarès, sorti d'Oran à sa rencontre. Aroudj y périt avec le corps qu'il commandait. Son frère Khaïr-Eddin (Cereddin) lui succéda; mais, craignant que la flotte espagnole, sous les ordres de Moncada, ne vînt s'emparer d'Alger, il eut recours au sultan Sélim Ier, de qui il obtint, en échange d'un acte de soumission, le titre de bey d'Alger, un secours de 2,000 janissaires avec de l'artillerie et de l'argent. Grâce à ce renfort, il consolida sa puissance, et se plaça sous la protection du Grand Seigneur en 1520.

Après l'expédition de Charles-Quint, en 1535, qui n'aboutit qu'à mettre Muley-Hassan sur le trône de Tunis, et la malheureuse tentative sur Alger, où ce prince vit périr son armée et la plus grande partie de sa flotte, les Espagnols ne purent point conserver leur influence sur ces contrées. Ayant perdu Alger, Tunis, Tripoli, etc., leur domination sur cette côte se réduisit à la ville d'Oran.

Cette célèbre conquête de Ximénès (Oran) était retombée en 1708 au pouvoir des Maures, par suite des embarras de la guerre de succession. Affermi en 1732, Philippe V songea à recouvrer Oran; il en chargea le comte de Montemar, qui s'en acquitta avec le plus grand succès.

En 1783, la cour d'Espagne résolut de nouveau d'intimider la Régence, et de la contraindre à un traité devenu nécessaire à la sécurité de la navigation et même des côtes de l'Andalousie et de la Catalogne. Elle se détermina à effectuer sa menace, souvent réitérée, d'une attaque par mer. Mais les différentes narrations varient beaucoup sur l'effet et la valeur des bombardements des deux années de 1783 et 1784, et dont les résultats furent insignifiants, et finirent par le traité conclu, le 15 juin 1785, par Mazzarodo au nom du roi d'Espagne.

Ce fut dans un état formidable de défense que lord Exmouth, 32 ans après, en 1816, trouva la place d'Alger, et particulièrement le front qui défend la place du côté de la mer. Lord Exmouth signifia au dey que le roi de la Grande-Bretagne exigeait :

1° L'abolition immédiate de l'esclavage des Européens;

2° Réparation suffisante des insultes et dommages que les sujets de l'Angleterre avaient éprouvés dans les États d'Alger.

Ces demandes ayant été rejetées avec insolence, après un combat terrible et des plus acharnés, le dey, dont l'existence

était fortement menacée par une sédition générale, envoya un parlementaire pour demander la paix, qui fut consentie par l'amiral anglais, qui stipula avec Alger un traité de paix portant :

1° Abolition absolue de l'esclavage des chrétiens;

2° Délivrance sans rançon des captifs de toutes les nations européennes;

3° La restitution immédiate de 370,000 piastres, que le dey avait reçues deux mois auparavant pour rachat de 370 esclaves napolitains ;

4° L'affranchissement de tout tribut précédemment imposé au pavillon hollandais.

Mille esclaves chrétiens furent rendus par le dey, en exécution de ce traité. La ville souffrit beaucoup de ce bombardement, mais elle ne put être incendiée.

En septembre 1819, une escadre anglo-française, sous les ordres des amiraux Jurien et Frémentce, fut envoyée devant Alger pour signifier à la Régence que les grandes puissances européennes, réunies en congrès à Aix-la-Chapelle, avaient pris la résolution de faire cesser les pirateries des corsaires barbaresques.

Après avoir adressé une note à cet effet au dey, les amiraux eurent de longues conférences avec lui ; mais il refusa toute réponse par écrit, en ajoutant fort insolemment qu'il continuerait, au contraire, de faire la guerre aux pavillons des nations qui négligeraient d'envoyer traiter de la paix avec Alger. Et les deux divisions navales de France et d'Angleterre quittèrent la rade d'Alger sans avoir pu obtenir la moindre satisfaction.

Malgré le rude châtiment de 1816, le dey ayant provoqué de nouveau le ressentiment de l'Angleterre, une escadre anglaise de 22 voiles parut devant Alger le 24 juillet 1824. Mais les différends qui s'étaient élevés entre ces pirates et le gouvernement anglais furent terminés par négociation, et sans que des hostilités de quelque importance eussent été commises.

On conserve le souvenir de l'acte vigoureux par lequel les États-Unis de l'Amérique s'affranchirent de la majeure partie du tribut auquel Alger avait soumis les Anglo-Américains. Une escadre américaine parut le 28 juin 1815 devant Alger pour proposer à la Régence les conditions auxquelles elle pouvait renouveler ses relations pacifiques avec les États-Unis. Les Algériens furent tout à fait déconcertés, et, tous leurs croiseurs étant en course, ils accédèrent presque sans discussion, dit M. Shalas, aux termes de la paix que nous dictâmes. Ce traité fut signé le 30 juin, et le soir de ce même jour je

débarquai, dit-il, à Alger en qualité de consul général des États-Unis.

Hussein-Pacha, qui avait succédé aux deux deys précédents (Omar-Pacha et Ali-Codgia), s'était d'abord fait connaître sous des rapports avantageux; mais l'orgueil qu'inspiraient depuis longtemps à ses prédécesseurs les extrêmes ménagements qu'ont toujours eus les grandes puissances lui a dicté les procédés qui ont attiré contre Alger les forces navales de la France.

C'est Alger qui a déclaré la guerre à la France le 15 juin 1827. Mais ce n'est point un fait isolé qui amena la rupture entre la France et la régence d'Alger; ses griefs remontaient jusqu'à l'époque du pouvoir de Hussein-Pacha, en 1818. Enfin, pendant que le gouvernement se disposait à faire aux réclamations du dey, concernant la créance de Busnach et Bueri, une réponse qui aurait contenu l'énumération des griefs de la France et la demande de leur redressement; le 30 avril 1828, lorsque le consul général de France venait de se rendre auprès du dey, dans une occasion solennelle, pour le complimenter, suivant l'usage, la veille des fêtes musulmanes, une injure grossière répondit seule à cet hommage accoutumé.

Le gouvernement, informé de cette insulte, envoya au consul l'ordre de quitter Alger; et celui-ci étant parti le 15 juin, le dey ordonna aussitôt de détruire les établissements français en Afrique, et notamment le fort de la Calle, qui fut dépouillé et ruiné entièrement. Ce fut alors que commença le blocus. Au mois de juillet 1829, le gouvernement crut devoir, avant d'arrêter sa détermination, faire une dernière démarche auprès du dey.

M. de la Bretonnière fut envoyé à Alger porter les justes réclamations de la France au dey, qui refusa d'y faire droit; et lorsque M. de la Bretonnière se disposait à s'éloigner du port, les batteries les plus voisines tirèrent toutes à la fois sur son vaisseau, à un signal parti du château occupé par le dey, et le feu ne cessa que lorsque le vaisseau fut hors de la portée du canon. Dès lors la guerre active fut résolue.

Le vice-amiral Duperré conduisit sa flotte dans la baie de Sydu-Feroud, où se fit le débarquement des troupes commandées par le général Bourmont, le 15 juin. Le 19, la bataille qu'il gagna le mit à même de faire attaquer le fort de l'Empereur. Après sa reddition, Alger capitula le 4 juillet 1830, et le 5 elle était au pouvoir de l'armée française; Oran et Bône ne tardèrent pas à faire leur soumission. Mais au mois d'août, après les journées de juillet, le commandement

en chef de l'armée d'expédition, forte de 37,357 hommes et de 3,094 chevaux, fut donné au général Clauzel.

Ce fut en 1833 que commença à se manifester l'influence d'Abd-el-Kader, qui prit dès lors le titre d'émir, se mit en possession de l'héritage politique et religieux de son père (Mahi-Eddin), se fit proclamer à Tlemcen bey de la province, leva des contributions, appela à lui les Arabes, entretint l'anarchie et cimenta la haine, au nom du fanatisme, contre les Français en leur qualité de chrétiens. Cet émir a joué un si grand rôle dans les guerres de l'Algérie, que le récit de sa vie ne peut qu'exciter de l'intérêt.

Abd-el-Kader. — Abd-el-Kader marcha d'abord sur les traces de son père. Né sous la tente, à Lizaouza, en 1807, dénué de toute ressource et abandonné à la pitié publique, il se rendit à Oran, où il consacrait une partie de la journée à fréquenter les écoles. Dès que son éducation fut terminée, il obtint, en sa qualité de marabout, l'emploi de guide de caravane. On se rappelle l'avoir vu relégué dans la foule des mendiants, lors de son voyage à la Mecque. Plus tard il se fit poëte; ses chansons se vendaient un ourkia (6 sous), une mesure de blé ou une volaille par couplet. Les vers qu'il fit au sujet de la prise d'Alger jouissent encore de quelque célébrité en Afrique. Aussitôt après l'arrivée des Français en Afrique, se prévalant de son caractère de marabout, il appela les Arabes à une croisade religieuse contre les chrétiens; il souleva les populations arabes, augmenta son influence personnelle, et s'établit de son autorité privée bey de Mascara. Il ne porte aucune marque distinctive du commandement; il porte un simple kaïf; sa tête est couverte d'un bournous blanc et d'un noir; une natte, un oreiller, un encrier, des plumes, un chandelier, voilà tout l'ameublement de sa tente. Rien n'égale la servilité des Arabes admis auprès de lui : avant de l'aborder, ils se prosternent, puis ils baisent ses pieds et ses mains, et déposent devant lui leurs offrandes; si ces présents sont des mets recherchés ou des fruits, l'émir n'y touche point : un cuisinier qui le suit partout apprête ses repas, et il ne mange que des mets préparés par ce fidèle serviteur. Il cherche à augmenter son influence par l'affectation d'un zèle religieux. Douze nègres et une trentaine de ses serviteurs éprouvés composent sa garde personnelle; ils veillent alternativement auprès de l'étendard sacré, qui n'est jamais déployé sans que trois mille cavaliers au moins soient prêts à le défendre.

Tel est le personnage important qui partagea avec la France la domination de l'Algérie. Le général Bugeaud

allait recommencer les hostilités, lorsque Abd-el-Kader demanda à traiter, offrant pour condition première de reconnaître la souveraineté de la France. Cette proposition ayant été acceptée, il en résulta la fameuse convention de la Tafna du 30 mai 1837, qui fut rompue trois années après par Abd-el-Kader lui-même.

La prise de Constantine, le 13 octobre de la même année, fut un autre événement qui devait assurer la pacification de l'Algérie, et permettre sa colonisation pour diminuer les dépenses de la guerre.

Abd-el-Kader ayant rompu, comme nous l'avons dit, le traité de la Tafna, la guerre avec ce chef recommença de nouveau, et le même général (Bugeaud) qui avait conclu le traité fut chargé de la conduire, ce qu'il a fait avec le plus grand talent et la plus grande bravoure; en sorte que l'émir a été réduit aux abois, et que son pouvoir détruit ne sera plus rétabli. La France restera seule dépositaire de la souveraineté de ces contrées, pour lesquelles elle a fait les plus grands sacrifices.

Population. — L'effectif de la population européenne et civile de l'Algérie s'est successivement augmenté depuis la conquête en 1830, où elle n'était que de 602; en 1831, 3,228; en 1833, 7,812; en 1835, 11,221; en 1837, 16,770; en 1840, 28,736; et en 1842, 46,000, dont 20,000 Français, 15,000 Espagnols, 5,000 Anglais, 5,000 Italiens, 1,800 Allemands; non compris les corporations des Kabaïles, Mozabites, Briskris, Nègres, etc. Les patentables suivent la même progression que la population. Les professions qui ont pris le plus sérieux développement sont celles de boulanger, tailleur, menuisier, serrurier, marchands d'étoffes et de comestibles, de commerçants et de fabricants de pâtes. Cet accroissement s'explique par le besoin du pays.

Le Journal des Sciences Militaires évalue la population de la régence d'Alger de 18 à 19 cent mille habitants indigènes de différentes races, ainsi qu'il suit : Maures et Arabes, cultivateurs et ouvriers, 1,200,000; Arabes indépendants, 400,000; Berbères ou Kabaïles, 200,000; Juifs, 30,000; Turcs et renégats, 20,000; Kolouglis, 20,000. Total, 1,870,000. Ce nombre n'est pas exagéré. L'Américain Sales, dans son ouvrage publié en 1826, évalue la population des États d'Alger à environ un million; l'opinion de cet auteur paraît le plus se rapprocher de la vérité.

Le maréchal Bugeaud, gouverneur général de l'Algérie, n'évalue pas la population à moins de 8 millions d'habitants. Les Arabes, dit-il, ne cultivent leurs terres que trois mois de l'année, et cela leur suffit pour avoir assez de grains pour

leur subsistance et en mettre en réserve dans des silos. Il est vrai qu'ils ont une grande quantité de bestiaux qui fournissent à leur alimentation. L'Arabe ne fait rien jusqu'à l'âge de 15 ans; on lui donne alors un cheval et un fusil pour s'exercer, et il se marie bientôt après dans sa tribu, où il ne tarde pas à montrer son courage par quelque action d'éclat.

Suivant le gouverneur, on ne peut espérer que de gouverner les Arabes, mais non pas de les subjuguer entièrement ; car une armée de cent mille hommes ne pourrait y parvenir. Ce n'est que par des colonies militaires bien organisées, qui pourront suppléer aux troupes, que l'on pourra diminuer la dépense d'une armée considérable, et tirer un parti plus avantageux de notre possession par les produits du sol et du commerce.

Différentes races de peuples. — La race des peuples de l'Algérie est aujourd'hui encore à peu près la même qu'anciennement. Deux races bien distinctes s'y touchent sans se confondre; ce sont : dans l'antiquité, les Numides, les Lybiens, les Berbères ; et de nos jours, les Arabes et les Kabyles. Les Berbères ou Maures, peuple agricole et industriel, habitant les villages sur les hauteurs, se sont unis d'une manière plus stable aux dominations romaines et carthaginoises, et à la civilisation plus avancée de ces deux nations, que les Numides, peuple nomade, pasteur, sans agriculture et sans industrie.

Les Kabyles sont remarquables par leurs habitudes sédentaires, leurs occupations qui les portent vers l'agriculture et l'industrie; ils semblent offrir plus de moyens d'action à la civilisation. C'était donc avec les Kabyles qu'il fallait s'empresser d'établir des liens naturels de commerce et d'échange, et créer des intérêts directs et positifs, comme firent les Carthaginois et les Romains avec les Berbères. Et si l'on veut s'assurer une position stable en Afrique, il faut gagner les Kabyles par la douceur et des concessions ; une fois ce point obtenu, on aura un grand parti dans l'Algérie, une avant-garde de conquête et de civilisation. Or, pour agir sur un peuple, il faut et le comprendre et être compris de lui : ce n'est pas la force brutale et destructive des armées qui peut seule soumettre un peuple à une domination étrangère; il faut le captiver par ses intérêts et ses mœurs, et surtout par une justice impartiale qui châtie sévèrement sa rébellion, mais qui le protége aussi contre les prétentions injustes même des vainqueurs, et la colonisation pourra alors achever ce que les armées ont commencé pour l'établissement permanent de nos possessions en Afrique.

Origine des peuples. — La régence d'Alger comprend la Numidie et presque toute la Mauritanie Césarienne. Gouverné d'abord par des princes indigènes, cet Etat devint successivement la conquête des Romains, des Vandales en 428, des Grecs en 533, des Arabes en 690, des Espagnols, des peuples de l'intérieur de l'Afrique, des Turcs. La population actuelle, qui se compose du mélange de ces diverses races, est divisée en six classes par le docteur Shaw, savoir :

Les Kabaïles (de qabaily, *tribu*, et djebaly, *montagne*),
Les Maures,
Les Arabes,
Les Turcs,
Les Juifs,
Les renégats.

Les *Kabaïles* ou *Berbères* peuvent être considérés comme les habitants primitifs du pays; ce sont les seuls qui ne parlent pas la langue arabe. On les croit issus d'une tribu de Sabéens qui vint s'établir en Barbarie, sous la conduite du roi Melek-Ifriqui. Retirés dans les montagnes, ils sont divisés en un grand nombre de tribus qui toutes ont leur chef particulier, et se font gloire de ne jamais s'allier avec les autres nations. Ils habitent des *gurbies*, maisons construites avec de grands quartiers de terre grasse séchés au soleil, ou avec des claies enduites de boue. Les toits de ces habitations sont en paille, ou bien formés de gazons appliqués sur des roseaux et des branches d'arbre. L'intérieur des gurbies n'est pas divisé ordinairement en plusieurs pièces, cependant un coin est réservé pour le bétail. La réunion de toutes les gurbies d'une tribu s'appelle *dachkras*.

Les *Maures* sont les descendants des anciens habitants de la Mauritanie; on les divise en deux classes, ceux des villes et ceux des campagnes.

Les Maures qui habitent les villes et les villages se livrent au commerce, exercent des métiers, sont propriétaires de maisons et de biens de campagne, et occupaient, sous les ordres du dey, des beys et des agas, les emplois de l'administration, réservés aux gens de leur nation.

Les *Maures* habitent les villes et les plaines cultivées, et composent plus de la moitié de la population. Leur extérieur semble prouver qu'ils descendent d'un mélange d'anciens Mauritaniens et Numides avec les Phéniciens, les Romains et les Arabes. Ils ont la peau plus blanche, le visage plus plein, le nez moins saillant, et tous les traits de la physionomie moins prononcés que les Arabes. On dépeint les

Maures comme avares et débauchés, sanguinaires et lâches, avides et paresseux, vindicatifs et rampants. Ils préfèrent le luxe des habits à la bonne chère : les exercices à cheval sont, avec le tir des armes à feu, leurs passe-temps favoris. Les femmes maures sont généralement belles.

Les *Arabes*, venus d'Asie, conservent leur physionomie mâle, leurs yeux vifs, leur teint presque olivâtre; ils sont d'une taille moyenne et assez bien prise. Une partie d'entre eux s'adonnent à la culture des terres, et occupent des demeures fixes. Les autres vivent sous des tentes et errent avec leurs troupeaux; ils se nomment *Arabes bédouins* ou indépendants. Fainéants et incapables de se livrer à aucun travail, les Arabes passent toute leur vie à fumer et à jouir des plaisirs de la campagne. Une extrême sobriété, un mélange de ruse et de cordialité, un besoin impérieux de liberté et d'indépendance, une hospitalité qui ne se dément jamais, tels sont les traits auxquels on peut facilement les reconnaître. Ce qu'ils aiment le mieux au monde, c'est leur cheval; aussi sont-ils excellents cavaliers. Gouvernés par des cheikhs, ils payent rarement sans y être contraints le tribut qui leur est imposé par la régence.

Les *Berbères* ou *Kabaïles* forment une race distincte des deux précédentes, et qui paraît indigène de l'Afrique septentrionale. Elle comprend vraisemblablement les restes des anciens Gétules et des Lybiens. Les Berbères ont un idiome particulier qui se nomme choviah, chillah ou berber, et qui est répandu depuis l'Atlas jusque dans l'oasis de Syouah. Ils ont le teint rouge et noirâtre, la taille haute et svelte, le corps grêle et maigre. Ils sont, comme les Arabes, divisés en petites tribus gouvernées par des cheikhs. Les Kabaïles sont courageux et infatigables; ils combattent à pied, sans chefs et sans ordre : on peut les comparer aux guérillas espagnoles. Ce peuple incorruptible se distingue par son fanatisme.

Outre ces trois races, la régence d'Alger renferme un assez grand nombre de Turcs et de Juifs. On donne le nom de *Koloughlis* aux habitants provenant du mélange des Turcs avec les femmes maures.

Les Maures de la campagne sont des familles errantes fort pauvres, ne possédant aucun bien immeuble.

Ces familles ou tribus se distinguent par le nom du pays qu'elles occupent, ou par celui des chefs dont elles descendent. Chacune de ces tribus forme un village ambulant, nommé *douar* ou *adouar ;* il est composé de tentes, comme un camp; chaque tente sert de logement à une famille, et tout adouar est gouverné par un *cheikh*, qui prend soin du

bien commun. Ce chef est ordinairement choisi dans une famille qui croit descendre des anciens rois ou princes. Ces peuples habitent les contrées qui leur plaisent, ayant soin de n'être jamais dans le voisinage des troupes turques; ils y louent des habitants des villes des terrains qu'ils ensemencent, et avec le produit de leurs récoltes ils payent le loyer et l'impôt du dey, qui est proportionné au nombre des individus dont se compose l'adouar, et à l'étendue du terrain. Le cheikh répond pour tous, et tous sont mutuellement garants les uns des autres. Rien de plus misérable et de plus malpropre que les douars de ces peuples. Leurs meubles se réduisent à un moulin portatif pour écraser le grain, quelques cruches en terre pour mettre l'huile, le riz et la farine; quelques nattes pour s'asseoir et se coucher, et un pot pour faire cuire les aliments; une feuille de palmier leur sert de table. Quelquefois la même tente renferme deux ou trois familles, avec les chevaux, les ânes, les vaches, etc. Les chiens gardent la demeure contre les lions et les renards, et les chats la garantissent des rats et des serpents, qui se montrent en grand nombre dans certaines contrées. La tente du cheikh, placée au milieu du camp, est plus élevée que les autres; toutes sont soutenues par de grands pieux; elles ont la forme d'un pavillon : une place est réservée au centre pour le bétail. Les tentes sont faites avec une étoffe en laine noire ou blanche, ordinairement fort sale et d'une odeur fétide.

Les hommes cultivent la terre, et vont vendre leurs grains, leurs fruits, leurs volailles et autres denrées aux marchés forains et dans les villes. Les femmes et les enfants font paître les troupeaux, vont chercher le bois et l'eau, apprêtent la nourriture de la famille, et ont soin des abeilles et des vers à soie qui sont une de leur plus grande richesse.

Les Maures de la campagne ont le caractère guerrier; leur adresse à cheval est fort remarquable. Leurs armes consistent en une espèce de lance courte appelée *azagaye*, qu'ils tiennent toujours à la main, et en un coutelas qu'ils portent dans un fourreau suspendu derrière le dos.

Les *Arabes* sont les descendants des anciens Arabes mahométans qui conquirent la Mauritanie. De même que les Kabaïles, ils ne se marient jamais qu'entre eux, et ils se croient pour cette raison le peuple le plus noble de l'Afrique. Quelques-uns des Arabes qui habitaient les villes, ne voulant pas perdre leurs propriétés, se soumirent aux Turcs et s'allièrent aux autres nations; ceux-là sont regardés par leurs compatriotes comme des êtres dégradés et aussi méprisables que les Maures.

Lorsque les Arabes, retirés dans les forêts et les parties les plus sauvages du territoire, apprennent qu'une force militaire se dirige vers eux pour les mettre à contribution, ils cachent leurs grains et leurs effets dans des fosses profondes, et ils s'enfuient avec leurs troupeaux : s'ils sont surpris, on les rançonne doublement.

La plupart de ces peuples, qui habitent l'Atlas et les déserts, sont riches par le commerce qu'ils entretiennent avec les Etats de Tunis et de Maroc; ils vivent dans l'aisance, ont de belles tentes, des habits très-propres, et des chevaux d'une race assez remarquable.

Il y avait très-peu de *chrétiens libres* dans la régence d'Alger. Avant l'expédition de lord Exmouth, les esclaves de cette religion étaient tellement nombreux qu'ils auraient pu se rendre maîtres des principales villes, s'ils n'avaient été retenus par la crainte d'un châtiment cruel, au moindre soupçon de rébellion. Presque tous les habitants avaient de ces infortunés à leur service. Depuis 1816, l'esclavage des Européens a été aboli; ce fut la première condition que l'Angleterre imposa à la régence pour lui accorder la paix.

On fait remonter le séjour des *Juifs* dans le royaume d'Alger à l'époque de la destruction de Jérusalem par Vespasien; mais le plus grand nombre vient des Juifs chassés de l'Europe dans le XIIIe siècle. Méprisé et maltraité par les Turcs, les Maures et les Arabes, ce malheureux peuple ne peut porter que des vêtements noirs. Si un individu de cette nation commet la moindre faute contre le gouvernement, il est brûlé vif. Les Juifs qui veulent embrasser le mahométisme sont obligés de se faire d'abord chrétiens. Ils ont leurs juges particuliers pris parmi eux, mais ils peuvent en appeler à la justice turque.

Mœurs, coutumes, etc. — Les mœurs des Kabaïles ont beaucoup d'analogie avec celles des Arabes bédouins, ou Arabes du désert.

Les Maures de la campagne, quoique pauvres, sont très-fiers, et regardent ceux de leur nation qui habitent les villes comme des esclaves vendus à l'iniquité des Turcs. Si un aga ou gouverneur d'une ville de leur voisinage leur fait une insulte, ils lui déclarent la guerre; mais alors ceux de leurs compatriotes qui se trouvent dans la ville, craignant les suites de cette rupture, s'établissent médiateurs, et ne tardent pas à faire faire la paix.

Les Maures sont très-voleurs, et l'on ne peut s'éloigner des villes sans une escorte.

Tous les soirs, dans chaque douar, les chefs de tente montent à cheval et s'assemblent en cercle dans une prairie

autour du cheikh; là on délibère sur les affaires publiques : les femmes n'ont jamais aucune part à ces réunions et ignorent ce qui s'y passe.

Les garçons se marient à l'âge de 14 ans; les filles à 10 et même à 8 : on en a vu donner à 11 ans des preuves de fécondité. Le mariage des Maures est une espèce de marché qui se conclut entre le père de la fille et le garçon qui veut l'épouser. Lorsque le prix est fixé, le garçon conduit devant la tente de son beau-père la quantité de bestiaux convenue, et la future se prépare à recevoir son époux. Quand celui-ci est à l'entrée de la tente, on lui demande *ce que l'épouse lui coûte;* à quoi il répond qu'*une femme sage et laborieuse ne coûte jamais trop cher*. Les fiancés se félicitent alors réciproquement, et attendent ensemble que toutes les filles du douar soient arrivées. Celles-ci font monter la mariée sur un des chevaux du futur, et la mènent devant sa tente, en poussant des cris de joie. A son arrivée, les parents du mari lui donnent un breuvage composé de lait et de miel; tandis qu'elle boit, ses camarades chantent et souhaitent au nouveau couple toutes sortes de prospérités. L'épousée met pied à terre, et ses compagnes lui présentent un bâton qu'elle plante en terre aussi profondément qu'il lui est possible de le faire, et disant que, *comme le bâton ne peut sortir sans qu'on l'arrache avec violence*, *de même elle ne quittera jamais son mari à moins que d'y être contrainte*. Après cette cérémonie, on la met en possession des troupeaux, qu'elle conduit aussitôt au pâturage, pour faire connaître qu'elle doit coopérer au bien-être de la communauté; enfin elle revient à la tente, et se réjouit avec ses compagnes jusqu'au soir. Lorsque le mariage est consommé, la femme porte pendant un mois un voile qui lui couvre le visage : elle ne sort pas pendant tout ce temps.

Les Arabes sont très-paresseux; il passent une grande partie de leur vie à s'amuser et à fumer; ils sont très-polis entre eux et grands faiseurs de compliments, mais d'une fierté sauvage à l'égard des étrangers, parce qu'ils méprisent toutes les autres nations, envers lesquelles ils sont en général traîtres et trompeurs.

Les coutumes des Arabes sont encore ce qu'elles étaient il y a 3,000 ans; ils marchent ordinairement pieds nus, ou seulement avec des sandales, et le maître de la maison a l'usage d'offrir à celui qui le visite de l'eau pour se laver les pieds.

Lorsqu'ils ont la guerre avec leurs voisins, ils emmènent leurs femmes et leurs enfants, afin que leur présence anime

leur courage par la crainte de les perdre ou de les voir captifs.

Parmi les Turcs, les mœurs sont extrêmement relâchées; la plupart vivent avec des concubines maures ou arabes, et beaucoup se livrent à des plaisirs qui prouvent l'excès de leur dépravation.

Les Kolouglis étaient éloignés des emplois et assez mal traités sous le rapport des avantages sociaux; ils sont aussi, de toute la population de la régence, ceux que l'étranger aurait le plus de facilité à mettre dans ses intérêts.

En général, les habitants des Etats d'Alger ont des mœurs fort corrompues; ils témoignent aux étrangers beaucoup de brutalité et de hauteur, ce qu'il faut attribuer au manque d'éducation et à l'habitude de commander dans leur intérieur à des esclaves de toutes les nations.

Lorsque les Algériens se rendent chez une personne de leur connaissance, ils se font annoncer par un esclave, et le maître de la maison vient les recevoir dans une espèce de parloir, où il leur offre des pipes et du café : les femmes sont alors prévenues, afin qu'elles ne se montrent pas. Si quelqu'un s'introduisait dans une maison sans avoir été annoncé, il serait considéré comme un voleur et puni comme tel. Quand les femmes se visitent entre elles, elles en font informer le maître de la maison, pour qu'il évite de paraître pendant le temps qu'elles passent chez lui.

Les habitants d'Alger traitaient sans conséquence les chrétiens; quelques-uns même leur permettaient de voir quelqu'une de leurs femmes.

Les Algériens, qui tiennent à leur réputation, mènent une vie simple et laborieuse, et observent strictement leur religion.

Tous les jeux leur sont défendus, excepté les dames et les échecs; encore ne peuvent-ils pas y jouer de l'argent. Ils n'ont ni spectacles publics ni particuliers; ils emploient la moitié de leur existence à fumer et à boire du café, sans autre société que celle de leurs femmes, de leurs concubines ou de leurs esclaves.

Le carême est une espèce de carnaval pour la jeunesse libertine, qui passe les nuits dans la débauche; mais les gens sages se renferment chez eux et observent pendant le jour un jeûne scrupuleux.

Lors de la célébration de quelque *zinah* ou grande fête, on se permet plus de liberté. Les balcons qui donnent sur la rue sont alors ouverts; chacun se fait un point d'honneur de décorer sa maison à l'extérieur comme à l'intérieur, et

de se montrer vêtu avec magnificence. Les hommes et les femmes courent pêle-mêle pendant ce temps, parés de leurs plus riches habits, et entrent partout où bon leur semble.

Les Algériens sont généralement très-avares. La plupart des chefs de famille ont un trésor enterré qu'ils réservent pour les cas extraordinaires. Cette habitude leur évite d'ailleurs les désagréments qu'ils pourraient éprouver si l'on connaissait leur fortune.

Les Turcs et les Maures se lèvent de grand matin ; ils travaillent, après les prières publiques, jusqu'à dix heures ; ils dînent, et se remettent ensuite à l'ouvrage jusqu'à la prière de l'après-midi, appelée *aâsr*. Toute occupation cesse alors, et l'on ferme même les boutiques. Ils soupent ordinairement après la prière *mohreb*, et se couchent dès qu'il fait nuit.

Ceux qui n'ont pas d'affaires passent la journée dans des *haf-effi* ou bazars, ou bien dans des cafés.

L'ameublement des Algériens consiste en une estrade recouverte de tapis ou de nattes et de quelques coussins ; c'est là qu'ils s'asseyent une partie du jour, et qu'ils dorment pendant la nuit. Une tenture faisant séparation cache les matelas et les autres effets, qui restent dans un coin de l'appartement. Les fenêtres et les portes sont fermées par des rideaux.

Les Algériens n'ont pas de médecins ; ils croiraient faire une offense à Dieu s'ils prenaient un remède interne : ils se permettent seulement quelques curatifs extérieurs.

La nourriture des Maures consiste en galettes cuites sous la cendre, en riz, légumes, fruits et lait ; ils ne mangent presque pas de viande, et préfèrent la vendre ; ils ne boivent que de l'eau. Leur grand régal est de l'huile et du vinaigre, dans lesquels ils trempent leur pain.

Les hommes sont vêtus d'un *haïk*, pièce d'étoffede laine blanche très-grossière de quatre à cinq aunes, dont ils s'enveloppent entièrement; quelques-uns entourent leur tête d'un morceau de drap. Le cheikh porte une chemise et un *barnus*, qui est une espèce de cape en laine avec un capuchon. Et par-dessus tout cela ils portent une longue robe en drap léger qu'ils appellent *caffetan*. Les manches de ce caffetan sont très-larges ; le devant est orné d'agrafes et de broderies d'or et d'argent ; dans leur ceinture ils placent un poignard dont le manche est d'agate ou en vermeil. La chaussure consiste en des pantoufles pointues en maroquin rouge ou jaune ; les bas ne sont point en usage ni pour les hommes ni pour les femmes.

Le turban se compose d'une petite calotte de laine rouge,

et d'une pièce de mousseline, de plusieurs aunes de long, tournée autour de la tête.

Les Algériens avancés en âge ou qui occupent certains emplois portent une longue barbe taillée en pointe ; tous se font raser les cheveux. Les jeunes gens ne se laissent croître que la moustache, et n'ont pour coiffure qu'une calotte rouge sans turban. La tête des enfants est couverte d'une calotte d'étoffe ornée d'une grande quantité de pièces d'argent et même d'or.

Les enfants de l'un et l'autre sexe restent nus jusqu'à sept ou huit ans; à cet âge seulement on les couvre de quelques haillons : ils couchent sur de la paille, du foin ou des feuilles sèches. Tout le temps que les enfants sont à la mamelle, la mère, lorsqu'elle va au travail, les porte sur son dos dans une *mandille*, et leur donne le sein par-dessus l'épaule. Ordinairement les enfants sont très-robustes, et marchent à six mois.

Les femmes maures se couvrent avec une étoffe de laine qui prend au-dessous des épaules et descend jusqu'aux genoux.

Leurs cheveux sont tressés et ornés de dents de poisson, de corail ou de grains de verre; elles portent aux bras et aux jambes des bracelets en bois ou en corne ; elles sont tatouées à la figure, aux bras et aux cuisses.

Les Arabes vivent fort sobrement de galettes cuites sous la cendre, de légumes, de fruits, de lait, de miel, et des agneaux de leurs troupeaux; ils font eux-mêmes leurs tentes, qui sont en laine et fort propres ; ils font aussi de belles nattes de feuilles de palmier qui leur servent de siéges et de lits.

Ils portent des chemises de gaze fine, des caleçons, des vestes, et par-dessus ces vêtements un barnus de couleur rouge ou bleue, avec des tresses de soie à la couture de devant, et une grande houppe de laine ou de soie au haut du capuchon : quelques-uns ont ces ornements en or.

Mœurs des femmes.—Les femmes des Arabes distinguées par leur fortune sont habillées fort richement : elles portent des chemises de gaze très-fine, des caleçons comme les hommes, et une espèce de veste de soie, par-dessus laquelle elles mettent une longue robe de couleur qui va à mi-jambe, et dont les manches sont extrêmement larges. Lorsqu'elles doivent paraître en habits de cérémonie, elles jettent sur elles un long manteau, ordinairement de couleur rouge ou bleue, dont elles attachent les deux bouts sur les épaules avec des

agrafes d'argent; elles ont des anneaux de même métal aux oreilles, aux doigts, aux bras et au bas des jambes.

Les femmes arabes moins riches portent un costume à peu près semblable; mais, au lieu d'être en soie, il est en laine; leurs cheveux sont entrelacés de chapelets d'ambre ou de corail; elles en ont aussi une grande quantité autour du cou. Lorsqu'elles sortent, elles tiennent à la main une espèce de masque qu'elles mettent sur leur figure quand elles rencontrent des hommes, à moins qu'ils ne soient leurs parents ou alliés. Le fard est en usage parmi les filles; elles le font elles-mêmes, et s'en mettent au bout des doigts, au sein et au visage. Elles se teignent aussi les paupières et les sourcils, se font de petits ronds ou des triangles sur les joues, ou bien y dessinent des fleurs, des feuilles de myrte ou de laurier.

Le costume des femmes turques est à peu près le même que celui des hommes : leur caleçon descend jusqu'à la cheville; quelques-unes mettent des bottines jaunes dans leurs pantoufles ou babouches; mais la plupart n'ont que des pantoufles sans bas. Les femmes riches portent des caffetans d'étoffe de soie et d'or; leurs cheveux sont entrelacés de perles et d'autres joyaux. Celles qui n'ont point de fortune remplacent les perles par du corail et de l'ambre. Toutes les femmes, lorsqu'elles sortent, se couvrent le visage avec un mouchoir blanc depuis le dessous des yeux jusqu'au menton; elles s'enveloppent le corps depuis la tête jusqu'aux pieds d'une pièce d'étamine blanche très-fine et très-claire.

La condition des femmes chez les Bédouins est affreuse. Elles ne sont guère plus heureuses chez les Maures. A l'exception de celles des classes les plus aisées, ce ne sont que des esclaves, travaillant à tout ce qu'il y a de plus fatigant et de plus pénible, tandis que les hommes dorment ou fument. Il faut qu'un Arabe aime passionnément celles auxquelles il est uni pour les préférer à son cheval ou à ses chèvres. Ordinairement ils en ont deux; la loi leur permet même d'en avoir quatre, mais ils n'en prennent guère une seconde que lorsque la première vieillit.

Ce doit être quelque chose de bien étrange pour ces Arabes et ces Bédouins que de voir notre courtoisie et nos égards pour les femmes; et celles-ci doivent faire un bien triste retour vers elles-mêmes en comparant leur état d'abjection aux respects dont nous les entourons. Les Mauresques ne sortent guère que pour aller aux bains; l'entrée des mosquées même leur est interdite; la religion, faite pour la jalousie des maris, déclare qu'elles ne sont pas dignes d'y prier Dieu. Leurs vertus et leurs devoirs consistent à remplir tous les soins du ménage dans leurs maisons, où elles sont enfermées. C'est

pour leur rendre ces vertus faciles que les maris mettent la clef dans leurs poches. Lorsque leurs occupations ne remplissent pas la journée, elles s'accroupissent sur leurs talons dans un coin de la chambre ou de la cour, et rêvent ou s'endorment. Le séjour des Français dans la régence a déjà changé quelque chose à ces mœurs. Avant notre arrivée, il était défendu à qui que ce soit, sous peine de recevoir un coup de fusil, de monter sur les terrasses, d'où l'on pouvait voir l'intérieur des cours de ses voisins et regarder les femmes qui s'y promenaient. Le middéin, espèce de sonneur qui trois ou quatre fois par jour annonce l'heure de la prière du haut des minarets, avait seul le privilége de dominer les cours des maisons; mais on avait soin de ne choisir pour middéins que des aveugles.

Lorsque les Mauresques sortent pour aller aux bains, elles portent un voile en coton attaché derrière la tête et au-dessus des oreilles, et qui leur retombe presque sur la poitrine en cachant leur visage. Une espèce de manteau long, ou plutôt une couverture de laine blanche, enveloppe tout le corps jusqu'aux chevilles et recouvre la tête et le front, de manière que l'on ne voit absolument que les yeux. Une robe taillée à la grecque, un pantalon de coton blanc froncé au bas de chaque jambe, et des souliers sans bas, voilà l'accoutrement des Mauresques, qui rappellent par leur costume les pénitents blancs du midi de la France.

Indépendamment des bagues qui couvrent leurs doigts, les Mauresques portent encore des bracelets en or ou en argent, en cuivre ou même en corne, aux bras et aux jambes. Deux ou trois paires de boucles larges comme des pièces de cinq francs pendent à leurs oreilles. Joignez à cela un collier au cou, à ce collier une plaque en broderie et quelques autres talismans ou colifichets, et vous vous croirez en face d'une madone italienne ou de Notre-Dame de la Garde. Pour qui donc tant de parures? Pour les passants qui ne peuvent les voir, pour des maris qui s'en soucient peu, ou pour satisfaire cette coquetterie de tous les pays qui prend les femmes au berceau et ne les quitte jamais.

Mais ce n'est pas tout : elles se couvrent les joues de rouge parsemé de quelques mouches, se peignent les sourcils, les joignent au moyen d'une ligne noire, et se stigmatisent le milieu du front d'une croix ou d'une étoile. Une autre préparation leur peint en jaune-orangé les ongles et le bout des doigts; puis avec l'écorce de je ne sais quelle plante elles se brunissent les lèvres et quelquefois la pointe de la langue. A l'exception de leurs cheveux qu'elles laissent croître, leur corps est religieusement épilé et glabre comme une perven-

che; du reste, tatoué avec de la poudre aux bras, aux jambes et à la poitrine, comme nos vieux grenadiers. Et lorsque cette toilette de fête est achevée, elles restent étendues sur une natte de jonc ou sur une peau de mouton, les pieds nus, et accroupies à la turque, en attendant la nuit, passant le jour à jouer avec un petit miroir, où elles doivent se trouver admirablement belles, à en juger par le charme qu'elles éprouvent à se regarder.

La danse est un plaisir qu'elles se procurent quelquefois entre elles. L'une tient un tambourin qu'elle frappe de coups cadencés comme pour faire danser les ours; une autre saute seule, se secouant de son mieux, les cheveux flottants, et faisant toutes les contorsions imaginables, jusqu'à ce que la fatigue la fasse tomber presque morte. Une autre lui succède, pour céder elle-même sa place quand la fatigue l'aura abattue. La première fois que du haut de ma terrasse j'ai vu cette cérémonie, j'ai cru que l'on cherchait à exorciser quelque possédée de l'esprit malin. Elle était si pâle, si échevelée, elle tombait si souvent de fatigue, au risque de se casser la tête sur le pavé, que j'allais lui porter secours, quand on m'apprit qu'elle dansait et qu'elle s'amusait beaucoup.

Jusqu'à l'âge de huit ans les filles ne sont point astreintes à porter le voile qui enveloppe la figure de leurs mères. Alors elles commencent à s'occuper des soins du ménage; alors aussi le voile, sans lequel elles ne sortiraient plus sans être déshonorées, devient une obligation. Personne, vous le pensez bien, ne se hasarderait à leur parler dans les rues, pas même leurs plus proches parents; qu'on les reconnaisse ou non, leur voile les suppose méconnaissables, et elles n'oseraient risquer un signe d'intelligence avec le passant. Pourtant on assure qu'il n'en est pas ainsi quand elles sont hors de la surveillance de leurs maîtres. Lorsque nous les regardons du haut de nos terrasses, jeunes ou vieilles ont toujours quelque chose à faire pour traverser leurs cours et y passer et repasser sous nos yeux. Est-ce pour nous voir? Non; c'est sans doute pour que nous les regardions. Du reste, ne vous y frottez pas de trop près; presque toutes ont la gale, qui leur est donnée par leurs enfants; je ne crois pas qu'il y en ait un sur cinquante qui n'en soit atteint. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement, couchant continuellement sur des nattes ou des peaux aussi sales que les habits, qu'on ne leur change jamais.

Tout ce tableau est peu séduisant, mais il est vrai.

Langage. — Autrefois la langue turque était celle du gouvernement et de la milice; mais les fonctionnaires de la régence, les marchands maures et les Juifs communiquaient

entre eux et les Européens au moyen de la langue franke, composée d'espagnol, d'italien, de français et de différents dialectes mauresques. Ce jargon, encore, n'a point de prépositions, et les verbes n'y sont employés qu'à l'infinitif.

On se sert aussi de la langue turque dans les tribunaux, ce qui oblige les Maures, les Arabes et les chrétiens à employer des interprètes pour plaider leurs causes.

Le dialecte des Maures dérive de l'arabe et diffère selon les provinces.

Les Arabes nomades prétendent parler et prononcer avec pureté la langue arabe; mais les tribus sédentaires qui, étant plus rapprochées d'Alger, s'adonnent davantage au commerce et se sont souvent mêlées avec les autres races d'habitants du pays, parlent un langage corrompu, dont les dialectes varient plus ou moins, comme le mauresque.

Les Berbères ou Kabaïles ont un langage qui leur est propre, et qui, à ce que l'on prétend, est d'une extrême stérilité. On le croit d'origine punique.

Instruction publique. — Il existe à Alger un assez grand nombre d'écoles publiques pour les enfants de cinq à six ans et au-dessus. On est porté à croire que la méthode d'enseignement en usage dans les Etats de la régence est l'origine du système d'instruction à la Lancastre. Chaque enfant est pourvu d'une planchette sur laquelle il écrit avec de la craie. Un verset du Coran est transcrit par l'un d'eux sur sa planchette en très-grands caractères, et les écoliers copient cette leçon en s'aidant mutuellement à connaître et à former les lettres du texte : le verset est ensuite récité à haute voix au maître, qui, assis dans un coin de la salle d'étude, tient en ses mains une longue baguette, avec laquelle il maintient l'ordre et l'attention parmi ses écoliers. Les enfants, comme on le voit, apprennent simultanément à lire et à écrire, et l'on conçoit, d'après ce mode d'enseignement, la grande uniformité qui caractérise toutes les écritures arabes. L'éducation de la jeunesse algérienne est complète lorsqu'elle sait lire et écrire le Coran, et lorsqu'elle connaît les différentes formes de prières.

Il y a pour les filles de semblables écoles, dirigées par des femmes.

Depuis plusieurs siècles, les Mahométans ont fort négligé les arts libéraux et mécaniques. La vie errante des Arabes, et la manière tyrannique avec laquelle les Turcs traitaient les Maures, ne permettaient pas à ces peuples de cultiver les sciences.

Tous les habitants des Etats d'Alger sont en général d'une grande ignorance; non-seulement les parties abstraites des

mathématiques leur sont étrangères, mais parmi eux il y a à peine un individu sur 20,000 qui sache les premières règles du calcul. Ils ont une singulière manière de compter : ils mettent les mains dans la manche l'un de l'autre, et par des attouchements successifs sur tel doigt ou telle jointure, ils expriment tous les nombres voulus; les affaires les plus considérables sont traitées de cette façon, sans dire un seul mot, et sans que les témoins puissent être instruits des arrangements qui ont été conclus en leur présence.

La musique de chant des Bédouins ne consiste pour ainsi dire qu'en un seul air. Leurs instruments sont d'une simplicité extrême : l'*arabbebah*, qui se compose d'une vessie sur laquelle est tendue une corde; le *gaspach*, qui est une espèce de chalumeau, et le *tarr*, le *tympanum* des anciens.

La musique des Maures est moins barbare; la plupart de leurs airs sont vifs et agréables; leurs instruments sont aussi plus perfectionnés. Outre plusieurs sortes de flûtes et de hautbois, ils ont le *rebebb*, violon à deux cordes; l'*aoude*, ou luth de basse à deux cordes, et plusieurs petites guitares ou *quetaras* de différentes grandeurs. Il règne beaucoup d'ensemble et d'harmonie dans leurs compositions; tous les morceaux s'exécutent par cœur, et ils les savent si bien, que 20 ou 30 personnes peuvent faire de la musique une nuit entière, en changeant continuellement de motif, sans jamais se tromper, ni jouer faux.

De tous les arts, celui que les Maures entendent le mieux est l'architecture. On retrouve dans le pays d'Alger les constructions élégantes et riches d'ornements dont les Maures ont laissé tant de traces en Espagne.

De même que dans le Levant, de grandes portes, des appartements spacieux, des pavés de marbre, des cours cloîtrées ornées quelquefois de jets d'eau, sont ce qui distingue surtout les constructions particulières. Ces différentes dispositions conviennent parfaitement à la nature du climat et aux mœurs des habitants.

L'humeur jalouse des hommes exigeant que toutes les fenêtres regardent sur une cour intérieure, un balcon garni d'un treillage fort serré est le seul jour pratiqué du côté de la rue.

A l'entrée des maisons, on trouve d'abord un porche avec des bancs des deux côtés; c'est là que le chef de famille reçoit ceux qui ont à lui parler, et expédie ses affaires; vient ensuite une cour ouverte qui, suivant la fortune du propriétaire, est pavée de marbre ou d'autres pierres polies. En été, et toutes les fois que de nombreuses visites sont attendues, l'on garantit cette cour de l'ardeur du soleil au moyen d'une toile

appelée *umbrella*, qui, fixée par des cordes au mur d'enceinte, peut être pliée ou étendue, suivant qu'on le juge convenable. Autour de cette cour règne un cloître qui donne entrée dans les appartements. Les pièces sont en général très-vastes; rarement elles communiquent entre elles : une de ces chambres sert souvent de domicile à une famille entière.

A l'extrémité de chaque appartement on remarque une estrade élevée de 4 à 5 pieds, sur laquelle les Maures placent leurs lits ; elle est entourée d'une balustrade.

Chez les gens riches, les chambres, depuis le plancher jusqu'à moitié de leur hauteur, sont tapissées de velours ou de damas; le reste du mur est chargé de toute sorte d'ornements en stuc ou en plâtre. Le plafond est ordinairement boisé et peint avec beaucoup d'art; les planchers sont de briques ou de plâtre, et presque toujours couverts de tapis.

Les escaliers se trouvent sous le porche ou à l'entrée de la cour, mais jamais dans l'intérieur des maisons.

Les toits des habitations sont plats, et bordés sur la rue et sur la cour intérieure de murs à hauteur d'appui.

Les Arabes donnent à leurs maisons le nom de *dar* ou *beït;* les petits bâtiments qui en dépendent souvent, et qui servent de magasins, s'appellent *odah.*

Les mosquées (en arabe *mes-djid*) sont construites comme nos églises. Il n'y a point de siéges dans l'intérieur, mais le pavé est recouvert avec des nattes. Vers le milieu du vaisseau, surtout dans la principale mosquée de chaque ville, est une espèce de grande chaire élevée de quelques marches, et entourée d'une balustrade : c'est là que se place chaque vendredi le mufti ou un iman, pour exhorter le peuple à la piété et aux bonnes œuvres. La façade des mosquées qui regarde la Mecque s'appelle le *kiblah;* les Mahométans, lorsqu'ils font leurs prières, ont toujours le visage tourné de ce côté. Dans la partie opposée, il y a une tour carrée sur laquelle un crieur monte, à différents instants du jour, pour annoncer au peuple les heures de la prière.

Les maçons maures préparent une espèce de mastic (*chenam*) pour enduire l'intérieur des citernes, qui est meilleur qu'aucun de ceux connus; il se compose d'un mélange à parties égales de briques pulvérisées, de chaux et de cendres de bois; on délaye toutes ces substances ensemble avec de l'huile. Ce mastic durcit immédiatement à l'air, et sous l'eau il ne se fend jamais.

Voici la composition d'un ciment employé également par les Algériens dans la construction des citernes et des terrasses.

Ils prennent deux parties de cendres de bois, trois de

chaux, et une de sable ; ils passent ces substances au tamis, les mêlent bien ensemble, et battent ensuite le tout avec des maillets de bois pendant trois jours et trois nuits, jusqu'à ce que le ciment ait pris une grande consistance. Pendant l'opération ils humectent le mélange avec de l'eau et de l'huile.

Maladies régnantes. — La vie sobre et réglée des Algériens, la douceur du climat sous lequel ils vivent, les rendent exempts d'un grand nombre de maladies ; aussi en voit-on peu régner dans ce pays. Ils sont souvent affligés de hernies, du scorbut, de la gale, de dartres et de plusieurs autres maladies cutanées qu'engendre la malpropreté.

La peste exerce quelquefois ses ravages dans ce pays, et elle y est aussi meurtrière qu'en Europe. Les Maures regardent cette maladie comme un effet de la volonté de Dieu ; résignés à cette volonté, ils en attendent avec insouciance les résultats, et sans s'abstenir de communiquer avec les malades. Depuis que les chrétiens leur ont persuadé qu'elle est contagieuse, et qu'on peut s'en garantir en évitant toute communication avec ceux qui en sont atteints, ils ne veulent plus accorder l'entrée de leurs ports à aucun bâtiment venant d'un endroit soupçonné.

Fécondité. — Les femmes maures sont fécondes dès l'âge de 11 ans et cessent de l'être à 30 ans. Différentes causes s'opposent à l'accroissement de la population dans les États de la régence : on peut citer entre autres les avortements nombreux auxquels les femmes ont recours pour ne pas avoir un trop grand nombre d'enfants, les ravages de la peste, et le défaut de remèdes dans un grand nombre de maladies.

Vie moyenne. — La durée de la vie moyenne est à peu près la même qu'en Europe.

Hygiène. — Nous croyons devoir placer ici quelques principes d'hygiène tirés en grande partie des excellents mémoires du docteur Larrey.

Tout ce qui interrompt ou répercute la transpiration occasionne en Afrique des maladies inflammatoires, notamment des dyssenteries et des ophthalmies ; c'est pourquoi les habitants du pays sont toujours chaudement vêtus, et portent même des pelisses fourrées, malgré la chaleur habituelle du climat.

Il est donc essentiel de se bien couvrir pendant la nuit, et surtout de se garantir soigneusement la tête et les yeux. Les personnes qui, après le coucher du soleil, demeurent à l'air sans vêtements, ou qui même le jour restent habituellement en chemise ou peu couvertes, s'exposent à diverses maladies.

Les douleurs rhumatismales et l'inflammation des yeux n'ont presque jamais d'autres causes. Cette dernière affection, sans présenter toujours du danger, est souvent douloureuse et fort incommode. Les moindres accidents qui puissent résulter de l'oubli de cette attention sont des fièvres éphémères qui ne se terminent en général que lorsque l'équilibre a été rétabli par le retour de la transpiration.

On ne saurait trop recommander de ne pas rester longtemps la tête nue au soleil, et d'éviter d'avaler, lorsqu'on a chaud, une quantité d'eau trop considérable. Avant de boire, il est prudent de se rincer la bouche, de s'humecter les mains, et, s'il se peut, de les tremper dans l'eau; on doit aussi faire un fréquent usage des acides. L'eau légèrement acidulée par le citron ou le vinaigre, teinte d'un peu de vin ou mélangée de quelques gouttes d'eau-de-vie, prévient un grand nombre d'indispositions. Cette précaution est nécessaire surtout lorsque les eaux sont d'une mauvaise qualité.

Il est utile de se laver fréquemment les pieds, les mains et le visage, mais préférablement avec de l'eau tiède, dans laquelle on met quelques gouttes de vinaigre ou d'eau-de-vie.

Les bains sont un des meilleurs moyens d'entretenir la santé et de se préserver des maladies inflammatoires; cependant, pris inconsidérément, ils peuvent devenir la source de beaucoup de maux. Ils sont dangereux et même mortels au moment de la fatigue et de la chaleur, et nuisibles pendant la digestion. On doit éviter de se baigner avant le lever du soleil, et longtemps après son coucher. Il ne faut jamais se plonger dans une eau stagnante, mais choisir une eau douce courante, bien exposée à l'air et peu profonde; l'eau de mer n'offre aucun inconvénient. L'heure la plus convenable pour se baigner est celle qui précède le repas du soir.

Les brouillards qui s'élèvent vers la fin du jour, et qui existent encore la nuit et le matin sur les terrains marécageux et dans leurs environs, peuvent devenir pernicieux; il faut donc s'en éloigner, et se soustraire à leur action autant que possible.

En général, le régime végétal est convenable dans les pays chauds, à cause de la faiblesse des organes digestifs. On corrige ainsi l'exubérance des humeurs, et l'on diminue la trop grande excitabilité. La débilitation semble donc nécessaire pour s'acclimater; cependant il ne faut pas la déterminer par des saignées.

L'usage modéré des boissons spiritueuses n'a rien que de très-salutaire, mais les excès en ce genre offrent de grands

dangers. Les hommes intempérants sont les plus sujets à la peste, et y succombent presque toujours.

L'usage du café est sans danger.

On regarde les frictions extérieures d'huile comme un préservatif de la peste ; on a prétendu aussi que l'usage intérieur de ce liquide était un curatif, mais le premier moyen est préféré.

Nous croyons devoir rapporter à ce sujet le paragraphe suivant, extrait d'un ordre du jour de l'armée d'Orient, en date du 21 mars 1799 : « Cette maladie, qui effraye mal à propos beaucoup de monde (disaient les officiers de santé en chef), demande que l'on rétablisse la transpiration. On y parvient par des ablutions ou lavages, par l'administration d'un vomitif, surtout quand il y a disposition à vomir, et en soutenant tout de suite les moiteurs et les forces par une boisson composée de café et de quinquina, aromatisée avec le citron ou le limon. L'engorgement des glandes exige dans le principe des cataplasmes émollients, et, quand le sujet est faible, on doit promptement ouvrir les tumeurs par l'application d'un ou plusieurs boutons de feu. L'expérience a montré l'efficacité de ce traitement. L'expérience a aussi prouvé, par un nombre de faits bien observés, que la maladie n'est pas contagieuse ; cependant il convient de rejeter les vêtements et le linge des Turcs, gens malpropres, souvent malades, et qui ne prennent aucun soin raisonné de leur santé. »

Les bassins d'eau douce et bourbeuse du rivage africain sont quelquefois remplis de petits insectes, parmi lesquels il existe une espèce de sangsue noirâtre de quelques millimètres seulement de longueur. Quoique cet insecte, dans son état naturel, ne soit guère plus gros qu'un crin de cheval, il est susceptible d'acquérir le volume d'une sangsue ordinaire quand il est gorgé de sang.

Lorsque, poussé par la soif, on se jette à plat ventre au bord de ces mares d'eau pour s'abreuver, on risque d'aspirer avec l'eau quelques-unes de ces sangsues, et l'on ne tarde pas en ce cas à ressentir leurs atteintes mortelles.

SITUATION, ÉTENDUE ET ASPECT DU PAYS.

L'Algérie s'étend de l'est à l'ouest sur la côte septentrionale de l'Afrique ; elle est bornée au nord par la Méditerranée, qui la sépare de l'Espagne et de la France ; à l'est, par les États de Tunis ; à l'ouest, par l'empire du Maroc, et au

sud, par le grand Atlas. Elle peut avoir, depuis le *cap Milonia*, dans la province de *Tlemcen*, jusqu'à l'embouchure de la rivière *Oued-el-Zaïné* ou *Berber*, extrémité est de la province de *Constantine*, 100 myriamètres; et du nord au sud, largeur moyenne, environ 20 myriamètres.

Le mont Atlas, qui se prolonge parallèlement à la côte, traverse la régence dans toute sa longueur. Entre cette ligne de faîte de cette chaîne et la mer, on distingue plusieurs chaînes parallèles à la chaîne principale, et dont la hauteur diminue à mesure que l'on s'éloigne du centre du continent. Elles forment des plateaux successifs qui s'abaissent comme des gradins les uns au-dessous des autres. La première ligne de ces montagnes intermédiaires et la plus rapprochée de la mer, communément nommée le *Petit-Atlas*, longe la Méditerranée, et vient se terminer sur la côte à l'ouest de Bône.

Cette disposition de groupes de montagnes parallèles étant coupées par des contre-forts divise cette contrée en un grand nombre de bassins successifs, sillonnés par des cours d'eau dont la direction est très-variée. Lorsque le versant est très-rapproché de la mer, les rivières sont torrentueuses, et leur cours rapide laisse souvent leur lit à sec; mais, lorsqu'elles prennent naissance sur un des grands plateaux intérieurs, elles suivent d'abord la direction générale de la chaîne de l'est à l'ouest.

Aspect du pays. — Ce massif couvert, dans le voisinage de la ville, d'habitations agréables où des sources abondantes entretiennent une fraîcheur et une végétation active, ne présente pas un aspect aussi riant sur les sommités: le terrain y est sec, pierreux et couvert de broussailles peu élevées; les ravins, au contraire, lorsqu'ils sont arrosés par quelque cours d'eau, sont boisés et deviennent susceptibles d'une grande fertilité.

Cette vaste contrée est coupée par de riches plaines et de belles vallées, dont les principales sont la plaine de la *Métidja*, au sud d'Alger, pouvant avoir 72 kil. de longueur sur 28 de largeur, plaine bien cultivée et n'offrant presque pas d'ondulations; et la vallée du *Chéliff*, plaine immense qu'arrose la rivière de ce nom.

Petit Atlas. — Le versant septentrional du petit Atlas est couvert de taillis et de broussailles composés en grande partie de chênes et de lentisques. Il est sillonné par de grandes vallées d'où sortent les cours d'eau qui arrosent la plaine.

Le petit Atlas est boisé presque partout jusqu'au sommet, mais on ne rencontre nulle part des arbres d'une haute végé-

tation : ce sont des taillis ou des broussailles composées en grande partie de lentisques et de chênes-verts. Dans la plaine on n'aperçoit çà et là que des bouquets d'arbres et quelques plantations de figuiers; les massifs de quelque importance ne se montrent que dans la partie nord, depuis l'embouchure du Mazafran jusqu'à la route de Bouffarick. Ce sont les bois de Karessa et une infinité de petits bois très-fourrés et difficiles à parcourir; l'olivier, le laurier-rose, le palmier nain, le chêne-liége, y sont communs. Les bords de la Chiffa sont aussi couverts en quelques endroits de fourrés très-épais. Les environs de Blidah, du côté de la plaine, sont remplis de belles et irrégulières plantations d'orangers, de citronniers, de figuiers. La végétation a une grande force dans les parties arrosées et cultivées du massif d'Alger. On y trouve presque tous les arbres à fruits de l'Europe.

Cours d'eau.— L'Algérie est arrosée par un grand nombre de cours d'eau qui rafraîchissent et fertilisent les plaines et les vallées; les principaux sont : le *Chéliff*, avec ses nombreux affluents, qui, après un cours d'environ 30 myriamètres, va se perdre dans la Méditerranée à *Marabouc*, à 10 kilom. nord de *Mostaganem*; l'*Oued-Isser*, bien moins considérable, coule du sud au nord, et se jette dans la mer à *Djennet*, 60 kil. est d'*Alger*; l'*Oued-bou-Messaouel*, avec des tributaires assez importants, surtout dans les temps de pluies, coule aussi du sud au nord, et se jette dans le golfe de *Bougie*, un peu au sud de cette ville; l'*Oued-el-Kebir*, et la *Scebous*, qui se perd un peu au sud de *Bône*.

Climat. — L'état météorologique de la côte est peu variable d'une année à l'autre; il suit un ordre à peu près constant, que l'on peut indiquer ainsi : 1° la saison douce et tempérée, pendant les mois de mars, avril, mai et juin : la température est alors fort agréable aux environs d'Alger; les jours de mauvais temps y sont alors rares; 2° la saison des chaleurs, qui se prolonge jusqu'au mois de novembre : alors la terre est aride et desséchée, les sources tarissent, et le sol est brûlé par l'ardeur d'un soleil dévorant; 3° pendant les mois de décembre, janvier et février, règne la saison des pluies, quelquefois interrompues par des beaux jours.

Les Maures n'avaient point ouvert de route dans l'intérieur du pays; le voyageur n'y trouvait que des sentiers si multipliés, qu'il fallait avoir une grande connaissance des localités pour ne pas s'égarer à chaque pas qu'on faisait : car il ne reste presque rien des anciennes voies romaines. Mais, depuis l'occupation française, de nouvelles routes ont été percées, les anciennes ont été agrandies et réparées, et partout où il y a garnison le voyageur est certain de trouver de bonnes routes

presque toutes carrossables, sur lesquelles s'élèvent des auberges, et même dans certains endroits des cafés.

On voyage généralement dans l'Algérie sur des chevaux ou sur des mulets; mais, dans la province d'Alger, il existe maintenant des diligences qui vont jusqu'à *Blidah*.—Un cheval ou un mulet se paye de 4 à 5 francs par jour. — Les dépenses sur les routes ne sont pas plus élevées qu'en France; en général on dépense tant et si peu qu'on veut.

Aujourd'hui on voyage en toute sécurité sur tous les points occupés par des troupes françaises, mais il est prudent d'être plusieurs et toujours armés; de plus, il y a presque toujours sur ces routes des convois civils ou militaires auxquels le voyageur peut s'adjoindre, faveur qu'on ne refuse jamais.

Les routes sont généralement construites sur un sol plat, traversant un pays découvert et beau dont plusieurs districts sont cultivés par les Arabes. On y trouve des fontaines ou des ruisseaux; mais il vaut mieux que le voyageur ait toujours avec lui une petite provision d'eau pour prévenir les besoins du jour.

Une chose que nous conseillons au voyageur, c'est de ne point quitter une localité sans demander des renseignements sur la route qu'il doit suivre et les lieux qu'il se propose de visiter.

DIVISION POLITIQUE.

L'ancienne régence d'Alger était divisée en cinq provinces: *Alger* au nord, *Constantine* à l'est, *Titerie* et le *Zab* au sud, et *Mascara* ou *Tlemcen* à l'ouest.

Maintenant l'Algérie se divise en trois divisions, dont les chefs-lieux sont ALGER, CONSTANTINE et ORAN. Chacune de ces divisions se subdivise en deux subdivisions, qui sont pour ALGER *Blidah* et *Médéah;* pour CONSTANTINE, *Bône* et *Sétif;* pour ORAN, *Mostaganem* et *Tlemcen*. — Les chefs-lieux de division sont commandés par des lieutenants généraux, et les subdivisions par des maréchaux de camp.

L'administration militaire et civile est régie par le gouverneur général. — Alger possède un intendant militaire et un directeur civil, ayant sous leurs ordres des sous-intendants et des sous-directeurs qui se trouvent dans toutes les villes d'un peu d'importance.

ARRIVÉE A ALGER.

Nous avons déjà indiqué au voyageur les diverses voies de

communication qui existent entre la France et l'Algérie; nous ajouterons qu'un service de berlines-postes a récemment été établi à Paris, rue Croix-des-Petits-Champs, qui, 5 jours 1/2 après avoir quitté Paris, dépose le voyageur dans le port d'Alger. C'est presque toujours de Marseille que se fait le départ, excepté les convois militaires qui partent de Toulon. Souvent les bâtiments s'arrêtent à *Mahon*, capitale de l'*île Minorque*, éloignée de Marseille d'environ 70 lieues marines, et d'Alger 65 lieues.

MAHON est située au fond d'un golfe offrant un port immense où peut mouiller la flotte la plus considérable. Cette ville est située sur le penchant d'une colline; elle est bien bâtie; les maisons sont gracieuses et élégantes. L'entrée du port est défendue par le fort St-Philippe; sur le rivage à gauche, le voyageur aperçoit *Villa-Carlos*, qu'on peut considérer comme un faubourg de Mahon. A droite de la rade se trouve le grand lazaret; un peu plus loin, une petite île qui est *la Consigne*, et tout à fait au fond de la rade s'élève la ville de Mahon, dont l'édifice le plus remarquable est *la cathédrale.*

Après avoir quitté cette ville espagnole et ses 20,000 habitants, notre course se dirige vers le sud, et le lendemain nous apercevons un point grisâtre vers l'horizon, qui grandit sensiblement : c'est le sommet de l'Atlas! c'est la terre africaine! Mais bientôt un vaste amphithéâtre se déroule à nos yeux: c'est Alger. Alors, et une heure après, nous sommes à terre.

ALGER. *Hôtels.* Le premier hôtel d'Alger est celui de la Régence, grand, beau, et bien tenu : c'est là que descendent les officiers généraux, mais les prix y sont élevés; l'hôtel du Nord, celui de la Marine; — le Gastronome : les déjeuners se payent 3 fr., les dîners 4 fr.; on y est bien; les chambres sont de 1 fr. 50 cent. Il existe encore d'autres hôtels, mais d'un ordre inférieur. Il y a aussi plusieurs grandes auberges ou *fonduks*, où vont loger les marchands turcs, qui y trouvent aussi des magasins pour leurs marchandises.

La ville d'Alger, appelée par les Arabes *El-Djezager,* capitale de l'ancienne régence, est bâtie en amphithéâtre sur la côte septentrionale d'Afrique, et sur le versant d'un petit contre-fort de 118 mètres d'élévation, faisant partie du mont Boujarin, qui la commande à cause de sa hauteur verticale de 150 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle a la forme d'un triangle, dont le plus grand côté lui sert de base et s'appuie sur le rivage de la Méditerranée. Les maisons blanchies, ayant des toits en forme de terrasse, offrent une masse non interrompue qui s'aperçoit à une grande distance en mer. Elle se termine

dans sa partie la plus élevée par la Casauba ou citadelle, qui, mieux armée du côté de la ville que du côté de la campagne, est plus propre à contenir les habitants qu'à défendre la place. Le fort l'Empereur (*Sultan-Calessi*), qui commande cette position, étant élevé de 45 mètres au-dessus de la Casauba, dont il est éloigné d'environ 1,000 mètres, protége cette citadelle et arrête les approches sur le front le plus abordable de la place. Les rues sont étroites et tortueuses, excepté celle qui va du faubourg Bab-Azoun à celui de Bab-al-Oued, qui est une des plus larges, et où se tiennent les marchés. Les maisons, construites en pierres et en grosses briques carrées, sont blanchies avec de la chaux vive. La plupart n'ont qu'un étage, qui du côté de la rue a une partie saillante soutenue par des arcs-boutants en bois. Beaucoup de maisons sont étagées entre elles pour se préserver des tremblements de terre. Chaque habitation a une citerne destinée à recueillir l'eau des pluies. Il y a en outre dans Alger plusieurs fontaines dont les eaux viennent par des aqueducs de la colline où est situé le fort l'Empereur. On compte à Alger dix grandes mosquées et trois grands colléges ou écoles publiques, et un grand nombre d'écoles pour l'instruction de l'enfance.

Cette ville, entourée de murs flanqués de tours, a cinq portes : celle de la Marine; au sud de celle-ci est la porte de la Pêcherie, à côté de laquelle est le chantier de construction ; au sud de cette dernière est la porte de Bab-Azoun ; au sud-ouest de la ville la porte Neuve, qui conduit sur la colline du fort l'Empereur. Sa population est évaluée à environ 35,000 habitants de toute sorte de races de peuples.

Le touriste qui pour la première fois fait son entrée à Alger par la rue de la *Marine* se croirait encore en France, à l'aspect de la double rangée de maisons européennes entre lesquelles il s'avance, sans les groupes variés de passants indigènes dont le costume pittoresque contraste singulièrement avec l'architecture de nos rues principales. Il est peu de voyageurs d'une curiosité assez intrépide pour affronter ces rues sombres, tortueuses, bâties en escaliers, rudes à monter, et encore plus rudes à descendre.

On conçoit que cette ville ne pouvait manquer de se modifier entre les mains des Français. Notre système de transport exige des rues larges; il fallait donc que les ruelles étroites s'élargissent pour laisser passer les voitures; il fallait aussi qu'elles perdissent leurs interminables sinuosités pour satisfaire à notre amour de la ligne droite. Pendant que la voie publique s'élargissait, les habitations subissaient aussi des modifications; ces murailles presque sans ouverture, qui

donnaient à chaque demeure l'aspect d'une prison, et à la ville en général une physionomie des plus tristes, se perçaient de fenêtres, et remplaçaient leurs grillages sinistres par d'élégantes persiennes.

Pendant quelque temps, les trois grandes artères de circulation, les rues de *la Marine*, de *Bab-Azoun* et *Bab-el-Oued*, ne furent indiquées que par une double rangée de ruines; mais peu à peu de belles maisons à arcades ont surgi du milieu des anciens débris, et aujourd'hui, sauf quelques masures qui déparent encore l'une de ces grandes rues, la réédification est complète. La direction des trois principales rues est tellement commandée par la nature du terrain, que les différents peuples l'ont constamment suivie.

Excavant pour construire des maisons modernes, on a trouvé sur tous ces points des traces de la voie romaine ; on la voit intacte dans une grande partie de la rue Bab-Azoun. L'amateur d'antiquités ira lire une grosse inscription latine sur le haut d'un pilier formant un des angles de la rue du Caffetan, et portant le nom d'*Icosium*, celui de la cité romaine sur les ruines de laquelle Alger a été bâti.

Parallèlement à la rue de Bab-Azoun, on a ouvert une voie nouvelle qui s'est promptement couverte de maisons agréables; c'est la rue de Chartres. Tous les petits boutiquiers indigènes, chassés des rues à arcades par la cherté des loyers, s'y sont réfugiés. Il est à regretter que là comme ailleurs on ait laissé élever des maisons à cinq étages. Les ruines d'Oran et de Médéah ne sont pas encore relevées, et l'on a déjà oublié que c'est un pays sujet aux tremblements de terre, comme il en est arrivé un en 1717 qui a jeté une grande partie d'Alger par terre. A peu près vers le dernier quart de son trajet, du côté de l'ouest, la *rue de Chartres* s'élargit en une fort jolie place, au milieu de laquelle est une fontaine entourée d'orangers. De belles maisons européennes s'élèvent autour de cette place sur une rangée d'arcades qui règnent de trois côtés seulement.

Le marché, qui jadis se tenait sur la place du Gouvernement, a été transporté sur la place de Chartres. On a fait sur la place du Gouvernement des constructions remarquables ; de belles plantations d'orangers ont fait de cet endroit une charmante promenade où la musique militaire vient jouer le dimanche et le jeudi, ce qui, joint à la brise et à l'aspect de la mer, y attire l'élite de la société algérienne. Il est à remarquer que la place du Gouvernement est la moins avancée; sauf l'hôtel de la Tour-du-Pin et la galerie Duchassing, tout y est encore à faire. Le palais du Gouvernement est resté longtemps stationnaire, mais enfin la somptueuse demeure de Hussein-

Pacha a été revêtue, du côté de l'évêché, d'une façade en marbre blanc.

Quant aux bazars, on en trouve trois entre la place du Soudan et la place de Chartres. Le premier, celui de la rue du Divan, est construit dans le style mauresque. Une petite ruelle le sépare de la galerie d'Orléans, le plus curieux de ces établissements. C'est là que le *dellal*, ou vendeur à l'encan, se promène sans cesse. S'il est impossible de se reconnaître la nuit dans les rues d'Alger, il n'est pas facile de s'y diriger pendant le jour; les numéros des maisons sont peu apparents, ainsi que les noms des rues, qui ne sont pas écrits à tous les coins. L'obscurité complète qui règne dans la haute ville a quelque chose d'effrayant, quoique l'éclairage soit complet dans le bas de la ville.

L'accroissement continuel de la population européenne, et la répugnance qu'elle éprouve à se fixer sur la hauteur de la ville, l'a fait déborder des deux côtés, où se trouvent des terrains à peu près unis et accessibles. C'est surtout vers le faubourg Bab-Azoun que le mouvement a été remarquable.

Le chemin d'Alger à la plaine de Mustapha passe maintenant entre deux rangées de maisons qui se sont bâties avec une grande rapidité; un quartier considérable s'est élevé comme par enchantement au-dessous de la route du fort l'Empereur. Pour faire place à ce flot incessant que l'Europe verse sur l'Afrique, on a reculé l'enceinte, et Alger, avant peu, s'étendra jusque dans la plaine de Mustapha, où l'on rencontre le lazaret qui doit remplacer la quarantaine établie sur le rocher de la Santé.

Il serait trop long d'énumérer tous les objets dignes d'attention de la part du voyageur, qu'il rencontrera soit dans Alger, soit dans les environs; mais il pourra parcourir avec admiration les routes magnifiques qui des portes de la ville se dirigent à une très-grande distance dans l'intérieur. La première en date est celle qu'on appelle fort l'Empereur, faite sous le duc de Rovigo. Si de la terre on passe à la mer, on verra que de ce côté les travaux ont un caractère de grandeur.

Les quais, outre qu'ils étaient très-mal construits, se trouvaient dans le plus grand délabrement, une restauration complète était indispensable, elle a été commencée en 1836 et continuée en 1837. Un nouveau quai, dont le commerce d'Alger recueille déjà tous les avantages, a été construit entre le bâtiment de santé et celui de la douane.

Baie d'Alger. — Le voyageur, en arrivant de France sur les bateaux à vapeur, ne peut s'empêcher d'admirer ce golfe immense qui occupe un espace de près de 3 lieues marines

de l'est à l'ouest, avec une profondeur d'environ 1 l. 1/2 ; cependant cette belle nappe d'eau n'offre aux bâtiments aucun mouillage assuré contre les gros temps de l'hiver : mais les travaux exécutés et ceux que le gouvernement fait exécuter tous les jours donneront bientôt à Alger un port capable de recevoir et d'abriter non-seulement de nombreux vaisseaux, mais bien des flottes entières.

Maintenant que le voyageur a fait connaissance avec Alger, nous allons le diriger vers les lieux les plus intéressants de cette belle colonie; mais, avant d'entreprendre nos longues excursions, nous allons explorer les environs sud d'Alger dans un rayon d'environ 4 myriamètres. C'est M. Eusèbe de Salles que nous prenons pour guide dans cette jolie promenade, et à qui nous empruntons sa poétique description.

PÉRÉGRINATION D'ALGER A MÉDÉAH.

8 août 1843.

Je viens de faire une excursion sur l'Atlas pour visiter quelques lieux fameux par des batailles, mais qui méritent à d'autres titres l'attention du public français. L'Algérie politique ne doit plus maintenant s'isoler de l'Algérie matérielle : l'idée de colonie réunit justement ces deux aspects. Une contrée vaste et neuve comme notre conquête doit exciter l'intérêt moral pour fixer et satisfaire les autres intérêts ; rien de plus curieux, de plus attachant que la richesse et la beauté du sol où germe déjà une société nouvelle.

La colonisation a commencé, il n'y a plus moyen d'en douter : pour aller seulement d'Alger à Blidah, c'est-à-dire en coupant le massif et la Mitidja sur une longueur de 10 l., on rencontre cinq ou six établissements déjà dignes d'Alger. De très-courts zigzags à droite et à gauche en feraient découvrir quatre fois autant. Mais le développement rapide, les chances de succès, vont naturellement à ceux qui longent les grandes routes. Là vous voyez partout des enceintes marquées par des rues droites et longues, par de larges places ; l'eau coule dans des ruisseaux en attendant de s'encaisser dans le plomb, le fer, le marbre des fontaines. L'Alsacien, le Comtois, le Mahonnais, élèvent doucement leurs fermes, plantent et arrosent leurs potagers ; le Provençal, le Gascon, le Parisien, achèvent leur café, leur cabaret, leur auberge,

souvent décorée du nom d'hôtel. La caserne militaire, depuis longtemps terminée, les approvisionne de chalands en képi qui viennent fraterniser avec des miliciens armés et équipés en bizet. Mars au repos et le colon soldat assortissent à ravir la mine guerrière des bourgs, villes ou villages, encore marqués par les retranchements, par des murs crénelés et flanqués de blockhaus, jalonnés de guérites abandonnées. Ce souvenir tombant d'un danger passé double la saveur de la sécurité présente : la guerre est rejetée à cent lieues d'Alger et à trente lieues de la mer. Les magistrats civils, commissaires, juges de paix, maires, ont surgi à côté des autorités militaires. On enregistre des naissances qui feront deux fois le bonheur de parents simplement rapprochés par le hasard, le caprice ou une affection temporaire. Les colonisations commencent par des hommes aventureux et par des femmes aventurières. Les uns et les autres sont moralisés par le lien d'un enfant; le maire ouvre bientôt ses registres à un mariage; le curé tient déjà sa petite église toute prête pour le bénir après le baptême. Des frères, des cousins nés en France semblent déjà plus Algériens que ces jeunes produits du sol : de blondes filles de l'Alsace, de petits Français aux yeux bleus, babillent l'arabe aussi gutturalement que les Bédouins et les Maures, ce qui ne les empêche pas d'aller au catéchisme dans la chapelle provisoire, baraque de bois surmontée d'un clocheton.

Dély-Ibrahim, faubourg d'Alger, a une belle église en pierre avec des tableaux dedans, et au dehors un fronton à colonnes. A Blidah, à Médéah, comme à Alger, une belle mosquée a été convertie en temple chrétien, et son minaret a substitué une croix aux croissants et potences des mosquées ses anciennes sœurs. C'est une assez bonne manière de faire comprendre aux Musulmans la moralité de notre loi sur l'expropriation pour cause d'utilité publique.

Blidah, où cette loi taille des places gigantesques, des rues à portiques alignées au cordeau, interlignées à angle droit comme celles d'une ville américaine; Blidah qui pouvait se contenter d'être le Versailles d'Alger en reverdissant ses admirables orangers, en faisant jaillir ses eaux; Blidah semble rêver des richesses plus positives. Les eaux, encaissées, auront 8 ou 10 chutes capables de mouvoir des usines. Les bois taillis de la montagne y peuvent cuire des briques et tuiles; des moulins peuvent minoter les blés de la plaine et donner du repos aux moulins à bras des Kabyles et des Arabes. En attendant, le coton et la soie, les laines de la montagne seront entreposées, sinon filées et tissées. Le luxe des étoffes et de la bonne farine n'est ni plus incompréhensible,

ni plus éloigné que celui des moyens de transport, déjà assez goûté des natifs. Les omnibus des environs d'Alger sont pleins de burnous; l'Arabe, qui naguère aurait fait vingt lieues à pied pour éviter la dépense d'un boudjou, paye maintenant 50 c. le quart d'heure de Mustapha à Bab-Azoun; il sacrifie 5 fr. pour la course d'Alger à Blidah. Une vingtaine de coucous de grand style, outre la diligence officielle, desservent la grande route entre ces deux points, et les Européens n'y sont pas moins nombreux que les natifs, les bourgeois que les militaires. Blidah, centre principal de cette grande fluxion, couve donc de grands intérêts agricoles, commerciaux et industriels. Blidah sera l'emporium commun d'Alger et de la province de Tittery, où nous allons nous enfoncer, non plus par le sentier court et abrupt du Ténia, si connu de nos soldats, mais par la magnifique route taillée le long de la Chiffa.

La Métidja s'ondule en petites collines en montant vers l'Atlas; elle s'enfonce en entonnoir vers l'endroit où les lauriers-roses de la Chiffa, de Sidi-el-Kebir, du ruisseau de Blidah et de celui des Beni-Massoud, se flanquent de grands taillis et d'arbres véritables en place des jujubiers, broussailles de la plaine. La montagne, avec sa verdure sombre et non interrompue, commence au premier café arabe, où mon guide me fit boire le coup de l'étrier. La flore est toujours celle du bassin de la Méditerranée : c'est la garigue de Montpellier par l'yeuse, le lentisque, le micocoulier et le pin d'Alep; la Sardaigne, la Sicile, l'Espagne, la Calabre, par le caroubier et le palmier éventail; la Palestine et la Corbière, par le grand genévrier et le genièvre commun; ce serait l'Asie-Mineure et le Liban, si la belle forêt de cèdres, d'où des Hercules sapeurs expulsent en ce moment les lions, n'était pas sur un rameau de l'Atlas plus éloigné. Au plus haut de la vallée, quand la route gravit à droite le col appelé Nador pour atteindre le plateau de Médéah, le frôlement de gousses enflées vous signale le baguenaudier dès longtemps acclimaté dans nos jardins. Le Nador et le plateau offrent en abondance la chausse-trape bleue, dont les moutons accrochent la graine épineuse que le commerce semait sur les plages du Languedoc, en y lavant les laines de Barbarie. Les premières pluies d'automne feront refleurir l'acanthe, le cyclame et cent liliacées.

Pour les naturalistes accoutumés aux harmonies de la géographie botanique, cette flore annonce un terrain calcaire reconnaissable partout où le rocher est à nu. Seulement le calcaire, mêlé à une certaine proportion d'alumine et de magnésie, a une tendance marquée vers le schiste; il est

fibreux quand il n'est pas feuilleté; souvent il est luisant et gras. De véritables marbres noirs veinés de blanc forment des couches assez épaisses pour l'exploitation, et entre ces deux natures de roche se place ce calcaire ardoisé fort dur dont quelque carrière remplacera les lavagna ou grandes dalles d'ardoises italiennes, tant employées dans l'architecture algérienne. Au sommet du Nador, un grès un peu calcaire aussi est exploité pour ferrer les rampes du col, là où elles sont taillées dans des argiles plastiques que la moindre humidité rendrait très-glissantes.

Mais, pour tout voyageur savant ou amateur, la véritable originalité de la vallée de la Chiffa se rencontre aux quatre premières lieues, resserrées entre deux montagnes presque verticales où chaque pas fait découvrir un site sauvage, un aspect imposant, un spectacle imprévu, mais toujours délicieux. Faites vos paquets, oisifs de Marseille, désœuvrés de Paris, je prêcherai parmi vous la croisade; n'allez plus chercher au loin des paysages pittoresques usés par le tourisme.

L'Atlas offre cent vallées où les artistes commencent à venir s'inspirer. Celle de la Chiffa est à trois heures de Blidah, à neuf heures d'Alger, et Alger est à deux jours de Marseille, à cinq journées de Paris. Les plateaux qui la dominent y versent leurs eaux par des ravins; le rocher qui encadre la rivière est tout percé de sources. Un filet d'eau qui coule entretient une verdure très-fraîche où de jolies fleurs se marient heureusement aux lianes, aux mousses, aux arbustes. Quand le ravin est un peu large, il se remplit de futaies entremêlées, précipitées comme une avalanche. Mais le comble de la gloire, c'est quand l'eau qui fertilise toutes ces plantes est visible pendant les chutes et les ressauts de son cours, et cet accident n'est pas rare. Le plus remarquable se trouve près du point le plus rétréci de la vallée : quatre ou cinq filets principaux argentent la montagne sur près de 300 pieds de hauteur. L'eau, sans tomber verticalement, roule et se brise en écume sur des pentes très-roides, bouches gracieuses auxquelles les salicaires, les oléandres forment des lèvres rosées, sauvages et blanches dentures encadrées d'une barbe touffue d'yeuses, de lentisques et de caroubiers. Les Parisiens, presque autant que les Marseillais, connaissent les cascatelles des Aigalades, qu'une aimable et spirituelle Egérie défend en ce moment même contre les attaques des ingénieurs. Qu'on se les figure allongées cinquante fois, et l'on aura une idée de la svelte cascade de la Chiffa.

Le petit Atlas, fouillé superficiellement, a révélé des mines

de cuivre, de fer, de plomb. L'air est aussi riche que les flancs et la surface de la terre. Le vautour percnoptère plane silencieusement au-dessus de la montagne; la sirène guêpier, au plumage vert relevé de mordoré, poursuit les insectes sur les fleurs de la clématite; les tourterelles, les loriots, les merles, les oisillons de la plaine, gazouillent des notes qui consolent un peu du départ des mille rossignols! Au printemps, l'harmonie de ces musiciens dominait la grande voix des cascades et de la rivière. Les singes, qui vivent presque en l'air, sautillent sur les arbres, et viennent se baigner et jouer dans l'eau aux moments où la route est solitaire. C'est alors que les cabaretiers français les épient et les traquent. Les cafés arabes sont abandonnés le soir par leurs maîtres; les deux cabarets ont un hôte la nuit et le jour. L'un est logé dans une masure où l'on exploite du plâtre au bas du Dahor; son rival, placé au milieu de l'étape, n'a encore qu'une cabane en branchages appuyée à quelques gros oliviers. L'emplacement est trop bien choisi pour qu'une auberge solidement bâtie ne s'y élève avant peu. Ce n'est encore qu'un bivouac militaire: le tenant est un hardi Français du Midi, depuis peu libéré du service.

Les camarades qui s'arrêtent à sa cantine ne cachent pas leurs craintes et leurs conseils. Il n'a peur ni des Bédouins Beni-Sala, Mouzaïa et Soumata, ni d'autres maraudeurs que pourrait tenter son pécule. Il a un fusil chargé à plomb pour éloigner les singes, les hyènes et les chacals, qui viennent le visiter chaque nuit, ne s'attaquant jamais aux êtres vivants; les lions ne fréquentent pas cette vallée, au moins il le croit. Sa femme, grande et belle blonde, partage ses fatigues et alterne avec lui les voyages à Blidah avec un mulet chargé de provisions. Un domestique ou associé, jeune et vigoureux gaillard, est une addition récente qui prouve le succès de l'établissement sans diminuer les dangers de la nuit, car l'absence du mari ou le voyage de la femme avec l'associé rappelleraient certaine histoire de la chèvre, du chou et du loup. Tel est ce petit monde véritablement primitif dont les destinées égayent maintenant les caravanes et les convois de la route.

A Médéah, on est plus avancé; sans avoir, comme à Blidah, un octroi, des Tivolis, des jardins Mayeux, de la musique italienne, on a déjà plusieurs cafés avec l'inévitable billard, et deux hôtels où le travail est divisé, car l'un loge et l'autre nourrit; les chambres n'y sont pas encore tout à fait meublées, car le charpentier n'a pas encore achevé l'escalier qui y monte. On y a oublié une certaine faïence très-utile, mais il y a déjà des miroirs. Un ferblantier va établir des bains;

on parle d'un théâtre bourgeois. Les maisons arabes avaient des toits inclinés et recouverts de tuiles creuses à cause des grandes pluies; la plupart étaient fort petites, et plus mesquinement bâties qu'un village de Romagne. La ville était pourtant assez étendue ; il m'a fallu une demi-heure pour en faire le tour. Sur les trois quarts du cercle de ses petits remparts, la montagne, qui descend fort roide en dessous, est hérissée de chardons et carottes sauvages ; beaucoup de sources s'échappent des roches et arrosent de nombreux potagers. La ville est pourvue d'eau par un aqueduc à deux rangs d'arceaux de briques pliés en paravent, selon le patron de l'aqueduc de Saladin au Vieux-Caire. Médéah est le siége du gouvernement de la province de Tittery.

ROUTE I.

D'ALGER A MÉDÉAH, PAR BOUFFARIK ET BLIDAH.

(*Environ* 40 *kilom.* — 9 *heures de marche.*)

On peut suivre deux routes pour se rendre d'Alger à *Bouffarik*. La première et la plus ancienne passe au pied de la ferme expérimentale; elle est la plus courte, et cependant moins fréquentée maintenant que celle qui passe par *Doueïra :* celle-ci est préférée, parce que son tracé, plus militaire, suit toutes les crêtes et s'appuie sur des points fortifiés. La vieille route passe à *Birmadreis*, *Birkadem*, le port de l'*Oued-el-Kerma*, la *ferme-modèle*, franchit un marais sur dix ponts de brique, et arrive au ruisseau de Bouffarik, qui traverse la plaine au quartier de ce nom. C'était dans ce lieu que se tenait tous les lundis un marché considérable, que les Arabes ont abandonné pour celui d'Alger, plus avantageux.

A *Bouffarik*, la route se divise en deux branches : l'une, se dirigeant à l'ouest, mène à Oran; l'autre conduit à Blidah et à Médéah, au S.-O., dans l'Atlas. En sortant de Bouffarik pour aller à Blidah, le terrain n'est plus aussi marécageux ; bientôt des champs cultivés et bordés de raquettes commencent à se montrer jusqu'à ce qu'on arrive à Blidah, à 12 lieues d'Alger.

Blidah est située à 32 kil. au sud d'Alger, dans la partie

sud de la plaine de la Mitidjah. La population de cette ville est évaluée à 10,000 habitants. Sa situation dans une contrée extrêmement fertile et abondamment pourvue d'eau, sa proximité de la capitale, l'avantage d'être l'intermédiaire de tout le commerce entre Alger et les provinces, sont autant de causes qui ont contribué à la prospérité de Blidah; détruite entièrement le 2 mars 1825 par un tremblement de terre qui fit périr presque la totalité de ses habitants, elle s'est promptement relevée de ses ruines.

Cette ville est à l'entrée d'une vallée très-profonde, au pied du petit Atlas, qui l'abrite du côté du midi. Le dernier contre-fort, auquel elle est adossée, couvert d'arbres, et cultivé presque jusqu'au sommet, lui verse des eaux abondantes qui alimentent de nombreuses fontaines, et arrosent les jardins qui l'entourent; des bosquets d'orangers, qui font la richesse du pays, l'environnent de tous côtés et sont entretenus avec un soin particulier : on y cultive aussi des céréales et des pommes de terre. Les champs s'étendent peu du côté de la plaine; ils s'élèvent en amphithéâtre sur les flancs des montagnes voisines; ils sont généralement bordés de haies d'oliviers sauvages; cet arbre y croît partout, et réussit également bien dans les montagnes et dans la plaine. On y voit de petits bois composés d'arbres magnifiques, mais sauvages et ne produisant que des fruits très-petits. Ces productions spontanées donnent une idée de ce qu'une culture bien entendue pourrait faire produire sans beaucoup de peine à un terrain favorisé de la nature.

La ville de Blidah est assez régulièrement percée, et ses rues sont moins étroites que celles d'Alger. Toutes les constructions, ainsi que le mur d'enceinte, sont en pisé. Ce mur, d'environ 12 pieds de haut, est percé de quatre portes communiquant entre elles par une rue qui fait en dedans le tour de la ville. Depuis le tremblement de terre de 1825, qui renversa une grande partie des édifices les plus élevés, les maisons que l'on construit n'ont plus qu'un rez-de-chaussée; les décombres couvrent encore un grand nombre de rues. Après ce désastre, les habitants voulurent abandonner la ville, et tracèrent une autre enceinte à une demi-lieue plus loin; mais les constructions de cette nouvelle ville avancent peu, la population étant réduite à moins de la moitié de ce qu'elle était en 1825 : on y comptait alors environ 7,000 âmes.

Médéah, à 10 lieues au sud-ouest d'Alger dans la province de Tittery, à 3 lieues au sud-ouest de Blidah, sur la rive gauche de la Chiffa, dans une plaine, était la capitale de la province. Elle est entourée d'une muraille; sa position dans la contrée

la plus fertile de la Numidie et sa proximité d'Alger lui ont donné un très-grand degré de prospérité agricole.

ROUTE II.

D'ALGER A ORAN, PAR MILIANA,

(*Environ* 320 *kil.* — 9 *journées de marche.*)

En quittant Alger, le voyageur traverse *la plaine de la Mitidja ;* ensuite la route d'Oran s'écarte à Bouffarik de celle qui mène d'Alger à Blidah ; elle se dirige à l'ouest sur un terrain presque horizontal, traversant quelques bouquets d'oliviers sauvages, et allant rejoindre la *Chiffa* à 20,000 mètres (5 lieues de poste) de *Bouffarik*, et à 8,000 mètres (2 lieues) du point où cette rivière reçoit l'Oued-Jer, son affluent de gauche. C'est en cet endroit que le camp de la Chiffa avait été établi. Après avoir passé la rivière à gué, la route traverse la partie nord de la plaine des Hadjoutes, pénètre dans l'Atlas par la vallée de l'*Oued-Jer*, franchit cette chaîne de montagnes auprès de *Miliana*, et descend dans le bassin du Chéliff, qu'elle traverse sur un beau pont de pierre.

MILIANA est une petite ville bâtie sur l'emplacement de l'ancienne *Malliana;* on y trouve encore des ruines. Avant d'arriver à cette localité, sur le faîte de la chaîne que le voyageur traverse la vue est admirable, s'étendant sur d'immenses plaines et sur le cours sinueux du beau fleuve le *Chéliff*.

Toute cette partie de la route est à travers des campagnes bien arrosées où on cultive beaucoup de riz ; mais le pays est en général malsain : les Arabes qui habitent cette contrée vivent sous des tentes.

Les 3e, 4e, 5e, 6e, 7e et 8e journées, continuation de la même plaine jusqu'à Oran. Il y a quelques ondulations et légers coteaux ; très-belle plaine, riz, grains.

A 8 lieues de Miliana, on passe le Chéliff. Il n'est pas toujours guéable, et pourrait porter bateau ; il a environ 40 mètres de large. Il existe encore sur cette rivière cinq arches d'un ancien pont romain.

On trouve ensuite une douzaine de courants, dont voici les principaux :

A 4 heures	du Chéliff,	l'Oued-Fodda (rivière de l'Argent), assez considérable.
5 *id.*	de ce dernier point,	l'Oued-Roumma (rivière des Poissons), petite, presque à sec en été.
3 *id.*	*id.*	l'Oued-Chiffa ; 20 à 24 mètres de large.
10 *id.*	*id.*	l'Oued-Mina, presque aussi forte que le Chéliff ; belle cascade de 15 à 16 mètres au moins.
5 *id.*	*id.*	Seig, petite rivière dans une plaine ; elle sert aux irrigations.

A 9 heures de marche du Chéliff, plaine de Habrah et rivière du même nom. Camp du bey en hiver : environ 200 hommes. Coton, oliviers.

Tous les cours d'eau cités ci-dessus se jettent dans le Chéliff par la rive gauche. Les empiétements de ce fleuve ont mis à découvert les fondations de plusieurs édifices d'une ancienne ville.

A 2 journées de Miliana, sur la rive droite du Chéliff, sont les restes d'un ancien et grand aqueduc ; à 1 heure 1/2 de là on trouve beaucoup de tronçons de colonnes.

Route par Doueïra. — La route récemment construite par nos troupes, qui se dirige d'Alger sur Bouffarik en passant par Douéïra, et parcourt le massif dans toute sa longueur, est plus longue que celle qui passe par la ferme-modèle ; mais elle fait éviter la portion de la plaine rapprochée du pied du versant sud des collines d'Alger, où le terrain est marécageux et la route presque impraticable pendant une partie de l'année.

Coléah, située à l'ouest de la plaine de la Mitidja, sur le versant méridional des collines du Sahel, qui l'abritent des vents du nord et de l'ouest, est une petite ville de 2 à 3,000 âmes, bâtie dans un vallon qui débouche dans le bassin du Mazafran. Elle est assez régulièrement percée ; le mur d'enceinte qui existait autrefois, et une partie des maisons, qui, comme à Blidah, sont construites en pisé, ont été renversés par le tremblement de terre de 1825.

Coléah est entourée de jardins où croissent presque tous les arbres à fruit que l'on connaît en Europe et quelques orangers. La campagne aux environs est mal cultivée ; plus loin on ne trouve plus que des broussailles.

Route d'Alger à Coléah. — On ne pouvait autrefois se rendre

d'Alger à Coléah qu'en passant par la plaine de la Mitidja, en quittant la route d'Oran à Bir-Toutan, et en longeant le massif jusqu'à l'embouchure du ruisseau de Bouffarik. Enfin le neuvième jour, après avoir traversé un pays varié et fertile, le voyageur arrive à

ORAN, chef-lieu de la division de ce nom.

La ville d'Oran, située au fond du golfe de ce nom, est assise au pied est du pic Sainte-Croix ou Mergiagio, des deux côtés du ruisseau de l'Oued-el-Rahhi (rivière des Moulins), coulant dans une petite gorge, et dont les eaux arrosent les jardins et font tourner 6 à 7 petits moulins. Il n'y a qu'une petite rade; le port est à Mers-el-Kebir. Il n'y a point à la surface du sol des vestiges de la domination romaine; les fortifications qui existaient à l'arrivée des Français sont dues aux Espagnols, que l'on peut regarder comme les fondateurs de cette ville.

Il ne reste aujourd'hui de traces des premières fortifications maures qu'une portion du Château-Vieux. Des travaux prodigieux de communications souterraines et de galeries de mines, un magnifique magasin voûté avec un premier étage sur le quai Ste-Marie, une darse et sept autres magasins taillés dans le roc, des casernes, trois églises, un colysée ou salle de spectacle, tel est l'ensemble des ouvrages élevés par les Espagnols, pendant une possession de près de trois siècles, dans un lieu qui avait mérité d'être appelé pour ses agréments la *Corte-Chica*, la petite cour. Telle était la position des Espagnols, lorsqu'après un tremblement de terre et les attaques de Bey-Mohammed, en 1791, ils se décidèrent à évacuer la ville. Ainsi finit l'occupation espagnole.

Les Turcs, maîtres d'Oran, s'empressèrent de démolir les constructions des Espagnols, suivant le mode des Mahométans. Il est à remarquer qu'Oran n'avait pas de corsaires, mais ceux d'Alger venaient relâcher à Mers-el-Kebir.

Après la conquête d'Alger, le commandant de l'armée française envoya des troupes prendre possession d'Oran, que lui abandonna le bey Hassan. La ville était à cette époque dans un tel état de dévastation, qu'il fallut adopter un système de destruction pour édifier de nouveau.

La ville est bien percée et dans un site varié. La rue Saint-Philippe, bordée de beaux trembles, en pente assez douce, joint les deux grandes portions entre elles, conduisant de la petite place Kléber, où se trouve un pont en pierre sur le ruisseau, à la place du Marché. Il y a plus haut un autre pont à l'entrée des jardins, qui lie par un mauvais chemin le Château-Vieux au fort Saint-André : toutes les communications se font par ces deux points.

Excursions dans les environs.— Le voyageur qui fera une excursion dans les environs d'Oran aura le plaisir de voir plusieurs sites agréables tout près de la ville. Les jardins sont dans le grand ravin. C'est surtout dans la gorge de la ville que l'on voit les plus belles plantations d'amandiers, de grenadiers et d'orangers; une végétation vigoureuse y est entretenue par des eaux abondantes. Oran est un lieu des plus sains de la côte; les chaleurs y sont tempérées par le voisinage de la mer.

L'importance d'Oran repose encore sur le port *Mers-el-Kebir*, éloigné de cinq milles par mer, ou d'une lieue trois quarts de marche par terre dans la direction du nord. Ce port naturel est entouré de hauteurs et remarquable par sa profondeur; la tenue de son fond est bonne, et les plus gros vaisseaux peuvent s'y abriter.

La distance qui sépare le port militaire de *Mers-el-Kebir* de la ville d'Oran, et la difficulté de l'ancien chemin passant par *Saint-Grégoire*, ont fait songer à y remédier en construisant une route nouvelle qui doit suivre le bord de la mer. Cette route, commencée sous le commandement du général Boyer, est enfin terminée à 8 kil. d'Oran.

MESSERGUIN. C'est un village situé aux environs d'Oran, où les beys allaient passer une partie de l'été. Il est situé à dix milles au S.-O. de la ville, sur le versant méridional d'une colline au bord de la Sebkha. La route qui y conduit, fréquentée et en bon état tant qu'elle est protégée par des ouvrages avancés de la garnison, cesse d'être exactement tracée à 1,200 mètres de la place. A sa droite est le versant du mont Gomara, qui ne présente qu'un aspect aride et sauvage; à gauche, les pentes sont faibles, et les terres voisines de la route sont presque entièrement cultivées. Dès que la route traverse un pays plus accidenté, la culture cesse, et l'on ne rencontre plus que quelques broussailles. Le génie militaire a fait quelques travaux pour rendre cette route praticable dans toutes les saisons.

Le *vallon de Messerguin* est arrosé par un ruisseau qui prend sa source à trois lieues au N.-O. Ce ruisseau arrose de nombreux et fertiles jardins plantés de beaux oliviers, de grenadiers et de cactus. La plaine qui s'étend en avant de Messerguin fournit encore d'assez bons fourrages, malgré son abandon. La salubrité de cet endroit et sa position sur la route de Tlemcen, au bord du grand lac, en font un point important.

Le voyageur verra avec plaisir les bords du ruisseau de Messerguin, qui sont d'une fertilité remarquable. Ils sont plantés de citronniers et d'arbres fruitiers de toute espèce;

les eaux, qui abondent aux environs de ce village, sont excellentes. Ce lieu deviendrait certainement très-agréable et d'une grande utilité, si l'on garantissait aide et protection aux colons qui viendraient s'y établir, et si l'on rendait sûres et faciles les communications avec Oran.

Vers la fin de 1837, il a été établi à Messerguin une colonie militaire dont le corps des spahis réguliers, composé en grande partie d'hommes mariés, a fourni les premiers éléments. Cet établissement, assis auprès des ruines de l'ancienne maison de plaisance du bey, et défendu par un fossé et quelques retranchements, est peuplé exclusivement de cultivateurs combattants ; c'est une expérience qui pourra profiter aux indigènes aussi bien qu'aux Français.

ROUTE III.

D'ORAN A L'EMBOUCHURE DE LA TAFNA, DU RIO-SALADO, ET A L'ILE D'HARCHGOUN. (120 *kil.—4 jours environ.*)

On quitte Oran par la porte du Ravin; on laisse à sa gauche le fort St-Philippe, et la route continue vers le sud jusqu'au *lac Sebgha* (terre salée) ; puis elle incline vers l'ouest, suit pendant quelque temps la rive nord de ce lac, et à 10 kil. environ arrive sur les bords du *Rio-Salado.* La route que le voyageur suit est celle qui conduit à Tlemcen; elle est carrossable.

Le voyageur, pour se former une idée de cette contrée limitrophe de l'empire de Maroc et de la Tafna, que le traité avec Abd-el-Kader a rendue mémorable, se rendra au golfe de Harchgoun, dont l'extrémité ouest est fixée au cap Figalo : il a 45,000 mètres d'ouverture, et 9,000 mètres dans son plus grand enfoncement. Ce superbe golfe est divisé en deux parties inégales par le cap *Hassa.* La première, à l'est, reçoit le *Rio-Salado*, qui par la qualité de ses eaux justifie son nom. Dans la baie de l'ouest se jette la Tafna. A 2,000 mètres au N.-O. de l'embouchure de la Tafna, et à 12,000 à l'ouest du cap Hassa, est une petite île qui porte aussi le nom de

HARCHGOUN. Elle est à 28 ou 30 lieues S.-O. d'Oran, et à peu près à la hauteur de Carthagène d'Espagne. Elle était nommée *Acra* par les Romains.

La Tafna. C'est la plus grande rivière de la province d'Oran, à l'ouest du Chéliff; elle prend sa source dans les montagnes, à plusieurs journées au sud de son embouchure. Après un cours d'une trentaine de lieues, elle vient se jeter dans une anse de 1,800 mètres d'ouverture, située à l'extrémité occidentale du golfe de Harchgoun. La partie ouest de cette anse est terminée par une pointe entourée de rochers. L'extrémité est formée par une langue de terre étroite sur laquelle on voit une tour carrée en pisé de construction mauresque.

La Tafna a une barre trop élevée pour pouvoir être franchie par des barques, quoique son lit soit plus profond au delà. Le vallon a environ 500 mètres d'embouchure; sur la rive droite, le terrain présente plusieurs mamelons d'environ 100 à 120 mètres de haut, ayant des pentes assez roides; la rive gauche est plus ouverte. L'horizon est borné par des montagnes élevées, éloignées d'environ 4 à 5 lieues, qui semblent s'étendre parallèlement à la côte.

Le pays est couvert de broussailles et de taillis; on y remarque très-peu de grands arbres; beaucoup d'endroits sont cultivés par la tribu kabaïle qui habite les deux rives de la Tafna.

Sur la rive droite, auprès de l'embouchure, existent encore quelques ruines portant aujourd'hui le nom de Tikambrin; c'est ce qui reste de Siga, jadis la résidence de Siphax, et plus tard colonie romaine, qui a été saccagée à plusieurs reprises, et détruite de fond en comble dans le XV[e] siècle.

Ile de Harchgoun. Cette île est séparée du continent par un intervalle de 2,000 mètres; elle a près de 800 mètres de long sur 200 dans sa plus grande largeur; elle est escarpée à pic sur tout son pourtour, à l'exception de la partie sud-ouest. Elle paraît être un produit volcanique; elle est couverte d'une couche assez épaisse de terre végétale où croissent des lentisques, des palmiers nains, des buissons et beaucoup d'herbes.

Une petite ruine s'aperçoit dans la partie la plus déprimée, seules traces qui restent des constructions anciennes que l'on attribue aux Romains.

Sur la partie sud-est de la côte de l'île il y a un petit bassin naturel pour les bateaux, et un débarcadère très-praticable avec les vents du nord et de l'est.

Au commencement de l'année 1836 on a mis une garnison sur cette île. On avait aussi fait un établissement militaire sur la rive droite de l'embouchure de la Tafna, au sud-ouest de la pointe de la Tour-Carrée; ce camp est maintenant détruit.

ROUTE IV.

D'ORAN A MOSTAGANEM, PAR ARZEW ET MAZAGRAN.

(*Environ* 80 *kilom.*)

Cette route se dirige vers le nord-est, et traverse une plaine entièrement dépouillée d'arbres, et couverte presque partout de palmiers nains et de broussailles. Les collines dérivent de la montagne des Lions, qu'on laisse à gauche à moitié chemin. On rencontre de l'eau en divers endroits; le seul passage difficile pour les voitures est celui d'Ain-Souerz.

On rencontre quelques vestiges romains près de la plage et du puits principal, en deçà de la rivière. On y a construit un blockhaus destiné à protéger les hommes qui viennent y chercher de l'eau. Entre le magasin et la rivière se trouvent six puits le long de la mer; les plus éloignés sont à 8 à 900 mètres du môle.

Ruines romaines.—Vers le sud, à 6,000 mètres du port, on aperçoit des assises en pierres taillées d'une longue muraille regardant la mer, des fragments de murs, des citernes, des tronçons de colonnes épars, et quelques inscriptions que le voyageur pourra aller voir, d'autant que tout porte à croire que ce sont les restes d'une ville romaine (sans doute *Arsenaria*), placée entre deux ports, celui plus haut décrit, et celui de l'embouchure de l'Habrah. Elle est dans une belle position.

Une tribu de Kabaïles venue de la cité de Maroc a construit le village d'Arzew, où la colonie d'Alger a formé un établissement.

Port d'Arzew.—Le port d'Arzew est un point très-important; il est excellent, et il peut être gardé à peu de frais. Il s'y fait et s'y fera toujours des exportations de grains. Malgré l'incertitude qui jusqu'ici avait existé sur sa conservation, quelques établissements s'y sont formés; un plan d'alignement a été tracé, et des édifices ont été construits.

En quittant Arzew, le voyageur suit le littoral du beau golfe de ce nom; traverse l'embouchure de la rivière *Oued-Sig*, en laissant le petit village de *Segaid-ben-Sultana;* continue à suivre le rivage dans un pays assez uni, excepté vers la droite, où s'élève à quelque distance une chaîne de collines sur laquelle croissent des arbustes : on trouve çà et là des champs de riz; et, après une marche d'environ 8 heures, on arrive à

Mazagran, dont l'héroïque valeur d'une poignée de Français a immortalisé le nom, est situé à l'ouest et à une distance d'environ 7,000 mètres de Mostaganem. Cette petite ville ruinée occupe le versant d'une colline assez roide et forme un grand triangle au sommet duquel se trouve un réduit. Ainsi exposé, ce réduit domine la plaine, la mer et le bas de la ville. Lorsqu'une garnison française fut, en 1833, placée à Mostaganem, les habitants de Mazagran abandonnèrent leurs maisons. C'est sur Mazagran qu'après la rupture du traité de la Tafna, Abd-el-Kader, à deux reprises, a dirigé ses premiers coups et ouvert les hostilités dans la province d'Oran. La première attaque des Arabes eut lieu le 13 décembre 1839, et la deuxième dura quatre jours et quatre nuits, du 2 au 6 février 1840. Cent vingt-trois soldats du premier bataillon d'infanterie légère d'Afrique ont tenu tête à plusieurs milliers d'Arabes et vaillamment repoussé quatre assauts.

Ces braves étaient commandés par le capitaine Lelièvre. Le mur d'enceinte de cette petite ville est relevé et réparé. Population estimée à 3,000 habitants.

De *Mazagran*, une heure de marche dans une plaine unie et couverte de beaux vignobles nous conduit à

Mostaganem, qui a pour citadelle Matamore (Matmoura), est assise à un kilomètre de la mer, à 85 mètres au-dessus de son niveau. Elle est arrosée par différents cours d'eau. Son territoire est un des plus fertiles de la province. La vigne y est cultivée, et ses produits non-seulement suffisent à la consommation locale, mais sont encore l'objet d'un commerce assez considérable. Les chroniques musulmanes font remonter au douzième siècle la fondation de la ville arabe de Mostaganem. Gouvernée d'abord par le chef sarrasin Yousouf, elle serait ensuite tombée aux mains d'un autre chef, Ahmed-el-Abd, dont les descendants auraient conservé cette place jusqu'au seizième siècle, où les Turcs s'en emparèrent sous le commandement de Khïr-Eddin, surnommé Barberousse. Un corps français a pris possession de Mostaganem le 29 juillet 1833.

Mostaganem, comme chef-lieu d'une subdivision militaire, est la résidence d'un maréchal de camp et d'un sous-intendant civil.

Cette ville ne renferme encore qu'un petit nombre d'Européens ; on porte sa population à 3,000 habitants.

Les peuples qui habitent cette partie de la province d'Oran sont en général, comme les autres Maures et Arabes, fort religieux, observant strictement la loi du Koran, ce qui ne les empêche pas d'avoir des mœurs très-dépravées. Les

femmes sont tout pour eux; ils s'y livrent sans réserve, et ne respectent rien pour satisfaire leurs passions brutales. Celui qui n'a point de femme ne se fait pas scrupule d'enlever celle de son voisin; ceux qui ne peuvent s'en procurer, ou se marier faute d'argent, s'amusent entre eux, ce qui n'est point réputé crime parmi les tribus. Leurs amusements favoris sont l'exercice du cheval, le tir au fusil, et dans ce qu'ils appellent la *fantasia*, amusement qui consiste à faire caracoler le cheval et le faire courir dans la ville ou sous la tente; leur lieu ordinaire de réunion est le café, où se trouvent toujours des musiciens qui jouent différents airs et chantent ce qu'ils improvisent. Les femmes restent toujours chez elles et ne se mêlent jamais à leurs jeux.

ROUTE V.

D'ORAN A TLEMCEN. (12 *myriamètres environ.*)

En quittant Oran, la route se dirige vers le sud jusqu'à *Oaen-el-Beida*, petit village situé sur le *lac Sebgha* (terre salée). Elle continue, dans un pays plat, à suivre la rive nord de ce lac pendant environ 30 kilomètres; ensuite, s'inclinant vers le sud, elle traverse la rivière *Salado*, et puis une contrée fertile et bien cultivée, sur laquelle se dessinent quelques collines et coteaux. Plus loin elle conduit le voyageur dans le pays des *Beni-Hammer*, divisé en 12 tribus toutes adonnées à l'agricuture; le sol est extrêmement fertile, et produit de beau blé, beaucoup de chameaux, de bœufs, de moutons, de chèvres, etc. Ensuite vous franchissez une chaîne de montagnes assez élevée, et redescendez vers la plaine, où vous traversez l'*Oued-Isser*, un des plus grands affluents de la *Tafna*, rendue fameuse par le traité qui porte le nom de cette rivière, conclu le 30 mai 1837 entre le général Bugeaud et Abd-el-Kader. La route continue au milieu d'un pays plat, passe deux ou trois petits cours d'eau, et conduit le voyageur, par une route praticable aux voitures, aux portes de

TLEMCEN, à 48 kilomètres de la mer, à 80 environ sud-ouest d'Oran, occupe une admirable position qui domine tout le pays compris entre le cours inférieur de l'Isser, la Tafna et la frontière de Maroc, et qui lui a fait donner le nom de *Bad-el-Gharb* (porte du Couchant). Elle faisait

autrefois partie de la Mauritanie césarienne. Les Romains s'y établirent, et la nommèrent *Tremis* ou *Tremici Colonia*. Tlemcen a été longtemps capitale d'un État arabe qui comprenait les villes de Nedroma, Djidjeli, Mers-el-Kebir, Oran, Arzew, Mazagran, Mostaganem. Au huitième siècle, Edris, khalife du Maghreb et fondateur de l'empire de Maroc, régnait à Tlemcen. En 1515, elle fut prise par Haroudj-Barberousse; les Espagnols l'en chassèrent en 1518. Elle resta sous leur domination jusqu'en 1543. Les Turcs, à cette époque, s'en emparèrent, et la réunirent en 1560 à la régence d'Alger, dont elle n'a point été depuis séparée. En 1670, Tlemcen ayant pris parti pour les Marocains contre le bey Hassan, et celui-ci ayant été vainqueur, la ville fut presque entièrement détruite. Elle est mal percée; les rues, étroites, sont souvent couvertes de treilles, et toujours rafraîchies par de nombreuses fontaines. Les maisons n'ont qu'un étage, et sont, pour la plupart, couvertes en terrasse; quelques-unes, comme à Alger, communiquent par des voûtes jetées d'un côté de rue à l'autre. La citadelle de Tlemcen, nommée *Méchouar*, située au sud de la ville, est de forme rectangulaire, d'environ 460 mètres sur 280 mètres. Il existe dans l'intérieur une centaine de maisons et une mosquée. Voisine de l'empire de Maroc, dont la limite n'est qu'à douze heures de marche; voisine également du désert, qui n'en est guère plus éloigné, Tlemcen est l'entrepôt naturel et en quelque sorte obligé des caravanes venant de Fez. Après l'expédition du 26 novembre au 8 décembre 1835, qui fit tomber Mascara en notre pouvoir, l'armée française marcha sur Tlemcen, et y fit son entrée le 13 janvier 1836. Mais, le 12 juillet 1837, nos soldats l'évacuèrent, en vertu du traité conclu à la Tafna, le 30 mai 1837, entre le général Bugeaud et Abd-el-Kader, qui en est resté maître pendant plus de quatre années, et qui en avait fait la capitale de la région occidentale ou du Gharb, à la tête de laquelle il avait placé un khalifah. Tlemcen a été de nouveau occupée, le 30 janvier 1842, par les troupes françaises, et de nombreux établissements y ont été créés pour installer convenablement la division qui y tient garnison.

Quelques voyageurs portent la population de cette ville à 15,000 habitants; mais nous croyons ce chiffre trop élevé.

Industrie. — Ouvrages en fer, fabriques d'armes, maroquin, tapis de pied, diverses étoffes en laine, lin et coton.

Tlemcen est le chef-lieu d'une subdivision militaire, et la résidence d'un maréchal de camp et d'un sous-intendant civil.

Excursions. — A environ 1,600 mètres à l'est de Tlemcen,

se trouve le village de *Habbed*, où est le tombeau de Sidy-Boumaidian, qui y attire toujours un grand concours d'individus des lieux voisins.

A peu près à la même distance vers le sud-ouest, se trouvent les ruines de la ville de

Mansourah, qui n'a plus ni maisons ni habitants, mais dont la plus grande partie des murailles subsiste encore. Ces murs peuvent avoir 3 kilomètres de circuit, et il y a environ la moitié de sa superficie en bonne culture. Au milieu de Mansourah s'élève une haute et belle tour ; mais la mosquée à laquelle elle appartenait a disparu, comme le reste de la ville.

Tout ce district de la province d'Oran est agréablement diversifié par plusieurs chaînes de collines, des plaines et des vallées qu'arrosent et rafraîchissent de nombreux cours d'eau.

ROUTE VI.

DE TLEMCEN A MASCARA, PAR SIDI-ABDDALLA.

(160 *k*. — *Cinq jours de marche environ.*)

Au sortir de Tlemcen, la route traverse une vaste plaine bien cultivée, à l'extrémité de laquelle le voyageur franchit une chaîne de collines, traverse l'*Oued-Isser* et plusieurs de ses petits affluents, continue dans une espèce de vallée, et avant d'arriver à

Sidi-Abddalla, village assez important situé dans la *plaine de Téleouit*, il passe à gué l'*Oued-Sig*. Alors la route longe une ramification de collines qui se trouve à la droite du voyageur, et qui se joint à une autre chaîne à l'extrémité de la plaine que l'on franchit avant d'arriver au village de

Maley-Aba, situé sur le versant opposé. De là jusqu'à Mascara, la route serpente dans une contrée assez ondulée, mais, comme le restant du pays, dépourvue pour ainsi dire de plantations, n'ayant sur le flanc des montagnes que des pauvres arbustes et des broussailles.

Le voyageur arrive bientôt dans la belle plaine d'*Egheres*, assez fertile en blé, dans laquelle se trouve la ville, qu'on pourrait appeler pittoresque, comparée aux autres villes de la même province, de

Mascara est une ancienne ville arabe située à 84 kilomètres sud de Mostaganem et à 92 kilomètres sud-est d'Oran. On n'a que des données fort incertaines sur l'origine de Mascara. Selon les traditions locales recueillies par les Thalebs (savants), elle aurait été construite par les Berbères sur les ruines d'une cité romaine. L'étymologie du mot *Mascara*, soit qu'elle vienne d'*Omm'Asker* (la mère des soldats), ou, plus simplement, de *M'âsker* (lieu où se rassemblent les soldats), atteste une réputation guerrière qui semble justifiée par tout ce que nous savons de son histoire. Mascara se divise en quatre parties bien distinctes : Mascara proprement dit, Rekoub-Ismaïl, Baba-Ali (le père Ali) et Aïn-Beidha (la source Blanche). Ces trois dernières parties peuvent être regardées comme des faubourgs de la ville, qui se trouve à leur centre. La ville est percée de trois rues principales ; elle a deux places publiques, une mosquée et deux fondouks (marchés). Les maisons, bâties comme celles des autres villes de l'Algérie, s'élèvent rarement au-dessus du rez-de-chaussée. Mascara, du temps des Turcs, était la résidence des beys de la province, jusqu'au moment où les Espagnols évacuèrent Oran. Abd-el-Kader l'avait placée sous l'autorité immédiate d'un kaïd. L'industrie, dans ces dernières années, était presque nulle à Mascara ; on y fabriquait cependant encore quelques-uns de ces burnous noirs, renommés par leur élégance et leur solidité, des tapis, des burnous blancs et des haïks (tuniques de laine) de qualité inférieure.

L'armée française s'empara de Mascara le 5 décembre 1835, et s'en éloigna le 8, après avoir détruit l'artillerie et le matériel de guerre qu'Abd-el-Kader y avait déposés. Ell en a pris de nouveau possession le 30 mai 1841, et depuis une forte garnison y a été constamment laissée. Sa population est estimée à 12,000 habitants.

ROUTE VII.

DE MASCARA A ORAN. (92 *kil. nord-ouest. — Deux bons jours de marche.*)

Le voyageur qui de Mascara ne voudrait pas continuer à suivre la grande route d'Alger par la vallée du Chéliff, et

qui préférerait se rendre à la capitale de colonie par mer, ou bien encore qui, bornant ici son voyage dans cette antique terre africaine, retournerait sur le continent d'Europe, pourra gagner Oran, où il trouvera des steamers soit pour Alger, soit pour la France.

A quelques myriamètres nord de Mascara, le voyageur franchit une chaîne de montagnes sur laquelle il n'aperçoit que des broussailles; ensuite, longeant le versant occidental, il pénètre dans un pays de plaines, traverse l'*Oued-Habra*, joli cours d'eau; quelques collines se dessinent à droite et à gauche de sa route, et non loin de là il traverse

Bordj-Schalabi, petite localité sur la pente nord d'une colline, dans une belle plaine qu'arrose l'*Oued-Fig*, jolie rivière qu'on passe à gué au sud du *fort d'Orléans*. Alors le sol devient plus accidenté; à gauche s'élève une chaîne de montagnes, et devant, *la forêt de Muley-Ismaël*, que vous traversez avec un plaisir qu'il est difficile d'exprimer, car depuis que vous parcourez ces contrées brûlantes votre œil est peu accoutumé à la verdure des arbres. Ensuite la scène change; le pays redevient plat et nu, quoique cultivé, et l'on arrive à

Bir-el-Hassi, petite peuplade, située à 5 kil. nord-est du *camp du Figuier*, élevé à l'extrémité orientale *du lac Sebgha*. De là à Oran il faut compter environ 1 heure 1/2 de marche.

ROUTE VIII.

DE MASCARA A ALGER, PAR TAKADEMPT, SINAUB, LE PONT D'EL-KANTARA, MÉDÉAH ET ALGER.

En sortant de Mascara, le voyageur traverse vers l'est la plaine d'*Eghress*, à l'extrémité de laquelle se trouve

Teknifd, petite localité située sur le penchant d'une montagne. Pendant une bonne heure le pays est en quelque sorte alpin, mais sans offrir ces belles scènes de la nature qu'on rencontre généralement dans les terrains accidentés. La route redescend; on traverse un assez fort cours d'eau qui suit la base des collines que nous venons de quitter, et va se jeter à 8 ou 9 kil. nord dans l'*Oued-Mina* rivière tributaire du *Chéliff*. Le pays alors est uni, peu boisé, et paraît assez fer-

tile, s'il était mieux cultivé. Après avoir traversé quelques ruines, vous apercevez, après une heure ou deux de marche, l'*Oued-Mina*, qui serpente dans la plaine; vous la passez à gué, suivez sa rive droite, et trois heures de marche vous conduisent à

TAKADEMPT est un établissement formé en 1835, et qui, par sa position sur la route d'*Alger* à *Tlemcen* par *Mascara*, et presque au centre de tribus peu soumises, promet d'être un jour un point important pour la colonie.

Takadempt était autrefois une ville importante, qui a été abandonnée par les Arabes il y a environ un siècle; chaque pas qu'on fait dans ses murs atteste leur mauvais goût en fait d'architecture; tout ce que leurs prédécesseurs avaient fait de beau, ils ont eu soin de l'abattre ou de le gâter.

A 20 kil. sud se trouve

Souama, village également en ruine; et à 32 kil. plus au sud encore se trouve

NADOUR, ville considérable des Arabes gétuliens; elle est située dans le désert et bâtie sur une colline.

De Takadempt, une route praticable pour les chevaux ou mulets y conduit.

Loha, petite ville en ruine, située sur la rive droite de l'*Oued-Archon*, rivière qui se jette dans le Chéliff. De là la route prend une direction presque nord; nous passons près de quelques sources d'eau chaude, ensuite à *Méjeddah*, ancienne station romaine, où était naguère un des camps d'Abd-el-Kader. Ensuite nous suivons la *vallée du Chéliff*, en longeant la rive gauche de cette belle rivière jusqu'au pont de pierre d'*El-Kantara*. Toute cette partie de la plaine que nous venons de parcourir est riante et fertile; on y trouve de bons pâturages et huit ou dix petites localités qui ne sont que des ruines, mais peu intéressantes, et dont les habitants s'adonnent à l'agriculture.

Au lieu de continuer toujours vers le nord pour gagner *Miliana*, que nous avons visité en allant, notre route se dirige vers l'est; nous passons par un ancien camp d'Abd-el-Kader, et environ deux heures de marche nous conduisent à

Harbene. Ici nous quittons la province d'*Oran* et entrons dans celle d'Alger. Cette petite ville est située dans une agréable position au confluent de la rivière de son nom et du Chéliff; la route jusqu'à Médéah suit la rive droite de l'*Oued-Harbene*. De là à Alger, voyez route I, p. 620.

Nous avons conduit notre voyageur sur les points les plus intéressants de cette grande province; mais nous ne quitte-

rons pas cette contrée sans mettre sous ses yeux l'ensemble du tableau que nous lui avons indiqué en détail.

PROVINCE D'ORAN.

Limites. — La partie de la province d'Oran que la France s'était réservée par le traité de la Tafna est située sur la côte septentrionale du continent de l'Afrique. Elle se compose de *Mostaganem, Mazagran* et leurs territoires, d'*Oran*, d'*Arzew;* et plus, un territoire ainsi délimité : à l'est par la rivière de la *Macta*, au sud par une ligne passant par le bord sud du *lac Sebkha*, et se prolongeant jusqu'à l'*Oued-el-Malah* (Rio-Salado) dans la direction de *Sidi-Saïd*, et de cette rivière jusqu'à la mer.

DIVISION CIVILE ET MILITAIRE.

Oran est le chef-lieu de la deuxième division de l'Algérie; les subdivisions sont :

Subdivision d'Oran. — Oran, chef-lieu, Arzew, Mers-el-Kebir, Messerguin, Camp du Figuier.

Subdivision de Mascara. — Mascara, chef-lieu, Tiaret, Saïda, et les pays au sud jusqu'au petit désert.

Subdivision de Mostaganem. — Mostaganem, chef-lieu, Mazagran, l'embouchure du Chéliff jusqu'à la hauteur et non compris Mazouna.

Subdivision de Tlemcen. — Tlemcen, chef-lieu.

Le territoire de Mazagran et Mostaganem est de petite étendue et situé sur la côte. Celui d'Oran et d'Arzew est plus considérable. Cette côte se compose du golfe d'Oran et du golfe d'Arzew.

La distance d'Oran à Mostaganem est de 23 lieues de poste par terre; le trajet est un peu plus long par mer.

Aspect du pays. — La nudité presque complète et le déboisement à peu près général de la partie de la province qui avoisine la mer frappent désagréablement les yeux. Les arbres fruitiers, qui environnent ordinairement les villes et quelques lieux habités, sont les seuls que l'on aperçoive. Les peuples nomades qui parcourent ce pays sont cause de cette désolation. Les Arabes n'ont jamais planté, mais constamment détruit par le parcours des troupeaux et l'incinération des pâturages.

Golfe d'Oran. — Ce golfe s'enfonce à 16 kil. dans les

terres entre la pointe de l'*Abuja* et le *cap Falcon*, distants l'un de l'autre de 36 kil.

Golfe d'Arzew. — Ce golfe est compris entre le *cap Jari* et le *cap Carbon*; il a 52 kil. d'ouverture et 22 kil. de profondeur. Les côtes sont généralement basses, et les plages accessibles dans les deux tiers de son développement.

En outre, la baie de *Falcon* et celle de *Bouzoudja*, à l'est du *cap Firaco*, peuvent recevoir un renvoi de flots nombreux.

Rivières. — Les seuls cours d'eau considérables de la province d'Oran sont le Rio-Salado, l'Oued-el-Mala et l'Habrah. Au delà, vers l'est, coule le Chéliff, fleuve le plus remarquable de l'Algérie, et qui, après un long cours de l'est à l'ouest, a son embouchure au-dessus de Mostaganem. Les autres cours d'eau ne sont que des ruisseaux de peu d'importance.

Eaux thermales. — Il en existe dans le pays; on les nomme *Hamman* (bains). Le voyageur trouvera auprès de quelques-unes des restes d'établissements thermaux, maintenant abandonnés.

De retour à Alger de notre promenade dans la province d'Oran, nous allons conduire notre touriste sur les points les plus remarquables qui se trouvent dans le voisinage d'Alger.

ROUTE IX.

D'ALGER AU CAP MATIFOUZ, PAR LA MAISON-CARRÉE.

La route d'Alger au cap Matifouz se sépare de la route d'Oran, passant par la ferme-modèle auprès du jardin de Mustapha, et suit le contour de la rade. Elle n'en est séparée d'abord que par une petite plage de sable le long de laquelle étaient construites quelques batteries. A droite de la route sont des maisons de campagne entourées de beaux jardins, de vignes et de champs cultivés. Des dunes de sable assez élevées succèdent à cette belle végétation, qui ne s'étend pas à plus de 2 à 5,000 mètres de la ville. Arrivé sur le bord de l'Arrah, la route tourne brusquement à droite sur cette rivière, et va la passer à 1,800 mètres de là, sur le pont dont on a déjà parlé. Au delà de la rivière, le terrain, s'élevant au-dessus de la plaine que l'on découvre au loin, devient légèrement accidenté. Ces collines sont presque entièrement

couvertes de broussailles ; on n'y trouve pas d'autres habitations que la *Maison-Carrée*, poste militaire pouvant contenir un bataillon. Ce poste n'est occupé que depuis le mois de novembre jusqu'au mois de juin ; le reste de l'année les exhalaisons des marais de la plaine le rendent inhabitable.

Maison-Carrée. La Maison-Carrée était une espèce de caserne d'où l'agha tombait à l'improviste sur les tribus pour les châtier, ou les forcer à payer l'impôt. Elle est maintenant entourée d'un fossé et garnie d'un mur crénelé ; elle défend le passage de l'*Arrach*, soit au gué de l'embouchure par un *blockhaus*, soit sur le pont, et par sa position élevée surveille toute la plaine.

Fort de l'Eau. Au pont de pierre, la route se divise en deux branches : l'une, qui prend à droite, est la route de Constantine ; l'autre se dirige sur le *fort de l'Eau*, où l'on a construit une redoute. Cette dernière a été récemment mise en état par les troupes; elle est couverte sur la droite par deux redoutes qui défendent le terrain jusqu'à la *Rassauta*.

La redoute construite sur l'emplacement du fort de l'Eau observe la mer et un petit chemin qui suit la plage, et va d'Alger au cap Matifouz, en passant l'Arrach à gué à son embouchure.

Rassauta. Du fort de l'Eau, un beau chemin conduit à *Haouech-el-Bey*, dans la *Mitidja ;* il traverse le coteau de la Rassauta, sur lequel se trouvent deux grandes habitations propres à recevoir des troupes à pied et à cheval.

On peut, en partant de la Rassauta et traversant l'*Hamiz*, arriver au cap Matifouz ; si l'on suit le bord de la mer, on trouve des dunes peu élevées et l'on arrive à l'embouchure de l'*Hamiz;* sur la rive gauche est une batterie. Après le passage de la rivière, le chemin tourne avec la plage directement au nord, et, laissant sur la droite un reste de salines, conduit aux ruines de *Rusgonium* ou plutôt *Rusgunia*.

Ruines de Rusgunia. Le voyageur ira voir ces ruines, qui sont celles d'une ville romaine; elles occupent un vaste espace de forme circulaire, mais un peu allongé. La côte, qui est légèrement escarpée, la limite sur un de ses côtés. Quelques édifices composés de demi-voûtes et des tronçons de colonnes épars semblent indiquer les restes d'anciens bains. Cette ville, à ce que l'on prétend, était un port célèbre ; d'ailleurs les ruines annoncent une grande ville, il est vrai, mais il ne reste aucune trace du port qui a pu exister autrefois. Seulement il y a un peu au nord de ces ruines un mouillage très-bon par les vents d'est et de nord-est, par 10 à 12 brasses d'eau sur un fond de sable et de vase.

Postes avancés. Les établissements militaires formant les

postes avancés d'Alger étaient d'abord : le *fort de l'Eau*, la *Maison-Carrée*, *Kouba*, la *ferme-modèle*, le *camp du Figuier*, *Birkadem*, *Tixeraïn*, *Dely-Ibrahim*. La ferme-modèle et le camp du Figuier ont été totalement abandonnés, à cause de leur insalubrité.

Kouba. Kouba renferme de l'infanterie, de la cavalerie et une manutention. La position est belle; distante de trois quarts de lieue de l'Arrach, elle observe cette rivière au moyen de trois blockhaus placés au milieu des redoutes. Cette position, quoique assez éloignée de la rivière et de la plaine, n'est pas très-salubre.

Birkadem. Birkadem est une position centrale qui ferme l'ancienne route d'Alger à Blidah et Oran ; elle est liée à tous les autres postes de droite et de gauche par le chemin dit de *ceinture;* elle est flanquée à droite par la position de Tixeraïn, occupée par l'infanterie. A gauche de Birkadem est un camp où un bataillon, une manutention et un magasin à fourrage, complètent les établissements de cette position, qui réunit toutes les ressources nécessaires et une salubrité suffisante.

Dely-Ibrahim. Dely-Ibrahim réunit tous les avantages d'une belle position militaire, et celui de jouir d'une salubrité parfaite. Ce point a acquis une très-haute importante depuis que la route de *Doueïra* est terminée, ainsi que le camp de ce nom. Un embranchement de cette route a été dirigé de Douaïra sur *Mahelma*, et donnera la facilité de se porter sur *Coléah*. Alors la destination de Dely-Ibrahim pourrait être de servir de poste intermédiaire à tout le contour, et son influence se ferait même sentir sur *Staouéli* et *Sidi-Khalef*, qui est bien placé pour observer.

ROUTE X.

D'ALGER A SIDI-EL-FERRUCH, PAR LE LITTORAL.

Le chemin d'Alger à Sidi-el-Ferruch, en suivant le bord de la mer, est praticable pour les voitures jusqu'un peu au delà de la campagne du dey. De ce point au cap Caxines, ce n'est plus qu'un sentier, traversé par plusieurs ravins, bon pour un homme à cheval. Du cap à Sidi-el-Ferruch, ce sen-

tier n'existe pour ainsi dire plus; il faut aller comme au hasard à travers les broussailles.

Un chemin partant du Cassaba descend à peu près parallèlement à la côte jusqu'au fond du ravin, qui reçoit toutes les eaux des collines environnantes, et que l'on nomme *El-Oued*, traverse ce ravin, et va aboutir aux carrières qui fournissent à la ville des pierres de construction.

Un chemin inégal, raboteux, et en partie pavé, conduit du Cassaba au château de l'Empereur : la distance est d'environ 900 mètres, d'après le plan de Boutin. Du château de l'Empereur, dans une direction O. 1/4. S.-O., à la baie de Sidi-el-Ferruch, la distance est d'environ 3 lieues 1/2. Shaler dit l'avoir parcourue à cheval, d'un pas modéré, en 3 heures. Pendant les deux premières lieues, la route traverse un pays peu couvert, fertile et légèrement ondulé; on y trouve plusieurs sources distantes l'une de l'autre de 800 mètres au plus. Des dernières sources au marabout de Sidi-el-Ferruch, cette dernière route prend une direction O.-N.-O., et traverse pendant 1 lieue 1/2 un pays stérile, sablonneux et couvert de broussailles. Dans toute sa longueur ce chemin est praticable à l'artillerie et à toute espèce de voitures.

Du café situé sur le chemin de l'Empereur, ou chemin romain, part un embranchement qui pendant un quart de lieue peut être suivi par les voitures. Il se divise ensuite en différentes branches qui ne sont plus que des sentiers.

Sidi-Ferruch, qui porte aussi le nom espagnol de *Torre-Chica* (petite tour), petite localité qui n'a d'importance que sa position sur une baie remarquable où l'armée française débarqua en 1830 pour faire la conquête de l'Algérie. Cette expédition navale est une des plus mémorables des temps modernes.

PROVINCE DE CONSTANTINE.

Ayant exploré les points les plus intéressants de la province d'Alger et de celle d'Oran, il nous reste à parcourir la belle et pittoresque province de Constantine; mais, comme notre cadre ne nous permet pas de conduire le voyageur dans tous les lieux que renferme cette ancienne contrée, nous allons donc mettre sous ses yeux la configuration du pays, et lui indiquer les points les plus saillants, tels que *caps*, *golfes*, *montagnes*, etc.

SITUATION ET LIMITES.

La province de Constantine est bornée au nord par la Méditerranée, s'étend vers le sud jusqu'au grand désert de Sahara, et n'a de ce côté aucune limite tracée ; à l'est elle touche à la régence de Tunis ; le chaînon long, haut et escarpé du Jurjura, qui se détache du grand Atlas dans une direction du S. au N., va aboutir au cap Bougie, et la sépare des provinces de Tittery et d'Alger. La longueur de cette province, en suivant les sinuosités de la côte, est d'environ 130 lieues (520 kil.); sa profondeur, qui est quelquefois de 200 lieues en y comprenant *Tuggart* et *Ouergala*, peut être considérée comme ayant une moyenne de 85 lieues (340 kil.).

Chaînes de montagnes.— Les chaînes de montagnes parallèles qui distinguent le N. de l'Afrique sont plus prononcées dans cette partie de la province que dans les autres parties de la régence. L'Atlas, qui a ses sommets les plus élevés dans l'empire de Maroc, s'abaisse en s'avançant vers l'E. Le petit Atlas touche à sa fin après avoir prolongé ses contreforts pour former le bassin de la Méjerda. Les montagnes sont presque toutes couvertes de bois ou de broussailles, tandis que les plaines et les collines sont dépouillées de toute végétation.

Au delà des montagnes d'*Acires* sont les versants de l'*Oued-el-Djedid* et les plaines de *Biscara;* plus loin le désert, dont les solitudes sont cependant fréquentées par des caravanes dirigées du centre de l'Afrique vers *Tunis*, et surtout vers *Tripoli*, qui, ayant des relations continuelles avec la Turquie, offre des débouchés plus avantageux aux productions des tropiques.

Côtes.— Dans la province de Constantine la côte est généralement plus relevée que dans le reste de la régence; les rameaux des collines voisines se prolongent jusque sur le rivage, et la mer, arrêtée par cet obstacle, a pénétré dans les vallées qui les séparent, et a formé un plus grand nombre de baies et de golfes.

Depuis l'*Isser*, le *Jurjura* étend ses appendices jusqu'à *Bougie;* des monts élevés de 1,000 à 1,500 mètres, abrupts, inaccessibles, et couverts en grande partie de bois, bordent le littoral; ils se prolongent jusqu'à *Bône*, où cette chaîne s'enfonce à 7 ou 8 lieues (32 kil.) dans les terres, et le rivage à l'est de cette ville n'est plus occupé que par des collines hautes de 200 mètres, jusqu'à ce qu'un nouveau rameau de la chaîne vienne vers *Tabarca* l'élever encore.

Caps. — Les caps doivent être nombreux et élevés sur cette

partie de la côte d'Afrique ; les plus remarquables sont le cap *Cabon*, le cap *Cavallo*, le cap *Boujarone* ou les *Sept-Caps*, massif considérable et très-élevé, le cap de *Fer*, le cap de *Garde* et le cap *Rosa*.

Golfes.—Les principaux golfes auxquels ces caps servent de limites sont les golfes de *Bougie*, de Stora et de Bône, et la plage de Djigelli. Après le cap *Cavallo* est le port de Djigelli ; la côte est élevée sur ce point. Le golfe de Bougie, compris entre le cap Cabon à l'O., et le cap Cavallo à l'E., a 45,000 mètres d'ouverture sur 20,000 de profondeur. Il a pris son nom de la ville de Bougie, qui occupe la partie N.-O. : la côte a un grand relief et est abritée des vents du sud ; elle reçoit la *Summam*, l'*Oued-Mansouriah* et quelques autres cours d'eau.

Golfe de Stora. Le golfe de *Stora*, autrefois golfe de *Numidie*, est formé par le cap *Boujarone* et le cap de *Fer*, séparés par un intervalle de 72,000 mètres (18 lieues), et s'enfonce dans les terres de 26,000 mètres (6 lieues 1/2). Un promontoire intermédiaire plus reculé, le cap des *Singes*, le divise en deux baies. Celle de l'O. a pris le nom de baie de *Callo;* la côte est très-élevée dans toute cette partie : la baie de l'E. porte le nom de *Stora*. A l'O., N.-O., S.-O., la côte est formée de montagnes abruptes, rocailleuses et incultes.

Golfe de Bône. Le golfe de *Bône*, entre le cap de *Garde* et le cap *Rose*, éloignés l'un de l'autre d'environ 40,000 mèt. (10 lieues de poste) sur 14,000 mètres (3 lieues 1/2) de profondeur, est abrité à l'O. par les derniers contre-forts du mont *Edough*. Les terres sont arides et sillonnées de grands déchirements. La partie méridionale de la côte est une immense vallée ; la *Boujimeh* et la *Seybouse* viennent en ce point se jeter dans la mer.

Bastion de France. A l'ouest du cap Rosa se trouve le bastion de *France* et la *Calle*.

Principaux ports. — Les principaux ports de la province sont les ports de *Bougie*, *Djigelli*, *Collo*, *Stora*, et *Bône*.

Rivières. — De nombreux cours d'eau sillonnent la province de Constantine ; les uns se jettent dans la Méditerranée, les autres se perdent dans les terres. Les plus considérables sont :

La *Summam*, l'*Oued-el-Kebir* (l'*Ampsagha* des anciens), l'*Oued-Zefzaf*, la *Seybouse*, l'*Oued-Boujinah*, le *Mafragg*, le cours supérieur de la *Mejerda* et l'*Oued-Djedid*.

La *Summam* (*Oued-Adame* ou *Nazabath*) coule du sud-ouest au nord-est ; elle a son embouchure auprès de Bougie. L'*Oued-el-Kebir* coule d'abord du nord au sud, tourne autour des murs de Constantine, entre dans une vallée, et

se jette dans la mer sur la plage, entre Djigelli et le cap Boujarone. L'Oued-Zefzaf se rend, par un cours d'environ douze lieues, dans le golfe de Stora, auprès de Skikida. La Seybouse, qui porte dans le haut de son cours plusieurs noms, après avoir coulé dans une vaste plaine du nord au sud, va se jeter dans le golfe de Bône, où elle est très-profonde. Les grosses embarcations peuvent y naviguer jusqu'à une assez grande distance de la mer; cependant à son embouchure on ne trouve que quatre pieds neuf pouces d'eau sur la barre.

Bois. — La partie de cette province la plus fréquentée manque presque partout de bois. Les arbres n'y sont pour la plupart que des taillis, et souvent que des broussailles d'une hauteur médiocre; les plaines surtout en sont dépourvues. Il est cependant des points de la côte, à Collo, par exemple, où l'on trouve du bois à brûler en abondance.

Minéraux.—Un pays aussi étendu et coupé de montagnes d'une nature si variée ne peut être que très-riche en minéraux. On cite plusieurs parties où se trouvaient jadis des mines en exploitation, les montagnes de l'ouest, vers la Mejara, par exemple, où sont des mines d'argent et de plomb.

Climat.—La province de Constantine, par sa configuration même, présente sur plusieurs points quelquefois peu distants les uns des autres les températures les plus opposées. C'est ainsi que le plateau de Constantine a quelquefois des neiges au mois de mai, tandis qu'à Bône il règne déjà une chaleur de 25 degrés. C'est surtout à l'automne que les intempéries ont le plus de durée. Les trois mois d'hiver y sont généralement secs, ce qui donne ordinairement un beau printemps. La température ne s'y élève qu'aux limites qu'elle atteint en France.

DIVISION CIVILE ET MILITAIRE.

3e division. — Constantine, chef-lieu.

Subdivision de Constantine. — Philippeville, centre de cercle comprenant Philippeville et les camps de Smendou, des Toumiettes, d'El-Arrouch, Djigelli.

Subdivision de Bône. — Bône, chef-lieu; Guelma, centre de cercle comprenant les Maqrzen, les Goums, les tribus; la Calle, centre de cercle comprenant les Maqrzen, les Goums, les tribus.

Subdivision de Sétif. — Sétif, comprenant la Medjana, M'silah, et les pays au sud jusqu'aux marais salins dits El-Chott.

Villes de la province. — Non-seulement la province de Constantine est la plus grande, mais elle est aussi la plus peuplée de l'ancienne régence. On y compte plusieurs villes, centres de populations et de relations commerciales.

Les villes du plateau inférieur entre le petit Atlas et la mer sont : Bougie, Djigelli, Collo, Stora, Bône et la Calle, qui sont l'objet de notices distinctes.

Outre ces points principaux du littoral, la province compte encore un certain nombre de villes sur les plateaux supérieurs entre le *grand* et le *petit Atlas*, savoir :

1° *Constantine*, la capitale de la province; 2° *Milah*, ville de 4,000 âmes, près du confluent du Rammel et du Dzaal, à 10 lieues N.-O. de Constantine; 3° *Sétif*, ville autrefois florissante, à 30 lieues O.-S.-O. de Constantine, et sur la route d'Alger; 4° *Tifflech* (*Tepaza*), *Bal* ou Bul (*Bulla Regia*), *Zammoreh*, qui sont encore peu connues; enfin, vers le sud, *Biscara*, située sur le versant méridional des montagnes du *Tell*, à 18 journées de marche de Constantine; *Boussada*, etc.

Routes romaines. — L'Itinéraire d'Antonin et la Table de Peutinger font connaître que la surface de la province de Constantine était traversée par un grand nombre de routes romaines dont on retrouve des traces en beaucoup d'endroits.

La fertilité de la province de Constantine a été reconnue par tous ceux qui l'ont visitée, et les auteurs anciens, tels que Strabon et Pline, en ont fait mention.

ROUTE XI.

D'ALGER A PHILIPPEVILLE, PAR HAMZA, LES PORTES-DE-FER, MÉJANA, SÉTIF, MILAH, CONSTANTINE ET PHILIPPEVILLE.

(320 *kil., qu'on divise ordinairement en dix journées de marche.*)

Cet itinéraire est celui que suivit l'infortuné duc d'Orléans de Philippeville à Alger.

Le voyageur quitte la capitale de notre belle colonie en se dirigeant vers la partie est de la plaine de la *Mitidja*, passe

par la *Maison-Carrée* et *Fondouk;* ensuite le pays s'élève; on atteint bientôt la chaîne de *Dj-Benimoussah*, une des ramifications du petit Atlas, qu'on met six heures environ à traverser : cette montagne est pierreuse et d'un triste aspect. Ensuite la route redescend vers la plaine, traverse à gué l'*Oued-Isser;* une heure plus loin, elle franchit une autre chaîne de montagnes, et trois heures de marche conduisent le voyageur, à travers une jolie plaine, à

HAMZA, petite localité située dans la plaine de ce nom, et n'ayant d'importance que par son fort, qui sert de station militaire.

Le pays que suit le voyageur est assez uni, mieux planté que ne le sont les contrées de la province d'Oran; et, après avoir traversé quatre ou cinq cours d'eau, quatre petits hameaux d'une quinzaine de cabanes chacun, il arrive au fameux passage des

PORTES-DE-FER. C'est une gorge étroite et profonde, bordée de chaque côté par une chaîne de montagnes, dont les roches s'élèvent perpendiculairement à une très-grande hauteur, et forment un sentier parfois si étroit qu'un mulet peut à peine y passer. On compte six heures pour traverser ce triste défilé, que nos soldats ont franchi avec un courage digne des plus grands éloges, conduits par le jeune prince que pleure la France.

C'est ordinairement quatre jours après avoir quitté Alger que le voyageur passe ce sombre col; de là, la route incline un peu vers le sud sur un sol accidenté, longe la base d'une montagne, traverse l'*Oued-el-Zianin*, et passe par

Dra-el-Ahmaz, situé dans une plaine assez bien cultivée. Une heure 1/2 plus loin, vous passez l'*Oued-el-Zenin,* petit cours d'eau presque à sec pendant l'été, et puis vous entrez à

MÉJANA, peuplade au milieu de la plaine de ce nom, avec un camp retranché formant une bonne position militaire, où le voyageur trouvera souvent des convois avec lesquels il pourra voyager jusqu'à

SÉTIF, situé sur un terrain élevé, au milieu de belles plaines d'une terre excellente et bien cultivée, et couvertes de beaux troupeaux et de beaucoup de mulets.

Sétif est une petite localité, mais qui ne peut manquer d'acquérir une certaine importance, comme étant le chef-lieu d'une subdivision militaire et du *fort d'Orléans*, qui sert de résidence au général commandant et au sous-intendant civil.

Sétif était la *Sitipha* des anciens et la métropole de cette partie de la Mauritanie. Cette ville pouvait avoir une lieue

(4 kil.) de circuit, et était située sur une éminence exposée au sud. Les Arabes l'ont détruite de fond en comble, et l'on n'y retrouve plus ni murailles, ni citernes, ni colonnes antiques : le petit nombre de maisons qui restent sont l'ouvrage des nouveaux habitants. Il existe au centre de la ville plusieurs sources d'une onde pure et d'un aspect très-agréable.

A une journée environ vers le sud, sur les frontières du désert, se trouve

BOUSSADA, ville d'origine et de construction entièrement arabe; on n'y trouve aucune trace de ruines romaines. D'après les traditions conservées parmi les habitants, elle fut bâtie dans le cinquième siècle de l'hégire; ses maisons sont en terre battue, et recouvertes d'une terrasse aussi en terre, supportée par des rondins de bois de genévrier.

Un grand nombre ont un étage; les portes sont faites avec des madriers taillés dans les tiges de palmier. La distribution de ces maisons, quoique fort irrégulière, est cependant celle des maisons de presque toutes les villes musulmanes. Les habitants couchent sur des lits de feuilles de palmier élevés d'un mètre au-dessus de terre; ils prennent cette précaution contre les nombreux scorpions, dont la piqûre est fort dangereuse.

Un mur d'enceinte de six à sept mètres d'élévation entoure la ville; il est percé d'un grand nombre de petits trous qui servent de créneaux. Douze portes établissent la communication avec l'extérieur; la principale est au nord. Dans quelques points élevés et au-dessus des portes principales, sont des espèces de forts crénelés qui servent aux habitants à se défendre contre les attaques des Arabes nomades.

La ville de Boussada, qui présente une superficie de 21,075 mètres, s'élève en amphithéâtre sur la rive gauche de l'Oued-Boussada; elle fait face au nord; et de tous les côtés, excepté vers l'ouest, elle est entourée de magnifiques jardins qui s'étendent sur les bords de la rivière, vers le nord-est, jusqu'aux plaines de sable qui couvrent une grande étendue de pays, et rappellent avec exactitude les descriptions du Sahara.

Les jardins de Boussada ne sont que des plantations de palmiers qui croissent avec une grande vigueur et produisent de bons fruits; on en compte cinq ou six espèces; la superficie de ces jardins peut être évaluée à 1,400 hectares.

Les habitants de Boussada sont Arabes et du rit maleki; il n'y a que dix ou douze Beni-Alzzab. Un grand nombre d'entre eux sont habitués à nos mœurs, et connaissent quelques mots de notre langue, ayant habité pendant quelque temps Alger ou d'autres villes occupées par nous en Algérie.

Trente-cinq familles juives sont établies à Boussada depuis un temps fort reculé; elles paraissent être venues du pays des Beni-Mzzab. Une quinzaine d'autres familles ont quitté la ville à cause des mauvais traitements qu'elles recevaient des habitants musulmans; elles se sont retirées, les unes à M'Silah, d'autres à M'Doukal et dans les villages du Djebel-Bou-Tabb, à 15 lieues au sud de Sétif.

Le nombre des habitants de Boussada peut être évalué à 4,500, dont 1,000 sont armés de fusils. La ville est divisée en sept quartiers.

A 12 kil. nord de Sétif se trouvent les ruines de *Mège*, que le voyageur pourra visiter, si le temps le lui permet.

De Sétif, la route que nous suivons incline vers le nord-est, au milieu de vastes plaines entrecoupées de collines qu'occupent diverses tribus adonnées à l'agriculture et au soin des troupeaux. On traverse plusieurs petites bourgades où l'on trouve diverses ruines, avant d'arriver à

MILAH, petite ville dont le général Galbois prit possession le 21 octobre 1838; elle est située au nord-ouest de Constantine, à une journée de marche de cette dernière ville, et à une journée 1/2 environ de *Djigelli*, ville du littoral. Milah est dans une situation charmante, entourée de jardins délicieux, de vergers, de citronniers, d'orangers et de grenadiers; les vignes s'entrelacent aux arbres fruitiers; les fleurs couvrent le sol, et une eau pure et abondante entretient la fertilité et la fraîcheur dans cette riante localité, dont l'importance s'augmente chaque jour par son heureuse position sur la route militaire, qui est l'ancienne voie romaine d'Alger à Constantine. Pop. 4,000 hab.

De Milah, la route de Constantine incline vers le sud-est. Le pays que vous parcourez est beau; vous traversez deux cours d'eau tributaires de l'*Oued-Rhummel*, dont notre route suit la rive gauche, et une bonne journée de marche nous conduit aux portes de l'ancienne et forte cité de

CONSTANTINE, la *Cirta* des anciens, la *Cossentina* des Arabes, capitale de la province ou beylik de son nom, est située au delà du petit Atlas, sur l'*Oued-Rummel*, au point où cette rivière traverse des collines élevées, contreforts de l'Atlas, et pénètre du bassin supérieur dans la plaine de Milah.

Cette ville est placée entre Tunis et Bône, à 40 lieues de distance de cette dernière, à 22 lieues de Stora et à 10 lieues de Milah.

Constantine est bâtie dans une presqu'île entourée par la rivière, et dominée par les hauteurs de Mansourah et de Sidi-Mécid, dont elle est séparée par une grande et profonde an-

fractuosité où coulent les eaux de l'Oued-Rummel, qui au-dessus de la ville reçoit le Bou-Marzoug dans un lieu appelé El-Kouas (les arceaux, aqueducs antiques qui existent encore), ruisseau de 7 à 8 lieues qui aboutit à la rive droite du Rummel.

Au S.-E. de la ville s'étend le plateau de Mansourah, qui domine la ville à 300 et à 400 mètres. Au N.-E. de Constantine s'élève le mont Mécid.

Cette ville est bâtie sur un plateau presque entièrement entouré de rochers, et qui a la forme d'un trapèze dont les angles font face aux quatre points cardinaux, et dont la plus grande diagonale est dirigée du S. au N. L'Oued-Rummel s'approche de la ville par son angle S., à Sidi-Rachet, où elle forme une cascade, et coule dans un grand ravin qui règne le long des côtés S.-E. et N.-E. Arrivée à l'extrémité septentrionale, où est bâtie la Casbah, elle peut être considérée comme un immense fossé qui défend l'approche des murailles sur ces deux côtés. L'Oued-Rummel coule au fond, sur le troisième côté, entre l'angle N. de la Casbah et l'angle O., nommé Assous; le terrain est aussi très-escarpé, mais cependant on peut le gravir. Reste le quatrième côté, entre le point Assous et Sidi-Rachet, par lequel la presqu'île tient au massif dont elle n'est qu'un appendice. Ce côté est bordé de rochers à ses deux extrémités; mais ils diminuent de hauteur à mesure que l'on s'éloigne du ravin. C'est là le seul point par lequel la ville soit facilement abordable.

Portes de la ville. — La ville de Constantine a quatre portes, dont trois se trouvent sur le même côté au S.-O.; la plus rapprochée vers *Bordj-Assous* se trouve dans un angle rentrant sur le point le plus élevé du contre-fort, où les rochers ne se montrent plus : on nomme cette porte *Bab-el-Djedid*; le chemin d'Alger y aboutit. Celle du centre s'appelle *Bab-el-Oued;* elle conduit vers le S., et peut gagner par un embranchement le chemin d'Alger dit *du Garb* (de l'Ouest). La troisième porte, nommée *El-Ghabia*, communique avec la rivière El-Rummel; elle est un peu dominée par la porte et le rempart *Bab-el-Oued*. Ces trois portes sont unies par une muraille antique haute de 30 pieds, souvent sans fossés. Entre la porte El-Ghabia et l'angle saillant de Sidi-Rachet existait autrefois la porte de Hennecha; elle est murée depuis longtemps. Le reste de l'enceinte est formé par des murailles peu solides qui, élevées sur des rochers à pic, présentent une bonne défense. La quatrième porte, dite d'*El-Cantara*, est à l'angle en face du vallon compris entre le mont Mansourah et le mont Mécid. Le pont d'où elle tire son nom se trouve vis-à-vis; large et fort élevé sur trois

étages d'arches, il est de construction antique dans sa partie inférieure.

La Casbah. — Les chemins qui conduisent sur le littoral et ceux venant de l'E. aboutissent à cette porte. Sur l'angle N. du plateau, point le plus élevé de la ville, se trouve la *Casbah*, édifice antique qui sert de caserne : c'est une petite citadelle défendue par quelques pièces de canon; elle domine Constantine et couronne les rochers à pic qui entourent presque toute la ville, où se trouvent les plus grands escarpements qui atteignent plus de 100 mètres de haut.

Des maisons. — Constantine a trois places publiques de peu d'étendue; les rues sont pavées, mais étroites et tortueuses; elles sont en pente rapide de la Casbah vers le pont. Les maisons, pour la plupart, ont deux étages au-dessus du rez-de-chaussée; elles sont généralement bâties en briques creuses et en pisé. Les plus belles seulement le sont en briques cuites et en pierres tirées des constructions romaines. Toutes ont des toitures en tuiles creuses posées sur des roseaux.

Monuments remarquables. — Il existe dans la ville quelques monuments remarquables que le voyageur fera bien d'aller voir, notamment quelques mosquées et le palais du bey, qui a été construit par Ahmed, depuis la prise d'Alger par les Français. Pour le décorer il a fait prendre dans les plus belles maisons de la ville un grand nombre de colonnes de marbre, que les propriétaires avaient fait apporter de Tunis et de Bône.

Constantine possède treize mosquées principales et un grand nombre de petites chapelles.

Le climat de Constantine est très-sain, mais un peu froid en raison de la position élevée de la ville. Dans les plaines qui l'avoisinent il règne au contraire une température élevée pendant une grande partie de l'année.

Ruines romaines. — Les traces de constructions romaines restées sur le sol de la ville prouvent qu'il y en avait de colossales qui méritent d'être vues des voyageurs. Ces constructions étaient comprises dans l'enceinte actuelle, qui est parfaitement déterminée par la nature; car sur son développement, qui est d'environ 3,000 mètres, près de 2,800 sont défendus par des escarpements de rocs inabordables.

La population de Constantine se compose de Maures, de Turcs et Coulouglis, de Kabaïles, et enfin de Juifs. On porte à 40,000 âmes le chiffre de la population antérieure à l'occupation.

Résumé historique. — Les Romains regardaient la ville de

Constantine comme la plus riche et la plus forte de toute la Numidie, dont elle était en quelque sorte la clef. Les principales routes de la province y aboutissaient. Elle avait été la résidence royale de Masinissa et de ses successeurs. Strabon nous apprend qu'elle renfermait alors des palais magnifiques, et que sur l'invitation du roi Micipsa une colonie grecque s'y était établie, et y avait apporté les arts industriels de la Grèce. Dans la première guerre punique, le premier soin du roi Masinissa fut de s'en emparer. Jugurtha employa tous les moyens possibles pour s'en rendre maître; et c'est de cette position centrale que Metellus et Marius dirigèrent avec tant de succès contre lui tous leurs mouvements militaires.

Ruinée en 311 dans la guerre de Maxence contre Alexandre, paysan pannonien qui s'était fait proclamer empereur d'Afrique, rétablie et embellie sous Constantin, cette ville quitta alors son ancien nom de Cirta pour prendre celui de son restaurateur, qu'elle porte encore aujourd'hui.

Lorsque les Vandales dans le v[e] siècle envahirent la Numidie et les trois Mauritanies, et détruisirent toutes leurs villes florissantes, Constantine résista à ce torrent dévastateur Les victoires de Bélisaire la retrouvèrent debout, et la conquête musulmane semble l'avoir respectée, à en juger par les ruines délaissées dont le pays est partout ailleurs couvert.

Constantine, à cause de sa forte position, était restée dans la possession du bey Ahmed, qui gouvernait cette province. Le gouvernement d'Alger s'était contenté jusqu'alors d'une soumission simulée qui n'avait aucun résultat; mais, après la pacification de la Tafna, pouvant disposer d'un corps de troupes considérable, et d'ailleurs fatiguée par ses subterfuges, la France résolut de se rendre maîtresse de ce dernier refuge de la puissance musulmane. Le maréchal Clauzel, n'ayant pas réussi dans les tentatives qu'il fit pour s'en emparer, le nouveau gouverneur, le général Damrémont, avec un corps de 10,000 hommes, à l'avant-garde duquel marchait le second fils du roi, prit, le 13 octobre 1837, la ville d'assaut; mais le général en chef paya de sa vie cette éclatante victoire. Depuis cette époque, Constantine est restée dans la paisible possession des Français.

Un arrêté du 1er octobre 1838 interdit aux Européens l'acquisition d'immeubles à Constantine, et leur défend de louer des propriétés pour plus d'une année. On croit que cette disposition a été prise par le maréchal Valée dans l'intention de concentrer à Stora tout le commerce européen, et de réserver le commerce intérieur qui se fait avec Tunis

et le désert de Sahara aux indigènes de Constantine, qui se trouvent en meilleure position pour faire prendre un grand développement à ces relations. Du reste ce commerce sera toujours placé dans un port de mer.

Nous pensons ne pouvoir mieux compléter le panorama de Constantine qu'en mettant sous les yeux du lecteur l'extrait d'une lettre que M. Boblaye, capitaine d'état-major, adressa à l'Académie des sciences sur son exploration de la ville et de la province de Constantine. Les renseignements fournis par ce savant officier sont des plus curieux et des plus authentiques.

Si l'on veut se faire une idée de Constantine, dit-il, il faut se figurer un quadrilatère incliné vers le sud, recouvert d'une masse de maisons à toits rouges dont on distingue à peine les solutions de continuité, et qui sont surmontées d'une douzaine des plus grêles minarets. Le sol de la ville est formé par la surface d'une roche calcaire, dure et sombre, dont la masse s'est détachée de la montagne voisine, laissant dans sa cassure un fossé naturel à parois verticales dont la profondeur varie de 100 à 250 mètres, avec une largeur beaucoup moindre. C'est dans ce fossé que le Rummel s'est creusé son lit, qui n'est pas plus navigable qu'une autre rivière qui forme avec lui les deux seuls cours d'eau de la province.

Des nuées de corneilles, des vautours, des aigles, et surtout des grues, planent sur l'abîme et sur la ville; quelques cactus végètent entre les brisures des rochers voisins; puis se déroule un tableau de verdure aussi loin que la vue peut s'étendre, sans pouvoir se reposer sur un seul arbre.

Dans l'intérieur de la ville, c'est un dédale de petites rues de 4 à 5 pieds de largeur, et souvent recouvertes de voûtes; les maisons, généralement bâties en boue, reposent sur des fondations romaines; la moitié en est écroulée ou prête à s'écrouler. Alger, Bône, Oran, Bougie même, vous rappellent quelquefois l'Europe; mais Constantine est la Numidie dans toute son étrangeté! Ces ruines sont désolantes par l'absence de goût, et l'on ne trouve dans les œuvres qui ont résisté à l'action destructive du temps que le caractère de la force, de la solidité et de la durée, sans ornement que la régularité et cette uniformité qui fait plus d'honneur à la discipline qu'au goût des armées romaines. Rien de plus fertile que ce territoire, où l'on cherche en vain ces sables mouvants et brûlants. M. Boblaye pense que cette absence de grands végétaux vient des mœurs et des habitudes des peuplades qui les parcourent et y fixent leurs tentes. La contrée littorale est très-montueuse; les mouvements du sol y sont fort prononcés, et la terre n'y est fertile que dans les vallées. La zone

intérieure, au contraire, est formée d'immenses plaines aux plateaux ondulés, surmontés de massifs de rochers. Les bois sont nuisibles aux peuples nomades, en ce qu'ils occupent la place des pâturages et qu'ils serviraient de retraite aux bêtes féroces, dont le nombre diminue en raison de la rareté des arbres. Les Arabes donc coupèrent ou brûlèrent les arbres partout, ainsi que les broussailles, à mesure qu'ils dépossédaient les Kabaïles. Ceux-ci, agriculteurs non moins que pasteurs, n'ont pas eu le même intérêt à détruire les bois, qu'ils ont laissés subsister sur les hauteurs où il devenait plus difficile de les abattre. Ils ont au contraire planté dans ces forêts quelques arbres fruitiers; ils ont clos de haies vives ou sèches certains domaines, et ont ainsi moins altéré la physionomie primitive du pays.

Ceux des Kabaïles qui sont du nom de *Chaouia*, divisés en tribus diverses, les *Hennecha*, les *Aractas*, les *Segnia*, etc., ont conservé la vie nomade et habitent les riches plaines qui s'étendent de Tunis au sud de Constantine; ils font aussi disparaître les arbres et jusqu'aux moindres broussailles.

Ce qui prouve que les arbres croissent dans cette contrée aussi bien que dans celle du nord, c'est que partout où il y a une habitation stable, un marabout, une mosquée, une maison de campagne dans le voisinage de Constantine, on voit des palmiers, des mûriers, des citronniers, des figuiers réunis dans le même verger aux abricotiers, aux cerisiers et aux noyers. Sur le bord des ruisseaux et des fontaines on trouve de magnifiques peupliers trembles, ce qui prouve que le territoire de Constantine est parfaitement propre à produire de grands végétaux, et les palmiers acquièrent une grande croissance aux environs de Constantine. Cependant cette ville est à 700 mètres au-dessus du niveau de la mer; il existe dans le voisinage des montagnes sur le sommet desquelles le baromètre indique une élévation de 1,200 mètres.

La température moyenne du pays serait, d'après les indications données par quelques sources et citernes, de 15 à 16 degrés centigrades. Ce qui explique cette belle végétation des palmiers qui fournissent des fruits qui arrivent à leur maturité, c'est leur position près des sources thermales, si nombreuses dans le voisinage de Constantine, et dont la température est de 27 à 29 degrés. Cette température du sol doit suppléer à ce que celle de l'atmosphère pourrait avoir d'insuffisant. M. Boblaye a rencontré dans la forêt qui couvre le sommet du Mahonna, à 1,150 mètres au-dessus du niveau de la mer, le chêne rouvre d'Europe mêlé au chêne-vert; le chêne-liége ne se rencontre pas dans des ré-

gions aussi élevées. Malgré une végétation aussi active, aucun de ces arbres n'atteint cinq pieds de circonférence. Ailleurs les crucifères dorent les pentes sèches des coteaux; les mauves et un joli liseron teignent en bleu ou en violet pâle le fond des vallons, surtout au lieu où les Arabes ont naguère campé. Mais, de toutes les plantes, celle qui produit le plus brillant effet est le sainfoin, surtout quand il est au milieu des autres plantes. Tel est du moins au printemps, dit M. Boblaye, l'aspect de cette aride solitude, couverte de sables brûlants, au dire des poëtes voyageurs. Après tous ces végétaux viennent les chardons, que l'on pourrait nommer la manne du pauvre Arabe, car il en mange non-seulement l'artichaut, mais encore les jeunes tiges, qu'il dépouille de leur écorce amère. Ces chardons sont, à certaines époques de l'année, les plantes les plus répandues, et elles pourraient même servir à caractériser la région botanique.

En revenant à Constantine, M. Boblaye a visité *Humman-Mescautin*. C'est un lieu d'un bien grand intérêt : c'est là qu'il faut étudier ces immenses dépôts de tufs à coquilles d'eau douce qui se sont étendus sur tout le nord de l'Afrique; ces cours d'eau chaude, dont la température varie de 50 à 55 degrés, et qui déposent deux substances non encore bien déterminées, l'une grasse, onctueuse, se colorant en orange, et que, dans ces derniers temps, on a nommée *barégine*, parce qu'on la retrouve en grande quantité dans les eaux minérales de Baréges; l'autre de beau vert, de *malachite*, qui se dépose également en croûtes épaisses à la surface de la rivière. C'est là qu'il faut étudier la formation de tout le sol tertiaire de cette partie du sol de l'Afrique, ces beaux marbres roses, ces vrais marbres numidiques de Constantine, de Ghelma, toutes productions diverses d'une même cause, l'action lente mais incessante d'anciens volcans depuis longtemps éteints. Ces renseignements, recueillis sur les lieux par un homme de mérite, rectifieront bien des opinions erronées sur la province de Constantine.

Deux heures après avoir quitté cette ancienne cité de la Numidie, le voyageur passe à droite du camp de *Smendou;* une heure plus loin, il franchit une chaîne de montagnes sur le versant de laquelle se trouve

Ergarch, petite peuplade. Le pays devient moins ondulé, une belle plaine commence à se dérouler à votre œil. Vous passez le *camp de l'Arouch ;* de nombreux cours d'eau sillonnent la plaine que vous traversez, et qui offre de bons pâturages et un sol fertile. Passé *Lebkarch*, la route suit la rive droite du *Oued-el-Sefsaf,* traverse cette rivière au-dessus de

Moulmais-d'Arb, petite localité dans une riante situation,

suit alors la rive gauche, et cinq heures de marche dans une vallée bien arrosée conduisent le voyageur à

PHILIPPEVILLE, nouvelle cité qui ne fait que de naître, et située proche des ruines de l'ancienne *Rusicada* et au sud de *Stora*, au fond de la baie de ce nom.

Stora. Les ruines de Stora, qu'on nommait autrefois Rusicada, sont à l'ouest de Collo, dans la baie qui a reçu plus particulièrement le nom de Stora.

Ce lieu mérite d'autaut plus l'attention du voyageur que ce qui le frappera le plus sur cette côte, c'est la quantité de ruines répandues sur ce petit espace. Vis-à-vis le milieu et tout auprès de la plage du port, il y a un grand massif d'anciennes constructions : on y distingue des cintres, des voûtes, des restes de citernes, des pans de murailles : ce sont là les ruines de Rusicada, ancienne cité des Romains, qui devait avoir des rapports fréquents avec Constantine, comme le port le plus rapproché de cette capitale.

Léon l'Africain dit que de son temps, de 1512 à 1514, on voyait encore entre ces deux villes une route pavée en pierres noires, semblable aux routes romaines d'Italie.

Les Français et les Génois commercèrent, à une époque très-reculée, à Stora, qui peut redevenir en peu de temps ce qu'il était sous les Romains, et ce qu'il était en partie il y a moins de trois cents ans, un établissement d'une grande importance. La baie offre encore un port spacieux, une rade sûre et fort étendue, une position agréable et salubre.

La distance de la mer à Constantine par Stora est moindre de moitié que par Bône; on y va en deux jours à cheval, et en quatre au plus à pied, ce qui devrait lui faire donner la préférence.

ROUTE XII.

DE PHILIPPEVILLE A LA CALLE, PAR BONE.

(*Environ* 165 *kilom.* — 4 *bonnes journées de marche.*)

En quittant Philippeville, la route se dirige vers l'est, ayant a gauche une série de montagnes, et à droite une plaine assez fertile. Ensuite on traverse une chaîne de montagnes nues, après quoi le sol devient moins accidenté ; on traverse à gué plusieurs cours d'eau qui donnent au sol et la fraîcheur et la fertilité. Vers le troisième jour vous arrivez à des

ruines situées sur la rive sud du *lac Fetzara*, où vous pouvez vous arrêter un moment pour les visiter, ainsi que le lac, qui n'est pas sans intérêt. Après votre exploration, la route suit encore les bords du lac, ensuite prend une direction nord, et vous conduit, après environ 4 heures de marche à travers la plaine, à l'antique cité de

BONE. La ville de Bône est bâtie sur la côte du golfe de ce nom; elle est entourée d'une muraille sans terrassement, haute d'environ 8 mètres et de 1,600 mètres de développement. Le côté est de la ville est baigné par la mer, où se trouve le mouillage nommé *rade de Bône*. Au nord de Bône s'élève une colline de 105 mètres de haut, où a été établie la casbah ou citadelle.

La ville, dont les rues sont étroites et tortueuses, a quatre portes. Depuis l'occupation des Français, on s'est empressé de mettre la ville à l'abri de toute tentative hostile, et on a augmenté les fortifications.

Bône a été construite à peu de distance et des débris de l'ancienne *Hippone*, qui fut une des résidences des rois de Numidie, et joua un rôle important dans la guerre de César en Afrique, dans celle des Vandales sous Genséric, et plus tard dans la campagne de Bélisaire.

Le climat est sain sur les hauteurs, mais les marécages entre la Bacjimah et la Seybouse contribuent dans la plaine à l'insalubrité du climat.

De Bône à la Calle il faut compter environ 70 kil. La route, bien qu'assez bonne pour chevaux et mulets, est triste et monotone; à peine trouvez-vous une ou deux petites localités pendant ce long parcours; mais il ne serait peut-être pas très-rare d'y rencontrer quelques lions et hôtes semblables. Une heure 1/2 avant la Calle, vous passez un étang salé, près duquel se trouve sur le bord de la mer

L'ancien Bastion de France. De là, toujours sur un sol peu accidenté, vous arrivez à

LA CALLE. La Calle française, ancien établissement de la compagnie d'Afrique, est à 2 milles du cap Gros, et où se trouvait ce que l'on appelait les concessions d'Afrique, qui étaient les établissements formés sur la côte de Barbarie, en vertu d'un traité de commerce dont la date remonte au règne de François Ier, en 1520, pour la pêche du corail, ruinée par le dernier dey d'Alger; ils restent occupés par l'administrateur actuel de l'Algérie pour le même objet.

ROUTE XIII.

DE BONE A CONSTANTINE.

(*Environ* 160 *kil.*)

En partant de Bône pour Constantine, la première journée conduit à Dréan, lieu d'étape pour les troupes; la route jusque-là est excellente dans la belle saison. De *Dréan* à *Nechméya*, la route n'offre que des pentes très-douces et sert de seconde étape. En partant de *Nechméya* dans la direction du sud, on suit une route commode et facile, on côtoie la rive gauche de la Seybouse jusqu'à son confluent avec l'*Oued-Gerf*. L'autre partie, tirant plus au sud, passe à *Hamman-Berda*, site remarquable où l'on voit des vestiges d'anciens bains romains; au-dessous on trouve deux embranchements : celui de droite va rejoindre, au bois d'oliviers, la route supérieure; celui de gauche mène au gué de la Seybouse, par lequel on arrive à *Ghelma*. Ce dernier point, dont on a senti l'importance dès 1836, a été restauré, quoiqu'on ait préféré *Medjez-al-Ahmar*, où l'on a établi un vaste camp.

Aussitôt après la prise, par l'armée française, de Constantine, que la nature a fortifiée elle-même, et qui n'est attaquable que sur une très-faible partie de son développement, on s'est occupé activement de mettre en état la casbah, de fermer la brèche pratiquée par les batteries, de clore toutes les issues de l'enceinte par lesquelles on aurait pu s'y introduire clandestinement, et on n'a laissé ouvertes que deux portes soumises à une sévère surveillance.

Voici les autres places remarquables situées sur le littoral de la province de Constantine :

A 50 kil. ouest se trouve

Collo, en arabe, Calla, que les indigènes appellent Coul ou Coullou, est une bourgade de 2,000 habitants, située au bord de la mer, près d'une montagne où les bâtiments sont à l'abri des vents du N.-O., à 70 lieues est d'Alger, 30 de Bougie, 15 de Djigelly, 25 de Bône, 10 de Stora, vers l'extrémité N.-O. du golfe de ce nom, et à 20 lieues au plus de Constantine; bâtie au pied d'une montagne sur les ruines d'une ville plus considérable des Romains, et défendue par un mauvais château. Vue de la mer, l'aspect de cette petite ville est des plus romantiques.

Collo est un lieu où le commerce européen a le plus anciennement trouvé accès; les Vénitiens et les Génois y furent

accueillis les premiers ; les Flamands, les Français, ne tardèrent pas à les suivre, et ces derniers ont toujours obtenu la préférence. La compagnie d'Afrique établie à Marseille y entretenait un agent, et en exportait des laines, de la cire, du miel, des cuirs, des fruits secs. Les habitants, moins grossiers, sont accoutumés au commerce avec les Européens.

Les environs sont très-pittoresques; toutes les collines sont couvertes de bois ; une rivière traverse cette vallée, et va se jeter à l'E. dans la mer.

Il y a une route pratiquée de Collo à Constantine, mais elle est difficile, étant entrecoupée de montagnes.

Cette route s'embranche sur la droite, aux deux tiers du trajet, avec un chemin qui conduit au fertile canton de Milah, contrée agréable où les Romains avaient une ville charmante, des maisons de campagne délicieuses. Il y a aussi un chemin qui conduit à Stora.

L'occupation de Collo par Barberousse, en 1520, força Constantine à se soumettre; les habitants, privés de leur commerce, furent obligés de lui ouvrir leurs portes.

Tant que Stora ne sera qu'un désert, Collo sera le port de cette ville; sa possession est nécessaire pour la mettre en contact avec la France par une route plus courte que celle de Bône, qui a 40 lieues, tandis que celle de Collo n'en a que 20 environ, ce qui diminue beaucoup le temps et les frais de transport.

A 100 kil. environ vers l'ouest de Collo, vous trouvez

Djigelly, village situé à l'est du golfe de Bougie, avec un port, mais qui n'est bon que pendant la belle saison ; cependant Louis XIV avait jeté les yeux sur cette petite localité de 400 à 500 habitants, pour fonder un établissement en Afrique. Le duc de Beaufort s'en empara en 1664; c'est lui qui jeta les fondements du fort qui défend encore aujourd'hui le port.

En suivant toujours le littoral vers l'ouest, on atteint

Bougie. Cette ville est située sur la côte N.-O. du golfe de son nom, à 45 lieues (180 kil.) environ d'Alger, et à 30 lieues (120 kil.) de Constantine. Elle est bâtie au bord de la mer, sur le flanc méridional du mont Gouraya. Cette position sur le flanc de la montagne, ses maisons écartées, et les masses d'orangers, de grenadiers et de figuiers de Barbarie qui les entourent, rendent son site éminemment pittoresque.

Cette ville indique par ses ruines nombreuses une grande importance passée et une haute antiquité ; elle formait peut-être la limite orientale de la Mauritanie césarienne. Au ve siècle elle tomba au pouvoir de Genséric, et fut, à ce qu'on prétend, la capitale du royaume des Vandales jusqu'à

la prise de Carthage, et en 708, lors de l'invasion des Sarrasins, elle passa sous la domination des Musulmans. En 1541, après la malheureuse expédition contre Alger, Charles-Quint, ayant relâché à Bougie, en augmenta les moyens de défense.

La ville moderne occupe à peu près le terrain enfermé dans l'enceinte romaine: mais Bougie n'a pas de port; la plage sans fond qui touche la ville n'a pas d'abri pour les gros temps d'hiver, elle n'est praticable que dans la belle saison; le seul mouillage qui présente quelque sécurité est celui de l'anse *Sidi-Yahia*.

PETIT ANNUAIRE ALGÉRIEN.

QUARANTAINES.

La quarantaine imposée dans les ports de France aux provenances de l'Algérie fut d'abord de 30, puis de 15 jours; au commencement de 1833, elle fut réduite à 10 jours pour les bâtiments en lest ou chargés de marchandises non suspectes.

Néanmoins, comme l'autorité locale, et avec elle le ministre de la guerre, insistaient pour que le temps de cette quarantaine fût encore diminué, ou tout au moins pour qu'on en déduisît la durée de la traversée, le ministre du commerce fit observer que les relations établies entre la régence d'Alger et des pays non habituellement sains, tels que l'Égypte et la Syrie, ne permettaient pas encore cette réduction; il ajouta que les commissions sanitaires de nos possessions du nord de l'Afrique devaient au préalable adopter les mesures les plus rigoureuses contre le danger de ces communications, et que le ministre du commerce ne pouvait que maintenir le règlement sanitaire précédemment observé.

Au mois de juin 1834, le ministre du commerce informa le département de la guerre que le conseil supérieur de santé venait de réduire la quarantaine imposée aux provenances d'Afrique en patente nette de dix à *sept jours*, en y comprenant le jour de l'arrivée et celui du départ.

Au mois de juillet suivant, le conseil supérieur de santé compléta cette disposition, en décidant qu'à l'avenir il ne se-

rait plus nécessaire de débarquer dans un lazaret les marchandises de nature suspecte.

Il résultait de cette importante décision que la quarantaine imposée aux provenances d'Afrique n'était plus désormais qu'une simple observation, et que par conséquent ces provenances en patente nette pouvaient être admises indistinctement dans tous les ports de France.

Cet exemple ne tarda pas à être imité par plusieurs gouvernements étrangers. Ainsi les provenances d'Afrique, qui avaient été jusqu'alors soumises dans les ports de Sardaigne à une quarantaine de rigueur, n'eurent plus à subir, en 1835, que celle qui était dès lors instituée à Gênes, à l'égard de ces mêmes provenances.

Au mois de juillet 1836, la quarantaine de 14 jours imposée à Gibraltar aux provenances d'Alger fut réduite à 10 jours.

ANCIENNE ADMINISTRATION GÉNÉRALE.

Le dey de la régence d'Alger réunissait tous les pouvoirs d'un souverain absolu. Sa notification était portée par une ambassade à la Porte Ottomane, qui la confirmait toujours. Le dey entretenait d'ailleurs des relations politiques directes (lvec les puissances étrangères. Depuis la conquête d'Alger de 5 juillet 1830), le général en chef de l'expédition s'occupa de poser les bases d'une administration civile, au moins uour la ville et le territoire d'Alger, et à cet effet il institua ane commission de gouvernement. M. le général Clauzel, arrivé à Alger le 2 septembre 1830, s'occupa aussitôt d'une organisation administrative. Mais, sans entrer dans tous les détails de cette organisation, on doit se borner à dire qu'aux termes de l'ordonnance du 22 juillet 1834, le commandement général et la haute administration des possessions françaises dans le nord de l'Afrique furent confiés à *un gouverneur général*, sous les ordres du ministre de la guerre.

Des ordonnances spéciales devaient déterminer les attributions du gouverneur général et du conseil, ainsi que l'organisation de l'administration civile, celle de la justice et celle des finances.

La diminution porte au contraire sur les industries des indigènes, qui ont beaucoup moins d'importance et sont moins utiles pour le bien-être actuel et l'avenir de la colonie.

EFFECTIF DE L'ARMÉE.

L'effectif de l'armée s'est également augmenté avec la population et la guerre qu'il a fallu faire aux tribus qu'Abd-el-Kader soulevait contre la domination française. Il était, en 1831, de 17,000 hommes; en 1835, 29,485; en 1839, 50,367; en 1840, 61,231; en 1841, 72,267, et en 1844, 69,979 hommes.

Produits perçus pour impôts et revenus en recettes accidentelles.

Les recettes se sont aussi augmentées progressivement : en 1831, 1,048,479 fr.; en 1834, 2,542,600 fr.; en 1838, 4,178,871 fr.; en 1841, 8,859,130 fr.; en 1842 (trois premiers trimestres), 9,081,300 fr.

COLONISATION. — Quant à la colonisation de l'Algérie, elle ne fait pas autant de progrès que l'on serait en droit de s'y attendre d'après la marche victorieuse de nos armées, parce que le plus grand nombre des émigrants qui s'y rendent ne sont pas des cultivateurs : ce sont, pour la plupart, des spéculateurs qui cherchent à y faire fortune par quelque établissement dans le genre de ceux des grandes villes de l'Europe, soit en tenant des hôtels garnis, des cafés, des restaurants, ou en faisant l'acquisition de terres pour les revendre avec profit, sans faire la dépense nécessaire pour les mettre en culture. Il est vrai que l'état de guerre continuelle était peu encourageant pour former des établissements agricoles, qui ont besoin de la paix pour prospérer.

Il faut rendre justice au gouverneur actuel, le général Bugeaud, qui, par ses connaissances en agriculture, est plus en état que personne d'apprécier les avantages de la colonisation de l'Algérie, qui seule pourrait indemniser le pays des immenses sacrifices que l'on a faits jusqu'à ce jour pour cette possession. Il a encouragé de tout son pouvoir la colonisation, qui sous son administration a fait autant de progrès qu'il était possible; il a fait des distributions de terres à d'anciens militaires qui, comme les anciens vétérans romains, après avoir conquis le pays par leur valeur, le défendent et le cultivent ensuite en formant des colonies militaires dans les postes les plus avantageux. Les Français doivent suivre cet exemple; cette tactique, qui a si bien réussi à ces anciens conquérants du monde, ne peut manquer d'avoir le

même succès dans l'Algérie. Ainsi que l'a dit encore dernièrement M. le gouverneur dans son allocution à l'administration, après sa nomination de maréchal, « il n'y a pas de meilleur moyen d'économiser les dépenses et de diminuer l'effectif de l'armée, que de former des colonies militaires qui cultivent et défendent en même temps le territoire. Le ministère de la guerre vient d'adopter ce système, comme on l'a vu par un article du budget de l'Algérie où une allocation a été portée pour les dépenses de la colonisation, qui va bientôt prendre le plus grand développement et assurer à la France une possession nécessaire à sa puissance maritime dans la Méditerranée. »

Ici se termine notre noble et intéressante pérégrination; pas un guide, avant nous, n'avait conduit un voyageur, dans un si court espace de temps, sur autant de points si différents et si célèbres sous tous les rapports possibles. — Si notre touriste est fatigué de l'Algérie, nous le ramènerons en France par la même voie de Marseille ou de Toulon où nous l'avons pris d'abord.

FIN.

TABLE

DES ROUTES ET DE LA NAVIGATION A VAPEUR.

TABLE ANALYTIQUE

DES

PRINCIPAUX LIEUX DÉCRITS DANS CE GUIDE.

A

L

M

N

R

S

T

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

Poitiers. — Imp. de F.-A. SAURIN.





